Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4lalecture09pari

48 49c

LA LECTURE

LA
LECTURE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

F. JUVEN ET Cie

ÉDITEURS

122 — RUE RÉAUMUR — 122

PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
ser. 4
v. 9

L'ÉCHÉANCE

I

Quand on écrira une histoire des idées en France au XIXe siècle, une des périodes les plus difficiles à bien caractériser sera celle de la génération d'après la guerre de 1870. Jamais en effet influences plus contradictoires ne se trouvèrent jouer à la fois sur la direction des esprits. Les jeunes gens qui entraient dans la vie à cette date rencontraient, chez leurs aînés immédiats, l'ensemble des conceptions philosophiques élaborées sous le second empire. M. Taine et M. Renan étaient les deux plus illustres représentants de ces doctrines. Ce n'est pas ici le lieu d'en reprendre le détail. Il suffit de rappeler que la foi absolue à la Science en faisait comme la base, et que le dogme de la nécessité circulait d'un bout à l'autre de l'œuvre de ces maîtres, en formules, chez le premier plus âprement nettes, chez le second plus subtilement déguisées. Qu'ils le voulussent ou non, leur enseignement aboutissait au plus entier fatalisme. L'historien de la *Littérature anglaise* nous apprenait à considérer toute civilisation comme le produit de la race, du milieu et du moment, tandis que l'auteur de la *Vie de Jésus* nous montrait l'évolution de la pensée religieuse à travers les âges comme dominée par des lois naturelles, aussi fixes que celles qui gouvernent le développement d'une espèce animale ou végétale. De telles hypothèses peuvent se concilier, chez des hommes faits, avec les scrupules de la moralité et les énergies de l'action. Pour des jeunes gens, elles ne dégageaient qu'un principe de négation et de pessimisme, et cela, précisément à l'heure où les désastres de la guerre et de la Commune venaient de frapper si durement la patrie et d'imposer à nos consciences l'évidence du devoir social, l'obligation de l'effort utile et direct. L'antithèse était trop aiguë entre les théories professées par nos maîtres les plus admirés, les plus

aimés, et les besoins d'action que l'infortune du pays nous mettait, malgré nous, au cœur. Cette antithèse, un au moins des deux écrivains que je nommais tout à l'heure l'a certainement sentie lui-même. Si M. Taine n'avait pas redouté l'influence paralysante de son œuvre, aurait-il voué son âge mûr aux énormes travaux d'histoire contemporaine qui font de son dernier et magnifique livre le bréviaire politique de tout bon Français ? Il lui a fallu un opiniâtre labeur d'un quart de siècle pour opérer une réconciliation entre la Croyance et la Science, entre la morale civique et la psychologie, entre les constructions de sa philosophie et les réalités nationales. Un tel problème n'était pas à la portée de nos vingt ans. Nous voyions, d'un côté, la France atteinte profondément. Nous sentions la responsabilité qui nous incombait dans sa déchéance ou son relèvement prochains. Sous l'impression de cette crise, nous voulions agir. De l'autre côté, une doctrine désespérante, imprégnée du déterminisme le plus nihiliste, nous décourageait par avance. Le divorce était complet entre notre intelligence et notre sensibilité. La plupart d'entre nous, s'ils veulent bien revenir en arrière, reconnaîtront que l'œuvre de leur jeunesse fut de réduire une contradiction dont quelques-uns souffrent encore, quoique la vie ait exercé sur eux aussi son inévitable discipline, qui consiste à nous faire accepter de telles antithèses comme la condition naturelle des âmes modernes. Elles sont composées d'éléments trop disparates pour jamais se simplifier entièrement.

Étrange jeunesse, et dont les plus vifs plaisirs étaient des discussions d'idées abstraites ! Sur le point d'en rapporter un épisode il m'a semblé qu'il fallait lui donner sa tonalité morale par ce rappel des conditions d'anxiété intellectuelle où nous grandissions. Le drame de famille que je veux conter ne serait par lui-même qu'un fait divers, peut-être un peu moins banal que beaucoup de faits divers. Mais celui de mes amis qui en fut le héros et la victime avait à un très haut degré ce caractère commun à notre génération : les problèmes de son existence quotidienne se transformaient aussitôt en problèmes de pensée, et ce fait divers devint pour lui une crise de responsabilité vraiment tragique. A-t-il regardé d'un regard très lucide la situation où il se trouva pris ? A-t-il donné à des événements, par eux-mêmes douloureusement singuliers, une signification par trop arbitraire, et résolu dans le sens d'un scrupule excessif une difficulté d'ailleurs bien cruelle ?

Pour moi, qui fus un témoin troublé de cette aventure, j'ai traversé à l'égard de mon ami et du parti où il s'est rangé deux états successifs et très différents. A l'époque où les événements dont je vais faire le récit se déroulaient, j'avais adopté comme un indiscutable axiome qu'il n'y a pas dans la nature trace de volonté particulière. Je ne croyais donc en aucune manière à cette logique secrète du sort que les chrétiens appellent la Providence et que les positivistes définissent par la formule, non moins obscure, de justice immanente. La tragédie où mon ami crut voir la révélation d'une force vengeresse, toujours prête à atteindre le criminel dans les conséquences imprévues de son crime, m'apparut comme un des innombrables jeux du hasard. Aujourd'hui l'expérience m'a trop souvent montré combien est exact le « Tout se paie, » de Napoléon à Sainte-Hélène, par quels détours le châtiment poursuit et rejoint la faute, et que le hasard n'est le plus souvent qu'une forme inattendue de l'expiation. J'incline donc à croire avec Eugène Corbières, — c'était le nom de mon camarade, — que le drame auquel ces trop longues réflexions servent de prologue, fut véritablement une de ces échéances auxquelles croyait l'Empereur. Celle-ci fut humble et secrète. Il en est d'éclatantes et de retentissantes. Peut-être l'esprit d'équité qui gouverne les choses humaines apparaît-il comme plus redoutable dans ses plus obscures exécutions.

J'ai dit que Corbières était mon camarade. Nous nous étions connus au lycée Louis-le Grand, dont il suivait les cours en qualité d'externe, tandis que j'étais, moi, externe aussi, mais élève d'une institution fermée. Dans ces vastes fournées scolaires que l'on appelait des classes, une telle connaissance n'etait qu'un prétexte au tutoiement. Nous avions, Eugène et moi, écouté les mêmes professeurs, appris les mêmes leçons, mis en vers latins les mêmes matières, plusieurs années durant, sans nous être parlé que pour nous dire : « bonjour, bonsoir. » Nous fîmes la découverte l'un de l'autre, comme il arrive souvent à des condisciples de collège, après le collège, et quand nous nous trouvions tous deux engagés sur des chemins bien opposés. Mais justement nous apportions à des travaux, d'ordres différents jusqu'à en être contradictoires, ce même souci des problèmes de notre temps, ce même besoin de mettre en accord le déterminisme intellectuel et l'action civique, où je crois discerner la marque particulière de notre génération. C'était au printemps de 1873 qu'eut lieu ce

renouveau de camaraderie, et à la suite d'une rencontre qu'il me faut bien, celle-là, uniquement attribuer au hasard. Les moindres circonstances m'en sont présentes avec une précision extrême : je sortais d'un café, maintenant disparu, qui occupait l'angle de la rue de Vaugirard, en face du Luxembourg et de l'Odéon. Là se réunissait un petit cercle de jeunes écrivains, aujourd'hui dispersés, qui avaient la naïve fantaisie de se dénommer eux-mêmes les « vivants ! » Je croyais faire acte d'homme de lettres, en perdant plusieurs heures par jour dans la joyeuse et paradoxale société de ces aimables compagnons, qui laissaient insatisfaite la partie la plus intime de mon intelligence. Ils étaient tous uniquement des artistes littéraires, — quelques-uns déjà supérieurs, — et moi, j'étais, dès lors, beaucoup plus préoccupé d'analyse que de style, et de psychologie que d'esthétique. Je les quittais toujours mécontent de moi-même, d'abord parce qu'avec eux j'avais causé au lieu de travailler, et aussi parce que la sensation de leur personnalité trop contraire me faisait douter de la mienne. Je me revois, cette après midi-là, vers les trois heures, franchissant la grille du jardin et marchant, le long de l'allée, en proie à cette mélancolie de la solitude spirituelle, si intense chez les êtres jeunes. Je revois Corbières, venant en sens inverse, et m'abordant avec un de ces sourires de sympathie qui, entre anciens copains, s'adressent bien moins à l'individu qu'à ce passé commun dont on éprouve déjà un peu de regret. Là-dessus, nous commençons de nous questionner l'un l'autre, en faisant quelques pas ensemble. J'apprends à Corbières que je m'occupe de littérature. Il m'apprend qu'il s'occupe de médecine, et je l'entends, au cour de cet entretien, qui aurait dû être tout superficiel, m'expliquer ce choix de carrière par des motifs d'un ordre si spécial, si analogue à mon tour d'esprit habituel que, du coup, j'étais son ami. A l'âge que nous avions l'un et l'autre, certaines ressemblances dans la manière de sentir équivalent à des années d'intimité :

« — Mon père et ma mère, » disait-il, « désiraient qu'après mon volontariat je fisse mon droit. Mon père a été, trente ans de sa vie, huissier au ministère de l'Intérieur. Il s'est retiré depuis l'année dernière. Il a le culte de l'administration. Il me voyait d'avance sous-préfet. Je serais rentré dans son type social. Heureusement il est si bon pour moi. Ma mère aussi. Pourvu que je ne les quitte point ; ils sont contents. Quand je leur ai déclaré que je voulais faire ma médecine, ils ont bien été un peu étonnés,

mais ils ont consenti. Je leur ai donné comme prétexte qu'avec l'instabilité politique actuelle, les fonctions d'Etat n'offraient plus les mêmes garanties que sous l'Empire. Je ne leur ai pas dit ma vraie raison. Les braves gens n'ont pas d'autre philosophie que celle du cœur, ils n'auraient pas compris mon point de vue. Toi, tu le comprendras... Ce qui m'a décidé à prendre cette voie, cela peut te sembler singulier, c'est le besoin de certitude. Mon goût personnel m'eût entraîné vers des études plus abstraites. Je serais entré à l'Ecole normale, pour m'occuper de métaphysique, si je n'avais pas lu Kant et aussi l'*Intelligence* de Taine. Il m'a paru que l'objet dans les sciences philosophiques est par trop douteux. Mon esprit à moi a comme faim et soif de quelque chose de positif, d'indiscutable. Les sciences naturelles donnent cela. Je me suis donc tourné de leur côté. Puis j'ai réfléchi. Je ne sais pas où tu en es de tes convictions morales? Moi, je m'en tiens à l'agnosticisme absolu. Je considère que nous ne pouvons pas connaître d'une connaissance certaine s'il y a un Dieu, pour prendre la formule la plus simple, ou s'il n'y en a pas, — s'il y a un Bien ou Mal, ou s'il n'y en a pas, — un mérite ou un démérite, ou non, — une autre vie, ou non... Il faut agir cependant. Moi, du moins, je sens une nécessité d'agir, surtout depuis que j'ai vu la guerre... J'ai l'impression que j'aurais, dans une tempête, sur un bateau en danger. C'est une honte de ne pas prendre part à la manœuvre, le pouvant. Je me suis rappelé le raisonnement de Pascal, tu te souviens, celui du pari? Je me suis dit : quelle est, parmi les sciences naturelles, la branche qui se prête à une application pratique telle que cette application soit acceptable dans toutes les hypothèses? Il m'a semblé que la médecine, comprise d'une façon un peu haute, répondait à ce programme. Examine, en effet, l'une et l'autre solution. Suppose démontrées toutes les théories spiritualistes, va plus loin, toutes les theories chrétiennes. Quel est le devoir? Soulager l'être qui souffre. Le médecin le fait. Suppose démontrées toutes les théories contraires. A quoi se réduit la morale? A un instinct d'altruisme qu'il faut constater et satisfaire comme tous les instincts, et qui consiste dans un besoin de nous associer à nos semblables, de les aider et d'en être aidés, en face de la nature hostile. Qui accomplit cette tâche mieux que le médecin? Il est l'altruiste par excellence. Il est dans le vrai, quel que soit le postulat métaphysique auquel nous nous rangions. Et la preuve, c'est que depuis le jour où j'ai pris ma première ins-

cription et passé le seuil de l'hôpital, j'ai goûté une espèce de calme que je ne connaissais pas. J'ai eu l'évidence qu'intellectuellement et moralement j'avais les pieds par terre, que je marchais sur du solide... Enfin, je n'ai plus douté... »

Que Corbières était frappant à contempler tandis qu'il me parlait ainsi! La flamme de sa pensée transfigurait son visage irrégulier et plutôt laid. Ce fils d'un petit employé de ministère trahissait, par la construction de tout son corps, cette hérédité mi-paysanne mi-citadine, qui n'a ni l'intégrité de la force rustique ni l'affinement de la vraie bourgeoisie. Il avait de gros os et peu de muscles, des traits épais et le sang pauvre. La beauté des yeux et de la bouche corrigeait cet air de chétivité. C'était une bouche d'une bonté charmante, qui souriait avec une libre ingénuité, et c'étaient des yeux bleus d'une loyauté telle qu'il semblait impossible que l'homme qui regardait de ce regard pût jamais mentir. Avec cela, une voix prenante, dans laquelle frémissait l'ardeur de la conviction intime. En faut-il davantage pour expliquer l'impression profonde que me produisit ce discours, du texte duquel je suis bien sûr? Je le transcrivis le soir même, sur mon journal de cette époque, avec beaucoup d'autres détails inutiles à rapporter, où je retrouve les indices du coup de foudre d'enthousiasme que je reçus là, sous les arbres verdissants du vieux jardin. J'imagine, j'espère, qu'aujourd'hui comme alors, ces paisibles allées, au bord desquelles se dressent les statues des reines et les bustes des poètes, servent de théâtre à des conversations entre jeunes gens, du ton exalté de celle dont j'évoque le souvenir lointain. Des heures pareilles sont tout ce que je regrette d'une jeunesse mal gouvernée, et aussi la naïve plasticité d'âme, qui permet les nobles engouements comme celui qui me fit, cette après-midi même, abandonner mes projets, pour accompagner Eugène jusque chez lui. Nous n'y fûmes pas plus tôt arrivés qu'il me proposa de me reconduire à son tour. Il était nuit close quand nous nous quittâmes, après avoir touché, durant cette interminable causerie, à tous les objets de la pensée humaine, et pris rendez-vous pour le lendemain matin. Je devais accompagner mon camarade à la Pitié, dont il suivait la clinique :

— Je crois, lui dis je, en lui serrant la main, que je vais faire comme toi, et me mettre à la médecine.

Je ne me suis pas mis à la médecine, et cette soudaine résolution d'imiter Corbières se réduisit à quelques séances d'hôpital qui

eurent du moins ce bon effet de me placer en présence d'un peu de réalité. C'était le contact dont j'avais le plus besoin. Mon erreur, qui fut celle de tant d'autres jeunes gens égarés par une précoce ambition d'écrire, consistait alors à faire de la littérature un but, au lieu qu'elle n'est qu'un résultat. Je voulais composer des romans et je n'avais rien observé ; des vers, et je n'avais rien senti. Le grand service à me rendre était de me tirer du milieu tout artificiel, tout livresque, où je m'étiolais, pour me montrer l'humanité simple et besogneuse, de la vie, humble et terre à terre, mais vraie. Ce service, Eugène me le rendit deux fois, et sans s'en douter : par ces salutaires visites à la Pitié, d'abord ; et puis, en me faisant pénétrer dans l'intérieur de sa famille, cet original et mystérieux intérieur dont je ne perçus longtemps que le pittoresque. Le mystère ne m'est apparu qu'après.

Les vieux Corbières habitaient avec leur fils, au second étage d'une très vieille maison d'une très vieille rue du quartier du Panthéon. Cette rue, qui s'appelait jadis rue du Puits-qui-parle, n'a de moderne, — et quelle modernité! — que son nom plus récent de rue Amyot. Rien ne semble y avoir bougé depuis l'époque reculée où florissaient le collège des Écossais et celui des Irlandais, tout voisins, et dont l'inscription frontale existe encore. Quand j'y vais parfois en pèlerinage, je retrouve l'endroit tel qu'il était voici vingt-cinq ans. Le pavé inégal où les fiacres se hasardent rarement, s'encadre toujours d'une verdure provinciale. Des branches d'arbres y dépassent toujours des murs de jardins, et les concierges y tiennent toujours sur le trottoir, avec les locataires des rez-de-chaussée, leurs longues séances de travail et de bavardage en plein air, tandis que les enfants y jouent aux billes et au *diable*, sans avoir à trop redouter les brusques passages de voitures. Les maisons irrégulières, de dates et de style différents, rappellent que le quartier a passé comme une création naturelle, lentement, bonnement, au gré des besoins, et non par un de ces à-coups de l'édilité, qui impriment sur le Paris nouveau un sceau d'universelle monotonie. Aucun cadre ne convenait mieux à la physionomie immobile, et comme figée, des parents de mon camarade. L'huissier retraité, qui venait lui-même ouvrir la porte au coup de sonnette du visiteur, était un homme de cinquante-huit ans, très droit et très maigre, avec un visage indéchiffrable, qui n'avait d'expressif que les yeux, — bleus comme les yeux de son fils, mais d'un éclat singulier où je discerne à distance la fièvre secrète d'un constant

remords. A cette époque, j'y voulais voir seulement l'ardeur d'une idolâtrie paternelle dont je n'ai pas rencontré de second exemple. Ce bonhomme, dont la vie s'était consumée au coin d'une cheminée chauffée aux frais des contribuables, dans une antichambre de la place Beauvau, à faire patienter des solliciteurs, semblait avoir concentré dans son garçon toute la revanche de sa misérable existence. A en juger par la modestie de l'appartement, par la simplicité des meubles, par la tenue du père et de la mère, les ressources du ménage devaient être bien exiguës. Pourtant jamais aucun livre n'avait été refusé à Eugène pour ses études, et jamais l'ex-huissier n'admit que l'étudiant en médecine divertit de ses travaux une seule heure pour donner une leçon, collaborer à un petit journal, enfin gagner de l'argent. L'intensité de son affection lui faisait deviner que, pour un futur savant, les années de jeunesse comptent triple, et que l'entier loisir, durant cette période est le plus précieux des biens.

— « J'ai dit à Eugène », répétait-il souvent, « ne pense pas à nous. Notre bonheur, c'est d'être avec toi... Je ne serais pas Picard si je n'*affendais* pas avec mon *fieu*... » Il avait gardé de son origine, — il était de Péronne — de ces mots patois qu'il aimait à prononcer en jouant au rustaud. « Il faut qu'il soit un homme célèbre, » concluait-il, « et il le sera... Je l'ai toujours pensé depuis le collège, Monsieur... Voyez ses prix. Il y a quatre-vingt-sept volumes !... »

Et de sa main, toute calleuse à force d'humbles services, le père me montrait les dos d'une suite de livres rangés sur les rayons d'une bibliothèque d'acajou vitrée et fermée à clef. L'histoire entière de sa passion pour son fils tenait dans ces pauvres bouquins de collège qu'il appelait quelquefois, — ô naïveté ! — « ses titres de noblesse ». Vous devinez les étapes d'ici : l'enfant va à l'école chez les Frères du quartier. Il est intelligent. Il apprend vite. « C'est dommage de ne pas le pousser plus loin, » dit le Supérieur. Le père et la mère se consultent : « Bah ! on rognera sur le tabac, sur le sucre. On se passera de femme de ménage. » L'enfant est envoyé au lycée voisin. Il réussit. On voulait d'abord le retirer après la quatrième et l'examen de grammaire. Les succès au concours arrivent. On ira jusqu'au baccalauréat. Le reste suit. D'ailleurs les habitudes de la plus sévère économie se reconnaissaient à vingt signes dans la maison Corbières. Bien entendu c'était le vieil homme qui se chargeait du gros ouvrage : frotter le

carreau, cirer les meubles, fendre le bois, vider les eaux, jusqu'à faire les lits. Il s'était évidemment retiré du ministère pour que son fils fût mieux servi. Son rouge visage, un peu congestionné, avait une peau comme gaufrée de larges rides, dont chacune disait l'endurance, l'entêtement d'une rude et solide race. Une méticuleuse propreté, — encore un trait de son pays, voisin des Flandres, — régnait dans les six pièces qui constituaient tout l'appartement. Comptez : une cuisine, une entrée, une chambre à coucher pour le père et la mère, une salle à manger, un salon devenu bien vite le cabinet de travail d'Eugène, la chambre à coucher de celui-ci. L'étudiant se trouvait de la sorte occuper plus d'un tiers du modeste local, et, bien entendu, la partie la plus vaste, la plus aérée, celle dont les fenêtres donnaient sur des jardins. C'était aussi la seule qui fût meublée presque luxueusement. Mon camarade acceptait cette gâterie un peu, il faut le dire, avec l'égoïsme trop naturel aux grands travailleurs, beaucoup avec l'idée que son avenir préparait aux sacrifices actuels de ses parents une ample compensation. Que de fois je l'ai entendu, quand je voulais l'entrainer à quelque partie de théâtre ou de promenade, qui me répondait :

— « Je ne peux pas. Il faut penser à mes vieux... »

Je savais bien que « ses vieux, » comme il les appelait avec une tendre familiarité, n'auraient jamais trouvé un mot de blâme à prononcer contre lui, de quelque façon qu'il eût employé son après-midi ou sa soirée. Non. Ce qu'il signifiait par là, c'était son passionné souci de mériter cet admirable dévouement. Il s'y appliquait d'autant plus qu'il croyait deviner en eux une étrange facilité à souffrir. Et c'était bien vrai que ce ménage de si braves gens ne respirait pas l'allégresse dont ce dévouement, prolongé tant d'années durant, les rendait dignes. Sur le front rouge du père, où les veines en saillie marquaient aux tempes la forte poussée du sang, il semblait qu'il pesât une préoccupation constante. Appréhendait-il de mourir avant d'avoir achevé son œuvre, sans avoir vu son fils agrégé, professeur à la Faculté, membre de l'Académie ? Toutes ses économies avaient-elles été dépensées à cette longue et coûteuse éducation, et sa maigre retraite d'ancien employé, toujours à la veille de disparaître avec lui, constituait-elle le plus clair de l'avoir actuel ? Etait-il simplement un homme d'humeur volontiers chagrine, qu'attristait la santé incertaine de sa femme? Telles étaient les questions que le fils se posait sans doute, comme je me

les posais moi-même chaque fois que j'avais constaté sur le visage de M. Corbières, au cours d'une de mes visites, quelque trace de cet obscur assombrissement. Pour Mme Corbières, la réponse était simple. Du moins, elle me paraissait simple. Eugène m'avait lui-même trop souvent parlé de ses craintes sur l'avenir pathologique de sa mère. Il croyait diagnostiquer en elle la menace d'une maladie du foie. C'était une femme courte et trapue, qui avait dû, à vingt ans, être belle de cette beauté du midi montagnard, à la fois leste et râblée, où il y a tant de vitalité comme ramassée, comme pressée sous une petite enveloppe. Elle était de La Roquebrussane, un village du Var, juché sur les contreforts des Maures, entre Brignoles et Toulon. Elle gardait, de sa Provence, de jolis pieds et de petites mains, — de vrais pieds de mule, fins et droit-posés, capables de gravir, à cinquante ans passés et très passés, sans un trébuchement, les escarpements des pentes natales, — des mains agiles et maigres de cueilleuse d'olives. Et quelle flamme noire dans ses prunelles ! Elles brûlaient littéralement dans un visage creusé et jauni, comme pétri de bile. Quoique cette femme m'accueillit toujours avec une extrême gracieuseté de manières, pourquoi ne me sentais je jamais en sûreté vis-à-vis d'elle ? Il y avait, dans tout son être, un je ne sais quoi de farouche et comme de défiant que la présence même de son fils n'apaisait pas, n'adoucissait pas entièrement.

— « C'est une âme inquiète, » me disait Eugène, quand je lui en demandais des nouvelles. « Si j'étais croyant, voilà qui me ferait douter de la justice de Dieu. Tu connais ma mère. Tu la vois vivre. Depuis ma plus lointaine enfance, je me souviens d'elle comme d'une personne qui n'a respiré que pour les autres, pour nous deux, mon père et moi. Entre le marché, sa cuisine, notre linge, des raccommodages d'habits, sa vie se sera dépensée aux plus humbles besognes de la plus humble servante, et elle était née une demoiselle, et elle avait reçu de l'éducation !... Si quelqu'un méritait d'avoir la paix du cœur, c'est bien elle, et elle ne l'a pas... Elle est pieuse, dévote même, et sa religion ne lui sert qu'à se ronger de scrupules... Faible comme elle est, j'ai peur de la voir tomber malade à chaque Carême, et il n'y a pas moyen d'empêcher son excès d'austérité. J'aurais voulu parler à son confesseur, mais je ne sais pas chez qui elle va. Elle est très secrète sur certains points, notamment sur celui-là, et quand on essaie de l'interroger, même moi, on sent qu'on lui fait mal... On nous parle

de bonne conscience. C'est d'un bon estomac et d'un bon foie que l'on devrait parler. A chaque période digestive, le foie se remplit de sang. Que, par un accident quelconque, ce sang charrié par la veine-porte se charge de principes irritants pour les cellules hépatiques, et tout l'être moral est empoisonné physiquement... »

— « Mais ne se rencontre-t il pas aussi, » lui répondais-je, « des cas où le chagrin tue, et par conséquent où l'être physique est empoisonné moralement ?... »

— « C'est exact, » concluait-il, « et cela finit de prouver que nous ne comprenons rien à rien... Pourtant si. Je comprends que le jour où ma brave femme de mère me verra agrégé, ce succès lui fera plus de bien que toutes les eaux de Carlsbad ou de Marienbad... Aussi je te quitte pour aller travailler... »

II

Je me suis attardé à ces souvenirs, dont je pourrais multiplier les détails. Il s'y ramasse pour moi des impressions de plusieurs années, — années qui vont du printemps de 1873, où je renouvelai avec Eugène Corbières la camaraderie ébauchée au collège, jusqu'à l'hiver de 1882, où se déroulèrent les événements auxquels j'arrive et qui font la vraie matière de ce récit; — incohérentes années pour moi, qui les employai, comme la plupart des apprentis-écrivains, à toutes sortes d'essais avortés, d'expériences déraisonnables et plus ou moins dangereuses pour l'avenir de ma pensée; — fécondes et méthodiques années pour mon ami, qui avait, lui, trouvé son chemin aussitôt. Je le vis, successivement, externe, puis interne d'hôpital et remportant la médaille d'or, puis docteur, et il approchait d'un pas sûr vers cette place de médecin des hôpitaux et ce titre d'agrégation qu'il s'était fixés comme buts. La divergence de nos directions avait été trop forte pour nous faciliter, tout le long de cette période, les rapports quotidiens. Nous n'avions donc eu, pendant ces neuf ans, qu'une de ces intimités à intermittence qui ne permettent pas de remarquer certains imperceptibles changements dans la vie de famille de ceux que nous fréquentons ainsi, de distance en distance. A chacune de mes visites à la rue Amyot, j'avais toujours trouvé l'intérieur des Cor-

bières pareil à lui même: l'ex huissier du ministère un peu plus rouge de teint, un peu moins alerte: la mère un peu plus plombée de visage, et plus tassée. Mais rien n'avait changé dans leurs habitudes. Quand j'arrivais, c'était toujours le père Corbières qui venait à mon coup de sonnette, en bras de chemise le plus souvent, un bâton à frotter à la main, ou bien quelque brosse, ou bien un torchon de lampe, et, par la porte entr'ouverte de la cuisine, j'apercevais la mère Corbières devant son fourneau, mijotant quelque friandise méridionale, — un *rizot* ou une soupe de poissons, — pour le repas du soir du patient ouvrier de Science que je trouvais, lui, à sa table, au milieu de ses papiers et de ses livres, en train de rédiger les « observations » de la veille où du matin. Quoiqu'il commençât d'être appelé par ses maîtres à de fructueuses consultations, et qu'il collaborât à quelques revues spéciales où il était convenablement payé, à peine si « les vieux » toléraient l'intrusion dans leur ménage d'une femme de charge, à cinq sous de l'heure, et qui venait seulement une partie de la matinée.

— « Je n'insiste pas davantage, » me disait Corbières, en m'expliquant cette situation : « A la première maladie de l'un ou de l'autre, je leur imposerai une vraie domestique. D'ici là, j'ai peur, en dérangeant leur train de vie, même un peu, de déranger leur santé. Ma mère surtout ne supporterait pas d'être contrariée. Tu sais mes anciennes craintes sur elle. Je vois qu'elle se ronge toujours, et à propos de tout. Mon père en ressent le contre-coup. Ils trouvent le moyen de n'être pas heureux, de si braves cœurs ! Décidément, non, il n'y a pas de Providence... »

Au commencement de cette année 1882, la situation s'était pourtant modifiée. Eugène avait manifesté le désir de quitter la rue Amyot, en prétextant la nécessité de s'établir. Ce fut le premier heurt sérieux entre le fils et ses parents. Après avoir approuvé sa résolution, l'avoir aidé dans sa recherche d'un nouveau gîte, avoir présidé à son emménagement, le père et la mère déclarèrent tout d'un coup qu'il leur était trop pénible de renoncer au logis qu'ils occupaient depuis trente ans déjà, et leur résolution fut invincible. A la clarté des faits que j'ai connus plus tard, je comprends que cette volonté des vieux Corbières enfermait une idée d'expiation suggérée par la femme. Dans l'ignorance de la faute dont la secrète honte dévorait ce ménage, en apparence irréprochable, comment expliquer cet entêtement, sinon par la manie ? Le médecin n'y manquait pas. Mais déjà le soupçon que l'état

moral de ses parents cachait un mystère se levait en lui, vaguement. il sentait chez eux un parti pris de ne point s'associer au bien-être qu'allait comporter sa situation. Sans presque d'efforts et sans qu'il interrompit les travaux préparatoires à ses examens, l'année précédente s'était chiffrée pour lui par un revenu de plus de dix mille francs, somme énorme pour des habitudes comme celles de cette famille. Il vint me voir, je m'en souviens, au sortir de la scène dernière où il avait vainement essayé de les fléchir. Après m'avoir raconté son entretien avec eux, sa pressante insistance et leur refus de plus en plus affirmé, il conclut :

— « Il y a de la *phobie* dans leur cas, c'est indiscutable. Mais j'y vois aussi, de la part de ma mère, une idée religieuse. C'est sa façon de porter le cilice que de vivre dans cette humilité. Elle me donne l'impression qu'elle veut de se punir. Se punir? Pauvre sainte femme! Sans doute de trop m'aimer, d'être trop fière de moi... Ce qui m'étonne, c'est qu'elle fasse partager sa façon de voir à mon père... Lui n'est pas dévot. C'est tout juste s'il va à la messe maintenant, et quand j'étais petit garçon, il n'y allait jamais. Quels arguments lui donne-t-elle bien pour le convaincre? Et il prend de l'âge, et il aurait besoin de se reposer, d'être mieux nourri, mieux logé, d'être servi... Et pas moyen d'avoir raison de ces vieilles têtes. C'est incompréhensible!

C'était incompréhensible, en effet. Mais pourquoi cette excentricité de l'huissier retraité et de sa femme ne m'étonna-t-elle pas outre mesure? Y a-t-il, dans cet ensemble d'impressions mal définies que nous donne la personnalité d'autrui, une logique cachée et dont l'intuition non formulée dépasse notre propre conscience? J'aurais été incapable de dire pourquoi cette attitude des parents d'Eugène se raccordait à l'image que je me faisais d'eux tout au fond de moi-même. Quel paradoxe invraisemblable pourtant que cet effacement subit d'un père et d'une mère qui n'ont vécu que pour leur fils, devant le succès de ce fils! Quelle anomalie que ce renoncement à la joie quotidienne de partager son triomphe, — leur œuvre! Je les avais vus, dix années durant, ne respirer, ne vivre que pour assurer à leur enfant le loisir de suivre sa carrière, de préparer ses examens, de devenir le médecin considérable qu'il allait être, qu'il était, et ils refusaient de se mêler à cette réalisation du passionné désir de toute leur existence! S'étaient-ils jugés trop humbles d'extraction, trop frustes de manières? Prévoyaient-ils que leur fils se marierait dans un monde supérieur à eux, et s'écartaient-ils déjà,

par un suprême sacrifice? Quelques-unes de ces hypothèses étaient acceptables. D'autres non. La seule à laquelle je n'eusse pas pensé était que ces gens eussent commis une action qu'ils ne pouvaient pas se pardonner. Comment imaginer que le regret de cette action pesât sur leur fin de vieillesse, d'une pesée d'autant plus lourde (et sur ce point Eugène ne se trompait pas), que Mme Corbières, avec sa dévotion à demi italienne, s'épouvantait et épouvantait son mari, à l'idée de la mort prochaine et de l'enfer certain? Et vraiment, lorsque je songe à la suite d'accidents si simples qui dévoilèrent au fils cet abîme de misère, je le répète, je ne peux m'empêcher d'y retrouver, moi aussi, ce châtiment que la croyante redoutait, et je pense à l'étrange diction où les Italiens justement, ces cousins germains des Provençaux, ont résumé, avec leur vive imagination, ce retour de la faute sur celui qui l'a commise : « *la sagetta gira, gira,* » — disent ils, « la flèche tourne, — *torna adosso a chi la tira*, et elle retombe sur qui la tire. »

(A suivre.) Paul Bourget.

BARTEK LE VAINQUEUR

I

Mon héros se nommait Bartek Slowik (1) ; mais, comme il avait l'habitude d'écarquiller les yeux quand on lui parlait, ses voisins l'avaient appelé Bartek l'Ahuri.

De fait, il n'avait rien d'un rossignol. En revanche, ses facultés intellectuelles et sa naïveté homérique lui avaient valu un autre surnom : Bartek le Bêta. C'était le plus usité et vraisemblablement le seul qui dût passer à la postérité, bien que Bartek portât encore un autre nom, mais celui-ci officiel.

En effet, comme les mots polonais *Szlowiek* (homme), et *Slowik* (rossignol), ne se distinguent pas beaucoup l'un de l'autre pour une oreille allemande et que les Allemands, au nom de la civilisation, aiment à traduire les barbares noms slaves en une langue plus cultivée, voici ce qui s'était passé lorsque Bartek avait été inscrit sur les listes de conscription.

— Comment t'appelle-t-on ? lui avait demandé l'officier.

— Slowik.

— Schloik ? Ach ! ia, gut.

Et l'officier avait inscrit : « Mensch » (2).

Bartek était originaire du village de Poghnebina (3). Les villages de ce nom sont nombreux dans la Principauté de Posen et de l'ancienne Pologne.

Outre une terre, une chaumière et une paire de vaches, Bartek

(1) Slowik, rossignol.

(2) Homme.

(3) Poghnebina, nom composé de mots qui signifient : sous le joug.

possédait encore un cheval pie et une femme, Magda. Grâce à ces avantages, il pouvait vivre tranquillement, suivant la sagesse renfermée dans ces vers :

> Un cheval pie et une femme, Magda,
> Ce que Dieu veut, il le donne.

En effet, sa vie s'organisait absolument suivant la volonté de Dieu, et quand Dieu envoya la guerre, Bartek en éprouva un réel chagrin. Ordre fut donc donné de se rendre au point de concentration, d'abandonner aux soins de la femme la maison, la terre et le reste. Mais les habitants de Poghnebina étaient peu fortunés ; en hiver, Bartek travaillait à la fabrique, ce qui était une ressource pour son budget. Et maintenant, quoi ? Qui sait quand finirait cette guerre contre le Français ?

En recevant la feuille d'appel, Magda se mit à vitupérer :

— Ah ! qu'ils en crèvent ! Que les yeux leur en fondent !... Quoique tu sois un bêta, j'ai tout de même pitié de toi. Les Français ne te feront pas grâce : ou ils te couperont la tête, ou encore je ne sais quoi.....

Bartek comprenait que sa femme disait vrai. Il craignait les Français comme le feu. Et puis, ils lui faisaient pitié. Que lui avaient-ils fait ? Pourquoi irait il dans ce pays inconnu, étranger, qui lui faisait peur, où il n'y avait pas d'aussi bonnes âmes qu'à Poghnebina.

Il semblait qu'ici la vie n'était pas absolument douce ; mais être obligé de le quitter, c'était s'apercevoir qu'on y était mieux que partout ailleurs. Cependant, il n'y avait rien à y faire. C'était le sort, il fallait partir.

Bartek embrassa sa femme, son fils âgé de dix ans, Franck, puis il cracha, fit un signe de croix et franchit le seuil de sa chaumière. Magda le suivit. Les époux se faisaient leurs adieux sans trop de sentimentalité ! La femme et le garçonnet sanglotaient, tandis que, lui, répétait : « Allons, doucement, allons ! »

Ce faisant, ils se trouvèrent sur la route et s'aperçurent que la même chose se passait dans tout Poghnebina. Le village entier était dehors, où fourmillaient les enrôlés. Ils se rendaient à la station du chemin de fer, où les accompagnaient les femmes, les enfants, les vieillards et les chiens.

Ils marchaient la mort dans l'âme et, seuls, les plus jeunes

avaient la pipe aux dents. Quelques-uns chantaient d'une voix enrouée :

« La main de Skrzynetski, ornée de bagues d'or, ne brandira plus le sabre de combat. »

Les immigrés allemands de Poghnebina beuglaient de peur leur « Wacht am Rhein. » Toute cette foule bigarrée, parmi laquelle scintillaient parfois les baïonnettes des gendarmes, se dirigeait au milieu des cris, du bruit et du tapage, en longeant les haies, vers la sortie du village. Les femmes tenaient par la main leur « petit soldat » et se lamentaient. Une bonne vieille montrait son unique dent jaune et, du poing, menaçait quelqu'un dans le vide. D'autres proféraient des malédictions : « Que Dieu leur fasse payer nos larmes ! » On entendait des appels : « Franck ! Kasek ! Josek ! porte-toi bien ! »

Les chiens aboyaient. La cloche de l'église tintait. Le curé lui même récitait les prières des morts, car il en rentrerait peu de ceux qui se rendaient aujourd'hui à la station. La guerre les prend tous, mais n'en rend pas beaucoup. Les charrues se rouilleraient, parce que Poghnebina avait déclaré la guerre à la France. Poghnebina ne pouvait plus tolérer la puissance toujours croissante de Napoléon III ; Poghnebina avait pris à cœur la question du trône d'Espagne.

Le son des cloches accompagnait la foule, qui avait déjà dépassé les haies. Mais voici la croix sainte : toutes les têtes se découvrent.

Une poussière dorée s'élevait sur la route, car le temps était sec et beau. Des deux côtés du chemin les blés mûrissaient ; leurs lourds épis bruissaient, se ployaient sous la douce et caressante brise. Les alouettes, pépiant sans discontinuer, voltigeaient dans le ciel.

La station. Ici, la foule est plus grande encore. Il y a là des mobilisés des villages environnants : le Haut et le Bas-Opprimé, la Ruinée, la Malchanceuse, Miserow (1). Mouvement, poussées, désordre. Guerre « au nom de Dieu et de la Patrie. » La landwher va défendre la famille, les femmes, les enfants, les champs, les maisons, menacés par l'ennemi. Évidemment les Français en veulent particulièrement à Poghnebina, au Haut et au Bas-Opprimé, à la Ruinée, à la Malchanceuse, à Miserow. Du moins,

1 Traduction libre de noms de villages, avec la signification intentionnelle que leur donne l'auteur.

cela parait ainsi à ceux qui lisent les affiches collées aux murs.

A chaque instant de nouveaux groupes arrivent à la station; dans la salle d'attente la fumée est si épaisse qu'on ne distingue même plus les affiches. Il est difficile de comprendre quelque chose au milieu du tapage. Tout le monde se bouscule et crie.

Sur le quai retentit, en allemand, un commandement raide, court, impérieux. La cloche sonne. On perçoit le lourd halètement d'une locomotive qui se rapproche et devient plus distinct. La voilà, la guerre : elle s'avance.

Deuxième sonnerie. Un frisson passe sur toute l'assistance. Une femme se met à crier : « Yedam! Yedam! » Évidemment, elle appelle son Adam; mais les autres femmes saisissent le mot au vol et crient : « Il vient! il vient! » (1)

Une voix plus perçante encore, ajoute : Voici les Français! » Et, en quelques secondes, la panique s'empare non seulement des femmes, mais même des futurs héros de Sedan.

Cependant le train stoppe devant la gare et à toutes les portières de wagons apparaissent les casquettes à galons rouges. C'est un fourmillement de soldats. Sur des wagons plate-forme s'allongent de longs canons mornes. Sans nul doute, on a donné aux hommes l'ordre formel de chanter, car tout le train est secoué par le tumulte de leurs voix mâles et la longue série des voitures semble véhiculer la puissance et la force.

On range les partants sur le quai; qui le peut, fait encore ses adieux. Bastek agite ses pattes et écarquille les yeux.

— Allons, Magda, porte-toi bien!

— Oh! mon pauvre!

— Tu ne me verras plus!

— Oh! non, je ne te verrai plus!

— Rien à y faire.

— Que la sainte Mère te garde...

— Porte-toi bien, soigne la maison.

La femme, en sanglotant, lui entoure le cou de ses bras.

— Que Dieu te protège!

L'heure est venue de se séparer. Des piaulements, des pleurs, des sanglots de femmes couvrent tous les autres bruits : « Adieu!... Adieu!... »

Mais voici que les mobilisés sont séparés de la foule, tassés en

(1). Jeu de mots roulant sur le terme jezdam, qui signifie aller.

une masse noire et compacte qu'on forme en carré, à angles droits : elle avance avec la sûreté et la régularité d'une machine. L'ordre est donné de monter. Le carré, les angles droits, se rompent par le milieu, se dirigent en rubans étroits vers le wagon et s'y engouffrent. En tête, la locomotive souffle, lance des jets de fumée grise. A présent, elle siffle comme un serpent, les côtes brûlées par la vapeur bouillante. Les hurlements des femmes atteignent leur paroxysme. Les unes se cachent les yeux dans leurs tabliers; d'autres tendent les bras vers les wagons. Les voix chevrotantes crient les noms des maris et des fils.

— Porte-toi bien, Bartek! s'écrie d'en bas Magda, et ne te fourre pas où on ne t'enverra pas. Que la sainte Mère te garde!

— Soigne la maison, répond Bartek.

La ligne des wagons s'ébranle. Les tampons se heurtent, le train démarre.

— Rappelle-toi que tu as une femme et un enfant, crie encore Magda en courant le long du train. Porte-toi bien, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Porte-toi bien...

Le convoi accélère sa marche, emportant avec lui les guerriers de Poghnebina, des Deux-Opprimés, de la Ruinée, de la Malchanceuse et de Miserow.

II

D'un côté, Magda et la foule des femmes en pleurs s'en retournent à Poghnebina; d'un autre, à travers l'espace grisâtre s'élance le train, armé de la tête à la queue : et dans ce train est Bartek. On n'aperçoit pas la fin de ce vide gris et c'est à peine si l'on distingue encore Poghnebina. Seuls, se dressent encore les peupliers et le clocher qui scintille sous les rayons du soleil. Mais bientôt les peupliers disparaissent et il ne reste plus qu'un point lumineux, la croix dorée.

Tant que ce point est visible, Bartek le contemple: mais quand lui aussi s'est effacé, Bartek se sent pris d'un grand chagrin. Une sorte de faiblesse l'envahit et il se sent perdu. Il se met à regarder le sous-officier, car, après Dieu, il n'y a pas au-dessus de lui de plus grand chef. Dès à présent, que deviendra t-il? C'est l'affaire du caporal. Lui ne sait rien, ne comprend rien.

Assis en face de lui, le caporal tient son fusil entre ses jambes et fume sa pipe. Sans répit, la fumée enveloppe de nuages sa face hargneuse et revêche. Sur celle-ci ne sont pas fixés seulement les yeux de Bartek, mais d'autres encore, de tous les coins du wagon. A Poghnebina ou à Miserow, chaque Bartek ou chaque Woïtek est son propre maître; chacun doit penser à soi-même : à présent, c'est le caporal qui s'en charge. Qu'il leur ordonne de regarder à droite : ils regarderont à droite ; qu'il leur ordonne de regarder à gauche : ils regarderont à gauche. Chacun l'interroge des yeux : « Qu'allons-nous devenir ? » Le caporal en sait tout juste autant qu'eux et il serait bien aise que quelque supérieur lui expliquât de quoi il retourne. Et puis, les paysans craignent de l'importuner par leurs questions, car maintenant on est en guerre, avec tout l'appareil de la justice militaire. On ne sait plus ce qui est permis, ni ce qui a cessé de l'être. De plus, voici des mots comme *Kriegsgericht*, qu'ils ne comprennent guère, mais qu'ils craignent suffisamment.

Ils se rendent bien compte qu'à présent ce caporal leur est plus nécessaire qu'aux manœuvres de Posen, car lui seul sait tout et sans lui on ne peut faire un pas.

Cependant, comme il en a assez de tenir son fusil, il le colle à Bartek. Celui-ci prend l'arme avec précaution, retient son souffle, écarquille les yeux et se met à contempler le caporal comme une image sainte. Ce qui, d'ailleurs, ne produit aucun effet.

Le cas est mauvais, car, à voir l'air du caporal, on croirait qu'on vient de le détacher de la croix. Aux stations retentissent des chants et des cris. Le caporal donne des ordres, se démène, jure, pour faire du zèle devant ses supérieurs ; mais, aussitôt que le train repart, tout se tait et le caporal reprend son calme. Il voit, lui aussi, le monde sous deux faces ; l'une, claire et intelligible : c'est sa chaumière, sa femme et l'édredon ; l'autre, très obscure : la France et la guerre. Son enthousiasme, comme celui de toute l'armée, emprunterait volontiers à l'écrevisse ses moyens d'avancer.

Pendant ce temps, la locomotive s'essouffle, siffle, vole. A chaque gare, on accroche de nouveaux wagons et des locomotives. On ne voit que casques, canons, baïonnettes, infanterie et lances de uhlans. Une magnifique soirée s'épand sur la terre. Tout le couchant est coloré de pourpre. Très haut dans le ciel glissent par bandes des nuages légers, bordés d'or.

Le train cesse de charger des hommes et de s'allonger de nouveaux wagons. Maintenant, en se balançant, il file sans arrêt dans l'espace embrasé, comme sur une mer de sang. A travers les vitres de la voiture occupée par Bartek et les autres Poghnebiniens, on aperçoit des villages, des bourgs, des petites villes, des clochers, des cigognes perchées sur un pied au bord de leur nid, des cabanes isolées, des bouquets de cerisiers. Tout cela passe rapidement devant les yeux et tout est inondé d'une lueur rouge.

Encouragés de ce que le sous-officier s'est endormi, la tête sur son sac et sa pipe de porcelaine entre les dents, les soldats commencent à se parler à voix basse.

Woïtek Gwizdala, un paysan de Poghnebina, assis auprès de Bartek, le pousse du coude.

— Écoute, Bartek...

Bartek tourne vers lui sa face aux yeux écarquillés, rêveurs.

— Qu'est-ce que tu as à regarder comme un veau qu'on mène à l'abattoir ?... — demande Gwizdala. — Il est vrai, mon pauvre, que tu y vas bien, à l'abattoir, et pour sûr.

— Oh ! oh ! — gémit Bartek.

— Tu as peur ? — continue à questionner Gwizdala.

— Comment n'aurais-je pas peur ?

Le coucher du soleil est devenu plus flamboyant. Gwizdala étend le bras dans cette direction et dit :

— Vois-tu cette lueur ? Sais-tu, gros bêta, ce que c'est ? C'est du sang ! Ici, voici la Pologne, notre pays, pour ainsi dire. Comprends-tu ? Et là-bas, au loin, très loin, où ça brille : c'est la France...

— Est-ce que nous arriverons bientôt ?

— Tu es pressé ? On dit que c'est terriblement loin. Mais, ne t'inquiète pas, les Français viendront bien au-devant de nous.

Un travail laborieux commence à se faire dans la caboche de Poghnebinien de Bartek. Un instant après, il demande :

— Woïtek ?

— Eh quoi ?

— Ces Français, qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

Ici le savoir de Woïtek rencontre un gouffre où il est plus facile d'entrer jusqu'au cou que d'en sortir. Il sait que les Français sont des Français. Il a entendu dire par les vieux que les Français les ont toujours battus, et puis, il sait que ce sont des gens tout à fait étrangers. Mais va donc expliquer à Bartek, de façon à ce qu'il comprenne, à quel point ils sont étrangers.

Avant tout, il répète la question de son voisin :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Oui...

Trois nations sont connues de Woïtek : au milieu, les Polonais ; d'un côté, les Moscovites ; de l'autre, les Allemands. Mais les Allemands sont de diverses sortes et, dédaignant l'exactitude pour la clarté, il répond :

— Quelles gens sont les Français ? Eh bien, voici : ça doit être une sorte d'Allemands, mais encore pires.

— Ah ! quelle peste ! — s'écrie Bartek.

Jusqu'alors, celui-ci n'avait nourri pour les Français qu'un seul sentiment : une indéfinissable crainte. A présent, landwehrman prussien, il ressentait plus consciemment pour eux une haine patriotique. Toutefois, ne comprenant pas encore avec une clarté suffisante, il questionne de nouveau :

— Alors, des Allemands vont se battre contre des Allemands ?

Woïtek, comme Socrate, se résoud à employer le procédé de comparaison et répond :

— Est-ce que ton chien Lisek ne se prend pas de gueule avec mon Bourek ?

Bartek ouvre la bouche et regarde quelque temps son professeur.

— Tiens, c'est vrai.....

— Les Autrichiens sont aussi des Allemands, — continue à enseigner Woïtek. Nous nous sommes pourtant battus avec eux. Le vieux Swersez racontait que, pendant cette guerre, il avait entendu Steinmetz crier aux nôtres : « Allons, frères, sus aux Allemands ! » Mais, avec les Français, ça ne sera pas si facile.

— Oh ! Seigneur Dieu !

— Les Français n'ont jamais perdu une seule bataille. Si le Français t'empoigne, tu ne t'en débarrasseras plus, sois tranquille. Sa taille est deux ou trois fois plus grande que la nôtre et sa barbe longue comme chez les Juifs. Il y en a de noirs comme des diables. Si jamais tu en vois un comme ça, recommande ton âme à Dieu.

— Oui-da ! Alors, pourquoi allons-nous chez eux ? — demande Bartek désespéré.

Cette remarque philosophique n'était peut-être pas aussi sotte qu'elle le paraissait à Woïtek. Mais, sous l'influence de l'enseignement qu'il a reçu des chefs, celui-ci s'empresse de répliquer :

— C'est mon avis, qu'il vaudrait mieux ne pas y aller. Seulement, si nous n'y allons pas, on viendra chez nous. Pas moyen de

l'esquiver. As-tu lu ce qui est marqué dans les journaux? Les Français enragent contre nos paysans. On dit qu'ils envient notre terre parce qu'ils veulent faire passer par chez nous de l'eau-de-vie en contrebande, et notre gouvernement ne veut pas le leur permettre. Alors, c'est la guerre. Comprends-tu maintenant?

— Dame! comment ne pas comprendre? — fait Bartek avec résignation.

Et Woïtek de poursuivre:

— Et, ce qu'ils sont friands des femmes! Comme les chiens du lard!

— Alors, par exemple, ils ne rateraient pas ma Magda non plus?

— Ils ne ratent pas même les vieilles.

— Oh! — s'écrie Bartek, du même ton qu'il eût dit: Puisque c'est comme ça, je vais les cogner aussi.

En effet, cela lui parait trop fort. Pour quant à l'eau-de-vie, qu'ils la passent en contrebande en Pologne; mais, quant à sa femme, qu'ils ne viennent pas y toucher. Non, ni.

A présent, mon Bartek commence à envisager cette guerre au point de vue de son intérêt personnel et il est même satisfait de voir tant d'armées et tant de canons aller à la défense de Magda contre les Français. Ses poings se crispent et, à sa peur des Français, se mêle peu à peu de la haine. Finalement, il en arrive à se convaincre qu'il n'y a pas d'autre moyen et qu'il faut marcher contre eux.

La nuit est venue. Les wagons se balancent davantage sur les rails usés; les casques et les baïonnettes, secoués de droite et de gauche, suivent ce balancement.

Une bonne heure se passe, puis une autre. Des millions d'étincelles jaillissent de la locomotive et s'entrecroisent en rais de feu dans l'obscurité. De longtemps Bartek ne peut s'endormir. De même que les étincelles de la locomotive dans la nuit sombre, ses pensées se croisent dans sa tête, pensées sur la guerre, sur Magda, Poghnebina, les Français et les Allemands. Il lui semble que, même s'il le voulait, il ne pourrait se lever de son banc. Il s'endort enfin, mais d'un sommeil troublé. Des visions l'assaillent aussitôt: il aperçoit Lisek aux prises avec Bourek et dans une telle rage que les poils volent par paquets. Bartek se saisit d'un bâton; mais déjà il voit autre chose. Auprès de Magda se tient un Français noir comme du terreau et Magda lui sourit en découvrant ses dents. Les

autres Français raillent Bartek et le montrent du doigt... Evidemment, c'est le ronflement de la locomotive, mais il lui semble que les Français crient : « Magda, Magda, Magda! » Bartek commence à crier à son tour : « Ferme ta gueule, brigand, lâche ma femme! » Mais eux de continuer : « Magda, Magda, Magda! » Lisek et Bourek aboient; tout Poghnebina hurle : « Ne donne pas ta femme! » Et lui, est-il donc lié?... Ah! mais non! Il se jette en avant, ses liens se rompent et, tout à coup, il ressent une vive douleur, comme s'il venait de recevoir un coup inattendu. Bartek se réveille et se dresse d'un bond. Tout le monde est debout dans le wagon, à se demander ce qui est arrivé.

Il est arrivé que, dans son rêve, le pauvre Bartek a saisi la barbe du sous officier. Maintenant, il demeure raide, les deux doigts portés à la tempe, tandis que le caporal gesticule et crie comme un fou :

— Ach sie! Dummes vich aus der Polakei! Han ich den Lümmel in die Fresse, dass ihm die Zahne sektionenweise aus dem Maule herausfliegen werden (1)!

Le sous officier s'étrangle de colère, tandis que Bartek demeure toujours immobile, les deux doigts à la tempe. Les soldats se mordent les lèvres pour ne pas éclater de rire; ils s'en gardent bien, car dans la bouche du caporal roulent les derniers éclats de tonnerre :

— Bin polnischer Ochse! Ochse aus Podolien (2)!

Enfin, tout se tait. Bartek se rassied à sa place. Il sent seulement que ses joues commencent à enfler et, comme un fait exprès, la locomotive répète toujours son : « Magda, Magda, Magda! »

Et Bartek se sent affreusement triste...

III

Le matin, une lueur vague, pâle, éclaire des visages blêmes, las d'insomnie. Sur les bancs, pêle-mêle, les soldats dorment, la tête, ou penchée sur la poitrine, ou renversée en arrière. L'aube naît et, de

(1) — Eh! vous autres, stupide bétail de Pologne! Je vous enverrai du poing dans le museau que toutes vos dents ficheront le camp de votre bouche!

(2) — Vache polonaise! Vache de Podolie!

sa clarté rose inonde toute la campagne. Tout est frais, joyeux et gai.

Les soldats se réveillent. Devant leurs yeux, les clairs rayons de soleil soulèvent, sur un pays inconnu, le voile de ténèbres et de brouillard. Où donc est maintenant Poghnebina? Où sont le Haut- et le Bas-Opprimé? Où est Miserow? Ici, c'est la terre étrangère, tout y est autre : des collines couvertes de chênes rabougris, des vallées semées de maisonnettes aux toits de tuiles rouges, charpentées de poutres noircies tranchant sur les murs blancs; et les maisons de paysans, de même que les châteaux, sont entourées de vignes. Çà et là apparaissent des églises au clocher pointu, de hautes cheminées d'usines lançant des bouffées de fumée rose. Seulement, on est à l'étroit ici : pas d'espace, pas de champs de blé. En revanche, les hommes fourmillent. Devant les fenêtres du wagon, villes et villages ne cessent de défiler. Le train ne s'arrête pas, brûle les petites stations. Il doit être arrivé quelque chose, car partout les populations s'agitent.

Par derrière les monts, le soleil s'élève lentement et, sucessivement, chaque Mazek se met à réciter les prières.

Enfin, le train s'arrête dans une grande gare. Une foule s'y presse, car on a reçu déjà des nouvelles du théâtre de la guerre Victoire! Victoire!

Le télégramme est arrivé il y a quelques heures. Tout le monde s'attendait à la défaite et c'était une heureuse nouvelle qui était parvenue. Aussi l'enthousiasme général est-il à son comble. Des gens à demi vêtus ont quitté leur lit pour courir à la gare. Des toits sont ornés de drapeaux; presque à toutes les fenêtres, on agite des des mouchoirs. Dans les wagons, on distribue de la bière, du tabac et des cigares. Les visages rayonnent : c'est du délire. Le « Wacht am Rhein » gronde en ouragan. Les uns pleurent, d'autres s'embrassent. « Notre Fritz a battu l'ennemi à plates coutures! on a pris des drapeaux, des canons! » Dans un élan de reconnaissance, les habitants offrent aux soldats tout ce qu'ils ont sur eux. Le courage pénètre dans le cœur de ceux-ci et ils commencent à chanter. Le wagon frémit sous leurs voix puissantes et la foule écoute avec surprise les paroles incompréhensibles pour elle de la chanson.

Les Poghnebiniens chantent :

« Bartholomé, Bartholomé, ne perds pas espoir! »

— « Die Polen! die Polen! » — s'écrient des gens en manière d'explication. Et ils se poussent autour des wagons, s'émerveillent

de l'allure des soldats et se content avec complaisance des anecdoctes sur la bravoure extraordinaire de ces régiments polonais.

Bartek a la joue enflée, ce qui, avec sa moustache jaune, ses yeux écarquillés, sa haute stature osseuse, lui donne un air terrible. On le contemple comme une bête féroce.

— Voilà les défenseurs de l'Allemagne! Celui-là saura arranger les Français !

Bartek sourit avec satisfaction ; lui aussi est heureux que les Français soient battus. Du moins, ils ne viendront pas à Poghnebina, ne tourneront pas la tête à Magda et ne lui prendront pas sa terre. Il sourit, mais comme sa joue lui fait mal, il grimace de douleur, ce qui le rend réellement effrayant. En revanche, il mange avec un appétit de Gargantua le saucisson aux pois, et les chopes de bière disparaissent dans son gosier comme dans un gouffre. On lui donne des cigares, de la petite monnaie : il prend tout.

— Quelles bonnes gens, ces Teutons! — Puis il ajoute : — Et ils ont battu les Français quand même!

Mais le sceptique Woïtek vient jeter une ombre sur sa gaîté. Il prédit comme Cassandre :

— Les Français se laissent toujours battre pour commencer; c'est pour donner le change. Mais après, quand ils s'y mettent, il faut que tout y passe.

Woïtek ignorait que son opinion était partagée par la majeure partie de l'Europe et il savait encore moins qu'avec lui, toute l'Europe se trompait.

Le train reprend sa marche. Aussi loin que peuvent distinguer les yeux, les maisons sont décorées de drapeaux. A certaines stations, on est obligé de s'arrêter assez longtemps, car partout l'encombrement est grand. Des troupes arrivent en hâte de toutes les contrées d'Allemagne, pour aller renforcer leur frères vainqueurs. Tous les trains sont ornés de couronnes de verdure. Les uhlans attachent à leurs lances des gerbes de fleurs qu'on leur offre en route. La plupart d'entre eux sont des Polonais. Par instants, on entend crier de quelque wagon : « Comment allez-vous, camarades ? Où Dieu nous porte ! »

Ou bien, d'un train qui file sur les rails voisins, s'élève un chant familier.

De l'autre côté de Sandomier,
La belle appelle le soldat....

Bartek et ses compagnons saisissent alors la mélodie au vol et reprenant en chœur :

Pan soldat, viens m'aimer,
Je n'en ai pas encore goûté,
Et Dieu te récompensera...

Autant tous sont partis tristes de Poghnebina, autant à présent ils sont ragaillardis et animés. Mais les premiers trains, qui arrivent de France chargés des premiers blessés, refroidissent cette bonne humeur. Le train s'arrête à Diez, et s'y arrête longtemps, pour laisser passer les convois qui se rendent en toute hâte au champ de bataille. Mais il faut beaucoup de temps pour que tous franchissent le pont de Cologne.

Bartek et ses compagnons accourent voir les blessés. Ceux-ci sont étendus dans des wagons fermés, ou sur des plates-formes découvertes, et, ces derniers, ils peuvent les examiner à l'aise. Au premier coup d'œil jeté sur eux, l'esprit héroïque de Bartek lui descend dans les talons.

— Regarde donc Woïtek ! — s'exclame-t-il avec terreur. — Combien de gens ces Français ont abîmés.

De fait, il y a de quoi voir. Des faces blêmes, noircies par la souffrance et la poudre, éclaboussées de sang. Aux cris d'allégresse générale ne répondent que des gémissements. Ils maudissent la guerre, les Français et les Allemands. Leurs lèvres, noires de sang coagulé, demandent à tout instant de l'eau; les yeux sont enflammés, hagards. Ici et là, on aperçoit le visage immobile d'un moribond, tantôt calme, les yeux cerclés de bleu, tantôt convulsé, les dents crispées. Bartek voit pour la première fois les conséquences de la guerre. Tout se brouille de nouveau dans sa tête. Il demeure comme assommé, la bouche grande ouverte. On le bouscule de tous côtés ; un gendarme lui applique un coup dans le dos. Il cherche des yeux Woïtek, le trouve et lui dit :

— Woïtek ! Ah ! Seigneur Dieu !

— Tu en recevras autant.

— Jésus, Marie ! Comment des gens s'entretuent-ils ainsi ? Si chez nous un paysan en bat un autre, le gendarme le traine au tribunal pour le faire punir.

— Eh bien, aujourd'hui, c'est celui qui assomme le plus qui vaut le mieux. Eh quoi ! imbécile ! Tu croyais donc qu'on tirerait à

blanc, comme aux manœuvres, ou bien à la cible, et non pas sur des gens ?

Assurément, entre la théorie et la pratique, il y a quelque différence. Lorsqu'il était au régiment, notre Bartek allait aux manœuvres, faisait des exercices, tirait des coups de fusil, savait qu'à la guerre on tue des hommes. Mais, à présent, en voyant le sang des blessés, il se sent si mal à l'aise qu'il peut à peine se tenir sur ses jambes.

Les Français lui inspirent de nouveau un respect qui ne doit diminuer qu'à l'arrivée du train à Cologne. A la gare centrale, Bartek aperçoit les premiers prisonniers. Ils sont entourés de nombreux soldats et d'habitants, qui les regardent avec fierté, mais point encore avec haine. A coups de coude, Bartek se fraye un passage à travers la foule, glisse un œil dans le wagon et demeure stupéfait.

Des fantassins français, — petits, sales, la capote déchirée, — sont entassés dans le wagon comme des harengs dans une tonne. Plusieurs tendent les mains pour recevoir la maigre aumône que leur passent les spectateurs, du moins tant que l'escorte le permet. Comme Bartek s'était fait une tout autre idée des Français, son âme remonte soudain de ses talons dans sa poitrine. Il cherche autour de lui Woïtek et l'aperçoit à ses côtés.

— Et, qu'est-ce que tu me contais donc ? — fait Bartek. — C'est de la marmaille ! On en saisirait un qu'il en tomberait quatre !

— En effet, ils semblent devenus plus chétifs, — répond Woïtek désillusionné à son tour.

— Et quel jargon est-ce qu'ils baragouinent ?

— C'est toujours pas du Polonais.

Tranquillisé à cet égard, Bartek longe la file des wagons.

— Sont-ils sales !... — dit-il après avoir terminé l'inspection des fantassins. — Ils sont assez malpropres !

Dans les voitures suivantes se tiennent des zouaves. Ceux-ci donnent à réfléchir à Bartek. Comme ils sont dans des wagons fermés, il ne peut s'assurer si ce sont des hommes ordinaires ou trois fois plus grands ; mais, par les fenêtres, il voit les longues barbes, les yeux et le visage sévère des vieux guerriers. Et l'âme de Bartek reprend le chemin de ses talons.

— Ceux-ci sont moins commodes ! — murmura-t-il tout bas, comme s'il craignait d'être entendu.

— Tu n'as pas encore vu ceux qui ne se sont pas laissé prendre, — dit Woïtek.

— Dieu nous en préserve !

— Eh bien ! tu les verras !

Après avoir bien examiné les zouaves, ils poursuivent leur chemin. Mais, en s'approchant du wagon suivant, Bartek fait un bond en arrière, comme s'il venait d'être échaudé :

— A moi, Woïtek ! Au secours ! Sauve-moi !

Par la portière ouverte on aperçoit le visage sombre, presque noir, d'un turco, dont le blanc des yeux étincelle. Il est sans doute blessé, car son visage est défiguré par la souffrance.

— Eh bien, quoi ? — fait Woïtek.

— C'est un diable, ce n'est pas un soldat ! Dieu, sois miséricordieux pour moi, pauvre pécheur !

— Regarde donc ses dents, sont-elles grosses !

— Ah ! laisse-le ! Je ne tiens pas du tout à les voir.

Bartek se tait un instant, puis demande :

— Et si nous faisions un signe de croix sur lui ?

— Contre les païens, notre religion ne peut rien.

On donne le signal de remonter. Le train part. Mais, lorsque vient la nuit, Bartek voit toujours devant lui la face noire du turco et le blanc terrifiant de ses yeux. Le sentiment qui agite en ce moment le guerrier de Poghnebina présage peu de ses futurs exploits.

(*A suivre.*) H. Sienkiewicz.

Traduit par Halpérine-Kaminsky.

AU SEUIL DU DÉSERT

J'ai parcouru le triste Sahara, le désert abandonné des arbres et des fleurs. Je l'ai parcouru dans le resplendissement de l'été, qui fait aimer jusqu'à la souffrance ce pays de chaleur et de lumière. J'ai foulé le fauve squelette, et contemplé la tristesse ensoleillée des horizons vides, élargis sous la rondeur du ciel. Ma vie y a été une vie dure et délicieuse de songeur solitaire, dans l'intimité d'une nature morte et la familiarité des pierres jamais dérangées depuis l'origine du monde.

J'en reviens l'âme pleine de lumière. Je voudrais rendre ici *la grande monotonie du désert*, l'étincellement d'un ciel de flamme, la torpeur des journées silencieuses, la folie de l'eau au cœur, l'accablement des soirs, aux haltes sous les fraîches étoiles.

Ce ne sont que des sensations légères et fugitives, un rêve féerique aux fonds d'or, fait à demi sommeillant par un amoureux de la nature, un vagabond coureur d'idéal, dans l'assoupissement des marches lentes et le bercement des chameaux.

I

Laghouat, 18 septembre.

Nous sommes arrivés depuis une heure, brisés de fatigue par quatre jours de diligence. Mais comment se reposer quand on se sait *au bord du désert*, quand à quelques pas de soi on sent le Sahara, la plaine infinie dont on rêve, élargissant sous le ciel ses perspectives vides? Je ne peux me retenir; une ardeur irraisonnée m'entraîne à travers cette oasis, que je ne connais point et où je risque de m'égarer. Je marche, je marche de plus en plus vite dans

la nuit des hautes ramures, et c'est en courant que je gravis un monticule, d'où je sais que la vue domine au loin, par-dessus la mer de verdure. Je veux dès ce soir prendre possession du désert, qui m'a attiré de si loin, auquel je songe depuis tant de mois, et que déjà j'aime.

Jamais je n'oublierai le spectacle que j'ai contemplé ce soir, à la tombée de la nuit, sur une colline solitaire, cette révélation brusque du désert à l'heure où toutes choses sont plus imposantes. C'est bien le Sahara qui s'étend devant moi, à perte de vue vers l'horizon du Sud, ici tout blanc de lune naissante, là tout rosé de l'adieu du jour, uni, vide, circulaire, immobile, silencieux et profond, profond jusqu'à la fine ligne noire où, dans le ciel glauque, s'éteint peu à peu la lumière. Longtemps, je reste là, les yeux brûlés; mon cœur se serre; je m'en veux de ne pas pleurer.

Et quand, à la nuit toute noire, je redescends, je m'égare dans l'oasis, où j'erre longtemps, sous la colonnade des palmiers, songeur, aux lointains glapissements des chacals.

19 septembre.

Laghouat est une minuscule tache blanche, qui semble sourire dans le velours des verdures qui l'enserrent. Elle dort, la petite ville, à l'abri du rideau mouvant des palmes, inondée de claire lumière, étagée au flanc d'une colline rocheuse et regardant des étendues vides.

La merveille de Laghouat, c'est l'oasis, qui étend sur trois côtés de la ville l'ombre de ses trente mille dattiers. Un barrage très profond, qui arrête les eaux superficielles de l'hiver, et ramène à la surface les eaux souterraines de l'été, est le véritable créateur de cette oasis, protégée contre l'envahissement des sables par des plantations de tamaris. Depuis le barrage on voit courir l'eau dans des canaux gazonnés, parmi la végétation lacustre des joncs; ces courants, qui chantent sur les cailloux, portent ici la vie et la fécondité.

Cette eau si précieuse n'est pas laissée à la discrétion des populations, insouciantes et gâcheuses, qui auraient vite fait de la gaspiller. Elle est distribuée systématiquement, par une ingénieuse combinaison de bondes, qui laissent, dans chaque jardin, l'eau s'écouler pendant un temps déterminé; à l'heure fixée, le surveillant bouche le canal avec un peu de boue, et c'est à d'autres d'avoir à leur tour le courant nourricier.

J'aime à parcourir à cheval les ruelles de l'oasis, qui sont innombrables, et où l'on se perd. Toutes les mêmes, ces ruelles : un chemin défoncé et boueux avec un ruisseau au milieu, entre deux petits murs de terre à demi effondrés. Une paix fraîche règne sur ces sentes, abritées par la voûte continue des palmes, et où l'on n'entend que le ruissellement de l'eau. Du haut du chenal, l'œil plonge, par-dessus les murs, à travers la colonnade des arbres et la profondeur des taillis verts. De temps à autre, on croise un Arabe, monté sur son âne, revenant du travail, l'arrosage terminé, et qui me fait en passant de solennels salamaleks.

J'ai visité un grand nombre de jardins. Ils ont, pour ainsi dire, trois étages de productions; en haut, les dattiers; au-dessous, les arbres fruitiers méditerranéens : orangers, citronniers, grenadiers, pistachiers, abricotiers, pruniers; en bas, vignes magnifiques, légumes de toutes sortes, souvent de très belles fleurs. C'est un délice que d'errer à l'ombre, au milieu des eaux courantes, parmi les plus beaux fruits qui se puissent voir, dans l'air parfumé de la senteur des feuilles humides, de la terre mouillée et des fleurs, autour desquelles volètent des abeilles qui semblent des mouches d'or.

21 septembre.

Visite, à Aïn-Mahdi, de la mosquée qui sert de tombeau au fameux marabout Tedjini, patron de la secte des Tidjaniya.

Je revois cette large vallée de l'Oued Mzi, dans laquelle nous avons voyagé toute une journée d'été, cahotés sur un sol sans chemins. C'est un immense tapis d'herbages, de hautes herbes de *drinn*, que le vent soulève en houles majestueuses, en lentes ondulations de lumière.

De chaque côté de cette mer d'herbages, les monts des Ouled-Nayl s'allongent en crêtes régulières, déchiquetées, noyées de lumière pâle.

Comme la mer, ces vallées sahariennes qui dorment, immobiles et désertes, sous la torpeur des étés torrides, ont une monotonie changeante. Dans l'uniformité des horizons semblables, l'œil s'attache à de minimes détails, à quelques coins gracieux dans l'imposante désolation. Des lézards traversent la piste; toute une vie de scarabées et de fourmis pullule sous la forêt des herbes; tout cela bruit avec le vent qui froisse les touffes de drinn; on entend vivre les choses; on croit sentir respirer la nature.

De l'ombre où nous sommes plongés, dans notre break aux toiles rabattues, le paysage paraît plus éblouissant, illuminé d'une lumière plus intense. Au premier plan se détache notre *chaouch*, avec sa veste de soie verte soutachée d'or et sa chéchia écarlate. Parfois il se retourne et, me montrant un point quelconque de l'espace, il me le désigne d'un rauque nom arabe. Car la minutie indigène a donné des noms à chaque accident de terrain, presque à chaque pierre de ce pays désert.

Et tout le jour c'est le même paysage, la même vallée abandonnée et verte, le tapis ininterrompu de l'alfa.

La mosquée minuscule, où repose le corps de Tedjini, est à peine visible dans l'entassement pressé des maisons et le resserrement des ruelles. Les Arabes n'ont pas comme nous le souci de dégager leurs monuments, de leur ménager de larges perspectives, de les baigner de cet air libre qui est peut-être le seul charme de nos bâtisses modernes. Semblables à nos aïeux du moyen âge, qui brodaient au long d'obscures ruelles les dentelles des cathédrales, les peuples du désert ont comme la crainte de l'espace ; ils aiment le recueillement, l'intimité et dédaignent de donner un riche écrin à leurs bijoux d'art.

Du dehors, la mosquée de Tedjini paraît une maison comme les autres, véritable église d'humilité, bâtie de boue, avec de larges surfaces crevassées, brûlées, craquelées et s'émiettant lentement d'une longue vétusté sous le soleil. Ah ! l'implacable soleil de ces régions torrides, ennemi des êtres et des choses et qui ronge les monuments comme les hommes d'une fièvre mortelle ! Tout disparaît vite sous ce climat et, après deux ou trois siècles, les constructions retournent à la poussière. Seuls, les anciens Égyptiens et les Romains ont bâti pour l'éternité, et leurs ruines, que la vieillesse a consolidées, restent debout, massives, pesantes, augustes d'antiquité reposée, dressées au milieu des lentes destructions d'alentour. Mais les Arabes sont insensibles à la durée des choses. Ils savent que tout doit périr et ils ne craignent la mort ni pour eux-mêmes ni pour leurs œuvres.

Nous entrons. Au dedans, c'est toujours, en ces pays d'éblouissante lumière, le même enchantement d'ombre fraîche, de paix somnolente, de silence étouffé, sous la pesée des voûtes basses, par l'épaisseur des tapis qui enfoncent sous les pieds et donnent la sensation d'un sol d'herbages, d'une terre grasse et spongieuse de prairie. Elle est toute petite, cette mosquée, très intime, très

recueillie. Les vieilles choses dorment là, jamais dérangées, sous le suaire de la chaux vive. Singuliers artistes que ces Arabes du désert, qui mêlent si étrangement la grandeur simple et imposante et les enfantillages de joliesse usée et de gaminerie baroque ! On trouve là des caprices ridicules de peuples enfants, des ex-voto naïfs, des manières de jouets, des guenilles, des offrandes trop modernes sorties des bazars d'Alger. Mais il y a aussi des objets de grande valeur et de grand art : coffrets d'argent ciselé, lampes de cuivre ajouré, soies brochées de fleurs aux teintes passées, velours pâlis aux mourantes couleurs. Les murs sont jusqu'à mi-hauteur plaqués de carreaux de faïences rares, anciennes, pâlies elles aussi à l'ombre douce du sanctuaire. Ces faïences ont des teintes étranges et presque inexprimables, des bleus d'espaces célestes, des jaunes couleur de sables, des roses d'aurores, des violets de nuits étoilées ; et les verts dominent, des verts d'eaux marines, qui réfléchissent, en l'adoucissant encore, la pâle lueur qui vient de la porte, et jettent partout des clartés indécises, des ombres verdâtres, l'obscurité lumineuse d'un aquarium.

Toutes ces merveilles sont entassées dans un édifice branlant et irrégulier, dont les voûtes, mal recouvertes de chaux vive, laissent çà et là transparaître, au milieu de la blancheur crue, les tons bruns de la terre séchée. Le toit, en troncs de palmiers mal équarris, rongés des vers, tombe en pourriture, s'émiette et verse sur le sol une légère et continuelle pluie de poudre grise. Les piliers sont consolidés par des poutres de bois, et piliers et murailles sont déjetés, tordus sous la lente poussée du temps. Combien exquises ces colonnes, dans leur art fruste et naïf ! Les constructeurs n'ont pas trouvé ici, en plein désert, de ruines romaines ou byzantines ; ils n'ont pas eu de modèles ; ils n'ont su comment orner leurs chapiteaux, et alors, dans leur imagination délicieusement ignorante, ils ont, avec des contradictions et des maladresses, sculpté des fleurs étranges, inconnues, follement fantastiques, des fleurs de songe, comme on peut en rêver dans ce pays sans fleurs.

II

24 septembre.

Au soleil couchant, nous quittons Laghouat par la diligence, dans un éblouissement de brume lumineuse, toute une féerie de

couleurs chaudes et étrangement mouvantes, qui font devant l'œil des danses folles, qui brusquement éclatent et puis s'éclipsent, qui se succèdent, s'entremêlent, se confondent en une teinte unique, en une lumière toute d'or. Les claquements répétés du fouet, le tintamarre des grelots, la sonore galopade sur le sol durci, les rauques adieux des Arabes, les offres étourdissantes des marchands de dattes, de grenades, de pastèques, les cris, les disputes, tout ce bruit et le grouillement de la foule bariolée, qui, devant nous, s'écarte par poussées brusques en un jeu chatoyant de lumières et d'ombres, assourdissent et aveuglent, confondent l'esprit et évoquent la rapide image d'un coin de vie étrangement active et ardente, dans la petite cité de boue, au lent adieu de la lumière. Et, tout à coup, sitôt franchie la porte de terre séchée, c'est le désert, le cercle infini et vide et silencieux, où déjà la nuit s'amasse en vapeurs violâtres, qui montent lentement vers la roseur pâlie du ciel.

Elle est singulièrement troublante, dans les *cités du désert*, cette sensation de l'isolement au milieu d'espaces immenses! Elle vous étreint brusquement, quand on passe sans transition de l'animation bruyante de la ville à la tristesse morne des étendues d'alentour. Pas de *banlieue*, égayée par un semis de maisons éparses ou par la tache verte des bouquets d'arbres; plus de routes. Au sortir de l'oasis ombreuse et fourmillante de vie, c'est tout de suite le désert, la désolation des terres incultes brûlées, déroulant jusqu'à l'horizon leurs perpectives mortes. On dirait que les hommes, perdus dans cette immensité, ont eu la peur instinctive de l'espace et qu'ils ont resserré craintivement leurs demeures pour se sentir moins isolés.

Sortis de Laghouat, nous roulons, cruellement cahotés, à travers la plate campagne. A bout d'une heure à peine on est exténué, brisé, dans les ressauts continuels de la voiture sur les ornières, qui sont la seule route du désert et qui restent des pluies du dernier automne. Oh! cette diligence de Ghardaïa! quel souvenir nous en garderons longtemps dans nos membres endoloris! C'est une boite, jaune et noire, posée sans ressorts sur quatre roues, qui, hélas! ne sont plus rondes, et coiffée d'une bâche gigantesque et baroque. Six chevaux traînent péniblement ce grotesque véhicule, qui tantôt saute bruyamment, de ci de-là, sur les pierres, et tantôt reste enlizé jusqu'aux moyeux dans les sables. On ne marche guère; il parait même qu'après les pluies on ne marche plus du tout et qu'on reste en panne jusqu'à ce que le soleil ait séché la terre. Le maître

d'équipage est le digne pendant de sa voiture. C'est un Arabe, un Laghouati, mais qui a cru de bon goût de se mettre, dans la mesure de son idéal, à la *mode française;* il a le turban, la large culotte appelée *seroual* et des babouches; mais, par-dessus son accoutrement national, il porte, avec un véritable respect de lui-même, une splendide et luisante blouse bleue de roulier, venant tout droit des magasins du célèbre Ben-Titi, le Boucicaut du Sahara, le propriétaire du *Bon Marché* de Ghardaïa-du-M'zab. Et tout ce qu'il sait de français, ce brave représentant de l'assimilation française en Algérie, c'est le vocabulaire des charretiers de Charenton ou d'Ivry, vocabulaire que les chevaux comprennent d'ailleurs parfaitement : ils sont *assimilés*, eux aussi.

L'intérieur de la diligence est occupé par trois marchands mozabites, qui retournent à Ghardaïa. Nous, nous sommes dans le coupé, retenu tout exprès. Pour la somme de quatre-vingt-treize francs, bagages non compris, nous jouirons pendant un jour et deux nuits d'une petite boite carrée, entièrement en bois, sans le moindre coussin, écrasante de chaleur quand les vitres sont levées, et, quand elles sont baissées, envahie par la poussière et parfumée des odeurs variées des chevaux. Et encore, à en croire les officiers de Laghouat, il parait que la chance nous a favorisés : la voiture qui alterne avec la nôtre est bien pire. Elle n'est qu'une grande carriole, une sorte de char à bancs de kermesse, où l'on est tous entassés, en plein soleil et en pleine poussière, gens, bêtes et caisses, à l'abri problématique de rideaux de toile cirée. C'est la *Frégate à voiles*, la fameuse Frégate à voiles, thème d'éternelles plaisanteries à Laghouat, où l'esprit ne se renouvelle pas souvent, et qui, tous les huit jours, s'en va cahin-caha, toutes les voiles dehors, à travers le désert stupéfait !

La nuit descend peu à peu sur le plateau solitaire. Plus rien autour de nous que l'espace vide et sonore dans le recueillement muet du soir. Jusqu'à l'horizon, aussi net que celui de la mer, la plaine s'étend, large et nue, formée d'un calcaire blanchâtre qui fait dans les lointains, sous la lune naissante, de singuliers effets de neige, toute jonchée de cailloux et parsemée de maigres touffes de *rmetz* combustible, que nous revêtons en passant d'un manteau de molle poussière. Au loin, très loin derrière nous, Laghouat et sa mer de verdure ont sombré dans l'imprécision des horizons violets, et nous roulons seuls, abandonnés, droit vers le Sud, dans le désert et dans la nuit.

En pleine nuit, arrêt de quelques instants au relai de l'Oued-Nili. Le silence et l'immobilité, succédant à la galopade pleine de heurts sur les cailloux du plateau, me réveillent, et je descends. La nuit est blanche de lune; le ciel, noyé dans une vapeur de lait, où pâlissent les étoiles, verse silencieusement une douce lumière argentée sur la plaine endormie, dont pas une ombre ne tache le blanc manteau; seule, la maison de poste étend sur la terre sa grande ombre toute bleue. Là-bas, les vagues lointains sommeillent paisiblement, étrangement profonds, se fondant avec le ciel dans le mystère des horizons. Oh! cette nuit du désert, si fraîche après l'accablante chaleur du jour, si douce aux yeux par ses teintes atténuées et ses lignes indécises, si reposante pour l'âme en sa placide sérénité!

25 septembre.

Le matin, au réveil, c'est autour de nous un pays nouveau, la région des *dayas*. Les Arabes appellent ainsi de légères dépressions, où s'amassent les rares eaux du plateau. L'eau est la fée bienfaisante, la grande puissance occulte de ce pays de soleil; ces quelques gouttes, invisibles et souterraines, qui humectent par en dessous le roc altéré, l'ont revêtu du tapis des douces verdures et y ont fait surgir la végétation, les herbes folles, les buissons épineux, les jujubiers sauvages et les *bétoums* ou pistachiers de l'Atlas. Tous les deux ou trois kilomètres, les dayas se succèdent : on en a toujours plusieurs en vue. Dans ces cuvettes déprimées, dont la rectitude du sol empêche de voir le fond, les arbres sont blottis, cachés; au niveau de la plaine on aperçoit seulement le moutonnement de leur feuillage; et c'est un spectacle exquis, dans la grande désolation du paysage, de voir semées çà et là ces fraîches taches vertes, qu'on suit de l'œil longtemps, amoureusement.

La plus vaste de ces dayas est celle de Tilremt, que nous atteignons dans la matinée, après quinze heures de secousses ininterrompues. Il y a là un caravansérail tenu par un Français; nous devons nous y arrêter pendant la chaleur torride; nous pourrons y déjeuner et délasser nos membres meurtris sur un lit immobile, si toutefois il y a des lits et pas de punaises. Hélas! il n'y a pas de lits. Enfin, le maître de poste consent à céder le sien. La chambre est propre, fraîchement blanchie à la chaux. « Il n'y a pas de punaises en ce moment », nous dit notre hôte ingénument.

Elle est superbe, cette daya de Tilremt, qui déploie sur une dizaine d'hectares l'ombre épaisse de deux mille bétoums au large dôme de feuillage. Sous les hautes ramures, dans la nuit verte, sur un sol imprégné de l'eau qui découle souterrainement des plateaux calcinés, le monde des plantes s'est épanoui, s'est emparé de ce coin de fraîcheur et d'obscurité douce; on enfonce dans la terre spongieuse, on y marche sur un tapis toujours vert; les fleurs, qui dans ces pays s'étiolent et meurent sous le soleil hostile, naissent ici à foison, dans ce fond humide, dans l'ombre molle qui tombe des arbres; bleuets, coquelicots, marguerites, boutons d'or, d'espèces inconnues dont j'ignore les noms, éclaboussent de taches claires le velours sombre des herbages, qui semblent un de ces tapis bariolés comme on les aime dans ces régions aux monotones horizons d'uniforme lumière. Et de partout, dans cette oasis du Grand Désert, les oiseaux se sont rassemblés, dont le gazouillis se mêle à la musique chantante des fontaines.

Elle est aussi, cette daya, le rendez-vous des troupeaux qui errent, durant des mois, dans les étendues vides. A cette heure brûlante où le soleil fait rage, là-haut, sur les plateaux, une scène de la vie patriarcale, toujours la même depuis l'origine des temps, se déroule à mes yeux. Autour de l'abreuvoir, des milliers de moutons, de chèvres et de chameaux sont là, serrés les uns contre les autres en larges taches mouvantes, grises ou brunes, pleurant, le cou tendu, humant l'eau prochaine, tandis que le grincement monotone de la poulie fait une basse sourde à tous les bruits de ce coin de nature vivante. Le sol est tout autour défoncé, couvert de flaques d'eau; avec une joie enfantine, on se mouille, on piétine dans la boue humide.

Il y a là aussi une admirable citerne, profond souterrain maçonné, où les pluies de l'automne passé sommeillent lourdement à l'abri des rayons avides. On y descend par quelques marches. Au fond, sous les voûtes pesantes, c'est un charme d'ombre et de fraîcheur, une indicible sensation de bien-être au sortir des plaines ensoleillées. A peine une étroite coulée de lumière, qui filtre par un soupirail, raye le fond obscur des murs, le velours des ombres, et vient danser, en un cercle lumineux, sur les eaux plates, aux lourdeurs d'encre.

Maintenant nous roulons de nouveau sur le plateau désert. Les dayas se font de plus en plus rares; au crépuscule, la dernière tache verte fuit derrière nous, pâlit, s'efface dans la monotonie

grise des lointains. Et il n'y a plus que la plaine unie, la plaine de cailloux, comme si, dans les temps géologiques, en ce lieu maudit, il avait plu des pierres.

La nuit est venue toute blanche et transparente. Sur l'absolue platitude du sol, rien n'arrête les rayons de la lune; pas une ombre. Terre et ciel, dont les limites se confondent, sont du même blanc laiteux. On marche dans une brume de lumière; et, appesantis par la fatigue, il nous semble que nous sommes en ballon, flottant parmi des choses molles, portés doucement à travers les espaces blancs, sous une lune d'hiver.

Vision fantastique de Berriân dans la nuit blanche. La diligence s'arrête, pour le relais, en dehors des murs. Les bruits de l'oasis ne parviennent point ici. Le lieu est exquis de silence, perdu dans la campagne déserte, à côté de la ville endormie. De l'autre côté du petit mur de terre séchée qui borde la route, un cimetière mozabite repose, un de ces mélancoliques cimetières sahariens, sans monuments et sans arbres. Les tombes, simples pierres jetées au hasard, sont couvertes de poteries brisées, suivant une antique coutume des Mozabites, dont l'origine est inconnue. Le triste cimetière, tout parsemé de débris! On dirait des ruines de tombes. Sous toutes ces pierres, des crapauds, très abondants dans ce lieu bas, chantent d'une voix plaintive; et cette musique de bêtes dans ce champ de mort, ces pleurs bizarres de petits crapauds chanteurs ajoutent à notre mélancolie.

Ghardaïa, 29 septembre.

A Ghardaïa, où, sur la recommandation du général Swiney, nous sommes gracieusement hébergés par le colonel Didier, commandant supérieur du Cercle, le temps se passe à préparer notre expédition. Ce ne serait pas une petite tâche, si le colonel ne m'avait épargné de traiter directement avec les Arabes, toujours prêts à voler un voyageur inexpérimenté. Lui-même choisit le guide qui nous conduira à Ouargla, loue quelques chameaux et attache à notre personne un cavalier du bureau arabe en qualité d'interprète. Enfin il met le comble à ses bontés en nous faisant délivrer des vivres par l'administration et en nous prêtant ses propres cantines et sa tente, plus spacieuse que la nôtre.

Chaque jour, quand la fraîcheur crépusculaire descend sur la vallée, nous nous exerçons à monter à chameau. Ce n'est chose ni

facile, ni agréable; rien de plus fatigant que le balancement saccadé de la grande bête qui en une heure vous rompt les os. Mais comment se passer de cette désagréable monture? Outre que les chevaux et les mulets s'épuisent dans les sables, où ils enfoncent et trébuchent continuellement, il leur faut chaque soir une ration d'eau que nous ne pourrions leur fournir, alors que les puits sont parfois distants de cinq ou six journées de marche.

Les Arabes distinguent deux sortes de chameaux : le *djemel* ou chameau de charge, le seul que l'on voit dans le Nord, et le *mehari* ou chameau de selle, d'origine targuie et fils du désert.

Le chameau de bât, le djemel, est sans contredit une des créatures les plus disgracieuses de ce bas monde. Avec ses côtes pelées, d'où pendent lamentablement quelques touffes de toison laineuse, sa répugnante saleté, son odeur fétide, son éternel dandinement d'oie, sa bosse de graisse qui oscille tantôt à droite, tantôt à gauche, son long cou sinueux dont il ne sait que faire, sa tête trop petite, ses yeux trop gros, il a la démarche solennelle d'un notaire et la stupéfiante suffisance d'un imbécile. Ajoutez qu'il est inconcevablement bête, entêté, désobéissant, peureux et glouton. Voulez-vous aller à gauche? Il préfère la droite, sans raisons. Lui cédez-vous? il reviendra à gauche, incapable toujours de suivre le droit chemin. Avec cela grognon et pleurard, pleurant quand on le charge, pleurant quand on le décharge, pleurant quand on ne lui fait rien, et fantaisiste, d'une fantaisie baroque et horripilante, et capricieux, comme s'il se croyait une jolie bête. Avec de pareils êtres, il n'y a qu'un argument : la matraque; et son dos pelé et déchiré est comme un écriteau infamant qui proclame son entêtement et sa sottise.

Quelle différence avec leurs cousins, les nobles et fiers *meharas!* Le mehari ou chameau de selle, qu'on ne voit qu'au désert, est vraiment une belle bête. Chez lui, les lourdes formes du *djemel* se sont amincies, assouplies. *Le mehari est au djemel ce que le noble est au serviteur*, dit un proverbe arabe. Il a la taille svelte, les jambes grêles, la bosse petite, la tête sèche, de beaux yeux noirs, les oreilles élégantes de la gazelle, le ventre évidé du sloughi, l'encolure souple de l'autruche. Son pelage surtout est admirable à voir, blanc de neige ou café au lait, avec un poil aussi fin que celui de la gerboise. Même blessé, il ne beugle pas, qualité précieuse chez un animal de combat; il ne risque pas, comme son congénère, de déceler par ses cris les embuscades.

La robustesse de ces animaux est singulière. Du lever au coucher du soleil, dans les chemins les plus impraticables, ils font plus de 100 kilomètres et soutiennent une pareille course pendant plusieurs jours. Comme nourriture, un peu de drinn, brouté dans les sables au hasard de la marche, leur suffit. Mais ce qui les rend surtout précieux au désert, c'est leur endurance à la soif. Ils peuvent, malgré l'atroce température, se passer d'eau pendant plus d'une semaine. Les nôtres sont restés six jours sans boire et n'en paraissaient pas incommodés.

Autant les meharas sont agréables à voir, autant ils sont désagréables à monter. Cette *équitation* est fort mal connue; très peu d'officiers se sont astreints sérieusement à l'essayer. Rien de plus incommode que la selle, d'origine targuie, que les Arabes appellent *rahla;* c'est une simple pièce de bois, creusée comme une assiette, avec un dossier en forme de triangle qui monte jusqu'au milieu du dos et, en place de pommeau, une petite croix de bois, qu'on ne peut même pas toucher tant elle est fragile. Installé sur ce siège très dur, le cavalier pose les pieds sur le cou de la bête, qu'il faut tenir relevé au moyen d'une corde passée dans la narine droite. Les pieds doivent être nus; le mehari ne supporterait pas la pression d'une bottine.

On dit communément que la marche du chameau, du *vaisseau de la terre* comme l'appellent les Arabes, donne le mal de mer. C'est une erreur: on n'éprouve de malaise qu'en *bassour*, c'est à-dire dans le palanquin dont se servent les femmes. Le mehari a un mouvement naturel d'amble, qui ne produit, au pas, qu'un léger tangage; la plus grande fatigue vient du frottement sur la selle de bois et du manque de point d'appui pour les jambes sur le cou de l'animal qui se dérobe incessamment. Quand il trotte, au contraire, la jambe tendue et sans jamais plier le genou, la course est très fatigante. Au galop, c'est intolérable; les foulées de la bête atteignent jusqu'à vingt mètres.

Telles seront nos montures pour plusieurs semaines. A l'essai, nous n'en sommes guère enthousiastes et nous revenons chaque soir de nos exercices brisés et moulus, malgré la double ceinture qui nous soutient la taille et les aisselles et nous empêche de plier sous la fatigue. C'est qu'il faut prendre garde à ne pas s'oublier un instant; un saut de trois mètres sur les cailloux du désert est toujours dangereux et il ne manque pas d'exemples de cavaliers qui se sont tués, en se laissant choir, dans une marche de

nuit, assoupis par l'épuisement et le pas balancé des chameaux.

Le marché de Ghardaïa. Sur la place entourée de colonnades et inondée de lumière, des caravanes, venues de tous les coins de l'horizon, déballent les richesses de tous les peuples de l'Afrique, étalées au hasard sur le sol, parmi les chameaux accroupis: tapis du M'zab avec leurs rayures géométriques, tapis du Djebel-Amour aux laines éclatantes, faïences vertes du Mohgreb, tellis de dattes d'Ouargla ou de Ghadamès, harnachements touareg en cuir rouge et vert, haïks de soie de Tripoli, gommes, résines, poudre d'or et plumes d'autruche du lointain Soudan, forment des amoncellements, des masses aux vives couleurs, cependant que circule tout autour une foule grouillante, qui fait sous le soleil des jeux variés de lumière et d'ombre. Nous passons des heures sur cette place, trouée éblouissante dans la sombre ville; nous interrogeons les marchands et les caravaniers, les esclaves noirs qui viennent de si loin qu'ils ne savent plus le nom de leur pays; et notre imagination rôde avec nos yeux de marchandises en marchandises, évoquant les mystérieuses régions d'où toutes ces richesses viennent et dont longuement nous rêvons.

III

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

1er Octobre.

Au soir doré, nous quittons le bordj de Ghardaïa. Le colonel Didier, qui a eu l'amabilité de régler lui-même tous les détails de l'expédition, a décidé que la première étape serait très courte. C'est toujours ainsi qu'on procède pour les départs de caravanes; jamais, le premier jour, les charges ne sont bien équilibrées; des hommes, qui ne sont pas prêts au dernier moment, restent en arrière; la première halte est ainsi un point de ralliement pour le départ définitif. Et puis, il faut nous habituer à nos étranges montures, à leur balancement saccadé, si fatigant. Nous planterons ce soir notre tente à deux lieues seulement de Ghardaïa, dans la vallée de l'Oued-M'zab, au barrage d'El-Ateuf, qui n'arrête en cette saison que la rivière des sables.

Notre troupe se compose de quatre Arabes : le guide, ses deux

serviteurs nègres, qui font l'office des *sokhrars* ou conducteurs de chameaux, enfin Abdallah, cavalier du bureau arabe de Ghardaïa, qui nous servira tant bien que mal d'interprète. Le guide, des Chambâa Bou-Rouba d'Ouargla, est un grand Arabe sec et osseux, brûlé, tanné par le soleil et le vent, les yeux petits et chassieux, la barbe rare, une vraie figure de brigand, solennel et taciturne comme tous les Sahariens, mais si obligeant, d'une prévenance si pleine de dignité que je regrette d'avoir oublié le nom de ce compagnon de quelques jours. Nous avons deux *mehara* couleur de sable, une chamelle blanche pour le bassour et quatre chameaux de bât, au poil brun et laineux, entre lesquels tous nos bagages sont répartis : une tente, une malle d'effets et de linge, deux cantines, de la vaisselle de fer, une cage à poules, des tonnelets et des outres de peau de bouc, appelées *guerba*, gonflées et suintantes d'eau. Quant à Abdallah, il a voulu à toute force emmener avec lui son cheval, le vaillant Messaoud, qui part audacieux, la tête haute, avec sa selle de cuir rouge et ses étriers d'acier ciselé.

Allègrement nous descendons la vallée de l'Oued-M'zab sur le tapis feutré des sables. On marche vite dans l'entrain du départ. Et puis le sol ne porte pas une plante, pas une herbe, et les chameaux ne s'arrêtent pas à chaque instant, comme il font d'ordinaire, pour brouter. Quelques noirs nous croisent, qui vont travailler à l'oasis dans la fraîcheur du soir, et aussi quelques marchands mozabites, lourds et épais, montés sur leurs petits ânes, et qui nous envoient gravement leur *salam*.

A la porte de Beni-Isguen, le caïd vient nous saluer, puis la marche se poursuit dans la douceur lumineuse et la paix du jour finissant. Au tournant de la vallée, nous embrassons d'un dernier regard ce merveilleux pays du M'zab que nous quittons pour un mois : Ghardaïa, avec ses minarets poitus, Beni-Isguen, étagée sur les pentes du plateau devant le rideau de palmiers de son oasis, Mellika dans l'enfoncement du vallon et, en haut, sur le plateau même, Bou-Noura, la brillante, le *père de la lumière*, dont les maisons badigeonnées de chaux vive étincellent encore aux derniers rayons du jour, tandis que sur la vallée s'allongent les ombres grandissantes des montagnes.

A un second tournant, les quatre villes disparaissent et en avant de nous s'estompe confusément dans la brume du soir El-Ateuf, la dernière des cités confédérées, un peu mélancolique dans ce coin solitaire de la vallée, qui se prolonge droite, interminable, sans

fond, vers Ouargla et le pays des Grandes Dunes. La nuit est tout à fait tombée. Des voiles bleuâtres enveloppent la campagne, mettant aux choses le charme des lignes moelleuses et indécises. Elle n'est pas noire, l'admirable nuit d'Afrique, mais bleue, transparente, lumineuse comme le jour, sous le ciel laiteux où tremblent les étoiles. On dirait que des espaces tombe un jour bleu, un jour étrange d'avant la création du soleil.

Aux abords des villes du désert, c'est l'heure où la vie, assommée sous la chaleur du jour, se réveille et s'anime. Les esclaves noirs vont travailler à l'oasis, dont les palmes foncées se silhouettent sur le fond clair du firmament, derrière la cascade de cubes de pierre qui est la ville. Les femmes, drapées en statues antiques, sortent de leurs demeures et, sculpturales, une cruche sur la tête, se rendent vers les puits, tandis que les enfants jouent sur le sable fin et comme fluide de la vallée. De toutes parts les pâtres ramènent les troupeaux de chèvres à l'abreuvoir, en chantant de rauques chansons qui roulent dans les échos du soir; et les chèvres, en masses noires, en taches mobiles d'encre, se pressent autour du puits sur la poussière humide. De la ville des fumées montent dans le ciel, toutes droites. Moutons et chèvres bêlent; les chameaux grognent sourdement, les chiens hurlent aux étoiles, au loin glapissent les chacals, miaulent les hyènes. Et par-dessus ce paysage biblique roule comme un accompagnement le grincement des poulies des puits, un grincement lent et prolongé, continu, qui évoque l'idée de l'eau qui monte, qui coule sans relâche dans les petits canaux et dont la pensée seule rafraichit délicieusement.

On ne s'arrête pas. Avec la hâte silencieuse des soirs d'étape, nous avançons à grands pas vers des amoncellements de sables bleus de lune et qui sont le barrage où nous allons camper. Bientôt nous sommes dans ces dunes perfides, où le cheval enfonce à mi-jambe, où les chameaux perdent pied sur le sol qui se dérobe. Des nuages sombres ont envahi le ciel, faisant la nuit plus obscure; le vent du nord s'élève, soufflant par rafales, glacé. Et voilà que nous ne voyons plus El-Ateuf, ni le barrage, et que nous marchons au hasard, glissants, trébuchant, en longue file échelonnée, jusqu'à ce que, de l'autre côté des dunes, nous retrouvions le terrain plat, nivelé par les eaux de l'année précédente et où nous campons.

Toute la nuit le vent *veille*, et sa grande plainte triste est un peu inquiétante au seuil de ces solitudes sans bornes où l'on se sent

abandonné. Sous la petite maison de toile, si légère, si fragile et qui bat furieusement, on dort mal, avec la crainte obsédante de voir les rafales balayer la frêle demeure et de rester sans abri dans les souffles glacés, sous le regard froid des étoiles. Le sable tambourine sur la tente, les chameaux, sous la bourrasque, grognent, et de temps en temps des bouffées brusques de vent apportent les glapissements lointains des chacals, suiveurs de caravanes, qui semblent des chiens pleurant à la mort. Et puis, pour nous qui ne sommes pas habitués encore aux gens de ces pays, il y a ces hommes à figures sinistres qui nous entourent et entre les mains de qui nous sommes...

2 octobre

Au matin, le vent est tombé et nous nous éveillons dans l'air limpide et ensoleillé. Le désert a repris ses aspects coutumiers, la splendeur rosée de ses sables, sa paix et son silence.

Nous commençons notre marche régulière. Le départ aura lieu chaque matin au lever du soleil et la marche se continuera, sauf une courte halte vers midi, sans interruption jusqu'à l'étape fixée, où nous arriverons plus ou moins tard dans la soirée, suivant la distance. Mauvais début aujourd'hui : l'étape sera longue et nous n'atteindrons, paraît-il, le puits de Zelfana que longtemps après le soleil couché.

Suivant l'habitude des Sahariens, pour qui le temps ne compte pas, on perd une heure avant de se mettre en marche. Tous les matins, nous les aurons, ces retards irritants. D'abord l'escorte prend le café : un Arabe qui se respecte ne travaille pas auparavant. Puis, pour replier la tente, on se dispute : Abdallah refuse d'y aider sous prétexte qu'il est cavalier d'escorte et interprète, et je dois l'y forcer. Alors commence, dans une inexprimable confusion, le chargement des chameaux. Quelles bêtes irritantes et inintelligentes et criardes ! Avec cela, les hommes ne sont pas moins irritants que les bêtes : insouciants, indifférents à la valeur du temps, ils procèdent, avec une activité brouillonne et bruyante, à des chargements mal combinés : certaines bêtes sont écrasées sous le poids, d'autres n'ont rien à porter. Il faut tout recommencer. Et puis, les charges sont mal équilibrées : à la première fantaisie des chameaux (et on ne sait pas à quel point ces animaux d'aspect

placide sont fantaisistes), à leur première fringale de galop, voilà les charges par terre.

Enfin nous sommes en route, sous le soleil déjà brûlant. Nous descendons la vallée de l'Oued-M'zab ; les sables épais poudroient au loin, entre les collines rocheuses qui supportent le plateau de la Chebka. Elles sont exquises à regarder à cette heure matinale, ces collines toutes baignées de chaude lumière, avec leurs découpages d'ombres violettes, nues sous leur manteau de pierre, décharnées, déchiquetées, étalant au plein jour leur squelette d'or pur.

A un moment, nous quittons la vallée, qui fait un détour inutile vers le nord ; par un étroit vallon, en grimpant sur des éboulis de pierres et de sable, nous atteignons la surface du plateau.

Ici l'aspect change, et c'est une nouvelle révélation du désert dans l'infinie variété de sa monotonie. Le plateau étale jusqu'à l'horizon, singulièrement reculé dans la transparence de l'atmosphère sèche, la perspective horizontale de son immense platitude. La vallée a complètement disparu entre les deux rampes qui la limitent et dont les bords plats semblent se continuer au même niveau sans interruption ; on n'en soupçonnerait pas l'existence si proche. Le sol, formé d'une fine poussière pailletée d'argent, étincelle. Cette poussière est le résultat de la décomposition des assises de grès sous le continuel balayage du vent ; elle se soulève en petits nuages qu'on voit venir de loin, de très loin. A perte de vue, la chaude couleur de la terre jaune éclate, dure aux yeux, sous le ciel intensément bleu, plaquée çà et là de taches d'un étrange vert bleu qui sont une plante du pays, une sorte de chardon sauvage, au rauque nom arabe, et vers lequel se tendent les grosses lèvres des chameaux. A part ces plantes minuscules, il n'y a rien. C'est le désert tel qu'on se le figure : un grand cercle tout plat, uni, immense, étonnamment profond, nettement circulaire, vide et sonore, et dont les lointains tremblent de chaleur et de mirage.

Vers le milieu du jour, à l'heure où la marche se ralentit sous la torpeur accablante de l'atmosphère et où les bêtes épuisées trébuchent dans les sables qui croulent, un arbre apparait à nos yeux surpris. De loin on le voyait, on le guettait, on l'espérait, on l'appelait : nous nous sentions attirés par son ombre. Oh ! le pauvre arbre, le pauvre petit arbre, si chétif, si malingre, dans l'attente éternelle de l'eau qui ne vient pas et qu'il ne peut comme nous aller chercher ! C'est une sorte de tamaris, à peine plus

haut qu'un homme, et il faut se serrer pour se mettre tous à son ombre, trouée de coulées lumineuses. Tandis que nous déjeunons, les chameaux broutent les chardons et autour de nous fourmille et grouille l'infime vie animale attirée par cet arbre : fourmis rouge de feu, coléoptères de bronze, scarabées d'or, mouches bleues, lézards d'émeraude, tout ce monde animé, bruyant, plein d'étincellements brusques et de rapides éclairs d'argent.

On repart plus alourdi sur la vaste plaine engourdie et silencieuse. Quelque temps un oiseau, mobile tache noire du ciel et des sables, nous suit en voletant avec de petits cris plaintifs ; puis il pique droit vers le Sud et s'évanouit dans l'air vide.

Plus la journée s'avance, plus la marche se ralentit, plus la caravane s'allonge et s'égrène en long chapelet ondulant. En tête, le guide, juché sur son haut mehari, scrute l'horizon et détermine la route à suivre, en cherchant les traces rares et indécises qu'à force de siècles et peut être de millénaires les caravanes ont laissées. Les chameaux suivent, en file zigzagante, s'écartant sans cesse pour cueillir les chardons qu'ils choisissent suivant de singulières raisons de bêtes, ou se rapprochant pour se gratter le museau sur la croupe rugueuse de leurs frères. On ne va pas vite à ce train-là : moins d'une lieue à l'heure, malgré les coups de matraque et les continuels *houch! houch!* des sokhrars qui, courant de côté et d'autre et trébuchant dans les sables, poussent les retardataires et ramènent les égarés : parfois ils s'arrêtent, font agenouiller à grands coups dans les genoux une bête hurlante, pour sangler plus solidement une charge qui branle. La chamelle du bassour, plus encombrée, marche plus lentement, large et haute, portant avec un balancement majestueux le baroque édifice où le soleil met de vifs éclats rouges. Et je suis tout en arrière avec Abdallah, dont le cheval se traine péniblement sur le sable qui enfonce. J'essaye d'obtenir quelques renseignements sur le pays, mais en vain ; ces Arabes sont indifférents à tout et passent devant la nature comme endormis dans le bercement monotone de la caravane.

De temps à autre, fatigué du mouvement saccadé de la dure selle de bois, je descends, laissant mon mehari aller à l'aventure comme une épave à la dérive et seul, livré à l'admiration concentrée et un peu assoupie de cette nature si belle en sa sauvage désolation, je suis de loin la caravane, cherchant des plantes, cherchant les petits animaux du désert.

Au loin deux hautes silhouettes d'hommes montés sur des chameaux apparaissent, gigantesques sur les infinies perspectives plates. On s'interpelle de loin, en arrêt, par prudence ; puis, toute crainte dissipée, on s'aborde. Ce sont deux Châamba Bou-Rouba d'Ouargla qui se rendent à Ghardaïa. Et nous restons quelques instants avec eux, heureux de voir des hommes, échangeant ces salutations et ces souhaits qui, dans la langue imagée du désert, semblent des bénédictions.

Tout à coup, sans qu'on pût s'en douter dans l'horizontalité du plateau, nous voilà sur le bord d'une de ces vallées desséchées des fleuves quaternaires, qui dorment depuis quelque cent mille ans sous l'étouffant manteau des sables. Toutes les mêmes, ces vallées, dans leur splendeur de cadavres ensoleillés : des parois de roches disposées en assises régulières, comme des ruines de constructions très anciennes qui seraient demeurées là, conservées dans la chaude atmosphère et sous l'ouate des poussières. Ces murailles ont d'admirables teintes adoucies et indéfinissables, sous le soleil qui les frappe obliquement : gris de perle, jaunes orangés, roses passant au blanc, avec, derrière chaque cassure, de petites ombres colorées, bleues ou violettes, aux reflets irisés. Le vent a fait couler du plateau de longues traînées de sable, par où l'on descend. Et en bas c'est le fleuve des sables crus, ondulés, moutonnants comme des vagues d'or figées, sur lesquelles ruisselle la claire lumière et qui s'allongent lourdement en coulée blonde vers les lointains.

Comment s'appelle-t-il, cet oued mort qui roule vers des horizons indéterminés des flots stériles ? Abdallah ni le guide n'en savent rien. « On ne sait plus. Cela n'a pas de nom. C'est le Grand Désert. »

Dans un coin, où quelques tiges de drinn ont poussé, trois chameaux broutent et nous regardent longuement, longuement avec des yeux mélancoliquement joyeux. D'où viennent-ils ces chameaux ? Que font ils ici dans l'étendue immense, sans gardiens ? Et ils passent, comme ces tableaux du désert, ces choses qui intriguent, qu'on ignorera toujours et qu'on ne reverra jamais.

Et puis l'immense plateau recommence morne et ensoleillé. Maintenant les sables disparaissent peu à peu, le sol rocheux transparaît, tout gris, des cailloux arrondis comme les galets des plages parsèment l'étendue entre les plantes d'un bleu vert. Sur ce sol plus ferme on se hâte vers l'étape et vers l'eau.

A l'horizon mouvant, la silhouette agrandie d'un Arabe se découpe au-dessus de la moutonnante surface d'un troupeau. L'impression est saisissante ; les rencontres sont si rares au désert. Mais quelle occasion de manger un peu de viande fraîche ! Aussi, tandis que la caravane continue de serpenter à l'infini de la plaine, nous nous dirigeons, Abdallah et moi, lui sur son cheval, moi sur mon mehari, vers les moutons aperçus. Une fois là, il faut descendre, s'asseoir au pied du mur vivant des bêtes, échanger des salamaleks sans nombre et prendre des détours infinis avant d'aborder le sujet qui nous occupe. L'homme demande deux piastres ou dix francs. Après une demi-heure de pourparlers, tantôt retors et doucereux, tantôt bruyants, on tombe enfin d'accord pour une piastre, un bel écu qui rougeoie au soleil déclinant. Et sur-le champ le mouton est saisi, ficelé des quatre pattes, attaché à la croupe du chameau qu'Abdallah monte maintenant. C'est qu'il saura mieux que moi trotter sur la bête secouante, que nous nous sommes attardés et que nous pourrions nous perdre.

A cette heure lumineuse et limpide du soir, la caravane paraît loin, très loin, perdue dans l'étendue vague, désignée seulement à nos yeux par la tache rouge du bassour. C'est notre phare et nous nous hâtons, crainte de le perdre de vue et de rester égarés dans ce pays sans routes. Mais nous avons beau trotter sur les cailloux sonores, nous n'approchons pas, tant l'horizon est reculé, tant les lointains se déroulent immenses.

Sur notre droite, à quelques centaines de mètres, deux gazelles s'ébattent, si légères qu'elles semblent voler. « Veux-tu chasser la gazelle ? » me demande Abdallah, les yeux brillants, ses instincts endormis de sauvage subitement réveillés et faisant craquer son faux vernis de demi-civilisé. Oh ! oui ! je veux bien courir dans le vent à la suite des petites bêtes rapides. Et nous galopons ; les gazelles à notre vue s'enfuient, bondissent avec des sauts immenses où elles restent longtemps en l'air, leurs mignonnes jambes fuyant, quand elles se posent, jaillir des cailloux et des étincelles. Elles nous gagnent de vitesse ; nous nous arrêtons ; Abdallah épaule son fusil à pierre, fait feu et les manque. Au fond je suis ravi ; elles sont si gracieuses, les gentilles bêtes, si heureuses dans les grands espaces libres ! Et nous nous hâtons de nouveau vers la caravane qui s'embrume dans le soir.

Cette fois, il faut se presser. Le ballon rougi du soleil est des

cendu sous l'horizon circulaire. La nuit tombe ici en quelques minutes. Tout va être noir, et nous nous perdrons dans l'espace sans bornes, où il n'y a pas de chemins tracés. Aux côtés du mehari, qui fait des enjambées apocalyptiques, je trotte, je trotte, dans la crainte délicieuse de nous trouver égarés.

Encore un arrêt. C'est l'heure du Mohgreb. Abdallah descend de chameau, s'accroupit, moitié agenouillé, et chante, en trainante mélopée, la mélancolique prière musulmane. *La Allah ilah Allah, la Allah ilah Allah...* Dans la paix silencieuse de la nature, sous les premières étoiles qui versent leur sérénité douce, le spectacle est imposant, de cet homme à genoux devant l'immensité, tandis que le chameau découpe, sur le ciel de braise, ses contours noirs, grandis, informes, monstrueux.

La nuit est tout à fait venue quand la marche reprend. La caravane est invisible, et nous piquons droit dans la direction où nous la voyions tout à l'heure. Un peu inquiets, nous poussons des cris, qui résonnent dans l'air sonore. Mais rien ne répond. Heureusement nous avons nos bêtes, à l'instinct si sûr de bêtes des déserts.

Nous galopons toujours. Le sol s'est abaissé insensiblement, Nous voici au fond d'un oued, parmi de petites dunes croulantes' où la marche est atroce, dans l'obscurité qui nous noie.

Tout à coup un feu d'herbes fumeuses rougeoie, loin devant nous. Sans doute un signal. Je réponds, pour rassurer, par un coup de revolver.

Enfin, nous sommes arrivés, éreintés, moulus. Depuis onze heures nous sommes en selle et depuis une heure nous galopons dans d'indescriptibles chemins. L'équitation à l'arabe, avec une selle trop haute, trop étroite et où l'on est à peine assis, des étriers trop courts et attachés trop en arrière, et qui font douloureusement plier le genou, est une torture.

Nous trouvons de la société à Zelfana où il y a une petite maison, abri des caravanes errantes. Les puits sont toujours, dans les régions un peu fréquentées du désert, des lieux de réunion. Quelques bergers accroupis ont des têtes de bandits. Le vieux surtout, qui garde le caravansérail, est hideux ; sa peau, rôtie de soleil, se laisse voir à travers les déchirures de son manteau ; son visage est ridé, tanné, terreux, sa bouche gluante, ses yeux coulants et des essaims de mouches lui pendent aux cils et aux coins des lèvres. Il me prend pour un *thoubib*, c'est-à-dire un médecin, et me demande

de lui guérir les yeux. Mais que faire avec des gens qui ne se lavent jamais, qui, pour leur prière, exagérant un précepte de Mahomet, se baignent le visage de poussière, et chez qui l'ophtalmie et la conjonctivite sont à l'état chronique ? Pourtant quelques gouttes de sulfate de zinc le soulagent et il me bénit longuement avec des gestes solennels et des discours auxquels je ne comprends rien.

Cependant nos gens ont égorgé et dépouillé le mouton et le font cuire tout entier, un bâton passé au travers du corps, au-dessus du feu. C'est délicieux de tirer sur cette chair grillée, dans la fraîcheur du soir, devant cette auberge de brigands fantastiquement éclairée par notre foyer, en face des grands espaces où ondule à cette heure la mer des ombres.

Et l'on se couche, appesanti de fatigue, entre les murs où rôdent les araignées et où grouillent les mille-pattes et les tarentules.

3 Octobre.

Le grincement de la poulie du puits me réveille. Les Arabes tirent de l'eau pour abreuver les bêtes et remplir les tonnelets et les outres ; car à l'étape de ce soir nous n'aurons pas d'eau. On dirait que les chameaux s'en doutent ; serrés autour de l'abreuvoir, bassin de galets non maçonné, d'où l'eau suinte et vient humecter le sable qui l'absorbe en un instant, ils boivent avidement, goulûment, bruyamment.

Zelfana est dans le lit de l'Oued-M'zab qui coule souterrainement sous les dunes que nous avons traversées hier soir. Mais nous allons encore quitter cet oued, qui fait trop de détours, comme peu pressé d'arriver dans les grandes régions de sable où il se perd.

Nous remontons sur le plateau. Encore un spectacle nouveau. La plaine sablonneuse s'étend à perte de vue, vaste nappe blonde, que pique çà et là le vert frais du *drinn*, qui est une sorte d'alfa et qui ressemble aux joncs de nos marécages.

Elle est bien fatigante, la marche dans ce sable, qui est à la fois croulant et glissant, et où les chameaux très friands de drinn sont difficiles à diriger et s'écartent constamment pour en cueillir quelques tiges du bout de leurs grosses lèvres charnues. Elle est un peu

dangereuse aussi, car ce sable est la demeure des *lefâa* ou vipères à cornes, dont la morsure ne se guérit point.

Justement nous en apercevons une, de ces vipères à cornes, qui dormait engourdie dans le sable chaud et que le pas d'un chameau a fait lever. Les yeux injectés de sang, elle dresse furieusement sa petite tête surmontée de deux cornes ; de sa gueule ouverte coule une bave visqueuse. Un des sokhrars l'abat d'un coup de matraque et nous pouvons admirer sans crainte la méchante bête, si belle en son manteau d'or parsemé de taches d'argent.

Vers midi, on fait halte dans le lit d'un oued desséché où quelques buissons de tamaris plongent leurs racines dans l'eau souterraine. Qu'il fait bon, dans la pesante chaleur et l'éblouissant rayonnement des sables, de s'étendre à l'ombre sur le moelleux tapis où l'on enfonce comme en des coussins !

(*A suivre.*) P. Privat-Deschanel.

ALINÉAS

Rien qu'en regardant, autrefois, et laissant pénétrer en moi la vie ambiante, êtres, atmosphère, — minutes exquises de l'inconsciente compréhension, — j'ai mieux appris qu'en observant plus tard. L'enveloppement se faisait mieux, dans mon esprit, des faits et de leurs suites; comment expliquer d'autre façon les si vifs souvenirs de mon enfance, où je n'avais que des yeux bien ouverts mais tout embués d'ignorance et d'illusion? De ce temps j'ai tout retenu : silhouettes ressemblantes, semis d'idées lentement déroulées en floraisons harmonieuses. L'observation restreint trop et condense, mais se prive du vague précieux et de l'intuition.

* * *

Le raisonnement, il y a des êtres qui n'en ont point; de l'esprit, de l'élan, de la passion, mais se recueillir une minute, dire le mot juste dans l'intonation voulue, ne pas précipiter la discussion en dispute, ils sont incapables de cet effort, et, déchaînés, enlevant leur monture trop haut et trop fort, sautant un fossé comme un fleuve, il faut se taire devant eux, sinon céder ou renoncer, du moins, à l'explication raisonnable et lucide.

* * *

Un soir d'été, tout enfant, sur la route de Vigneux à Villeneuve, devant le ciel en dôme parfait dans ces grandes plaines, et qui se décolorait pour la nuit après une journée extrêmement chaude, j'ai eu la sensation que nous vivions sous un couvercle, une grande cloche hermétique où l'air, la lumière, la vie, rien n'était suffisant à notre respiration, et cette sensation fut si vive que je me sentais réellement défaillir en face de cette fermeture de l'horizon tout autour, de cette ligne jointe où les arbres et les basses collines s'unissaient au ciel et aux nuages.

Mme A. Daudet.

LA TOURMENTE [1]

(Suite.)

Jacques dit, d'une voix lasse et écœurée :

— Quand on a aimé un homme, au point qu'on lui aurait confié, sans hésiter, son argent, son honneur, sa vie même, et que cet ami froidement, tranquillement, vous vole votre femme, ah ! certes, il n'y a plus aucune rencontre possible, pas même un engagement d'épées. Et puis, à quoi bon ? Tout est mort entre deux êtres, après cela.

Il se leva.

— Vous partez, mon cher enfant ?

— Il est tard. Je suis heureux de vous avoir trouvée. J'étais découragé, ce soir : le chagrin d'Agnès, la santé fragile de Thérèse, cette histoire d'ami qui m'avait péniblement affecté ; on a des jours comme cela. Adieu, venez nous voir bientôt !

— J'irai, j'ai des comptes à vous rendre ; il y a de si pitoyables misères à soulager, rien que dans cette rue, si vous saviez, des détails à faire dresser les cheveux sur la tête. Si toutes les femmes qui s'ennuient, et qui prennent l'amour comme distraction à leur oisiveté, pouvaient se pencher sur les détresses que je vois, essayer non de faire l'aumône, mais la charité du cœur, de s'intéresser aux pauvres gens et de les aimer un peu pour l'amour du Christ, ah ! mon cher Jacques, elles ne penseraient plus à autre chose, je vous le jure ; elles n'auraient plus de repos, elles ne s'ennuieraient plus ! Attendez que je vous éclaire, l'escalier est mauvais. Embrassez Thérèse, embrassez la bien fort pour moi. Elle doit être bien troublée, bien agitée en ce moment. Aimez-la, mon cher ami, aimez-la de tout votre cœur, afin qu'elle vous aime de tout le sien : il y a tant de noblesse, tant de candeur vraie en elle. Allons, adieu, vous serez heureux, il faut vouloir l'être pour le devenir ! Et quand on

(1) Voir *La Lecture*, tome VIII, pages 241, 347, 401, 489, 561.

voit des malheurs comme celui qui arrive à M. d'Elbé, cela donne envie de se serrer plus près contre ceux qu'on aime. Embrassez-la pour moi ! Vous verrez, la campagne lui fera du bien, à vous aussi. C'est si bon, c'est si calme, c'est si doux.

Sur le palier, elle éclairait de sa lampe les marches obscures, et Jacques, en levant la tête pour lui sourire une dernière fois, vit qu'elle le suivait avec un regard plein d'âme, et son sourire aussi avait quelque chose d'humble et de divin. Chère vieille amie, au cœur si intelligent; tout ce qu'elle pensait et ne pouvait dire tenait dans ce pâle visage lumineux. Et il croyait entendre encore sa voix :

— Aimez-la!

Et encore :

— Embrassez-la pour moi!

Bien qu'il fût en bas de l'escalier, la petite clarté protectrice descendait encore du palier. Il sentit en lui un mouvement inconnu, comme si son cœur chavirait dans les ténèbres. Son sang se mit à battre avec force. Il lui sembla qu'il devenait un autre homme, une seconde il connut la pure pitié et le véritable amour.

— Ma femme, balbutia-t-il attendri, navré, et pourtant pénétré d'espoir et de tendresse; et il répéta tout bas, comme une reprise de possession : — Ma femme!

Ce mot prenait pour lui un sens tout nouveau, autrement large, autrement profond. Une voiture passait, il s'y jeta.

XV

Ce fut une déroute de toutes ses idées médiocres, égoïstes, convenues, de ses préjugés, de ses irrésolutions, pendant ce retour qu'il jugeait trop lent, dans son impatience de retrouver Thérèse. Il se prenait en mépris d'avoir tant hésité, par ridicule orgueil, de l'avoir laissée souffrir, par cruelles représailles; il se jugeait petit de n'avoir su lui dire, sans hésiter, les mots de bonté que méritait sa franchise, de ne lui avoir point accordé le baiser de paix qui eût rendu un peu de calme à cette âme en détresse.

— Lâche! se disait-il, hypocrite, vaniteux, égoïste! Qu'est ton humiliation, qu'est ton chagrin à côté du sien? Songe donc enfin à ce qu'elle a souffert, pendant des mois. Place-toi, par la pitié, à la hauteur de son repentir. Pense au calvaire de cette nuit d'aveu,

rappelle-toi son air d'agonie, ses pauvres yeux désespérés. Comme son silence t'implorait, comme elle s'est cramponnée à toi, en ce lit de fièvre dont elle est sortie, malade encore, pour remplir ses devoirs d'hospitalité envers Agnès qui partait! Et tu n'as rien su lui dire que de vaines paroles de politesse ulcérée, tu l'as torturée par d'inutiles et incomplètes questions. Quels qu'aient pu être ses torts envers toi, elle a été plus grande que toi, dans ces scènes si simples, si triviales et au fond si tragiques. Mais rentre en toi-même, sonde ta conscience. Sa faute, n'y es tu pour rien? Tu accusais le luxe, la richesse tout à l'heure, que sais-je? Qui t'empêchait de régler à ta convenance ta maison, vos dépenses? Tu te plaignais qu'elle eût vécu oisive, que ne lui inspirais-tu le goût du travail, que n'essayais-tu de mettre un intérêt sérieux dans sa vie, des lectures, des études d'art, de l'intéresser, par exemple, à la musique pour laquelle elle est douée? Elle était trop libre aussi, tu ne surveillais pas assez ses actions, ses amitiés, ses plaisirs : à qui la faute? D'autre part, ne l'as-tu jamais blessée, même avec les meilleures intentions; ta mère d'abord, puis ta sœur, ont été entre vous une cause de mésintelligence; il fallait donc essayer d'amener, uniquement par la tendresse, ta femme à les aimer. Pourquoi ne t'es-tu pas défié aussi de l'amitié d'une très jeune femme comme elle et d'un homme comme Philippe? Ta confiance était de la sottise, ou tout au moins de l'imprévoyance. Mais la faute est commise, elle est irréparable, elle est regrettée par Thérèse et très probablement par son complice. Il y a des chances pour que, à moins d'un éclat absurde de ta part, cet adultère ne soit pas connu. Que te faut-il de plus? Si tu n'aimais pas Thérèse, tu pourrais encore, et quelle dureté en cela, la perdre par un éclat, vous séparer; mais est-ce possible, l'aimant comme tu l'aimes, car tu l'aimes, et bien que tu n'aies pas su l'aimer comme il fallait, tu l'aimes de toutes tes forces, pauvre homme! Alors quoi, iras-tu inutilement attrister les vieux jours de son père, si doux et inoffensif, qui t'aime pour le bonheur qu'il croit que tu as toujours donné à sa fille? Iras-tu lui dire : — Allez-vous en avec elle, voilà ce qu'elle a fait! Voyons, tu n'as pas eu cette idée sérieusement. Tu cherchais ton intérêt, ton devoir : tous deux sont d'accord, pardonne à Thérèse, aime-la, non pas quand même, mais à cause même de sa faute, et surtout oublie! Mais que ce soit un pardon complet, sans arrière-pensée, sans retour égoïste. Il ne faudra pas que tes silences accusent ensuite ta femme, que tu détournes les yeux pour ne pas lui reprocher le

passé. Prends-y garde, c'est une vie nouvelle dont tu prends sur toi la responsabilité. Tu ne dois pas croire que, pardonnant, tu cesseras de souffrir; si la plaie se cicatrise, il y faudra des années, peut-être ne se fermera t elle jamais. Auras-tu l'héroïsme suffisant pour sourire, sauras tu être bon naturellement, et fraternel?

Jacques raisonnait ainsi, et il sentait bien, à l'étau qui lui broyait le cœur, que sa tâche ne serait point aisée; pourtant il éprouvait quelque volupté à souffrir à ce point:

— Il faut envisager les choses en face, ne dis pas: il est des questions auxquelles je ne veux pas penser, que je réserve. C'est maintenant ou jamais qu'il faut y porter le fer rouge. Si tu pardonnes à Thérèse, ce pardon sera-t-il complet, ton cœur seulement pardonnera-t il, tout ton être qui l'aime et si longtemps sevré d'elle oubliera t-il aussi la trahison? Le baiser de paix que vous échangerez deviendra-t-il, à un moment donné, le baiser d'amour, le pacte des voluptés permises? Songe qu'elles te seront atroces, ces voluptés, empoisonnées par la jalousie, l'angoisse du souvenir. Vous êtes jeunes, en pleine sève de vie; vous résoudrez-vous donc au divorce du meilleur de vous-mêmes, vivrez-vous comme certains époux chrétiens des premiers âges, côte à côte, pareils à des cadavres, lèvres glacées, mains de pierre? Vous soustrairez-vous aux mollesses du printemps, aux défaillances des émotions douces, au charme des soirs? Rappelle-toi, toi qui juges si sévèrement la folie où Thérèse se perdit corps et âme, rappelle-toi ces infidélités d'une heure, que, pendant sa longue maladie, la complicité du climat, le ciel de Naples, ta force de jeunesse, t'imposèrent. Attestaient-elles de ta part une exquise délicatesse? Toi qui ne sus souffrir jusqu'au bout et rester impeccable, es-tu bien venu à reprocher si amèrement à ta femme une trahison pour laquelle tu ne peux, en ce qui te regarde, invoquer l'excuse, aggravante il est vrai, d'un grand amour, d'un entrainement impérieux de l'âme fascinée, asservie, perdue! Mais ces péchés, — véniels, admettons-le, — les avouerais tu à ta femme? Non; pourquoi? Par délicatesse, ou simplement de peur de déchoir dans l'opinion que tu voudrais qu'elle eût de toi?

Et il se disait aussi, tout à ce revirement de tendresse amère qui l'exaltait:

— Point de phrases, que le pardon soit dans mon cœur, non sur ma bouche. Qu'elle le lise dans mes yeux, qu'elle le sente dans la pression de ma main, que toute ma conduite, mes attentions,

des soins affectueux lui disent, mieux que des paroles toujours incomplètes, inhabiles, restant en deçà ou au delà de la pensée, que je veux la rendre heureuse, si je puis, et il faut pouvoir, il faut vouloir! — Il lui sembla qu'elle lui devenait extrêmement, inexplicablement chère; était-ce par ce qu'elle avait appartenu à un autre et qu'il lui reconnaissait par là un prix inattendu et douloureux, et était-ce parce qu'il allait la reconquérir, et que, l'ayant perdue et retrouvée, elle lui serait plus précieuse; s'y mêlait-il un sentiment obscur et torturant de possession physique, un triste et d'autant plus passionné désir pour sa femme avilie, il ne sut; et quand le fiacre s'arrêta devant le petit hôtel déjà clos et enténébré, tout lui redevint abîme; il avait seulement un frisson le long du dos, une appréhension énervée et aiguë qui l'oppressait à lui faire mal.

— Rien de nouveau, demanda-t-il à Antoine qui lui ouvrit, pas de télégramme?

L'idée d'un malheur plus complet, d'Elbé succombant, venait de lui venir, à cause de l'air grave du domestique. Antoine lui présenta seulement des journaux et des lettres; l'une portait l'écriture de Ferrand, qui lui annonçait que sur sa recommandation et son instance, le ministre accordait au jeune Rambert une bourse au lycée de Versailles. Cette petite satisfaction, que la pauvre Mme Rambert jugerait bien grande, le fit sourire, venue à un pareil moment. Il s'informa si M. Forget était couché. Antoine ayant dit qu'il y avait encore de la lumière dans la chambre du baron, Jacques s'y rendit, pensant que son beau-père lui serait reconnaissant de la prévenance familière qui l'amenait causer, avec lui, des événements de la journée. Il frappa légèrement.

— Puis-je entrer, père?

Le vieillard lisait, en veston léger, dans un large fauteuil canné. Un verre d'eau sucrée et une fiole de fleur d'oranger reposaient sur le marbre de sa table de nuit, deux pantoufles au bas de la descente du lit faisaient équerre, des vêtements bien pliés reposaient sur une chaise, tout dans la chambre attestait un ordre symétrique et un peu maniaque. M. Forget était-il très absorbé dans sa lecture, ou en proie à une de ces somnolences éveillées dont l'immobilité rapproche les vieilles gens de l'animal ou de la plante? Ainsi seul, n'attendant personne, il offrait le spectacle d'un corps tassé, détendu; son visage semblait beaucoup plus vieux, lourd du menton, éraillé des paupières, avec quelque chose de tombant dans l'expression. Peut-être ne fut-il pas bien aise d'être surpris,

lui si correct, en déshabillé, dans l'abandon du chez-soi; Jacques eut (à peine le temps d'y songer) le soupçon qu'il le dérangeait, que le vieillard, composant son visage, lui souriait déjà, avec son affabilité accoutumée.

— Eh bien, père, voilà bien des surprises, et de fâcheuses! Vous avez dû être bien étonné en rentrant d'apprendre qu'Agnès et sa fille étaient parties? Je les ai conduites à la gare.

— Ah! dit M. Forget, oui, Thérèse me l'a dit. Elle a dîné avec moi, ou plutôt elle s'est mise à table avec moi, mais elle s'est retirée dans sa chambre aussitôt après. Je crains qu'elle n'ait encore la fièvre.

— Rousselot est venu, dit Jacques, il a conseillé la campagne, des stimulants. Nous allons avancer notre départ, nous accompagnerez-vous?

— Je... ne sais pas encore, dit M. Forget, réprimant un bâillement de fatigue; mon vieil ami le général d'Anglart insiste beaucoup pour que j'aille passer un mois dans ses terres, près de Bordeaux.

Il y eut un moment de silence. Jacques, qui était venu, poussé par un besoin d'expansion, se sentit soudain dépaysé par ce ton d'indifférence lasse; il eut, se confirmant des doutes que jusqu'à présent il avait écartés, l'impression que M. Forget baissait, atteint par les ans; bientôt ce seraient les infirmités, puis d'année en année la déchéance lente, avant cette demi-enfance qui prélude à la mort. Sans doute, il exagérait, le baron n'en était pas encore là; seulement, d'une de ces intuitions brèves et soudaines qui, on ne sait pourquoi, nous assaillent à certains moments, il devançait l'avenir. L'eût-il voulu, il lui sembla qu'il lui serait impossible de tirer son beau-père de cette quiétude sénile; il valait mieux qu'il ignorât toujours, et cette générosité, qui n'avait après tout rien de magnanime, le paya cependant d'un secret plaisir.

— Oui, reprit-il, nous partirons d'autant plus tôt pour la campagne (qui lui aurait dit une heure auparavant qu'il affirmerait cette continuation de leur vie intime de tous les jours?) que je tiens à nous soustraire aux condoléances curieuses et cancanières du monde, aux visites indiscrètes, surtout si...

Il fut tout étonné d'accepter aussi naturellement cette idée d'un malheur plus grand, de pressentir en théorie ce qui dans la pratique lui eût paru sans nul doute odieux et cruel; il s'abstint toutefois de préciser quel malheur il redoutait, par déférence pour

M. Forget, qui, pareil en cela à beaucoup de vieillards, n'aimait pas à entendre parler de la mort.

— Espérons, dit-il, que Maximin va guérir promptement.

Le baron ne répondit rien, soit qu'il n'eût qu'un espoir douteux, soit qu'il ne voulût pas, tant il redoutait de se compromettre, être amené à se prononcer sur la conduite du commandant d'Elbé.

Un nouveau silence dura, que Jacques rompit en disant :

— Bonne nuit, père. Je vais aller prendre des nouvelles de Thérèse. Ne vous inquiétez pas pour elle. Rousselot a trouvé son état général bien meilleur. Vous verrez comme la campagne lui fera du bien.

M. Forget sourit, serrant les dents, en contenant un nouveau bâillement incoercible, et tendit sa main, une main qui parut à Jacques plus sèche et plus ridée, par un effet de son imagination sans doute.

— Bonsoir, père, répéta t-il; et avec une tendresse qu'il lui arrivait de manifester de loin en loin, il baisa le front du vieillard. Il lui semblait, en sortant, qu'il venait de voir M. Forget différent de lui-même, ou plutôt, tel qu'il était en réalité, tant nous voyons mal les gens avec lesquels nous vivons ordinairement. Il ferma la porte doucement, plus doucement qu'il n'était besoin, et avant d'entrer chez Thérèse, il passa chez lui, désireux de se rafraîchir le visage et les mains dans son cabinet de toilette. Il se regarda dans la glace et s'étonna de n'être pas changé, à peine les yeux plus cernés, le pli des lèvres plus marqué; il n'avait pas blanchi en une nuit, comme le veulent les traditions de roman, il avait même, grâce au feu fiévreux de ses yeux, plutôt bonne mine; enfin, éternelle ironie des choses, son malheur ne se voyait pas! Faut-il tout dire, il s'aperçut qu'il avait faim, n'ayant pas dîné, l'ayant même complètement oublié? Était ce si étonnant, n'était-il pas de chair et d'os, formé de boue blanche et vivante, un être de pensée aux instincts d'animal? Thérèse échappait elle davantage aux infériorités de notre nature à la fois divine et bestiale? Ces pensées le troublèrent, dans le profond, dans l'obscur de lui. Ainsi, il allait la revoir?

Elle l'attendait sans doute, car avant qu'il eût mis la main sur le bouton de la porte, il entendit le bruit d'un petit verrou qu'on retirait, et en entrant, il vit, dans l'obscurité presque complète, une forme blanche qui regagnait précipitamment le lit et s'y blottissait. Une main tâtonna cherchant des allumettes, sur la table de nuit.

— Non, fit-il, n'allume pas.

Un rai filtrait de la porte du cabinet de toilette, presque entièrement poussée et qu'éclairait une veilleuse. Il s'assit au chevet du lit, sur une chaise basse, les pieds dans la robe de chambre glissée sur le tapis.

— Comme tu rentres tard, dit-elle, j'étais inquiète.

Elle n'osait l'interroger davantage. Il répondit :

— Je suis las, j'ai erré longtemps.

— As-tu dîné? demanda-t-elle, — et ce mot, où s'attestait la maternité de la femme, sa préoccupation d'esclave vouée aux soins de l'homme, prit dans sa bouche une grâce alarmée et touchante.

— Non, dit-il, je n'avais pas faim. Je suis las seulement.

Il chercha les mains de sa femme, et les appliqua sur son front; il resta ainsi un moment, la tête au bord du lit, dans un accablement plein de douceur.

— Tu brûles encore, dit-il, tu t'es fatiguée, agitée.

— Oh! moi! — Elle soupira plus bas : — Ce n'est rien!

— Ne sois pas malade, dit-il avec tendresse, ne sois plus malade, il faut bien te porter, être forte, reprendre le goût à la vie, être heureuse.

Il avait dit cela d'un ton si singulier, qu'elle voulut de nouveau chercher les allumettes, afin de voir son visage.

— Non, murmura-t-il, n'allume pas encore.

Alors, comme il avait haussé un peu le front et qu'il appuyait ses yeux sur les mains de Thérèse, elle s'aperçut qu'il pleurait : les larmes chaudes lui mouillaient les doigts.

— Oh! mon mari, mon cher mari! — Et elle aussi pleura, sur son épaule, et ils s'abandonnèrent à leur douleur, sans arrière-pensée, sans rien de vil ou d'orgueilleux, pleurant naïvement, à cœur perdu.

En entendant leurs sanglots doux et étouffés, une âme inquiète s'éveilla dans la pièce voisine, un être poussa la porte et vint appuyer ses pattes sur le lit; ils reconnurent Syb, la petite chienne de Destelle, et, sans force pour la repousser, parce qu'elle cherchait à leur lécher les mains, ils pleurèrent seulement plus fort, plus misérablement. Une joie pourtant se mêlait à leur agonie; leurs lèvres, d'un commun élan de pitié, se cherchèrent, et leurs cœurs s'unirent, dans les ténèbres.

XVI

« *Madame Jacques Halluys*

« Au château des Flouves, par Corsy (Nièvre).

« Ma chère femme,

« Je t'ai promis de t'écrire chaque jour ; mon petit billet d'hier, à mon arrivée à Marseille, t'aura rassurée sur mon voyage. Dans quel état j'ai trouvé ma pauvre sœur, tu le conçois par le saisissement que nous avons nous-mêmes éprouvé, en recevant la dépêche qui nous annonçait que Maximin n'avait plus que quelques heures à vivre. Malgré les mauvaises nouvelles qui depuis une semaine nous préparaient à cette perte, notre esprit se refusait à l'admettre et nous conservions toujours un peu d'espoir. Cette nuit en rapide, avec l'agonie de ce malheureux devant les yeux, a été si pénible que je ne regrette en aucune façon de m'être refusé à ce que tu m'accompagnes, — ta santé d'ailleurs ne l'aurait pas permis, — quand je pense aux fatigues et aux émotions qui t'auraient secouée.

« Mon télégramme d'hier te l'a appris, et je suis arrivé trop tard pour revoir d'Elbé ; il s'était éteint à l'aube, les mains dans celles de sa femme. Jamais je n'oublierai le visage de la pauvre amie, ses yeux brûlés par sept nuits de veille et d'insomnie : la religieuse n'a pu avoir raison de son entêtement courageux, elle voulait rester là, ne quittant le chevet de son mari que pendant les pansements des médecins. D'Elbé a eu, dans les premiers temps, assez de connaissance pour se réjouir de la voir, un reste de délicatesse et de repentir qui lui ont fait accueillir sa femme avec les égards qu'il lui devait. Son premier mouvement a été de lui baiser la main en murmurant qu'elle était trop bonne et qu'il ne méritait pas qu'elle vînt le soigner et essayer de le remettre sur pied, qu'il n'y comptait guère, mais que, si elle y parvenait, il n'aurait pas trop de toute sa vie pour réparer ses sottises. Elle n'a répondu qu'en faisant entrer Lisette et en la penchant sur lui, afin qu'il pût l'embrasser, ce qu'il a fait avec douceur, mais sans élan. Presque aussitôt, il a ajouté qu'il se sentait las et il a tourné la tête vers le mur. Pendant deux ou trois jours, il a continué à marquer à Agnès

assez d'affection, et la pauvre amie y croyait et se reprenait à espérer un avenir meilleur. Les médecins, sans se prononcer, ne lui ôtaient pas tout espoir. Mais le mal a empiré rapidement, et le moral de Maximin, déjà bien affaibli, s'est altéré au point de ne plus vouloir souffrir la présence de sa femme. D'abord, par des impatiences, se plaignant qu'elle ne savait pas le servir, il a commencé à la rebuter, il s'est refusé à ce qu'on lui amenât Lisette, disant que cette enfant ferait mieux d'aller se promener et jouer au Prado. Les nuits sont devenues plus mauvaises, pendant les accès de délire il ne reconnaissait personne, appelait l'absente, Madeleine Darcy, pour laquelle il mourait et que son mari a emmenée en Tunisie; au réveil, il reprochait à Agnès de l'obséder, de se tenir là pour le voir mourir, et de sa voix oppressée, il lui adressait les reproches les plus injustes et les plus ingrats. Elle supportait tout en silence, se refusant à s'éloigner, espérant qu'une lueur de raison reviendrait au mourant; en effet, deux heures avant l'agonie, Maximin l'a appelée et lui a dit : — Pardon... pardon ! Puis après une protestation, il s'est rappelé sa fille et a murmuré : — Lise ! — A partir de ce moment, il n'a plus eu conscience de rien et s'est éteint, dans une grande aspiration suffoquée, tandis qu'Agnès lui tenait les mains. Pauvre femme, tout ce qu'elle a dû souffrir, dans ce calvaire des derniers jours ! Elle se soutient à force de fièvre, mais la détente sera terrible, et d'après quelques mots que m'a dits le docteur Cornin, qui la connaît depuis longtemps, je redoute avec anxiété l'ébranlement nerveux et la dépression prochaine ; sa santé avait toujours été frêle, elle vivait par les nerfs. Dieu veuille qu'il n'y ait pas en elle quelque chose d'irrémissiblement brisé ! Il faut qu'elle vive pour son enfant !

« Toute la journée d'hier a été donnée aux formalités administratives et funéraires. Je ne sais comment Agnès, seule, aurait pu s'en tirer. Le père et la mère de Maximin ne sont arrivés qu'à cinq heures de Biarritz ; leur grand âge les rend impropres à tout ; la marquise d'Elbé faisait mal à voir, avec son tremblement ataxique ; le marquis était beaucoup plus voûté, beaucoup plus ridé que la dernière fois que nous l'avons vu : sous sa perruque blonde, c'est maintenant un vieillard chancelant et bien près de l'enfance. Leur douleur est extrême, mais contenue, et tous deux, en vis-à-vis immobile à l'angle de la cheminée, faisaient l'effet de deux hautes cariatides en deuil. Le frère de Maximin n'est arrivé que ce matin, très froid, très sec, comme tu le connais : il ne s'entendait guère

avec son aîné ; et l'éclat que cette mort fait dans le pays, les commentaires des journaux, les poursuites que le parquet, dit-on, lancerait contre le comte Darcy et les témoins, tout ce triste scandale l'exaspère dans sa correction et son respect du convenu. Nous espérons pourtant que les magistrats ne viendront pas mêler leurs interrogatoires prudhommesques à cette déplorable aventure, qui, somme toute, selon les principes d'honneur mondain, s'est loyalement passée. Il y a eu deux reprises, c'est à la seconde que Maximin, qui parait en rompant, a repris l'offensive, et, par un mouvement malheureux, a permis à son adversaire de lui fournir un coup droit si avant, que l'épée a failli ressortir dans le dos. J'ai télégraphié et longuement écrit à Ferrand, dont l'influence comptera en cas de poursuites. L'enterrement a eu lieu ce matin au milieu d'une grande affluence, tous les officiers de dragons et de hussards. D'Elbé, malgré ses folies, était répandu et recherché dans tous les mondes, et fort aimé à son régiment. Il n'aura fait le malheur que de sa femme et de ses créanciers. Et encore ceux-là !...

« Je ne te parle pas de l'état dans lequel ce pauvre garçon, plus fou que méchant, a laissé ses affaires ; c'est déplorable et j'aurai fort à faire à les débrouiller pendant les quelques jours que je me vois forcé de rester ici. Combien je me réjouis que tu ne sois pas là ! C'est une réflexion tout égoïste, car la pauvre Agnès, si seule, aurait besoin d'une affection féminine à ses côtés et de la tendresse que, j'en suis sûr, ta pitié pour son malheur te suggérerait, mais, je l'avoue, je préfère te savoir à la campagne en train de t'installer, avec la diversion de cette fatigue et la distraction de l'admirable décor qui t'entoure. Je nous voyais partant ensemble, tous deux, en enlèvement, et arrivant à l'improviste aux Flouves, au grand désarroi du régisseur, du jardinier et de sa femme. Sans la dépêche d'Agnès, nous l'aurions fait, nous allions le faire. Les chambres préparées en hâte, les repas improvisés, tout cela aurait eu une grâce d'imprévu et de jeunesse, et déjà je te voyais reprendre ces joues roses qu'il faut, ma chère femme, que tu me montres à mon retour, tu me l'as promis et j'y compte. J'ai offert, comme je le devais, à ma sœur l'hospitalité chez nous ; je ne sais à quoi elle se décidera plus tard ; les vieux d'Elbé l'ont si tendrement, si tristement suppliée de venir passer quelques mois auprès d'eux, qu'elle n'a osé leur refuser cette consolation ; elle s'est rappelé qu'ils avaient toujours été

bons pour elle et qu'ils choyaient beaucoup Lisette : aussi s'est-elle résolue à une réclusion, qui, entre ces deux vieillards, n'aura rien de gai ; elle compte se consacrer à sa fille et lui donner des leçons. Je te remercie de la lettre que tu lui as écrite. Agnès me l'a montrée, elle en a été très touchée. Ecris-moi longuement et donne-moi des détails, tu sais combien je les aime : ils me permettent de me représenter ce que tu fais. Et père, que devient-il, ira t-il chez son vieil ami d'Anglart ?

« Il est une heure du matin, ma chère Thérèse, et, malgré ma fatigue, ce m'est un repos et un soulagement de penser à toi qui dors sans doute. Peut-être te réveilles-tu en ce moment, si ces vilaines insomnies qui gâtaient tes nuits de Naples persistent, et peut-être penses-tu à moi ? Que je voudrais lire dans ton cerveau, que je voudrais savoir de quelle façon tu me juges, comment tu interprètes ma conduite et ce que je vaux à tes yeux ! Cette angoisse de ne pas savoir si nos actes sont compris selon l'intention qui les a dictés a toujours été une obsession pour moi, et en ce moment plus que jamais ! Je voudrais mieux te connaître et te voir t'ouvrir avec une confiance complète. Ç'a été le malheur de notre affection qu'elle ait gardé des réserves et des réticences ; que de fois, par fausse délicatesse, je n'ai osé t'interroger ou te dire toute ma pensée. Il me semble que tu es une femme tout autre et toute nouvelle, qu'il me faut apprendre à connaître, une femme à la fois meilleure et pire, mais, telle quelle, je t'aime passionnément et veux te rendre heureuse ! Crois-le bien, c'est mon seul désir et mon seul but. N'est-il pas possible que nous nous élevions, *maintenant*, au-dessus des misères journalières, des petits chagrins, des bouderies mesquines qui ont marqué trop souvent nos premières années de mariage ? Ne penses-tu pas que, maintenant, ayant vu clair au fond l'un de l'autre, nous puissions nous créer une existence de confiance réciproque et de mutuelle affection, en regardant non plus derrière nous, mais devant nous ?

« Plus j'y pense, — et je n'ai pensé qu'à cela ces derniers jours, dans les répits que me laissait la crainte du malheur d'Agnès, — plus je me suis fortifié dans ces intentions. Par moments, sans doute, au souvenir de choses qu'il nous faut absolument oublier, sous peine de ne pouvoir vivre, une douleur dont peut-être tu ne conçois pas l'atrocité, m'étreignait le cœur à crier. Je me disais : — A quoi bon souffrir ainsi, quand il est si facile, si prompt de se libérer, d'échapper à soi-même et à tout ?—Mais alors, je revoyais

ton cher visage, l'expression unique de ton regard, la souffrance de ton sourire, je me rappelais ton élan de franchise désespérée, et ces heures de stupeur désolée, cet écroulement de nos âmes, et je me raidissais, voulant me montrer digne de toi et à ta hauteur, chère femme ! Va, si tu as souffert, essaie de te faire une idée de ma peine, et vois si nous ne devons pas nous aimer pour notre douleur, par pitié et tendresse, par regret, par désir de réparer. Est-ce possible, pouvons-nous bravement nous dire : — Ce qui est est, n'y pensons plus ! Je le crois. Que de pauvres gens vivent amputés d'un ou de plusieurs membres, que de malheureux ne respirent plus qu'avec un poumon malade ! Ils vivent pourtant et trouvent à la vie des instants de douceur. Ne saurions-nous nous faire un pâle bonheur avec la jeunesse, la santé, l'intelligence qui nous restent ? Chère aimée, aimée bien chère, nous pourrons cela si nous le voulons fermement. Il fut un temps où un tel effort m'aurait paru impossible, mais, dans ce temps-là, qui m'aurait dit !... Il m'a fallu descendre au fond de moi-même, me débattre avec des idées et des principes, qui jusque-là avaient été ma règle, chercher à tâtons une voie. Bien des doutes m'assaillent encore ; ai-je raison, avons-nous tort d'essayer de vivre encore l'un pour l'autre ; eût-il mieux valu séparer nos existences et chercher chacun de notre côté le bonheur ? Mais en restait-il un pour nous ? Je ne sais comment tu en juges, quant à moi, je t'aime trop pour renoncer jamais à toi ; et, pourtant, si tu avais voulu reprendre ta liberté, comme ta lettre nous en donnait le droit, j'aurais peut-être eu assez d'amour pour me résigner au sacrifice de te perdre. Mais non ! même en t'écrivant cela, je me refuse à le croire, je t'aime trop, ma chérie, je t'aime trop pour admettre pareille supposition ! Dussions-nous souffrir beaucoup ensemble, vivre sans toi ou loin de toi m'est impossible, et je préfère tout à ce malheur-là !

« Cette lettre est bien longue, et cependant j'aurais bien des choses encore à t'écrire. Il me semble que j'ai plus de courage à confier ma pensée au papier qu'à te dire tout ce que je pense en face, tant, en présence des êtres qu'on aime le mieux, il est difficile d'exprimer complètement et avec précision ses sentiments ! Du moins, tu ne douteras pas des miens. Supplée en ton cœur à l'insuffisance de mes paroles, et trouve ici, chère femme, l'affection sûre, tendre et absolue de ton mari et de ton meilleur ami.

« JACQUES. »

« *Monsieur Jacques Halluys, chez Madame d'Elbé.*

« Villa Sintès, au Prado. Marseille.

« Mon cher mari,

« Ta lettre m'a émue, et j'ai pleuré en la lisant; tu es si bon, trop bon pour moi. Comme je me rends compte du mal que j'ai fait, que je t'ai fait, mon aimé, en comparant le chagrin que tu éprouves par ma faute, avec la douceur et la pitié que tu me témoignes! Ainsi, tu m'aimes encore, tu veux bien m'aimer malgré tout, tu aimes cette petite Thérèse sans cœur, folle et méchante qui t'a fait tant souffrir? Mais non, est-ce possible? Redis-le-moi encore, mon Jacques! Oh! si tu savais comme je comprends à présent que mon devoir, et il me sera doux et facile, est de t'aimer et de m'efforcer à te rendre heureux! Mais me croiras-tu si je te dis que je t'aime? Crois-moi, je t'en prie; je ne te le dirais pas si ce n'était pas la vérité. Je me sens incapable de mensonge à présent; en me pardonnant, tu m'as élevée au-dessus de moi-même, et c'est mon tourment et ma honte de penser que tu peux douter de mon amour. Je ne puis invoquer mon chagrin et les mois d'agonie et de désespoir par lesquels j'ai passé, et pourtant je sais, je sens qu'ils t'inspirent de la commisération, et qu'ils sont mon seul titre pour que tu puisses un jour m'absoudre. Pourquoi ai-je manqué de confiance en toi? Pourquoi n'ai-je pas compris que c'est à toi seul que je devais recourir avant que la folie m'emportât? Je cherche à m'expliquer comment j'ai pu être la Thérèse qui a fait ces choses, et je ne puis; ma mémoire même est impuissante à faire revivre mon *moi* d'alors, je ne puis rien ressaisir de mes impressions passées, c'est un cauchemar, c'est de la nuit. Mais puisque ta bonté veut que nous oubliions cela, j'oublierai, j'oublie, oh! j'ai tant besoin d'oublier; pourvu, mon Dieu, que ce soit possible!

« Mon cher Jacques, je pense à toi avec une tendresse inexprimable; toi aussi, il me semble que tu m'apparais un autre homme, mais grand, si supérieur à celui que je m'imaginais! Non, je ne t'avais jamais apprécié, jamais connu! Des mots de ta lettre m'ont bouleversée : tu as pu penser à... Mon cher mari, mais que deviendrais-je sans toi? Je te l'assure bien, je n'aurais plus aucun courage à vivre! Non, non, il ne faut pas penser à cela, c'est trop affreux

la mort. Quand j'essaie de me représenter le pauvre Maximin immobile, sans pensée, un frisson insupportable me saisit! Mon Jacques, tu n'as pas pensé sérieusement à mourir pour moi, je veux dire à cause de moi; je n'en vaux pas la peine. Nous séparer, si tu l'avais exigé, je ne pouvais qu'obéir et sortir de ta maison en te rendant tout ce que ta générosité m'avait donné, — puis-je oublier que je te dois tout? — mais, je te l'avoue maintenant, je n'aurais plus su vivre; il y a des maladies qui viennent à souhait et qu'on n'a qu'à appeler, j'aurais disparu sans bruit, et peut-être, cette pensée me hante, peut-être cela eût-il mieux valu; on regrette toujours un peu une absente. Mais il faut vivre, c'est toi qui l'affirmes et qui me rends un peu de courage. J'en ai tant besoin! Ta bonté devrait me relever et exalter mes forces, mais il me prend par moments des accablements qui me font douter que le bonheur soit possible et que la vie puisse recommencer pour nous. Si tu savais à quel point je le désire, mais ne souffre plus, ne pense plus, je voudrais tant prendre toute la souffrance pour moi!

« Tu te réjouis que je ne sois pas auprès de vous, en ces tristes moments; moi, je le regrette, et si j'avais osé et n'avais craint de te déplaire, je serais partie pour te rejoindre. Tu ne peux croire à quel point ta présence me manque, et combien je me sens seule et perdue dans cette grande maison. Des terreurs subites me hantent que tu ne reviennes plus; quand ta lettre m'est arrivée, je suis restée un long moment avant d'oser l'ouvrir, tant je craignais que tu ne m'y annonçasses la nécessité de nous séparer. Je te dis tout, tu vois, sans arrière-pensée. Reviens vite, mon cher Jacques; à peine si j'ose t'en prier, mais mon cœur t'appelle, et tu me trouveras si soumise, si reconnaissante, si avide de te complaire! Je plains bien Agnès, qui reste seule avec une enfant à élever, mais le mari qu'elle perd n'a rien de commun avec toi; si je te perdais, c'est alors que je serais à plaindre, bien plus qu'Agnès. J'ai pensé à elle avec beaucoup de tristesse et d'affection pourtant, et au pauvre Maximin; j'ai peine à croire que ce soit vrai, malgré les lettres de condoléance que je reçois, le deuil que j'ai pris. Il me serait pénible d'être à Paris en ce moment, même en condamnant ma porte; il se trouve toujours des amies indiscrètes pour forcer la consigne. Aux Flouves, personne ne vient. Père est venu m'aider à m'installer, mais il ne restera pas auprès de nous le mois prochain, il ira à Bordeaux.

« Il est exquis pour moi, ce pauvre père, il me force à suivre

mon traitement que j'oublierais sans cela et à me couvrir le soir, car les fins de jour sont encore fraiches; il voulait m'acheter une jument anglaise, très douce, pour que je puisse monter à cheval avec toi, je n'ai pas voulu parce que c'était une folie ruineuse et que je ne veux pas faire tort à son si grand, à son seul plaisir de collectionneur; mais ce bon père, qui me gâte tellement, n'est pas mon Jacques. Cher mari, ne restez pas trop longtemps loin de votre Thérèse! Il faut que je t'avoue ma faiblesse : j'ai atrocement peur la nuit, bien que je fasse coucher Blanche dans une pièce attenant à mon cabinet de toilette, que le jardinier ait un fusil chargé, et que le régisseur, pour me rassurer, fasse une ronde avec deux gros chiens. Reviens bientôt, mon cher ami, en ton absence, il me semble que toutes sortes de malheurs sont possibles. Je n'ai plus d'insomnies, mais je fais de bien vilains rêves, des rêves affreux qui me laissent triste tout le jour. Adieu, mon mari aimé, écris-moi tous les jours; je t'embrasse, si tu le permets, à bras fermés, à plein cœur.

« Ta Thérèse. »

XVII

Le train, à grande vitesse, approchait de Nevers. Jacques se sentait emporté par les événements avec une rapidité égale à celle des roues glissant sur les rails. Des champs, des maisons, des arbres volaient en sens inverse, fulguraient, aussitôt évanouis. Il avait l'impression que sa vie se précipitait, aussi vite et aussi irrésistiblement, à travers des images vives et des sensations tumultueuses; et il s'efforçait de se ressaisir, en cette débandade. Que d'événements en quelques jours, après tant de semaines stagnantes : son malheur d'abord ; puis la mort de Maximin, cette mort à laquelle, au sortir de sa stupeur première, il commençait seulement à croire, en se reprochant de n'en pas être assez affecté, de n'éprouver qu'une pitié confuse ! Les fatigues de ces heures pénibles l'avaient pâli, aminci; il s'était jugé vieilli, en s'examinant tout à l'heure, pendant un arrêt, aux glaces d'un buffet, Il contemplait mélancoliquement l'horizon fuyant, distrait un quart de seconde par une vache dans un pré, un garde-barrière élevant, d'un geste en bois,

son petit drapeau rouge. Une femme encore jeune, et très jolie, d'une distinction fière et réservée, occupait un coin, en face de lui. Il ramenait souvent ses regards sur elle, lorsqu'il pouvait croire qu'absorbée à lire, elle ne ferait aucune attention à lui. Les autres voyageurs, un vieux ménage et un collégien, l'intéressaient peu. L'inconnue le saisissait par l'énigme de tout être qui voyage : d'où venait-elle? où allait-elle ainsi seule? Il lui prêtait un rang social, bâtissait des aventures. Blonde avec des yeux bleus, d'un bleu un peu faux de turquoise, elle avait d'admirables cheveux paille, de cette teinte que Jacques aimait par-dessus tout, bien que sa femme eût des cheveux plus foncés; il raffolait aussi des grandes minces femmes et avait rarement vu taille plus longue et plus fine.

Sans ressembler à Thérèse, elle la lui rappelait, par quelque chose de svelte et d'harmonieux. Il douta de la réalité si proche, distante à peine de quelques minutes : ainsi il allait la retrouver et la reprendre, l'accepter sienne à jamais, la Madeleine repentante, la femme adultère? Etait-ce de sa part folie ou lâcheté ? Peut-être les deux; connaissait-il bien le fond de son âme? Et il éprouvait quelque honte, et un remords âpre et délicieux. Epiant à la dérobée les épaules tombantes de l'inconnue, ses bras collés au corps en un geste de liseuse, la jupe de drap qui s'évasait autour de ses hanches et se brisait en menus plis, il songeait à l'obscure magie des séductions féminines. Sevré depuis si longtemps de caresses, il laissait aller son rêve à l'invraisemblance d'une liaison, nouée comment et par quelle astuce, avec la voyageuse anonyme? Au plus fort de ses chagrins, de ses préoccupations, sous le toit même du mort, à Marseille, des tentations insidieuses l'avaient assailli, un irrépressible besoin d'aimer et d'être aimé. Cette souffrance de désir et de privation lui avait causé quelque volupté. Maintenant il retrouvait la même souffrance, la même langueur anxieuse, à l'idée de la vie neuve, des rapports indéterminés encore qui l'attendaient, au seuil de la chambre conjugale. Il y avait là un coin d'ombre, un fossé douteux et redoutable à franchir. Bien que sachant ce qui adviendrait, il éludait la mise en demeure de se prononcer à laquelle l'acculait sa conscience. Il sentait bien que là se terrait le point mystérieux, délicat, l'obsession secrète, la fleur cachée de leur triste amour. Sans union intime, après ces mois de vie séparée, point de pardon sincère, d'oubli complet entre eux. La fierté, une répulsion instinctive faite pourtant du plus violent amour eussent-elles raidi Jacques pendant des semaines, des mois,

il prévoyait bien que leurs lèvres, un jour, fatalement, s'uniraient. Quel sort les avait encore préservés ? Ne se rappelait-il pas le goût des larmes coulant sur les joues de Thérèse, ce soir où, harassé, sans paroles, il s'était abattu à son chevet, lui pardonnant par son silence, l'absolvant avec des pleurs ? N'avait il pas tenu à bien peu que la douleur amollissante de cet instant et la complicité des ténèbres ne serrassent plus éperdument leur étreinte ?

Il ne pouvait envisager de sang-froid cette vision. Oublierait-il, en un anéantissement de lui-même, l'abominable souvenir? Aurait-il cette illusion, de Thérèse redevenue sienne, n'ayant jamais cessé de l'être? Qui sait quelle rage pourrait se mêler à l'abandon de cette minute? Si l'envie lui prenait de la tuer, en pleine ivresse ! Il ferma les yeux, essaya de ne plus penser. Ces retours d'âme étaient terribles, et d'autant plus violents qu'ils étaient moins prévus ; échappant au demi-sommeil, à l'engourdissement de la conscience, ces révoltes le bouleversaient, de fond en comble. La bonne volonté, hélas! ne suffisait donc pas, il eût été trop simple de pardonner et d'oublier; il avait pris la résolution de ne pas souffrir pour Thérèse, de vivre comme si rien ne s'était passé, de lui marquer autant de tendresse, plus même qu'auparavant; projet héroïque, certes, mais dont la réalisation équivaudrait pour lui à un martyre volontaire et tenace de tous les instants. Qui sait pourtant, s'il ne s'exagérait pas la difficulté du rôle qu'il s'imposait? Certes, le pardon complet exigeait qu'il aimât sa femme comme aux premiers temps de leur mariage. Mais l'intime douceur de ces noces ne se résoudrait peut-être point en une amertume aussi âcre qu'il le craignait. Nous ne nous consolons guère des grandes humiliations, a dit Vauvenargues, nous les oublions. Peut-être trouverait-il un prestigieux et mélancolique oubli dans les bras de Thérèse! Jamais elle n'avait été complètement sienne, soit que son tempérament lui laissât une réserve, des sens timides et contenus, soit que lui-même n'eût osé se livrer à toute l'ardeur de la passion. Qui sait si la révélation, — à quel prix de honte pour eux deux! — ne s'était pas faite en elle, si, par la vertu infamante du péché, elle n'avait pas acquis l'expérience secrète, ne détiendrait pas le mystérieux philtre qui endort et asservit! C'était là une pensée abominable, mais il est des heures de cynisme pour les âmes les plus nobles. Et Jacques, appelant à lui et repoussant à la fois les suggestions inavouables qui se dégageaient de l'inextricable situation qui lui était imposée,

penché de tout le corps, les coudes sur ses genoux, cachait ses yeux fermés dans ses mains: « Ah! que Thérèse soit comme elle voudra, qu'elle me donne l'oubli, restée chaste et pudique comme jadis, ou que je la devine impure ; que je sois hanté par l'image de l'absent ou assez vil pour me faire à l'obsession de ce supplice, qu'importe, puisque je l'aime! je l'aime! Mais d'où vient cela? J'ai souffert pendant des années auprès d'elle, et n'ai connu que des jours de bonheur rares et chèrement payés. La plus grande douleur, la plus basse humiliation que je pouvais connaître, je les lui dois ; et je l'aime encore! Si elle était de celles que leur beauté fait reines, si son esprit éblouissait; mais non, elle ne vit que par ce charme indicible, qui est fait de rien et qui se sent sans qu'on puisse l'expliquer. Quelques sentiments complexes que j'aie pour elle, tendresse, mépris, pitié, horreur, mon lot est tel que je ne puis m'empêcher de l'aimer ! »

— Et Philippe! cria la mauvaise voix. Comme elle rirait, la jolie dame qui te regarde en ce moment! Comme tes amis riraient, s'ils savaient! Guilhem lui-même, auquel tu ne pensais qu'avec ironie, sourirait !

— Ah ! qu'ils le sachent! se répondit-il, que tout le monde le sache! Peut-être, délivré de cette angoisse, pouvant me dévouer à une femme publiquement avilie, je ne craindrais pas de l'aimer en quelque coin perdu, d'un amour effronté et ignominieux!

Il releva la tête, avec une envie de hausser les épaules. Combien, en dépit de soi, la littérature, les mots de roman gâtaient, sans la fausser pourtant entièrement, la sincérité de ses sentiments! Il se dit: « Mais pourquoi toujours remâcher ce fiel? » Et il essaya de se raccrocher à d'autres préoccupations, au souvenir d'Agnès très souffrante qu'il avait accompagnée, — une fois la maison de Marseille fermée et les affaires les plus importantes réglées, — jusqu'à Toulouse, la laissant de là gagner Biarritz, avec Lisette et une femme de chambre dévouée, l'ancienne nourrice de l'enfant. Des visages récemment entrevus défilaient dans sa mémoire, amis de d'Elbé, gens de loi. Il avait acheté les chevaux de Maximin, deux carrossiers noirs et deux chevaux de selle. Grâce à la complaisance du colonel, l'ordonnance de d'Elbé et un soldat, expédiés en permission, les avaient conduits, en wagon-écurie d'express, à Nevers, et de là aux Flouves. Machinalement, il portait la main au portefeuille serré contre sa poitrine, contenant une lettre de Ferrand qui le rassurait: les poursuites au sujet du duel n'auraient

pas lieu; un grand scandale politique occupait depuis huit jours les journaux et l'attention publique. Mais ce portefeuille contenait autre chose aussi que la lettre de Ferrand ; un autre papier, d'une longue écriture hachée, se cachait dans un des recoins, un papier que Jacques, depuis quinze jours, n'avait pas eu le courage de détruire et dont la présence pourtant lui causait une brûlure, une souffrance vive, comme si un lambeau de vésicatoire lui fût resté collé, à même la chair. Cette confession de Thérèse, par quel enfantillage impardonnable l'avait-il conservée, s'exposant à la perdre, s'effrayant à l'idée que d'autres que lui, curieux, pourraient s'en saisir et la lire ? Avait-il vraiment compté la conserver comme une menace suspendue au besoin, s'en servir comme d'une arme secrète? ou bien s'était-il réservé de l'anéantir en présence de Thérèse, de lui dire : Brûle-la, comme Guilhem avait dit à sa femme? Il ne ferait donc qu'imiter cet autre, au su même de Thérèse, et il se représentait l'ironie de cette scène, le mélodramatique du geste. Non, non, il valait mieux en finir tout de suite; débarrassé de l'envie de garder sur soi cette lettre et de la relire, afin de se torturer à plaisir, il serait allégé à jamais, peut-être, tant nous attachons d'importance aux actes de convention, aux symboles tangibles des choses! Il prit le portefeuille, en tira la lettre, et sans la regarder, se mit à la déchirer, lentement, posément, en mille petits morceaux qu'il semait, au fur et à mesure, dans le sillon du train, au grand vent. La jolie voyageuse, les yeux levés de dessus son livre, suivait distraitement les minuscules papillons. Quand le dernier se fut perdu, Jacques jugea qu'il valait mieux qu'il en fût ainsi. Cet acte avait en soi quelque chose d'irréparable, une signification formelle, du moins il essayait de se le persuader. Et la voix triste et charmante des actes sans retour, des minutes uniques dans l'existence, lui souffla : « C'est le passé, le passé ! »

Alors, tandis que le train, forçant ses feux, se hâtait trépidant, près d'arriver, Jacques conçut d'une façon tout autre le drame de cœur qui se jouait en lui, dont il était à la fois spectateur et acteur. Cette douleur qu'il éprouvait n'avait point de réalité présente, s'attachait à des choses disparues, à des heures lointaines, à des sentiments morts. Des mois avaient coulé, suffisamment, s'il avait tout su au premier jour, pour avoir presque oublié aujourd'hui. Des mois, n'était-ce pas suffisant pour que les êtres qui se sont le plus aimés, ayant perdu, qui une maîtresse, qui un amant, aient

leurs yeux secs et leur âme refroidie ? Quelques mois encore de vecus, qu'éprouverait-il en pensant à ces heures de torture ? Il se dirait : « C'est le passé ! » Que ne le disait-il donc tout de suite ? et il murmura comme dans les répons d'une litanie : « C'est le passé ! c'est le passé ! »

Le train se ralentit brusquement, à la station de Corsy ; sur le quai, Thérèse attendait.

Ils s'aperçurent presque en même temps ; elle l'avait vu d'abord, et ce fut l'éclair d'un visage souriant et transfiguré qui la lui fit reconnaitre, car elle était vêtue d'une robe noire et quelque chose la changeait, qu'il ne devinait pas. Comme il ouvrait la portière et qu'elle s'avançait vivement, il s'expliqua ce qui l'avait frappé, elle portait ses cheveux coupés courts et flottant sur la nuque à la mode des gars bretons ; cela lui donnait un air de page, à la fois excentrique et charmant.

— Mon Jacques, balbutiait-elle en relevant son voile, et ils s'embrassèrent à pleines lèvres. Tu as fait un bon voyage, tu n'es pas trop fatigué ?

Il retirait sa valise d'un compartiment, saluait, d'un coup de chapeau banalement correct, sa voyageuse en vis-à-vis, que Thérèse dévisagea, d'un regard perçant où quelque méfiance entrait. Il sentit cela, et ce fut un très léger, léger choc nerveux, entre eux.

— Tu connais cette dame ? demanda-t-elle.

— Moi ? Pas du tout !

— Ah ! comme tu la saluais ?...

— Pure politesse.

Elle releva le menton, une façon à elle d'accepter les explications de son mari, et il eut, si peu que ce fût, l'imperceptible sensation d'une fêlure dans le ton et les manières de sa femme. Elle n'était pas changée, décidément : singulière âme ombrageuse et fantasque ! Elle lui souriait de nouveau en répétant :

— Enfin ! enfin !... comme le temps m'a paru long !

Et avec une grâce timide, presque une gêne :

— Tu vois, je me suis faite belle pour te plaire. Est-ce que la coupe de cette robe te plaît ? Je l'ai choisie très simple pour qu'elle soit à ton goût. Tu regardes mes cheveux ? J'ai dû les couper.

— Tu ressembles à un petit garçon, dit-il.

— Viens, la voiture nous attend.

Ce fut une surprise ; les deux carrossiers noirs de d'Elbé, attelés à une victoria neuve, svelte et élégante, attendaient, harnachés de neuf, un cocher à livrée bleue sur le siège.

— Voilà notre attelage, te plaît-il ? Gerbaud est venu avec sa carriole et se chargera de tes malles. Ah ! le voilà !

Le régisseur des Flouves s'avançait avec empressement ; c'était un homme rougeaud, grisonnant, à complet foncé de couleur poivre. Depuis dix ans il régissait les terres de Mme d'Hervines et occupait une dépendance du château, un pavillon à l'extrémité du parc. Jacques, que l'exploitation agricole ne séduisait point, en son ignorance complète de ces matières, avait conservé Gerbaud avec plaisir. Il lui serra cordialement la main. Le régisseur se montra prévenant sans servilité, avec la nuance de déférence qui convenait. Ancien adjudant pendant la guerre, médaillé de la médaille militaire pour sa belle conduite à Rezonville, il était d'une probité irréprochable, très entendu, très prévoyant. Depuis la mort de sa femme, il vivait avec sa fille, une enfant de douze ans, et sa vieille mère. Jacques lui demanda des nouvelles des siens, et comme Gerbaud, y ayant répondu, lui réclamait son bulletin de bagages :

— Voilà, Gerbaud, et merci.

Le régisseur s'éloignait, Thérèse lui cria :

— N'oubliez pas mes fleurs, Monsieur Gerbaud !

Il répondit, s'arrêtant net :

— Non, Madame, Annette vous les portera ce soir.

— Quelles fleurs ? demanda Jacques. Un rien de familier, une nuance de coquetterie dans le ton de Thérèse l'avait choqué ; quoi d'étonnant pourtant qu'elle parlât ainsi à Gerbaud ?

— Rien, des fleurs rares, pour mon salon. Mais tu ne dis rien de notre voiture ?

— Explique-moi.

— C'est bien simple, tu comptais acheter une victoria, père a été chercher celle-ci à Paris, M. de Malerte la lui avait signalée ; le jeune comte de Fontesque, le neveu de Mme de Marjay, venait de la faire construire avec un mail-coach et trois charrettes anglaises, quand on l'a interdit. La voiture n'avait pas encore quitté l'atelier du carrossier. Gerbaud m'a procuré le cocher et répond de lui. Que penses-tu de ma surprise ?

— Elle est très gentille, dit Jacques, — et bien qu'il n'eût rien à objecter à cela, il éprouvait un malaise devant les cheveux courts,

la victoria, le cocher, l'insolite, ou plutôt l'inattendu de cet accueil, pourtant très affecteux. Il lui semblait que Thérèse, au milieu de cette prise de deuil, aurait pu avoir des préoccupations moins frivoles que celles d'acheter une victoria pour lui en faire la surprise. Elle resterait toujours, il le voyait bien, l'enfant gâtée aux caprices de laquelle M. Forget, si faible, se prêtait sans résistance. Il enveloppa d'un coup d'œil la voiture et l'attelage irréprochables, fut, tant l'amour propre masculin est susceptible, piqué de n'avoir aucune critique à faire; il offrit la main à Thérèse qui sauta légèment sur le marchepied et s'assit dans un tapotement de jupe ; dès qu'il fut à ses côtés, la voiture roula très douce, au trot vif des chevaux bien menés. A aller vite ainsi, un sentiment de péril les frôlait, que dominait une sécurité, et dans ce confort, Jacques respira l'air frais, par grandes bouffées. Il se demandait s'il était bien lui, et si c'était Thérèse qui se tenait là, tout contre, assez près pour qu'il sentît la tiédeur de son corps. Il la regarda; ses cheveux courts la changeaient-ils à ce point! elle avait un air singulièrement jeune, une fleur de vie, un rose de rose aux joues ; elle semblait, remontant le cours des années, ressusciter jeune fille, presque enfant, telle qu'il l'avait aimée. Ses admirables yeux rayonnaient, on eût dit des émeraudes à fleur d'eau, trempées de soleil. Le deuil qu'elle portait n'attristait point sa beauté, la relevait au contraire d'un piquant singulier. Elle le regardait avec une tendresse souriante, un regard profond et lumineux.

— Eh bien ? dit-il, après un long silence, pendant lequel ils s'étaient contemplés.

Elle répondit :

— Je suis heureuse, — et se reprenant avec un soupir : — Trop heureuse!

(*A suivre.*) Paul MARGUERITTE.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris

MYRRHA

VIERGE ET MARTYRE

— Veillez et priez, car les temps sont proches. Les signes se multiplient, et malheur à ceux qui ont des yeux pour ne pas voir! Des pierrres calcinées sont tombées du ciel. Il a plu du sang sur Pouzzoles et sur Cumes. Le ciel est resté rouge pendant toute une nuit, et la fumée va toujours s'épaississant sur les champs Phlégréens. Rappelez-vous l'inondation du Tibre, et les tourbillons de vent qui ont ravagé la Campanie, et la peste qui, l'automne dernier, a emporté trente mille habitants de Rome, et la famine qui a suivi, les arrivages d'Alexandrie ayant été insuffisants, et le tremblement de terre qui a renversé la moitié des maisons de Pompéi, ville de mollesse et de débauche. Et voilà que, récemment, une femme de la Suburre a mis au monde un pourceau à tête d'épervier.

Et le prêtre Timothée déployait, dans de grands gestes, le manteau rouge jeté sur sa tunique de laine blanche. Les chrétiens l'écoutaient, fixant sur lui des yeux ardents, ou baissant les paupières pour mieux recueillir sa parole. C'étaient des esclaves, de petits marchands, des ouvriers et des hommes de peine. L'assemblée se tenait dans un de ces grands tombeaux où des associations de pauvres gens s'assuraient une sépulture moyennant une légère cotisation annuelle. Des pierres funéraires, où étaient gravés, parmi les inscriptions, des palmes, des agneaux, des poissons et des colombes, recouvraient presque entièrement les parois du souterrain. Des lampes de cuivre, suspendues par des chainettes à la voûte de pierre, éclairaient faiblement les têtes nues des hommes et les fronts voilés des femmes.

Le prêtre continua :

— Je vais vous dire une vision que Dieu m'a envoyée. J'ai vu sortir des eaux une femme assise sur une bête. La femme, vêtue de pourpre, couverte d'or, de perles et de pierres précieuses, tenait à

la main une coupe pleine du vin de ses impuretés, car elle avait forniqué avec tous les rois de la terre. La bête écarlate; elle avait le corps d'un léopard, les pieds d'un ours et la gueule d'un lion. Et cette gueule vomissait des blasphèmes contre Dieu, contre son nom, contre son tabernacle et contre ceux qui demeurent dans le ciel. Et les hommes disaient : « Qui est semblable à la bête? et qui peut combattre contre elle? » Et tous l'adoraient, excepté ceux dont le nom est écrit depuis le commencement du monde dans le livre de l'agneau qui a été égorgé... Mais le Seigneur viendra. La séductrice infâme sera rejetée dans la mer, et la bête précipitée dans l'étang sulfureux qui brûle éternellement. Et le Seigneur bâtira sur la terre, pour ses élus, la Jérusalem nouvelle.

A ce moment une jeune fille, presque une enfant, assise au dernier rang des fidèles et qui écoutait avec une attention haletante, demanda à voix basse à sa voisine, une femme âgée, toute jaune sous son voile de lin :

— Bonne Mammæa, dites-moi, si vous le savez, quelle est la séductrice qui porte une coupe et quelle est la bête écarlate.

— C'est bien facile à comprendre, petite Myrrha. La femme, c'est Rome; et la bête, c'est l'Empereur Néron. Mais il ne faut pas le dire tout haut.

Myrrha parut réfléchir, un pli se creusa entre ses sourcils et une grande tristesse assombrit ses yeux et son front.

La messe commença. Timothée, les mains étendues sur l'autel de pierre où étaient le pain et le vin, récita les prières liturgiques. Puis les fidèles vinrent rompre le pain et boire à la coupe. Mais Timothée repoussa deux hommes et deux femmes qui s'approchaient à leur tour de la table sainte.

— Nos frères et nos sœurs que voici, dit-il en les désignant du doigt, ont péché publiquement, et leur pénitence doit être publique. Corvinus a été vu dans un cabaret avec une femme de mauvaise vie. Vultéius a assisté à un sacrifice dans le temple d'Esculape. Materna est allée aux jeux du cirque, et Accia a commis le péché d'adultère. Tous quatre, durant un mois, jeûneront au pain et à l'eau et, pendant le même temps, seront exclus de la communion. J'ai honte et douleur à révéler de si grands péchés et à promulguer ces pénitences. A mesure que les temps approchent, la sainteté des fidèles doit être plus parfaite et les fautes sont plus indignes de pardon. La chair est abominable aux yeux de Dieu; les spectacles et les jeux sont l'œuvre du démon; et le chrétien qui assiste, ne

fût-ce que de corps, au culte des idoles, renouvelle la trahison de Judas. Malheur à ceux qui ayant reçu la lumière, se comportent comme des gentils! Le monde est condamné : qu'il ne soit rien de commun entre le monde et nous! Mais attendons avec tremblement le juge qui va venir.

Corvinus, Vultéius et Materna baissaient la tête. Accia sanglotait.

Un vieillard, l'évêque Calliste, qui était assis près de l'autel, se leva. Et, quoiqu'il eût des rides profondes et une barbe de neige, ses yeux bleus étaient doux et clairs comme ceux d'un enfant.

Il dit à Timothée :

— Laissez-moi leur parler.

Et à Corvinus :

— Qu'avez-vous à dire au sujet du scandale que vous avez donné à vos frères ?

Corvinus, jeune, très brun, le cou puissant, répondit :

— J'ai péché, je le sais. Mais il y a des jours où le ciel est si doux et le soleil si beau que j'oublie le mystère de la chute et de la rédemption et que je suis repris, malgré moi, par le plaisir de vivre et de jouir de mon corps. Une femme qui passait m'a fait signe, et je l'ai suivie, ne sachant presque plus si j'avais une âme. Mais, après la faute, je me suis senti triste à en mourir. Alors j'ai parlé à cette femme de la révélation du Seigneur Jésus. A mesure que je lui parlais, elle détachait ses bras de mon cou, et elle m'a même supplié de la conduire un jour à l'une de nos assemblées.

— Et vous ? demanda le vieillard à l'autre pénitent.

Vultéius, un homme entre deux âges, l'air simple et débonnaire, répondit :

— Mon beau-frère, qui est idolâtre, voulait offrir un sacrifice à Esculape pour obtenir la guérison de sa femme. Il m'a prié de venir avec lui au temple, et j'ai cédé, n'osant pas me dire chrétien, et aussi par crainte d'être un mauvais parent. Et certes je crois qu'Esculape n'est qu'un démon. Mais je dois dire que la malade guérit quelques jours après le sacrifice.

— Et vous, Materna ? Dites-nous votre péché.

Materna, encore jeune, blonde et grasse, avec des yeux vifs dont son air de contrition ne pouvait entièrement dissimuler la gaieté naturelle, répondit ;

— Mon mari, que je n'ai pu convertir encore, m'a suppliée de

l'accompagner au cirque. J'ai refusé d'abord, mais il s'est fâché. Alors j'ai fait ce qu'il voulait, par lâcheté, pour avoir la paix à la maison, et aussi, je l'avoue, par curiosité : car l'empereur lui-même devait ce jour là conduire un char à six chevaux.

A ces mots, Myrrha redressa la tête. Elle espérait un peu que Calliste allait demander à Materna comment était Néron et ce qu'elle avait éprouvé en le voyant. Mais le vieillard se tourna vers Accia :

— Et vous, ma fille, comment avez-vous pu ?...

Accia, grande et souple, ses deux mains sur son visage, continuait à pleurer. Elle répondit, secouée par des sanglots qui faisaient trembler les longs plis de ses voiles :

— Je l'aimais.

Calliste se recueillit un instant :

— Avez-vous au cœur l'amertume, vous, Vultéius et Materna, de votre lâcheté et de votre curiosité vaine ; vous, Corvinus et Accia, de votre impureté ?

Les quatre pénitents firent « oui » d'un mouvement de tête ; mais Accia, soit parce que les larmes l'étouffaient, soit qu'elle fût troublée par quelque souvenir, ne répondit qu'un peu de temps après les autres.

— Donc, reprit Calliste, je vous ordonne de prier, pendant une semaine, deux fois plus que vous n'avez coutume, et de chercher toutes les occasions de secourir les pauvres et les malades. Allez en paix et ne péchez plus.

Puis, comme à lui-même :

— Oui, voilà ce qu'*il* eût dit. Je le sais, car je *l*'ai vu.

A mesure que Calliste parlait et montrait sa grande charité, Myrrha avait senti diminuer la peine mystérieuse qui lui gonflait le cœur. Cependant elle avait encore dans les yeux un reste de préoccupation et d'inquiétude quand, après la cérémonie, Calliste s'approcha d'elle.

— Que le Seigneur te garde, Myrrha, dit le vieillard. Mais tu me parais un peu triste. Qu'as-tu donc ?

— Père, j'ai quelque chose à vous demander. Vous ne me gronderez pas ?

— Ce serait la première fois, petite Myrrha.

— Eh bien, je voudrais savoir si l'empereur Néron est aussi méchant que le croit le prêtre Timothée.

— Hélas ! mon enfant, j'en ai peur.

— Je suis donc obligée de le haïr ?

— Il ne faut haïr aucun homme, Myrrha. Il faut seulement haïr le péché.

— Alors, puisqu'un jour l'empereur a été bon pour mon père, il ne m'est pas défendu de lui en être reconnaissante ?

— Au contraire, dit Calliste.

— Mais, reprit Myrrha après avoir hésité un moment, serait ce un péché que de chercher à voir l'empereur ?

Le calme visage du vieux prêtre devint subitement sévère et dur, et il répondit d'un ton de colère et de menace :

— Ce serait un très grand péché, à partir de ce jour, car au nom de Dieu et par l'autorité qu'il m'a donnée sur toi, je te défends, entends tu bien, Myrrha ? de chercher à voir celui que tu as nommé.

— J'obéirai, dit Myrrha. Mais vous ne m'aviez jamais parlé si durement.

— Je n'ai point voulu te faire de chagrin, dit le vieillard en caressant les cheveux de l'enfant. Je t'ai parlé ainsi parce que je t'aime.

— Alors, dit Myrrha, appuyez-vous bien sur moi et n'ayez pas peur de trop peser. Je suis forte.

Et le vieillard et la jeune fille, pareils à un Œdipe et à une Antigone, sortirent lentement derrière la foule des fidèles.

*

Myrrha avait seize ans. Fille d'une Gauloise qui était morte en la mettant au monde, et d'un esclave nommé Styrax, employé dans les cuisines de l'empereur, elle avait grandi dans le coin des jardins de César où se serraient les maisonnettes des esclaves et dans les salles souterraines du palais.

Elle était comme une fleur humble et délicate poussée sous les pieds de granit d'un colosse.

Elle n'avait jamais vu Néron. Elle ne le connaissait que par les conversations des autres esclaves. Elle entendait parler de sa puissance, de ses talents, des banquets et des fêtes qu'il donnait, jamais de ses crimes : car les murs avaient des oreilles et le moindre mot imprudent eût été recueilli et rapporté à l'empereur. Elle se le représentait comme un être extraordinaire, unique, mystérieux,

terrible et beau, qui menait là-haut, bien loin au-dessus d'elle, une vie triomphale et quasi divine. Et il y avait, dans les sentiments qu'il lui inspirait, de l'émerveillement, de l'effroi, une sorte de curiosité immobile et qui n'osait se contenter.

Un jour, un plat composé par Styrax plut tellement à l'empereur qu'il voulut savoir le nom du cuisinier, fit appeler le pauvre homme et l'affranchit tout aussitôt, à condition qu'il resterait à son service.

Ainsi, ce tout-puissant prenait la peine d'être bon ! Myrrha en fut pénétrée d'une profonde et tremblante gratitude.

Mais Styrax, qui était un homme simple et droit, resta triste et comme effrayé de son aventure. C'est qu'il avait vu de près la gloire de Néron et, dans le flamboiement de la fête, l'empereur vautré, demi-nu, avec un visage de fou, et autour de lui, sur les tapis et au milieu des roses effeuillées, une jonchée de corps terrassés par l'orgie... Et il avait peur de sa liberté, parce que c'était l'ivresse de Néron qui la lui avait donnée.

Peu de temps après, Styrax mourut, soit qu'il eût contracté à la chaleur de ses fourneaux quelque lente maladie qui tout à coup se déclara, soit que le chef des cuisines (ce fut le bruit qui courut) l'eût empoisonné par jalousie.

La vieille Mammæa recueillit Myrrha chez elle dans sa petite chambre de la Suburre. Elle lui apprit à faire des broderies pour les robes des dames romaines. Et c'est de ce métier qu'elles vivaient toutes deux.

Calliste habitait la même maison. Il était âgé de plus de quatre vingts ans. Jadis, en Palestine, il avait été préposé au péage d'un pont sur le Jourdain. Là, il avait vu plusieurs fois Jésus et ses premiers compagnons. Comme ils étaient pauvres et qu'ils lui plaisaient par leur simplicité et leur bonté, il les laissait passer pour rien. Néanmoins il n'avait osé croire d'abord à la « bonne nouvelle », et c'est seulement après le supplice de Jésus qu'il s'était donné à lui.

Venu à Rome avec l'apôtre Pierre, il l'avait aidé à y annoncer l'Évangile. Et, depuis que Pierre et Paul étaient retournés en Asie pour visiter les églises, il avait acquis une grande autorité sur les fidèles, parce qu'il était très saint, et aussi parce qu'il était désormais le seul, parmi eux, qui eût vu le Christ.

Et, tandis que d'autres prêtres, tels que Timothée, gouvernaient un peu rudement leur troupeau et songeaient à fixer les dogmes de

la religion nouvelle, afin de rendre l'Église plus forte. Calliste était indulgent aux pécheurs, pourvu qu'il n'y eût point chez eux de malice ni de dureté, et il ne prêchait guère que l'amour de Dieu et des hommes. Et, dans toutes les circonstances où il avait à se prononcer, il répétait :

— Oui, voilà ce qu'*il* eût fait, voilà ce qu'*il* eût dit. Je le sais, car je *l'*ai vu.

La première fois qu'il rencontra, dans l'escalier de la maison de Suburre, sa petite voisine Myrrha, il fut frappé de sa grâce et de son innocence. Il lui parla et n'eut pas besoin d'en dire beaucoup : d'elle-même l'âme de Myrrha allait au Christ. Le vieillard et la jeune fille se comprirent sans peine et s'aimèrent, étant tous deux charitables et purs.

Et c'est Myrrha qui, chaque semaine, conduisait Calliste à l'assemblée des fidèles et qui le ramenait.

* * *

Calliste et Myrrha suivaient la voie Appienne, dallée de larges blocs et bordée de tombeaux dont la blancheur éclatait çà et là parmi les chênes-verts, les ifs et les lauriers-roses. Le soir tombait et, devant eux, la ville profilait ses dômes, ses arcs et ses frontons sur le ciel violet. Et ils marchaient vers l'énorme cité, portant sous leur front, eux si humbles, la pensée nouvelle qui devait conquérir cette maîtresse du monde.

Myrrha songeait, retombée dans sa tristesse.

— Mais, dit elle enfin, qu'a donc fait l'empereur Néron ?

— Des choses telles, Myrrha, que je n'oserais te les dire toutes et que tu ne saurais même les concevoir.

— Mais encore ?

— Je ne te parlerai pas de ses plaisirs ni des profanations affreuses et publiques auxquelles il livre son corps. Et il ne lui suffit pas d'être impur : il voudrait que tout le genre humain le fût avec lui. Sa joie est de flétrir tout ce qu'il peut atteindre. Je ne puis t'en dire davantage. Par lui, Rome entière est devenue un cirque, une taverne, un mauvais lieu.

— Mais, dit Myrrha, si l'empereur est ainsi, n'est ce point

parce qu'il peut tout ce qu'il veut, et parce que la vérité ne lui a pas encore été annoncée ? Qui sait ? Il peut être tout ce que vous dites sans avoir le cœur tout à fait mauvais, et sans être méchant ni cruel.

— Celui-là est toujours méchant, dont l'unique pensée est d'assouvir son corps ; et ta douceur, Myrrha, te vient de ton innocence. Mais au reste, Néron a empoisonné son frère ; il a fait mourir sa femme, qui était une princesse bonne et vertueuse. Il a tué Sénèque et Burrhus, ses anciens précepteurs. Or, c'étaient de fort honnêtes gens ; même, l'apôtre Paul faisait le plus grand cas de Sénèque : il avait eu plusieurs entretiens avec lui et espérait l'amener à la foi. Néron en a tué beaucoup d'autres, par jalousie, haine de la vertu ou cupidité. Enfin il a voulu noyer sa mère, et, n'ayant pu y réussir, il l'a fait tuer par un centurion. Il n'est pas seulement le plus infâme des histrions ; il est le plus cruel des meurtriers et des bourreaux... Mais qu'as-tu, Myrrha et à quoi songes-tu ?

De ses yeux élargis, la jeune fille semblait regarder quelque chose d'horrible, qu'elle faisait effort pour se figurer, quoiqu'elle en eût peur... Elle murmura d'une voix lente :

— Je songe qu'aucun homme n'est plus à plaindre que l'empereur Néron.

*

Myrrha avait vécu jusque-là fort retirée, entre le vieux Calliste et la vieille Mammæa. Et, dans la rue, elle avait toujours évité de se mêler aux conversations des badauds et des commères devant les échoppes des marchands. Mais maintenant, chaque fois qu'elle sortait pour porter son ouvrage ou faire des emplettes, elle s'attardait dans la foule, écoutait ce qui s'y disait, et, quand elle rencontrait des gens de sa connaissance, les interrogeait sur l'empereur.

C'était le barbier Scévola qui lui répondait le plus abondamment. Sa boutique s'ouvrait au coin de la maison qu'habitait Myrrha. Son métier lui permettait d'être renseigné sur beaucoup de choses, et ses propos résumaient assez exactement l'opinion du peuple sur ce qui intéressait si fort la jeune fille :

— Oui, c'est vrai, on en dit de toutes sortes au sujet de l'empereur Néron... Il y a d'abord la mort du prince Britannicus. L'affaire a paru louche : ce n'est pas moi qui vous en dirai le fin mot, attendu que je ne le sais pas. Mais ce que je sais bien, c'est que, lorsque deux princes se disputent le gouvernement, cela va toujours mal. Comme cela, du moins, nous sommes tranquilles... Il y a aussi la mort de sa mère ; mais je n'en sais pas plus sur cette histoire-là que sur l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la mère était une fière coquine et qui ne s'était pas gênée dans le temps pour faire manger à son mari, l'empereur Claude, de mauvais champignons. Sans compter qu'elle voulait régner à côté de son fils et qu'elle se mêlait de choses qui ne la regardaient pas. Ce n'était pas amusant pour lui, il faut être juste... Quant à sa première femme, l'impératrice Octavie, ce qui lui est arrivé est bien malheureux pour elle : mais on ne la connaissait seulement pas ; elle était fière et ne se montrait jamais en public. Aussi, quand on a su qu'elle était morte, cela n'a pas produit grand effet... Enfin tout cela n'est point mon affaire. C'est de la politique. Il faut que quelqu'un soit le maître, n'est-ce pas ? Il y en a encore pas mal d'autres dont l'empereur s'est débarrassé : mais c'étaient des riches et des aristocrates, de ceux qui voudraient qu'on ne fasse jamais rien pour le peuple. Lui, l'empereur, il s'occupe de nos intérêts. Il a fait des lois pour empêcher les avocats de se faire payer si cher. Il aurait voulu supprimer les impôts indirects. Le Sénat s'y est opposé. Alors, le prince nous venge en frappant les nobles... Ce n'est pas un mauvais empereur pour nous...

— Je lui dois d'être libre, ne put s'empêcher de dire Myrrha. C'est lui qui a affranchi mon père.

— Vous voyez bien ! reprit le barbier. Et puis, on n'a jamais donné tant de fêtes, ni de si belles. Même il paye de sa personne pour nous distraire. L'autre jour encore, aux courses des fêtes de la Jeunesse, il a conduit un char... Il a été vainqueur. C'était peut-être arrangé d'avance, mais on lui doit bien cela.

— Vous l'avez vu ?

— Comme je vous vois.

— Et comment est-il ?

— Ah ! ce n'est pas parce qu'il est l'empereur, mais c'est un bel homme. Et un air !... On sent qu'il ne faudrait pas lui manquer.

On a beau dire, ce n'est pas un homme comme nous autres... Enfin, il fait ce qui lui plaît et ceux qui y trouvent à reprendre....

eh bien, qu'ils s'en aillent causer ailleurs que chez moi... Je ne dis pas cela pour vous, Myrrha.

*
* *

Myrrha était de plus en plus inquiète. Certes elle ne doutait point de la parole de Calliste, et même, les propos du barbier confirmaient sur bien des points ce que lui avait dit le vieux prêtre. Quand elle essayait de se représenter dans leur réalité les crimes de Néron, elle en frissonnait d'épouvante; elle avait grande pitié des victimes. Mais en même temps cela lui faisait presque plaisir de savoir que Néron n'était pas haï du peuple.

A force de penser à l'empereur, une envie secrète grandissait en elle. Si elle pouvait le voir! Rien qu'une fois! Après, elle serait plus tranquille. Non pas qu'elle oubliât sa promesse : elle était résolue à ne rien faire pour le rencontrer; et, du reste, elle s'avouait à peine son propre désir, tant il s'y mêlait de terreur.

Elle ne croyait donc pas mal agir le matin où elle alla faire visite au vieux Ménalque, un ancien ami de son père. Ménalque était un des jardiniers de Néron. Il demeurait au coin d'une grande terrasse, dans une maisonnette cachée par des arbres, et l'on pouvait entrer chez lui sans passer par le jardin impérial. Myrrha apporta à la petite fille du bonhomme une poupée d'argile qu'elle avait habillée comme une patricienne; mais la vérité, c'est qu'elle venait pour parler de Néron.

Aussi ne tarda-t-elle pas à raconter à Ménalque tout ce que Calliste lui avait dit, et elle ajouta :

— Tout cela est-il vrai? vous devez le savoir, vous qui êtes ici depuis si longtemps et à qui les esclaves du palais ont coutume de faire leurs confidences.

D'un geste brusque, Ménalque entraina Myrrha au fond de la chambre, regarda tout autour de lui et, se penchant à son oreille, murmura très bas :

— Oui, tout ce qu'on a dit est vrai, et je sais des choses plus terribles encore.

Puis, sans remarquer la pâleur subite de la jeune fille :

— Je n'en parle jamais, désirant mourir en repos.

Et détournant l'entretien :

— Mais, puisque vous voilà, vous plairait-il de vous promener

un peu aux alentours? C'est la partie du jardin la plus éloignée du palais, et l'empereur n'y vient jamais, du moins à cette heure de la journée.

— Je veux bien, dit Myrrha.

Ménalque sortit avec elle, puis la quitta pour aller à son travail.

Une vaste avenue bordée d'arbres géants se déroulait du palais jusqu'à la terrasse et se terminait par un haut portique, d'où l'on dominait toute la ville. Vers le milieu de l'avenue s'étendait un large bassin circulaire, où des tritons de bronze aux croupes écailleuses vomissaient l'eau en vibrantes fusées. De chaque côté, à des intervalles réguliers, des dieux, des déesses, des satyres et des nymphes dressaient leurs corps blancs.

Myrrha n'osait les regarder, redoutant leur immodestie, ou de peur de trouver de la beauté dans ces représentations d'idoles. Et d'ailleurs, bien qu'elle fût seule, elle était toute timide à cause de la pompe et de la majesté du lieu.

Tout à coup elle entendit un bruit de voix et vit déboucher dans l'allée une bande de promeneurs magnifiquement vêtus.

Vite elle se jeta derrière un massif de feuillage.

Bientôt ces hommes passèrent devant elle. D'abord l'empereur, appuyé sur un bel adolescent au teint de cuivre, aux longs yeux et à la bouche écarlate; puis, à une distance de quelques pas, ses compagnons habituels Othon, Sénécion, Tigellin, avec des visages pâles et fins, la démarche molle et balancée.

Myrrha ne voyait que Néron. Elle le reconnut à sa ressemblance avec les effigies des monnaies, et surtout à l'air et à l'expression de son visage.

D'étroites frisures noires dentelaient son front bas, dur et lisse, La voûte nette et profonde des sourcils faisait une ombre à ses yeux verts, tout alanguis de rêve. La mâchoire était large, le menton saillant, la lèvre lourde. Il y avait en lui du dieu et de la bête.

Des broderiès d'or brillaient doucement dans les plis de sa toge de soie blanche; un collier de rubis faisait rouler sur sa poitrine des gouttes de sang et de feu; et la main grasse qu'il appuyait sur l'épaule du bel enfant brun jetait des étincelles à chaque pas, tant elle était chargée de joyaux.

Myrrha, quoiqu'elle ne fût qu'une ignorante petite fille, eut l'impression que cet homme était infiniment éloigné d'elle, non seulement par sa condition terrestre, — lui maître du monde, elle si obscure et si pauvre, — mais par le fond même de sa pensée et de

son âme. Et en même temps elle fut frappée de l'immense tristesse de ce tout-puissant. Ce qui se passait en elle était étrange. C'était comme si elle eût eu pitié de lui, de très bas, en tremblant, et comme si sa pitié eût eu à traverser l'infini d'un monde.

Au moment où il longea le massif derrière lequel elle était blottie, Néron parlait. Il parlait pour lui seul, sans se retourner vers ses compagnons. Et voici ce que Myrrha entendit :

— ... Je m'ennuie... Ma puissance est trop limitée. Les plaisirs que je puis me procurer, j'en suis rassasié ; et ceux que je rêve sont irréalisables, même pour moi... Je suis plus riche que les anciens rois de Perse ; mais, quoi que je fasse, je ne tiendrai jamais entre mes mains tous les trésors de l'univers... Il y a dans les voluptés des sens un degré suprême où j'atteins quelquefois à force d'artifice, mais où je ne puis me maintenir... J'ai fait mourir beaucoup d'hommes ; mais je ne puis tuer tous mes ennemis, car je ne les connais pas tous... Je suis le plus grand des poètes ; mais je suis obligé, pour composer des vers, de choisir les mots avec effort, et de compter et de mesurer les syllabes... Je suis le plus harmonieux des chanteurs ; mais je suis obligé pour conserver mon admirable voix, d'user sobrement de vin et de me priver de nourriture que j'aime... Tout cela est absurde et irritant... Je suis bien malheureux... J'insulterais les dieux, si les dieux existaient... Être le plus grand des hommes, — et n'être que cela, ô rage !... Que ce jardin est mesquin ! et qu'il est monotone ! Je voudrais des jardins si vastes qu'on y verrait des forêts, des fleuves, des montagnes et des lacs, et que tous les plus nobles aspects que peut prendre la face de la terre s'y trouveraient réunis, d'autant plus beaux qu'ils seraient l'œuvre, non de la nature, mais de l'art, et qu'on y sentirait la puissance et la volonté d'un homme.

Il était arrivé au bout de la terrasse, sous le portique de marbre. Il se pencha sur la balustrade et regarda à ses pieds la houle immobile des toits se déroulant jusqu'à l'horizon :

— Que cette ville est laide ! dit-il.

Et il ajouta :

— Je la brûlerai.

(*A suivre.*) Jules Lemaître.

L'ÉCHÉANCE

(Suite)

Il y avait un mois peut-être qu'Eugène avait déploré, dans les termes que j'ai rapportés, l'obstination de ses parents à ne pas vivre avec lui. Je ne l'avais plus revu depuis lors, et je ne m'en étais pas trop étonné, connaissant les exigences de son travail. Je ne me doutais pas que, pendant ces quatre semaines, sa pensée était occupée de tout autre chose que des maladies de la dénutrition, — l'objet favori de ses études; — et qu'il inaugurait, presque malgré lui, une enquête dont la poursuite l'eût fait reculer peut-être, s'il en eût deviné l'aboutissement. Mais non. C'était une de ces intelligences viriles, — on les compte, même dans sa profession, — pour lesquelles aucun sentiment ne prévaut contre le courageux désir de vivre dans la vérité, si dure soit-elle. Je le revois encore au terme de ces quatre semaines, entrant chez moi, un peu avant onze heures. C'était un moment incommode pour lui à cause de ses travaux, et qui seul indiquait une circonstance exceptionnelle. L'expression de son visage l'indiquait davantage encore. Une évidente contrainte crispait ses traits, et dans ses yeux, si transparents d'habitude, si pleins de la belle ardeur claire de l'étude, je lisais comme une angoisse implorante, celle d'un homme sur le point de hasarder auprès d'un autre une démarche qu'il voudrait ne pas même voir discutée. Il n'y mit d'ailleurs aucune diplomatie, et ce fut avec une décision toute chirurgicale qu'il m'aborda :

— « J'ai un service très délicat à te demander. Je commence par te déclarer que, si tu ne juges pas à propos de me le rendre, je n'en serai pas offensé. Je te prie seulement de réfléchir avant de me répondre non... »

— « Je te promets de faire tout ce que je pourrai pour te répondre oui, » dis-je sur le même ton sérieux qu'il venait de prendre pour

(1) Voir *La Lecture*, page 5.

me parler. Sachant son aversion pour tout étalage, une telle entrée en matière annonçait chez lui une décision raisonnée, et je l'estimais trop pour ne pas me placer aussitôt au diapason de gravité qui était le sien.

— « Merci, » reprit-il, en me serrant la main. Puis, sans autre préambule : « Je t'ai raconté avec quelle étrange obstination mes parents ont définitivement refusé d'habiter avec moi. Je t'ai dit aussi que ce refus n'était qu'une conséquence d'un parti pris général, celui de ne rien changer à leur train de vie, alors qu'ils le peuvent et qu'ils le doivent. C'est comme s'ils craignaient, en participant à ma vie, de participer à une fortune mal gagnée, et cependant tout ce que j'ai, tout ce que j'aurai au monde, c'est le résultat de mon travail et du leur. C'est eux qui m'ont fait ce que suis, par leurs sacrifices. Tu en es témoin. Si j'ai eu mon temps à moi, tout mon temps, si je n'ai subi aucun esclavage de métier, eux seuls l'ont permis, en se dévouant à moi, d'un dévouement qui est allé du petit au grand, toutes les heures, pendant des années. Et je ne l'acceptais, moi, ce dévouement, qu'avec l'espoir, qu'avec la certitude de dorloter leur vieillesse. Et ils me la dénient, cette pauvre joie, dont l'attente me justifiait, vis-à-vis de moi-même, de tant recevoir d'eux... »

— « Ne te laisse pas aller à ce sentiment, » interrompis-je, « il n'est digne ni de toi ni d'eux. Il y a des cœurs envers qui c'est être ingrat que de vouloir être reconnaissant. On doit prendre ce qu'ils vous donnent comme ils vous le donnent, sans compter... On les paie en les aimant... »

— « C'est parce que je les aime, » reprit-il, « et parce que je sais combien ils m'aiment, que leur attitude vis-à-vis de moi me tourmente. Tu te souviens que j'ai cru à quelque *phobie*. Le mot t'avait même amusé. J'ai pensé que ma mère surtout, dont je sais le catholicisme tout méridional, pouvait être dominée par quelque hantise de scrupule... Bref, depuis que je ne t'ai vu, il y a un mois, j'ai renoncé à discuter avec eux cette question qui devrait être si simple, n'est-ce pas? Je me suis installé rue Bonaparte, dans mon nouvel appartement, en leur gardant la chambre que je leur avais préparée... Et, malgré moi, je me suis mis à les regarder. Le mot peut te paraitre étonnant, puisque je ne les ai jamais quittés. C'est ainsi pourtant. Sauf à l'époque où j'avais craint, pour ma mère, un commencement d'hépatite, je ne leur avais jamais appliqué cette acuité d'observation qui se développe

en nous par notre métier. Ce fut comme si le fils s'abolissait en moi tout d'un coup pour céder la place au clinicien... Il m'est très difficile de t'expliquer un état qui n'a sans doute pas d'analogue. Je vais te le faire comprendre pourtant : si la faculté professionnelle n'était pas à de certains moments comme endormie chez nous, aucun médecin ne serait jamais amoureux, et si, d'autre part, cette faculté une fois éveillée ne dominait pas tout l'homme, aucune jolie cliente ne serait en sûreté auprès d'un médecin. Je ne connais pas d'exemple qui montre mieux de quel dédoublement notre éducation technique nous rend capables... Je constatai donc, au cours de cette crise d'analyse, que mon père et ma mère étaient plus touchés que je ne l'avais remarqué jusqu'ici, et chacun dans la donnée de son tempérament. Lui est en train de faire du mal de Bright, elle de faire de la maladie de foie. Mais passons. Je t'épargne le détail d'une enquête dont le seul intérêt pour ce que j'ai à te demander est dans le résultat : j'en arrivai à la conclusion qu'il y avait dans leur existence un principe de souci caché, et que je n'avais jamais soupçonné... »

— « Un souci dont tu ne sois pas l'objet ? » interrompis-je ; « moi aussi je les ai regardés, tes pauvres parents. Ce n'est pas possible... »

— « Mais écoute donc, » reprit il avec impatience. « Il y a huit jours, au sortir de l'hôpital, — je fais un intérim à l'Hôtel-Dieu, — ces idées m'obsédaient plus encore que d'habitude. Il faut te dire que j'avais laissé maman la veille avec une mine inquiétante. La visite des malades avait été plus courte que je ne pensais. Je calcule que j'ai le temps, avant l'école pratique où j'avais rendez-vous, de passer rue Amyot prendre des nouvelles. J'arrive. Je monte les trois étages, et, sur le palier, comme j'allais sonner deux coups, — c'est depuis vingt ans ma manière d'annoncer ma rentrée, — j'entends des éclats de voix qui viennent de l'intérieur. On eût dit que l'on se disputait derrière la porte. Impossible de distinguer les mots, mais je reconnais une des voix, celle de mon père. L'autre, non. Une minute je tendis l'oreille, sans rien saisir que des bribes de phrases, entre autres cette exclamation poussée par mon père, à deux reprises : « Mais c'est une honte, c'est une honte !... » Tout d'un coup, la pensée que, si la porte s'ouvrait, je serais surpris par lui ou par ma mère à jouer le rôle d'espion, me fit prendre la poignée de la sonnette. Au double tintement qui révélait ma présence, les voix se turent. Le pas de mon père s'ap

procha. J'étais dans un de ces moments où la machine nerveuse est si tendue qu'elle enregistre les plus petits signes. Rien qu'au craquement du parquet sous son pied, j'aurais deviné que mon père tremblait. Je l'aurais deviné aussi, à la manière dont il fit jouer la serrure, en s'y reprenant à trois fois. Il était si déconcerté qu'à peine trouva-t-il les mots pour répondre à ma question : « Tu étais avec quelqu'un? Je te dérange? » — « Pas du tout, » fit-il, et il continua : « La maman n'est pas là. Mais si tu veux attendre une minute, je finis et je suis à toi. » Il ne voulait pas que je visse la personne avec laquelle il venait d'avoir cet entretien violent. Cette personne, au contraire, désirait sans doute me voir, car, à l'instant où mon père m'introduisait dans la salle à manger, la porte de la cuisine où il avait poussé son visiteur s'ouvrit toute grande. La même voix que j'avais entendue quereller mon père dit : « Monsieur Corbières, je ne veux pas vous importuner. Je reviendrai pour la petite chose : » et en même temps je vis apparaître un homme, de notre âge peut être avec des traits assez fins dans un masque horriblement dégradé, des épaules pointues, un corps décharné qu'habillaient des vêtements ignobles. Tu les connais, ces haillons du *tapeur* professionnel, sur qui finissent nos vieilles redingotes, nos vieux pantalons et nos vieux chapeaux devenus d'innomables loques. Celui-là puait l'alcool et la pipe, et il avait, dans ses yeux aux paupières rougies, ce regard d'hébétude et d'insolence que j'ai si souvent vu aux gens de son espèce. Cela fait un mélange d'orgueil et d'abrutissement qui annonce la paralysie générale toute prochaine. Il me dévisagea, en répétant : « Je reviendrai, » et sortit en traînant sur le parquet, avec une démarche arrogante, ses pieds chaussés de bottines crevées. »

— « C'est un malheureux à qui ton excellent père fait la charité, voilà tout, » lui répondis-je. « Il serait plus prudent de ne pas recevoir seul de pareils personnages, c'est vrai. Mais ces mendiants parisiens sont organisés en *camorra*, comme ceux de Naples. Ils se renseignent les uns les autres, et celui-là sait que M. Corbières n'est pas très riche, sois-en sûr... »

— « Oui, » reprit Eugène. « C'est un mendiant, cela ne fait pas de doute. Mais ce n'est pas seulement un mendiant... »

— « Que veux-tu dire?... »

— « Je veux dire que, dans le timbre de sa voix, tandis que j'écoutais derrière la porte, dans sa façon de s'en aller, dans l'accent de son : « je reviendrai », il y avait comme une menace,

resque une autorité... Et si c'était un mendiant ordinaire, mon père aurait il été troublé de mon arrivée, à ce degré? aurait-il éludé mes questions, une fois seuls? m'aurait-il demandé de ne pas parler de cette rencontre à ma mère?... »

— « Mais oui, mais oui, » répliquai-je. « Tout s'explique si tu supposes précisément que c'est quelque mauvais pauvre à qui ta mère, plus sage, refuse l'aumône et qui essaie de se faufiler chez vous à son insu, pour arracher une poignée de sous à la pitié de M. Corbières... »

— « Tu n'as pas vu cet homme et mon père l'un en face de l'autre, » répondit Eugène. « Moi qui les ai vus, j'ai senti le mystère, aussi nettement que je sens ce feu... » Et il étendit sa main vers la flamme qui brillait dans le foyer, souple et dorée. « Je l'ai tellement senti, » continua-t-il, « que je me suis laissé entraîner, sous l'influence de cette impression, à un acte incroyable. En arrivant chez mon père, j'avais renvoyé ma voiture, pour faire un peu d'exercice, et marcher jusqu'à l'école. Quand je quittai la rue Amyot, le hasard voulut que je prisse la rue de la Vieille-Estrapade, pour obliquer ensuite par la rue Saint-Jacques. Je ne sais si tu te rappelles qu'avant d'arriver à la rue Soufflot, il y a là, sur la main gauche, une espèce de taverne, un débit de liqueurs plutôt, d'un caractère assez étrange avec tout un décor de tonneaux et de tables en bois brut?... Ce n'est pas le marchand de vin et ce n'est pas le café. Le public qui fréquente là n'est pas non plus celui des cafés ni des marchands de vins. Quelques ouvriers y vont, très peu, mais surtout des bourgeois en train de se déclasser ; des pions sans collège, des peintres sans atelier, des publicistes sans journal, des poètes sans éditeur, de futurs avocats sans causes, des carabins sans inscriptions. La boisson favorite du lieu est l'absinthe. Je ne passe jamais devant cet endroit sans y jeter un coup d'œil, presque malgré moi. J'y ai quelquefois repêché de vieux camarades d'hôpital... J'y regardai, ce matin-là encore, et je reconnus, accoudé sur une des tables du fond, avec un verre auprès de lui, rempli de l'affreuse drogue verdâtre et laiteuse, l'énigmatique réfractaire que je venais de rencontrer chez mon père. Comme je restais là, immobilisé par la curiosité, il releva la tête et regarda de mon côté. Je reculai, comme un coupable pris en flagrant délit, et je me cachai derrière l'auvent d'une boutique voisine. Peine perdue! Il était déjà complètement ivre et incapable de se remettre mon visage. Le sien me frappa, cette fois, plus sinistrement que tout à l'heure, à

cause du contraste entre la stupeur hagarde de l'intoxication et cette finesse de traits dont je t'ai parlé. Il y a deux types très nets d'alcooliques : le brutal, et, — si l'on peut employer un pareil mot pour une pareille abjection, — le délicat. Il y a l'ivrogne qui s'est mis à boire par grossièreté et celui qui se grise cérébralement, par nervosisme dépravé, pour oublier, le plus souvent pour s'oublier. C'est l'ivresse plus particulièrement propre au buveur d'absinthe, celle d'un Musset, d'un Verlaine. C'était celle de mon inconnu. C'est la plus triste. Je renonce à t'exprimer en effet la mélancolie singulière dont cette tête était empreinte. J'y lisais maintenant, non plus l'insolence, ni l'orgueil, mais une détresse infinie et irrémédiable, celle d'une destinée à jamais manquée. A un moment, il leva son verre et il rit convulsivement à sa pensée, d'une bouche où manquaient les dents de devant. Ce trou noir dans cette face livide et déjetée, devant ce poison de couleur trouble comme du lait d'euphorbe, dans cet antre dont l'âcre relent, — un écœurant arome d'eau-de-vie au rabais — arrivait jusqu'à moi, c'était un spectacle presque terrible, je te jure. L'ivrogne vida ce verre d'un trait. Ce devait être le quatrième ou le cinquième, car il posa sur la table, pour payer, une pièce blanche dont on ne lui rendit pas la monnaie. Or les consommations, dans ce bouge, coûtent trois ou quatre sous. Puis, tout raide et automatique, avec cette allure de somnambule flageolant où se devine la décoordination de la moelle, la fixité du but dans la vacillation du mouvement, il se lève, sort de la boutique, prend le trottoir. Je prends le trottoir derrière lui. Il va. Je vais. Nous dépassons la rue des Feuillantines, le Val-de-Grâce, le boulevard de Port-Royal. Il s'arrête enfin, rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant la porte d'une de ces maisons à cour intérieure, qui sont de véritables cités de miséreux... Je l'attends... Il ne reparaît pas... »

— « Et alors? » fis-je, comme il hésitait.

— « Alors, » reprit-il avec le visible embarras d'un homme très scrupuleux, à qui des procédés d'inquisition louche répugnent dans toutes les circonstances, « je suis entré, j'ai avisé le concierge, je l'ai interrogé, et je sais le nom de l'individu. Il loge bien là, et il s'appelle ou se fait appeler Pierre Robert. »

— « Hé bien! Il faut aller tout de suite à la Préfecture de police, » repris-je, « tu seras renseigné, avec ce nom et cette adresse. »

— « J'y ai pensé, » répondit Eugène, « et puis j'y ai renoncé, en

me tenant un raisonnement très simple : mon père a été au ministère de l'Intérieur. Il sait mieux que personne les procédés à prendre pour se défendre contre un maître chanteur. S'il ne les a pas pris, c'est qu'il a une raison... »

— « Mais quelle raison ? » insistai-je.

— « Ah ! » fit-il avec une émotion grandissante, « est ce que je sais ?... A force de tourner et de retourner toutes les possibilités dans mon esprit, j'en suis arrivé à m'imaginer que ce garçon était un enfant naturel de ce pauvre père, qu'il l'avait eu avant le mariage et qu'il le cachait à sa mère... Que celle ci, sensible comme elle est, soupçonne la vérité, sans la savoir au juste, et cela explique tant de choses !... Cette hypothèse n'eut pas plutôt pointé dans ma pensée qu'elle y fit certitude. Je te dis cela, pour te prouver que j'en suis, vis-à-vis du trouble où je vois mes parents, à l'état morbide... Je ne distingue plus bien le possible du réel. A partir de ce moment, je commençai de passer et de repasser sans cesse par cette rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant cette maison. Elle m'attirait et me faisait peur à la fois. L'idée que cet abominable dégénéré, dont j'avais suivi le pas incertain le long du trottoir de ce populeux quartier, pouvait être mon frère, me donnait un de ces inexprimables frissons qui nous secouent jusqu'à la racine de notre être... Je te passe mes folies, — car c'étaient des folies, j'en conviens, — mais l'attitude de mon père à mon égard augmentait ce désarroi mental. Nous ne nous sommes pas vus une fois en tête à tête, depuis la scène que je t'ai racontée. Il avait éludé mes questions, je te l'ai dit aussi, pour que je n'en parlasse pas à ma mère. Cette supplication du silence, je la retrouvais dans ses yeux à chaque nouvelle visite. C'était de quoi m'enfoncer dans mes imaginations, jusqu'à ce qu'en passant de nouveau rue du Faubourg-Saint-Jacques, devant la maison que je t'ai décrite hier dans l'après-midi, j'y aie vu entrer ma mère... »

— « Et tu en conclus ? » interrogeai-je, subissant malgré moi la suggestion de l'enquête passionnée à laquelle il se livrait devant moi.

— « Rien, » répondit il, « sinon que mon hypothèse est fausse. Du moment que ma mère connait, elle aussi, ce personnage, il n'est pas ce que j'avais supposé... C'est un raisonnement qui peut sembler spécieux. Pour moi il est évident : en me suppliant, comme il a fait, de ne pas parler de cette rencontre chez lui avec ce Robert, mon père n'a rien voulu cacher à ma mère *concernant*

cet homme, il a voulu lui cacher quelque chose *me concernant*. Pourquoi ?... Oui, pourquoi ?... »

Il se taisait, sans que je trouvasse même une parole pour compatir à l'étrange anxiété dont je le voyais saisi. Qu'il y eût quelque chose d'anormal jusqu'au mystère dans l'ensemble des faits auxquels il venait de m'initier, j'étais bien obligé de le reconnaître. Mais la suite du discours que m'avait tenu Eugène supposait un rapport, entre ces faits d'une part, et, de l'autre, le refus que ses parents avaient opposé à sa demande d'habiter avec lui. Or, comment admettre ce rapport ? Comment admettre davantage que les troubles de santé, dont il prétendait son père et sa mère atteints, eussent une relation quelconque avec l'existence de ce Pierre Robert, à moins que ce maître-chanteur probable, ce mendiant et cet ivrogne certain ne fût l'enfant naturel, non pas du père, mais de la mère ? Ce fut l'hypothèse qui pointa soudain, pour prendre le mot du médecin, dans mon esprit à moi, et j'entrevis cette horrible complication : une jeune fille se laisse séduire. Elle a un enfant. Elle se marie sans dire sa faute. L'enfant grandit loin d'elle qui refait sa vie. Elle a un autre enfant, légitime, celui-là. Un jour, le premier enfant reparaît. Il a retrouvé les traces de sa mère. Il menace. La malheureuse femme avoue tout à son mari qui lui pardonne. Mais le fils légitime pardonnerait-il ? La mère agonise de terreur à l'idée de perdre cette chère estime, et le mari pousse la grandeur d'âme jusqu'à comprendre cette terreur et jusqu'à la partager.... Telles étaient les pensées qui m'envahissaient, tandis que mon ami, toujours silencieux, marchait dans la chambre, de long en large. N'étaient ce pas les siennes aussi, à cette seconde? Je n'osais ni lui parler, ni presque le regarder, de peur que cette identité de conclusions ne se révélât à nous subitement. Cette vérité-là lui eût été très douloureuse. Pouvais-je prévoir que la vérité vraie serait plus douloureuse encore?

III

C'est pour cela, — pour ne pas dénoncer la gravité de mon soupçon à ce fils tourmenté, — que j'acceptai la proposition, cependant très singulière, par laquelle se termina cette confidence. Il me sembla que le plus sûr moyen de le calmer était d'entrer

dans ses idées, même en les jugeant, à part moi, peu raisonnables.

— « Maintenant arrivons au but de ma visite, » reprit-il donc; « je ne t'ai rien caché de ce qui me préoccupe, d'abord parce que je te sais mon ami, et puis pour avoir le droit de te demander un service, vraiment en dehors, je m'en rends compte, de nos habitudes. Je te répète ce que je te disais en commençant : tu répondras non, si tu veux répondre non... Voici... Je veux savoir à quoi m'en tenir sur ce Robert. *Je le veux...* » — et il mit dans ce mot l'indomptable énergie de sa nature si concentrée. — « J'ai pensé à me rendre moi-même chez lui, pour le faire parler. Puis, j'ai raisonné. Il m'a vu chez mon père. Très probablement, il a deviné que j'étais l'enfant de la maison. Il se défiera... Hé bien ! Toi qu'il ne connait pas et dont il ne peut pas se défier, veux-tu te charger de cette démarche ?... Cet homme est un indigent. Il mendie chez mon père, ailleurs encore. Je l'ai compris aux renseignements de la concierge. Tu viens chez lui, par charité. Tu lui laisseras une aumône. Comme cela ta conscience sera tranquille. Et tu le feras causer. Tu sauras sa vie, qui il est, d'où vient, enfin quelque chose... »

— « Je saurai ce qu'il voudra bien me dire, » répliquai je, « mais, pour toi, j'essaierai de le faire parler... Ne me remercie pas, » continuai-je, comme il me prenait la main à nouveau, et me la serrait d'une de ces étreintes viriles, plus éloquentes que toutes les protestations, « c'est trop simple... Et quand veux tu que j'aille voir cet homme ? »

— « Tout de suite, » fit-il vivement, « si c'était possible. Je viens du faubourg Saint-Jacques. Il est chez lui... »

Cette preuve que Corbières avait compté sur moi d'une façon absolue aurait vaincu mes dernières hésitations, si j'en avais gardé. Je lui répondis un : « Hé bien ! allons ! » qui mit un sourire de gratitude sur son visage soucieux, et nous descendimes. Dans sa certitude de mon acceptation, il n'avait pas renvoyé son fiacre. Du quartier des Invalides, où je vivais alors, à cette rue du Faubourg-Saint-Jacques, où habitait le personnage inconnu que j'allais tenter de confesser, nous mimes un quart d'heure à peine. Le trajet me parut pourtant bien long. Si cette démarche était extraordinaire, son insuccès était aussi sans conséquence. Cela n'empêchait pas que je n'eusse le cœur serré, comme à l'approche de quelque redoutable épreuve, tant est puissante la contagion de certaines anxiétés. C'est un phénomène tout physique

dont j'ai eu plusieurs exemples, — jamais comme dans cette voiture qui nous emportait, Eugène et moi, vers une scène que je ne pouvais pourtant pas prévoir si cruellement irréparable. Mon compagnon, lui, ne prononça pas un mot, sinon pour arrêter le cocher un peu avant que nous ne fussions arrivés à la maison de Pierre Robert. Il me la désigna et m'en dit le numéro, en ajoutant :

— Je reste ici dans la voiture, à t'attendre...

Deux minutes plus tard, j'avais franchi le seuil de la grande bâtisse délabrée que Corbières m'avait si justement définie une cité de miséreux. J'avais demandé à la concierge la chambre de M. Robert. Je m'étais engagé, sur les indications de cette femme, dans une cour humide et puante, au-dessus de laquelle ouvraient six étages de croisées sans volets, et des cordes tendues de l'une à l'autre supportaient un linge abominable, des haillons élimés, des culottes rapetassées, des loques rapiécées, de quoi empoisonner de microbes plusieurs quartiers. J'avais commencé de gravir un escalier qui desservait quantité de petits logements numérotés, pour arriver, sous les combles, à une porte de galetas, numérotée 63. La clef étant sur la serrure. Je frappai. « Entrez ! » me cria une voix un peu sourde, mais qui n'était pas celle que j'attendais. Elle n'avait ni l'accent éraillé du faubourg, ni la rude brutalité du peuple, et le personnage qui m'apparut, une fois la porte ouverte, était vraiment l'homme de cette voix. Certes, l'usure et le délabrement des guenilles dont Pierre Robert était vêtu lui donnaient un aspect sordide, en accord avec l'ignominie de la chambre, presque sans meubles et répugnante de saleté. Mais cette infamie du costume et du décor faisait encore ressortir chez l'habitant de ce taudis la singulière délicatesse de traits qui avait tant frappé Corbières. L'extrême finesse des cheveux, demeurés très blonds, et la couleur des yeux d'un bleu très doux, sur un teint flétri, comme délavé par des remèdes secrets, accusaient encore la réelle élégance du dessin primitif dans cette tête aujourd'hui avilie. Les mains, ignoblement tenues, dont les ongles étaient rongés jusqu'au sang, n'étaient ni canailles ni communes. Les doigts en restaient minces et maigres. Et surtout l'expression attristée du visage racontait la déchéance sociale et personnelle plus sincèrement que tous les aveux.

Le réfractaire avait à peine dressé la tête à mon entrée. Quoiqu'il fût tard dans la matinée, toutes choses, dans ce taudis, étaient demeurées telles quelles. Une couverture de laine déchirée

trainait sur une paillasse tassée dans un coin, véritable chenil que le dormeur avait dû quitter pour faire un déjeuner dont je pouvais voir sur une table en bois jadis blanc les tristes débris : un chanteau de pain dont il avait arraché la mie en laissant la croûte, faute de dents pour la mâcher, et un reste de fromage d'Italie dans du papier graisseux. Cette charcuterie au rabais lui avait été ce que les poètes contemporains de Louis XIII appelaient *un éperon à boire d'autant*, car un litre vide était auprès, qui avait dû contenir du vin blanc, à en juger, non point par le verre, — il n'y en avait pas, — mais par la couleur des ronds qu'avait tracés sur la table le fond de cette bouteille, humée à même le goulot. Deux chaises, un seau de zinc bossué et privé de son anse, une cuvette et un pot à eau égueulés, un peigne édenté, un morceau de glace brisée sur le mur complétaient l'ameublement. J'oubliais une dizaine de volumes, rangés sur une planche, avec une apparence de soin. C'était le reliquat suprême d'une éducation que j'ai su depuis avoir été brillante, pour aboutir, à quoi? à cet alcoolique déjà troublé par la boisson avant même d'avoir quitté sa chambre, et qui fumait une courte pipe de terre, insoucieusement. La provenance du tabac qui remplissait ce culot était révélée par la collection de bouts de cigares amoncelés sur un coin de la table. Le vagabond les avait ramassés le long des rues. Ce philosophe dépenaillé ne se dérangea pas pour me recevoir; il ne se leva pas de sa chaise; il ne perdit pas une bouffée de son brûle-gueule; et ses yeux bleus ne laissèrent passer aucune curiosité, aucun étonnement dans leurs prunelles mornes, quand je lui demandai :

— M. Pierre Robert, s'il vous plaît?...

— C'est moi, Monsieur, répondit il, que me voulez-vous ?...

Je commençai de lui expliquer, comme il avait été convenu avec Corbières, que j'appartenais à une société de bienfaisance. Je l'avais, par un de ses voisins, su peu fortuné, et j'étais venu voir ce qui en était réellement. Je me sentais terriblement gauche dans ce rôle, très nouveau pour moi, de « Petit Manteau Bleu. » J'appréhendais cette orgueilleuse arrogance dont Eugène m'avait parlé. Ce sursaut d'amour-propre ne se produisit pas. Le gueux m'écoutait avec la même passivité qu'il avait eue pour me recevoir. Il ne s'inquiéta ni du nom de la société que j'étais censé représenter, ni du voisin qui était censé l'avoir désigné. Il dit seulement, en me montrant la desserte de son déjeuner sur la table et les bouts de cigares à côté :

— C'est bien vrai que je ne suis pas riche en ce moment. Voilà ce que je mange et voilà ce que je fume... Mais j'en ai vu bien d'autres en Afrique... Puis, avec une reprise de politesse qui sentait un dernier reste d'habitudes bourgeoises, il me désigna la seconde des deux chaises : — Faites-moi le plaisir de vous asseoir Monsieur.

— « En Afrique? Vous avez donc servi? » lui demandai-je, après m'être assis, et profitant du joint que sa phrase offrait à mon enquête. Ma question le fit partir aussitôt. Je ne la lui aurais pas posée qu'il m'aurait parlé de même, avec cette loquacité des alcooliques, si douloureuse à suivre, tant on la sent morbide, et qui, tour à tour, précipite ou cherche ses mots. C'est la première forme de ce qui sera, dans trois mois, dans huit jours, demain, le délire expansif avec le dérèglement de sa gloriole et de ses vantardises. Ces confidences du réfractaire ne s'adressaient pas à moi. C'était e monologue, à peine dirigé par mes interrogations, d'un demi-maniaque qui pensait tout haut, la tête troublée déjà par le poison. Il n'en avait pris ce matin-là qu'une dose bien faible; mais dans son état d'effroyable saturation, cette dose, ce simple litre de vin blanc, suffisait pour qu'il ne pût contrôler ses mouvements qu'à peine, et plus du tout son langage.

— « J'ai fait deux congés, » répondit il, « je devrais être commandant aujourd'hui, et officier de la Légion d'honneur, si je n'avais pas eu ma déveine... Je suis bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, Monsieur, tel que vous me voyez. J'ai même eu un prix au Concours général... Je garde encore un des bouquins que j'ai reçus. Là, tenez... » — et il me montra, de sa pipe qu'il tira du coin de sa bouche, la rangée des livres, parmi lesquels je distinguai, placé en évidence sur le rayon, un volume relié en maroquin vert, aux armes de l'Empire, et sa tranche dorée. « C'est un Horace que je relis quelquefois : je n'ai pas oublié tout à fait mon latin.

« *Qui fit Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem,*
« *Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ*
« *Contentus vivat...*

« Content de son sort !... Je ne peux vraiment pas l'être du mien. Jugez-en, Monsieur. J'entre dans l'armée à vingt et un ans. Je choisis l'artillerie. Je me dis : avec mes diplômes et ce que je sais de mathématiques, j'arriverai à l'Ecole de Versailles. Dans trois ans, je serai officier... Je tombe sur un maréchal des logis à qui ma

tête déplait. Je mets deux ans à être brigadier, — deux ans, avec mon instruction, oui, Monsieur! — Ce n'est que la quatrième année que je peux me présenter à l'Ecole. J'y suis reçu. Pendant mon temps de régiment, je n'étais pas heureux. Je buvais un peu. C'est bien naturel, voyons. Le colonel qui commandait l'Ecole m'en voulait. Je ne sais pourquoi. Il me rencontre, un soir, comme je rentrais, passablement gai, mais rien que gai. S'il avait eu le moindre tact, il m'aurait laissé passer sans avoir l'air d'y prendre garde. Au lieu de cela, il me colle aux arrêts, et, deux jours après, j'étais renvoyé. Je rentre au régiment. Mes cinq ans finissaient. Je rengage dans l'artillerie de marine. Il ne fallait plus songer à Versailles. C'est dommage. J'aurais fait un bon officier. J'y vois de haut. Je me dis : j'irai aux colonies comme soldat et j'y resterai comme colon. J'ai fait deux ans d'Algérie et deux de Tonkin. Quand j'ai vu quelle blague c'était que cette vie de là-bas, le dégoût m'a pris. Et puis j'ai été malade. Est-ce la peine, je vous demande, de conquérir des pays où un honnête homme ne peut seulement pas boire son pousse-café sans que le foie s'en mêle? Sitôt libre, je me suis juré que je ne quitterais plus Paris. M'y voici depuis trois ans. C'est dur d'y vivre quand on n'a pas de carrière, et à mon âge, on n'en commence pas... »

— « Comme ancien sous-officier, pourtant, vous avez droit à une pension? » insinuai-je.

— « *Ils* m'avaient remis simple soldat, quand je suis parti, » répondit-il. « Quand on n'a pas de protections, *ils* ne vous pardonnent rien... »

Qui étaient ces *Ils* mystérieux, sinon les persécuteurs imaginaires que le détraquement de son vice faisait entrevoir au malheureux derrière ses insuccès, en attendant que les hallucinations du *delirium tremens* vinssent l'assiéger de leurs cauchemars. C'était jusqu'ici la confession lamentable du déclassé vulgaire qui s'est laissé glisser sur la pente plutôt qu'il ne l'a descendue, par manque de volonté, par manque de milieu où se retremper, par manque de fortune aussi. C'est la plus cruelle conséquence de la nécessaire inégalité sociale, que la marge des fautes irrémédiables soit si large pour le riche, si étroite pour le pauvre! Quelques mots allaient suffire pour que cette physionomie banale d'une des innombrables victimes de l'éducation moderne s'éclairât pour moi d'une lueur qui m'effraie encore, quand je reviens en pensée à cette minute, pourtant si lointaine:

— « Vous n'avez donc pas de famille ? » lui demandai-je.

— « Je suis un enfant naturel, » répondit-il, « un bâtard, tout mon malheur vient de là... Ce n'est pas la faute de mon père pourtant. Il était marié. Il avait une place importante. Il a fait pour moi ce qu'il a pu. Il a donné de l'argent à ma mère pour m'élever tant qu'elle a vécu. Quand elle est morte, j'avais huit ans. Il m'a mis au collège, et il a payé pour moi. S'il n'était pas mort, lui aussi, au moment même où je sortais du lycée, ma vie aurait tourné autrement, — ou bien si l'on m'avait remis ce qu'il m'avait laissé... »

— « Il n'avait donc pas fait un testament en règle ? » interrogeai-je, comme il se taisait. Je redoutais une de ces soudaines réticences, comme en ont ces étranges causeurs qui vous racontent les plus intimes particularités de leur vie, les plus honteuses quelquefois, puis ils s'arrêtent devant un détail, souvent insignifiant, et ils s'entêtent à un mutisme aussi complètement inexplicable, aussi involontaire et irréfléchi que leur confiance de tout à l'heure. Ce sont des impulsifs et des momentanés qui n'obéissent qu'à des impressions toutes subjectives. Celui-ci me regardait, comme je le questionnais, avec ces prunelles bleues dont j'avais remarqué d'abord la douceur, dont je remarquais à présent l'étrange inégalité. Se trouvait-il fatigué des discours qu'il venait de me tenir, avec des hésitations dans l'attaque des mots qui révélaient l'aphasie latente? Avais-je exprimé trop vivement une curiosité injustifiée et devant laquelle il s'arrêtait étonné? Toujours est-il qu'au lieu de me répondre, il reprit :

— « Vous voyez, Monsieur, qu'on ne vous a pas trompé et que j'ai bien besoin des secours des personnes charitables... »

— « Vous en connaissez déjà quelques-unes, » fis-je en tirant de ma poche la pièce d'or que j'y avais préparée, et je la posai sur la table, en prononçant le nom des parents d'Eugène. « Je sais que les Corbières sont très bons pour vous... »

— « Vous connaissez les Corbières ? » dit il en retirant sa pipe de sa bouche, et, penché en avant, il me regardait avec un regard qui, cette fois, s'allumait d'un étrange éclat. Puis, haussant les épaules, il recommença de fumer, en ajoutant : « Je comprends, ce sont eux qui vous ont envoyé ici. Je le sais, et je sais aussi pourquoi. Voulez-vous que je vous le dise ? Vous allez me conseiller de quitter Paris. Est-ce vrai, voyons ? Ils vous ont raconté que je m'assommais d'alcool, que je m'abrutissais, que je me tuais. C'est

les discours qu'ils me tiennent chaque fois que j'y vais... Hé bien ! Non. Non. Non. Je ne m'en irai pas. Je ne quitterai pas Paris. Ces gens me verront, entendez vous, *ils me verront*. C'est ma vengeance, et ils la subiront jusqu'au bout... »

Pendant qu'il me parlait, prenant mon silence pour un acquiescement, sa physionomie s'animait. J'y reconnaissais cette expression d'arrogante autorité dont Eugène avait été frappé. Ce changement d'attitude était si singulier chez un mendiant tout à l'heure si humble ; il y avait une si énigmatique menace dans les mots dont il se servait, et en même temps une telle certitude d'un droit imprescriptible, que je le laissai parler sans le contredire. J'eus une divination foudroyante de ce que j'allais entendre. La phrase qu'il avait prononcée cinq minutes auparavant : *si on lui avait remis ce que son père lui avait laissé...* s'illumina tout d'un coup pour moi d'une évidence affreuse. Ce ne fut qu'un éclair, et je lui disais :

— « Vous n'êtes pas juste. Je ne viens pas de la part des Corbières, mais à supposer que je vinsse de leur part vous transmettre ce message, pourquoi non ? Si les Corbières veulent que vous quittiez Paris, c'est dans votre intérêt. S'ils vous reprochent de vous tuer d'alcool, ils ont trop raison. Et, puisque vous m'avez avoué vous-même avoir reçu de l'éducation, vous savez que vous ne devez pas parler ainsi de vos bienfaiteurs... »

— « Eux ? » s'écria-t-il, « mes bienfaiteurs ? Ils se sont donnés à vous pour mes bienfaiteurs ? » Il se mit à rire du rire qu'Eugène l'avait vu avoir chez le liquoriste de la rue Saint-Jacques devant son verre plein d'absinthe. Une saute subite de demi-ivresse le faisait passer de la torpeur à l'excitabilité. Cette irritation rendait sa parole plus embarrassée encore, et ses mots, énoncés avec cette gêne, avec ce bégaiement presque, prenaient une force de vérité plus poignante. C'était comme le symbole de l'étouffement où il s'était débattu durant toute sa jeunesse, à cause du crime dont il portait maintenant témoignage. « Non, Monsieur, » répétait-il, « ce ne sont pas mes bienfaiteurs. Ce sont mes bourreaux. Si je suis devenu ce que je suis devenu : un fruit sec, un raté, un lamentable raté, si je bois, Monsieur, c'est leur faute... Je n'ai pas la preuve, c'est vrai, je ne l'ai pas, celle que je pourrais produire en justice pour démontrer que ces soi-disant bienfaiteurs m'ont volé, oui, Monsieur, qu'ils m'ont volé... Et puis, qu'est-ce que je ferais de cet argent maintenant ? Au lieu qu'à vingt ans !... A vingt ans, j'aurais payé pour mon volontariat, d'abord. Ensuite j'aurais fait

mon droit ou ma médecine... Je serais un grand avocat ou un grand médecin. Il ne faut pas me juger sur ce que vous me voyez... *a ruin'd piece of nature*, comme disait l'autre. »

Il prononça cette phrase anglaise avec un accent très incorrect, mais assez net pour que je reconnusse le cri célèbre du *Roi Lear*. Qu'il pût, dans cette dégradation, citer du Shakespeare, ne fût-ce qu'une réplique, après avoir cité de l'Horace, ne fût-ce que deux vers, quelle preuve plus navrante qu'il y avait eu, en effet, dans le Pierre Robertque j'écoutais, l'ébauche d'un autre homme ? Hélas ! Il n'en restait que les traits fins de ce masque consumé, ces tout petits débris de culture, et ces spasmes de rancune contre ceux qu'il accusait de l'avoir perdu. Il est bien probable qu'il se serait toujours perdu par son propre caractère. Sa nature se serait retrouvée la même dans d'autres circonstances. Pourtant il était en droit de formuler l'accusation qu'il formulait maintenant :

— « C'est leur faute, Monsieur, » disait-il, « c'est leur faute à eux, à eux seuls. Si ce n'est pas vrai, Monsieur, qu'ils se justifient. Allez leur parler, vous qui êtes leur ami, allez-y, et répétez-leur ce que je vous raconte. Ça leur apprendra à m'envoyer des gens. Vous les verrez alors devant vous, comme je les ai vus devant moi, pâlir et trembler. Ils vous diront que je suis fou, comme ils me l'ont dit. Non pas eux. Lui. La vieille femme n'a jamais rien fait que pleurer quand elle a su que j'avais tout deviné... Mais mes idées vont, elles vont. J'ai comme de la ouate dans la tête. Où en étais-je ?... Ah ! Au temps du lycée. J'étais élevé à Versailles. Je n'ai su que bien après qui était mon père. Je l'appelais M. Robert. C'était son prénom, il me l'a donné comme nom. Je le croyais mon parrain. Je le voyais les jours de sortie, chez des alliés de ma mère, à Paris, qui me servaient de correspondants. C'est par eux que j'ai appris bien des choses plus tard. Mon père était marié, je vous l'ai dit, et père de famille. Il avait une grosse place, il était chef de bureau au ministère de l'Intérieur, celui-là où M. Corbières était huissier. Vous commencez à comprendre ? Mon père n'a jamais voulu que ni sa femme, ni ses autres enfants, les légitimes, connussent mon existence. Il avait M. Corbières sous ses ordres depuis des années. Se sentant malade, il lui confia la somme qu'il avait pu distraire de sa fortune et qu'il estimait nécessaire à l'achèvement de mes études... Trente-cinq mille francs, si j'ai bien calculé... »

— Et M. Corbières se serait attribué cet argent ? interrompis-je.

Mais c'est impossible... Pourquoi? Je les ai vus vivre, lui et sa femme. Ce sont les gens les plus simples, les plus droits, les plus braves.

— Ces braves gens m'ont tout de même dépouillé, ricana Pierre Robert en hochant la tête, et sa bouche exprimait le plus amer des dégoûts, celui du méprisé qui peut devenir à son tour méprisant. Pourquoi? Oui, pourquoi? Mais leur fils, Monsieur, comment l'ont-ils élevé? Il a pu faire son volontariat d'un an, lui. Il a suivi ses cours de médecine, lui. Et avec quel argent? Un homme qui est huissier dans un ministère, ça n'a pas de fortune pourtant. Et ce serait sur ses économies que celui ci aurait mis de côté de quoi garder son fils étudiant jusqu'à trente ans? Allons donc!... C'est mon argent, je vous le dis, qu'ils ont dépensé, vous entendez, *mon argent...* »

— Mais vous-même, vous avouez que vous n'avez pas une preuve de ce que vous dites là, protestai-je, et, tout en protestant, j'étais accablé par l'évidence qu'il ne mentait pas. Ses paroles étaient comme la grille posée sur une page d'écriture chiffrée et qui permet d'en lire le sens tout d'un coup... Les impressions que j'avais eues si souvent d'un mystère épars autour des vieux Corbières, le fond de tristesse sur lequel ils vivaient, si peu en rapport avec leur dévotion à leur enfant, les confidences de celui-ci, ces derniers temps et ce matin encore, tout s'expliquait par cette révélation que l'ivrogne précisait maintenant :

— Une preuve à fournir en justice, voilà ce dont j'ai parlé... Mais des preuves pour moi, j'en ai trop... Voulez-vous les savoir? Avant de mourir, mon père m'écrivit. J'ai sa lettre là. Il m'y disait qu'il était mon père et non mon parrain. Il me défendait de jamais chercher à voir sa veuve et ses autres enfants. Il poussait le scrupule jusqu'à ne pas m'apprendre son vrai nom. Monsieur, j'ai été bien malheureux, je vous le jure. J'ai toujours obéi à cet ordre d'un mort. Jamais je n'ai rien demandé ni à cette femme, ni à mes frères. Ils sont deux, à leur aise, et qui m'aideraient. Je ne le veux pas. Mon père ajoutait que je recevrais quinze cents francs par an jusqu'à mes trente ans et un petit capital alors. C'est ce chiffre de rente qui me faisait calculer que la somme a dû être de trente-cinq à quarante mille francs. Dans son parti pris d'absolue séparation entre la vie de son ménage régulier et ma vie, il ne me disait ni qui me remettrait cette rente et ce capital, ni comment il avait voulu que même ce moyen de remonter jusqu'à ses enfants me fût

interdit. J'ai tout su pourtant depuis. J'ai su qu'il était mort d'une maladie qui avait éclaté comme un coup de foudre. Elle ne lui a pas permis évidemment de prendre des mesures qu'il avait différées peut-être parce qu'il comptait, à ma vingt et unième année, me dire la vérité et me remettre cette petite fortune lui-même. Alors il s'est servi de Corbières parce qu'il était sûr de lui. Et ce Corbières était un honnête homme alors... En voulez-vous un signe? Ma première et ma seconde année de pension m'ont été payées. La troisième, non. Ç'a été l'année du volontariat du fils. L'argent de ces deux années m'est arrivé par semestre en billets de banque dans des enveloppes recommandées, sans autre mention que ces mots : *d'après la volonté de M. Robert*. Hé bien! Monsieur, j'ai eu plus tard de l'écriture de M. Corbières, c'était celle de ces mots et des adresses!... Mais je reviens à cette année 73, L'argent n'était pas venu. Je devais faire mon service militaire. J'avais quelques dettes. Qui n'en a pas? Je n'avais pas le moyen de chercher la raison pour laquelle ma rente ne m'était plus servie, ni de m'engager dans des procès. Et puis j'étais très jeune, et, à cet âge, on est insouciant. On compte sur sa chance... Bref, j'entrai dans l'armée et vous savez le reste...

— Mais comment avez vous retrouvé les Corbières? lui demandai-je.

— Vous voulez dire comment les Corbières m'ont-ils retrouvé? Car c'est eux qui m'ont cherché. Ils ont eu des remords, voilà tout. Quand on approche de la fin, on a de ces peurs, paraît-il. On voudrait alors *carotter* le bon Dieu... Il rit de nouveau de ce rire silencieux qui découvrait le trou noir de sa bouche édentée. Ils ont donc voulu savoir ce que j'étais devenu. Ils m'ont découvert. Comment, par exemple? Je ne vous l'expliquerai pas. Me voyant pauvre, ils se sont mis à me donner la pièce de temps en temps pour endormir leur conscience, et aussi pour conjurer la mauvaise chance... Hé! hé! Ils n'y ont pas réussi. Quand j'ai vu le père Corbières pour la première fois, là où vous êtes, Monsieur, je l'ai laissé causer, comme je vous ai laissé causer tout à l'heure. Il m'a dit qu'il me savait malheureux, qu'il venait me faire la charité... J'ai l'air de tout croire quand je veux, pas vrai? Mais je raisonne, à part moi. Je me disais : toi, mon bonhomme, qu'est-ce que tu me veux? Pourquoi es-tu ici? Je n'ai pas compris. Et puis il est revenu, et sa femme, d'abord chaque mois et puis chaque semaine. Ils m'apportaient de quoi passer mes huit jours.

C'était leur prétexte, mais en réalité, ils ne pouvaient pas ne pas venir. Je les attirais en les fascinant. Je les regardais là, dans les yeux, et toujours leur regard à eux s'en allait. Ils *fouinaient* devant moi, monsieur. Pourquoi? Et puis une idée m'est venue, qu'ils étaient mêlés à mon histoire. Je leur ai parlé de l'argent que j'aurais dû avoir et de la lettre de mon père... Depuis ce jour-là, j'ai senti que je les tenais... Oh ! conclut-il, pour ce que je leur en veux, ils ont bien tort d'avoir peur et de souhaiter que je m'en aille. Un écu de cent sous de temps à autre, de quoi boire à ma soif, et je les tiens quittes. Si je voulais, leur fils est riche. Il me rendrait tout. Mais quand j'aurais ce tout, maintenant, je vous le répète, qu'est-ce que j'en ferais? C'est bien vrai que je les terrorise un peu de temps à autre aussi... Il faut bien s'amuser. La vie n'est pas gaie. Heureusement, ça ne durera pas toujours, comme on écrivait sur les voitures des remplaçants, vous rappelez-vous?... Il eut encore un accès dans son sinistre rire. Puis, avisant le napoléon que j'avais placé sur la table, il le prit et le glissa dans la poche du tricot qui lui servait de gilet par-dessous sa redingote, et, se levant de sa chaise, il fit le geste de me reconduire vers la porte, en me disant : Je vous remercie, Monsieur. Mais répétez-leur que ce n'est pas la peine de m'envoyer d'autres personnes charitables, pour m'engager à quitter Paris... Ce n'est pas la peine... A toutes celles qui viendront de leur part, à toutes, vous entendez, je raconterai leur histoire et je ne quitterai point Paris, je ne le quitterai point, et j'irai chez eux, et ils me recevront, répétez-le leur. Adieu, Monsieur, adieu... »

(*A suivre.*) Paul Bourget.

BARTEK LE VAINQUEUR[1]

(*Suite.*)

IV

La part prise par Bartek à la grande bataille de Gravelotte devait le convaincre que, dans les combats, le rôle peut se réduire parfois à regarder, sans qu'on ait à agir.

Dès le début, on donne l'ordre à son régiment de demeurer, l'arme au bras, au pied d'une colline couverte de vignes. Au loin gronde le canon ; plus près, passe la cavalerie, avec un piétinement qui fait trembler le sol. Tantôt ce sont des lames, tantôt des sabres de cuirassiers qui défilent. Au-dessus de la colline, dans le ciel bleu, volent en sifflant les obus, semblables à de petits nuages et, peu à peu, tout l'horizon s'emplit de fumée. Cela ressemble à une sorte d'orage lointain, qui sera de peu de durée. Au bout d'un instant, un mouvement se produit auprès du régiment de Bartek. Ce sont d'autres régiments qui viennent se ranger et, dans les intervalles, se placent aussitôt des canons dont la gueule est tournée vers la colline.

Des troupes grouillent dans toute la plaine. Partout retentissent des commandements ; des aides de camp galopent de tous côtés, tandis que nos soldats se murmurent à l'oreille : « Nous en recevrons ! », ou bien se demandent avec inquiétude : « Est-ce que cela va commencer ? »

— Sûrement.

C'est comme de l'inattendu qui s'approche, une énigme, la mort peut-être ?... Du sein de la fumée qui couvre la colline, quelque chose bouillonne, s'élance comme un torrent tout blanc. On entend de plus en plus près le grondement des pièces et le crépitement de

(1) Voir *La Lecture*, page 19.

la fusillade. De loin parviennent également quelques sons vagues : ce sont les mitrailleuses, qui déjà ont commencé leur œuvre. Soudain, les canons mis en batterie crachent si violemment que tout le sol tremble et que l'air vibre. Au-dessus du régiment de Bartek, passe un sifflement terrible. Celui-ci regarde : il voit voler comme une rose de feu, un nuage léger, et dans ce nuage quelque chose qui siffle, rit, hennit et hurle. Les paysans crient : « Une bombe! » Et cet oiseau de la guerre vole comme le vent, s'approche, tombe, éclate. C'est un tonnerre, un roulement, comme si toute la terre était réduite en miettes.

Dans les rangs des soldats voisins des pièces se produit une agitation. Un cri est poussé, auquel succède le commandement : « Serrez les rangs ! »

Bartek est tout en avant, le fusil à l'épaule, la tête haute ; son col rigide lui maintient le menton et, pas moyen de claquer des dents, même s'il le voulait. Rester là, attendre! pendant qu'arrive une autre bombe, une troisième, une quatrième, une dizième... La vent balaie la fumée de la colline. On voit que les Français en ont chassé la batterie prussienne; ils s'y installent à leur tour et couvrent de feux la plaine. A tout instant montent des vignes de longs rubans de fumée blanche. Sous la protection de ses canons, l'infanterie dévale sous la pente, de plus en plus bas, pour commencer la fusillade. La voici déjà à mi-chemin. Le vent a dissipé la fumée et l'on aperçoit très distinctement les Français. Qu'est-ce donc? Des pavots qui ont poussé soudain dans le vignoble ? Non, ce sont les képis rouges des fantassins. D'abord, ils disparaissent dans les hautes cépées et, seul, se montre par instants le drapeau tricolore. La fusillade éclate, rapide, fiévreuse, irrégulière, augmentant d'intensité tantôt ici, tantôt là ; au dessus de ces feux, les obus ne cessent de hurler et de s'entre-croiser dans l'air. De temps à autre s'élèvent de la colline des cris auxquels répondent les hurrahs des Allemands. Les canons de la plaine vomissent un feu continu. Le régiment demeure toujours immobile; mais voici qu'il commence à être atteint, lui aussi. Les balles bourdonnent comme des mouches, des scarabées, au loin, ou tout près, avec un bruit strident. Elles deviennent de plus en plus nombreuses. Voici qu'elles sifflent autour des têtes, des yeux, des épaules. Elles sont milliers, elles sont millions. Il est surprenant que quelqu'un soit encore debout. Soudain, derrière Bartek, un gémissement se fait entendre :

— Jésus! Puis le « Serrez les rangs! » Puis, de nouveau :

— Jésus! Et de nouveau : « Serrez les rangs! »

D'isolés qu'ils étaient, les gémissements forment maintenant un chœur. Le commandement de « Serrez les rangs! » devient de plus en plus fréquent, ces rangs plus compacts et le sifflement des obus plus terrible. On tire les morts par les jambes. C'est un vrai jour de jugement dernier.

— Tu as peur? demande Woïtek.

— Comment ne pas avoir peur? répond notre héros en claquant des dents.

Et ils demeurèrent ainsi, tous les deux. Il ne leur vient même pas à l'esprit qu'ils pourraient fuir. On leur a donné l'ordre de rester là, ils y restent.

Bartek ment, d'ailleurs. Il n'a pas cette peur qu'auraient des milliers d'autres à sa place. La discipline influe sur son imagination et il ne se représente nullement sa situation comme aussi terrible qu'elle l'est en réalité. Bartek croit cependant qu'il sera tué et il fait part de cette pensée à Woïtek.

— Il n'y aura pas de trou dans le ciel si on tue un imbécile! riposte l'autre avec humeur.

Ces paroles rassurent complètement Bartek. On dirait que la seule chose qui l'intéressât fût de savoir s'il y aurait ou non un trou. Désormais tranquille à cet égard, il reste là avec plus de patience; il sent seulement qu'il a plus chaud et que des gouttes de sueur lui découlent du front.

Cependant, la fusillade devient si terrible que les rangs semblent fondre. Il n'y a plus personne pour ramasser les morts et les blessés. Les râles des mourants se mêlent au sifflement des obus et au crépitement des coups de feu. Aux mouvements des étendards tricolores, on voit que l'infanterie, dissimulée dans les vignes, continue d'avancer. Une nuée de projectiles décime les bataillons allemands, que le désespoir commence à envahir. On y entend des murmures d'impatience et de rage. Si l'on ordonnait de marcher en avant, tous s'élanceraient comme un ouragan. Ce qui leur est pénible, c'est de rester en place. Un soldat arrache sa coiffure de sa tête et la jette violemment à terre.

— On ne meurt pas deux fois, s'écrie-t-il.

A ces mots, Bartek ressent un tel soulagement qu'il cesse presque d'avoir peur. Si vraiment on ne meurt pas deux fois, il n'y a pas à avoir de souci. C'est là philosophie de paysan, mais qui vaut mieux

que toute autre, puisqu'elle donne du courage à un homme.

Bartek savait bien qu'on ne meurt pas deux fois, mais il lui est agréable d'entendre cette vérité de la bouche d'un autre, d'autant plus que le combat commence à se transformer en carnage. Ainsi, son régiment n'a pas tiré un coup de fusil et il est à moitié détruit.

Des soldats d'autres régiments en déroute courent devant lui, en foule et en désordre. Seuls, les paysans de Pognebina, du Haut et du Bas-Opprimé et de Miserow, contenus par la discipline de fer des Prussiens, tiennent encore. Toutefois, l'hésitation apparaît aussi dans leurs rangs. Quelques minutes encore et les liens de la discipline militaire vont être rompus. Sous leurs pieds, le sang a détrempé le sol, et à son odeur se mêle celle de la poudre. Par endroits, les files ne peuvent plus se resserrer, empêchées qu'elles en sont par les cadavres. Aux pieds des hommes encore debout, d'autres, convulsés, se tordent dans des mares de sang ou, déjà raidis, gisent dans les bras de la mort.

— C'est à l'abattoir qu'on nous a amenés!

— Personne n'en sortira vivant!

— *Still, polnischess Vieh!* (1) gronde la voix d'un officier.

— Tu en parles à ta guise derrière mon dos...

— *Steht der Kerl da!* (2).

Soudain, une voix commence :

— A ta protection...

Bartek reprend aussitôt :

— Nous recourons, Sainte Vierge...

Et, sur ces champs de mort, le chœur des voix polonaises monte vers la divine mère de Czestochow : « Ne repousse pas mes prières! »

Sur le sol, on entend des gémissements : « O Marie! O Marie!... »

La Mère de Dieu a dû les entendre, car à ce moment un aide de camp paraît, sur un cheval blanc d'écume, et le commandement retentit :

— A l'attaque! Hurrah! En avant!

Les baïonnettes s'abaissent, les rangs se serrent en une longue ligne et se précipitent vers la colline, à la rencontre de l'ennemi demeuré jusque-là invisible. Mais un espace de deux cents pas sépare nos paysans du bas de la pente et il leur faut le franchir sous un feu meurtrier... Périront-ils tous jusqu'au dernier? S'en-

1. Silence, bétail polonais!
2. Reste à ta place, animal!

fuiront-ils?... Périr, ils le peuvent, mais non fuir. En effet, les chefs prussiens savent quel motif il faut jouer à ces paysans polonais au moment de l'attaque. Au milieu du grondement du canon, du crépitement de la fusillade, au milieu de la fumée et des râles, plus haut que toutes les trompettes, s'élèvent vers le ciel les sons de l'hymne qui fait bondir le cœur de tout enfant de la Pologne.

— Hurrah! hurlent les Polonais. « *Poki my zyjemy!* » (1).

Ils débordent d'enthousiasme et le sang leur afflue au visage. Ils se ruent en tempête, piétinent sur des cadavres d'hommes et de chevaux, sur des éclats d'obus. Ils meurent, mais ils avancent en chantant.

Voici qu'ils atteignent les vignes, disparaissent entre les ceps; on ne perçoit que leur chant, et, parfois, le scintillement d'une baïonnette. En bas, la musique joue toujours... La fusillade des Français devient de plus en plus précipitée, fiévreuse, puis soudain... tout se tait.

Là-bas, dans la plaine, Steinmetz, le vieux loup, allume sa pipe de porcelaine et dit d'un air satisfait :

— Il suffit de leur jouer cela et ils marchent, les gaillards !

Quelques minutes après, l'un des drapeaux français, qui flottait, superbe, fait un bond, se penche et tombe :

— Ils ne plaisantent pas, fait Steinmetz.

Les cuivres mugissent toujours l'hymne de Pologne. Un autre régiment de Posnanie se porte au secours du premier.

Une lutte corps à corps s'engage dans les vignes.

A présent, ô Muse! chante mon Bartek, afin que la postérité connaisse ses exploits! Dans son cœur l'effroi, l'impatience et le désespoir se sont confondus en un unique sentiment de rage et, aux sons de l'hymne polonais, chacune de ses veines se gonfle et se durcit comme une barre de fer. Ses cheveux se dressent sur sa tête; ses yeux lancent des éclairs. Il oublie tout, il oublie « qu'on ne meurt pas deux fois », et, saisissant son fusil dans ses pattes puissantes, il se rue à l'assaut.

Avant d'atteindre la colline, il bute dix fois, s'écrase le nez, se souille de poussière et de sang; puis il reprend sa course, haletant, enragé, la bouche large ouverte. Il fouille du regard les buissons, pour y trouver quelque Français et finit par en découvrir trois auprès du drapeau même. Ce sont des turcos. Mais vous croyez

1. Tant que nous vivrons! (Vers de l'hymne national polonais.)

peut-être que Bartek recule? Non. En ce moment, il saisirait par les cornes Lucifer lui-même. Il s'approche des ennemis qui s'élancent sur lui en hurlant. Deux baïonnettes, comme deux dards, effleurent déjà sa poitrine; mais mon Bartek saisit son fusil par le canon, le brandit et l'abat... On n'entend qu'un craquement, un gémissement et deux corps noirs, convulsés, roulent à terre.

A ce moment, pour soutenir celui des leurs qui tient le drapeau, dix ennemis accourent. Bartek, comme une bête en furie, se précipite sur eux tous. Ils tirent sur lui, quelque chose brille, gronde et, au milieu de la fumée, retentit la voix rauque de Bartek :

— Raté !

De nouveau, son fusil décrit un cercle terrible, suivi de nouveaux râles. Les turcos reculent effrayés devant ce fou gigantesque et, est-ce une illusion de Bartek, ou ont ils prononcé quelques mots en arabe, il lui semble qu'ils ont crié :

— Magda! Magda!

— Ah! vous voulez goûter de Magda! vocifère Bartek. Et, d'un bond, il se trouve en plein milieu des ennemis.

Heureusement qu'arrivent à son secours d'autres Bartek: Wetek, Mazek. Poitrine contre poitrine, une lutte silencieuse, terrible, s'engage dans les vignes. Bartek est déchaîné comme un cyclone. Enfumé, inondé de sang, ressemblant plus à une bête féroce qu'à un être humain, oubliant tout, à chaque coup de crosse il abat un homme ou lui brise son fusil. Ses bras se meuvent avec la rapidité d'une machine qui sèmerait la mort. Il arrive jusqu'au porte-drapeau, l'étreint à la gorge de ses doigts de fer. Les yeux du malheureux sortent de leurs orbites, le sang lui reflue au visage, il râle et ses mains laissent échapper la hampe.

— Hurrah! crie Bartek, qui élève le drapeau et le brandit en l'air.

C'est ce drapeau qu'a vu d'en bas le général Steinmetz.

Mais, celui-ci n'a pu l'apercevoir qu'une minute, car Bartek, sans reprendre haleine, fend, avec cette même hampe, un crâne coiffé d'un képi galonné d'or.

Pendant ce temps, ses camarades se sont élancés en avant.

Bartek demeure un instant seul. Il arrache l'étoffe, la cache sur sa poitrine et, la hampe dans les deux mains, il se précipite à la suite des autres.

Des groupes de turcos, poussant des hurlements qui n'ont rien d'humain, se replient maintenant vers les canons placés en haut

de la colline. Les Poghnebiniens les poursuivent à coups de crosse et de baïonnette.

Les zouaves, massés près de la batterie, gratifient d'une salve les uns et les autres.

— Hurrah! clame Bartek.

Cependant les paysans parviennent jusqu'aux canons, autour desquels reprend la lutte à l'arme blanche. Un second régiment posnanien arrive à la rescousse. Entre les pattes de Bartek, la hampe du drapeau s'est transformée en massue infernale. Chacun de ses coups fait un vide dans les rangs pressés des Français.

Zouaves et turcos commencent à se sentir pris de peur. Là où se démène Bartek, ils sont prêts à fléchir. Peu après, Bartek arrive le premier pour enfourcher un canon, comme une simple rosse de Poghnebina.

Avant que les soldats aient eu le temps de revenir à eux, il est déjà sur une autre pièce et, dans l'intervalle, il a tué un second porte-drapeau rencontré sur sa route.

— Hurrah! Bartek! s'écrient ses camarades.

La victoire est complète. Les Poghnebiniens s'emparent de toutes les pièces. L'infanterie française en déroute se heurte, au revers de la colline, à un nouveau régiment prussien et met bas les armes.

Durant la poursuite, Bartek a enlevé un troisième étendard. Il faut le voir, ruisselant de sang et ahanant comme un soufflet de forge, redescendre la colline en portant sur ses épaules les trois drapeaux conquis. « Les Français? mais, il crache dessus! »

A ses côtés marche Woïtek, tout écorché et blessé, et Bartek lui dit :

— Hé! qu'est-ce que tu me contais donc? C'est pas grand' chose, moins que rien! Ça n'a pas de force dans les os! Ils m'ont égratigné, et toi aussi, comme des petits chats. Et voilà tout. Moi, quand j'en cogne un, il n'est pas long à s'étendre...

— Qui pouvait se douter que tu es si courageux? répond Woïtek, qui a vu les exploits de son camarade et, dès lors, le regarde d'un tout autre œil.

D'ailleurs, qui donc n'a pas vu ces exploits? L'histoire, tous les régiments, et la plupart des officiers, considèrent le grand paysan avec admiration.

— « Ach, sie, verfluchter Polake! » (1) lui dit le commandant lui même, en lui tirant familièrement l'oreille.

(1) Ah! vous, brigand de Polonais!

De joie, Bartek montre toutes ses dents.

Une fois le régiment rangé de nouveau au pied de la colline, le commandant présente Bartek au colonel, et le colonel à Steinmetz lui-même.

Steinmetz examine les drapeaux, donne l'ordre de les mettre en sûreté, puis se met à regarder Bartek.

Mon Bartek se raidit comme une corde de violon, présente les armes, tandis que le vieux général le considère et hoche la tête avec satisfaction. Enfin, il dit au colonel quelques mots, dont un s'entend distinctement : « Unteroffizier. » (1)

— « Zu dum, Excellenz ! » (2) fait remarquer le commandant.

— Nous allons voir, dit son Excellence en faisant faire demi tour à son cheval pour s'approcher de Bartek.

Celui-ci est dans tous ses états. Chose inouïe dans l'armée prussienne, le général va parler à un simple troupier. Ce n'est pas trop difficile à Son Excellence, qui parle le polonais. Et puis, ce troupier a pris trois drapeaux et deux canons.

— D'où es-tu ? lui demande le général.

— De Podgnetowo.

— Bien. Ton nom ?

— Bartek Slowik.

— « Mensch », traduit le commandant.

— « Mens », répète Bartek.

— Sais-tu pourquoi tu te bats contre les Français ?

— Je sais, Xcellence.

— Dis-le.

Bartek commence à bégayer :

— Parce que..... parce que.....

Tout à coup, les paroles de Woïtek lui passent heureusement par la cervelle et il débite tout d'un trait :

— Parce que ce sont aussi des Allemands, mais encore pires qu'eux.

La face ridée de Son Excellence se contracte comme pour un éclat de rire. Mais le général se retient et, un instant après, se tourne vers le commandant pour lui dire :

— Vous avez raison.

Mon Bartek, fort content de lui, demeure toujours dans son attitude raidie.

(1) Sous-officier.
(2) Trop bête, Excellence

— Qui a gagné la bataille d'aujourd'hui? lui demande encore le général.

— C'est moi, Excellence! répond Bartek sans hésiter.

Le visage du général se contracte de nouveau.

— Mais oui, mais oui, c'est toi. Voici ta récompense.....

Le vieux soldat détache la croix de fer de sa poitrine et l'accroche sur celle de Bartek.

La bonne humeur du général se reflète naturellement sur le visage du colonel, des commandants, des capitaines, etc., jusqu'aux sous-officiers. Après le défilé devant le général, le colonel donne à son tour dix thalers à Bartek, le commandant cinq, et ainsi de suite. Tous, en riant, lui répètent que c'est lui qui a gagné la bataille, ce qui transporte Bartek au septième ciel.

Chose étrange, seul Woïtek n'est pas très content de notre héros.

Le soir, alors que tous deux sont assis devant un brasier et que la noble bouche de Bartek est aussi bourrée de saucisson aux pois que le saucisson lui-même l'est de pois, Woïtek lui dit sur un ton de reproche :

— Es-tu bête, Bartek! quand je te regarde! Es-tu bête!

— Eh! quoi donc? demande Bartek.

— Qu'est-ce que tu as bafouillé là au général sur les Français, qu'ils étaient aussi des Allemands.

— Mais, c'est toi-même qui me l'as dit.

— Comprends donc que le général et les officiers, ce sont des Allemands.

— Et puis après?

Woïtek veut dire quelque chose qui ne sort pas. Cependant, il parvient à reprendre :

— Mais, bien que ce soient des Allemands, il ne fallait pas le leur dire, parce que ce n'est pas bien.

— Mais, je leur parlais des Français, et pas d'eux.

— Ah! si.....

Cette fois, Woïtek s'arrête net. Évidemment, il voudrait ajouter quelque chose, expliquer à Bartek qu'on ne peut, à des Allemands, parler mal des Allemands; mais, pour cela, l'éloquence lui fait défaut.

V

Quelques jours après, la poste prussienne apportait à Poghnebina la lettre suivante :

« Que le nom de N. S. J.-C. et de la Vierge, sa sainte Mère, soit loué! Ma très chère épouse Magda! Comment cela se passe t il chez vous ? Es-tu bien dans ta chaumière, sur le matelas de plume? Et moi, je bataille ici terriblement. Nous étions près de la grande forteresse de Metz, et il y avait une bataille, et j'ai tellement cogné sur les Français que toute l'infanterie et toute l'artillerie s'étonnaient. Et le général lui-même s'étonnait. Et il a dit que j'ai gagné la bataille et il m'a donné une croix. A présent, les officiers et les sous-officiers me respectent beaucoup et me frappent peu sur la gueule. Après, nous avons encore marché et il y avait une autre bataille, seulement j'ai oublié comment cet endroit s'appelle. Et je me suis battu aussi, et j'ai pris un quatrième drapeau et un important colonel de cuirassiers, je l'ai jeté par terre et fait prisonnier. Nous avons brûlé un village : nous n'avons pas laissé échapper ni les enfants, ni les femmes, et moi aussi. L'église a brûlé entièrement, parce que ce sont des catholiques, et beaucoup de monde a brûlé dedans. Et, lorsqu'on renverra nos régiments chez eux, le sous-officier me conseille d'adresser une « réclamation » pour rester soldat, car à la guerre ça manque seulement de sommeil, mais la boisson et la nourriture, en veux-tu en voilà, ce sont des gens riches. A présent, nous marchons contre l'Empereur lui-même, et alors ça sera la fin de la guerre. Et toi, soigne la maison et Franck. Et si tu le laisses sans soin, je t'arracherai tes nattes, pour que tu saches quel homme je suis. Que Dieu te bénisse.

Bartholomé Slowik. »

Évidemment, la guerre plaît à Bartek et il s'est mis à l'envisager comme sa profession. Il a acquis de l'assurance et marche maintenant au combat comme à un travail à Poghnebina. Après chaque bataille, sa poitrine s'orne de nouvelles croix et médailles, et, bien qu'on n'ait pas fait de lui un sous-officier, il n'est pas moins considéré comme le premier soldat du régiment.

Il est toujours obéissant et possède le courage aveugle de l'homme insconscient du danger qui le menace. Son courage ne

lui vient pas de cette source déjà connue : la fureur; non, à présent il est guidé par la pratique du métier et l'aplomb. Et puis, sa nature fruste supporte aisément toutes les fatigues et les incommodités de la campagne. Autour de lui, des hommes maigrissent, tombent malades ; lui seul reste indemne; lui seul se transforme de plus en plus en sauvage, en véritable et féroce soudard prussien. Maintenant, il ne combat pas seulement les Français, mais il les hait. Il est devenu soldat patriote et croit aveuglément en ses chefs. Dans la lettre suivante, il écrit à Magda :

« Woïtek a été coupé en deux, mais la guerre est pour cela, comprends-tu. C'était un imbécile, quand il disait que les Français étaient aussi des Allemands; ce qui est vrai, c'est que les Français sont à part, et les Allemands sont des nôtres. »

Magda réfléchit longuement et, en réponse à ces deux lettres, lui écrivit:

« Mon très cher Bartek ! Devant le saint autel nous nous sommes mariés. Que le Seigneur Dieu te punisse ! Imbécile toi-même et incroyant, puisque tu frappes avec les Allemands un peuple bon croyant. Tu ne comprends pas que les Allemands sont des luthériens, et toi catholique, tu leur viens en aide. La guerre te va, à toi, fainéant, pour ne rien faire, mais seulement pour te battre et te cogner et faire du mal aux autres, et le jour de carême manger du gras et brûler des églises catholiques. Qu'on te grille en enfer, puisque tu t'en vantes, encore, et que tu écrases tout le monde, vieux et petits. Souviens-toi, bourrique, qu'il est écrit dans notre sainte foi pour le peuple polonais, depuis le commencement du monde jusqu'au jugement dernier, que Notre Seigneur tout puissant ne sera pas miséricordieux pour de pareilles bêtes, et retiens-toi, turc que tu es, pour que je ne te casse pas la tête. Je t'envoie cinq thalers, malgré que chez nous on manque de beaucoup et que nos affaires ne soient pas bonnes. Je t'embrasse, mon très cher petit mari.

Magda. »

La morale contenue dans cette lettre ne produisit aucune impression sur Bartek : « Une femme, ça ne comprend pas le service et ça se mêle de ce qui ne la regarde pas », songea-t-il. Et il guerroya comme par le passé.

Il se distingua presque à chaque bataille. Finalement, il attira l'attention d'un personnage encore plus haut placé que le général

Steinmetz. Enfin, quand le régiment de Posnanie, décimé, fut renvoyé au fond de l'Allemagne, Bartek, sur le conseil des sous-officiers, adressa une « réclamation » et resta au régiment. C'est ainsi qu'il se trouva devant Paris.

Ses lettres respiraient le mépris pour les Français : « A chaque bataille, ils détalent comme des lièvres, » écrivait-il à Magda.

Pourtant, le siège n'était pas de son goût. Il lui fallait rester couché des journées entières dans les tranchées, entendre le grondement des canons, être souvent occupé à des travaux de terrassement et trempé par la pluie. Le temps lui durait de son ancien régiment. Celui où il avait été versé comme volontaire était en majeure partie composé d'Allemands. Bartek savait quelques mots de cette langue, appris à la fabrique ; mais son vocabulaire n'était pas riche. Maintenant, il commençait à s'y reconnaître ; cependant, au régiment, on ne l'appelait pas autrement que *ein polnischer Ochs*. Seuls, ses croix et sa vaste poitrine le garantissaient contre des plaisanteries par trop offensantes.

Cependant, peu à peu, après quelques batailles, il s'était concilié le respect de ses nouveaux camarades et, à son tour, il s'habituait à eux. Finalement, ils le considéraient comme un des leurs, parce que sa gloire rayonnait sur tout le régiment. Il aurait regardé jadis comme une offense d'être traité d'Allemand, mais aujourd'hui pour se distinguer des Français, lui même s'appelait *ein Deutscher*. Il croyait qu'ainsi, c'était une toute autre affaire et, d'ailleurs, il ne voulait pas paraître pire que les autres.

Mais, un incident se produisit qui eût dû faire réfléchir sérieusement Bartek si, en général, la réflexion n'eût été quelque chose de trop compliqué pour sa caboche héroïque.

Un jour, quelques hommes de son régiment furent envoyés contre des francs-tireurs, auxquels on avait tendu une embuscade dans laquelle ils tombèrent. Mais, cette fois, Bartek n'était plus en présence de ces képis rouges qui fuyaient en désordre au premier coup de fusil. Au contraire, la petite colonne était formée de soldats aguerris, débris de quelques régiments. Entourée d'ennemis, elle se défendit avec courage, puis chargea à la baïonnette pour rompre le cercle étroit des Allemands. Les Français luttèrent avec une telle valeur qu'une partie put se frayer un passage, tandis que le reste, sachant bien quel sort attendait les francs-tireurs, refusa de se rendre vivant.

Toutefois, Bartek et ses camarades purent quand même faire

deux prisonniers. Le soir, on enferma ceux-ci dans une cabane de forestier : on devait les fusiller le lendemain matin. On mit à la porte une sentinelle allemande, tandis que Bartek se tenait à l'intérieur, avec les prisonniers garrottés. L'un d'eux était un homme d'un certain âge, à la moustache grisonnante, le visage plein d'indifférence pour tout ce qui se passait autour de lui ; l'autre ne devait guère avoir plus de vingt ans. Sa petite moustache noire était à peine naissante et sa figure presque celle d'une femme.

— Eh bien ! c'est la fin ! — dit le plus jeune après un long silence. — Une balle au front, et tout en est dit.

Bartek tressaillit à tel point que son fusil vacilla entre ses mains.

Le jeune homme venait de parler en polonais.

— Moi, cela m'est parfaitement égal, — répondit l'autre d'une voix lassée. — Ma parole, je m'en moque ! J'ai subi tant d'épreuves que j'en ai par-dessus la tête.

Le cœur de Bartek battit plus fort sous son uniforme.

— Allons, — dit le plus âgé, — il n'y a pas moyen de faire autrement... Si tu as peur, pense à autre chose et couche-toi. La vie est d'une constante platitude. Parole, cela m'est égal.

— C'est de ma mère que j'ai pitié ! repartit le jeune d'une voix sourde.

Et, pour dompter son émotion, ou pour se donner le change, il se mit à siffler ; puis, tout à coup, il s'arrêta et s'écria :

— Que le diable m'emporte ! Je ne lui ai même pas dit adieu !

— Tu t'es donc enfui de la maison ?

— Oui, je croyais qu'on aurait raison des Allemands. Cela aurait mieux valu pour les Posnaniens.

— Je l'espérais aussi. Et maintenant voilà...

Le vieillard fit un geste de découragement et ajouta quelque chose à voix basse. Mais ses paroles se perdirent dans le bruit du vent.

La nuit est froide. Une pluie fine fouette de temps à autre par rafales. Le vent siffle par la vitre brisée et, comme un chien affamé, hurle dans la cheminée. La lampe, suspendue très haut au-dessus de la fenêtre, répand une lumière abondante ; mais, assis au-dessous, Bartek s'efface dans l'obscurité.

Peut-être est-ce un bien que les prisonniers ne voient point son visage. Des choses étranges se passent en lui. Tout d'abord, frappé de stupéfaction, il a écarquillé les yeux et cherché à comprendre ce

que disaient les francs-tireurs. Alors quoi? Ils sont donc venus se battre contre les Allemands pour que s'améliorât le sort des Posnaniens? Et lui, Bartek, qui se bat contre les Français pour améliorer le sort des Posnaniens. Et, tous les deux, on les fusillera demain. Que se passe-t-il donc? Que doit il en penser, le malheureux? Et, s'il leur parlait? S'il leur disait qu'il est des leurs, qu'il a pitié d'eux? Soudain, un spasme le saisit à la gorge. Mais, que leur dira-t-il? Pourra-t-il les sauver? Alors, on le fusillera aussi?

Ah! ce qui arrive à Bartek est bien malheureux. Son chagrin est si grand qu'il ne peut se tenir en place.

Et ce terrible chagrin lui vient de loin, peut-être de Poghnebina? Une voix inconnue de son cœur de soldat, la voix de la pitié, lui crie :

— Bartek, sauve les tiens! Ce sont les tiens!

Son cœur, en même temps, s'élance vers son pays, vers Magda, vers Poghnebina. Il se déchire, comme jamais cela ne lui est arrivé. Assez de cette France, assez de ces combats! Toujours plus nette, toujours plus haut, la voix retentit : « Bartek, sauve les tiens! » Ah! que cette guerre soit maudite!

Par la fenêtre ouverte, on aperçoit la forêt sombre qui bruit comme les sapins de Poghnebina et, parmi ce bruit, il entend encore :

— Bartek, sauve les tiens!

Mais, que pourrait-il faire?

S'enfuir avec eux dans la forêt? Tout ce que la discipline prussienne lui a inculqué se révolte en lui... Seigneur Jésus-Christ!... C'est en se signant qu'on peut chasser cette pensée sacrilège. Lui soldat, déserter?... jamais.

La forêt gémit toujours plus fort; le vent siffle toujours plus plaintif.

— Il vente comme chez nous, en automne..., observa tout à coup le vieux prisonnier.

— Laisse-moi tranquille! répliqua le jeune d'une voix sourde.

Mais, après quelques minutes, il répète à son tour :

— Chez nous, chez nous, chez nous!... Oh! mon Dieu!...

Un profond soupir se mêle aux gémissements du vent, et les prisonniers se taisent.

Bartek est tout brûlant de fièvre...

Mauvaise affaire, quand un homme ne peut se rendre compte de sa situation. Bartek n'a rien volé, et il lui semble qu'il a volé

quelque chose : il semble craindre d'être pris sur le fait. Rien ne le menace, et pourtant il a horriblement peur.

Ses jambes flageolent, son fusil lui paraît très lourd, quelque chose étreint sa gorge, comme un sanglot qui s'approche.

Est-ce sur Magda, est-ce sur Poghnebina qu'il veut pleurer? Sur les deux. Mais il a tant de pitié aussi de ce jeune prisonnier, tant de pitié qu'il ne peut se maîtriser!

Par moments, Bartek croit dormir. A cette heure, le temps est devenu de plus en plus mauvais au dehors; dans le hurlement du vent, on entend comme des voix étranges, comme des appels. Chacun des cheveux de Bartek se hérisse sous son casque... Il croit entendre quelque part, là bas, dans les taillis humides de la forêt, des gémissements et les mots se répéter : « Chez nous, chez nous, chez nous! »

Il tressaille et pour se ressaisir, frappe de la crosse sur le sol.

Il revient à lui... Il regarde à l'entour... Les prisonniers sont couchés dans un coin, la lampe brûle, le vent se lamente..., tout est en ordre.

A présent, la lumière tombe d'aplomb sur le visage du jeune prisonnier, un vrai visage d'enfant ou de jeune fille. Mais ses yeux sont fermés et l'on dirait un mort.

Depuis que Bartek est devenu Bartek, jamais il n'a été pris d'une telle pitié. Oui, précisément, quelque chose l'a saisi à la gorge. Les sanglots sont prêts à jaillir de sa poitrine.

A cet instant, le vieux prisonnier se retourne avec peine sur son autre côté et dit :

— Bonne nuit, Wladek...

Un silence se fait. Une heure s'écoule. Quelque chose de pénible se passe en Bartek. Le vent pleure sa mélodie, comme l'orgue de Poghnebina. Les prisonniers demeurent immobiles. Tout à coup, le plus jeune se lève en sursaut et s'écrie :

— Karol, tu dors?

— Non.

— Ecoute, j'ai peur... Penses ce que tu voudras, je veux prier...

— Eh bien! prie...

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive...

Des sanglots interrompent les paroles du jeune prisonnier, mais il poursuit quand même :

— Que votre... volonté... soit faite...

— Oh ! Jésus ! — gémit Bartek dans le fond de son cœur. — Oh ! Jésus !

Non, il n'y pourra plus tenir. Encore un instant et il va crier : « Jeune Pan (1), moi aussi, je suis Polonais ! » Puis, il franchira la fenêtre, la forêt, et... arrive que pourra !

Mais voici que des pas cadencés retentissent sous la fenêtre. C'est la patrouille, commandée par un sous officier, qui vient relever la sentinelle.

Le lendemain, dès le matin, Bartek est ivre. De même le surlendemain.....

Puis, ce sont de nouvelles attaques, de nouvelles escarmouches. Toutefois, j'ai le plaisir de déclarer que notre héros a retrouvé son équilibre ; mais qu'à dater de cette nuit, il lui est resté un faible pour la bouteille, au fond de laquelle on peut toujours trouver une satisfaction, et quelquefois l'oubli. Dans le combat il est devenu plus féroce encore et la victoire s'est attachée à ses pas.

(A suivre.) H. Sienkiewicz.

Traduit par Halpérine-Kaminsky.

(2) Pan, seigneur polonais.

AU SEUIL DU DÉSERT

(*Suite*)

Tout l'après midi étouffant, nous cheminons à nouveau sur le plateau sans limites. Et cette fois sous le ciel assombri et presque noir, c'est un océan figé de galets noirâtres, dont les cassures ont de bleus reflets métalliques. Une ligne, qui court droite, interminable, jusqu'au ciel lointain, coupe la plaine, tronçon de la future grande route d'Ouargla ; le sol, sur une largeur uniforme, a été simplement aplani et débarrassé de ses pierres, qui forment de chaque côté de petites murailles où chantent les lézards. Partout ailleurs, le cercle infini, monotone, désespérant, dont les lignes nettes, implacables, sont dures à l'œil dans l'absolue transparence de l'air, et dont l'éclat noir, étrangement triste, évoque à l'esprit quelque fantastique paysage des temps à venir où, dans la deminuit des mondes éteints, le soleil assombri ne jettera plus que des lueurs grises sur le cadavre de la terre morte, glacée et raidie. C'est la Hammada, l'immense *Hammada noire*, qui étale interminablement ses champs de pierres, loin, très loin, par delà les horizons, vers l'extrême-Sud mystérieux. Tout cela rayonne et étincelle de sombres éclats, sous le ciel de plomb qui semble peser lourdement sur la terre, dans l'accablante chaleur qui durcit tout, qui crevasse le sol et fait éclater les pierres. Oh ! la pesante journée d'été tardif, la plus dure que nous ayons encore supportée, où l'on somnole, les yeux mi-clos, les jambes vacillantes, la gorge desséchée, les membres brûlés et endoloris, dans une lourde torpeur, à travers l'atmosphère immobile et irrespirable, au monotone balancement des chameaux !

Dans l'engourdissement où nous sommes tombés nous ne voyons plus rien qu'un grand étincellement vide, où tremblent, où dansent les lointains. Subitement un cri nous réveille et nous sursautons. C'est le cri magique : *El-Bahr!* l'eau ! De l'eau en effet, un étang morne allongé sur les platitudes, reflétant le ciel

(1) Voir *La Lecture*, page 31.

noir, noir lui aussi comme une coulée d'encre. Quelques palmiers, palpitant dans la chaleur, dessinent dans cette eau leur confuse et indécise image renversée. Et je pars en avant, ébloui, l'œil fixe, la soif plus cuisante, dans une fièvre impatiente d'atteindre le premier cette masse mouvante, fluide, vivante, si douce à voir dans la rigidité des choses desséchées qui nous entourent.

Abdallah me rappelle; je ne me retourne même point et je continue. Mais l'eau semble s'éloigner à mesure que j'avance; les contours de la mare, les lignes des arbres s'amollissent, se changent insensiblement en ombres vagues, en nuées du ciel pâle, et l'apparition, de plus en plus transparente et imprécise, s'évapore dans l'air, s'évanouit dans le néant du vide. J'ai compris ; hélas! c'est le mirage, le mirage décevant, qui fait l'air plus brûlant et la soif plus dévorante.

C'est avec bonheur que nous regardons aujourd'hui le soleil descendre pas à pas du haut du ciel vers l'horizon qui peu à peu rougeoie. Ce coucher du soleil est un des plus beaux que j'aie vus, dans la solennelle majesté des grandes étendues du ciel et de la terre, dans l'absolu silence des choses, dont on a la sensation précise en entendant les pas sourds des chameaux, et dans la féerie des chaudes couleurs étalées par larges placages sur le ciel immense, que rien ne dérobe à la vue. L'horizon est une ligne prodigieusement noire sur les fonds rouges vifs et se découpe avec la netteté d'un bord de brasier. Plus haut les rouges passent aux cuivres, aux orangés, aux jaunes d'or, aux verts mordorés, aux verts pâlis, si pâles et si profonds, où les étoiles s'essayent à briller toutes blanches; et rapidement ces verts pâles envahissent, noient dans leur teinte phosphorescente tout l'horizon du couchant; les étoiles s'allument plus nombreuses et plus brillantes, tandis que la terre s'étend plus noire, endormie maintenant, et que la chaleur sort du sol et monte vers l'espace en bouffées étouffantes.

A un moment, le guide, qui scrute du regard l'obscurité transparente de la nuit, nous arrête. Il y a là une petite pyramide de galets, haute d'un demi-mètre. C'est El Oucif, notre lieu d'étape pour ce soir. Cette pyramide a été élevée sur le cadavre d'un nègre, mort jadis ici de chaleur et de soif, par une journée comme celle d'aujourd'hui, dans ce désert de pierres, essayant peut-être d'atteindre le lac fantastique que je voyais tout à l'heure.

Et c'est là que nous campons, en ce lieu quelconque de l'étendue

immense, à côté de ce mort dont l'âme sommeille sous ces cailloux surchauffés.

Nous absorbons des quantités énormes d'eau atrocement tiède, sentant la magnésie et qui ne désaltère point, et l'on s'étend dans les chauds effluves de la terre.

4 Octobre.

Je m'habille en Arabe : haïk de soie transparente, burnous de laine d'une éblouissante blancheur, voiles flottants retenus autour de la tête par une corde en poils de chameaux, bottes de cuir rouge. Et, pour compléter ce tableau d'orientalisme, je monte Messaoud, avec sa haute selle et ses étriers de métal ajouré. On se sent conquérant, sur la fière et noble bête, à qui le sol dur a rendu toute sa force et toute sa fougue.

Ce costume arabe protège merveilleusement contre la chaleur du jour et le froid de la nuit; il empêche surtout la brûlure de la peau que les rayons cuisants du soleil mordent à travers la toile et le coutil de nos habits européens. Il est, il est vrai, bien lourd, bien gênant; le cou plie sous le poids du burnous. Mais il est si beau, malgré les ridicules conserves noires préservatrices des ophtalmies, il est si beau dans sa couleur de neige, sous l'éclat du grand soleil!

Les chameaux de charge restent en arrière; ils n'auront qu'à suivre la route jusqu'en un point que les sokhrars connaissent bien. Nous, nous partons en avant, avec le guide et Abdallah. L'étape sera très courte aujourd'hui; et nous sommes impatients de quitter le grand plateau noir, qui étincelle sombrement dans la chaleur du matin, et d'atteindre El-Houberat, où il y a un petit caravansérail.

Le voilà, ce petit édifice du désert, là-bas, très au-dessous de nous, au fond d'un cirque, au bord duquel nous nous arrêtons vers deux heures de l'après-midi, dans l'aveuglante lumière et la pesante chaleur. A l'abri de ces murs, nous attendrons nos bagages et nous passerons le restant du jour à nous reposer.

Le caravansérail est gardé par un vieillard, sa femme et son enfant, logés dans un gourbi, près d'un bosquet de palmiers et d'un puits dont l'eau est assez fraîche. Nous passons là quelques heures délicieuses. Pendant que nos hommes font leur interminable cuisine et prennent leur *khaoua*, étendus sur le tapis du bassour, nous nous intéressons à des choses infimes, qui prennent tant de valeur au cœur des solitudes. Le singulier jardin que nous

visitons là, par un brûlant après midi d'été, dans un cirque solitaire du plateau du M'zab! La drôle de *visite de propriétaire* que nous fait faire le vieux aux vêtements sordides, à la barbe inculte, aux yeux chassieux, et qui, d'une voix chantante, nous signale les beautés de son domaine dans une langue que nous ne comprenons pas! Il est vraiment merveilleux, ce jardin, si vert, si animé par ses ruisselets chantants dans le pays mort. A l'ombre de quelques palmiers, des carrés de légumes découpent géométriquement le sol, séparés par des allées de galets rouges, soigneusement rapportés : des pois, des carottes, des haricots, des citrouilles, des courges, des concombres, des melons d'eau et, ô surprise si fraîche aux yeux et à l'âme! dans une petite mare alimentée par l'eau du puits, du cresson, du cresson de fontaine, autour duquel tournoient des animalcules aquatiques.

Cependant je voudrais parcourir cet étrange cirque, régulier comme une fosse et qui flambe sous le soleil. Je pars seul. Tout autour, les murailles perpendiculaires, régulièrement stratifiées, présentent toutes les teintes du rouge brique; le fond est rouge aussi, sans micas étincelants, mat et brûlant. Sur cette terre d'oxydes métalliques, sur cette *terre de fer*, aucune plante, aucune herbe n'a poussé. Bientôt j'atteins les falaises du plateau environnant; le petit édifice a presque disparu dans l'éblouissement de la lumière; il est dans le lointain noyé de mirages; des lignes de palmiers bordent là-bas une mare irréelle, et je ne distingue plus quels sont les palmiers du jardin du vieux et quels sont les jeux du mirage. Dans l'intense réverbération rouge, ma tête s'égare, mon esprit vacille et je me hâte de revenir pour ne point tomber.

Et le soir, au crépuscule, je m'amuse longtemps à voir abreuver les chameaux, au bruit de la poulie qui grince dans le silence de la nuit tombante.

5 Octobre.

Ce matin, cheminé de nouveau sur le plateau pierreux. Il est plus monotone que jamais; pendant plusieurs heures, pas une aspérité, pas un oued, rien, rien que la platitude sans bornes, élargie sous le ciel, sombre, étincelante, environnée d'horizons tremblants. Le seul incident de la matinée est la rencontre d'un mulet mort, dont nos chameaux s'écartent d'instinct. Le climat sec du désert conserve merveilleusement; il y a, paraît-il, un an que ce mulet est là et la peau est encore adhérente aux os, toute

racornie et recroquevillée. C'est avec un serrement de cœur que je passe à côté de cette bête dévouée, qui est morte bravement dans son service et à qui on n'a pas rendu d'honneurs.

L'après-midi seulement, le paysage change. La masse puissante du plateau commence çà et là à se déchirer, préparant sa grande dislocation dans la région des hautes dunes. Alors on voit se creuser de solitaires vallons, de profonds lits de rivières qui vécurent jadis aux temps géologiques et qui maintenant sont mortes. Plus d'une fois je m'arrête, rêveur, au bord de ces oued desséchés, laissant devant moi filer la caravane. Je demeure longtemps, le cœur ému, les yeux gonflés, tout rempli de la tristesse de voir ce fleuve qui n'est plus rouler ses sables vers la mer des dunes qui les engloutira à jamais. Ah! la lassitude lourde de ces flots morts, entre les deux murailles aveuglantes de lumière où ils sont enfermés, superbes dans leur nudité farouche. Il me semble à des moments voir couler de l'eau; je l'aperçois moirée, tremblante, ridée au vent, diaprée d'ombres violettes, qui sont les ombres des petites vagues de sable, immobiles. L'éblouissement du jour, la réverbération, me donnent des hallucinations étranges. Mais bientôt je me reprends et je ne vois plus que les sables, dans leur immobilité, leur abandon et leur silence. Et je rejoins la caravane au galop, laissant là ce cadavre de rivière dans la majesté de son tombeau.

Le plateau se déchiquète de plus en plus; de larges perspectives s'ouvrent sur les bas-fonds de l'Oued-Myà, où dort Ouargla dans sa dépression surchauffée. Le spectacle est merveilleux de ces amoncellements de fauves poussières, de ces falaises irisées, de ces déchirures, de ces découpages d'ombres.

Une fois dans les dunes, la marche est épouvantable, surtout pour le cheval qui n'a pas les larges pieds des chameaux et qui enfonce à chaque pas. Et pourtant, au Sahara, les dunes sont moins désolées que les stériles plateaux; un peu d'eau dort sous les poussières et donne naissance à une rudimentaire végétation de *rtem* et de drinn, dont les touffes éparses sont broutées au passage par les chameaux.

Le soir, nous campons sur une vaste dune, très large et très aplatie. On l'appelle le Ghourd Mellala, et de là on domine d'immenses étendues de sables, tout rosés des derniers regards du soleil.

6 Octobre.

Nous n'avons plus qu'à descendre pendant quelques kilomètres pour être à Ouargla, où nous déjeunerons.

Debout avant le jour, nos hommes procèdent à leur toilette. Ces Arabes, si négligés et si sordides au désert, veulent faire une belle entrée dans la ville et ils sortent à l'envi des chechias écarlates, des cordes neuves en poils de chameau, des bottes de cuir, des haïks de soie et des burnous d'une blancheur de neige.

On lève le camp au soleil levant. Je conserverai de cette matinée merveilleuse, si lumineuse, si limpide, sous le clair soleil du matin, un éblouissant souvenir. C'est une rapide descente à travers les dunes croulantes, avec de brusques échappées sur la plaine d'en bas.

Toujours des sables, des sables, des sables à perte de vue, immense désert d'or sous le ciel bleu. Messaoud, qui enfonce parfois à mi-jambe, se traîne péniblement et il me faut le laisser aller seul à notre suite et grimper sur le dos d'un chameau.

Ouargla! Là-bas, dans un bas-fond, entouré du chaos des dunes fauves, une plaine tout unie; de longues traînées de sel, qui comme de la neige, étincellent; une île de sombres palmiers moutonnants; un mur de terre séchée au-dessus de fossés d'eau fétide; un entassement de maisons, d'une laideur superbe sous la grande lumière et dominées par une haute tour. C'est là que nous descendons, nous enfonçant de plus en plus dans la fournaise qu'est ce bas-fond, où la chaleur qui tombe du ciel se double de la chaleur que renvoient les murailles de sable.

A l'entrée du lac desséché, que les Arabes appellent *chott*, un homme en manteau noir est assis, à côté de son cheval. C'est un cavalier du bureau arabe, que le lieutenant Boucherie envoie à notre rencontre pour nous saluer. Ensemble nous continuons notre route. La traversée du chott en plein midi est singulièrement pénible, sous le soleil brûlant, sur la terre brûlante, dans la réverbération des nappes de sel, au milieu des mirages. Nous allons vite, dans la hâte d'arriver. Puis ce sont les chemins de l'oasis, à l'ombre des dattiers, au bruit de l'eau courante; une porte monumentale, une inscription en l'honneur de Flatters, et enfin la place du bureau arabe, où le lieutenant Boucherie, qui nous attend, nous souhaite aimablement la bienvenue.

(*A suivre.*) Paul PRIVAT-DESCHANEL.

LA TOURMENTE [1]

(Suite et fin.)

XVIII

— N'est-ce pas, nous sommes bien?

Cette voix où l'émotion mêlait un charme voilé, Jacques ne l'entendit pas sans trouble. Le clair de lune baignait le parc; et, dans les allées blanches, des reflets de feuillages dansaient comme une eau d'ombre. Ils se tenaient par le bras, et l'enchantement de cette heure les pénétrait.

— Tu n'es pas trop las? murmura-t-elle.

— Non, et toi?

Elle secoua la tête avec grâce, son visage, dans la clarté bleuâtre, s'imprégnait de mystère, la longue et flottante robe noire qu'elle avait revêtue dans l'appartement l'enveloppait de mollesse, une écharpe de soie blanche lui couvrait les épaules. Jacques s'arrêta, relevant le fin tissu pour lui couvrir la tête, lui protéger le cou.

— N'aie pas froid, dit-il, cette jolie brume bleue est perfide.

— Tu es bon, dit-elle, — et d'un geste spontané et si prompt qu'il ne put se défendre, elle lui prit les mains et les baisa, en esclave tendre, humblement. Il voulut les retirer, par pudeur virile.

— Non, laisse, laisse, dit-elle. — Et il dut subir la douceur de ces baisers fervents qui lui caressaient tièdement les doigts. Il se dégagea, étreignant la jeune femme, et lui baisa les paupières.

— Cher, cher, balbutia t elle d'une voix étouffée. Oh! vois, toutes ces étoiles!

Le ciel était d'une pureté claire, il fourmillait d'astres blancs et bleus, d'étranges prunelles de diamant qui clignaient. Le parc, sans perspective dans l'ombre, paraissait aussi vaste qu'une forêt. Des allées d'eau serpentaient aboutissant à un étang, sur la gauche. Les pelouses moelleuses avaient l'air de tapis géants De grands vieux arbres répandaient, sous leurs branches solennelles, une paix grave et enchantée. Jacques, qui cependant connaissait bien les Flouves, ne les reconnaissait plus ce soir, jamais elles n'avaient encore pris cet aspect de décor de *Belle au bois dormant*, jamais leur âme de rêve et de silence ne s'était exaltée pour lui d'une façon aussi douce et caressante. Une langueur fluide flottait, qu'il

(1) Voir *La Lecture*, tome VIII p. 241, 347, 401, 489, 561, et tome IX, p. 58.

n'avait point soupçonnée encore : et la voix secrète des vieux enclos où les pierres, l'eau lente, les arbres, ne sont jamais troublés par l'agitation du dehors, lui soufflait bien bas qu'il ne serait jamais mieux, en plus paisible et plus lointaine retraite, pour oublier sûrement, se laisser vivre dans cet engoudissement, de l'âme qui guérit peu à peu les plus incurables plaies. Tout aidait à cet ensorcellement qui, dès l'arrivée, l'avait capté et lié de chaînes subtiles : le bain d'air frais, le beau paysage déroulé des deux côtés de la route, la présence de l'aimée à son côté, dans la molle voiture, la rivière reflétant le ciel et les nuages du couchant, les Flouves aperçues au haut du coteau avec les feux d'ors des vitres miroitant au soleil, enfin la lente montée, dans l'avenue des peupliers blancs. Se retrouver chez soi, dans un chez soi nouveau et cependant connu dans tous ses détails, avec le plaisir de revoir des êtres aimés comme M. Forget, de sentir circuler autour de soi les ombres muettes et familières des domestiques, lui avait été reposant et bon ; la possession des choses et des âmes, tout ce qui agrandissait sa personnalité et faisait en quelque sorte partie de lui même, l'avait repris : jusqu'au bain dans lequel il s'était plongé pour se nettoyer de la poussière du voyage, jusqu'au dîner fin et substantiel qui l'avait réconforté de son harassement, jusqu'à l'allégement de porter des vêtements lâches et souples, des bottines de drap moelleuses comme des pantoufles ; oui, la complicite de l'habitude, la traîtrise du bien-être, l'avaient plongé en une sorte d'hébétude heureuse, qui n'était pas la lâche sécurité des aises retrouvées, mais une douceur de halte après les jours de fièvre, une détente d'âme et de corps heureux de s'épanouir en une joie sans pensée, presque végétale, dans ce paysage lunaire, à moitié irréel, tenant de la rêverie éveillée et du songe de dormeur. État de grâce singulier, tout physique, auquel il devait de voir les choses avec d'autres yeux, ne trouvait plus rien à reprendre, savait même bon gré à M. Forget de s'être excusé, rejetant sur l'impatience de Thérèse cet achat de voiture, auquel il marquait l'intention de prendre part pour moitié, par une de ces délicatesses généreuses qu'il savait trouver, à point nommé.

— Tu n'as pas froid ? demanda-t-il avec insistance.

— Non.

Le silence retomba ; la nuit pure les baigna de ses souffles ; une allée d'eau côtoyait leur allée de sable, entre deux bordures de gazon : cette eau dormait, paresseuse, sur un lit d'herbes et de gros

iris à lames d'épée ; des étoiles, çà et là, trempaient ; un pont de bois de loin en loin projetait une barre d'ombre noire, des bancs de pierre sous la lune ressemblaient à des corps couchés.

— Il n'y a personne, murmura Thérèse, avec le vague frisson d'une peur contenue, au milieu de cette solitude magique.

— Personne, dit-il.

Ils aperçurent entre les arbres, au loin, le pavillon où habitait Gerbaud ; tout y était noir, sans lumières. La ferme, plus loin, se taisait, bêtes et gens endormis.

— On se couche tôt, à la campagne, fit Thérèse.

Ils rentrèrent lentement, débouchèrent devant la grande pelouse ; la façade des Flouves, blême de lune, se dressait devant eux, avec ses larges fenêtres dont les carreaux verdis semblaient boire les rayons pâles.

— La belle nuit ! dit Jacques. — Le cœur rempli d'une tendresse grave et fervente, il comprenait qu'il lui serait impossible d'exprimer cet état par des mots ; à quoi bon d'ailleurs !

La beauté du ciel et le merveilleux décor parlaient pour lui, et il savait bien que Thérèse entendait cette voix des choses, y répondait. Elle se faisait plus lourde à son bras et sa respiration s'entendait, oppressée de langueur, plus forte et plus lente. Qui eût osé nier, pensait-il, l'influence qu'exerçaient sur eux ce parc solennel, ce château de silence, la féerique atmosphère ? Certes, on est malheureux partout, mais n'eussent-ils pas été exposés à souffrir bien davantage si, au lieu d'errer en oisifs luxueux dans ce jardin, ils avaient dû, en quelque pièce étroite d'un pauvre appartement de Paris, subir en plus les mesquines préoccupations du labeur quotidien, du pain à gagner ? N'y eût-il pas eu, de la part de Jacques, hypocrisie à le prendre de haut avec ce luxe qui mettait autour de lui une ouate de bien-être, lui permettait de souffrir de façon moins vulgaire, de s'entourer d'une illusion de poésie et de beauté ? Pourquoi se mentir à soi-même, comme il lui était arrivé plus d'une fois, feindre une âme détachée et au-dessus de ces vanités ? Qu'il eût le courage de se l'avouer : il jouissait pleinement de se retrouver en ce beau et aristocratique domaine, de le savoir à soi ; et il ne rachetait l'égoïsme de cette pensée que par le plaisir qu'il goûtait à associer Thérèse à cette possession. Ce lui était même un attendrissement de songer qu'elle ne tenait que de sa générosité son titre et son rang de châtelaine des Flouves ; il l'en avait investie à nouveau, par le pardon : la vision de la femme

séparée ou divorcée, vivant seule, mal jugée, livrée sans défense aux hasards et aux duretés de la vie, passa devant ses yeux et lui fit mal. Il eût mieux aimé Thérèse morte que de la savoir vouée à des liaisons douteuses, à d'inférieures tendresses. Il éprouvait une satisfaction d'amour-propre, mais aussi de bonté, à s'affirmer qu'il ne la punirait qu'à force de soins, de prévenances, qu'en l'entourant de délicatesses raffinées : ces procédés auraient quelque noblesse, et à défaut de respect commanderaient l'estime et la reconnaissance. Pourquoi l'eût-elle, d'ailleurs, nécessairement méprisé ? Comme c'était pour lui l'idée la plus pénible, et qu'il eût supporté d'être ou de paraître avili aux yeux de bien des gens, mais non à ceux de Thérèse, il s'efforçait de l'écarter, cette obsession cuisante, en s'affirmant que sa conduite haute et tendre, — hélas ! méritait-elle bien cet éloge ? — était le plus sûr moyen pour reconquérir la confiance et l'affection de sa femme. Que serait l'avenir, il n'en pouvait décider ; mais ce dont il ne pouvait douter, c'est qu'à cette minute Thérèse l'aimât, fût toute à lui, rien qu'à lui. Il lui en savait une gratitude infinie, tout en estimant que cela lui était bien dû, peut-être ; mais pour rien au monde, il n'eût voulu lui faire sentir la supériorité de sa situation, la générosité, prétendue ou réelle, de son âme ; et il fut payé de la délicatesse qui le condamnait à se taire, par l'intuition qu'eut Thérèse de ce qu'il pensait en ce moment : magnétiquement avertie, elle alla au-devant, murmura :

— Comme nous serons bien ici, loin de tout, tous deux seuls !

Il eut conscience de l'oubli injuste que comportaient ces mots envers Agnès, envers le pauvre d'Elbé ; mais lui-même ne se rendait-il pas coupable à tout moment de cet oubli perpétuel des autres ?

— Rentrons, dit-il, car un frisson avait saisi Thérèse.

Il l'entraîna doucement, malgré sa résistance ; il comprenait, non sans un trouble anxieux et délicieux, le sens de cette promenade prolongée, reculant, par une pudeur vraie faite de crainte, de doute, d'effroi obscur, la solitude en commun, le face à face dans la chambre conjugale, l'inconnu du bonsoir souhaité, du baiser d'adieu échangé. Thérèse lui avait fait dresser un lit à part, comme à Paris, sans affectation, d'une façon discrète qui semblait, par délicatesse, le laisser libre, mais il avait bien aperçu, aussi, les oreillers jumeaux faisant chevet au grand lit de sa femme. Ce lit, il l'avait reconnu également, c'était leur lit de noce et des premières années du mariage, un large lit bas d'autrefois, Louis XVI

à rideaux et couvre-pied de toile de Jouy ; il n'avait pas voulu s'en défaire, par une sorte de superstition, de pudeur, par cet attachement pieux qu'il étendait volontiers aux objets de famille ; et quand l'installation du petit hôtel de Paris avait appelé un mobilier neuf, plus riche et plus confortable, il avait fait reléguer avec regret le vieux grand lit aux Flouves, avec d'autres meubles. En le revoyant, il avait éprouvé, dans les circonstances singulières qu'il traversait, une émotion enfantine peut-être, mais grave et attendrie. En ce lit, Thérèse était entrée vierge, elle avait conçu Fancy : on l'y avait reportée brisée et demi-morte, sitôt sa fille venue au monde ; et des heures de joie, des réconciliations, des bouderies aussi, des sommeils irrités, des réveils souriants avaient tissé leur trame de jours et de nuits sur cette couche intime, chère et sacrée.

Jacques répéta :

— Rentrons !...

Quand il s'éveilla, Thérèse dormait encore. Il resta immobile, craignant de l'éveiller, tourna doucement la tête pour la contempler. Elle reposait d'un sommeil paisible, une joue dans l'oreiller, l'autre toute rose de tiédeur ; son cou et son front, dans le repos, paraissaient plus blancs, d'un éclat de nacre, ses paupières avaient une délicatesse transparente, ses lèvres étaient d'un rouge lisse et charnu, son menton s'arrondissait en un contour gras et voluptueux, un épanouissement singulier la nimbait toute d'une beauté de fleur féconde, riche de sève, au matin.

Ce sommeil sans défense, cette faiblesse candide l'attendrirent, il la jugea inconsciente, irresponsable, et plein de pitié, il eût voulu baiser encore ses paupières frêles et goûter au fruit savoureux de ses lèvres. « Pauvre, pauvre Thérèse ! » Un reste d'ivresse lui noyait le cœur. Il avait envie de sourire, non sans mélancolie ; de siffloter un de ces airs à la fois gais et tristes qu'a inventés l'âme populaire ; une poésie sans paroles flottait dans sa tête. Un contentement, qui n'était pas uniquement voluptueux, le berçait dans la douceur du lit, tandis qu'un beau jour jaune, arrêté par les volets et les rideaux, transparaissait à la fenêtre comme une aube d'or. Elle était passée, et victorieusement passée, la redoutable épreuve ! Ses angoisses de la veille, une fois rentré avec elle, enfermé dans la chambre conjugale ! Tout ce que leur silence disait, et leurs yeux se cherchant et se fuyant, leur sourire indécis, la difficulté d'exprimer ce qui dormait au fond de leur cœur, l'atroce appréhension, pour lui, du ridicule ! Comme il avait eu

peur, comme il avait craint qu'un faux geste, un mot malheureux, une suggestion inattendue vinssent gâter la sincérité de leur émotion, leur rappeler ce qu'ils devaient oublier! Pour se mettre au dessus du passé et d'eux mêmes, quelle simplicité franche ils devaient témoigner! Force invincible de l'amour! Il avait tout emporté, dans son élan sincère. Point de paroles, Jacques et Thérèse s'étaient compris sans même se regarder, et leurs baisers avaient retrouvé la jeunesse, l'ardeur naïve de leur premier amour, l'émoi délicieux d'une nuit d'hyménée. Oui, ne fût-ce qu'un moment, ce moment d'oubli avait été exquis, leurs cœurs s'étaient fondus, leurs âmes volatilisées, dans la flamme ardente qui, brûlant leurs yeux et leur bouche, leur faisait voir rouge, dans la nuit de cette minute où ils sombraient divinement. Après, après... une oppression avait bien marqué leur réveil, une mélancolie infinie, la conscience de l'irréparable auquel nul ne pouvait rien; mais tout de suite ils avaient entrelacé leurs bras, rapproché leur tête, et bravement ils avaient souri, du fond de leur sourde angoisse. Il s'aimaient à présent, ils s'aimeraient demain, ils s'aimeraient toujours; qu'importait le passé!

Ah! quel monstre absurde Jacques s'était-il forgé, dans son imagination! Avoir cru que ce lui serait impossible, toute communion avec la chair de fruit, la douce chair parfumée et veloutée de pêche, parce qu'un autre avait mordu au bien défendu; jalousement, avarement, furieusement au contraire, il avait repris cette femme qui lui appartenait, qui portait son nom, son joug, sa loi, et il l'avait tenue sur son cœur en esclave retrouvée, en enfant prodigue revenue. Préjugé inepte; avait-elle cessé d'être elle-même; le dol de l'absent, du complice coupable, en quoi le fraudait-il; quelle tare, visible ou réelle, quelle dépréciation avait subie Thérèse? Quelle convention au fond de ces idées de déshonneur! Comme on se rendait malheureux pour des mots! Il resta perplexe, dans un dédale, ne sachant plus où étaient le bien et le mal. S'élevait-il à la philosophie altière et dédaigneuse d'un esprit vraiment libre? S'abaissait-il, au contraire, à la résignation infâme de cet état professionnel qu'un mot bas, cher à Molière, stigmatise?

Il retourna brusquement la tête, devinant que Thérèse, éveillée, le regardait depuis quelques secondes. Dans ce regard à l'affût, il perçut une attention perspicace et rusée. Elle lui souriait, et son sourire, sans aller jusqu'à l'ironie, se nuançait d'une malice de triomphe. Ses grands yeux d'émeraude rappelaient le regard des

chats et des sphinx, ils se fixaient sur lui avec une ténacité tendre, mais défiante aussi; un fonds d'inconnu troublait leur eau verte, et son visage exhalait une âme indéfinissable.

Ce fut pour lui une sensation très étrange.

XIX

Quelques jours suivirent, de détente lasse. L'acclimatation à un air plus vif, au grand soleil, à la campagne verte et odorante, plongeait Jacques dans une torpeur singulière, à laquelle contribuaient les robustes faims, les repas solides, l'équilibre à maintenir d'une vie physique largement dépensée. Il vécut dans une griserie printanière, en proie à une rêverie passive, une existence ruminante que l'instinct dominait. Longues marches avec Gerbaud montrant, expliquant l'état des terres, l'amélioration de la ferme, les promesses de récolte, excursions pendant lesquelles il approuvait tout, écoutant mal, l'âme endormie, promenades à cheval avec Thérèse, le corps seul de Jacques s'agitait, allait et venait. Son cerveau se reposait. Il n'éprouvait aucune envie de travail, n'avait point rouvert ses livres favoris, ne s'était pas remis à son étude sur le droit de succession et la liberté testamentaire. Il n'aspirait qu'à ne point penser, qu'à dilater ses poumons dans la fraîcheur saine des bois, qu'à user ses jambes le long des routes; il acheta deux chiens qui l'accompagnèrent désormais, un caniche noir à nez moustachu et à manchettes, et un grand danois gris souris qui donnait la chasse aux lièvres à travers champs.

M. Forget parti pour Bordeaux, l'intimité entre les époux se resserra. Des après-midi entières, la voiture les emportait, d'un trot égal et cadencé qui berçait leurs longs silences, espacés de sourires. Il la contemplait à la dérobée ou bien en face, et admirait, non sans un secret étonnement, comme elle se reprenait à fleurir, la chair blanche et rose, le teint frais, une molle rondeur au menton, les épaules remplies, le buste développé. C'était à vue d'œil, de jour en jour, que sa santé s'affermissait. Il doutait que le changement d'air, un traitement médical, la transformassent si rapidement : des causes morales certainement agissaient de façon aussi efficace, et quelles, sinon l'allégement de sa conscience, la délivrance de n'avoir plus le poids de sa faute à porter, de se sentir pardonnée et surtout aimée? Aussi, comme elle s'abandonnait avec tendresse, comme elle l'enveloppait de câlinerie, comme elle était

pour lui bonne et douce, sœur, amie et maîtresse, selon l'impression du moment, prévenante et attentive surtout, avec ce grand instinct de protection maternelle qu'ont toutes les femmes! Elle savait aussi être humble, sans bassesse, lui prouver sa gratitude, et elle y réussissait d'autant mieux qu'elle lui savait un gré infini de vouloir bien l'aimer encore, la trouver belle et désirable. Ils eurent ainsi quelques jours et quelques nuits d'ivresse, sans remords ni arrière-pensée, où ils s'unirent, à corps et à âme perdus.

Seulement il n'était pas en eux de pouvoir entièrement oublier, et ils n'oubliaient point. Si noble que fût leur aptitude de silence, leur tacite convention de ne jamais réveiller la souffrance endormie, il suffirait du moindre petit incident quotidien pour les rappeler à cette réalité dont ils éloignaient le souvenir, par une hypocrisie nécessaire et légitime, mais impuissante à les leurrer ; capable d'une résolution héroïque, Jacques saurait-il soutenir un rôle d'abnégation de toutes les minutes? Thérèse cesserait-elle d'être femme, une créature nerveuse, mobile, incomplète, soumise aux influences de la santé, du temps, aux mille petites irritations du moment ? Il fallait si peu, pour que la périlleuse illusion de leur bonheur reconquis s'évanouît à la façon d'un château de cartes ou d'une bulle de savon !

Ce matin-là, Jacques et sa femme étaient sortis à cheval, lui sur un cob alezan, elle sur une fine jument noire. Sa courte amazone et ses cheveux, sous un chapeau rond, lui donnaient une grâce garçonnière. Jacques à mi-voix, de temps à autre, lui indiquait quelque précepte sur la façon de se tenir, d'égaliser ses rênes, de diriger sa bête. Elle ne montrait déjà plus la gaucherie des premières leçons, ayant, en l'absence de son mari, et pour lui faire une surprise, demandé à Gerbaud de monter avec elle et de lui donner des conseils. Cela avait déplu à Jacques, lorsqu'il l'avait appris ; il n'eût su dire pourquoi, persuadé que le régisseur, d'ailleurs placé dans une situation inférieure, n'aurait osé se comporter envers elle qu'avec la plus respectueuse déférence ; peut-être avait-il ressenti un peu de jalousie absurde, une méfiance inavouée qui s'étendrait à l'avenir à tous les hommes.

Cette méfiance, à laquelle il ne reconnaissait aucun fondement, il en était, depuis le matin, hanté, s'imaginant que Thérèse en usait avec une indépendance un peu trop familière vis-à-vis du régisseur, le chargeant de commissions pour la ville, lui marquant une nuance trop précise d'amabilité. C'était un rien, cela, et si

peu accusé qu'il fallait s'armer de beaucoup de sévérité et même d'un peu d'injustice pour trouver un léger manque de tact aux façons d'agir de Thérèse; mais, au cœur ulcéré de Jacques, le plus fragile prétexte devait devenir une cause de tourment. Seulement, il n'avait osé faire part à sa femme de ses réflexions, et cela lui donnait un air pensif et absorbé. Elle, de son côté, peu en train, donnait machinalement de petits coups de cravache sur le col de sa jument Florise. Une lettre dans laquelle Ferrand manifestait l'intention de venir les voir et de passer quelques jours avec eux, conformément à une ancienne invitation d'Halluys, lui avait causé une impression désagréable : elle n'en avait pas été maîtresse et Jacques lui avait dit :

— Si cela te contrariait ?...

Elle avait répondu :

— Nous sommes si tranquilles, qu'avons-nous besoin d'importuns ?

Mais Ferrand était-il un importun ? Jacques eût volontiers donné pendant quelques jours, non immédiatement certes, mais vers la fin de l'été, l'hospitalité à ce vieil ami, point fâché au fond de lui faire les honneurs de ces Flouves grandioses et charmantes, tout en vieilles pierres, vieux arbres, eaux dormantes. Le petit mécontentement de Thérèse l'avait flatté, d'abord, puisqu'elle préférait leur solitude à deux, mais inquiété ensuite, car il se rappelait de vagues impressions, la froideur aimable qu'elle témoignait à Ferrand, et qu'il avait jusque là attribuée à cette sorte de défiance jalouse qu'éprouvent les femmes pour les amis de leurs maris. S'il y avait autre chose, pourtant! Un souvenir très douloureux lui revenait, une lettre anonyme, vengeance d'une domestique renvoyée, qui, il y avait de cela des années, à Lyon, avait essayé de lui inspirer des soupçons. N'avait il pas su, d'autre source, plus tard, que la protection du ministre à leur égard, leur intimité amicale, étaient attribuées à une cause déshonorante pour Mme Halluys ? Il ne crut certes pas, en cette minute, que Thérèse eût failli ; comment eût il pu former une idée aussi abominable ? Sa faute en excluait une précédente ou une suivante, et n'était excusable que comme entraînement unique, fatal, absolu. Mais Ferrand, lui, pouvait l'avoir aimée, convoitée, tout au moins? Ce doute le mordit jusqu'au sang ; une curiosité dévorante le saisit. Thérèse devinait, d'une façon obscure, qu'il souffrait :

— A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— A rien.

C'était un mensonge, elle n'en fut pas dupe et baissa la tête, sérieuse. Pendant un moment assez long ils ne se parlèrent point. Le pas des chevaux sonnait en une sorte de cadence de forge, sur la route. Le ciel, d'un bleu gris, se plombait insensiblement, et des vapeurs molles tamisaient le soleil d'un voile. Ce fut Jacques qui prit l'offensive, et d'un voix où perçait un malaise :

— Si cela te déplait de recevoir Ferrand, dis-le. Tu ne l'as jamais beaucoup aimé, n'est-ce pas ?

Le regard de Thérèse, tourné vivement vers lui, et alarmé, semblait lui dire : « Ne parle pas de cela, à quoi bon ? Pourquoi sonder le fond des choses ? »

— Mon Dieu, reprit-il, Ferrand a ses défauts : égoïste, autoritaire, absorbé par l'idée fixe du pouvoir, mais c'est un honnête homme, il a les mains nettes et n'a trempé dans aucune concussion. C'est une conscience !

Le silence de Thérèse l'agaçait, l'excitait.

— Il a toujours été notre ami, je lui dois beaucoup : en ces temps difficiles, il m'a protégé, soutenu. Pourquoi ne dis-tu rien ?

Il examinait le visage fermé de sa femme, ses lèvres qui s'étaient serrées d'un pli dur, son regard braqué au loin.

— Est-ce que tu as quelque chose à lui reprocher ?

Elle ne répondit pas immédiatement, puis secoua la tête avec lenteur et dédain. Jacques se troubla, il dut changer de visage.

— Est-ce que... il t'a jamais manqué d'égards ?

Silence de Thérèse qui regarde toujours au loin, la tête droite, comme de pierre. Jacques devient pourpre, le sang l'étouffe, il devine :

— Ferrand t'a aimée, il te l'a dit, il te l'a écrit. Ah ! si je le croyais !

Il serre les dents, ferme son poing qui tremble sur la rêne du cheval, se sent ridicule et baisse le front ; quel droit a t il de s'indigner, aujourd'hui ? Il relève les yeux et murmure, supplie :

— Thérèse, dis-le-moi, que s'est-il passé ?

Elle le voit si malheureux qu'elle a pitié, et malgré qu'il lui en coûte :

— Mais rien, il y a si longtemps, ce sont de ces choses qu'une femme garde pour soi, à quoi bon brouiller deux amis ? Oh ! il n'a pas recommencé, je t'assure !

Dis moi tout, il t'a manqué de respect, n'est-ce pas ?

— Une fois seulement. C'était à Lyon, dans les premiers temps, il m'avait poursuivie de ses déclarations, je lui avais dit que je t'avertirais s'il continuait à m'obséder. Un soir...

— Eh bien?

— Dans mon salon, tu venais de passer dans une pièce à côté. il m'a saisie et embrassée brusquement ; j'ai crié : — Jacques ! — il m'a suppliée tout bas de me taire, il était affolé ; ensuite il m'a demandé pardon. Et jamais plus depuis il ne m'a reparlé de rien.

Elle ajouta, avec une ironie toute féminine :

— C'est alors qu'il est devenu amoureux de Mme Trécœur, la femme du trésorier général.

Jacques lui jeta au visage :

— Et tu ne m'as rien dit, tu m'as laissé continuer à lui serrer la main, à accepter son patronage! Ah ! je ne te comprends pas, vraiment! Tu as pu le revoir, subir sa présence pendant des années, le recevoir à ta table! Et vous parliez comme si jamais rien ne s'était passé! Mais vous êtes extraordinaires, vous autres femmes!

— Voyons, dit-elle, conciliante, tu aurais été bien avancé de savoir cela? Quelle importance cela a-t-il? Si j'avais eu pour lui la moindre affection! Mais il m'est indifférent ; comme homme, il me déplait même souverainement avec ses grosses mains et ses ongles... fi!

Elle eut un petit haut-le-corps, tandis que Jacques consterné avait envie de maudire toute amitié, tout sentiment vrai. En même temps cela lui semblait si drôle, si amèrement drôle qu'il eût voulu rire, mais n'y parvint pas. Ferrand l'avait convoitée! A la bonne heure, et qui encore? les officiers qui la regardaient passer, tel vieillard ami qu'ils recevaient? Que de convoitises s'étaient attachées sur elle, sur son jeune et vivant corps de boue blanche, de boue, oui, de boue! Tous! Qui encore, de Malerte, dardant sur elle un regard froid entre des paupières plissées ; Gerbaud aussi, peut-être? Chose étrange, cela le bouleversait autant, bien plus que de savoir qu'elle avait aimé Destelle. Et jamais il ne l'avait autant aimée, il l'eût prise et étouffée dans ses bras ; il répétait tout bas, la voyant blanche et belle, pour lui comme pour les autres : « Corps de boue, de boue! » Mais lui-même, de quoi donc était-il pétri, sinon de la même argile, faible aux tentations, asservie à l'instinct, promise à la mort? D'ailleurs, disait-elle tout? Il se la représenta dans les bras de Ferrand, et à cette idée, il partit d'un éclat de rire injurieux.

Thérèse lui jeta un regard inoubliable de saisissement, d'humilité, de douleur. Mais comme il ne cessait de ricaner en hochant la tête, elle le contempla de façon pénétrante, grave, une attente crispée aux lèvres, sentant venir l'outrage immérité.

— Vraiment, murmura-t-il d'un ton saccadé, tu es inexplicable, Thérèse. Pendant des années, m'avoir laissé traiter cet homme en ami. A d'autres qu'à moi ton indulgence pourrait paraître suspecte!

Elle haussa les épaules.

— Oui, suspecte, répéta-t-il. Enfin, je te crois, je veux bien te croire...

Elle comprit ce qu'un doute, l'hésitation de sa pensée, exprimait d'ignominieux pour elle en pareil cas.

— Ya, va donc, dit-elle hardiment, j'ai aimé Ferrand, n'est-ce pas, et qui encore?... — Mon Dieu! soupira-t-elle écœurée, voilà ce que tu penses, voilà ce que tu n'oses dire. Oh! Jacques, comme tu me crois vile! Mais j'ai tout mérité; va, mon ami, va, qu'est-ce qui t'arrête? Nous ne devrions jamais parler, vous vous faites des armes de nos aveux. J'ai cru que la franchise vaudrait mieux, qu'en te disant tout, tu jugerais impartialement les choses. J'en suis punie, c'est bien fait!

Il balbutia :

— Ne m'accable pas, si tu savais combien je suis malheureux! Je te crois, grand Dieu! Mais pouvais-je être maître d'un premier moment de révolte? Il n'y a donc ni foi, ni honneur! Je comprends les maris qui défendent leurs femmes à coups de couteau : on veut la leur prendre, ils tuent! Mais tu ne peux sentir cela, vous ne comprenez rien à l'amitié des hommes, vous ne vous aimez jamais entre femmes; l'amitié, c'était pour moi un sentiment si élevé, si mâle, si désintéressé; j'ai cru cela, oui, je l'ai cru, pour deux amis bien chers; et au fond de cela, ce qu'on découvre...

Elle avait l'air si triste qu'il partagea cette lassitude, et le cœur lui défaillit :

— Thérèse, supplia-t-il en s'approchant d'elle.

Leurs chevaux se touchaient. Ils étaient seuls, dans une grande allée verte. Elle tourna la tête vers lui, les yeux pleins de larmes.

— Je t'aime, murmura-t-il, aime-moi quand même! — Leurs lèvres s'unirent avec amertume.

L'aventure de Ferrand, son piteux échec, à la rigueur il aurait pu, il aurait dû en rire; mais cela lui rappelait, en soufflet brusque,

la chose dont ils ne parlaient pas, l'irréparable adultère consommé, impuni. bien plus, heureux et récompensé! Thérèse restait pensive, elle n'avait parlé que pour éviter d'injustes soupçons. N'eût-elle pas mieux fait de se taire, depuis si longtemps qu'elle gardait au fond d'elle ce laid et ridicule souvenir? Mais il lui pesait; et son cœur s'était échappé. Elle le regretta davantage quand Jacques, à l'improviste, lui dit, d'un air de fausse tranquillité:

— Après tout, cela t'a peut-être flattée?

— Quoi donc?

— La... poursuite de Ferrand.

— Peux-tu croire? fit-elle révoltée.

Il répondit avec douceur et ironie:

— Bah! cela flatte toujours!

XX

Non, la bonne volonté ne suffisait pas, Jacques en faisait la douloureuse expérience. Quelques jours de bonheur fiévreux et les baisers de Thérèse n'avaient pu lui faire illusion. Il les recherchait avec autant d'empressement jaloux, mais la possession satisfaite laissait en lui une indicible tristesse, car il n'avait plus rien à désirer. L'amour et l'instinct s'étaient si étroitement unis aux premières heures de leurs transports, que ceux-ci avaient ressemblé plus à l'ivresse d'âme qu'à la volupté. La volupté, mieux sentie et goûtée, accompagnée de cette mélancolie qui suit toutes les pauvres joies terrestres, laissait place dans le cœur de Jacques à d'insupportables obsessions, tout un retour de souffrances posthumes. Ce fut une sensation atroce, la première fois qu'il put dépouiller sa personnalité, s'imaginer qu'il était non lui-même, mais Philippe, et que c'était Philippe que Thérèse embrassait. Cette idée folle lui venait d'un rêve, dont il sortait, et pendant lequel il se croyait devenu Destelle. Il avait eu bien d'autres cauchemars pénibles, il lui arrivait souvent de croire qu'il se disputait furieusement avec Thérèse; parfois il faisait ce songe: il savait, indubitablement, qu'elle le trompait, alors, pour la surprendre, il s'habillait, prenait une voiture, se rendait à l'appartement de garçon de Philippe, mais il lui était impossible d'y parvenir, une lenteur, une impuissance le paralysaient; il ne pouvait trouver ses gants ou son chapeau, ou bien le fiacre ne marchait pas, la rue était encombrée par des défilés de voitures revenant des courses ou par un enterrement. Souvent il rêva qu'il étranglait sa femme: il l'étranglait à

deux mains, elle tournait vers lui sa face livide, il serrait, serrait éperdument, et elle le regardait sans mourir, avec des yeux singuliers de reproche, elle s'obstinait à vivre et c'était abominable. Ses soupirs oppressés la réveillaient parfois :

— Qu'as-tu? murmurait-elle.

— Ah ! rien, un mauvais rêve !

Un soir, avant le dîner, Jacques sortit pour promener ses chiens. Thérèse, lasse, ne l'accompagnait pas. Le caniche Mufti et Drack le danois aboyaient joyeusement autour de lui. Syb, qui d'habitude restait paresseusement étendue auprès de sa maîtresse, les rejoignit en courant, lancée en flèche.

— Non, Syb, non, dit-il, rentrez !

Eut-il le pressentiment qu'elle pourrait se perdre? Elle feignit d'obéir, retourna tristement au château; comme il ne pensait plus à elle, il l'aperçut qui batifolait avec Mufti, elle les avait rejoints par une avenue de traverse. Il la regardait avec des sentiments complexes de tendresse et de répulsion. Parfois, il jugeait sa présence ridicule, par tout ce qu'elle leur rappelait, la façon dont Philippe, avant de se séparer d'elle, la sifflait, lui parlait; indiscrètement elle soulignait le souvenir, la présence de l'absent, entre eux. D'autre part, n'y eût-il pas eu quelque chose de niaisement mesquin à faire pâtir l'innocente bête, à s'en débarrasser, à la donner à des gens qui ne l'aimeraient peut-être pas? La question n'avait pas eu besoin d'être posée pour être résolue ; Syb était bien là, on l'aimait, elle garda sa place dans l'intimité. Jacques la caressa moins devant Thérèse, un peu plus quand il était seul. Si humiliante que puisse paraître cette faiblesse, il s'attachait aux bêtes pour elles-mêmes, leur trouvait une âme, et Syb, qui lui eût été chère naturellement, ne perdit pas tous ses droits dans son affection, parce qu'elle avait appartenu à Philippe et que celui-ci l'avait donnée à Thérèse; seulement, il se jugeait absurde et incompréhensible de sentir de la sorte.

Il avait, maintenant, pris son parti de cette petite trahison de Ferrand, qui lui avait été, au premier instant, si cuisante. Il s'efforçait de s'élever à un sentiment de justice indépendante, de se mettre à la place du député : une femme jeune, coquette, séduisante, à qui pèse la vie de province, qui est ambitieuse de luxe, de succès, que Paris attire, Ferrand avait dû croire venir aisément à bout de cette conquête. Sans doute se plaçait bien en travers l'amitié qu'il éprouvait soi-disant, et peut-être très réellement,

pour le mari. Mais ce genre d'obstacle n'avait jamais arrêté personne : témoin Philippe. Jacques lui-même, avant son mariage, parmi les liaisons de sa jeunesse, ne retrouvait-il pas le profil perdu de deux femmes mariées? « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on fît à vous-même ! » prononce la voix sacrée. Il subissait à son tour la peine du talion, c'était juste ! Oui, juste, son orgueil avait beau se récrier ; que de femmes n'avait-il pas regardées avec une convoitise secrète? Mme Guilhem entre autres ; que lui avait-il manqué pour se risquer en avant ? l'occasion, un certain courage; pensait-il alors à Guilhem ? un peu, guère. Allons, son honnêteté, comme à tous les hommes, était trouble. Il lui semblait bien pourtant qu'un respect de soi-même, un principe d'honneur l'auraient retenu. Il le croyait en son âme et conscience. Mais oserait-il l'affirmer? non !

Il pensait à Philippe, il y pensait malgré lui. Ce n'était donc pas fini, comme il l'avait espéré? Disparu de sa vie, dépossédé de toute affection, ravalé pour lui au dernier rang des indifférents, Philippe l'obsédait. Le mystère de cet amour coupable, dont il ne savait rien en somme, sourdement le minait, le hantait. Par pudeur, il n'avait pas voulu approfondir tout d'abord, avait accordé l'absolution à cette confession prise en bloc, sans détails; mais maintenant, chaque jour un peu plus, des envies de connaître les dessous, les pourquoi, les comment, les mille nuances, les degrés, les évolutions de cet adultère, le rongeaient, comme d'invisibles et tenaces tarets. La jalousie, jusqu'alors endiguée, montait en lui avec un sourd bruit de crue en révolte, ses oreilles tintaient de ce murmure vaste et bourdonnant : — Elle l'a aimé! se répétait-il, cela lui semblait insondable et profond comme la mer. Il ne comprenait pas. — Elle l'a aimé! murmurait-il. Et il ajoutait : — Elle ne l'aime plus, elle l'affirme du moins; mais comment est-ce possible ! L'aberration d'un cœur de femme lui apparaissait illogique et monstrueuse. Quoi, l'amour, ce torrent qui passe, sitôt tari ? Allons, elle ne l'avait pas aimé, elle était folle ! Mais si, de cette torturante idée, il descendait aux joies illicites de la faute, ses dents grinçaient; une curiosité odieuse lui vrillait le cœur, des images trop nettes le rendaient fou. Ce qu'elle éprouvait avec lui de mystérieusement doux, dans l'intimité la plus scellée, elle l'avait éprouvé avec un autre : quoi, telle privauté, telle familiarité des heures libres !... *Un autre*, un autre l'avait connue dans toute sa faiblesse, dans sa misère de

femme ! Il hâta le pas pour fuir cette vision, mais elle le précédait, et fermait-il les yeux, il revoyait toujours ces choses sans nom, qu'il s'imaginait.

Quand, pour la première fois, lui avait-il parlé ? Quel regard avait-elle eu pour lui ? Ces yeux si purs, ces yeux de lumière, ces miroirs d'eau verte dans lesquels un amant s'était miré ! Ses mains, qu'un amant avait caressées, ses bras, son corps ! Non, elle n'était plus à lui, quel droit avait-il à la reprendre, ce n'était plus Mme Halluys, ni sa Thérèse, mais la maîtresse de Philippe Destelle ! Que ne l'avait il enlevée, volée, tout à fait, ce misérable ! — Allons, assez, assez ! déclarait Jacques, je ne veux pas, je ne veux pas ! Mais il avait beau faire, l'idée fixe le suivait, emboîtant son pas, elle sonnait dans le galop de son cheval, elle l'attendait embusquée derrière un rideau, elle s'asseyait à ses côtés, à table. Il se disait : — Le jour de la faute, un fiacre l'aura conduite, voilette baissée sur le visage ; elle l'aura quitté avant la rue de Destelle : très vite, rasant les maisons, elle se sera glissée jusqu'à son entresol, filant sans bruit devant la loge du concierge. Elle n'aura pas sonné, il l'attendait derrière la porte, il l'aura étreinte dans l'antichambre obscure, en balbutiant : — Comme vous êtes bonne d'être venue ! Et elle aura dit : — J'ai cru mourir, ce que je fais c'est mal, laissez-moi m'en aller ! — Et lui... — Ah ! ne pensons pas, c'est stupide ! A quoi bon, c'est passé, c'est mort ! Des larmes, sans qu'il s'en fût encore aperçu, lui coulaient sur la figure.

— Eh bien, puisque la solitude ne me vaut rien, rentrons, se disait-il ; près d'elle, je serai moins malheureux, elle me jouera du Schumann, ou je prendrai un livre ! Mais il pressentait l'inefficacité de ce remède. Sans ce qu'elle lui avait confié sur Ferrand, pourtant, il ne subirait pas cette recrudescence abominable de jalousie ; il lui semblait qu'il haïssait doublement Philippe. Le silence qu'il s'était imposé vis-à-vis de son ami l'étouffait alors. Une lettre d'injures, une éclatante rupture l'eussent soulagé ; mais tout ce qu'il avait en lui de pudeur et de fierté reprenait le dessus, à quoi cela d'ailleurs servirait-il ?

Il ne s'occupait plus des chiens qui galopaient à l'aventure ; parfois il apercevait l'éclair gris des bonds de Drack, le point noir de la fourrure de Mufti. En rentrant dans le parc, au tournant d'une allée, une ombre mauve lui sauta au cou, jaillie d'une embuscade ; c'était Thérèse, la tête auréolée d'un grand chapeau de paille jaune d'or, garni de mousseline.

— Tu as donc emmené Syb ? demanda-t-elle inquiète. Où est-elle, je vous regardais venir sur la route, et je ne la voyais pas avec vous !

Il rappelait les chiens, Syb manquait à l'appel.

— Ah ! fit-il contrarié, je retourne la chercher.

Elle le retint, il la regarda, et pour une cause si simple, si futile, toute sa souffrance revint.

— Non, fit-il, je ne voudrais pas qu'elle fût perdue.

C'était là le bon sentiment ; quelle vilenie, quelle lâcheté chez un homme qui n'était point bas naturellement, lui fit ajouter :

— Cela te peinerait, n'est-ce pas, tu y tiens beaucoup ?

Elle le regarda ; la vue de ces yeux où l'*autre* s'était miré lui produisit une crispation dans tous les nerfs. Il insista :

— Tu y tiens beaucoup ? C'est un cher souvenir !

Elle essaya de sourire, d'un pauvre et indécis sourire. Il baissa la voix, comme honteux de ce qu'il allait demander :

— Je voudrais savoir une chose, quand Syb t'a été donnée... étais-tu déjà... allée chez lui ? Car tu y es allée, n'est-ce pas ?

Oh ! ce recul d'être sans défense, ce visage épouvanté, ces yeux de reproche et de douleur presque méprisante !

— Oui, tu me l'as avoué, tu y es allée souvent, n'est-ce pas ? Et Syb... (sa voix se mit à trembler), — Syb te rappelle bien des... — Il se reprit les tempes entre les mains et, haletant profondément : — Tiens, je suis un lâche, pardonne-moi.

Il s'éloigna rapidement, et les appels stridents du sifflet de son fouet à chien percèrent l'espace, en décroissant avec la distance. Il revint une heure après, ayant parcouru les environs, en nage, sans Syb, Thérèse, enfermée dans sa chambre, fut longue à lui ouvrir la porte ; ses yeux étaient très rouges.

— Syb est perdue, fit-il.

— Si tu l'as égarée, dit-elle, cela n'a rien d'étonnant.

— Moi, égarée...

— Ou tuée, c'est tout comme. Si tu me l'avais dit, tu ne l'aurais plus revue, je l'aurais donnée.

— Thérèse, tu ne le crois pas... Tu le crois ! s'écria-t-il. Tu m'en crois capable ! Allons, c'est de la démence. Mais je l'aimais, cette bête !

Thérèse se mit à rire, et lui-même, pris à la contagion, ricana aussi nerveusement : certes, c'était bouffon, très bouffon, et misérable aussi, comme la vie ! Il eut beaucoup de peine à dissuader

sa femme du soupçon enfantin et affreux qu'elle avait conçu. Syb, d'ailleurs, revint quelques heures après au château. Mais Thérèse lui fit peu d'accueil. La plaie, entre mari et femme, s'était rouverte, elle saignait douloureuse, enflammée ; aucun baume de pitié ne suffisait à la panser. Qu'elle se creusât chaque jour plus profond, et l'invincible gangrène apparaîtrait.

XXI

Quoi! une si belle résolution, et quelques semaines suffisaient à détruire tout courage, tout espoir, toute dignité en lui ! Jacques se cherchait et ne se retrouvait plus. Il faisait, pour se ressaisir, les efforts désespérés d'un noyé qui s'accroche aux herbes de la rive et que le courant emporte. « Voyons, se disait-il, c'est absurde, je ne veux pas être jaloux ; en pardonnant le passé, je me suis imposé de l'oublier. L'amputation est faite, il y a fallu du courage, mais la cicatrisation, maintenant, devrait se faire ! » Elle ne se faisait nullement. Est-ce donc qu'il était plus facile de souffrir d'un seul coup, de prendre un héroïque parti, en s'arrachant le cœur, mais que la difficulté presque impossible était de supporter les mille petites blessures aiguës de l'au jour le jour? Quel homme n'aimerait mieux risquer sa vie, en pleine bataille, perdre un bras, coupé brutalement à l'ambulance, que de souffrir pendant des années, quotidiennement, de la rage de dents ? On supporte un coup de couteau, on ne vit pas lardé de piqûres continues d'épingle. Mais comment s'était produit cet inexplicable revirement ? Comment, résigné, pacifié presque en retrouvant Thérèse, décidé à ne jamais lui rappeler d'un mot, d'une allusion, le passé, Jacques s'était-il transformé soudainement en mari jaloux, souffrant, ulcéré ?

La réponse n'avait rien d'équivoque : c'était du jour où il avait à nouveau connu la douceur et l'amertume des baisers de Thérèse! En vain, le désir, l'instinct, l'ivresse première lui avaient-ils donné le change ; en vain, par un sophisme généreux, mais qui n'en était pas moins un sophisme, il avait cru devoir étendre l'absolution sur la chair même, la chair coupable de sa femme ; en vain s'était-il imposé, chrétiennement, de l'aimer autant, plus que par le passé, comptant sur le bienfait du temps qui aplanit et efface les aspérités, couvre les choses d'une poussière de velours, force lui était de se l'avouer, le philtre d'amour, au lieu de l'engourdir à la façon d'un opium, d'une eau de Léthé sans mémoire, l'empoison-

nait comme un âcre et mauvais hachich, hallucinant et torturant. Peut-être était-ce un retour suprême du mal, une fièvre dernière avant la convalescence définitive et la santé. Il l'espéra. Mais la vie, chaque jour, lui donna tort. Point d'heure en commun que ne marquât pour eux une sensation de douleur ; tantôt ils se taisaient, et le silence les oppressait, gros d'une muette éloquence ; tantôt ils parlaient, et les sujets de conversation les plus lointains, les hasards des suggestions, telle pensée surgissant d'un bas-fond de nuit et d'oubli, tout leur était chair et âme de souffrance. Jacques en vint à des questions abominables, que sa curiosité meurtrie et souillée posait, comme des ventouses, à la peau vive, au cœur à nu de Thérèse. Des scènes de regrets, de larmes, de désespoir suivaient. Jacques prévit qu'un jour ils se haïraient ; en attendant ils s'aimaient d'un amour douloureux, éperdu, comme ivre et comme fou, qui faisait alterner les mots tendres et les reproches affreux, où les baisers ressemblaient à des morsures et les étreintes à des agonies.

Et toujours, frappé de stupeur, il se demandait :

— Comment est-ce possible ? Qui m'a dépossédé à ce point de moi-même ? Quel sortilège m'a changé ? Pourquoi ce que je croyais possible, la résignation haute et la volonté tendre et ferme d'être heureux, n'est-il plus à ma portée ? On dirait que, tel Samson livré à Dalila, j'ai perdu tout courage, toute sagesse, toute lucidité depuis le soir où, par une invincible tendresse, avec une confiance aveugle en un meilleur avenir, j'ai tendu les bras à Thérèse et me suis pressé contre son sein ! — Alors, quelle alternative s'offrait à eux, continuer à souffrir, ou bien !... chose étrange. avant que Thérèse lui appartînt, le devoir, le respect d'eux-mêmes, un bonheur relatif et teinté de regret et de mélancolie, doux comme un automne, gris comme un crépuscule, semblaient s'ouvrir devant lui, pensifs, sérieux, pleins de promesses. Maintenant, il était comme l'enfant qui, ayant étendu la main vers un beau fruit et le trouvant gâté, ne se décide ni à y mordre, ni à le jeter. Et pourtant il faudrait prendre un parti. Sur la pente où ils roulaient, il n'y avait rien au bas qu'abîme fangeux et ténèbres louches. Il avilissait Thérèse par ses soupçons, sa jalousie noire, qui scrutait le passé, viciait le meilleur de leurs anciennes joies, et quand il l'avait avilie par ses reproches, il l'avilissait en outre par son pardon, il l'avilissait encore plus par cet amour fait d'opprobre qui étreint un être méprisé ; enfin, il s'avilissait lui-même. Sans un grand

coup d'aile, un effort brusque et décisif, il était perdu et la perdait avec lui. Des scènes, qu'il est difficile et superflu de conter, rendaient leur vie insoutenable; elles en vinrent au point que Thérèse pensa à s'enfuir, à se séparer de Jacques ; dans une crise plus violente que les autres où il l'avait outragée cruellement, elle essaya de s'empoisonner avec du laudanum ; la dose était trop faible, heureusement ; elle fut plusieurs jours malade. Jacques faillit devenir fou de douleur, la veilla, la soigna ; ils pleurèrent ensemble, se pardonnèrent, et ne tardèrent pas à souffrir de nouveau du cancer moral qui les rongeait, et qu'ils ne pouvaient extirper, puisqu'il faisait partie d'eux-mêmes, était leur propre pensée leur corps et leur âme. Thérèse avait pâli, maigri, un grand cerne entourait ses yeux, ses nuits n'étaient qu'insomnies, elle avait des crises de nerfs fréquentes, abusait des inhalations d'éther. Et ni l'un ni l'autre n'avaient le courage de renoncer à cette vie atroce, à cette chaîne de galériens qui les rivait.

Jacques recevait de mauvaises nouvelles de la santé d'Agnès. Elle aussi subissait la détente morbide qui suit les périlleuses tensions d'âme. Sans avoir aucun organe spécialement atteint, elle dépérissait; une lettre confidentielle du médecin des d'Elbé, à la conscience et à la franchise duquel Jacques avait fait appel, n'était guère rassurante. Jacques s'en ouvrit à Thérèse, qui le plaignit, mais sans tendresse pour sa belle-sœur. Ils n'osèrent parler ce jour-là de Lisette, et cependant la même idée leur était venue : que deviendrait l'enfant si, par un malheur qu'ils se refusaient à prévoir, la mère venait à manquer? Ni l'un ni l'autre ne voyaient ce frêle et précoce petit être élevé entre deux vieillards, n'osant jouer et rire de peur de troubler le sénile repos du grand-père et de la grand'mère d'Elbé; nul doute qu'une existence pareille ne l'étiolât; elle ne vivrait point; tandis qu'auprès d'eux, entourée d'affection, entre Jacques qui l'adorait et Thérèse... mais Thérèse aimait-elle l'enfant? c'était un grand doute pour lui. Tendre pour Lise à certains moments, sèche et sévère en d'autres, elle n'avait jamais eu l'équilibre convenable. Il la croyait secrètement jalouse d'Agnès, car toutes ses réflexions agressives, ses griefs contre l'éducation de Lise, s'attaquaient à la mère; qui sait si, celle-ci disparue, — chose horrible à penser, mais prévision tout humaine ! — Thérèse, pouvant régner sans conteste sur ce petit cœur, pétrir à sa guise ce menu cerveau, ne se prendrait pas d'une tendresse violente et absolue pour Lisette, ne reporterait pas sur elle l'amour rentré

qu'elle comprimait en elle depuis la mort de Fancy, ne trouverait pas là, qui sait, un triste et bienheureux dérivatif aux tourments de son âme, ne se rattacherait pas à un devoir sauveur? Il entrevoyait cela comme une lueur dans les ténèbres, des ténèbres bien denses et bien noires qui lui oppressaient le cœur. Une nuit, il s'éveilla trempé de sueur, tout haletant d'un cauchemar pendant lequel il avait cru recevoir une dépêche, qu'apportait à franc étrier un paysan envoyé par le plus prochain bureau de poste, et dans cette dépêche il apprenait la mort d'Agnès. Son sommeil était ainsi hanté, souvent, d'idées funèbres. Il soupira profondément.

Thérèse, qui craignait ces réveils assombris, l'interrogea. Il lui dit le songe qu'il venait de faire. Elle répondit:

— C'est étrange, je rêvais de mon côté que Lisette jouait dans le parc, et que je lui criais de ne pas aller du côté de l'étang; et c'était Lisette avec les traits de Fancy, et je me disais que Fancy avait beaucoup grandi. Dans ce rêve. Agnès ne paraissait pas.

Ils écartèrent l'idée d'un pressentiment, contrôlèrent seulement l'analogie bizarre de leur rêve; ce n'était pas dans le sommeil, mais le plus souvent éveillés, qu'il leur arrivait de penser à la même chose, au même moment; et cette concordance leur pesait, particulièrement douloureuse, lorsque l'un d'eux, s'enfonçant en des rêveries pénibles, pouvait les croire partagées par son partenaire: cela les rendait complices des injustes pensées, des reproches muets, des angoisses devant l'avenir.

Le lendemain, Jacques ayant effleuré dans la conversation la possibilité de la venue d'Agnès, s'installant aux Flouves auprès d'eux, Thérèse envisagea de mauvaise grâce cette éventualité. Le règlement des affaires de Maximin n'allant pas sans de grands et sérieux sacrifices de la part de Jacques, elle avait, comme toujours, — et il avait encore la naïveté de s'en étonner, — jugé qu'il y consacrait trop d'argent; la pension qu'il décida de faire à Agnès lui parut aussi exagérée. Il ne put s'empêcher de lui dire quelques duretés; en quoi cela pouvait-il l'inquiéter, lui faire tort? Ce singulier égoïsme de possession le blessait toujours, chez une femme si choyée, tellement comblée de luxe et de vanités. La journée fut orageuse. Chacun avait blessé l'autre à plaisir.

Après le dîner, vers dix heures, Jacques quitta le salon, appelé par Antoine, et se rendit aux écuries, où un vétérinaire, mandé d'urgence, constatait l'état d'un des chevaux, grelottant de fièvre, et pronostiquait une maladie grave. Il s'attarda à causer avec ce

praticien, gros homme à tête de mouton, aux mains larges comme des éclanches, aux pieds plats, qui parlait avec prétention, en employant des adverbes démesurément longs. Il lui fit servir du pale-ale, que l'autre but, à verre plein, les moustaches trempées d'une écume qu'il enlevait, en les lissant entre deux doigts. Quand il fut remonté dans son buggy qu'un gros cheval à crinière rase tirait, Jacques vit fuir le double sillon lumineux des lanternes et rentra dans le salon; Thérèse n'y étant point, il poussa la porte du boudoir, petit et intime, tendu de vieilles soies, où elle aimait à se tenir. Elle fut surprise, ne l'ayant pas entendu entrer, et son premier mouvement fut de cacher une lettre qu'elle lisait.

Jacques vit la lettre, vit le geste, et son regard soupçonneux et étonné, l'expression de son visage, attestèrent un bouleversement intérieur, bien qu'il fît effort pour dissimuler et paraître n'avoir rien vu. Pourquoi, si cette lecture était innocente, avait-elle brusquement serré le papier dans sa main, essayé de le faire disparaître sous sa robe?

— Je te dérange?

Il avait dit cela simplement, et, dans ces trois mots, que d'ironie, que d'amertume!

— Elle répondit :

— Non, — et avec une franchise assez noble, qui réparait son premier mouvement peureux et furtif, elle lui tendit la lettre. Il ne la prit pas, dit seulement :

— Je ne suis pas curieux, tu semblais absorbée, je t'ai dérangée, je m'excuse, voilà tout!

Elle dit :

— C'est une lettre de Mme de Jonquiers, elle n'a rien de mystérieux et de caché, je ne sais pourquoi j'ai été saisie par ton entrée; quoi que contienne cette lettre, je te prie d'en prendre connaissance.

Il murmura en souriant :

— Je ne te ferai pas cette injure.

Elle s'anima :

— Quelle injure? C'est moi qui t'en prie. Si tu refuses, oui, tu me feras injure.

— C'est donc pour te plaire!

Et avec courtoisie, d'un air détaché, il prit la lettre et la parcourut. Il y était question des modes d'été nouvelles, de récents potins de salon, de Mme Guilhem, dont le divorce s'annonçait, paraît

il, comme certain; Mme de Jonquiers le tenait de bonne source, Guilhem était parti pour la Russie et Mme de Guilhem, « lâchant » ses beaux-parents, était venue, échappée, vivre seule à Paris ; on ne la recevait pas, et elle s'affichait, affirmait-on, avec des messieurs, en voiture, au Bois. Il était aussi question de Destelle, dont le mariage était décidément démenti. La lettre se terminait par des plaisanteries sur diverses personnes que Thérèse connaissait.

— Joli bavardage, dit-il, en pliant la lettre qu'il rendit à sa femme; il eut la méchanceté d'ajouter :

— Tu choisis bien tes amies !

Et, avec la rancœur qu'il vouait à la belle Mme Guilhem, tombée sans profit pour lui, mais non pour d'autres, il ricana :

— Notre chère Bell en prend donc à son aise !

Elle murmura, sans entrain ni conviction :

— Son mari n'a pas su toujours la comprendre.

— Naturellement, fit-il avec une douceur sarcastique, c'est toujours la faute du mari. Oh ! le mari a bon dos, qu'il aime trop ou pas assez, qu'il soit trop autoritaire ou trop faible, les torts sont toujours de son côté; l'*autre* seul a toutes les qualités !

Elle regardait Jacques avec une lassitude infinie; si habituée qu'elle fût à souffrir, elle était ce soir-là fatiguée jusqu'à l'écœurement.

— Et pourtant, murmura-t-il, la bouche amère et haineuse, en comparant bien ;... mais les femmes ne comparent jamais... Pourquoi l'as-tu aimé ? — fit-il en s'interrompant, d'une voix âpre et furieuse, avec un tel éclat qu'elle jeta un regard effrayé autour d'elle. — Pourquoi ! répéta-t-il, pourquoi ? Je ne te l'ai pas demandé jusqu'à présent. Enfin, qu'aimais-tu en lui, son faux détachement des choses, son égoïsme supérieur, ses flatteries menteuses, car il te mentait, mentait, mentait ! Ses yeux jaunes peut-être, ses cheveux crépus, ses vieilles dents !

Elle s'était levée toute blanche, et reculait en le repoussant des mains, comme si de telles paroles lui arrachaient tous voiles, la violaient dans sa pudeur, et, dans un grand sursaut indigné, pour lui faire honte, elle balbutiait :

— Oh ! oh !

— Oui, les paroles, les idées vous effraient et vous répugnent, mais la réalité, vous l'acceptez fort bien ! Dis-moi que ce n'est pas vrai, qu'il ne t'a pas tenue !... Ah ! que je voudrais lire en toi ! —

Il lui avait pris de force la tête, lui serrait le front entre ses pouces crispés, — tu pensais à lui, n'est-ce pas, c'est pour cela que tu cachais cette lettre. Il ne se marie pas. Il reste libre. Qui sait, tu l'épouseras peut-être, veux-tu que nous divorcions ! Mais dis-moi donc que tu ne l'as jamais aimé, que tu as inventé cela pour me faire une horrible plaisanterie, que tu mentais !

Il lui avait pris les mains de force, les lui serrait convulsivement, il avait l'air d'un fou. Elle, du fond de cette humiliation, traînée sur la claie, se sentant dévêtue misérablement et traitée comme la dernière des femmes, ne murmurait que son : Oh ! oh ! désespéré, moitié cri, moitié sanglot. Il reprit :

— Suis-je assez misérable ! Je t'aime en sachant que tu en as aimé un autre, je t'aime en te détestant, en te méprisant, car si tu as réparé en avouant ta faute, cette faute tu l'as commise ; et je ne puis l'oublier ! Je la vois dans tes yeux, dans tes attitudes, dans tes gestes. Tout ce qui est toi me la rappelle, et cette atroce pensée ne me quitte pas. Même en ce moment où je te parle, je sens que nous ne sommes pas seuls ; absent, présent, *il* est toujours là, je le vois, et quand je te tiens dans mes bras, il me semble que tu vas partir, ou qu'une autre que toi est là, à ta place, et quand je suis sûr que c'est bien toi dont je touche les lèvres, les cheveux, les mains, il me prend envie de mourir, et le plaisir que je ressens est affreux, car il est fait d'avilissement et d'ignominie. Ah ! quelle torture ! Quel homme as-tu fait de moi ? Non ! Ne t'éloigne pas, je ne puis vivre sans toi, tu le sais bien, tu le sais trop ! (Un sanglot lui coupa la voix.) Je t'aime ! — répétait-il en l'enveloppant de ses bras, et un affreux désir, qu'elle connaissait bien, rendait fixes ses yeux et crispait sa bouche, avancée pour des baisers.

Thérèse se tordit brusquement, lui échappa et, poursuivie, courut à sa chambre et s'enferma. Menaces, supplications de Jacques demeurèrent sans effet, le verrou resta tiré.

XXII

Des heures avaient passé, et dans le parc une ombre allait et venait. Elle débouchait devant les pelouses géantes, remontait l'allée d'eau qui conduit à l'étang, se perdait sous les grands arbres, et sans but, comme aveugle, errait, marchant pour marcher, repas

sant dix fois par les mêmes endroits. C'était Jacques, qui usait sa douleur.

Le verrou tiré, les refus d'ouvrir, ce divorce charnel prononcé pour la première fois entre sa femme et lui, le rendaient à lui-même. Sa folie était tombée, son cerveau en feu se calmait. Il restait stupéfait, à la pensée des idées tragiques, romanesques et exaltées qui l'avaient envahi. N'avait-il pas essayé d'enfoncer la porte de la chambre, au risque d'éveiller et d'ameuter les domestiques? N'avait-il pas pensé à y mettre le feu? N'avait-il pas sangloté comme un enfant, en suppliant pour que Thérèse lui ouvrît! Ne s'était-il pas éloigné, n'était-il pas revenu heurter à cette porte obstinément close? Ne s'était-il pas dit : « Je vais me tuer, il est impossible de continuer à vivre ainsi! » Folie! Folie! Quel vent avait soufflé sur lui? Il avait outragé celle qu'il aimait, il lui rendait non seulement tout bonheur, mais tout repos d'oubli impossible! Qui donc l'avait changé à ce point? Pourquoi, si courageux en résolution, se montrait-il, à l'user, si lâche et si cruel, si indigne d'elle et de lui-même! La cause de cette jalousie venimeuse, exaspérée, enragée?

Il se répondait, en toute franchise :

« Ses baisers! »

Dans quelle impasse hérissée de crocs aigus de fer, de morceaux de verre brisés qui coupent et lacèrent, s'était-il volontairement acculé! Comment n'avait-il pas deviné que Thérèse lui serait désormais suspecte en amour, soit qu'elle se montrât pudique et lui fît croire à une comédie de vertu, soit que, répondant à ses transports, elle avouât une expérience abominablement acquise. Quel bandeau s'était donc posé sur ses yeux? Comment n'avait-il pas compris que, s'il pouvait aimer encore en son cœur une femme coupable, ce n'était qu'à la condition qu'elle lui restât sacrée, hors d'atteinte, défendue contre lui par l'irréparable de la possession adultère? Comment n'avait-il pas, par fierté, par pudeur, par dignité, senti que Thérèse ne lui appartenait plus, et que, si rien ne lui défendait de la plaindre et de la chérir, tout, le bon sens et la sagesse, lui interdisait de reprendre avec elle une intimité profanée? Fou! d'avoir cru que le feu de ses lèvres purifierait sur la bouche aimée le stigmate laissé par les lèvres d'autrui. Fou! d'avoir osé lutter contre le souvenir abject et redoutable qu'elle pouvait, dans l'arrière-fond de son âme, détester, maudire ou regretter peut-être, mais qui ne saurait, en tout cas, lui demeurer indifférent! A

quelles comparaisons humiliantes et odieuses s'était-il exposé ! Comme elle devait le mépriser, le plaindre tout au moins ! Qu'il eût mieux valu qu'elle exécrât sa dureté, ployée sous ce joug de fer que méritait la faute ! Hélas ! avait-elle compris sa bonté faite de faiblesse et d'incurable amour, et au lieu de lui en garder une reconnaissance infinie, ne s'énorgueillissait-elle pas d'avoir, Eve éternelle, triomphé, une fois de plus, de son maître ? Si encore ces tristes, ces douloureux baisers l'endormaient sous l'ivresse ! mais non, ils ne lui laissaient que souffrance, remords et honte.

Il revit la scène de tout à l'heure, celles qui avaient précédé, celles qui, indubitablement, suivraient. Son sang lui battit plus fort aux tempes, sa poitrine s'enfla ; il eut envie, comme un prisonnier chargé de liens, de briser ses cordes, d'un effort à se rompre les veines ; exalté, ses forces décuplées, prêt à se battre avec quelque assaillant inconnu, il murmura : « Ah ! c'est impossible, je souffre trop, il faut en finir ! » Et il tendait et tordait ses bras, il secoua un jeune bouleau, blanc dans l'ombre, au passage ; il frappa d'un grand coup de pied, un banc de pierre. « Mon Dieu ! balbutia-t-il, peut-on souffrir autant d'aimer ! » Que faire ? Renoncer à Thérèse, s'éloigner d'elle, se séparer ; non, il n'y pouvait penser, il se tuerait plutôt. Continuer cette vie atroce, ces rapprochements suivis de disputes, ces reproches aboutissant à des crises de tendresse, ces larmes, ces désespoirs, cette fièvre chaude, non, Thérèse en mourrait, ou il deviendrait fou ! Alors, quoi ? renoncer à elle sans y renoncer, qu'elle fût sa femme sacrée et respectée, et non plus sa maîtresse, que toute communion intime cessât entre eux, qu'il l'aimât avec son cœur, avec son esprit en sœur, en amie très chère, qu'il eût le courage de vivre à ses côtés, âmes unies, séparées de corps. Il se rappelait la porte close, le verrou tiré, et y voyait un symbole définitif, une résolution formelle et indispensable rendant l'avenir, à ce seul prix, tolérable et possible.

Ce serait affreux, ce serait absurde, ils souffriraient, lui du moins, lui sûrement. Mais après ! Sans un héroïsme quelconque, la vie leur serait-elle encore soutenable ? n'était-il pas nécessaire, indispensable, qu'ils se rachetassent par le sacrifice, qu'ils pussent se regarder loyalement en face, avec une souffrance courageuse dans les yeux, mais avec une fierté ? Oh ! elle préférerait cela, sûrement, sachant bien qu'il ne dédaignait pas sa beauté, reconnaissant en elle-même que cette beauté avilie ne pouvait être pros-

tituée, dorénavant, surtout à qui l'avait possédée en fleur, en état de grâce et de pureté virginales ! Jacques s'était rapproché du château, et il levait les yeux vers les fenêtres fermées de la chambre de Thérèse. Ainsi jamais plus... jamais plus !...

Un sanglot souleva sa poitrine, il se crut le plus malheureux des hommes ; la majesté du parc obscur, le velours des pelouses, la douceur de l'eau lente, la silhouette féerique du château, toutes ces sensations enveloppantes de luxe, d'indépendance, de sécurité, ne lui furent plus rien. Il s'assit sur un banc, et frissonnant dans la nuit froide, resta longtemps, longtemps immobile, les yeux fixés sur les fenêtres mortes de la chambre de Thérèse, d'où aucun bruit, aucune clarté ne filtraient. Un calme de stupeur, à la longue, descendit sur lui. Sa pensée tâtonnant dans le vide, errant vers l'avenir, chercha à se représenter l'inconnu des années : il fit ce rêve, Thérèse et lui s'aimant, d'une affection éthérée et haute, fraternelle, dégagée des boues terrestres : entre eux, si la miséricorde ou l'impassible volonté de la force qui dirige le monde en avaient décidé ainsi, un pâle et délicat visage d'enfant leur sourirait ; on l'élèverait, cette petite Lisette, on tâcherait de l'instruire pour le bonheur et le repos que donne la conscience du devoir accompli, on en ferait une vierge charmante et une honnête femme. Et Jacques et Thérèse pourraient alors se sourire à leur tour, sans honte, sans arrière-pensée, ayant lutté et souffert par l'amour, ayant haussé et ennobli en eux l'idéal. Ils auraient alors des cheveux gris.

Serait-ce un rêve ou une réalité ? Cela dépendait d'eux.

Pour Jacques, le renoncement se faisait déjà. Il entendait encore le bruit du verrou tiré, la serrure rivant la porte, et se disait tout endolori, l'âme brisée : « Cela est mieux ainsi. Qu'il en soit ainsi ! »

A l'orient, la nuit s'éclaircissait ; ce n'était pas encore le jour, mais une sorte de lueur indécise qui s'élevait des ténèbres, une aube triste, froide et qui serrait le cœur. Mais derrière se cachait le soleil. Des heures pâles, et du frisson et de la fièvre d'attente allaient suivre : pourtant c'était l'aube !

Paul MARGUERITTE.

Le gérant: F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

SIMON DALE

CHAPITRE I

L'ENFANT DE LA PROPHÉTIE

Aux yeux d'un homme qui, en son temps, fut un personnage haut placé et très considéré et dont le nom sera certainement répété jusqu'à la fin du monde par les générations futures, la meilleure règle de conduite pour la vie est d'agir dans un esprit de charité, de se confier à la Providence et de rechercher toujours la vérité. « C'est, dit-il, le ciel sur la terre. » Bien que cette poursuite de la vérité appartienne plutôt au philosophe qu'au vulgaire illettré, es conseils précédents devraient être gravés par chacun de nous au fond de son cœur. Tous ceux qui vivaient au temps dont j'ai été témoin ont eu particulièrement besoin de se confier à la Providence et encore plus d'user de charité envers le prochain. C'est avec cette confiance et cette charité que je me suis efforcé d'écrire : je vous prie de lire ce livre dans les mêmes dispositions.

Je suis né (moi, Simon Dale) le septième jour du septième mois de Notre-Seigneur de l'an 1617. La date était de bon augure, en ce sens que le nombre divin s'y trouve jusqu'à trois fois répété, mais néfaste aussi, car ma naissance survint dans un temps de perturbations très graves pour l'Angleterre, pour notre propre famille. C'était l'époque où on disait que si le roi ne voulait pas tenir ses promesses, sa tête ne resterait pas longtemps sur ses épaules, où les défenseurs de la liberté commencèrent à se rendre compte que la victoire avait suscité de nouveaux tyrans, où notre pasteur était chassé de sa cure et où mon père, qui avait eu d'abord confiance dans le roi, puis dans le Parlement, et qui avait fini par perdre sa foi dans l'un et dans l'autre, voyait disparaître la plus grande partie de son avoir et tombait de l'opulence dans la gêne la plus extrême : récompense ordinaire du patriotisme honnête uni à un esprit vraiment libéral. Quelle que fût la date de ma naissance, qu'elle fût heureuse ou néfaste, je n'y pouvais rien, ni mes

parents non plus, chuchotait-on autour de nous; une destinée supérieure y avait présidé et Betty Nasroth, la voyante, l'avait annoncée un an à l'avance. Elle avait prédit qu'à la date précise où je vins au monde naîtrait à un mille de l'église paroissiale un enfant mâle qui devait (écoutez cette prophétie qui ne manque pas de grandeur) « aimer ce que le roi aime, savoir ce que le roi cache, boire dans la coupe du roi ». Comme à ce moment-là il ne demeurait personne d'autre que nous dans les limites indiquées par Betty Nasroth, sauf quelques humbles cultivateurs dont la progéniture ne pouvait s'attendre à une pareille destinée et Lord et Lady Quinton mariés seulement un mois avant ma naissance, la prophétie était aussi claire que possible et préoccupait vivement mes parents. La troisième clause les troublait surtout; ma mère, parce que, malgré son esprit timoré et son attachement à l'Eglise établie, elle était *réchabite* (1) depuis sa plus tendre enfance et n'avait jamais entendu parler d'un roi buveur d'eau; et mon père, parce que l'état de délabrement de sa fortune lui interdisait de contribuer à me mettre à même de paraître dans la société à laquelle j'étais prédestiné. « Un homme, disait-il, ne doit boire du vin du roi que s'il peut lui en offrir d'aussi bon. » Pendant ce temps, je ne m'inquiétais guère de cette question et, laissant à l'avenir le soin de tout le reste, je me contentai de prouver à Betty Nasroth qu'elle ne s'était pas trompée sur le jour de ma naissance et mis le comble à son triomphe en arrivant ponctuellement au jour dit. Quelle que soit plus tard la destinée d'un homme en ce monde, il ne peut mieux débuter dans la vie qu'en ne manquant pas de parole à une dame.

Quelle étrange vieille que cette Betty Nasroth qui, sans doute, en aurait vu de dures sous le règne précédent! Maintenant on avait affaire à plus gros gibier que des sorcières, aussi Betty Nasroth n'avait-elle rien à craindre, sinon les regards haineux de ses voisins et les moqueries des enfants effrayés. Elle y répliquait, du reste, très librement par des malédictions et des menaces marmottées entre ses dents. Quant à moi, elle m'aimait comme l'enfant de sa vision et cette affection ne fit que croître à partir du jour où elle me rencontra dans les bras de ma mère et qu'au lieu de me mettre à pleurer je lui tendis les bras en gazouillant et en me débattant pour aller vers elle. Betty s'écria tout à coup, à la

(1) Nom, dans Jérémie, de Juifs qui ne buvaient pas de vin, et habitaient sous des tentes.

grande terreur de ma mère : « Tu vois Satan! », et elle se mit à verser d'abondantes larmes, ce qu'une femme vraiment possédée du Malin (toutes les commères de la paroisse le savaient bien) ne pouvait certes pas faire (je n'appelle pas *larmes*, bien entendu, trois gouttes de liquide écrasées au coin de l'œil). Ma mère recula et ne voulut pas lui permettre de me toucher. Plus tard, comme je vagabondais un jour en liberté dans le village, la vieille femme me suivit jusqu'à un endroit isolé, me prit dans ses bras et m'embrassa tout en marmottant au-dessus de ma tête quelques paroles inintelligibles. Le bruit courut qu'à cet endroit s'était formé un grain de beauté, mais ce n'est là qu'une fable (comment les femmes peuvent-elles déterminer où le baiser s'est posé, sinon par l'endroit où se trouve le grain de beauté! c'est un bien faible raisonnement) et peut-être n'est-ce après tout qu'un pur hasard? Si cela a vraiment une signification quelconque, j'en suis enchanté, car ce grain de beauté ne m'a nui en aucune façon et j'espère que le baiser a mis un peu de baume au cœur de Betty Nasroth. Celle-ci alla tout droit chez le pasteur qui vivait alors dans la maisonnette du jardinier de Lord Quinton et y exerçait ses fonctions sacrées en grand secret ; là, elle le supplia de la laisser prendre part à la communion. Cette requête scandalisa fort les voisins et attira de graves embarras au pasteur lui-même, car très instruit et même très savant en démonologie, il était profondément peiné de voir que la sorcière ne jouait pas mieux son rôle : « C'est une erreur monstrueuse, » dit-il à mon père — « Non, c'est un effet de la grâce, » allégua ma mère. — « C'est là une question sans importance, » répliqua mon père.

Comme je suis décidé à ce que ma jeunesse soit moins ennuyeuse racontée que vécue, moi qui ai toujours désiré arriver à l'âge d'homme et détesté le temps où j'étais soumis à l'empire des jupons, je passerai tout de suite à ma dix-huitième année. Mon cher père était au ciel et la vieille Betty Nasroth avait trouvé, croyons-nous, à s'y loger ; mais ma mère vivait encore et le pasteur comme le roi avait retrouvé son ancienne autorité. Je mesurais cinq pieds onze pouces sans mes souliers et il devenait urgent pour moi de commencer à faire mon chemin et à mettre de l'argent dans ma bourse, car nos terres ne nous avaient pas été rendues après le retour du roi Charles II, et nous n'avions pas trop de notre petit pécule pour permettre à ma mère et à mes sœurs de vivre en dames de qualité.

— Pour une décision de ce genre, observa le pasteur en se frot

tant le nez avec son index, selon son habitude lorsqu'il était perplexe, la prophétie de Betty Nasroth ne nous sert pas à grand' chose, car les circonstances qu'elle mentionne seront plutôt des occasions de dépenses que des sources de gain.

— S'y conformer serait certainement jeter l'argent par la fenêtre, dit doucement ma mère.

Le pasteur paraissait un peu indécis : « J'écrirai un sermon sur ce sujet, » c'était un de ses moyens favoris pour se tirer d'embarras. En réalité, il avait un faible pour cette prophétie, comme l'étudiant sérieux aime souvent tout ce qui est l'écho du monde qu'il a fui.

— Simon, me dit-il un jour, souviens-toi de prendre note pour moi de ce que le roi te dit.

— Et si ce n'était pas fait pour vos yeux, monsieur ? suggérai-je malicieusement.

— Écris-le tout de même, Simon, pour mon entendement, répondit-il en me pinçant l'oreille.

Libre au pasteur d'occuper, plus ou moins sérieusement, son imagination fantaisiste de la prophétie de Betty Nasroth qu'il ne pouvait ni oublier, ni dédaigner : quant à moi, qu'elle touchait plus que personne, je me demande jusqu'à quel point il est bon de faire peser sur une jeune tête de semblables prédictions. Les rêves de jeunesse sont déjà assez ambitieux sans qu'on cherche encore à en activer la flamme. Cette prédiction était sans cesse présente à mon esprit, attirante et énigmatique comme une jolie fille qui met sa jolie figure tout près de la vôtre, sûr que vous n'oserez pas déposer un baiser sur sa joue. Je méditais sur chacune des paroles de Betty, mais je ne cherchais pas à lire entre les mots. Tout d'abord j'y consacrai mes heures de loisir, puis cette préoccupation envahit aussi mes heures d'études. Plutôt que de choisir mon propre sentier, je m'abandonnai à la destinée et prêtai l'oreille à ses ordres murmurés à voix basse.

— Il en a été de même, observa tristement ma mère, pour une aide de cuisine à laquelle on avait prédit qu'elle épouserait son maître.

— L'a-t-elle épousé ? demanda vivement le pasteur qui avait dressé l'oreille.

— Elle changeait de place chaque année, répondit ma mère, cherchant celui qui lui conviendrait le mieux, si bien qu'à la fin, personne ne voulait plus l'engager.

— Elle aurait dû rester dans sa première place, observa le pasteur en hochant la tête.

— Impossible, son premier maître était une femme, répliqua triomphalement ma mère.

— J'en avais bien une, moi, autrefois, dit le pasteur.

Cette allusion à son veuvage sembla un argument irréfutable; la leçon que l'on pouvait tirer de cette anecdote s'accordait très bien avec ma disposition présente et m'aida à attendre avec patience l'accomplissement de ma destinée. Mais à quoi servent les meilleurs raisonnements lorsque la bourse est vide ? On déclara unanimement que je devais chercher fortune. De quelle manière ? C'est là-dessus qu'il s'éleva quelque divergence.

— Il faut travailler, Simon, dit ma sœur Lucie, fiancée au juge Bernard, jeune propriétaire foncier de bonne famille et de grande réputation, mais très dur aux vagabonds paresseux et toujours prêt à mettre les ivrognes au carcan.

— Priez Dieu qu'il vous dirige, ajouta ma sœur Mary, femme d'un pieux pasteur prébendier de la cathédrale.

— Il n'y a rien de tout cela dans la prophétie de Betty Nasroth, remarquai-je gravement.

— Mais cela va de soi, mon cher garçon, répondit doucement ma mère.

Le pasteur se frotta le nez.

Cependant aucun de ces conseillers aussi honorables que zélés n'avait raison, sauf notre pasteur et moi. Si j'étais allé à Londres comme ils m'en sollicitaient au lieu de rester au logis conformément à l'avis du pasteur et à mon propre désir, je me demande si la peste n'eût pas triomphé facilement de Betty Nasroth en ensevelissant sa prédiction avec moi dans la tombe. Les choses s'étant passées autrement, je vécus en entendant parler d'une manière vague, comme d'un événement très éloigné, de la grande calamité et des horreurs qui désolèrent à cette époque la capitale. Le mal ne s'étendit pas jusque chez nous ; aussi moralisions-nous à perte de vue sur les péchés des habitants de Londres, sains de corps et le cœur léger, nous félicitant de notre santé et de notre vertu. Nous étions assez disposés à applaudir au jugement de Dieu qui frappait nos frères égarés, tant le châtiment du pécheur enorgueillit ses frères dans le péché. Cependant la peste eut indirectement une influence assez importante sur ma destinée. Elle amena de nouveaux tenanciers qui s'installèrent dans la maisonnette du jardi-

nier et occupèrent les chambres mêmes où le pasteur avait demeuré jusqu'à ce que le fameux décret du Parlement royaliste(1) trouvé inacceptable par la conscience de notre ministre indépendant, eût ramené au presbytère le prêtre anglican qui était tout disposé à souscrire à cette nouvelle loi.

Un jour que je marchais dans l'avenue du manoir de Quinton où j'avais permission de me promener en toute liberté, je vis tout d'abord, et à la vérité j'étais venu pour cela, la forme élégante de la jeunesse mistress Barbara vêtue d'une robe d'été entièrement blanche. Barbara se plaisait à se montrer hautaine avec moi, car elle n'était pas comme moi héritière d'une maison déchue de son ancien rang.

Nous étions amis cependant, car nous ne cessions de nous disputer, nous moquant l'un de l'autre, elle toujours la raillerie aux lèvres, moi prêt à la riposte; elle me pardonnait ma rudesse et j'acceptais son pardon. Mylord et Mylady, trouvant sans doute que j'étais d'un rang trop inférieur pour être redoutable et me jugeant néanmoins digne de leur faveur, me témoignaient une très grande bonté; Mylord plaisantait même souvent avec moi au sujet de la haute destinée que Betty Nasroth m'avait assignée dans sa prophétie.

« Le roi a d'étranges secrets, disait-il, avec un éclair de malice dans les yeux, et le vin de sa coupe a parfois un goût singulier et quant à aimer ce qu'il aime... » Le pasteur se trouvait là par hasard; ses yeux eurent aussi un plissement malicieux, mais il détourna la conversation sur quelque autre thème n'ayant rien de commun avec le roi, ses secrets, son vin et ses amours.

Lorsque j'aperçus, dis-je, la taille mince et élancée de Barbara Quinton, sa sombre chevelure et son regard hautain, ses yeux étincelaient de colère et se détournaient de..... d'une personne que je ne m'attendais pas à voir auprès d'elle. C'était aussi une jeune fille, de petite taille, assez grassouillette, habillée avec autant d'élégance et riant à pleines lèvres; ses yeux disparaissaient presque sous ses paupières dans un accès de gaieté folle. En m'apercevant Barbara ne fit plus, comme d'ordinaire, semblant de m'ignorer jusqu'à ce que je fusse planté droit devant elle.

— Simon, qui est cette folle? s'écria-t elle avec indignation et en

(1) C'est l'Acte d'Uniformité de 1662 qui exigeait de tout ecclésiastique l'acceptation de tout le contenu du *Prayer Book* (paroissien), sous peine de perdre son bénéfice.

se précipitant vers moi, elle a osé me dire que ma robe avait une façon bien provinciale et pendait comme un vieux cotillon sur une perche à haricots.

— Mistress Barbara, qu'importe la façon d'une robe lorsque celle qui la porte est d'une forme divine?

J'étais trop jeune alors pour savoir qu'un compliment sur la personne au détriment de la toilette n'est pas le plus sûr moyen de plaire.

— Nigaud, répliqua Barbara, qui est-elle?

— Qui elle est, répétai-je déconcerté, on m'a dit qu'elle vient de Londres et loge avec sa mère dans la maisonnette du jardinier. Je ne m'attendais guère à la trouver dans l'avenue.

— Vous ne l'y trouverez plus jamais si je peux en faire à ma tête, dit Barbara, et elle ajouta brusquement d'un ton âpre: Pourquoi la regardez-vous?

Mes yeux étaient, en effet, fixés sur l'étrangère et l'interpellation de Barbara me la fit regarder avec plus d'attention que jamais: « Elle est adorablement jolie, remarquai-je, ne trouvez-vous pas, Miss Barbara? » J'étais naïf alors, mais il n'y avait aucune naïveté dans ma question.

— Jolie, répéta Barbara, où avez-vous appris, s'il vous plaît, à reconnaître qu'une figure est jolie, maître Simon?

— Au manoir de Quinton, repris-je en inclinant la tête.

— Cela ne prouve pas qu'elle soit jolie, répliqua t-elle avec colère.

— Il y a plus d'une manière de l'être, dis-je discrètement, et je fis un mouvement vers la visiteuse qui se tenait à une certaine distance de nous, riant toujours, et effeuillant une fleur.

— Vous ne la connaissez-pas? demanda Barbara, qui s'était aperçue de mon mouvement.

— Non, mais c'est un malheur auquel je puis remédier, répondis-je en souriant.

J'avais toujours été pour Barbara Quinton le plus dévoué des serviteurs, mais de même que lorsqu'un homme est à terre la plus charmante fille n'hésite pas à lui mettre le pied sur le cou, j'étais résolu à aborder l'hôtesse du jardinier. Barbara secoua sa petite tête d'un air de dédain et me tourna le dos. Cela ne changea rien à ma détermination.

— Oh! c'est une simple politesse, protestai-je, je veux seulement lui demander des nouvelles de sa santé; puisqu'elle arrive directement de Londres, elle doit avoir juste échappé à la peste.

Barbara hocha de nouveau la tête de façon à me montrer ce qu'elle pensait de mon excuse.

— Si vous désirez que je vous accompagne... commençai-je.

— Je n'y pense même pas, interrompit-elle, je suis venu ici pour être seule.

— Mon plaisir est de vous obéir, répondis-je, et je restai, le chapeau à la main, tandis que Barbara, sans jeter un coup d'œil sur moi, se dirigeait vers le manoir. Je la regardai s'éloigner d'un air un peu contrit et cependant toujours résolu à agir à ma guise. Elle ne tourna pas une seule fois la tête.

Ah! si seulement elle avait... mais trêve de réflexions. J'étouffai mon remords et m'approchai de l'étrangère en lui souhaitant le bonjour de la manière la plus polie et la plus courtoise ; elle sourit, je ne sais pourquoi. Elle paraissait presque une enfant ; elle pouvait avoir tout au plus de seize à dix-sept ans, cependant ses manières ne trahissaient aucune timidité, elle semblait au contraire être extraordinairement à son aise.

— Ah! mon Dieu, un homme ici! s'écria-t-elle en réponse à mon salut, et elle leva les bras au ciel avec un étonnement feint.

Enchanté d'être considéré comme un homme, je m'inclinai de nouveau.

— Tout au moins, ajouta-t-elle, il le deviendra, s'il plaît à Dieu.

— Vous le verrez avant d'être ridée, répliquai-je en m'efforçant de dissimuler ma vexation !

— Un homme qui a de la repartie ! quelle merveille !

— Nous ne manquons pas d'esprit en province, Madame, répliquai je avec un sourire affecté que je supposais être du bel air parmi les raffinés de la cour..., ni de beautés depuis la peste de Londres.

— Eh quoi ! vraiment, est-ce ici qu'on apprend ces choses-là?

— Justement, et c'est dans vos yeux que je les ai lues.

Malgré le ton moqueur de mon interlocutrice, je n'étais pas mécontent de mes phrases, je les avais, sans doute, tirées de quelque roman d'aventures souvent refeuilleté; j'ai toujours été avide de ces sottes lectures.

La jeune fille me fit une très profonde révérence et me regarda avec un sourire de malice dans les yeux et au coin des lèvres.

— Vous êtes, je suppose, ce Simon Dale dont parle notre hôte le jardinier ?

— C'est mon nom, Madame, à votre service. Le jardinier m'a

joué là un tour, que puis-je maintenant vous offrir en échange de votre propre nom ?

— Vous avez à la main un charmant bouquet, dit-elle, je crois que je troquerais volontiers mon nom contre ces fleurs.

Le bouquet que je tenais à la main avait été cueilli et apporté pour Barbara Quinton et j'avais eu l'intention de le lui offrir en gage de paix; mais celle-ci m'avait traité durement et l'étrangère jetait sur mon bouquet des regards d'envie.

— Si vous saviez comme le jardinier est chiche de ses fleurs, dit-elle avec un sourire enjôleur.

— A vrai dire, répliquai-je en hésitant, ce bouquet a été choisi pour une autre.

— Il n'en sentira que meilleur, dit elle en riant, rien ne donne plus de parfum aux fleurs.

Et elle tendit vers le bouquet une main extraordinairement petite.

— Est-ce l'habitude à Londres? demandai je en retirant les fleurs?

— On agit de même en province, monsieur, partout du moins où il y a un homme pour cueillir des fleurs et une dame pour en respirer le parfum avec délices.

— Eh bien, ce bouquet est à vous, mais au prix convenu, repris-je en le lui tendant.

— A quel prix ? Ah ! oui, vous désirez savoir mon nom.

— A moins que vous ne m'autorisiez à vous en donner un à mon choix, répondis-je avec un regard que j'aurais voulu rendre irrésistible.

— Vous vous en serviriez peut-être pour parler de moi à Mistress Barbara? Non, je vous en donnerai un autre; vous pouvez m'appeler Cydaria.

— Cydaria, quel beau nom !

— Il en vaut un autre, dit-elle d'un ton indifférent.

— N'y en a-t-il pas un autre à la suite?

— Quand donc un poète a-t-il demandé deux noms à mettre en tête d'un sonnet? Vous avez certainement besoin du mien pour un sonnet.

— Allons, soit, Cydaria.

— Et vous, Simon. Cydaria n'est-il pas aussi joli que Barbara ?

— Il est bizarre, mais assez joli.

— Et maintenant... le bouquet.

— Oui, il me faut acquitter ma dette, dis-je en soupirant; mais, comme les affaires sont les affaires, je lui donnai mon bouquet.

Elle le saisit, l'air rayonnant et y plongea son joli nez. Je restai immobile à la regarder, séduit par le charme de ses manières à la fois gracieuses et hardies. Elle leva la tête et rencontrant mon regard arrêté sur son visage, Cydaria fit une légère grimace comme si elle n'en éprouvait ni contrariété, ni plaisir. Barbara, à sa place, aurait gardé, au moins une heure durant, son air froid et hautain. Cydaria, elle, se contenta de sourire avec une dédaigneuse indulgence et, m'adressant un nouveau salut moqueur, fit mine de s'éloigner. Elle ne bougea pas cependant, mais resta au même endroit, la tête à demi tournée, me lançant de temps en temps un regard en coulisse, tandis que de son pied mignon elle fouillait le gravier de l'avenue.

— Quel ravissant endroit que ce parc, dit-elle, mais il est quelquefois difficile d'y trouver son chemin.

Je saisis au vol l'insinuation.

— Peut-être que si vous aviez un guide maintenant, commençai-je...

— Ah! oui, Simon, si j'avais un guide, chuchota-t-elle d'un air joyeux.

— Vous pourriez trouver votre chemin, Cydaria, et votre guide serait...

— Très charitable, mais alors...

Elle s'arrêta avec une petite moue de découragement.

— Eh bien, alors... quoi?

— Mistress Barbara serait seule.

J'hésitai, jetant un regard du côté de la maison, puis mes yeux se reportèrent sur Cydaria.

— Elle m'a dit qu'elle désirait être seule.

— Vraiment! A quelle occasion?

— Je vous le dirai en vous raccompagnant, répondis-je, et Cydaria se mit de nouveau à rire.

CHAPITRE II

FOLLE AVOINE

Sans remonter jusqu'à Adam et Eve qui n'ont guère eu l'occasion de discuter à ce sujet, nous retrouvons à travers les siècles passés

une question toujours débattue, jamais résolue, question d'apparence bien insignifiante cependant, car elle se réduit à ceci : « Un homme qui a juré fidélité à une dame peut-il se justifier de quelque façon que ce soit d'avoir dérobé un baiser à une autre dame, celle-ci s'étant laissé faire sans répugnance ? » J'affirmai qu'il le pouvait. Il ne m'était guère possible, étant données les circonstances, de raisonner autrement, car c'est toujours la situation particulière d'un individu qui détermine les arguments dont il se sert et non ces raisonnements qui amènent cette situation. Barbara se déclara très opposée à ma manière de voir, non que cet incident l'intéressât en aucune façon, se hâta-t-elle d'ajouter, car peu lui importait que je fusse amoureux ou non, que mon amour fût profond ou superficiel, quelle personne en était l'objet, tant cette affaire lui était indifférente ; elle se contentait de donner son avis sur l'amour en général, ou ce que les hommes appellent l'amour. En ce qui touche les convenances, ses idées étaient sans doute fort différentes de celles de M. Dale, tandis que la jeune fille de la maisonnette du jardinier devait être tout à fait d'accord avec lui, sans cela comment aurait elle souffert d'être embrassée en plein parc dans un endroit où la première personne venue pouvait passer, et où, en effet, par une malechance incroyable, la jolie Mistress Barbara elle-même avait paru au moment de l'incident ? Toutefois, si en d'autres temps elle eût pu s'en émouvoir à cause du mal qu'un si mauvais exemple pouvait faire aux filles du village, peu lui importait maintenant, puisqu'elle allait partir pour Londres, en qualité de demoiselle d'honneur de Son Altesse Royale la duchesse d'York ; à Londres, elle n'aurait ni le désir, ni le loisir de penser à M. Dale et à sa façon de s'amuser lorsqu'il se croit en tête-à-tête : « Ce n'est pas certes que je vous aie guetté, dit-elle, ma présence dans cet endroit n'était que le plus fortuit et le plus malencontreux des hasards. Je suis bien aise que cette personne doive dans peu de temps retourner à l'endroit d'où elle vient, au grand soulagement sans doute de Mme Dale, et de mes chères amies Lucy et Mary dont rien... non rien ne pourra jamais me séparer. Quant à cette petite, je ne lui souhaite pas de mal, mais je m'imagine que sa mère doit avoir des inquiétudes à son sujet. »

Il faut avouer que Mistress Barbara avait le rôle le plus facile, sinon le meilleur. Je me trouvai, en effet, à court de réponse, sauf « que le village perdrait en raison de ce que la duchesse d'York gagnerait au départ de Mistress Barbara ». Cette politesse ne me

valut que la plus hautaine des révérences et cette réponse sarcastique :

— Est-ce une manière d'essayer sur moi les compliments que vous débiterez à vos amies ?

— Je suis à votre merci, Mistress Barbara, allons, ne nous séparons pas en ennemis jurés ? dis-je d'un ton suppliant.

Elle ne répondit pas et il me sembla remarquer quelque chose de moins tendre dans ses traits lorsqu'elle se tourna vers la fenêtre d'où l'on voyait la vaste pelouse et plus loin les prairies du parc. Je crois qu'en la cajolant un peu plus, elle m'aurait pardonné, si, par un hasard malencontreux, à ce moment même, une petite créature n'avait pas traversé nonchalamment les champs ensoleillés. Les plus charmantes visions viennent parfois bien mal à propos.

— Cydaria! C'est un joli nom! dit Barbara avec une moue dédaigneuse. Je pense qu'elle a ses raisons pour ne pas en avouer d'autre.

— Sa mère en a dit un autre au jardinier, lui rappelai-je doucement.

— Oh! les noms sont donnés aussi facilement que les baisers, répliqua-t-elle. Quant à Cydaria, Mylord dit que c'est un nom tiré d'une pièce de théâtre.

Nous étions restés, tout en causant à la fenêtre, à observer Cydaria qui traversait la prairie sur la pointe des pieds, son chapeau à la main, le balançant d'un air cavalier; puis elle disparut derrière le tronc des bouleaux.

— Regardez, elle est partie, dis-je tout bas, elle est partie, Miss Barbara.

Barbara savait ce que je voulais dire, mais elle était décidée à ne me témoigner aucune bienveillance. C'est à elle qu'étaient adressées les plus douces inflexions de ma voix et elle ne voulait pas accepter cet hommage.

— C'est inutile de soupirer ainsi pour elle en ma présence, dit-elle, cependant soupirez si cela vous fait plaisir. Elle n'est pas loin; si vous la poursuiviez, elle ne s'enfuirait pas, sans doute.

— Lorsque vous serez à Londres, vous regretterez de m'avoir traité si durement.

— Je ne penserai jamais à vous. Vous oubliez qu'il y a à la cour des gentilhommes d'esprit et de haute naissance.

— Que le diable les emporte tous, m'écriai-je tout à coup, me doutant peu combien la plupart d'entre eux l'auraient mérité.

Barbara se tourna vers moi, un éclair de triomphe luisant dans ses yeux sombres.

— Peut-être que lorsque vous entendrez parler de moi à la cour, vous regretterez... Elle ne finit pas sa phrase et regarda par la fenêtre!

— Vous y trouverez, sans doute, un mari, suggérai-je avec amertume.

— C'est très vraisemblable, répondit-elle d'un ton indifférent.

A dire vrai, je ne me sentais pas dans une très bonne disposition d'esprit. Son départ me navrait jusqu'au fond du cœur et le fait qu'elle se séparait de moi avec un sentiment d'irritation me blessait encore plus cruellement. J'étais jaloux de tous les hommes de la ville de Londres. N'étais-je pas en droit de raisonner comme je le faisais?

— Portez-vous bien, Madame, dis-je en fronçant les sourcils et en la saluant jusqu'à terre. Aucun acteur de Drury-Lane n'aurait su prendre une attitude plus tragique.

— Portez-vous bien, Monsieur, je ne veux pas vous retenir, vous avez, sans doute, à prendre congé d'autres personnes.

— Pas avant une semaine, m'écriai-je, triomphant à la pensée que Cydaria resterait si longtemps.

— Je ne doute pas que vous ne fassiez bon usage du temps qui vous reste. — Et d'un geste plein de dignité elle me fit signe de sortir. Barbara, bien que très jeune encore, avait par éducation des manières de grande dame.

Comme je franchissais d'un air sombre le seuil de la porte d'entrée, je me heurtai à Mylord qui se promenait sur la terrasse. Il me prit le bras en riant d'un air de bonne humeur.

— Vous vous êtes laissé entraîner par une émotion sentimentale, hein, coquin? Il n'y a pas de mal à cela, d'autant plus que la petite nous quitte demain.

— Oui, certes, Mylord, il n'y a guère de mal, répondis-je, la figure longue et l'air consterné; l'affaire est aussi innocente que Mylady peut le désirer (Lord Quinton sourit et hocha la tête), et cependant Mistress Barbara ne veut plus me regarder.

Sa figure prit une expression plus grave, bien qu'un sourire errât toujours sur ses lèvres.

— On fait des commérages dans le village sur votre compte, Simon. Ecoutez un conseil d'ami : évitez de vous trouver aussi souvent avec la dame de la maisonnette. Croyez-moi, ce n'est pas

sans raison que je vous dis cela. — Il secoua la tête comme s'il en pensait plus qu'il ne disait. Aussi en le quittant étais-je encore plus irrité qu'en prenant congé de sa fille. Puis, nous sommes ainsi faits! je me dirigeai aussitôt vers la maisonnette. J'avais ainsi à portée de la main la seule arme dont un amoureux éconduit pouvait se servir.

Mon impatience, cependant, ne me servit pas à grand'chose, car mon bon ami le pasteur se trouvait là assis sur un banc devant la porte, causant familièrement avec la demoiselle qui disait s'appeler Cydaria.

— Cela est vrai, je le crains, disait le pasteur, mais vous êtes trop jeune pour l'avoir appris.

— Il y a des écoles, Monsieur, où l'on apprend de bonne heure ces choses-là, répliqua t-elle avec une nuance, sans plus, une nuance d'amertume.

— Il vaut mieux éviter ces écoles-là, reprit le pasteur.

— Quelle est cette leçon ? demandai-je en m'approchant.

Personne ne répondit. Le pasteur posa ses deux mains sur le pommeau de sa canne et se mit tout à coup à raconter à sa compagne la prophétie de Betty Nasroth. Je ne puis dire ce qui l'avait amené à la raconter, mais elle n'était jamais loin de sa pensée lorsque je me trouvais parmi les personnes présentes. Cydaria écouta avec attention et sa figure s'éclaira d'un étrange, mais joyeux sourire lorsque le pasteur laissa tomber de ses lèvres d'un air solennel les paroles prophétiques.

— Ce sont là de singulières paroles, dit-il, dont l'avenir seul peut montrer la vérité.

Cydaria me lança un regard malicieux. J'avais pour elle un intérêt tout nouveau. Il est étrange de voir la prise de ces superstitions sur nos imaginations; les siècles à venir nous débarrasseront, sans doute, de ces enfantillages.

— Je ne sais ce que cette prophétie signifie, dit-elle, il y a cependant une chose nécessaire pour qu'elle s'accomplisse, c'est que M. Dale soit présenté au roi.

— C'est vrai, s'écria vivement le pasteur. Tout dépend de cela, et c'est à quoi nous tenons le plus; car Simon ne peut aimer ce qu'aime le roi, ni savoir ce que le roi cache, ni boire dans la coupe du roi s'il passe toute sa vie à Hatchstead. Voyons, Simon, la peste est finie.

Le pasteur hocha tristement la tête. Je n'avais aucun ami à

Londres, et le roi, nous le savons, pouvait oublier bien des partisans de son trône plus dévoués que mon père, trop clairvoyant dans ses jugements.

— Il faut attendre, il faut attendre encore, dit le pasteur, avec le temps vous trouverez un ami.

Cydaria, restée un moment pensive, leva la tête et me regardant de nouveau en souriant :

— Vous aurez bientôt une amie à Londres. — Croyant qu'elle parlait de Barbara, je répondis d'un air sombre :

— Elle n'est pas de mes amies.

— Vous ne comprenez pas ma pensée, dit Cydaria, en clignan de l'œil et sans se déconcerter, je vais aussi à Londres.

Je souris. Cydaria ne me semblait pas devoir être une amie influente et capable de m'ouvrir la route en aucune manière. Elle répondit à mon sourire par un autre si plein de confiance et de défi tout à la fois que je restai absorbé dans ma pensée et ne fis aucune attention au pasteur ; il s'était levé et nous avait dit adieu.

— Seriez-vous disposée à me rendre service si vous en aviez le pouvoir? lui demandai-je. Allons, dites les choses comme vous les pensez ; auriez-vous assez d'influence pour me rendre service si vous le vouliez ?

— N'est ce pas ce dont vous doutez?

— Et s'il en est ainsi ?

— Je ne sais guère que répondre ; il se passe de si étranges choses, là-bas, à Londres... il est possible qu'un jour vienne où j'aurai quelque pouvoir.

— En userez-vous pour moi ?

— C'est bien le moins que je puisse faire pour un gentilhomme qui a risqué la faveur de sa maîtresse par amour pour ma pauvre joue. — Et elle éclata de rire de nouveau ; je devins écarlate, ce qui ne fit qu'augmenter sa gaieté. « Il ne faudra pas rougir quand vous viendrez à Londres, si non on improvisera sur vous une chanson, on criera votre nom dans les rues comme étant un vrai phénomène. »

— Plus la cause est fréquente, plus rare devient l'effet.

— L'excuse est bien trouvée, nous ferons de vous un bel esprit dans la capitale.

— Que faites-vous à Londres ? lui demandai-je sans ambages en la regardant dans le blanc des yeux.

— Mais... ce que j'ai déjà fait... vous le savez bien... depuis que je suis venue à la campagne.

Elle se dérobait toujours par des plaisanteries chaque fois que j'essayais de découvrir qui elle était et ce qu'elle faisait. Je n'eus pas plus de chance avec sa mère, pour laquelle je sentais peu de sympathie et je crois qu'elle me le rendait avec usure. Ses réponses étaient brèves et elle fronçait les sourcils, chaque fois qu'elle me voyait avec sa fille. Elle me vit souvent auprès de Cydaria les jours suivants et j'y étais plus souvent encore à son insu; car Barbara m'avait laissé le cœur meurtri et dans un complet abandon, tout prêt à chercher des consolations où je pouvais, croyant ainsi faire acte de virilité. Il y avait chez cette jeune fille un charme magique qui s'emparait insensiblement de mon esprit, et j'en vins, malgré moi, à aimer, non cette personne même, mais son heureux caractère, son esprit, sa gaieté, oubliant que l'amour véritable n'aime pas qu'on lui assigne des limites trop étroites. A toutes ces qualités s'en joignaient d'autres plus piquantes, plus séduisantes encore pour les jeunes gens inexpérimentés, un air mondain et une connaissance de la vie qui aiguillonnaient ma curiosité et s'alliaient parfaitement au délicieux sans-gêne de l'enfance et à la grâce un peu gauche de l'adolescence. Son humeur variait d'une minute à l'autre et, sous chaque nouvel aspect, elle semblait plus ensorcelante. Elle était gaie, en général, d'une gaieté très franche, d'où elle passait de temps en temps à une sorte de raillerie espiègle, puis, affectant un air désolé, elle disait en soupirant : « Ah! si seulement je ressemblais à Mistress Barbara! » Une minute après c'étaient des éclats de rire, une grêle de plaisanteries et de mots piquants, comme si la vie n'avait été pour elle qu'une bulle de savon aux teintes irisées dont elle n'était que la plus brillante.

Les femmes sont-elles si constantes et les hommes si oublieux qu'on doive me refuser toute estime et toute sympathie parce qu'à l'âge de dix-huit ans j'avais fait vœu de consacrer ma vie à une seule femme et que le jeudi j'étais prêt à jurer fidélité à une autre :

> N'examinons pas, vous et moi,
> Ce qu'ont été nos désirs passés,
> A quels bergers vous avez souri
> Ou quelles nymphes j'ai séduites,
> Laissons aussi à nos étoiles
> Le soin de ce que nous ferons plus tard,
> Et pour chacune des joies que nous pourrons goûter
> Ne prenons conseil que de l'amour présent. »

Je n'aurais pas signé cette poésie d'Edmond Waller (1) des deux

1. Poète anglais du XVIIe siècle, très célèbre sous Cromwell et Charles II.

mains; le poète est un peu trop libre pour qu'un homme appelé le Puritain par ses amis puisse tout approuver dans ces vers, mais on ne peut nier qu'ils ne contiennent une part de vérité.

C'est par un soir d'été aux teintes d'or que moi, à qui ce monde brillant paraissait un enfer, j'allai à un rendez-vous dans le parc du manoir de Quinton pour dire adieu à Cydaria. Ma mère et mes sœurs me regardèrent de travers, les commérages dans le village allaient leur train et le pasteur secouait doucement la tête. Que m'importait! Par le ciel! Pourquoi faut-il qu'un homme soit noble et riche tandis qu'un autre n'a pas un sou dans sa bourse et ne possède qu'un seul habit de rechange. L'amour n'est-il pas tout? Pourquoi Cydaria se riait-elle d'une vérité aussi évidente? Elle m'attendait sous un hêtre, sa charmante figure contractée par une grimace de désespoir, sa mignonne main posée sur son cœur de marbre, comme s'il ne battait que pour moi, ses yeux brillant d'une expression changeante et énigmatique. Je m'avançai vers elle et ne put que saisir sa main en balbutiant : « Cydaria! » Il me semblait qu'il n'y avait rien de plus à dire.

— N'avez-vous pas de promesses à me faire? s'écria-t-elle d'un ton de reproche où perçait la raillerie, dois-je partir sans un mot?

Je lâchai sa main et reculai. Sur mon âme, je ne pouvais parler, j'étais interdit, muet comme une carpe.

— Lorsque vous viendrez à Londres pour faire votre cour, dit-elle, il ne faut pas rester bouche bée. Là les dames demandent des serments, des protestations d'amour, des accès de désespoir et même des madrigaux et autres fadaises.

— Moi, m'écriai-je, je suis au désespoir!

— Eh bien! Voilà un triste adorateur, fit elle en prenant une mine boudeuse, et je suis bien aise d'aller dans un endroit où les amoureux ont moins piteuse mine.

— Vous vous attendez donc à trouver des amoureux à Londres, m'écriai je, moi qui avais justement dit à Barbara... mais il est inutile de le répéter.

— Oui, certes, si le Ciel m'en envoie, répondit Cydaria.

— Et vous m'oublierez.

— Sans doute, à moins que vous ne veniez vous même vous rappeler à mon souvenir. Loin des yeux, loin du cœur.

— Mais si je viens..., commençai-je avec une lueur d'espoir.

Sa réponse ne fut qu'une raillerie comme d'habitude; elle arracha une feuille d'arbre et se mit à la déchiqueter avec ses doigts.

— Eh ! répondit-elle en me lançant un regard énigmatique, si vous venez, je crois que vous souhaiterez de n'être jamais venu, à moins que vous ne m'ayez oubliée avant cela.

— Vous oublier! Jamais, tant que je vivrai. Puis-je venir, Cydaria?

— Certainement, dès que l'état de votre bourse et de votre garde, robe le permettra. Allons, ne me grondez pas ! Simm, cher Simm ne sommes-nous pas amis ? N'est-il pas permis de se moquer un peu l'un de l'autre entre amis? Oui, n'est-ce pas? Savez-vous que, si je le veux, je peux passer ma main à votre bras!... Ah ! Monsieur, vous êtes le premier gentilhomme qui l'ait jamais repoussée!... Tenez, l'y voilà maintenant! Ne trouvez-vous pas qu'elle y fait bon effet, Simm ? Elle s'y sent si bien!

Cydaria leva les yeux vers moi, avec une expression si repentante et si câline, qu'on eût dit qu'elle tâchait de se faire pardonner ses paroles blessantes et cependant on y sentait comme une sorte de moquerie de mes airs tragiques.

— Il faut, en tous cas, que vous veniez à Londres, continua-t-elle en me caressant le bras. Mistress Barbara n'est-elle pas à Londres? Je crois..., à moins que je ne me trompe, que vous avez à lui demander pardon de quelque chose.

— Si je vais jamais à Londres, ce sera seulement à cause de vous, m'écriai-je.

— Non, non! Vous viendrez pour aimer où le roi aime, savoir ce que le roi cache et boire dans sa coupe. Quant à moi, monsieur je ne puis m'immiscer dans votre destinée.

Elle recula, me fit une profonde révérence et resta immobile, en face de moi, le sourire aux lèvres.

— A cause de vous, pour vous seule, répétai-je.

— Le roi m'aimera-t-il?

— Dieu vous en préserve, m'écriai-je avec vivacité.

— Et pourquoi, s'il vous plait, dites-vous : « Dieu vous en préserve? » Vous aimez cette expression. Croyez-vous que j'accepterais votre amour plutôt que celui du roi, maître Simon?

— Mon amour est honnête, répliquai-je simplement.

— Ah! Comme j'adorerais la campagne si tout le monde ne parlait pas de son honnêteté. J'ai vu le roi à Londres, c'est un beau gentilhomme.

— Vous avez peut-être aussi vu la reine ?

— Oui, certes. Oh! Est-ce que je vous ai choqué, Simon! Eh bien! j'ai eu tort. Allons, nous sommes à la campagne, soyons sages.

Lorsque nous aurons fait de vous un citadin.... il faudra bien faire comme les autres. D'ailleurs, dans dix minutes, je dois rentrer à la maison et je regretterais de vous laisser irrité contre moi. Vous aurez un plus agréable souvenir de mon départ que de celui de Mistress Barbara.

— Comment vous trouver lorsque j'irai à la ville ?

— Demandez à n'importe quel gentilhomme s'il se souvient de Cydaria, vous me trouverez toujours assez tôt !

Je la suppliai de m'en dire davantage, mais elle était résolue à ne pas ajouter un mot.

— Voyez, il est tard, il faut que je parte, — et s'approchant soudain de moi : « Pauvre Simon, dit-elle d'une voix douce, cela vaut mieux pour vous. Un jour, ce souvenir vous amusera. » Elle parlait comme si elle avait eu cinquante ans de plus que moi. Ma réponse ne se formula pas en paroles et en arguments ; je la pris dans mes bras et lui donnai un baiser ; elle se débattit en riant. Une pensée me traversa l'esprit : Barbara, elle, n'aurait ni lutté, ni ri... Cydaria avait ri.

Je la lâchai au bout d'une minute et, mettant un genou en terre, je baisai ses mains très humblement comme si elle avait été Barbara elle-même. Au fond, je ne savais pas ce qu'elle était et cependant mon amour s'exaltait et lui dressait un trône où elle aurait pu s'asseoir en reine. En me voyant à ses pieds, sa figure prit soudain une expression grave et elle se pencha sur moi avec un sourire qui semblait tendre, presque triste.

— Pauvre, pauvre Simon, murmura-t-elle, baise-moi la main, baise-la moi, comme si je méritais d'être adorée. Cela ne me fera pas de mal et peut être... peut-être aimerai-je à m'en souvenir !

Elle se baissa un peu plus, tandis que j'étais à genoux devant elle, et déposa un baiser sur mon front : « Pauvre Simon », chuchota-t-elle et ses cheveux frôlèrent les miens. Peu à peu, tout doucement, elle retira sa main. Je levai la tête pour la regarder. Un sourire errait sur ses lèvres et on aurait dit qu'une légère buée humectait ses cils. Elle se mit à rire, mais ce rire s'éteignit dans une espèce de spasme nerveux, comme si elle étouffait un sanglot. « Qui aurait cru que je serais aussi stupide », s'écria-t-elle si haut que sa voix résonna claire et nette dans l'air calme du soir. Elle se détourna et s'enfuit, courant légèrement sur l'herbe, sans jamais regarder derrière elle. Je la suivis du regard jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue et je m'assis à terre, l'œil morne, les lèvres entr'ou-

vertes et frémissantes. Ah! le bonheur de la jeunesse! Que de souffrances, hélas! elle a à traverser. C'est ainsi que Cydaria entra dans ma vie.

CHAPITRE III

LA MUSIQUE DU MONDE

Si un philosophe ayant étudié l'esprit humain comme Flamsteed a étudié le cours des étoiles et le grand Newton les lois de la nature physique, se mettait à observer une personne en proie à un violent amour, à une amère douleur ou à une émotion quelconque, mais irrésistible, et cherchait à déterminer avec une impartialité absolue et une froide précision quelle part de sa vie est, en réalité, absorbée par le sujet qui, soi-disant, remplit ses pensées, gouverne sa vie et subjugue son esprit, on ne pourrait s'empêcher de sourire du résultat de ses investigations. (Du reste, à mon sens, mieux vaut un sourire qu'une larme.)

Après l'émotion du premier moment, combien peu d'heures sont consacrées à l'amour, ce despote que les poètes prétendent être insatiable.

Ne faut il pas que l'être humain dorme, mange et boive, qu'il s'occupe de mettre, d'ôter et de renouveler ses vêtements? S'il est vigoureux et bien portant, ne se livre-t-il pas à des exercices physiques? S'il est sain d'esprit, ne se préoccupe-t-il pas des intérêts de la vie présente et de celle qui est à venir? S'il est jeune enfin, la seule joie de vivre ne lui fait-elle pas repousser avec un sourire d'ineffable dédain son vœu imprudent de vivre désormais dans le désespoir; bon gré, mal gré, il se remet à rire et à chanter. Il y a fort à parier que s'il n'a pas trompé l'attente de son examinateur en se noyant après la première semaine, il aura complètement repris possession de lui-même à la fin du mois et, au bout de l'année, il ne restera chez lui, pourvu qu'il soit un homme de cœur, d'autres traces de son malheur qu'une certaine gravité et une plus grande douceur d'âme. Cependant, tout cela n'empêche pas la pensée qui le préoccupe de revenir à l'occasion.

Pour moi (vous verrez plus tard que je ne me suis pas montré plus frivole qu'un autre) ce procédé de guérison très efficace, mais quelque peu humiliant, fut rendu plus facile par un concours de circonstances où ma mère vit une faveur du ciel à l'égard de notre

famille, et le pasteur, l'accomplissement de la prophétie de Betty Nasroth. Un oncle de ma mère avait établi à Norwich, une quarantaine d'années auparavant, une fabrique de laine et, comme il n'avait jamais perdu de vue que les hommes ont besoin de vêtements, quelles que soient leurs opinions sur les affaires de l'Église et de l'État, et que le devoir d'un tisseur d'étoffes est de les vêtir et non pas de s'inquiéter de ce qu'ils pensent, sa vie s'était écoulée le plus paisiblement du monde, pendant les troubles des guerres civiles, et son industrie avait grandement prospéré. Il ne s'était pas marié, il n'en avait eu ni le temps, ni le désir. Se sentant maintenant avancer en âge, il se montra favorablement disposé à mon égard et déclara son intention de me faire héritier d'une partie considérable de sa fortune, à condition que je me montrasse digne d'une pareille bonté. Il n'en demandait qu'une preuve assez raisonnable d'ailleurs, mais qui me causait un vif chagrin; il s'agissait pour moi, au lieu d'aller à Londres, de me rendre à Norwich, et d'y vivre avec lui pour consoler ses dernières années et apprendre par l'observation, tout en restant étranger à son industrie, à connaître le côté sérieux et actif de la vie et de la condition de mes semblables, toutes choses, disait-il, dont les jeunes gentilshommes sont pour la plupart fort ignorants. Certes, ils l'étaient; ils n'avaient pas plus de considération pour un de leurs compagnons parce qu'il en savait plus long qu'eux; dans ce temps-là, faire quelque chose pour le bénéfice de l'humanité ou la gloire de Dieu n'était pas bien porté. Je ne prétends pas, du reste, que la mode ait beaucoup changé en cela, ni qu'elle doive se modifier.

Je me rendis donc, non sans répugnance, à Norwich, où je passai trois ans au moins, me consacrant à réconforter mon oncle dans sa vieillesse et cherchant à me consoler de mon désœuvrement en profitant des plaisirs qu'offrait cette grande et importante cité, plaisirs suffisants pour un esprit bien rassis. La jeunesse et la raison font cependant mauvais ménage et j'étais alors comme les Israélites dans le désert, les regards tournés vers la Terre promise et impatient de l'épreuve que j'avais à endurer. Aussi n'ai-je guère de souvenirs très nets de mon séjour à Norwich, et mes pensées s'y reportent rarement, car les années qui l'ont précédé et suivi l'ont, pour ainsi dire effacé de ma mémoire.

Mon épreuve prit fin à la mort de mon oncle; je le pleurai très sincèrement à cause de la grande bonté qu'il m'avait toujours témoignée et du léger remords de conscience que j'éprouvais de lui

avoir causé du chagrin en refusant d'adopter son genre d'occupation, préférant ma liberté et un modeste héritage à la fortune considérable qui aurait été mon partage si j'avais passé ma vie à tisser du drap. Malgré tout, je ne regrette rien; ce n'est pas le bien-être et la tranquillité, mais l'effort du corps et de l'esprit qui permet à un homme de regarder en arrière sur sa vie sans honte et même avec satisfaction.

J'avais près de vingt-deux ans lorsque je retournai à Hatchstead avec des manières et une allure sans doute fort provinciales, mais les poches garnies de façon à faire envie à plus d'un galant au feutre empanaché. Trois mille livres placées dans l'affaire de mon oncle et rapportant annuellement de beaux intérêts donnaient à maître Simon Dale, aux yeux de sa famille, une importance qu'il n'avait pas trois ans auparavant. C'était, pour un gentilhomme, une modeste aisance, qui lui permettait de s'élever de quelques échelons dans la société. Je pouvais enfin aller à Londres et tout ce que cette capitale renferme d'espérances et de ressources me semblait maintenant à portée de mon ambition. Mes sœurs avaient remplacé leurs sages admonestations par des témoignages de déférence admirative et ma mère ne craignait plus qu'une chose, c'est que la grande vie à laquelle j'étais destiné n'affaiblit en moi les vertus domestiques qu'elle s'était efforcée de m'inculquer.

Quant au pasteur, il se contentait de se frotter le nez et de me lancer des regards où je lisais clairement qu'il pensait à Betty Nasroth ; aussi ne pouvais-je m'empêcher de rire de bon cœur.

J'aurais couru le risque d'avoir une trop haute opinion de moi-même, si je n'avais pris, bien involontairement, le meilleur antidote possible en allant faire visite à Lord Quinton qui résidait en ce moment au Manoir. Ma vanité y reçut plus d'un cuisant coup d'épingle et je fus bientôt ramené à une plus juste intelligence de mes facultés. Là, je n'étais plus un grand homme et, bien que Mylord me témoignât une bonté extrême, il fit moins de remarques sur l'aisance qui m'était échue en partage que sur mes manières rustiques et la coupe provinciale de mes vêtements. Il me pressa cependant d'aller à Londres, où un homme peut apprendre, en se frottant au monde, à s'estimer à sa juste valeur et à perdre cette vanité, fille de l'ignorance, que les réputations de village font naître si aisément. Quoique un peu déconfit, je le remerciai de sa bonté et me hasardai à m'informer de Mistress Barbara.

— Elle va assez bien, répondit-il en souriant. C'est maintenant

une grande dame. Les beaux esprits écrivent des madrigaux en son honneur et les imbéciles lui adressent leurs vers. C'est cependant une honnête fille, Simon.

— Je n'en doute pas, Mylord, m'écriai-je.

— Il est bien téméraire, de nos jours, d'avancer une pareille affirmation sur n'importe quelle femme, interrompit-il d'un ton sec, et cependant, c'est vrai, grâce à Dieu. Regardez, voici une pièce de vers qu'elle a reçue dernièrement.

J'y jetai un rapide coup d'œil, ce n'était que « glace éblouissante, neige éternelle, Vénus, Diane... » et le reste.

— Cela me semble un vrai fatras, Mylord.

— Eh bien, ce madrigal est l'œuvre d'un gentilhomme de quelque réputation, répondit-il en riant. Tâchez de ne pas en écrire de pires, Simon.

— Aurai-je l'honneur de présenter mes hommages à Mistress Barbara?

— Nous verrons cela, Simon, lorsque vous viendrez à Londres cela dépendra de la société que vous fréquenterez. A qui d'autre, par exemple, comptez-vous rendre vos devoirs lorsque vous serez établi à Londres?

Il me regarda en face en fronçant les sourcils; un sourire cependant, qui ne manquait pas de bienveillance, errait sur ses lèvres. Mes joues étaient brûlantes et je sentis que je rougissais.

— Je connais peu de personnes à Londres, Mylord, bégayai je, et encore, celles-ci, c'est à peine si je les connais.

— Ah! oui, en effet, celles-ci vous ne les connaissez guère, répéta-t-il, — et il fronça les sourcils, son sourire avait disparu. Puis, il se leva, et sa figure s'éclairant de nouveau, il me frappa sur l'épaule.

— Vous êtes un honnête garçon, Simon, bien qu'il ait plu à Dieu de faire de vous un nigaud. Parbleu! qui voudrait donc que les jeunes gens fussent tous raisonnables? Allez donc à Londres, faites la connaissance de beaucoup de monde et apprenez à mieux pénétrer ceux que vous approchez. Conduisez vous comme un gentilhomme et souvenez-vous, Simon, que quel que soit le roi, après tout, il est le roi.

Et disant ces mots avec une certaine emphase, il me poussa doucement vers la porte.

— Pourquoi a-t-il dit cela du roi? — me demandai-je en traversant le parc; car, bien que tout le monde dans le pays en sût assez

sur la conduite du roi pour justifier ces paroles, Mylord avait paru y attacher un sens spécial en me les adressant.

En laissant de côté les absurdes paroles de Betty Nasroth, comme l'avait sans doute fait Mylord, que pouvais-je avoir à démêler avec le roi, et que m'importait ce qu'il était, en dehors de son rôle de roi?

A peu près à cette époque, le pays fut mis en émoi par la destitution du grand ministre, de l'écrivain accompli, le comte de Clarendon (1), et par les menaces dont il était encore l'objet de la part de ses ennemis. Les anciens du village avaient l'habitude, les jours du courrier, de se réunir et de discuter avec animation les nouvelles de Londres. Les questions politiques me troublaient fort peu, et si je me joignais souvent à eux, c'était par simple désœuvrement, m'étonnant qu'on pût s'émouvoir de choses qui avaient si peu d'importance pour notre coin de terre. C'est ainsi que je me trouvai au milieu d'eux, dans la Taverne du Roi et de la Couronne, sur le mail, deux jours après ma conversation avec Lord Quinton. J'étais assis devant une chope d'ale, si absorbé dans mes propres pensées que je ne prêtais qu'une oreille distraite à ce qui se passait autour de moi, lorsqu'à ma stupéfaction le postillon, sautant de son cheval, marcha droit vers moi et me tendit une large enveloppe d'apparence imposante. Le fait seul de recevoir une lettre était un événement rare dans ma vie, mais une circonstance plus rare encore mit le comble à ma surprise, car l'homme, bien qu'il fût tout prêt à boire à ma santé, ne demanda pas un penny pour la lettre, disant que comme elle venait de la part de Sa Majesté, je n'avais rien à payer. Il parlait assez bas et les langues, autour de nous, allaient leur train! Cependant, à travers le brouhaha, le nom du roi frappa les oreilles du pasteur qui, se levant aussitôt et traversant la chambre, vint s'asseoir à côté de moi en s'écriant :

— Que dit-il du roi, Simon?

— Il dit que cette grande enveloppe m'est envoyée par le roi et que je n'ai rien à payer. — Tout en parlant, je la tournai et la retournai dans mes mains. La suscription était parfaitement lisible : *A Maître Simon Dale, Esquire, à Hatchstead par Hatfield.*

Bientôt la moitié de la compagnie se trouva pressée autour de nous et personne ne pensa guère dès lors à Lord Clarendon. Nous attachons plus d'importance aux petites choses près de nous, qu'aux grandes qui se passent au loin, et à Hatchstead mes affaires exci-

(1) Le 30 août 1667.

taient autant l'intérêt que la chute du Chancelier ou le choix fait par le roi de nouveaux ministres. Tout le monde s'écria que je devais ouvrir l'enveloppe et montrer ce qu'elle contenait.

— Non, dit le pasteur d'un air important, le roi lui écrit peut-être sur une question d'intérêt privé.

On l'aurait admis, s'il s'était agi du seigneur du manoir, mais comment croire qu'une pareille chose arriverait à Simon Dale! Le pasteur ne se laissa pas décontenancer par leurs éclats de rire.

— Le roi et Simon auront un jour à débattre des affaires privées, s'écria-t-il en brandissant le poing en manière de plaisanterie.

J'avais, pendant ce temps, ouvert mon enveloppe et lu la lettre. Je me souviens encore, comme si c'était hier, la stupéfaction que me causa son contenu. Le roi, rappelant les services rendus par mon père à son père (et oubliant, semble-t-il, ceux rendus à Cromwell), et faisant mention de mon dévouement à la Couronne, de mon courage et de mes bonnes qualités, daignait m'accorder un brevet d'officier dans les gardes du corps de Sa Majesté. Le brevet était post-daté de six mois à partir du jour où il avait été écrit afin que M. Dale eût tout le loisir nécessaire pour s'enquérir des devoirs de sa charge et s'en rendre digne ; on ajoutait que le roi désirait que M. Dale se présentât lui-même, sans délai, à Whitehall, porteur de cette lettre, pour y être instruit des manœuvres et autres devoirs de sa charge, qu'il devait connaître. La lettre se terminait par une phrase où l'on me recommandait aux soins du Tout-Puissant.

J'étais assis, immobile, respirant avec peine; les bavards du village qui m'entouraient, restaient bouche bée, le pasteur lui-même semblait ébahi.

— Je n'aime pas ces gardes du corps, grommela enfin quelqu'un. Quel besoin le roi a-t-il de gardes, l'amour de ses sujets ne lui suffit-il pas?

— Oui, en effet, son père en a fait l'expérience! s'écria le pasteur qu'un rien irritait.

— Les gardes du corps, murmurai-je, sont les premiers de tous en dignité.

— Oui, mon garçon, dit le pasteur, cela aurait déjà été bien suffisant pour que tu serves dans leurs rangs, mais obtenir un brevet de Sa Majesté!...

Comme les mots lui manquaient, il se précipita sur la tabatière de l'aubergiste, que cet excellent homme lui tendait à ce moment-là dans un élan de délicate sympathie.

Les paroles de Mylord, qui m'avaient tant frappé au moment où elles avaient été prononcées, me revinrent à la mémoire et me semblèrent alors parfaitement compréhensibles. S'il y a quelque chose à critiquer dans la conduite du roi, ce n'est pas l'affaire de ses propres serviteurs et de ses officiers ; je faisais partie de sa Maison ; évidemment Mylord devait savoir ce qui allait m'arriver de Londres, lorsqu'il s'était adressé à moi si directement, et il le savait par la raison bien simple que c'était à lui que je devais cette faveur.

Je me levai précipitamment, et, courant au pasteur :

— C'est à la bonté de Mylord que je le dois, m'écriai-je; il a parlé pour moi !

— Oui, oui, c'est Mylord, — grommelait-on autour de moi en opinant du bonnet dans la satisfaction qu'éprouvaient ces paysans de découvrir une chose si évidente. Le pasteur seul n'était pas de cet avis, il aspira une autre prise et secoua vivement la tête :

— Je ne crois pas que ce soit Mylord, dit-il.

— Pourquoi pas ? qui d'autre cela pourrait il être, insistai-je.

— Je n'en sais rien, mais je ne crois pas que ce soit Mylord, répéta-t il d'un ton ferme. — Je me moquai de lui et il comprit très bien que je trouvais ridicule son horreur de toute explication claire et simple d'une chose à laquelle il voulait, coûte que coûte, trouver un côté mystérieux. Il pensait de nouveau à la prophétie et ne permettait pas que l'image de Mylord s'interposât entre lui et sa marotte.

— Tu peux rire si tu veux, Simon, dit il gravement, sois sûr qu'on trouvera que j'ai raison.

Je n'écoutai plus ce qu'il disait et, prenant mon chapeau sur le banc, je m'écriai que je voulais courir sans tarder chez Mylord pour le remercier, car il était sur le point de partir pour Londres et il serait probablement déjà loin si je ne me hâtais pas.

— Après tout, concéda le pasteur, cela ne nuit à personne que vous le lui disiez. Il en sera aussi étonné que nous.

Je m'enfuis en riant, laissant toute la compagnie autour de l'entêté pasteur.

J'avais bien fait de ne pas différer plus longtemps et de courir au manoir le plus vite possible, car je trouvai Mylord le manteau sur l'épaule et le chapeau sur la tête, au moment de monter dans son carrosse qui l'attendait à la porte. Il écouta patiemment mon récit, débité d'une voix haletante et, lorsque j'en fus arrivé au

point principal, il m'arracha la lettre des mains et la lut avidement. Je crus d'abord qu'il jouait un rôle et voulait seulement cacher sa bonté ou en retarder l'aveu. Je vis bientôt que je m'étais trompé ; il était en effet stupéfait, comme le pasteur l'avait prédit ; bien plus, il paraissait, si j'ai bien lu sa physionomie, profondément mécontent ; son front se sillonna de larges rides et il marcha à côté de moi sans ouvrir la bouche. Arrivé à plus de la moitié de la terrasse, il me dit d'un ton amer :

— Je n'y suis pour rien ; moi et ma famille avons rendu trop de services au roi et aux siens pour pouvoir disposer des faveurs. Les rois n'aiment pas leurs créanciers et ils ne les payent pas non plus.

— Cependant je ne vois pas, Mylord, quel autre ami aurait pu avoir pareille influence ?

— Vraiment ! s'écria-t il d'un ton interrogateur en mettant sa main sur mon épaule. Après tout, il est possible que vous ne compreniez pas comment s'obtient cette influence et à quels titres s'acquiert la confiance du roi.

Ses paroles et ses manières blessèrent ma jeune vanité et je suppose que ma figure se rembrunit, car il ajouta avec plus de douceur :

— Allons, mon garçon, puisque cette faveur vient à vous, prenez-la sans barguigner ; quelle qu'en soit la source, par votre conduite, vous pouvez y faire honneur.

Je ne pouvais pas me contenter de ces paroles.

— La lettre dit que le roi se souvient des services de mon père.

— Je croyais que le temps des miracles était passé, remarqua Mylord avec un sourire, peut-être me trompé-je, Simon.

— Si ce n'est ni à cause de mon père ni à cause de vous, Mylord, je m'y perds ; — et je fourrai la lettre dans ma poche d'un air fort chagrin.

— Il faut que je parte, dit Mylord en se dirigeant vers son carrosse, faites-moi savoir le moment de votre arrivée, Simon, je suppose que vous ne tarderez pas maintenant. Vous me trouverez à ma maison dans Southampton-Square et Mylady aura plaisir à vous recevoir.

Je le remerciai de son honnêteté, mais mon front était toujours chargé de nuages. Mylord semblait soupçonner une source impure aux faveurs dont j'avais été gratifié d'une façon si inattendue.

— Je ne saisis pas, m'écriai-je.

Il s'arrêta de nouveau au moment de monter sur le marchepied de son carrosse et, se retournant, il me regarda en face.

— N'avez-vous pas d'autre connaissance à Londres Simon? demanda-t-il. Je rougis de nouveau en rencontrant son regard scrutateur. N'en avez-vous pas d'autre?

Reprenant autant que possible mon sang-froid, je lui demandai avec dédain.

— Qui donc me donnerait un brevet dans les gardes du corps, Mylord? et je partis d'un éclat de rire.

Mylord leva les épaules et monta dans le carrosse. Je fermai la portière sur lui et je restai à côté attendant sa réponse. Il se pencha dehors et sans faire attention à moi, cria à son laquais:

— Allons, partons.

— Que voulez-vous dire, Mylord ? m'écriai-je.

Il sourit sans répondre. Le carrosse commença à se mettre en marche, je le suivis au pas, puis je fus obligé de me mettre à courir pour ne pas me laisser dépasser.

— Mylord, m'écriai-je, comment pourrait-elle.....?

Mylord prit sa tabatière, l'ouvrit:

— Quant à cela, je ne peux dire comment, dit-il; et, d'un coup de pouce, il aspira sa prise de tabac.

— Mylord, criai-je en courant, savez-vous qui est Cydaria?

Mylord me regardait courir tout hors d'haleine.

Je fus bientôt obligé de renoncer à le suivre, car les chevaux excités descendaient l'avenue au galop. Il attendit un instant avant de répondre, comme pour voir jusqu'où irait ma patience; puis agitant la main, il cria:

— Tout le monde à Londres le sait.

Sur ce, il ferma la glace, et je me rejetai en arrière, haletant, stupéfait, malheureux, désespéré. Il ne m'avait rien dit de ce que je désirais savoir et ce qui lui avait échappé n'avait fait qu'enflammer ma curiosité; c'était presque plus que je ne pouvais supporter. Et cependant le fait même qu'une dame mystérieuse, connue de tout Londres, s'était souvenue de Simon Dale, était une réalité. Un homme de soixante-dix ans en aurait été ému, quoi d'étonnant à ce qu'un jouvenceau de vingt-deux ans en fût presque affolé?

Ce qu'il y a d'étrange là-dedans, c'est que le pasteur accepta comme vraisemblable et parut préférer que je dusse la faveur du roi à celle que nous nommons Cydaria, plutôt qu'aux bons offices de Lord Quinton. Son enthousiasme était quelque peu communicatif

et nous nous mîmes à spéculer sur l'identité de ladite dame, supposant dans notre innocence qu'elle devait être de très haut rang, et occupait une situation très élevée puisque tout Londres la connaissait et qu'elle avait voix au conseil et à la nomination des gentilshommes au service de Sa Majesté. C'était un pas en avant dans cette glorieuse carrière prédite pour moi par Betty Nasroth et prouvait le lien qui enchaîne une fortune étrange et son couronnement glorieux. La soirée se passa ainsi à deviser et mon irritation disparut complètement. J'étais maintenant impatient de partir, d'accomplir mon œuvre, de mettre à l'épreuve les promesses de la destinée et d'apprendre... ce que tout Londres savait! le vrai nom de Cydaria.

— Cependant, dit le pasteur redevenant tout à coup pensif, au moment où je me levais pour prendre congé, certaines choses sont au-dessus des faveurs de la fortune, du roi ou d'une grande dame. Attache-toi à ces choses, Simon, pour ton bonheur et ton honneur, attache-toi à ces choses que je t'ai enseignées.

— Oui, Monsieur répondis-je d'un ton soumis, mais comme par manière d'acquit, car mes pensées erraient bien loin de là; je suis persuadé, Monsieur, que je me conduirai en gentilhomme.

— Et en chrétien, ajouta-t-il doucement.

— Oui, monsieur, en chrétien, répondis je avec empressement.

— Suis ta route, dit-il avec un demi-sourire, je prêche à des oreilles remplies de bien d'autres chansons enchanteresses et de séduisantes mélodies, aussi ne penses-tu pas à m'écouter maintenant; non, je le sais, tu m'écouterais, si tu le pouvais. Cependant, il arrivera un jour... bientôt, si Dieu le veut, où les cordes que je touche si faiblement résonneront fortes et harmonieuses, quelle que soit la magie de la musique qui charme maintenant tes sens. Si tu m'entends, souviens-toi de ce que je te dis, Simon... Souviens-toi !

Je partis ainsi avec sa bénédiction. Il me suivit jusqu'à la porte, le sourire aux lèvres, mais ses yeux exprimaient de l'anxiété. Je sortis sans regarder derrière moi. Oui, mes oreilles étaient pleines de cette étrange et enchanteresse musique du monde.

(*A suivre.*)

Anthony Hope.
(Traduction de A. Monod.)

L'ÉCHÉANCE

(Suite et fin.)

Ce fut seulement en me retrouvant hors de la chambre où j'avais reçu cette tragique confession, que j'en réalisai la conséquence immédiate, avec un tremblement d'épouvante que je ne me rappelle avoir éprouvé ni auparavant, ni depuis. Eugène Corbières m'attendait en bas. Qu'allais-je lui dire ? Mon appréhension d'affronter son regard inquisiteur était si forte que mes jambes flageolaient en descendant les marches de cet escalier au terme duquel il me faudrait pourtant arriver. Et alors?... Je me souviens. Je m'arrêtai plusieurs minutes sur le palier du premier étage, pour essayer de me reprendre. Il me fallait à tout prix trouver en moi l'énergie d'opposer aux questions d'Eugène des réponses assez bien calculées pour le détourner de continuer cette terrible enquête. La première condition était que mon visage ne démentit pas mes paroles. Ma pitié pour cet ami, menacé de cette affreuse révélation, m'aurait elle donné cette énergie ? Je n'eus pas l'occasion de mettre ma volonté à cette épreuve. J'avais compté sans la fièvre d'impatience dont Eugène était dévoré. Comme mon absence se prolongeait, il était venu lui-même à la porte de la maison, puis dans la cour, puis au bas de l'escalier, en sorte qu'au moment où je me tenais sur la dernière marche, tout hésitant, tout bouleversé, je le vis surgir devant moi, qui me demandait :

— « Tu es resté bien longtemps. Que t'a-t-il dit ? »

— « Rien d'intéressant, » répondis je, « c'est ce que j'avais pensé. Un bohême à qui ton père fait la charité... »

— « Pourquoi es tu si troublé alors ? » continua-t-il. « Tu trembles ? Tu es pâle ?... »

— « C'est l'impression de cette misère, » répliquai-je, et j'ajoutai en l'entrainant : « Allons, un peu d'air me remettra... »

(1) Voir *La Lecture*, pages 5, 93.

— « Allons », fit-il, puis, m'arrêtant net, et fichant de nouveau ses yeux dans mes yeux : « Non, il y a quelque chose. Je le sens. Je le vois. Tu ne me dis pas la vérité. Tu ne me la diras pas... Tant pis ! J'y vais moi-même... »

— « Tu n'iras pas ! » m'écriai-je, en me mettant en travers de l'escalier. — Je n'eus pas plutôt poussé ce cri que j'en compris l'imprudence, et j'essayai de la réparer en ajoutant : « C'est inutile et c'est dangereux. Ce Robert n'exploite déjà que trop ton père... »

— « Tu ne me dis pas la vérité... » répéta Eugène avec un accent plus âpre, et avant que j'eusse pu même prévoir son action, il m'avait écarté d'un mouvement brutal, et s'était élancé vers l'étage supérieur, en gravissant les marches quatre par quatre. Je demeurais là, paralysé d'émotion, et sans plus rien tenter. Sachant ce que je savais, il me semblait, dans cet escalier de maison borgne, sentir sur mon front un souffle de fatalité. La rencontre entre ces deux hommes m'apparut comme inévitable. Il valait mieux qu'elle eût lieu maintenant et que je fusse là, pour soutenir mon ami, à la minute même où il recevrait le coup terrible, — s'il devait le recevoir. Je me forçai, dans la cage de cette funèbre caserne de pauvres, à espérer qu'un dernier reste d'humanité arrêterait le réfractaire. Le fait qu'il eût borné ses demandes d'argent aux parents Corbières, quand il lui était si aisé d'exercer un chantage sur Eugène, me frappa tout d'un coup comme très significatif. Il me l'avait dit lui-même, en y insistant presque. J'y voulus voir la preuve d'un scrupule devant une révélation si meurtrière, si injuste aussi. Le fils n'était pour rien dans la faute du père. S'il en avait profité, c'était à son insu, et la lui dénoncer était une férocité. Pierre Robert ne s'était montré, dans son entretien avec moi, ni injuste ni féroce... Je raisonnais de la sorte, et j'oubliais qu'un maniaque d'alcool, comme lui, est toujours près, sous l'excitation de la seconde, de commettre les actes les plus opposés à son propre caractère, à sa volonté la plus réfléchie. Celui-ci avait certainement pensé, dans ses mauvaises heures, à s'adresser au fils. Il avait toujours reculé devant cette infamie. J'allais constater que l'instinct de vengeance, éveillé à l'improviste, devait être le plus fort. Il était même étonnant qu'un scrupule, après tout bien magnanime, eût résisté si longtemps chez un être aussi dégradé. L'alcoolique n'avait pas été maître de sa parole avec moi. Pourquoi le serait-il redevenu, dans ce quart d'heure, et

en présence de la personne qui remuait chez lui les souvenirs les plus amers ? Sans que j'en eusse une conscience très nette, toutes ces idées contradictoires s'agitaient, se battaient dans mon esprit, tandis que j'attendais mon ami. J'étais devant la porte de la maison, maintenant. Le besoin de tromper ma fièvre par du mouvement, m'avait fait quitter l'escalier et même la cour. Je me tenais sur le trottoir, à compter les minutes, et à me demander si je ne devrais pas remonter moi-même là-haut, en proie à une des plus mortelles angoisses qui m'aient jamais supplicié, quand Eugène Corbières apparut sur le seuil de cette porte de la maison de misère. Nous nous regardâmes. L'autre lui avait tout dit.

IV

Il y a, dans tout grand médecin comme dans tout grand auteur dramatique, et probablement dans tout grand comédien, certaines facultés beaucoup plus voisines du type de l'homme d'action que du type de l'homme de pensée. Ces métiers complexes, et qui exigent tant d'animalisme, supposent aussi une exceptionnelle capacité d'affirmation personnelle, de décision immédiate, de parti pris effectif. Ils comportent, si l'on peut dire, un empoignement direct de la réalité. Il faut donc cette vigueur physiologique qui permet de dompter les nerfs. J'ai souvent eu l'occasion de vérifier cette remarque dans mes rapports avec les exemplaires supérieurs de ces trois espèces intellectuelles. Jamais, mieux que dans les instants qui suivirent l'entretien d'Eugène Corbières avec l'homme que ses parents avaient dépouillé, je n'ai constaté cette vertu presque militaire de la discipline médicale. Eugène était certes écrasé de chagrin par la révélation qu'il venait de subir. Il ne doutait point de la vérité ; je le reconnus aussitôt à ses yeux. Il n'eut pourtant pas un geste, pas un mot qui trahît, même vis-à-vis de moi, l'effroyable tempête intérieure. Il me dit simplement : « Cela ne te fait rien de me laisser rue Amyot ? La voiture te ramènera ensuite chez toi... » Et, sur ma réponse affirmative, il donna au cocher l'adresse de ses parents d'une voix qui ne tremblait pas. Tandis que le fiacre nous emportait à travers ce vieux quartier du Val-de-Grâce, il pouvait voir, par la vitre de la portière, défiler des coins de rues de nous si connus, des faces de boutiques, des

angles de murs, cent aspects familiers qui faisaient se lever devant lui, comme devant moi, les fantômes de tant d'heures de sa studieuse jeunesse. Avions-nous assez souvent erré ensemble sur ces trottoirs, lui se rendant à un cours, moi l'accompagnant, ou bien moi l'entraînant vers le Luxembourg et lui me suivant, pour prolonger une de nos innombrables causeries d'idées? Toutes ces heures, oui, toutes celles des ardents travaux, celles aussi des nobles plaisirs, était-il possible qu'elles fussent dues à un abominable crime, que son père et sa mère en eussent volé pour lui le loisir au malheureux que nous quittions? Si cette évidence m'accablait de mélancolie, moi, un simple témoin, de quel désespoir devait-il être possédé, lui, l'acteur vivant de cet affreux drame, — un drame dont il était le héros et qu'il avait ignoré? Il gardait pourtant cette absolue maîtrise de soi que je lui avais vue devant des lits d'hôpital. Il semblait assister à sa propre agonie mentale avec la même fermeté d'esprit qu'il avait eue pour soigner tant d'autres agonies, moins douloureuses que la sienne. Son visage était comme serré de volonté, ses yeux secs, sa bouche fermée. Nous n'échangeâmes pas plus de paroles durant ce trajet que nous n'en avions échangé durant le précédent. A quoi bon? Ce fut moi, l'étranger, chez qui l'émotion triompha d'abord de cette virile réserve. Lorsqu'il fut descendu devant la porte de ses parents, je ne pus me retenir, en lui prenant la main, de lui dire d'un accent que l'angoisse étouffait :

— « Rappelle-toi comme ils t'ont aimé?... »

— « Ils eussent mieux fait de me haïr, » répondit-il, « je leur en voudrais moins. »

Ces sacrilèges paroles furent prononcées avec un ton où frémissait un tel sursaut d'indignation, à la fois implacable et froide, le regard d'Eugène était chargé d'une telle intensité de mépris, je le sentais arrivé à un tel état de frénésie intérieure, sous ses apparences calmes, que je le laissai entrer dans la maison et disparaître, sans lui avoir répondu. A quoi bon encore? Je me rejetai dans la voiture, en m'abandonnant enfin à la pitié dont je débordais, et je ne pouvais que répéter ces mots, toujours les mêmes :

— « Dieu! les pauvres gens! les pauvres gens!... »

L'image qui m'arrachait ce cri de terreur, c'était celle de mon ami apparaissant comme un justicier devant ce vieil homme et cette vieille femme et les reniant, les outrageant pour avoir fait de lui le complice d'une infamie, de cet abus de confiance envers un mort.

Je voyais le fils arrivant dans cet appartement que je connaissais si bien, je les voyais, eux, j'entendais leurs voix : « Tu veux donc, ô mon enfant, égorger ta mère? — Ce n'est pas moi qui t'arrache la vie, c'est toi-même... » Ce dialogue de l'éternelle Clytemnestre et de l'éternel Oreste me revenait à la mémoire, et j'avais peur. Quand, plus tard, Eugène me raconta par quelles sensations il avait passé durant cette heure qui fut vraiment l'heure de sa vie, celle où toute sa destinée d'homme s'est résolue, j'ai compris combien j'avais eu raison d'appréhender une scène tragique, et un dénouement terrible à cette terrible aventure :

— « Ma résolution était prise, » me dit-il, « je voulais les interroger, savoir la vérité d'eux aussi, la leur faire avouer, les maudire et me tuer ensuite... »

C'est le cœur remué par des sentiments de cette violence que le malheureux garçon arriva devant la porte de ses coupables parents. Dans cette crise aiguë de révolte intime, son existence passée lui causait une telle répulsion que cela lui fit mal de sonner les deux coups habituels. Ce signal convenu, auquel il était sûr qu'on répondrait, lui représenta pour un instant les longues années qu'ils avaient vécues ici, eux et lui, — eux les voleurs, lui leur complice. Nul doute que, si le pas de son père s'était approché en ce moment, et si, la porte une fois ouverte, il avait eu en face de lui un visage d'homme, sa colère ne se fût soulagée en un éclat irréparable. Par bonheur le vieux Corbières n'était pas au logis. Eugène reconnut par delà cette mince cloison la démarche légère de sa mère, et quand le pène eut glissé dans la serrure, il trouva pour l'accueillir les yeux et le sourire de la vieille femme, — ces yeux dont il comprenait maintenant pour la première fois la douloureuse fièvre, ce sourire qui jouait sur des traits dont il suivait l'altération depuis des jours; il en savait aujourd'hui la cause. Et voici que tout d'un coup, devant cette malade qui l'avait porté dans son sein, nourri de son lait, — malade du remords d'un crime qu'elle avait commis pour lui, — le fils sentit sa révolte indignée s'arrêter, s'abattre, se fondre en un poignant attendrissement qui le fit trembler tout entier. Cependant la vieille femme, dont les yeux âgés, dans l'ombre de la petite antichambre n'avaient pas vu aussitôt le bouleversement de sa physionomie, refermait la porte avec les précautions accoutumées, et elle commençait, lui racontant comme toujours l'humble chronique familière de son intérieur :

— « Mon Dieu! Si j'avais su que tu venais ce matin », disait-elle, « je t'aurais fait un vrai déjeuner, des œufs aux tomates comme tu les aimais. Il y en avait de fraiches au marché de la rue Monge, où je suis allée. Et le père est sorti, justement. Il ne se sentait pas très bien ce matin. Il souffre toujours de ses étouffements. Il faudra que tu l'auscultes encore... Mais qu'as-tu toi même, mon enfant?... »

Elle venait en effet, tout en lui parlant, d'entrer à sa suite dans la salle à manger. Elle l'avait regardé à la pleine lumière, et ce regard lui avait suffi pour deviner que son fils était sous le coup d'une émotion extraordinaire :

— « Mon enfant! » répéta-t-elle. « Mon enfant! Mon Eugène!... Ah!... »

Elle n'acheva pas. Ce cri que poussait son cœur de mère, éclairé par la plus foudroyante des intuitions, s'arrêta tout d'un coup devant l'explosion de désespoir de celui à qui elle l'adressait. Corbières s'était laissé tomber sur une chaise, et là, il avait éclaté en sanglots convulsifs. De se retrouver ainsi au milieu de ces objets parmi lesquels il avait vécu, dans cette atmosphère qui avait été celle de toute sa jeunesse, après qu'il savait ce qu'il savait, lui était trop dur, et il roulait sous la vague de sensibilité violente qui montait en lui. Peut-être cet accès de larmes le sauva t-il du suicide et de la folie, en brisant l'effroyable tension où j'avais vu se crisper son être, et la mère écoutait avec épouvante gronder dans cette petite chambre de famille, où tous les succès du lycéen et de l'étudiant avaient été fêtés, cette rumeur, cet ouragan de soupirs déchirants, de cris étouffés que jette une grande douleur d'homme. Celui-ci était secoué, et comme tordu par cet accès sur la cause duquel la malheureuse femme ne pouvait guère se tromper. Depuis tant de jours, elle avait trop redouté la découverte par son fils du crime qu'ils avaient commis, elle et son mari, commis pour lui, mais un crime tout de même! Et elle disait, penchée sur l'infortuné, le serrant dans ses bras, affolée elle-même :

— « Mon Eugène, c'est moi, c'est ta mère. Regarde-moi. Tu souffres? Qu'as-tu? Pourquoi pleures-tu?... Ah! parle-moi... »

Puis sauvagement :

— « Mais parle donc. Quoi que tu aies à me dire, dis-le-moi. Tu me fais trop de mal... »

Elle avait mis dans ce dernier appel une si farouche énergie d'amour maternel, qu'il en émana cette irrésistible suggestion qui

nous descend jusqu'au fond de l'âme pour y arracher l'aveu. L'homme qui pleurait releva la tête, et il dit, mettant dans cette phrase toute sa douleur, mais aussi toute la tendresse dont elle était mélangée maintenant :

— « Ma pauvre mère, je viens de la rue du Faubourg-Saint-Jacques... »

Elle ne lui répondit rien. Malgré lui, après avoir parlé, il l'avait regardée. Il la vit se reculer, ses vieilles mains se tendre en avant, comme pour écarter quelque chose, et une pâleur envahir son visage, si effrayante qu'il crut qu'elle allait mourir. Le médecin se réveilla dans le fils, et, à son tour, il s'élança vers elle en lui donnant le même nom qu'il lui eût donné vingt ans auparavant, s'il l'eût vu pâlir ainsi :

— « Maman!... »

— « Laisse-moi », lui dit-elle, en reculant toujours jusqu'à ce qu'elle fût contre le mur de la chambre. Là, elle se retourna, prit sa tête dans ses mains et s'agenouilla pour prier, longuement. Lorsqu'elle se releva de cette prière, elle avait dans ses yeux, sur son front, autour de sa bouche, une espèce de sérénité dans le désespoir qui contrastait, d'une manière saisissante, avec l'expression de rongement intérieur qui avait tant inquiété son fils depuis des années.

— « C'est mieux ainsi! » gémit-elle avec une étrange exaltation. « Cela m'étouffait depuis trop longtemps. Dieu a eu pitié de moi... Oui », continua-t-elle, plus exaltée encore, « je savais que ce serait la délivrance, si tu connaissais tout, si je pouvais te parler, t'expliquer, si j'avais cette douleur dans cette vie. Tu aurais toujours tout su, au jour du jugement dernier, quand on verra le fond des cœurs, et alors c'eût été trop horrible .. » Puis, fermant les yeux, et avec un frémissement : « Je suis prête à boire le calice. Le bon Dieu m'en donne la force... Eugène, dis-moi tout ce que tu sais, tout, et je te dirai ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas... Tu dois m'obéir, mon enfant, puisque je suis ta mère, qui ne t'a que trop aimé... Interroge-moi, je te l'ordonne, pour qu'il n'y ait plus rien entre nous que la vérité... »

— « J'essaierai, » dit Eugène après un silence. Il éprouvait, devant l'attitude soudain si ferme de cette femme qu'il connaissait si troublée, si hésitante, un sentiment de respect d'autant plus étrange qu'il était venu pour avoir une explication qui, par elle-même, était un outrage. Mais il y a, dans l'acceptation héroïque de cer-

taines épreuves, une secrète grandeur devant laquelle doit s'incliner même le juge qui condamne; et c'est avec cette émotion — la plus noble qu'il pût avoir à cette seconde, la seule qui le sauvât du parricide moral, dans cet interrogatoire — qu'il continuait : « Est-ce vrai que ce malheureux qui habite là-bas, rue du Faubourg-Saint-Jacques, ce Pierre Robert, est l'enfant adultérin d'un protecteur de mon père? »

— « C'est vrai », répondit-elle, « de M. Pierre-Robert Haudric. C'est pour ce motif qu'il a été inscrit sous ces deux prénoms. Ce M. Haudric était le frère de lait de Corbières. Ta grand'mère avait été sa nourrice à Péronne. C'est lui qui nous avait placés au ministère. »

— « Alors, reprit le fils, à qui les mots manquaient pour formuler la hideuse chose, le reste est vrai aussi ?

— « Que M. Haudric nous avait confié une somme d'argent en dépôt pour cet enfant ? C'est vrai encore...

— « Et que vous l'avez employée pour moi? demanda-t-il d'une voix éteinte, presque basse, comme s'il eût eu peur, en entendant ses propres paroles, d'être repris de sa frénésie de révolte contre cette honte dont il se sentait couvert. Et ce fut d'une voix tout éteinte aussi, toute basse, qu'elle lui répondit :

— « C'est vrai. » Puis, serrant ses mains l'une contre l'autre, et suppliante : « Ecoute-moi, Eugène. Ecoute... Nous avons été bien coupables, mais pour nous comprendre, il faudrait tout savoir, et d'abord que ce fils de M. Haudric lui avait déjà donné tant de soucis. Il était intelligent, mais si mauvais sujet, dès le collège. C'est pour cela que M. Haudric avait dit à Corbières : « Je ne veux « pas qu'il ait rien avant trente ans, que juste la somme indispen- « sable à ses études. » « Cette somme, il l'avait fixée à douze cents francs par an. Le capital tout entier était de trente-six mille francs. Nous ne devions pas nous faire connaître, parce que M. Haudric était marié. La mère de Pierre Robert était une proche parente de sa femme, une cousine germaine. Comment M. Haudric s'était-il laissé aller à cette aventure de séduction , lui un si brave homme? Je l'ai jugé sévèrement alors. Je sais maintenant que j'avais tort et qu'il ne faut condamner personne. Il avait d'autres enfants. Il voulait que ce secret mourût avec lui. Je t'explique ces choses pour que tu comprennes comment nous avons été tentés... Ton père devait surveiller de loin ce garçon. La première année, nous servîmes la pension, comme nous devions, et nous sûmes qu'il

avait vécu au quartier Latin avec des filles, courant de café en café, sans suivre aucun cours ni travailler d'un travail quelconque. Il buvait déjà, à dix-neuf ans! La seconde année, nous servîmes encore la pension, il fit de même, et pis encore : ton père prit des renseignements et nous sûmes qu'il avait contracté de grosses dettes. La troisième année... » Elle s'arrêta une seconde, et, avec la ferveur de quelqu'un qui consomme son sacrifice... « La troisième année, c'était celle où tu devais faire ton service militaire. Il fallait payer quinze cents francs, pour que tu n'eusses qu'un an à être soldat. Nous ne les avions pas. Nos pauvres petites économies, sept mille francs épargnés sou par sou, avaient été perdues dans un mauvais placement. Tu étais si travailleur. Tu avais eu tant de mérite à devenir ce que tu étais déjà devenu... Qu'est-ce que tu veux? Nous n'avons pas pu supporter l'idée que tes études fussent interrompues, d'autant plus que ce n'était pas seulement la question du service militaire à faire ou à ne pas faire. C'était tout l'avenir! Ah ! si l'autre avait été comme toi, si nous avions pu penser que cet argent ne serait pas perdu pour lui, qu'il l'emploierait à devenir quelqu'un, la tentation ne nous aurait pas saisis... Je sais, nous n'avions pas le droit. Cet argent était à lui, pas à nous... Mais tu en étais si digne, Eugène, et lui si peu ! Et nous avons succombé...

— « Et vous n'avez pas pensé, reprit Eugène, que précisément à cause de sa faiblesse de caractère, cet autre avait plus besoin que moi de cet argent ?... Vous ne vous êtes pas dit que, lui enlever cette petite fortune, c'était le laisser plus désarmé devant la vie; qu'avec son manque d'énergie, une fois sans ressources, il tomberait de plus en plus bas, et que c'est moi, votre fils, qui en serais responsable?...

— « Toi? s'écria la mère : Toi, toi, responsable? Ne dis pas cela, mon enfant, ne le pense pas... Ni toi, ni ton père... C'est moi qui ai tout fait, continua-t-elle en se frappant la poitrine, comme elle faisait à l'église. C'est moi qui prends tout sur moi... C'est moi qui ai eu l'idée d'employer une partie de l'argent, d'abord à ton volontariat. C'est moi qui ai décidé Corbières. Il ne voulait pas. Je l'ai entraîné... Il voulait ensuite continuer tout de même la pension à l'autre, en prenant sur le capital. C'est moi qui l'ai empêché. J'ai eu peur que l'argent ne nous manquât pour la fin de tes études. Et puis, c'était fait... Je te dis que je t'aimais trop, plus que mon salut éternel, plus que Dieu. Voilà mon péché. Le reste en est sorti tout natu-

rellement. Je savais bien que je me damnais, mais c'était pour toi... Voilà dix ans, Eugène, entends-tu, dix ans, que je ne me confesse pas, pour que le prêtre ne me dise pas qu'il faut rendre quelque chose du dépôt. Tu pouvais en avoir besoin... Va! Je t'ai bien aimé, mon enfant, et c'est pour toi que Dieu m'a punie, dès les premiers jours. Non que tu m'aies jamais fait souffrir, toi, la perfection sur la terre. Mais justement, quand je t'ai vu si parfait, j'ai commencé d'avoir une terreur, un pressentiment que cette vie ne durerait pas, que nous ne réussirions pas, que tu nous serais ôté, là, tout d'un coup, en pleine jeunesse, en pleine espérance. Je t'assure, s'il y avait eu des difficultés, si tu avais moins travaillé, je n'aurais pas eu cette impression d'une menace suspendue sur nous, à cause de ce que nous avions fait, toujours, toujours... J'ai voulu endormir cette terreur, en me punissant volontairement, ton père aussi. Depuis qu'il s'était laissé persuader par moi, je voyais qu'il se privait de tout. Il n'a plus fumé, plus bu de café, plus rien mangé que le strict nécessaire. Nous pouvons nous rendre cette justice que nous n'avons rien pris pour nous... Mais j'avais beau jeûner, me mortifier, m'atteindre dans ma chair, toujours cette idée me revenait que cela n'était rien, et qu'un jour viendrait où je serais frappée en toi... Les années ont passé, mon Eugène, sans rien m'apporter que des raisons d'être plus fière de toi, de t'aimer davantage... Et plus j'étais heureuse par toi, plus l'idée grandissait que nous n'avions pas droit à ce bonheur. Je ne trouve pas les mots pour exprimer... A chacun de tes succès, à chaque joie que tu nous donnais, c'était comme si la dette augmentait. Tu vois bien que j'avais raison de penser qu'il nous faudrait tout payer un jour, puisque j'en suis à te parler ainsi... Cette pensée était devenue si forte, si obsédante, qu'il y a deux ans, je voulus essayer de m'en délivrer un peu. Ton père et moi, nous savions que *l'autre* était entré au régiment, puis dans une école à Versailles, et qu'il en avait été chassé pour inconduite. Nous l'avions perdu de vue après. Je m'imaginai que, si nous pouvions le retrouver, lui rendre, non pas tout, mais quelque chose, lui faire du bien, je serais soulagée d'une partie de ce poids, que je n'aurais plus cette appréhension, ce battement de cœur... Et Corbières a cherché ce garçon. Il l'a retrouvé, en effet. Pourquoi ai-je voulu le voir, moi aussi? Je n'ai pas pu m'en empêcher. Ç'a été un besoin physique de l'avoir là, devant mes yeux... C'est alors que j'ai senti, que j'ai touché le châtiment. Quand j'ai constaté ce qu'il est devenu, le

remords m'a prise, et j'ai eu peur, non plus pour nous, mais pour toi. Je me suis dit ce que tu me disais tout à l'heure, que peut-être, avec cet argent dont nous l'avions frustré, il ne serait pas tombé si bas. Je n'ai plus vu seulement dans cet abus du dépôt un emploi défendu. J'ai vu le crime... Tu comprends le reste... Mon trouble a été si grand, que cet homme n'a pas pu ne pas le remarquer... Avant de mourir, M. Haudric lui avait écrit ses intentions pour lui, sans se nommer et sans nous nommer. Il savait qu'une petite somme lui avait été léguée. Il avait touché les deux premières années. Puis, rien... Il a tout deviné, et, depuis quatorze mois, nous vivons avec l'idée qu'il fera ce qu'il a fait ce matin, qu'il te parlera, et que tu nous jugeras, que tu nous condamneras, que tu nous mépriseras... Ah! conclut-elle avec une supplication passionnée, juge-moi, condamne-moi, méprise-moi, Eugène, mais pas ton père. Epargne-le. Il n'est pas coupable, je te le jure. C'est moi qui ai tout médité, tout voulu. Je suis la seule coupable, la seule. Le bon Dieu le sait bien, et la preuve, c'est qu'il a permis que tu ne trouves que moi ici, maintenant... Je n'aurais pas osé lui demander cela. C'était plus que je ne méritais. Mais il m'a pardonné, je le sens. J'ai tant souffert... Moi, ce n'est rien, je vais pouvoir me confesser, communier!... Ah! Eugène, aie pitié de ton père...

— « Je n'ai le droit de vous juger ni toi, ni lui, » répondit-il. Cet homme, habitué pourtant par métier au contact de la souffrance, demeurait anéanti devant l'abîme de misère qu'il avait côtoyé toute sa jeunesse, sans le voir, sans même le soupçonner. Il n'avait pas soupçonné, non plus, le délire d'amour de cette mère, qu'il était le seul à ne pouvoir condamner. Il avait devant lui une âme humaine, toute nue, toute saignante, et quelle âme, celle dont la sienne était issue ! Qu'elle avait souffert, en effet, cette pauvre âme, et comme le repentir et la foi l'avaient marquée de leurs grandes touches ! Comme, à travers son supplice intime, elle s'était lavée de sa faute ! Elle en acceptait, elle en réclamait l'entier châtiment, prenant tout sur elle, avide seulement d'expier pour deux, anxieuse d'éviter à son complice, au vieux compagnon de toute sa vie, le coup suprême dont elle venait d'être frappée. Dans quel repli de son cœur le fils aurait-il trouvé la force de la juger et d'agir autrement qu'il n'agit ? Il vint à elle, et la serrant dans ses bras, il lui disait :

— « Maman, ma chère maman, ne souffre plus, ne pleure plus.

Tout peut s'effacer, se réparer. Je serai riche. Je rendrai cet argent. Je guérirai ce malheureux... Regarde-moi... Souris-moi. Tu sais que je suis un honnête homme. Je te jure que je n'ai pour toi en moi que de la tendresse, de la vénération. Tes larmes ont tout effacé, et moi je ferai le reste. Et nous serons tous heureux, je te le promets... »

Elle avait posé son front sur l'épaule du jeune homme, et elle l'écoutait sans lui parler, en secouant seulement cette pauvre tête blanchie, d'un geste doux qui répondait : « Non » à ces promesses d'espérance, — le « non » résigné des mourants, à qui l'on décrit les promenades qu'ils savent bien ne jamais devoir faire, les plaisirs qu'ils ne goûteront plus. Et cette dénégation muette exprimait tellement la vérité d'une détresse sans remède qu'il finit par se taire, lui aussi, mais gardant toujours la vieille tête appuyée à son épaule, la berçant, la caressant, jusqu'à ce qu'un bruit trop connu les écarta brusquement l'un de l'autre. Une main introduisait une clef dans la serrure de la porte d'entrée. C'était le père qui revenait au logis.

— « Du courage, maman, » dit Eugène. « Je te promets qu'il ne saura rien... »

— « Et j'ai tenu ma parole, » me répétait-il à moi, quand nous nous revîmes et qu'il me raconta cette scène, « avec quel effort, tu le devines. J'ai passé dans l'autre chambre pour me donner le temps d'essuyer mes yeux, de composer mes traits. Et j'écoutais la voix de mon père demander : « Tiens, Eugène est venu, voici son chapeau ? » — Oui, » répondait ma mère, « il cherche un livre « dans la bibliothèque. C'est heureux qu'il soit monté ce matin. « Je me suis sentie si mal quand tu as été parti. Il m'a examinée. « Ce ne sera rien... » Elle venait de trouver un pieux mensonge qui me permît de paraître, sans que mon père s'étonnât de mes paupières rougies et de mon visage altéré. Malgré moi, sans ce prétexte, mon émotion m'eût trahi. Je les quittai aussitôt. Je n'en pouvais plus... Le croirais-tu ? C'est cette première heure, où je me suis retrouvé seul, qui a été la plus dure. J'ai marché devant moi, vite, indéfiniment. J'aurais voulu me fuir, m'en aller de moi, ne plus rencontrer ma pensée. Il me semblait que cette pensée même n'était plus à moi, que je l'avais volée, volé mon intelligence, mes idées, le meilleur de moi. Ces années de travail qui m'avaient fait ce que j'étais, cette Science que j'avais tant aimée, cette culture dont j'étais si fier, je me répétais que c'était du vol,

du vol, du vol, que j'avais eu tout cela aux dépens d'un autre, avec l'argent d'un autre, et cet autre, je le revoyais dans cette ignoble chambre, avec son ignoble face, parlant cet ignoble langage, et toute son abjection retombait sur moi. J'avais beau me dire ce que ma mère m'avait dit, que je n'en étais pas responsable. Il y a des choses qui ne se discutent pas plus que la vie ou que la mort. Ça est ou ça n'est pas. Cette responsabilité était sur moi, en moi. Si tu te trouvais savoir qu'un bijou qui t'a été donné, une bague, provenait d'un assassinat, tu ne la porterais pas une seconde, tu l'arracherais, tu la jetterais, pour ne pas avoir de sang sur ta main. Moi, est-ce que je peux m'arracher mon cerveau, et, avec lui, tout ce qui me vient du meurtre de l'autre ? Car c'est un meurtre, ce qu'ils ont fait. On assassine autrement qu'avec des armes à feu et des poisons. On tue un être en lui enlevant ce qui l'aurait fait vivre. C'était là, au premier moment, ce qui me rendait fou de honte et de douleur : que cet argent volé ait passé dans mon esprit, que je ne puisse pas rendre ce dépôt, dont ces malheureux ont abusé à mon profit. Mais je le rendrai... Je le rendrai... »

— « Te voilà dans le vrai, » lui répondis-je, « ta pauvre mère avait raison, quand elle te disait que tu n'es pas responsable de ce qu'ils ont fait pour toi, ton père et elle. Crois-moi, ton devoir est tout simple, et tu l'as trouvé du premier coup en écoutant ton cœur, qui t'a commandé de plaindre ta mère, d'épargner à la vieillesse de ton père une mortelle douleur, et de faire du bien au malheureux du Faubourg-Saint-Jacques. Tu lui dois de lui restituer l'argent qui est à lui, d'abord, puis de l'aider à s'affranchir du terrible esclavage, à se guérir de cet alcoolisme où il est en train de sombrer, où il aurait toujours sombré, sois-en sûr, aussi bien riche que pauvre. Et si tu l'en guéris, vous serez quittes, je m'en porte garant sur mon honneur... »

— « Non, » répliqua-t-il, en regardant devant lui d'un regard où je retrouvai cette admirable ardeur de vie spirituelle, qui m'avait fait son ami du coup, dans notre rencontre au jardin du Luxembourg : « Non, » insista-t-il, « ce n'est pas assez... » Et comme si, par une mystérieuse communication intérieure, dans cette minute d'une confidence solennelle, le même souvenir nous était réapparu à tous deux : « Te rappelles-tu, » continua-t-il, « quand nous nous sommes revus après le collège, nos discussions d'idées, et les raisons qui m'ont fait commencer mes études de médecine? Je te disais que j'avais soif et faim de certitude. J'avais cru la trouver,

cette certitude, dans une espèce de pari à la Pascal. Tu te rappelles encore? Je rêvais d'un emploi d'existence justifiable dans l'une et dans l'autre hypothèse, que Dieu existe ou n'existe pas, qu'il y ait une liberté ou qu'il n'y en ait pas, une autre vie ou le néant... Hé bien! je suis arrivé à un moment où cette double hypothèse n'est plus possible. Je suis acculé à l'alternative. Tu me parles d'argent à restituer, des soins à donner? Mais quand je payerais à ce Robert vingt fois, trente fois, cent fois la somme; quand je l'arracherais à l'affreux vice, par quel moyen lui restituer sa jeunesse, toutes les possibilités perdues, comment réparer l'irréparable? S'il n'y a pas de Dieu, j'en suis là... S'il y en avait un pourtant, si l'action humaine avait un autre horizon que celui-ci, je pourrais *mériter* pour ce malheureux... Ce n'est pas d'aujourd'hui que ces idées me hantent. Depuis que jai vu des sœurs dans les hôpitaux faire le service des malades, sans autre soutien que l'idée qu'elles *méritaient* pour d'autres, j'ai beaucoup pensé à ce que les chrétiens appellent la réversibilité. Toute la question est de savoir si l'expérience nous montre ou non ce phénomène dans la nature... Voici des années qu'il m'apparaissait comme la seule interprétation de tant de choses, et je te défie d'expliquer autrement la dure épreuve qui m'accable. Oui ou non? Suis je frappé pour la faute de mes parents? Et ce Robert lui-même, de qui est-il la victime, sinon de la faute de son père? Que j'en ai vu de ces répartitions, et, derrière elles, il faut bien un pouvoir répartiteur. S'il y a une réversibilité du mal, il doit y avoir une réversibilité du bien... Ce ne sont pas des théories, cela, c'est de l'expérience. Et c'est de l'expérience aussi que cette justice inévitable, dont ma pauvre mère a eu l'épouvante pendant dix ans durant, et qui l'a frappée, comme elle a dit, à travers moi. Derrière la justice, il faut bien un juge. Derrière l'échéance, il faut bien un créancier... »

— « Et tu conclus? » lui demandais-je, comme il se taisait.

— « Je conclus que si Dieu n'existe pas, je ne peux pas rendre le dépôt. Je le peux s'il existe... Ah! si je pouvais croire en lui! » ajouta-t-il avec un soupir que j'entends encore après seize ans.

V

Oui. Il y a seize ans déjà qu'Eugène me tenait, sous le coup immédiat des événements que j'ai racontés, ce discours dont je n'ai pas à discuter la logique, et depuis seize ans, il est arrivé, à travers quelles autres tempêtes intérieures, je ne l'ai jamais su, à la

solution qu'il m'indiquait dans cet entretien et qu'il désirait si passionnément sans que sa raison se rendit tout à fait à ces raisons du cœur qui criaient en lui. Je répète ce que je disais en commençant, je suis ici un simple témoin et qui n'apprécie pas. Eugène n'a plus aujourd'hui ni son père ni sa mère. Tous deux sont morts : elle, apaisée enfin par le pardon de leur fils; lui, n'ayant jamais soupçonné que ce fils savait tout. Pierre Robert est mort, lui aussi, quoique Corbières l'ait disputé à la maladie avec acharnement. Et lui-même, ses collègues l'ont vu, avec une stupeur que les années n'ont pas dissipée, brusquement, peu de temps après ces trois morts survenues coup sur coup, quitter sa place enviée de médecin des hôpitaux, sa magnifique clientèle parisienne, la certitude de tous les honneurs, pour entrer dans la congrégation des Frères Saint Jean-de-Dieu, vouée, comme on sait, au service des malades. J'étais loin de Paris, lors de cette décision, et l'on comprendra de reste que je n'aie jamais osé l'interroger. Nous n'avons pas cessé de nous voir cependant, et lorsque le hasard d'un voyage dans le Midi m'amène à Marseille, où ces religieux ont une importante maison, je ne manque jamais de rendre visite à leur hôpital, et de demander au parloir le père Saint-Robert. Je retrouve, sous la bure noire de l'infirmier, mon ancien camarade de philosophie, le savant jadis promis à une renommée européenne, l'enfant des deux pauvres égarés que l'amour paternel entraîna au crime. Et, à chaque visite, je le trouve plus calme, plus éclairé de cette certitude qu'il a tant cherchée, avec une expression plus libre dans ses yeux, qui restent jeunes. Et je comprends deux choses : d'abord qu'il possède aujourd'hui une foi entière, absolue; ensuite qu'en faisant de sa science la chose de tous, une richesse qu'il prodigue parce qu'il la considère comme n'étant pas à lui, il a découvert le seul moyen peut-être de résoudre le plus douloureux problème où j'aie vu pris un homme : il rend le dépôt dont ses parents ont abusé; et comme il est resté, même sous son habit, épris de souvenirs classiques, il me cite parfois, — ce serait son seul prosélytisme, s'il n'y avait pas son exemple, — le mot du marchand phénicien jeté par la tempête sur le rivage de l'Attique où il rencontra un philosophe :

— « J'ai abordé au port, quand j'ai fait naufrage... »

De tous les hommes de ma génération, je n'ai jamais su si c'était celui que je plaignais ou que j'enviais le plus.

Paul Bourget.

BARTEK LE VAINQUEUR [1]

(*Suite.*)

VI

Des mois se sont passés. On est en plein printemps. A Poghnebina les cerisiers sont tout en fleurs et, dans les champs, verdissent les blés épais.

Un jour, assise devant sa chaumière, Magda épluche une méchante petite pomme de terre qui serait bonne à peine pour le bétail, et non pour nourrir des créatures humaines. Il y a loin encore d'ici la moisson et le besoin commence à se faire sentir à Poghnebina. On le voit sur le visage bruni de Magda, qui porte les traces évidentes de son chagrin. Et c'est sans doute pour dissiper sa peine que, les yeux à demi-clos, elle fredonne d'une voix de fausset :

Oh! mon Yasienko est à la guerre! Il m'écrit des lettres ;
Oh! et moi aussi, sa pauvre petite femme.....

Dans les cerisiers, les moineaux piaillent, comme pour assourdir la voix de la femme. Mais elle poursuit sa chanson et, rêveuse, elle regarde, tantôt le chien qui dort au soleil, tantôt la route qui fuit devant la maisonnette, tantôt le sentier qui, de la route, bifurque à travers les potagers et les champs. Magda regarde peut-être le sentier parce qu'il va droit vers la gare, et Dieu veut que, cette fois, elle n'y regarde pas en vain.

Une silhouette apparaît au loin ; la femme se fait un abat-jour de sa main, mais ne peut rien distinguer, tant le soleil l'aveugle.

(1) Voir *La Lecture*, pages 19, 112.

Lysek se réveille, lève la tête, donne un brusque coup de voix et dresse les oreilles.

Les paroles d'une chanson arrivent jusqu'à Magda. Lisek se dresse et s'élance vers l'homme qui s'approche. Il n'y a plus de doute. La femme accourt avec des cris joyeux :

— Bartek ! Bartek !

— C'est moi, Magda ! — crie Bartek en portant la main à ses lèvres et en accélérant le pas.

Il ouvre la porte cochère, s'accroche au verrou, manque de choir et s'abat dans les bras de sa femme.

Celle-ci se met à jacasser :

— Et moi, qui croyais que tu ne reviendrais plus, qu'on t'avait tué !... Allons, montre-toi ! Laisse-moi te contempler ! Qu'il a maigri !... O Seigneur Dieu !... Ah ! mon petit chéri !... Revenu, revenu !...

Tantôt elle détache ses bras de son mari, tantôt l'y presse de nouveau.

— Revenu, grâce à toi, Seigneur !... Bartek, mon chéri !... Eh bien !... rentrons... Franck est à l'école. Le maître est un allemand. Le garçon se porte bien ; il a des petits yeux comme toi. Oh ! qu'il était temps que tu reviennes. C'était dur, sans toi. La maison toute délabrée, et que de souci, que de travail pour rentrer le foin... Eh bien ! et toi, es-tu en bonne santé ? Ah ! quelle joie ! quelle joie ! Dieu t'a préservé. Rentrons à la maison. Et moi qui me demandais : Est-ce Bartek, ou n'est ce pas Bartek ? Et qu'est-ce que cela ?

Alors seulement Magda vient de remarquer une longue cicatrice qui balafre le visage de Bartek, de la tempe gauche à la barbe.

— C'est rien... Un cuirassier qui m'a collé ça ; mais je ne suis pas demeuré en reste... J'ai été à l'hôpital.

— Mais, comme tu as maigri : un vrai squelette.

— *Ruhig !* (1) fait Bartek.

De fait, il est maigre, noir, tout en loques. Un vrai vainqueur ! Cependant, il tient à peine sur ses jambes.

— Serais-tu ivre, quoi ?

— Faible, encore.

Il est faible, c'est vrai ; mais il est ivre aussi, car, depuis sa maladie, il lui suffit de boire un petit verre pour que la tête lui

(1) Assez.

tourne. A la gare, il en a bu quatre ; aussi, il a l'air d'un vrai vainqueur ! Auparavant, jamais il n'avait eu un air pareil.

— *Ruhig !* — répète-t-il. — Nous avons terminé la *Krieg* (1). Maintenant je suis un monsieur, comprends-tu ? Et cela, vois-tu ? — il montre du doigt ses croix et ses médailles. — Sais-tu ce que c'est, hein ? *Links! rechts! heu, Stroh!* (2) Foin, paille, foin, paille, halte !

Il beugle le dernier mot d'une voix suraiguë qui fait faire à sa femme un bond en arrière.

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu es fou.

— Comment te portes-tu, Magda ? Comment te portes-tu, on te dit ?... Et, sais-tu le français, bêta ?... *Moussiou, moussiou*. Qui est moussiou ? Moi, moussiou, comprends-tu ?

— Qu'as tu donc, Bartek ?

— Est-ce que cela te regarde ? Was ? « *Done diner* », comprends-tu ?

Un nuage commence à plisser le front de Magda.

— Qu'est-ce que tu baragouines ? Tu ne sais donc plus le polonais ? Parle comme il faut.

— Donne-moi à manger.

— Va à la maison.

Tout commandement ne peut produire sur Bartek d'autre effet que l'obéissance. Aussi, dès qu'il a entendu ce mot « va », il se raidit dans une attitude militaire, le petit doigt sur la couture du pantalon, fait quelques demi-tours et marche dans la direction indiquée. Sur le seuil seulement il se ressaisit et considère Magda avec surprise.

— Eh bien, Magda ! Eh bien, Magda ?

— Va, marche.

Il entre, mais bute au seuil même. L'eau-de-vie produit son effet et l'abrutit. Il se met à chanter et cherche des yeux Franck. Il dit même : « Morgen Kerl ! » mais Franck n'était pas là. Puis, il s'esclaffe, fait un trop grand pas, deux trop petits, crie hurrah et, tout d'un coup, s'affale sur la couchette de bourre.

Le soir, il se réveille dégrisé, dispos, embrasse Franck, demande à Magda quelques pfennigs et, d'un pas triomphal, se dirige vers l'auberge.

(1) La guerre.
(2) Gauche, droite, foin, paille.

La renommée de ses exploits l'a devancé ici depuis longtemps, car les soldats de son régiment ont conté partout sa vaillance sous Gravelotte et Sedan. Aujourd'hui, la nouvelle s'étant répandue que le vainqueur est à l'auberge, tous ses vieux camarades accourent pour le revoir.

Notre Bartek est attablé, tout autre que jadis. Autrefois, il était si effacé, et maintenant il frappe du poing sur la table et se rengorge comme un dindon.

— Vous souvenez-vous, camarades, quand je cognais si bien sur les Français, ce que Steinmetz m'a dit?

— Tiens, comment ne pas s'en souvenir?

— Nous en avait-on fait peur, des Français? En réalité, ce sont des petites gens. Wass? Ils boulottent de la salade comme des lièvres, et ils détalent aussi comme des lièvres. Quant à la bière, ils n'en boivent pas : du vin seulement.

— Pas possible.

— Quand nous brûlions un village, ils tendaient les mains vers nous et criaient: Pitié! pitié! Ils voulaient dire: « Epargnez-nous! » Mais nous ne les écoutions pas.

— Peut-on comprendre ce qu'ils baragouinent? demande un jeune gas.

— Toi, tu ne comprendrais pas, parce que tu es bête ; moi je comprends : *done du pe*.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Et Paris, l'as-tu vu? C'est là qu'il y a eu des batailles... l'une après l'autre. Mais nous avions toujours le dessus. Ils n'avaient pas de bons chefs. C'est ce qu'on disait : « La haie est bonne, disait-on, mais les poteaux sont mauvais. » Mauvais officiers, mauvais généraux, et nous, nous en avions des bons.

Matseï Kierz un paysan sensé, hoche la tête.

— Ah! oui, les Allemands ont gagné une terrible guerre, — dit-il; — ils l'ont gagnée et nous les avons aidés. Mais qu'est-ce que nous en tirerons? Dieu seul le sait.

Bartek le regarde en écarquillant les yeux :

— Que dis-tu là?

— Déjà sans cela, les Allemands ne voulaient même pas nous regarder et, à présent, ils relèvent tellement le nez qu'on dirait qu'il n'y a pas de Dieu au-dessus d'eux. Ils nous embêteront encore davantage; ils nous embêtent déjà...

— Ce n'est pas vrai! — interrompt Bartek.

Le vieux Kierz jouissait à Poghnebina d'une telle autorité que tout le village se rangeait toujours à son avis. C'était beaucoup d'audace que de le contredire. Mais Bartek est maintenant vainqueur. Pourquoi n'aurait-il pas de l'autorité, lui aussi?

Cependant, tout le monde le regarde avec surprise, certains même avec indignation.

— Eh quoi! Tu veux donc discuter avec Matseï? Qu'es-tu?

— Que me fait votre Matseï? J'ai parlé avec des plus huppés, comprenez-vous? N'ai-je pas causé à Steinmetz? Was? Quant à Matseï, il dit des bêtises, c'est certain. A présent, tout ira bien pour nous.

Matseï considère le vainqueur:

— Ah! que tu es sot, mon pauvre! — fit-il.

Bartek frappe si fort du poing sur la table que les verres et les choppes sursautent.

— *Still der Kerl da! Heu, Stroh!...*

— Allons, doucement, ne beugle pas. Demande plutôt au curé ou au pan.

— Est-ce que le curé était à la guerre? Et le pan, y était-il? Eh bien, moi, j'y étais. Et, n'en croyez rien, mes enfants; on nous respectera, à présent. Qui a remporté la victoire? C'est moi qui l'ai remportée, c'est nous qui l'avons remportée! A présent, je n'ai qu'à demander, on me donnera tout. Le gouvernement sait fort bien qui a le mieux cogné sur les Français: ce sont nos Polonais. On l'a marqué dans les ordres du jour. Maintenant, les Polonais auront le dessus du panier. Comprenez-vous?

Kierz hausse les épaules, se lève et quitte l'auberge.

Sur le terrain politique Bartek est également vainqueur.

Les jeunes gens qui sont restés avec lui le considèrent comme une image sainte. Lui continue:

— Je n'ai qu'à demander, on me donnera tout. Sans moi... Le vieux Kierz est un imbécile. Faites-vous une entaille sur le nez pour vous en souvenir. Le gouvernement ordonne de cogner, il faut cogner. Qui osera m'offenser? L'Allemand? Et cela donc?

Il montre ses croix et ses médailles.

— Et de qui ai-je pris la défense? N'est-ce pas des Allemands, hein? A présent, je vaux mieux que n'importe quel Allemand, car personne n'a autant de croix que moi. Donne de la bière! J'ai parlé à Steinmetz, et j'ai parlé à Podbieski. Donne de la bière!

Bartek est en noce, Bartek chante :

« Trink, trink, trink !
Wenn in meiner Tasche
Noch ein Thaler Klingt ! » (1)

Et il tire de sa poche une poignée de pfennigs.

— Prenez, je suis un monsieur, à présent... Vous ne voulez pas ? Nous en avons bien vu d'autre argent en France... Mais tout cela... pftt... En avons-nous incendié des villes, tué des gens, des francs-tireurs ?...

La disposition d'esprit change brusquement chez les ivrognes.

Tout à coup, Bartek commence à ramasser sur la table la menue monnaie qu'il y a éparpillée et dit d'une voix larmoyante :

— Seigneur Dieu, pardonne à mon âme pécheresse ! — Puis, il s'accoude sur la table, penche la tête sur sa main et se tait.

— Qu'as-tu donc ? lui demande quelqu'un.

— Est-ce ma faute ? — murmure Bartek d'un ton brusque. — Ils s'y sont fourrés eux-mêmes. J'en avais pitié : deux pays... Seigneur Dieu, sois miséricordieux ! L'un était comme le crépuscule rose et, au matin, il était blafard... Et on les a enterrés à demi vivants...

— De l'eau-de-vie !

Un pénible silence s'établit.

Les paysans se regardent étonnés.

— Que dit-il ? demande une voix.

— Il cause avec sa conscience.

Bartek boit deux verres d'eau-de-vie, crache de côté et la bonne humeur lui revient.

— Avez-vous parlé à Steinmetz ? Moi, je lui ai parlé. Qui paye ? Moi.

— C'est toi qui paye, ivrogne, c'est toi, — s'écrie la voix de Magda. — Je vais te payer, moi aussi.

Bartek regarde sa femme avec des yeux troubles.

— Et toi, as-tu parlé à Steinmetz ? qui es-tu ?

(1) « Bois, bois, bois !
Quand dans ma poche
Un thaler sonne encore ! »

Au lieu de lui répondre, Magda se tourne vers l'assistance compatissante et se met à geindre :

— Oh ! mes bonnes gens ! voyez ma honte et ma misère ! Il est revenu ; je m'en suis réjouie, comme s'il me revenait brave homme, et il est rentré ivre. Et il a oublié Dieu, et il a oublié les Polonais. Il s'est couché, il a cuvé son vin, et maintenant il boit de nouveau. Et où as-tu pris cet argent ? N'est-ce pas moi qui l'ai gagné avec mon sang, hein ? Oh ! mes braves gens ! Ce n'est plus un catholique, ce n'est plus un homme : c'est un maudit teuton. Il baragouine je ne sais quoi en allemand, et il veut mal vivre...

La pauvre femme fond en larmes, puis en élevant la voix :

— C'était un bêta, mais il était bon. Qu'est-ce qu'on en a fait, à présent ?... Je l'attendais le matin, je l'attendais le soir, et c'est çà ce que j'attendais ! Ah ! Dieu miséricordieux ! Aucune consolation, aucune joie de nulle part... Que cela te torde ! Que tu restes pour toujours allemand !

Elle dit ces derniers mots plaintivement, presque avec des sanglots, tandis que Bartek se met à grommeler :

— Tout bas, ou je cogne !

— Frappe ! coupe-moi la tête, coupe tout de suite ! s'écrie délibérément sa femme. Et, en tendant le cou, elle dit aux voisins :

— Et vous, bonnes gens, regardez.

Mais ceux-ci se lèvent l'un après l'autre et l'auberge se vide ; Bartek et Magda y restent seuls.

— Qu'est ce que tu as, à tendre le cou comme une oie ? gronde Bartek. — Rentre à la maison.

— Coupe, répète Magda.

— Eh bien, non, je ne couperai pas ! fait Bartek en mettant ses mains dans ses poches.

Pour mettre fin à la querelle, le cabaretier éteint l'unique chandelle. La voix aiguë de Magda s'élève de nouveau dans l'obscurité :

— Coupe !

— Eh bien ! je ne couperai pas ! répond la voix solennelle de Bartek

A la lueur de la lune on aperçoit deux silhouettes sur le chemin qui passe devant l'auberge. L'une d'elles marche devant, en se lamentant à haute voix : c'est Magda. Derrière elle, la tête basse, suit docilement le vainqueur de Gravelotte et de Sedan.

VIII

Bartek est rentré si faible au village que pendant plusieurs jours il ne peut travailler. C'est grand dommage pour les affaires de la maisonnée, qui exigeraient d'urgence une main d'homme. Magda besogne tant qu'elle peut ; elle travaille du matin au soir ; des voisins l'aident de leur mieux ; mais cela ne suffit pas et les travaux des champs restent en souffrance.

Il y a aussi des dettes ; on doit à Just, l'émigré allemand qui, un jour, a acheté à Poghnebina quelques méchants lopins de terre, possède à présent la meilleure ferme du village et un capital qu'il prête à gros intérêts. Tout d'abord, il a fait un prêt au propriétaire du château lui-même, le Pan Jarzynski, dont le nom figure au « Livre d'Or » et qui, par suite, doit soutenir à la hauteur exigée l'éclat de son rang. En outre, Just prête aux paysans. Magda lui doit quelques thalers depuis six mois déjà. Elle a employé une partie de cet argent aux besoins du ménage et, le reste, elle l'a envoyé à Bartek durant la guerre. Tout cela n'est pas encore un grand malheur. Grâce à Dieu, la récolte promet d'être abondante et on pourrait payer la dette entière, pourvu qu'il y ait des bras pour travailler. Mais voici que Bartek en est incapable.

Magda n'en est pas bien sûre. Elle s'en va demander conseil au curé, pour qu'il lui indique le moyen de secouer son paysan de mari. Mais, décidément, celui-ci ne peut rien faire. Il se fatigue vite, manque de souffle et les reins lui font mal.

Il demeure ainsi toute la journée devant sa maison, fumant une pipe de porcelaine représentant la tête de Bismarck coiffée d'un casque de cuirassier, et il contemple l'univers avec ces yeux endormis de l'homme qui n'arrive pas à se délasser après de grands travaux. A ce moment, il songe à la guerre, à ses victoires, à tout et à rien.

Un beau jour qu'il est assis de la sorte, il entend de loin les pleurs de Frantz qui revient de l'école et larmoie tant qu'il a de forces.

Bartek retire sa pipe de ses dents.

— Allons, Frantz, qu'as-tu donc ? Qu'est-ce que tu as à pleurer ?

— Comment ne pas pleurer, puisqu'on m'a tapé sur la figure ?

— Et qui t'a tapé ?

— Qui ? Mais sans doute pan Boëge...

Le pan Boëge remplissait à Poghnebina les fonctions de maître d'école.

Magda, qui bêchait dans le potager, enjamba la haie et son outil à la main, s'approcha de l'enfant.

— Qu'est-ce que tu avais manigancé? — lui demanda-t-elle.

— Je n'ai rien manigancé. Le pan Boëge m'a appelé cochon polonais et m'a tapé sur la figure, et il m'a dit qu'ils ont vaincu les Français et que maintenant ils nous piétineront aussi, puisqu'ils sont plus forts que nous. Je ne lui ai rien fait. Il m'a demandé seulement qui est le plus grand de tous, et j'ai répondu que c'était notre Saint-Père le Pape; et lui m'a flanqué sur la figure. Et moi, je me suis mis à crier, et il m'a appelé cochon polonais, et il m'a dit qu'ils ont maintenant vaincu les Français...

Franck se met à répéter : « Et il me dit, et je lui dis... »

Enfin, Magda lui ferme la bouche, puis se tourne vers Bartek et lui crie :

— Entends-tu? Entends-tu? Va donc maintenant battre les Français, pour que l'Allemand batte ton gamin comme un chien! qu'il l'appelle cochon!... La voilà, ta récompense!

Et Magda, touchée de sa propre éloquence, se met à imiter Franck. Bartek écarquille les yeux, ouvre la bouche et réfléchit. Il ne peut proférer une parole, ni d'abord comprendre ce qui est arrivé.

Comment, et ses victoires?

Il demeure encore quelques instants immobile, puis soudain une lueur passe dans ses yeux et le sang afflue à son visage. La perplexité, de même que le froid, se transforme souvent en rage chez les hommes bornés.

Bartek se lève d'un bond et grogne, les dents serrées :

— Je vais lui causer.

Il y va, en effet.

Ce n'est pas loin. L'école est près de l'église. Le pan Boëge est à ce moment sur le perron, occupé à donner à manger à ses petits cochons.

C'est un homme de haute taille, frisant la cinquantaine, solide comme un chêne. Il n'est pas gros, mais, au milieu de sa large face, ses grands yeux expriment le courage et l'énergie.

Bartek s'approche de lui.

— Pourquoi, Allemand, bats-tu mon gamin? Was? — lui demande-t-il.

Le pan Boëge se recule de quelques pas, le toise sans la moindre inquiétude et lui répond d'un ton flegmatique :

— Va-t'en, Polonais imbécile !

— Pourquoi bats-tu le gamin ? — répète Bartek.

— Je te battrai aussi, Cham (1) polonais ! Nous allons vous faire voir, maintenant, qui est maître ici. Va-t'en au diable... Va te plaindre à la justice... Fiche le camp !

Bartek saisit le maître d'école par les épaules et se met à le secouer en criant d'une voix enrouée :

— Sais-tu qui je suis ? Sais-tu qui a battu les Français ? Sais-tu qui a causé à Steinmetz ?.. Pourquoi bats-tu le gamin, vermine de Souabe ?

Les yeux du pan Boëge sont prêts à sortir de leurs orbites, de même que ceux de Bartek. Mais le pan Boëge est un fort gaillard, résolu à se délivrer d'un seul coup de son agresseur.

Ce coup résonne sur la figure du vainqueur de Gravelotte et de Sedan. Alors, Bartek perd tout sang-froid. La tête du pan Boëge s'agite soudain comme un éventail, toutefois avec des mouvements encore plus rapides et plus saccadés. Le redoutable destructeur des turcos et des zouaves s'est réveillé en Bartek. En vain, Oscar, le fils du pan Boëge, un gas de vingt ans, aussi grand et aussi fort que son père, vient à son aide. Une lutte s'engage, terrible, courte, au bout de laquelle le fils roule à terre et le père se sent soulevé en l'air.

Bartek porte le maître d'école à bras tendu, il ne sait où. Par malheur se trouve près de l'école un tonneau d'eaux grasses soigneusement conservées par Mme Boëge pour ses cochons. Et voici que quelque chose, en clapotant, tombe dans le tonneau, d'où émergent les jambes du pan Boëge ; puis, sortant en courant de l'école, c'est Mme Boëge qui pousse des cris désespérés : « Au secours ! au secours ! »

Mais, en femme avisée qu'elle est, elle renverse aussitôt le tonneau, d'où son mari sort avec l'eau de vaisselle.

Cependant, les émigrés allemands des maisons d'alentour se précipitent au secours de leur voisin. Quelques-uns se jettent sur Bartek et le gratifient de coups de poing et de bâton. Il s'ensuit une mêlée où il serait malaisé de distinguer Bartek de ses adversaires, tant le tout forme une masse compacte.

(1) Terme de mépris, employé dans le sens de manant, vilain, cuistre.

Mais soudain, comme la balle d'un fusil, Bartek se dégage du groupe et vole dans la direction d'une haie.

Les Allemands s'élancent à sa poursuite; mais, dans la haie, un craquement se fait entendre et, la minute d'après, une formidable trique est entre les pattes de fer de Bartek et fait autour de lui un cercle redoutable.

Fou furieux, l'écume à la bouche, il brandit son bâton et tous déguerpissent avec rapidité.

Il poursuit ses ennemis, mais n'atteint heureusement personne. Cependant, il se calme un peu et se met en devoir de regagner sa demeure. Ah! si les Français le voyaient! Cette retraite, à coup sûr, l'histoire l'enregistrerait pour toujours!

Car, voici ce qui est arrivé: au nombre d'une vingtaine, les assaillants harcèlent de nouveau Bartek, qui se retire lentement, comme un sanglier devant la meute. Par moments il s'arrête et se retourne vers ses agresseurs, qui s'arrêtent également. Le gourdin leur inspire un respect salutaire.

Faute de mieux, ils bombardent Bartek à coups de pierres et l'une d'elles le blesse au front. Le sang aveugle notre héros. Il se sent faiblir, laisse échapper son bâton, chancelle et tombe.

— Hurrah! hurlent les émigrés.

Mais avant qu'ils aient le temps d'accourir, Bartek se relève. Les assaillants s'arrêtent. Le loup blessé peut encore être dangereux. Et puis, les habitations polonaises ne sont pas loin. On aperçoit des paysans qui accourent de toutes leurs forces vers le champ de bataille. Les colons se retirent et rentrent chez eux.

— Qu'est-il arrivé? — demandent les gens accourus au secours de Bartek.

— J'ai houspillé les Allemands de mon bâton, — répond-il.

Et il tombe sans connaissance.

(A suivre.) H. Sienkiewicz.

Traduit par Halpérine-Kaminsky.

MYRRHA [1]

VIERGE ET MARTYRE

(Suite et fin.)

Le lendemain, Myrrha alla trouver Calliste dans sa pauvre chambre et, s'agenouillant, lui dit :

— Père, j'ai gravement péché.

— Oh! dit le bon Calliste, je ne te crois pas.

— Il n'est pourtant que trop vrai. J'ai manqué à la promesse que je vous ai faite. J'ai vu Néron.

Le vieux prêtre eut un sursaut d'étonnement et d'effroi :

— Et lui, t'a-t-il vue?

— Non; car j'étais bien cachée.

Le visage de Calliste se rasséréna :

— Remercie Dieu, dit-il.

Il demanda à la jeune fille où et comment elle avait fait cette rencontre, et elle le lui expliqua de point en point.

— Mais, reprit-il, quand tu es allée chez le jardinier Ménalque, désirais-tu voir l'empereur?

— Je crois que oui; mais je désirais le rencontrer par hasard.

— Pourquoi?

— Je ne saurais le dire.

— Et lorsque tu t'es promenée dans le jardin, savais-tu que tu le verrais?

— Comment l'aurais-je su?

— Mais au moins tu l'espérais?

— Je n'en sais rien.

— Alors, pourquoi dis-tu que tu as gravement péché?

— C'est que j'ai perdu la paix et que je suis troublée comme si j'avais commis une grande faute.

— O Myrra, il est donc vrai que nous portons en nous des sentiments et des pensées ignorés de nous-mêmes, et que l'âme la plus lim-

(1) Voir *La Lecture*, page 81.

pide et la plus pure a ses ténèbres... Prions Dieu qu'il nous accorde de nous connaître tout entiers et de ne rien souffrir en nous qui lui déplaise... Mais, dis-moi, qu'as-tu éprouvé en voyant le plus grand ennemi de Dieu?

— L'avouerai-je, ô père? J'ai d'abord été éblouie par sa beauté et par la magnificence de ses habits. Puis, il s'est mis à parler, et, bien que le sens de quelques-unes de ses paroles m'ait échappé, j'ai compris qu'il devait être réellement coupable des impuretés et des cruautés dont on l'accuse... Mais aussi j'ai compris qu'il souffrait.

— Si cela est vrai, ce n'est que justice.

— Je n'oserai donc pas vous dire une pensée qui m'est venue.

— Parle, Myrrha, je le veux.

— Eh bien, peut-être que, s'il a commis tant de crimes, c'est parce qu'il est l'empereur et qu'il voit le monde entier au-dessous de lui. Et alors il ne serait pas plus méchant, même en commettant ces crimes, que ne le sont les autres hommes en se laissant aller à des fautes ordinaires.

— A ce compte, Myrrha, si Dieu t'avait fait naître impératrice, tu serais devenue la plus méchante des femmes?

— Oh! père, que dites-vous là?

— Tu vois bien!

— Mais l'empereur, lui, ne connaît pas la bonne nouvelle. Peut-être l'écouterait-il, si elle lui était annoncée. Ne le croyez-vous pas?

— Non, Myrrha, je ne le crois point. Il a mis dans toutes ses actions une si profonde et si noire malice, qu'il a d'avance repoussé la grâce de Dieu.

— Cependant, il a dit une chose qui ne vous aurait pas déplu. Il a dit qu'il ne croyait point aux idoles.

— Hélas! il serait moins éloigné du vrai Dieu, s'il croyait seulement aux autres.

— Mais on dit qu'il a voulu supprimer les impôts, par pitié pour les pauvres.

— Dis par orgueil et pour être applaudi de la populace du cirque. Il feignait la pitié par une comédie sacrilège; et, d'ailleurs, il n'aurait pu soulager les pauvres de Rome qu'en pressurant davantage ceux des provinces.

Myrrha réfléchit; elle se souvint du mot de Néron : « Je brûlerai Rome »; mais elle ne le dit point à Calliste. Elle reprit :

— Je vois bien qu'il est le plus criminel des hommes, le seul peut-être dont la damnation soit assurée. Mais cela n'est-il pas

effroyable à penser? S'il est, comme vous le dites, irrémédiablement méchant, s'il l'est avec application et sans remords, quoi de plus triste que d'être ainsi? Et puisque Dieu savait qu'il serait méchant à ce point, pourquoi donc l'a-t-il mis au monde?

— Ceci, Myrrha, est un grand mystère. Dieu a voulu sans doute éprouver par là la vertu de ses serviteurs. Je ne sais rien de plus.

— Mais, dit la jeune fille à mi-voix et comme hésitant devant sa pensée, peut-être bien que l'empereur Néron n'a point d'âme et que, lorsqu'il sera mort, il retombera dans le néant? Il ne serait alors qu'un fléau, comme la tempête ou les tremblements de terre. Dieu ne peut-il envoyer aux hommes l'épreuve qui les fortifie, sans que l'ouvrier de cette douleur d'un jour soit lui-même condamné à la souffrance éternelle?

Calliste était si surpris qu'il ne trouva rien à répondre.

— Enfin, poursuivit Myrrha, ce sont des choses où je ne comprends rien. Pourtant... il y a des hommes et des femmes qui l'aiment... Il a, de lui-même, donné la liberté à mon père... Il est beau, et on dit qu'il a beaucoup d'esprit... Si l'on pouvait... Est-ce un péché de croire que tout homme, quoi qu'il ait fait, peut encore être sauvé?

— Non, certes, dit Calliste.

— Et serait-ce un péché de prier pour l'empereur Néron et de s'imposer des pénitences dont on lui appliquerait le fruit?

— Pas davantage; mais ce serait, je crois, fort inutile.

— Et si quelqu'un offrait sa vie à Dieu avec l'espoir que Dieu voudra bien, en échange, accorder à l'empereur une chance de salut, ferait-il quelque chose de répréhensible?

— Laisse ces pensées, Myrrha, je t'en conjure. Prends garde qu'il n'y entre un peu d'orgueil et beaucoup de vaine curiosité. Contente-toi d'être une enfant modeste, pieuse et attachée aux devoirs de ton état, comme tu l'as été jusqu'ici. Et promets-moi de nouveau, et plus sérieusement que la première fois, de ne plus jamais chercher à revoir l'empereur Néron. Ce n'est qu'à cette condition que je puis t'absoudre.

— Je ferai, père, ce que vous voudrez; mais, ce n'est pas ma faute, depuis que je l'ai vu, je pense toujours à lui.

***

Un jour, Myrrha était allée porter des broderies à une dame, dans une campagne des environs de Rome.

Comme elle s'en revenait le soir, elle vit dans le ciel une grande lueur rouge. A mesure que Myrrha approchait de la ville, cette lueur allait s'élargissant. Bientôt elle remplit le ciel tout entier. Les arbres du chemin que suivait la jeune fille en furent violemment éclairés, et son ombre marchait à son côté, aussi nettement découpée qu'en plein soleil.

A un détour du chemin, elle vit devant elle Rome qui brûlait.

La flamme avait jailli dans la partie du grand cirque contiguë au mont Palatin et au mont Cœlius. Elle avait dévoré ce quartier aux ruelles tortueuses dont les maisons se joignaient presque par leur faîte, s'y engouffrant et s'y allongeant comme dans les tuyaux d'une cheminée de cyclopes. Maintenant, elle enveloppait le Palatin, pareil à une île dans une mer de feu, et, tandis qu'elle en léchait les flancs, elle envahissait, tout autour, le Vélabre, le Forum et les Carines. Enfin, elle escalada la colline impériale et là, d'un élan furieux, sembla jaillir jusqu'aux étoiles. Puis, en vastes coulées, elle redescendit vers la Suburre. Et Rome était comme une prodigieuse fournaise dont les charbons auraient eu la forme de dômes, de frontons, de portiques et de murailles percées de trous...

Comme elle passait sous le mur d'une haute terrasse où s'élevait une tour carrée, Myrrha entendit quelqu'un chanter au sommet de cette tour en s'accompagnant de la lyre.

C'était un chant triste et lent, dans une langue qu'elle ne connaissait pas, une élégie de Simonide sur l'incendie de Troie. La voix, harmonieuse quoique un peu voilée, se traînait et gémissait. Myrrha s'arrêta pour l'écouter. Mais elle sentit bientôt que cette douleur était feinte et que le chanteur admirait lui-même la beauté de sa voix. Et alors ce chant lui fit mal.

Lorsqu'elle arriva à la porte Capène, elle y trouva une foule désespérée de gens du peuple campés parmi les pauvres meubles et les paquets de hardes qu'ils avaient pu arracher à l'incendie.

Beaucoup pleuraient en racontant que quelqu'un des leurs, une vieille mère, une femme, une petit enfant, n'ayant pu s'échapper, avait péri dans les flammes.

Un homme disait :

— Je suis sûr qu'il en est bien resté trois cents, rien que dans le quartier des Esquilies.

— Mais, disait un autre, il faut tâcher d'éteindre le feu, ou du

moins lui faire sa part en démolissant les maisons qu'il menace, afin de sauver le reste de la ville.

On lui répondit :

— Nous avons essayé. Mais il y a des hommes qui empêchent d'approcher ceux qui voudraient porter secours. Ils disent qu'ils ont des ordres.

Et Myrrha se rappelait la parole de l'empereur. Il avait donc fait ainsi qu'il avait dit ! Assurément ce crime dépassait tous les autres. Et ce crime, elle le voyait, elle le touchait; il s'étalait, là, sous ses yeux.

Alors, le cœur serré de compassion pour les victimes, elle songea :

— N'est-ce pas, Seigneur, que vous ouvrirez à tous ces malheureux votre saint paradis, et que leur souffrance aura passé comme un mauvais rêve?... Mais lui ! lui ! S'il en est temps encore, je vous offre ma vie pour qu'il vous plaise de lui envoyer un rayon de votre grâce.

***

Elle regarda la Suburre par un long détour, très en peine de Calliste et de Mammæa. Ils étaient tous deux sains et saufs, mais la maison qu'ils habitaient avait été brûlée. Un grand nombre d'autres chrétiens étaient sur le pavé. Calliste les consolait et les encourageait.

— Bénissons Dieu, disait-il, de nous avoir enlevé le peu que nous avions de ces biens terrestres auxquels on tient toujours trop. Puis la détresse commune nous est une occasion de nous aider les uns les autres et de montrer que nous nous aimons.

L'empereur permit aux incendiés de s'installer dans les temples qui étaient encore debout et dans les marchés. Il leur ouvrit aussi une partie de ses jardins. Il fit construire pour eux des baraques en bois sur le Forum et leur fit distriber des vivres.

Mais cela n'empêchait point le peuple de dire que c'était Néron qui avait mis le feu à la ville, et que même il avait chanté en regardant l'incendie du haut d'une tour.

Ces propos rappelèrent à Myrrha le chant d'histrion qu'elle avait

entendu sur son chemin. Mais, à ceux qui accusaient l'empereur, elle répondait, essayant de se tromper elle-même :

— S'il avait allumé l'incendie, mettrait-il tant de zèle à secourir les victimes ?

Et elle ne s'apercevait pas de la faiblesse de ce raisonnement.

***

Les chrétiens, ne voulant point se retirer dans les temples des faux dieux ni s'abriter sous les baraques, en haine des mains impies qui leur offraient ce secours, se réfugièrent dans leurs tombeaux.

Myrrha et Mammæa continuèrent à faire des broderies pour les dames romaines, ce qui leur permit de vivre et de soulager leurs frères indigents.

Or, malgré leur grande misère, beaucoup de chrétiens se réjouissaient de l'incendie, tant ils détestaient Rome, la ville impure.

Surtout le prêtre Timothée exultait d'une joie sombre. Il dit un jour aux frères assemblés :

— La main qui a allumé ce feu peut être abominable. Mais elle n'a rien fait que par la volonté de Dieu. Car, voyez : les plus anciens temples des idoles, ceux que la malice ou l'ignorance des infidèles vénérait le plus, ont été détruits de fond en comble. Brûlé, le temple de la Lune, bâti par Servius Tullius ! Brûlé, le temple consacré à Hercule par le roi Évandre ! Brûlé, le temple de Jupiter Stator, élevé par Romulus ! Brûlés, le palais de Numa Pompilius et le temple de Vesta ! Ceci, plus clairement que tout le reste, nous annonce la fin du monde, laquelle doit arriver par le feu. Et cette fin sera le commencement de notre victoire et de notre joie.

— Mon frère, dit Calliste, vous avez peut-être raison. Mais comment se réjouir d'un événement qui a apporté tant de souffrance aux humbles, à ceux que Jésus aimait ?

A ce moment, des soldats, conduits par un centurion, envahirent le lieu de l'assemblée.

— Nous vous arrêtons par ordre de l'empereur, dit le centurion.

— Pourquoi ? demanda Calliste.

— Parce que c'est vous, les chrétiens, qui avez mis le feu à la ville.

Et, désignant Timothée :

— Les discours de ce misérable ne le prouvent-ils pas ?

Myrrha avait cru que le dernier crime de Néron était le plus grand qu'on pût concevoir. Or, il venait de faire quelque chose de plus effroyable encore en accusant de ce crime des innocents. Et c'est pourquoi elle dit à Dieu :

— Pour lui, pour son salut, non seulement ma vie, Seigneur, mais toutes les tortures qu'il vous plaira !

***

Les soldats emmenèrent donc les chrétiens et les jetèrent pêle-mêle dans les souterrains de la prison Mamertine.

Et Myrrha éprouvait un obscur plaisir à songer qu'elle était prisonnière par le commandement de Néron : car c'était la première fois que la volonté du tout-puissant César agissait directement sur son humble destinée. Toujours elle revoyait, plus belle dans son souvenir, la tête terrible et triste de l'empereur, et elle espérait comparaître devant lui, pour être interrogée.

Souvent, dans la prison, le prêtre Timothée, entre deux prières, s'emportait en imprécations contre Néron et repassait ses crimes ; et jamais il ne l'appelait autrement que « la Bête ».

Et, bien qu'elle sût que Timothée avait raison, Myrrha souffrait cruellement.

Mais, une fois, un des prisonniers émit cet avis que c'était l'impératrice Poppée qui avait persuadé à Néron d'accuser les chrétiens, parce que, ayant été initiée à la religion juive, elle haïssait les disciples de Jésus. Il raconta que l'empereur aimait éperdument Poppée, que pour elle il avait tué sa première femme, qu'il ne lui refusait jamais rien, et que récemment il lui avait donné trois cents ânesses pour prendre des bains de lait.

Et, bien que l'intervention de Poppée diminuât un peu le crime de Néron, Myrrha, ce jour là, souffrit encore davantage.

— Oh ! cette juive ! dit-elle.

***

Les prisonniers comparurent devant un proconsul, ce qui fut une grande déception pour Myrrha. Il se contenta de leur

demander s'ils étaient chrétiens et les condamna à être exposés aux lions dans le grand cirque.

— L'empereur y sera-t-il ? demanda Myrrha à l'un des geôliers.

— L'empereur ne manque pas une de ces fêtes, répondit l'homme

Une grande joie illumina le visage de la jeune fille, ce pâle et diaphane visage où il n'y avait plus de place que pour les grands yeux ardents aux paupières violettes et pour la petite bouche toujours entr'ouverte par le léger halètement d'un angélique désir... Elle ne voyait plus clair dans ses pensées. Il lui était doux de mourir pour un si grand coupable et d'accomplir ainsi son vœu. Mais mourir par lui, n'était-ce pas horrible ? Non, car sans doute son supplice était aggravé par là, mais il serait ainsi plus méritoire et plus efficace et, à cause de cela, il ne serait donc plus douloureux... Enfin, elle ne savait plus... Parfois, elle était prise d'épouvante : elle ne comprenait pas que Néron ne lui fît pas horreur. Elle n'entendait, ne voyait plus rien, vivait dans une fièvre et dans un rêve.

Le vieux Calliste la considérait avec inquiétude. Depuis longtemps elle ne lui avait point reparlé de l'empereur Néron. Mais il sentait bien qu'elle n'avait pas d'autre pensée. Il se demandait s'il ne fallait voir dans cette étrange préoccupation qu'un miracle de la charité. Et il n'osait l'interroger, craignant d'être inhabile à scruter cette âme et de la troubler rien qu'en y touchant.

La veille du supplice, après la prière du soir, que les condamnés faisaient en commun, Myrrha dit à haute voix :

— Prions pour l'empereur Néron.

Les chrétiens hésitèrent un instant. Mais le prêtre Calliste songea en lui-même :

— J'avais tort d'être inquiet : Myrrha est plus sainte que nous tous.

Et il commença la prière pour l'empereur, et les autres chrétiens la récitèrent avec lui.

Or, en entendant cela, un geôlier qui se tenait près de la porte (c'était un Gaulois, très grand et très blond) se mit à pleurer et pria Myrrha de lui expliquer la religion du Christ.

*
* *

Le lendemain, on conduisit les chrétiens dans une prison basse située sous l'amphithéâtre du grand cirque.

A travers les barreaux, Myrrha voyait l'arène éclatante de lumière et, sur les gradins qui s'élargissaient en cercles, tout un peuple assis, sénateurs, chevaliers, soldats, plébéiens, vestales et courtisanes, en capuchon de laine, en tuniques fauves, en manipules de soie; une foule grouillante et bourdonnante que des voiles tendus dans l'air et soutenus par des cordages, baignaient de mobiles reflets rouges.

Elle aperçut, en face, le bas des lourds tapis retombant de l'estrade impériale et, un peu sur le côté, derrière d'autres barreaux, dans les demi-ténèbres, des lions qui passaient et repassaient.

Les autres condamnés priaient, prosternés par groupes, ou s'embrassaient avant de mourir. Et, dans ce voisinage de la mort, bien que leur volonté demeurât ferme, plusieurs pleuraient, sanglotaient, étaient secoués de grands frissons. Timothée et Calliste les exhortaient. Timothée leur disait :

— C'est une joie de signer sa foi de son sang, en bravant la colère impuissante de l'impie. Ce sang criera contre lui. Encore une fois, les temps sont proches... Et qu'est-ce qu'un moment de souffrance pour une vie éternellement bienheureuse? Imbécile et lâche qui refuserait le marché.

Et Calliste :

— O mes frères, Dieu vous ménage. La mort qui vous attend, qu'est ce, après tout, que la mort d'un chasseur surpris dans un bois ? Nous marcherons tous ensemble, si fortement unis dans une même pensée d'amour que nous ne sentirons point la griffe ni la dent des bêtes. Et Dieu, avec votre sang, fera de si grandes choses ! Vous fonderez, en mourant, le bonheur et la paix de l'humanité future.

Mais Myrrha restait à l'écart, debout près de la grille, étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

Des belluaires ouvrirent, en même temps, la porte de la prison et celle de la cage aux lions; et, tout à coup, il se fit un grand silence.

Myrrha, la première, entra dans l'arène. Elle vit l'empereur sur l'estrade; et, tout droit, d'un pas égal et léger, elle marcha vers lui. Elle pensait :

— Il faudra bien qu'il me voie, et ce sera près de lui que mon âme s'exhalera pour sauver la sienne.

Calliste la suivait, aussi vite que le lui permettait la faiblesse de son âge.

Les lions étaient sortis de la cage : et, d'abord aveuglés par la lumière subite, les uns s'étaient arrêtés, les autres tournaient au hasard, le mufle bas.

Myrrha marchait toujours, les yeux attachés sur Néron. L'Empereur, à demi-penché vers l'un de ses compagnons, sentit ce regard et se retourna. Il crut que la jeune fille venait lui demander grâce et eut un méchant sourire.

Mais elle arriva, sans dire un mot ni relever ses mains unies jusqu'au pied de l'estrade; et là, immobile elle continuait à le regarder.

Ses cheveux dénoués pendaient sur son dos, et une déchirure de sa robe découvrait son épaule délicate.

L'empereur avança un peu sa tête de dieu bestial. Une courte flamme s'alluma sous ses paupières lourdes. Il se leva, et appelant par son nom, le chef des belluaires, fit un geste de grâce...

Un des lions, ayant aperçu Myrrha, s'approchait à grands pas obliques...

Alors le vieux Calliste, qui avait compris le geste de l'empereur, saisit Myrrha dans ses bras maigres et, de toutes ses forces, il la poussa vers le lion...

Jules Lemaitre.

AU SEUIL DU DÉSERT

(Suite.)

IV

Ouargla est peut-être, avec Mourzouk, la ville la plus insalubre du désert.
(Schirmer. *Le Sahara.*)

A Ouargla, tout le monde est malade. Noyée dans une mer de verdure, entourée d'eaux croupissantes, la ville est singulièrement malsaine ; la fièvre y est à l'état permanent, et le terrible été dernier n'a épargné personne. Les deux officiers français sont épuisés et un sous-officier est, pendant que nous sommes là, en train de mourir.

Encore maintenant, au commencement d'octobre, les après-midi sont brûlants, les nuits, chose rare dans le Sahara, à peine plus fraiches que le jour. Durant les trois journées que nous passons ici, la température oscille entre 46° et 48°. Jointe à l'intense réverbération des sables, à la lourdeur irrespirable de l'air chargé d'humidité, cette chaleur est insupportable et épuisante. Et encore, paraît-il, il ne faut pas nous plaindre : en juillet et en août, le thermomètre, qui n'est jamais descendu au-dessous de 50°, est monté jusqu'à 55° ! Les Européens ne résistent pas à de pareilles températures et ceux qui échappent aux fièvres tombent sous les coups des maladies de foie. Aussi, à part deux officiers, quelques soldats et un marchand, il n'y a ici que des indigènes. Les Arabes eux-mêmes craignent cette ville empestée et, durant les mois d'été, ils la fuient pour s'établir dans les ksour des environs, à Ba-Mendil et à Rouissat.

Impossible de rien faire pendant ces terribles journées ; il faut renoncer même à dormir. Enfermés dans le petit logement que M. Boucherie nous a gracieusement prêté, les fenêtres closes et tendues de nattes, nous somnolons épuisés, languissants, absorbant d'invraisemblables quantités d'eau. Des milliers de mouches bourdonnent autour de nous, berçant notre insomnie de leur

(1) Voir *La Lecture*, pages 34, 128.

musique chantante, seul bruit, à l'heure accablante, de la nature assoupie.

Le soir seulement on peut sortir. On se traîne alors dans le jardin du bureau arabe et, le soleil couché, on dîne sur la terrasse, en face des horizons sublimes que recouvre peu à peu le manteau bleu de la nuit.

7 Octobre.

Visite, au crépuscule, des plantations de tamaris faites pour fixer les dunes. Il y a là des hectares plantés du petit arbuste au pâle feuillage. Il n'était que temps : des jardins avaient déjà été détruits, et des troncs de palmiers à demi enterrés restaient seuls des cultures d'autrefois. Aujourd'hui les sables sont arrêtés. Longtemps je les contemple. On se rend compte qu'on est ici sur la limite de la civilisation. Derrière nous, d'incomparables jardins, en face les sables destructeurs : entre les deux, le champ de bataille de l'homme et de l'océan poudreux et où l'homme semble avoir définitivement vaincu. Dans la demi obscurité, les rangées de tamaris apparaissent à l'imagination hallucinée comme des rangs de soldats, toute une armée en ligne pour la conquête du désert.

Très célèbre jadis, très puissante fut Ouargla, dont on disait que, si elle ne faisait pas les sultans, elle les défaisait. Aujourd'hui la ville est singulièrement déchue. Elle meurt, silencieuse, devant un incomparable décor. Un million de dattiers lui font un berceau de verdure où le bruissement du vent dans les palmes se mêle à la chanson des ruisseaux, issus de trois cents puits. Entre ses murailles à demi effondrées, entourée d'eaux mortes, Ouargla agonise, accablée de chaleur et de fièvre. Au-dessus du marché désert, les trois mosquées tombent en ruines, et les maisons, dont le crépissage de chaux vive s'émiette au vent, semblent des amas de décombres, sur lesquels paraissent pleurer les grandes femmes vêtues de bleu, qu'on voit étendues sur les terrasses, aux soirs étoilés.

Mauvaises nouvelles. Un cavalier monté à mehari, qui est venu à marches forcées de Ghardaïa, m'apporte de la part du colonel Didier une lettre qui m'atterre :

« Cher Monsieur, le lendemain de votre départ, j'ai appris qu'un rezzou de trente meharas, dirigé par l'un des pillards les plus hardis du Sahara, avait enlevé un poste à Hassi-el-Hiran. La ligne d'opération de ce bandit est très rapprochée en certains

points de la route directe d'Ouargla à Inifel, de sorte qu'il serait imprudent de s'engager sur cette dernière. Je vous engage donc à ne pas aller à Inifel, au moins d'Ouargla à El-Goléa, on vous dira si vous pouvez faire cette pointe. La route directe d'Ouargla à El-Goléa n'est pas, dans ces temps de trouble, très catholique et il vaudra peut-être mieux faire un crochet et passer par Hassi-el-Haladra. M. le lieutenant Boucherie vous indiquera d'ailleurs ce qu'il y a de mieux à faire. Vous jouez de malheur; car voilà deux ans que nous n'avions pas eu de ces incursions... »

Ce qui, dans cette lettre, a l'apparence de conseils, a pris, dans le message officiel arrivé en même temps pour le lieutenant, la forme d'ordres précis. Aussi M. Boucherie, responsable de notre sécurité, ne veut-il nous laisser partir ni pour Hassi-Inifel par la vallée de l'Oued-Myâ, ni pour El-Goléa par la route directe de la Hammada. Malgré mes instances, le refus est formel : le massacre de quatre Arabes à Hassi-el-Hiran et l'enlèvement de nombreux chameaux rendent, paraît-il, la prudence indispensable. Un instant je crains même de ne pouvoir dépasser Ouargla et d'être obligé de remonter vers le Nord par Touggourt et Biskra. Mais, grâce à Dieu, tout s'arrange enfin ; nous obliquerons au nord, et passerons par Hassi-el-Hadadra. M. Boucherie nous donnera, en prévision d'une attaque possible, une escorte de cavaliers du *maghzen*. Nous prendrons d'ailleurs les précautions les plus minutieuses, restant toujours groupés, et nous entourant la nuit de sentinelles.

V

9 octobre.

Au clair matin, entre les fossés où sous les herbes croupissent des eaux mortes et le rideau frémissant des dattiers, notre caravane s'organise dans un bruyant tumulte. Nous partons. De nombreux Ouarglis, incorrigibles flâneurs, sont sortis pour nous voir, et des enfants nous suivent quelque temps, tandis que, en haut, sur les murs, debout et immobiles en des poses de statues, les femmes vêtues de bleu regardent s'éloigner la caravane.

A peine sortis de l'oasis, hors de l'oppression des voûtes feuillues, nous sommes en plein désert. Autour de nous s'étale la surface plate du chott, le fond de l'ancien lac desséché, où les rivages

successifs ont laissé de larges traînées de sel. Quelques plantes ont poussé sur ce sol, dont les veines renferment de l'eau cachée; des troupeaux de moutons broutent ces herbes sèches et de loin sem blent des taches mobiles, comme des mares qui se déplaceraient. Mais ces prairies n'ont pas le charme des nôtres; le sable parait partout et elles sont privées de la parure des fleurs, des margue rites et des boutons d'or.

Le sol est dur et bon pour la marche, et pourtant on n'avance pas. A chaque instant, il faut s'arrêter, faire agenouiller un chameau qui pleure, consolider une charge mal assujettie, opérer d'interminables transbordements. La troupe s'égrène de plus en plus, mettant quelques ombres mouvantes sur la plaine ensoleillée.

En passant, nous réveillons des lézards verts, qui dormaient sous les herbes et qui traversent la piste en un scintillement d'éclair. Sous les pierres il y a aussi des cigales, qui chantent la splendeur des étés du Sud.

Nous avons maintenant une troupe nombreuse : seize hommes et trente trois chameaux. Au guide, à Abdallah et aux quatre Sokhrars se sont joints dix soldats du maghzen d'Ouargla, armés sur toutes les coutures. Tous ont des têtes de bandits et plusieurs, en effet, ont été voleurs de grand chemin avant d'être soldats; au Sahara c'est presque le métier. Pour notre sauvegarde, comme otages en quelque sorte, et sous couleur de compléter leur éducation par un instructif voyage, on leur a donné pour chefs deux jeunes fils de caïds, Chayb et Adda, deux Chaâmbas, dont la race se trahit par un singulier mélange de fierté et de servilité. Tout ce monde est monté sur des chameaux touareg, hérissés de fusils, de pistolets, de sabres et de poignards. Ils nous défendront contre les pillards s'ils ne nous pillent point.

Le guide mérite une mention spéciale. Le cheikh Ben-Bou-Djema, qui est peut-être le meilleur routier du désert, a été en 1881 un des guides de Flatters. Véhémentement soupçonné d'avoir trahi son chef et de s'être enrichi du prix de sa trahison, il passa devant un Conseil de guerre qui, ne pouvant relever contre lui aucune preuve décisive, l'acquitta. Depuis le cheikh, très riche, et très honoré, a fait montre pour la France, qui lui garantit cette fortune et cette considération, d'une fidélité à toute épreuve. On ne peut être en de meilleures mains qu'en celles de cet ancien bandit; connaissant intimement tous les écumeurs du désert, il est plus qu'un autre capable de sauver, par sa diplomatie, les vies pour

lesquelles il ne risquerait pas la sienne. M. Hugues Le Roux, qu'il a conduit de Géryville à Ouargla, n'a eu qu'à se louer de ses services. Très agréable d'ailleurs, ce forban; empressé, obligeant, un peu servile même, industrieux au possible, plus travailleur que ses congénères, il fait volontiers tous les métiers et vaut dix hommes à lui tout seul, et il serait le plus précieux des compagnons s'il savait le français. Au reste, nos gens ne parlent que l'arabe, à l'exception d'Abdallah.

Lentement, lourdement, pesamment, la caravane défile, toute la matinée, à travers le chott, qui flambe muet, affaissé sous le soleil déjà brûlant. Des mirages dansent à l'horizon. Ouargla et ses verdures ont sombré dans les lointains; autour de nous il n'y a que des étendues indéterminées, des espaces informes, une indécise lumière incolore, où ciel et terre se confondent en un grand éblouissement.

C'est avec bonheur que nous sortons vers midi de cette dépression étouffante pour gravir les premières pentes du plateau; on s'y arrête pour le déjeuner, à l'abri d'un tapis posé sur quatre fusils plantés en terre. De là, au-dessous de nous, très loin, nous découvrons Ouargla, petite île verte perdue dans l'immensité fauve. Et c'est avec un serrement de cœur que nous disons adieu aux arbres : nous n'en verrons plus pendant des jours.

Et puis, jusqu'au soir, c'est le plateau, l'interminable plateau qui couvre les trois quarts du désert. Ici, il n'est pas trop monotone encore et se ressent du voisinage des bas-fonds et des vallées, que les rivières d'autrefois ont creusés dans la région d'Ouargla. Quelques ravins profonds, où glissent vers le chott invisible des coulées de sable, interrompent de temps à autre la surface de la haute plaine. Cette surface elle-même n'est pas unie, mais ondulée, parsemée çà et là de cordons de dunes que les vents ont amassées en longues traînées. Avec le sable, dans le désert, apparait toujours un peu de vie; la vraie désolation est la *hammada*, le plateau pierreux. Ici le tapis jaune des fines poussières se pique du vert poudreux des herbes désertiques dont les chameaux sont si avides; la marche devient lente et irrégulière; les bêtes s'écartent sans cesse, malgré les coups de matraque, du droit chemin; et elles cueillent, du bout de leurs grosses lèvres, la maigre nourriture dont elles devinent qu'elles seront bientôt privées.

Le soir, la halte a lieu au fond d'un cirque solitaire, appelé

Merieb Sebbakh. Tandis que les chameaux broutent les herbes rares, nous songeons à la France, dans la nuit fraîche, sous les étoiles silencieuses.

10 octobre.

Journée monotone, monotone, sur le plateau qui devient de plus en plus horizontal, de plus en plus sauvage. Le drinn a presque disparu, remplacé peu à peu par la plante des solitudes de pierres, le chardon du désert qui, sur le sol gris, fait de petites taches bleues.

Quelle terrible année! En plein mois d'octobre, l'atroce température de l'été continue de sévir sur les plateaux, qui brûlent tout le jour dans un resplendissement farouche, troublé d'étonnants mirages.

Le désert s'accuse de plus en plus : les lézards, les scarabées, les fourmis ont disparu. Ah! ce pays où manque l'infime vie du sol, ce pays sans herbe, sans oiseaux et sans fleurs! Rien que des cailloux gris après des cailloux gris, quelques chardons aux reflets métalliques et les ombres de nos chameaux au milieu de l'espace qui flambe.

La journée se traîne ainsi, pénible, silencieuse. A la tombée du soir seulement, nous atteignons un cirque déprimé, où le drinn fait un fond d'herbages verts et où deux petites colonnes de pierres blanchies à la chaux supportent une poulie et une corde. C'est le puits de Hassi-el-Hadjar, où nous allons soigneusement nous approvisionner, car nous aurons ensuite six jours sans eau.

Ce soir, la tombée de la nuit est admirable sous la multitude des étoiles. Dans la nuit transparente, nous restons très tard à causer, étendus sur notre tapis. Un grand conseil se tient. Mettre quinze jours pour gagner El-Goléa par Hassi-el-Hadadra, ainsi que je l'ai promis à M. Boucherie, c'est vraiment bien long. Nous sommes dix-huit et bien armés; pourquoi d'ailleurs les pillards suivraient-ils le chemin direct d'Ouargla à El-Goléa, les plateaux désolés et sans eau où jamais une caravane ne passe? Je demande à Bou-Djema de nous conduire par ce chemin direct; c'est un trajet d'à peine une semaine. Il hésite un peu, puis consent. Nous en serons quittes pour prendre de sévères précautions.

Bou-Djema place lui-même une sentinelle près du puits. Mais

l'insouciance de ces Arabes est vraiment sans bornes! Quand je me relève la nuit pour vérifier la surveillance, je trouve la sentinelle profondément endormie.

11 octobre.

Aujourd'hui l'on se met en route très tard. Il faut abreuver les chameaux qui devront se passer de boire pendant six jours et qui, comme s'ils s'en doutaient, absorbent des quantités d'eau prodigieuses. Il faut aussi remplir nos outres et nos tonnelets ; dix chameaux suffiront à peine pour transporter l'eau qui nous sera nécessaire. Ah! que nous souffrirons! Cette eau de Hassi-el-Hadjar est, comme presque toutes les eaux du désert, détestable, chaude, d'une saveur magnésienne, remplie de poussières et d'insectes en décomposition ; on ne peut la boire qu'à travers un linge qui en retient tant bien que mal les impuretés ; encore est-il bon de fermer les yeux. Ce sera pourtant là notre régime durant six jours. Dans les *guerba* en peaux de bouc cousues, l'eau se conserve relativement fraiche mais prend un goût très prononcé de goudron ; dans les tonnelets, au contraire, où sa saveur ne s'altère point, elle devient vite très chaude par suite du ballottement. Il faudra choisir entre ces deux désagréments.

Une fois partis, nous ne sommes pas au bout de nos peines. Comme il arrive trop souvent, les chameaux qui s'effrayent d'un rien s'emportent, jettent leurs charges, s'enfuient au loin dans toutes les directions. Impatients d'atteindre, pour la halte de midi, un endroit connu du guide et où nous aurons de l'ombre, je ne veux pas attendre; Chayb, Adda et cinq cavaliers demeurent en arrière pour rallier les chameaux désemparés, et le reste de la caravane part avec nous en avant.

Ils se font attendre, les retardataires, et je commence à être inquiet, bien que le guide m'assure qu'ils trouveront facilement nos traces, très perceptibles aux yeux d'un Saharien.

C'est toujours le plateau, l'interminable *hammada* grise. De temps en temps seulement de petites dépressions se voient, où les vents ont amassé des sables. Parfois aussi, un oued desséché interrompt la surface horizontale, et nous traversons l'immobile coulée blonde, allongée vers de vagues lointains.

Tout à coup on s'arrête. Le plateau s'affaisse brusquement et en bas, au-dessous de nous, s'arrondit un cirque profond et surchauffé entre des murailles de terre rouge. Au dedans, c'est un étincelle-

ment, un bouillonnement de fournaise; les jeux du soleil y font comme des flammes ondulantes et scintillantes sur le fond qui rougeoie. On dirait une grande cuve de matières en fusion, bouillantes, incandescentes. Et de là monte un souffle brûlant, une haleine de brasier.

Les chameaux font quelques difficultés pour descendre; ils s'y décident enfin et nous dévalons le long des éboulis que le vent a accumulés sur un des côtés de la dépression. Ah! l'intolérable chaleur qu'il fait là-dedans, l'air immobile, irrespirable, pesant, dont l'intense réverbération aveugle! Heureusement le sol est ferme, la marche rapide.

Remontés sur le plateau, nous trouvons de profondes déchirures creusées, il y a des milliers d'années, par des fleuves morts aujourd'hui, et c'est dans l'une d'elles, qui projette sur nous un grand cône d'ombre, que nous nous arrêtons pour déjeuner.

Nos retardataires ne sont toujours pas revenus. Mon inquiétude a gagné Bou-Djema, qui regarde souvent à l'horizon du nord; un instant, il monte même au sommet de la *gara* qui nous abrite pour inspecter les lointains. Cette fois il les a vus, et bientôt en effet ils sont là. Honteux de leur retard, Chayb et Adda se précipitent à mes genoux qu'ils embrassent. Une verte semonce, que je leur fais administrer par Abdallah, et tout est fini. On me jure qu'on ne s'écartera plus.

Le déjeuner terminé, nous remontons sur le plateau monotone où nous nous traînons jusqu'au soir. Et la belle nuit transparente de ces régions sèches descendue paisiblement sur la terre qui s'assoupit, le camp est dressé au fond d'une petite *daya*, sur les sables mouchetés de drinn.

Le soir des dures étapes, c'est l'heure exquise du repos, dans la paix fraîche et le silence des espaces.

Pendant que quelques hommes déchargent les chameaux qui beuglent, d'autres courent la campagne pour ramasser de quoi allumer le feu. L'insouciance de ces gens-là m'irrite, jamais je n'ai pu leur persuader de recueillir pendant la marche les herbes sèches et les branchettes qui nous sont nécessaires; ils préfèrent perdre une heure chaque soir à cette recherche. Les chameaux déchargés sont abandonnés à l'aventure; on ne les entrave point; il n'y a pas de danger qu'ils s'éloignent; ils passent ainsi une partie de la nuit à brouter le drinn, et on entend longtemps le bruit sourd de leurs mâchoires.

Le feu allumé, nous dînons sur une planche posée sur deux tréteaux, à la lueur d'une bougie, assis sur deux pliants, cependant que le soir pacifique et muet repose sur les vastes campagnes.

Quand nous rentrons dans notre tente, notre escorte commence seulement à dîner. Le matin, les Arabes se contentent de quelques dattes, conservées au fond d'un *tellis;* mais le soir ils ont le temps et leur indolence se plaît à faire durer les repas. Leur menu consiste invariablement en couscouss. Ils s'attardent longtemps à causer, à la fraîcheur de la nuit, jusqu'à l'heure où ils se roulent dans leurs burnous; ils chantent même parfois, et leurs chants graves et monotones résonnent longuement au loin dans le désert profond.

Cette nuit-là nous prenons plus de précautions que jamais; nous sommes tout près ici du chemin qu'ont suivi les pillards. On place deux sentinelles, et le camp s'endort enfin, tandis que la fumée de notre brasier, argentée par la lune, monte droit vers le ciel dans l'atmosphère immobile.

12 octobre.

Au petit jour, le cri d'une sentinelle nous réveille, et en un instant nous sommes sur pied. Ce sont deux cavaliers du *maghzen* d'El-Goléa, vêtus de noir, qui arrivent du Sud, montés à mehara. On leur offre le café pour les faire causer et ils nous renseignent sur l'état du désert. On a lancé le *goum* d'El-Goléa à la poursuite des pillards pour leur reprendre les chameaux qu'ils ont razziés, et il parait qu'il y a eu, du côté de Tabelkosa, dans le Gourara, un combat sanglant. Décidément le désert n'est pas sûr cette année. Mais il nous suffira de quelques précautions.

Journée monotone, à se trainer, dans la chaleur qui tombe du ciel et monte de la terre, sur la *hammada* pierreuse. Le plateau est maintenant tout à fait plat, nu et désolé; les rares chardons qui le parsemaient hier sont devenus plus rares encore; c'est maintenant un immense champ de cailloux arrondi jusqu'au cercle précis de l'horizon, qui semble immuable.

Encore une fois Chayb, Adda et deux hommes ont profité de ce que j'étais en tête de la caravane avec le guide pour se séparer de nous : ils ont, me dit Abdallah, aperçu *une espèce de cochon*, que je présume être un pécari, et ils lui donnent la chasse. Cette fois, quand ils reviennent, la colère m'emporte et je menace Chayb de mon bâton. Le fier Saharien, fils de grand seigneur, me jette un regard de haine; mais, depuis, tout le monde obéit.

Vers midi, une surprise : un arbre ! C'est le premier que nous ayons vu depuis Ouargla et ce sera le dernier jusqu'à El Goléa. Un arbuste malingre, un être chétif de solitude et d'abandon, rôti par le soleil, déjeté par le vent, rongé par les insectes ; il y a cependant à son ombre place pour deux personnes, et c'est là que nous déjeunons au milieu de la vie infime qui grouille dans cette ombre inattendue. Sur les branches, il y a un nid abandonné depuis des années. Quel oiseau a pu venir nicher ici, dans ces espaces perdus, à travers ces cieux désertés de tous les volatiles ?

Nos gens ont capturé deux lézards d'une espèce que je ne connais point, superbes dans leur robe fauve mouchetée de dessins d'argent, et touchants avec leurs yeux si profonds, si inquiets de créatures faibles. Sous mes doigts, je sens palpiter leur cœur. Peut-être, enfants des vastes solitudes, ils ne connaissent pas les hommes, et ils ont peur de ces grands êtres qui paraissent si forts. Je les enferme dans une boite où j'ai mis un peu de drinn : et je les entends fureter, gratter, pousser de petits cris plaintifs et saccadés qui semblent des sanglots.

Décidément, ils pleurent, mes lézards, pauvres bêtes de soleil emprisonnées dans un cachot obscur. Mon cœur saigne et je les mets dehors. Leur regard étonné se pose en instant sur moi, reconnaissant peut-être ; ils filent ensuite très vite, comme s'ils craignaient qu'on ne se ravisât. Retrouveront-ils leur habitation coutumière ? Ne mourront-ils pas perdus dans le désert ? Quand je pense à ce bonheur de bêtes que j'ai troublé, un regret me serre le cœur.

— Pourquoi tu les as lâchés, Monsieur ? me demande Abdallah. C'est très bon à manger.

Déjà le crépuscule a assombri la terre qui fait un disque noir sous le firmament clair d'étoiles ; nous n'arrivons pas et la fatigue commence à nous appesantir. Je rejoins Abdallah et le guide qui marchent en tête, découpant sur le ciel leurs hautes silhouettes d'hommes-chameaux, d'animaux fantastiques.

— Quand arriverons-nous ?

Mais les Sahariens, pour qui toutes les heures s'écoulent indifférentes dans la grande monotonie des choses, n'ont pas la notion du temps : Abdallah consulte le guide.

— Le cheikh ne sait pas. Mais, si tu veux, on campera ici.

Ce n'est pas ce que je veux, je veux savoir si nous sommes loin du point fixé pour l'étape. Je renouvelle ma question à Abdallah.

qui s'efforce de la faire comprendre à Bou-Djema. Peine inutile !

— Le cheikh ne sait pas. Mais il dit que nous arriverons ce soir, s'il plaît à Dieu.

Nous arrivons en effet, en pleine nuit noire. Pourquoi s'arrêter ici ? Il n'y a rien que le désert. C'est un point de l'étendue vide, un point semblable aux autres, sans même un nom. Les jours suivants, il en sera de même. Ici, c'est le désert absolu : tout est pareil, innomé.

15 octobre.

Depuis trois jours, nous cheminons lentement, lentement sur l'interminable océan de pierres. De l'aube au crépuscule, c'est le même paysage, immense et vide, les grises platitudes à perte de vue, les lointains fuyants, et toujours, là-bas, le cercle précis, inexorable, qui se déplace avec le voyageur, qu'on n'atteint jamais et dont on se sent enserré, étouffé comme par les murs d'un cachot. On est le prisonnier de l'espace, de l'espace trop grand pour l'homme, qui vous entoure de partout, vous accompagne comme s'il vous guettait, qui vous étreint de son immensité et vous accable de son silence. On n'ose pas élever la voix ; on se tait dans la grande paix des choses.

Durant ces trois mortelles journées, où l'on somnole, assoupi de chaleur et de silence, au pas berceur des chameaux, la même plaine défile à nos yeux, uniforme et pareille. Pas un accident de terrain, pas une aspérité, pas une dune, pas un oued; rien que le plateau, parsemé de galets noirs, dans un horizon circulaire comme celui de l'Océan, A peine, çà et là, entre les pierres, quelques maigres chardons, minuscules plantes bleues, rigides et métalliques et qui semblent des plantes de fer.

Sur ce sol dur, les caravanes ne laissent pas de traces ; et on se perdrait dans ces espaces semblables si, de distance en distance, on n'avait élevé, de temps immémorial, de petites pyramides de galets, à peine visibles dans l'aplatissement des surfaces et que le guide, du haut de son chameau, cherche longuement.

Dans ces solitudes, nous avons passé des heures délicieuses d'engourdissement et de vie végétative. Un silence effrayant pèse sur les campagnes, scandé par le pas assourdi des chameaux ; et ce silence est sonore ; il vibre de bruits étranges ; il emplit l'oreille de fantastiques bourdonnements. On va ainsi muet, en-

gourdi, bercé par un demi-sommeil, livré à des demi-sensations, à des ébauches de pensées, d'où il ne reste qu'une grande monotonie, un grand vide de toutes choses, un grand néant.

Mais nous y avons contemplé d'incomparables spectacles, la nature sans voiles, dans la nudité de son corps divin. Dans l'uniformité générale, les phénomènes du jour et de la nuit paraissent plus majestueux.

Le matin, le désert s'éveille, déjà rigide et sévère. Des brumes humides ne tissent point des voiles impalpables au-dessus de la terre et n'estompent pas des horizons adoucis ; pas de fils d'argent tendus entre des plantes assouplies par la fraicheur de la nuit ; pas de fines gouttelettes irrisées des jeux de la lumière. La nature ne tressaille pas, n'ouvre pas lentement les yeux en s'étirant ; le charme alangui du proche sommeil n'amollit pas ses traits durs, ses lignes nettes. Rien ne se détend, rien ne vibre, rien ne palpite dans ce corps de pierre. Le désert s'éveille comme il s'est endormi, immobile et immuable, dans l'absolue transparence de l'air et la rigidité de ses formes durement dessinées. Le soleil à peine levé est brûlant, le ciel rayonne, la terre reluit, l'air étincelle, toute la nature brûle dans un flamboiement silencieux.

Midi, c'est l'heure de la fête somptueuse du soleil. Le *sultan nomade du ciel* contemple de haut l'empire doré et riant de la mort que lui-même a créé. Il rayonne, auréolé comme un dieu, éclatant et superbe dans sa majesté solitaire, farouche, jaloux de sa puissance, brûlant les yeux qui voudraient le fixer, faisant fuir les animaux, desséchant les plantes, jaunissant le ciel et la terre, et revêtant tout de cette teinte dorée, qui est la couleur de sa livrée royale. Lui seul vit dans la nature sans mouvement, lui seul anime le cadavre. Ses rayons verticaux tombent en pluie de feu, à travers laquelle on voit danser des flammes comme au fond d'une gigantesque fournaise.

Alors, dans l'après-midi qui s'avance, les mirages se lèvent. Tout tremble autour de la caravane. L'air frissonne, la terre tressaille, et au loin, devant l'œil halluciné, s'allongent de solitaires étangs.

Cependant le soleil descend. Dans l'atmosphère sèche, son globe dessine une circonférence précise. On dirait un gros ballon de cuivre, qui tomberait là-bas, derrière l'horizon, dans un grand trou vide, à côté de la terre.

Et puis, la nuit s'abat brusquement, bleue et transparente. Le

silence devient plus solennel sous les étoiles immobiles : et, sans un mouvement, le désert s'endort.

16 octobre.

Ce matin, au réveil, un chameau a disparu. Le fait est rare ; en général nos bêtes ne s'écartent pas du camp et il est inutile de les entraver. Comment le retrouver, ce chameau perdu dans cette plaine sans limites, sur ce sol dur où il n'a pas laissé de traces ? Il est vrai que les Sahariens ont un flair admirable et, pendant que nous continuons notre route, un des *maghzenis*, Abou-Bekr, prend le mehari du guide, qui à lui seul saurait en cas de besoin retrouver la route, et part à la recherche du fugitif. Bientôt il a disparu dans les lointains. Cela serre le cœur de voir un homme s'en aller ainsi, seul dans l'immensité.

Le pays, plus varié maintenant, fait pressentir le prochain effondrement du plateau. On rencontre quelques cordons de dunes, des *areg* suivant l'expression arabe. On les aperçoit à d'infinies distances, jaunes sur la terre grise. Pendant des heures elles ferment l'horizon : on les voit peu à peu grandir, approcher, et bientôt on est au milieu du cahos des sables, des fines poussières on l'on enfonce et qui croulent sous les pas.

C'est au pied de ces cordons que nous déjeunons ; d'un sommet nous pourrons guetter Abou-Bekr et tirer au besoin pour le guider des coups de fusil. Mais le voici qui revient, ramenant le chameau au trot devant lui.

Et tout l'après midi, nous nous traînons péniblement sur l'interminable plateau, parmi les galets noirs qui reluisent, à bout de forces, épuisés par la monotonie des choses.

17 octobre.

En pleine nuit noire, je suis réveillé par les cris de mes hommes et les hurlements des chameaux qu'on charge. Pas besoin, cette fois, d'aller secouer les dormeurs ; bêtes et gens sont debout avant moi, impatients d'atteindre El-Goléa, où nous arriverons ce matin après quelques heures de marche hâtive dans les dernières solitudes de pierres. Les hommes y trouveront les longs repos, si chers aux âmes arabes, les sommeils sans craintes et les indolentes flâneries sous les palmiers, où s'échangent les nouvelles et où se

racontent les merveilleuses histoires du désert. Et les chameaux, les pauvres chameaux martyrs, qui n'ont pas bu depuis six jours, déjà ils flairent l'eau, l'eau courante, limpide et presque fraiche, la passion de ce Sahara, éternellement brûlé de soif !

— Abdallah ! quand arriverons-nous ?

Mais ils ont toujours, ces hommes des vagues solitudes, l'imprécise et fuyante notion des heures, pour eux si semblables et si indifférentes. Abdallah consulte Bou-Djema, s'explique bruyamment, tâche sans doute, lui, l'Arabe à demi civilisé, de faire comprendre au Saharien toute la portée de ma question. C'est peine perdue !

— Le cheikh ne sait pas. Il dit ainsi : « Tu déjeuneras à El-Goléa, s'il plaît à Dieu. »

Eh bien ! à la grâce de Dieu ! Dans la nuit déjà blanchissante, on s'équipe en hâte, au milieu des cris, des grognements, des malédictions, d'une confusion plus grande que jamais. Deux bougies, dont le vent du matin couche par saccades les flammes fumeuses, éclairent à peine quelques coins du camp d'une lueur de feux follets ; et tout autour, dans la pénombre plus noire, se meuvent des formes indéterminées et molles, comme des monstres marins dans la nuit des abîmes.

Devançant le lent déroulement de la caravane, nous partons en avant avec Abdallah, Bou-Djema, Chayb, Adda et deux cavaliers du *maghzen*. Nous aussi, une fièvre d'impatience nous brûle et fait battre notre cœur à grands coups : huit jours de désert absolu et les infinies perspectives des lointains fuyant, fuyant sans cesse, épuisent l'esprit autant que le corps. Oh ! quitter ces espaces vides, reposer son regard ébloui de mirages sur des formes précises, voir un arbre se silhouetter sur le ciel, goûter le charme des teintes variées, réjouir son oreille emplie de silence au clapotis de l'eau !

On marche. On marche sous les étoiles, dans la nuit que la sécheresse fait étrangement transparente. Le vent souffle du nord par rafales, sec et cuisant, très froid. C'est la première nuit de l'hiver, du cruel hiver de ces régions au climat extrême, aussi dur que l'été. Nous grelottons sous nos burnous de laine, que gonflent des frissons glacés.

Décidément, nous approchons. Voici deux chameaux qui broutent, tout seuls, sans gardiens. A quoi bon les surveiller ? On sait bien qu'ils ne s'éloigneront pas de la source prochaine ; et puis on

voit de si loin sur ces platitudes ! Ils tendent vers nous leurs cous démesurés, leurs yeux doux et tristes, disent bonjour dans leur langue gentiment disgracieuse; puis, réjouis pour des semaines de cette rencontre de leurs frères, ils se remettent à leur broutement éternel.

On marche. On marche. Tout à coup le soleil monte et des gerbes de lumière jaillissent au ciel. C'est le jour, tout doré et déjà brûlant.

El-Goléa !

Là-bas, par delà le cercle de l'horizon, une dentelure vaporeuse, à demi diaphane, une sorte de château de rêve, sans appui, comme envolé en plein ciel. On dirait une nuée rose, une petite vapeur du matin, accrochée là-bas, bien loin, aux herbes du plateau.

Mais la vision se précise ; le rêve devient quelque chose de réel, de solide. C'est le ksar d'El-Goléa, tout rosé d'aurore, surgissant très haut du lit de l'Oued-Messeguen et dominant les solitaires plateaux. On ne voit pas encore la vallée, on la sent en bas, sous l'horizon, dans le brusque dévalement des pentes. Et on se hâte vers la verdure et vers l'eau.

De la crête de la falaise, un saisissant tableau se découvre tout d'un coup. Des sables, des sables à perte de vue, une mer de monstrueuses vagues d'or, qui viennent on ne sait d'où, comme pour engloutir les hauteurs où nous sommes. Ce sont les grandes dunes de l'Erg occidental ; leur énorme masse fauve est piquée en quelques coins de taches vertes, qui sont les jardins d'El-Goléa, taches si clairsemées, si petites, qu'on les prendrait pour un mirage et qu'une crainte irréfléchie nous angoisse de les voir peu à peu se fondre, disparaître, s'évaporer dans le vide de l'air étincelant.

Dans une coulée de sables amassés par les vents, nous gagnons la vallée. La marche se précipite ; les chameaux, qui ont senti l'eau, reniflent, et, malgré nos efforts, les voilà qui s'emportent, qui s'emballent en une galopade folle, jusqu'à une *seguia* d'eau courante où ils s'agenouillent et boivent à longs traits goulûment, bruyamment.

(*A suivre.*) P. PRIVAT-DESCHANEL.

Le gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE DROIT CHEMIN

PREMIÈRE PARTIE

I

Dans le foyer où rougeoyait un décor fantastique, il y eut un subit désarroi; rongée par les flammes, la bûche du milieu rompit, et des tisons fumeux roulèrent jusqu'au chenets.

Mme Tramont allongea vers le bouton électrique son bras deminu qui, des malines de thé de sa robe d'intérieur, jaillit avec une grâce de tige. Se ravisant aussitôt, elle saisit les pincettes et réédifia l'architecture du feu.

Cela fait, elle appuya son front contre le marbre. Ainsi abandonnée, repliée dans la bergère, les mains croisées sur les genoux, elle retourna vers sa tristesse.

Ce n'était qu'un chaos de souffrances où s'immisçaient mille importunités parasites; la sensation oppressante qui asservissait la jeune femme, à cette heure de solitude, dans le mystère de la chambre close, ne pouvait la soustraire aux provocations de la vie du dehors. Par l'intrusion de ses rumeurs vulgaires, la rue violait les élégances de cette intimité et la pudeur de ce chagrin; c'étaient des cris, des appels, des abois, des roulements dont la maison entière frémissait, tout le tapage de l'activité parisienne si manifeste en cette partie du faubourg Saint-Honoré comprise entre l'Élysée et la rue Royale. De l'entresol où exerçait une modiste achalandée s'élevait un jacassement de femmes heureuses; au second pleurait d'une harpe une pluie de tierces mineures; parfois des tintements de cloche lointaine dégringolaient dans la cheminée où le bois gémissait en bavant.

Mme Tramont secoua son accablement. Elle releva la tête.

— Il faut que je pense! murmura-t-elle.

Elle posa une main sur son front et s'enfonça dans la bergère. La pâle lueur de ce jour aigre de fin de mars, coulant des petits carreaux, frappa son visage brun aux chaudes ombres bronzées.

Elle répéta, avec effort :

— Il faut que je pense.

Un brusque sursaut la raidit au seuil de sa pensée enfin reconquise. Elle crispa les mains, gémit :

— Mon Dieu! que faire, que faire?

Sur la cheminée bâillait une lettre froissée. Mme Tramont fixait là un regard de convoitise hésitante. Tout à coup elle se décida, saisit la lettre avidement. Elle allait encore la déplier; mais elle s'interdit cette défaillance, reposa le papier.

Non, ce n'était point cela qu'elle devait consulter si elle voulait se dégager du conflit de ses sentiments pour se présenter enfin devant l'intégrité de sa conscience. Cette affolante lecture ne pourrait qu'amener une recrudescence de son affolement; n'en avait-elle pas fait l'épreuve depuis deux longues heures qu'elle se débattait dans l'indécision ? Comment, en continuant de prêter l'oreille à ces plaintes, saurait-elle résister à l'élan qui, à chaque reprise, avait menacé de l'emporter vers la seule pitié — pitié attirante et séductrice derrière laquelle souriait un bonheur innommé ?

« *Vous êtes mon seul but, Régine*, écrivait-il, *vous êtes mon unique bonheur, vous êtes ma vie. Puis-je mieux exprimer l'impossibilité de mon but, le néant de mon bonheur et le désastre de mon existence? Si je ne pensais à ma pauvre mère, j'estimerais la mort à ce point enviable que je ne me contenterais point de l'invoquer.* »

Ah! le malheureux! Lui aussi, il criait : « Que faire ? » Et il se montrait dépourvu de toute volonté, de toute ambition, de toute curiosité même, gagné chaque jour davantage par l'amertume, meurtri par les assauts d'une rage impuissante, et rongé, comme d'une rouille, par un inassouvissable désir.

Non, ce mot de révélation précise ne s'avouait pas encore. Si Maurice ne pouvait retenir ces cris de douleur, du moins s'abstenait-il de nommer son mal. Mais, sous ces plaintes symptomatiques, Mme Tramont découvrait le désir réprimé et furieux.

Le désir ?

Comme une enfant au bord d'un puits, elle se penchait, curieuse et apeurée, sur ce mot d'obscurité troublante. Pour la première fois, elle le prononçait sans révolte ni étonnement. Car le mariage,

substituant chez elle aux conjectures virginales une révélation incomplète, seulement douloureuse et humiliante, bien loin de l'initier à l'amour humain, lui avait enseigné à le méconnaître, et, demi-femme, elle éprouvait devant cet émoi nouveau la confusion d'une très chaste vierge amoureuse qui pénétrerait tout à coup les mystères de son instinct.

Elle se leva, gagna la fenêtre et appuya la tête contre le vitrage vibrant.

Sur ce fond de pâle lumière se découpait élégamment sa souple silhouette mince et longue, aux harmonieuses attitudes, qui, elle aussi, évoquait le jaillissement gracile d'une tige, le port audacieux et ferme des lis souverains. Son regard distrait passa sur la rue comme un vol d'oiseau.

Elle revint vers la bergère et songea à serrer dans un chiffonnier la lettre de Maurice. La pendule tinta quatre heures ; au-dessus, la harpe se taisait. Mme Tramont se rassit au coin du feu.

— Que faire ?

Et comment était-il possible, mon Dieu, que deux êtres animés l'un pour l'autre d'une si profonde tendresse pussent s'infliger de tels réciproques tourments ? Hélas ! toute cette souffrance où elle pénétrait à la suite de Maurice était son œuvre à elle, son œuvre néfaste, mais involontaire. Involontaire, certes ! Car, dans l'extrême pureté d'intention où la retenait le sommeil de son tempérament, pouvait-elle prévoir ce qui arrivait, et que la nature, patiente créancière, après s'être laissé abuser par de belles promesses, présenterait quelque jour son inéluctable créance ? Pouvait-elle prévoir que Maurice, dont la tendresse aussi fervente que respectueuse paraissait dégagée de toute attache matérielle, fléchirait finalement jusqu'aux voluptueuses défaillances et l'y convierait d'une prière qu'elle écouterait sans dégoût, avec crainte seulement, et l'être tout frémissant d'un trouble inéprouvé ?

Il eût fallu — elle le comprenait aujourd'hui — que dès le principe elle se montrât rebelle au simple penchant cérébral qui l'inclinait vers Maurice déjà incliné vers elle, et qu'elle se refusât à cette douce sympathie d'art, de pensée, de jugement où ils communiaient en esprit. De cet initial accord innocent résultait tout le mal. Car c'était fatal que les contacts intellectuels de ces deux saines jeunesses se fussent sentimentalisés par degrés, et fatal aussi que leurs instincts se fussent cherchés et qu'ils se convoitassent à présent !

Peu importait que Maurice luttât encore, puisqu'il serait certainement vaincu et que l'expression même de sa détresse présageait prochaine la défaite. Mme Tramont, dès maintenant, entendait monter la déconcertante prière ; elle savait que ce que le jeune homme exigerait d'elle serait cela même qu'elle exigerait également de lui. Lui tout entier, elle tout entière !... Oui, c'était fatal, prévu et voulu de toute éternité par cette forme de l'omnipotence divine qu'on appelle la nature ; et ne serait-ce pas l'acte de soumission de deux êtres qui, créés pour la vie, vivent, créés par et pour l'amour, aiment, créés pour le bonheur, le saisissent et le glorifient ?

Cependant, Mme Tramont s'interrogeait :

— Que faire ?

Elle s'adressait directement à sa conscience, les refuges des religions et des morales traditionnelles lui étaient en effet interdits. Elevée par son père — ce Marcel Louhans dont quelques trop rares articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* ont révélé le curieux esprit philosophique — initiée aux universelles beautés de la libre intelligence humaine, elle n'avait jamais ressenti le besoin de recourir aux intermédiaires religieux. D'autre part, le respect humain était lettre morte pour elle, car elle savait apprécier à son exacte valeur l'hypocrisie du monde où elle fréquentait. Mais aujourd'hui, elle s'effrayait de son indépendance qui la laissait seule en face d'elle-même, sans secours, sans conseil ; elle éprouvait comme l'angoisse d'un abandon.

— Que faire ?

Voir souffrir une personne chérie ! Elle n'imaginait rien jadis qui pût être plus poignant. Et voici qu'elle faisait souffrir. Car, encore une fois, toute cette souffrance était son œuvre, l'œuvre surtout de cet obscur orgueil qui accompagne la pureté, et grâce auquel tant de femmes vertueuses, ignorantes des passions, s'aveuglent sur leur fragilité.

Le devoir, le devoir supérieur, n'était-il pas d'opposer à l'œuvre néfaste l'œuvre de réparation ? Puisqu'elle avait permis inconsidérément que Maurice plaçât en elle son but, son bonheur, sa vie entière, ne devait-elle pas, au nom de la Justice, réaliser ce but, ce bonheur, et sauver cette existence qui menaçait de sombrer ? Et ce chemin, hardiment frayé parmi les dogmes et les lois, qui la conduirait, aimante et secourable, vers la douleur du bien-aimé, ne serait-il pas, ne devait-il pas être le seul droit chemin ?

Son affliction tirait une allégeance de cette pensée de miséricorde, et, toutefois, habile à s'analyser, elle s'inquiétait de ce rôle compatissant qui, par ce qu'il présentait de tutélaire, de providentiel, était apte plus que tout autre à flatter ses vanités de femme. A se sentir ainsi violemment poussée, de cœur et d'esprit, vers Maurice, elle tentait de se reprendre, de raisonner encore, se demandant si cette détermination colorée de pitié ne lui était pas seulement dictée par l'intérêt de son égoïsme...

Un bruit mystérieux, un souffle, frôla l'oreille de la jeune femme, et ses yeux fixés sur la flamme eurent la sensation inquiétante d'un mouvement furtif.

Elle dressa la tête.

Les dernières lueurs du jour parurent se concentrer sur son regard bleu pâle, si étrangement clair dans son visage ambré où il flambait comme un émail enchâssé de vieil or. Une demi-lumière de rêve flottait. Les couleurs, les contours des choses, s'atténuaient sous une brume grise. Dans les angles, c'était déjà la nuit trouée ça et là de reflets luisants.

Quelque chose tomba avec lenteur. Mme Tramont se baissa. C'était un pétale fané. A la lueur dansante des flammes, elle aperçut, sur un meuble, des pivoines roses qui s'effeuillaient.

Elle étouffa un sanglot, la tête dans ses mains :

— Je ne peux pas! Je ne peux rien!...

L'excuse que la plupart des femmes infidèles trouvent dans la façon dont se concluent communément les mariages n'était pas permise à Mme Tramont. On ne l'avait pas livrée, elle s'était donnée, parce qu'elle se savait aimée et qu'elle croyait aimer.

Inexplicable erreur! Ses facultés observatrices et réfléchies, son intelligence, virilement développée, ne semblaient-elles pas devoir la mettre à l'abri des mirages qui trompent les sentimentalités? Le sentiment, en ce qu'il a de berceur et d'amollissant, n'avait, en effet, tenu que peu de place dans l'éducation de Mme Tramont ; pour retrouver une chaude impression de tendresse, il lui fallait rejoindre sa plus frêle enfance. Là, dans un cadre de jouets et de friandises, souriait la mère méditative et silencieuse, douce silhouette blanche de Norvégienne sur laquelle la mort souffla, alors que la fillette dodinait encore ses poupées. Cette vision avait été d'une durée si brève qu'elle n'avait laissé chez Mme Tramont qu'un léger frottis de pastel; et les images de ce passé flottaient en ces lointains imprécis qui sont comme les réminiscences con-

fuses d'autres existences déjà vécues dans la nuit des siècles, parmi les peuples abolis.

A cette câlinerie avait succédé la grave sollicitude de M. Louhans qui s'était moins consacré à sa fille qu'il ne l'avait égoïstement consacrée à lui-même. Les opinions variaient étrangement sur le compte de ce philosophe. Les uns l'accusaient de misanthropie, sans doute parce que son profond amour de l'humanité l'incitait à dénoncer les vilenies sociales; les autres lui reprochaient des tendances canailles ou socialistes, sans doute parce que, contempteur des médiocrités bourgeoises, il rêvait d'une aristocratie intellectuelle ; d'autres enfin déploraient son pessimisme de mauvais augure, alors que, épris jusqu'à l'enthousiasme d'un idéal nouveau, il attendait du relèvement de la pensée humaine une renaissance féconde.

Ce fut à de telles hautes idées qu'il avait systématiquement initié sa fille, car ce « paradoxal » n'admettait pas qu'à une époque où l'intelligence se substitue partout à la force, se prolongeât l'injustice, issue du droit primitif du plus fort, qui relègue la femme à un rang inférieur, libre en apparence, en réalité esclave du bon plaisir masculin, enfermée soit dans la galanterie, soit dans la maternité, ravalée aux seules fonctions ménagères et animales. L'application de cette théorie émancipatrice avait soustrait la fillette et plus tard la jeune fille aux enfantines expansions qui exaltent la sensibilité, ainsi qu'aux rêves d'ambition sentimentale par lesquels le sexe féminin s'essaye à l'unique pouvoir qui lui soit ouvertement concédé. Plus que toute autre, Mlle Régine Louhans avait été hésitante sur le choix d'un époux. Ne pouvant s'intéresser aux importantes futilités où s'emploient les oisifs, elle s'écartait avec une égale défiance des négociants et des fonctionnaires, car ses observations lui avaient montré, sous le vernis des beaux visages, l'âme de ceux-ci exclusivement dévorée par la préoccupation de l'avancement, l'âme de ceux-là exclusivement absorbée par le souci du gain, l'une et l'autre pareillement esclaves, ici de la hiérarchie, là de la clientèle. Avocat d'affaires très écouté, M. Henri Tramont, par la profession libérale qu'il exerçait, avait aussitôt mérité la bienveillance de Mlle Louhans. Il paraissait très épris; il sut le dire; la jeune fille se plut à « exceptionnaliser » son fiancé, à le transformer en miroir spirituel où elle aima le reflet de ses propres désirs.

Mais les étreintes conjugales la laissèrent désillusionnée. Déchu

de son prestige d'époux, M. Tramont eut encore le malheur de ne pas acquérir celui de père. Demeurée clairvoyante et de sang-froid, Mme Tramont aperçut donc son mari tel qu'il était, et elle contempla la ruine de ses espérances. Elle ne niait ni l'intelligence, ni la valeur morale de son époux; mais là où elle avait souhaité un caractère, une personnalité pensante, elle découvrait le produit le plus parfait de notre civilisation pratique, routinière et compliquée. C'était l'homme de l'action contemporaine, positif, avisé, adroit, subordonnant tout à la réussite, l'homme des satisfactions immédiates et palpables, des indulgences intéressées, des conciliations courtoises, des prudentes demi-mesures, l'homme pusillanime, discipliné, de vue courte, semblable en tous points à ceux qui l'environnaient, et parmi lesquels Diogène eût vainement promené sa lanterne. Dans le cours ordinaire de l'existence, M. Henri Tramont sacrifiait aux formalités à la mode et redoutait la police du « qu'en dira-t-on ? »; dans l'exercice de sa profession, il révélait en même temps que l'alerte ingéniosité de son esprit, son amour de la paperasse, des arguties embrouillées et des oiseuses subtibilités. C'était un homme d'affaires et un homme du monde.

Malgré sa ferme volonté de rendre heureux l'homme auquel elle s'était librement donnée, Mme Tramont ne put dissimuler son peu de penchant pour les caresses conjugales. Du moins dissimula-t-elle son désenchantement moral ; M. Tramont souffrit de la froideur invincible de sa femme, mais il ne connut jamais toute la gravité du désaccord qui le séparait d'elle et scindait ces deux existences en deux lignes rigoureusement parallèles. A vingt-trois ans, Mme Tramont put se considérer comme veuve physiquement, et elle atteignait sa vingt-huitième année sans que M. Tramont eût cherché à violer le pacte tacite qui les faisait vivre côte à côte, chastement, dans l'intimité des amitiés d'enfance, non dans la communion de pensées des amitiés choisies.

Cette nuance échappait d'autant plus à M. Tramont que Régine, reconnaissante du sacrifice qu'il lui avait consenti, s'efforçait de le satisfaire sur tous les autres points. Abdiquant ses préférences, elle s'appliqua à se conformer à celles de son mari ; il avait des goûts d'ostentation, de lumière et de bruit ; elle s'imposa donc la corvée des plaisirs d'apparat. Elle accueillit les banalités du monde officiel, rivalisa avec les plus réputées maîtresses de maison, voulut qu'on appréciât ses toilettes autant que sa bonne

grâce, sa table ainsi que son salon. Elle condescendit à l'artifice de provoquer de vains propos et à la patience de les subir. Elle porta au dehors le même héroïsme souriant, alla chez les autres dire et faire ce que les autres faisaient et disaient chez elles ; et jamais M. Tramont ne soupçonna le supplice qu'elle endurait.

Consciente du grave désappointement que sa froideur avait causé à son mari, elle s'ingéniait ainsi à se faire pardonner, en réalisant de la façon la plus complète cette partie du bonheur conjugal de M. Tramont. Elle n'avait rencontré la tranquillité qu'en acquérant la certitude de la réussite. M. Tramont s'étant enfin résigné à ne plus être qu'un mari platonique, elle avait accepté avec soulagement l'idée qu'il pouvait trouver ailleurs de discrètes satisfactions. Dès lors, elle avait vécu en paix. Aux ardeurs mal récompensées de sa passion, M. Tramont avait substitué cette tendresse attentive et reconnaissante, doublée d'une naïve vénération, dont la jeune femme constatait chaque jour les effets délicats. Il y avait eu et il y avait encore entre eux un constant assaut de conciliations et de prévenances. C'est ainsi que, lorsqu'il avait observé la sympathie qui s'établissait entre sa femme et Maurice, M. Tramont s'était appliqué à la favoriser en resserrant les liens affectueux qui l'unissaient à son jeune secrétaire. M. Tramont, qui admirait hautement les perfections de sa femme, fondait sur elle la plus entière confiance. Cette admiration, jointe à la certitude où il était de l'anaphrodisie irrévocable de Régine, l'éloignait de toute suspicion jalouse. Il avait donc accueilli Maurice dans la plus étroite intimité, et c'était encore à la sollicitude de son mari que Régine devait les jouissances intellectuelles qui avaient enfin coloré sa terne existence de femme sans amour et sans enfant.

Et cette sollicitude infatigable, fertile en trouvailles ingénieuses, l'entourait de tous côtés, par mille manifestations aimables ; elle s'affirmait même à cette heure cruelle, par cette botte de pivoines roses. Elles étaient les premières de l'année, et M. Tramont, la veille, avait adressé à sa femme cette caresse prématurée du printemps.

... A présent, le ciel était éteint. De brusques rafales, ruées sur la maison, jetaient contre les vitres des poignées de pluies crépitantes comme du sable. On frappa à une petite porte. Presque aussitôt on ouvrit, et Juliette, la femme de chambre, saisie par l'obscurité inattendue, s'exclamait :

— Ah ! mon Dieu !... Madame est sans lumière ? Madame aurait dû me sonner.

— Bien, bien, interrompit Régine. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Madame, c'est Mme Odly.

Régine se dressa avec élan et se hâta vers le petit salon. Songeant au bouleversement de son visage, elle s'arrêta.

— Dites à Mme Odly que je la rejoins à l'instant.

Seule, elle alluma un flambeau. Devant la glace, elle tamponna ses yeux à l'eau fraîche, lissa ses bandeaux. Elle se pressait, et une petite flamme de contentement luisait dans son regard clair.

Enfin, elle ouvrit la porte, pénétra dans le petit salon attenant à sa chambre, et là, un cordial sourire fleurit sur ses lèvres.

Mme Odly, pelotonnée devant la cheminée, tendait frileusement ses pieds à la flamme.

Régine s'écriait, la voix heureuse :

— Quelle gentillesse, et quelle intrépidité! Par ce temps!...

Mme Odly faisait mine de se lever ; Régine s'y opposa, déjà penchée sur la visiteuse, les lèvres tendues.

— Non, non, chauffez-vous.

— Un temps de chiens crottés, chère enfant. Voyez, je fume comme une lessive.

Demeurée obstinément provinciale, Mme Odly allait presque toujours à pied. Elle tremblait rien qu'à voir rouler les voitures, posait de longues factions sur les trottoirs, attendant, pour traverser, la compagnie protectrice de passants plus hardis.

— Cette santé ? s'informa Régine.

— Je « vavotte »... Dites-moi, chère enfant, je ne vous dérange pas, au moins ?

— Vous voulez vous faire dire combien on aime à vous voir.

Mme Odly, touchée, s'empara des mains de Régine.

— Mon Dieu, vos mains sont brûlantes !

Régine se détourna.

— Ce n'est rien, un petit mouvement de fièvre.

La clarté de la lampe l'intimida tout à coup comme une indiscrétion.

— Cette lampe m'aveugle, dit-elle.

Elle s'éloigna, s'assit dans la pénombre; alors, la voix un peu altérée, elle s'enquit :

— Et votre fils ?

Il lui parut que Mme Odly s'assombrissait. Cependant la vieille dame répondait, du bout des lèvres :

— Maurice va bien.

Inquiète, Régina poursuivit :

— Il y a un siècle que je ne l'ai vu. Il nous délaisse, Wagner et moi. Justement, nous devions aller chez un jeune peintre qu'il a découvert à Montrouge... Mon panneau attend toujours.

Régine avait élevé la lampe vers le mur. Mme Odly regardait le panneau vide, puis le panneau voisin où s'allumait l'or de nombreux cadres. Elle dit :

— Il vous a déjà fait acheter tout cela?

Régine connaissait cette moue étonnée et compatissante par laquelle Mme Odly affirmait, comme un dogme, son ignorance dédaigneuse des œuvres d'art. Visiblement Mme Odly s'estimait non en dehors, mais au-dessus de ces inutiles préoccupations ; elle comprenait difficilement le goût de Régine pour de telles « babioles ». Indulgente, néanmoins, avec un peu de condescendance comique, elle s'efforçait d'excuser ce travers; Mme Tramont le rachetait par tant de « sérieuses » qualités.

— J'espère bien ne pas en rester là! Je suis si fière de ma collection!

A présent, elle éclairait les tableaux où s'attestaient les hardiesses et les originales intentions des talents jeunes et sincères.

Chacune de ces toiles lui rappelait une escapade savoureuse vers les quartiers excentriques, à la rencontre de l'art débutant, dédaigné encore ou méconnu, un voyage de découverte et d'ingénieuse charité, au bras de Maurice, fraternellement.

Ah! certes, oui, elle était fière de sa collection qui témoignait de l'œuvre généreuse à laquelle le jeune homme l'avait depuis peu associée! Quelle joie d'apporter dans les ateliers pauvres, parmi les indigences et les angoisses que toutes les philantropies négligent et que méprise l'ignorance des foules, quelle douce joie d'apporter, avec un secours pécuniaire, une lueur d'espérance, l'illusion d'une aube de succès, la caresse impulsive et consolante de ces louanges, cordial de l'âme, viatique de l'esprit, dont les artistes méconnus ou inconnus sont si cruellement privés! Et quelle fierté de contribuer ainsi, — en relevant un courage, en raffermissant une conviction, — au glorieux épanouissement de la Pensée, au culte ennoblissant du Beau!

Mme Odly secouait la tête, légèrement dédaigneuse :

— Moi, vous savez, chère enfant... ces arbres bleus, ces champs violets, ces chevaux verts, ces femmes en brouillard... Mais je ne connais rien à ces choses-là.

Son regard ajouta : « Dieu merci! »

Régine n'insista point. Un silence succéda où la préoccupation secrète de Mme Odly devint plus manifeste. D'ordinaire si prompte aux oiseux propos, la vieille dame se taisait, contemplant les flammes, si absorbée quelle laissait rôtir ses semelles. Régine s'inquiétait presque de cette visible contrariété dont le motif lui échappait. Après un instant de réflexion, elle dit, croyant trouver un « sérieux » sujet d'entretien :

— J'oublie de vous demander si vous êtes contente de votre nouvelle cuisinière.

Mme Odly s'anima.

— Oui, ça paraît une honnête fille... Mais, vous savez, les balais neufs... Elle cuisine fade. Je tâcherai de la former. Mais ces filles veulent toujours en savoir plus long que les maîtres...

Elle partait, au petit trot, sur son dada favori de provinciale difficile et méticuleuse. Régine paraissait très attentive; elle n'écoutait pas Mme Odly, mais elle la regardait avidement, et, par les traits de la mère, elle se plaisait à reconstituer le visage du fils.

L'émouvante ressemblance!...

C'était le même profil de médaille plus fin que vigoureux. Le même nez à l'arête mince, la même bouche tirée d'un pli douloureux et dont le sourire avait un charme à la fois résigné et amer, si pénétrant. Mais chez Maurice, le menton s'arrondissait avec plus de volonté, et le front, haut, large, bombait davantage. Et les yeux? Régine tentait vainement de rencontrer le regard de Mme Odly toujours fixé sur la flamme. Alors, rusant, la jeune femme jeta une interruption. Mme Odly tourna la tête. Oui, c'étaient les mêmes yeux! C'était le même regard profond, si lent à se poser, plus lent encore à se détacher.

Et Régine eut tout à coup la troublante illusion de la présence de Maurice, là, dans la douce intimité de ce petit salon où ils avaient passé tant d'heures brèves, côte à côte, chacun sous le charme de l'autre et savourant ce bonheur indicible de s'aimer sans se l'avouer et de s'unir spirituellement sans avoir même à s'entre-regarder. Les brèves heures où leurs âmes se mêlaient comme des sources, tandis que leurs désirs informulés les enveloppaient d'une atmosphère de caresses dont ils rougissaient tour à tour, silencieusement!... Et plus tard, l'alanguissante volupté de se tenir par la main, de croiser leurs doigts frémissants comme

pour une seule prière émanée de leur double extase et mimée par un seul geste où participaient leurs deux corps! Oh! le délicieux amour innocent et raffiné, plante rare qui avait fleuri dans la tiédeur de ce petit salon imprégné tout entier de son inoubliable parfum! Il s'exhalait des moindres choses, ce parfum attendrissant, des touches d'ivoires du Steinway où Maurice et Régine s'enivraient d'exaltations musicales, des toiles, des pastels, de la bibliothèque dont chaque livre recélait, à chaque page, l'empreinte visible pour la jeune femme de leurs regards confondus.

Maintenant, Mme Odly prenait le galop, dénonçant ses griefs domestiques avec une véhémence prolixe dont Régine commençait à s'impatienter. N'en finirait-elle pas, l'excellente femme, et n'allait-elle pas bientôt aborder, comme à l'ordinaire, le sujet de leurs communes prédilections, le seul qui tint également au cœur de la mère et de l'amante? C'était toujours pour parler de Maurice que Mme Odly venait s'asseoir auprès de Régine, et c'était surtout pour entendre parler de lui que Régine recherchait la société de Mme Odly. La perspective d'une semblable causerie avait tantôt suffi pour réconforter la jeune femme; serait-elle frustrée de cette satisfaction aujourd'hui qu'elle en avait tant besoin ?

Mme Odly se décidait à conclure :

— Franchement, si cela continue, il deviendra impossible de se faire servir !

Elle eut un haussement de sourcils avec une inclinaison de la tête vers son épaule droite, tandis qu'un sourire plaintif entr'ouvrait ses lèvres, le tout d'une exécution si parfaitement semblable à l'un des jeux de physionomie familiers de Maurice, que Régine s'élança, la baisa sur le front, sur les yeux, pieusement.

— Pauvre chère madame !... Que de soucis, n'est-ce pas ?

Elle attribuait aux soucis domestiques l'expression chagrine de Mme Odly, et elle aventura cette exhortation :

— Patientez un peu; peut-être avez-vous mis la main sur un bon sujet.

Mais Mme Odly soupirait, les yeux au plafond :

— Ah ! si je n'avais que ces soucis-là !...

Saisie d'une vague appréhension, Régine souhaita éviter la confidence qui préludait. Elle fut sur le point de dire : « Chacun a les siens. » Elle se tut cependant, à la fois curieuse et anxieuse. Mme Odly insista, réitéra sa phrase et son soupir :

— Si je n'avais que ces soucis-là !

Et cela signifiait si clairement : « Demandez-moi donc ce qui me tourmente, » que Régine dut s'exécuter :

— Vous avez d'autres ennuis, chère Madame ?

— Oh ! oui... Ah ! il y a bien des épines, allez, dans l'existence des mères !

La vague appréhension de Régine, tout de suite, se confirmait et se précisait. Elle murmura :

— Maurice ?

— Maurice m'inquiète, il m'inquiète beaucoup.

Ce disant, Mme Odly dirigeait sur Régine un regard déconcertant. La jeune femme se sentit pâlir. Pour cacher son trouble, elle s'empara d'un écran. Elle le tournait, le retournait, et ses doigts pétrissaient le gland soyeux. Mme Odly saisit la main pendante de Régine et la tapota doucement :

— C'est bien délicat, ce que j'ai à vous dire... Vous avez toujours été si bons pour Maurice, M. Tramont et vous... Et puis, je sais le culte que mon fils vous a voué... Je sais la salutaire influence que vous exercez sur lui... Alors... Enfin... Bref, c'est encore un service que je viens vous demander...

Elle jeta un regard soupçonneux autour d'elle, se pencha, les lèvres tendues vers l'oreille de Régine, et souffla, en grand mystère :

— Je crains qu'il n'ait une liaison !

Brusque, dans l'effroi d'un tremblement révélateur, Régine dégagea sa main, et elle eut une vive expression de colère hautaine que l'écran, instinctivement ramené, dissimula. Elle accusait Mme Odly de lui dresser des pièges, et sa loyauté se cabrait devant cette enquête sournoise.

Comme si elle eût admis une objection dans l'involontaire tressaut de Régine, Mme Odly se hâtait de poursuivre :

— Oui, chère enfant, une mauvaise liaison. Je ne me trompe pas, allez !

Elle connaissait si bien Maurice ! Elle lisait dans ses yeux, dans ses traits, elle comprenait, dans le son de sa voix, que son cœur n'était plus là. Puis, le pauvre garçon avait perdu le sommeil ; elle l'entendait, la nuit, marcher, soupirer comme « un corps sans âme »... Et, tous les soirs, il fallait qu'il sortît, après dîner, par tous les temps, avant-hier par la neige, hier par la gelée, et, ce soir, il sortirait encore, par cette pluie. Où allait-il ?

Régine, intriguée, se demandait aussi : « Pourquoi sort-il ? Où

va-t-il, en effet ? » Mais elle respirait plus légèrement ; la sincérité de Mme Odly venait tout à coup de lui apparaître, indiscutable et rassurante. Évidemment, l'excellente femme ne se doutait encore de rien. Cependant, à quoi visait cette confidence que Mme Odly avait déclarée intéressée ? Quelle sorte de service pourrait-elle postuler dans une pareille circonstance ? Régine sentit qu'elle devait parler, dire quelque chose. Elle prononça cette banalité :

— Ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le pensez ?

— C'est peut-être plus grave, bien plus grave ! répliqua Mme Odly avec feu. Comprenez-moi, chère enfant. Certes, le présent me désole, mais c'est peu de chose, allez, en comparaison de l'inquiétude que me cause l'avenir...

— Oh ! l'avenir ! interrompit Régine. Il n'y a là sans doute qu'une peccadille de jeune homme... Il faut que jeunesse se passe.

Mme Odly eut un mouvement d'impatience qui déplaça sa capote; elle déclara :

— Je me moque bien des proverbes !... Et puis, je trouve, moi, que jeunesse est passée... Maurice marche sur ses trente ans, et, à cet âge-là, autrefois, les hommes étaient pères de famille... en province, du moins. Et d'ailleurs, pensez-vous que je m'alarmerais de la sorte s'il ne s'agissait que d'une peccadille ?... Je sais bien que nous devons fermer les yeux sur ces vilaines petites aventures...

Elle répétait là, sans aucune conviction, un propos courant retenu au hasard des causeries mondaines. Sous cette fausse résignation s'avouaient ses jalousies de mère, ses répugnances et ses étonnements douloureux de femme dévote et chaste pour laquelle le péché de la chair demeure le plus avilissant et le moins compréhensible de tous. Elle se tut un instant, les yeux vagues, les lèvres pincées, reprise par sa rancune tenace contre ces « vilaines petites aventures » qui, en la personne de son fils, avaient humilié l'orgueil de ses vertus et souillé sa pensée de révélations immodestes.

— Ah ! les enfants, les fils surtout ! récrimina-t-elle. Ils croient tout savoir, n'écoutent personne... Ils sont si imprudents, et certaines créatures sont si perverses !... Où cela le mènera-t-il, sinon aux pires scandales des situations fausses ?

Elle eût émis cette sinistre conjecture que *cela* mènerait son fils à l'échafaud, qu'elle n'aurait pas manifesté plus d'épouvante.

Un frisson courait sur ses maigres épaules, tandis qu'elle évoquait en son esprit discipliné, épris de bon ordre et de régularité, ce grand épouvantail : les scandales, les situations fausses.

Régine baissait la tête. Mon Dieu, que de mal fait-on sans le vouloir ! Voici qu'auprès du chagrin de Maurice surgissait le chagrin contradictoire de Mme Odly ! Certes, les effrois de la vieille dame étaient excessifs et injustifiés. Les scandales, la situation fausse ! Ce dénouement menaçait-il, inévitable ? Peut-être. Mais que pesaient ces artificielles considérations lorsque le bonheur de la vie entière était en jeu ? Voulant connaître le fond de la pensée de Mme Odly, Régine concéda :

— Oui, vous avez raison... Son avenir pourrait être compromis.

Mme Odly éclata, le verbe haut, les gestes vifs sous un mantelet où ils érigeaient, de-ci de-là, des angles menaçants.

— Dites perdu, gâché, ruiné, chère enfant. Maurice se mettrait la corde au cou !... Il prend tout au sérieux, vous le savez, et, en dépit de son intelligence, il n'a pas de défense, car il est dupe de lui-même, dupe de son cœur. Je le connais si bien ! Il n'apprécie ni le monde ni l'ambition, ni les amusements sans conséquence dont tant d'autres se contentent. Alors quoi ? Il deviendra la proie de la première coquine venue !

Pouvait-elle permettre cela ? Son devoir ne lui commandait-il pas de défendre Maurice contre lui-même ?

— Chez lui, voyez-vous, c'est uniquement besoin de tendresse. Il erre, il tâtonne à l'aveuglette ; il faut que j'aie des yeux pour lui.

Alors, Mme Odly développa son idéal. C'était cet idéal préconisé par les morales bourgeoises, si simple, si avantageux, si reposant, ce havre de paix que toute mère souhaite pour ses enfants après l'avoir souhaité pour elle-même, cet idéal auquel Régine avait autrefois souri quand elle s'était décidée à épouser M. Tramont, ce même idéal que Maurice, en somme, poursuivait en la poursuivant et que l'un et l'autre rechercheraient dans la consommation de leur amour coupable ; cet état si simple, si avantageux, si facile à atteindre en apparence, si fugace à la vérité, non moins chimérique que les plus folles ambitions, après lequel, parmi les adultères et les drames passionnels, tant de déceptions humaines courent en gémissant. Un bon nid, un bon petit coin chaud à l'abri des tristesses, où habite une affection sûre, ardente, dévouée, apte à contenter tous les désirs qui ne se lasse pas, et dont on ne se lasse pas.

— Or, ce coin, expliquait Mme Odly, il faut que je le lui découvre, n'est-ce pas ?... Ah ! ma chère enfant, si vous vouliez m'aider !

D'un coup sec, Régine arracha le gland de l'écran.

— Vous aider ? Mais que puis-je ? fit-elle.

Mme Odly se récria :

— Vous pouvez tout !...

Et la dure vérité s'affirma :

— Si je parlais de mariage à Maurice, il hausserait les épaules, et nous nous ferions de la peine inutilement; tandis que si vous l'exhortiez vers cette voie.

Elle se fit câline.

— Personne ne vous apprécie mieux que Maurice... Vous lui représentez la perfection, l'infaillibilité sur la terre. Ah ! si je pouvais lui offrir une femme comme vous !... Mais ce serait déjà presque la victoire si je lui offrais une femme choisie par vous.

Elle suppliait, inquiète de l'attitude réservée de Régine.

— Quand je vous dis que vous êtes un oracle pour lui ! insista-t-elle. Tenez, vous vous rappelez combien je déplorais sa sauvagerie... Il en était immariable !... Vous l'avez transformé à ce point que je sais une famille où on le souhaite et un cœur de jeune fille où il ne déplaît pas.

Elle prononça ces mots : « un cœur de jeune fille » avec une onction mystérieuse et un geste bénisseur du bout de ses fines mains, dégagées du mantelet comme de gracieuses petites bêtes risquant à l'air la pointe de leur museau. Ce « cœur de jeune fille » qu'elle avait possédé, elle aussi — mon Dieu ! comme le temps passe ! — demeurait en ses conceptions ingénues cet emblémathique viscère que les imagiers religieux houppent d'une flamme et ceignent d'épines sanglantes. Houppe d'amour immatériel, épines cruelles de la vie, ensemble adorable et sacré que peut seule apprécier la délicatesse des femmes, et dont jamais, jamais les hommes ne comprendront l'inestimable beauté.

Plus encore que par la douleur, Régine était ravagée de l'effroi de se trahir. Immobile dans la pénombre, elle ne pensait qu'à conserver ce masque d'immobilité, tandis que son cœur bondissant lui sonnait dans la poitrine un toscin tumultueux. N'allait-elle pas crier : « Assez ! » et implorer grâce de son inconscient bourreau ?

Elle s'effraya tout à coup du halètement de sa respiration, et elle s'informa :

— Vous avez quelqu'un en vue?

Mme Odly minauda, puérilement cachottière :

— Chut, chut!... Devinez.

Elle s'enfonçait dans son fauteuil, amusée de ce jeu, sûre d'un succès.

— Vous ne devinez pas?... Allons donc!... Pourtant, vous la connaissez bien... Cécile... Cécile Marcenais.

Si Régine la connaissait! Elle l'avait vue fillette, fillette docile et sage, modèle d'application et de bonne tenue ; elle la rencontrait fréquemment dans le monde, en visite, jeune fille timide et réservée, rougissant pour dire : « Oui, madame. Non, madame, » lorsqu'on l'interrogeait. L'évoquant, Régine apercevait une paisible créature blonde, rose, poupine, un peu fade, un peu terne, pas bien jolie, à l'âme, à l'intelligence indevinables encore, invisibles sous le vernis de l'éducation, remarquable seulement par sa douceur et sa bonté natives.

Mme Odly exécutait une moue déconfite :

— Moi qui m'imaginais que vous crieriez bravo!... C'est un bon petit « cœur de jeune fille », n'est-ce pas?

— Cécile! Une excellente nature, confessa Régine.

— Là, vous voyez! reprit Mme Odly avec volubilité. Et parfaitement élevée dans les bons principes d'autrefois, pieuse, naïve, respectueuse... De plus, une famille irréprochable comme on n'en trouve plus guère de nos jours... Quant à la fortune...

Régine s'était soustraite à ce verbiage. Saisie d'un impérieux besoin de penser, elle retombait au pénible conflit où elle se débattait tantôt, avant la venue de la visiteuse. Mentalement, elle se redisait : « Il faut que je pense! » et sa tête n'était plus qu'un vertige, qu'un tourbillon d'idées contradictoires d'où s'élevait l'interrogation sans réponse, le « Que faire? » toujours déçu. Oh! penser, pouvoir penser à tout cela! Etre seule!

Mme Odly continuait l'énumération des « avantages » âvec une joie naïve de les détailler, de les savourer par anticipation, de s'en parer même, personnellement, comme de bijoux rares ; elle continuait, continuait intarissable, souriant à son aimable rêve, et ses fines mains agiles viraient, voltaient, s'érigeaient, plongeaient comme deux marionnettes, comme une foule de marionnettes dans une frénétique pantomime. Et voilà que, devinant la distraction de sa victime, Mme Odly haussait le ton et que les marionnettes s'abattaient sur le bras de Régine.

— Décidément, que pensez-vous de mon choix ?

Régine balbutia, cherchant ses mots :

— Il me paraît très convenable... Mais je suis un peu prise au dépourvu... Je n'avais pas encore envisagé Cécile comme pouvant devenir votre belle-fille...

— Ecoutez! interrompit Mme Odly. C'est demain le jour de Mme Marcenais. Venez la voir avec moi... Cécile sera là; vous pourrez l'observer tout à votre aise. Et vous saurez me dire si je me trompe quand je m'imagine que Maurice ne lui est pas indifférent.

L'acquiescement de Régine eût sans doute mis fin aux importunités de Mme Odly. Si désireuse qu'elle fût de ce départ, la jeune femme ne pouvait se résoudre à un tel engagement, cherchait sans le trouver, un prétexte à s'y soustraire.

Elle usa d'un biais :

— Demain?... J'ai peur de ne pas être libre demain... Je ferai mon possible... Ce soir, je vous enverrai un petit mot.

— C'est cela, si vous êtes libre, je passerai vous prendre.

Mme Odly se levait enfin. Confidentielle et triomphante :

— Vous verrez, dit-elle. Nous le marierons!

Elle s'était de nouveau emparée des mains de Régine.

— Mon Dieu! Vos mains sont en feu! Je vous embrasse et je me sauve... Non, ne vous dérangez pas. Je connais le chemin.

Elle se sauva, mais, dans l'antichambre, elle s'attardait à bavarder avec Juliette qui l'aidait à remettre ses *snow-boots*. Enfin la porte claqua. Alors la jeune femme put se détendre. Suffocante, elle défaillait quand une aide inattendue la soutint vigoureusement.

M. Tramont venait d'entrer. Il s'écria :

— Eh bien, mon amie, eh bien ?

Elle tourna la tête, fixa sur son mari un regard aigu.

— Régine, qu'avez vous ?

Elle se ressaisit.

— Un éblouissement... Rien!...

Il déclara, encore alarmé :

— Je venais de rentrer. J'ai su que vous étiez avec Mme Odly, et je n'ai pas voulu vous déranger. Etes-vous mieux ?

Elle sourit faiblement :

— C'est passé... Un peu de migraine pourtant.

M. Tramont parut consterné.

— Quel dommage!... Moi qui ai eu la malencontreuse idée de prier à dîner Lormel et Faroux!

— Pouviez-vous prévoir ce malaise ?

— Ça ne vous fatiguera pas trop ?... Dîner d'affaires, vous savez, au sujet du divorce de Mme Hallard. Lormel est fort lié avec M. le Premier, et Faroux a deux conseillers dans sa manche.

Repris par ses préoccupations professionnelles, M. Tramont semblait avoir déjà oublié le malaise de sa femme. Régine, rentrée en pleine possession d'elle-même, réussissait à feindre l'intérêt. D'ailleurs, elle en éprouvait un, très sincère, pour cette malheureuse femme martyrisée par une sorte de bête brute, vicieuse et fourbe.

— Je croyais, dit-elle, que cette pauvre dame était dans son droit.

M. Tramont eut un sourire indulgent. Il expliqua :

— Permettez... Ah ! permettez !... Oui, elle est dans son droit, encore faut-il le prouver. Certainement, M. Hallard est un vilain monsieur, encore faut-il que la cour l'admette. Or, Hallard est procureur de la République, et les magistrats... les magistrats ne se mangent pas entre eux, officiellement du moins. L'esprit de corps.

Il s'était adossé contre la cheminée, les pouces insinués dans ses goussets, ses gros doigts tapotant son estomac, la tête en arrière, sonore, encombrant, olympien. Il dessinait là, fat ingénument, la solide et large carrure d'un homme heureux, sûr du lendemain comme de son importance, la sereine attitude d'un homme arrivé, définitivement arrivé, qui, d'ailleurs, ne pouvait pas ne pas arriver là où il était présentement, c'est à dire au pinacle, au sommet, au pic suprême de la considération et de la respectabilité. Un début de calvitie amplifiait la signification intellectuelle de son front, et une obésité naissante accusait la dignité satisfaite de sa prestance. Les mots « je », « moi », dans sa bouche, s'affirmaient comme des *credo*, triomphants à la fois et cérémonieux, cérémonieux jusqu'à la révérence. Il semblait, quand il parlait de lui, il semblait qu'il se saluât, qu'il se saluât très bas, avec, dans cette humilité, une fierté légitime de tout ce qu'il possédât une si belle relation. Très élégant, coquet et parfumé, il encadrait son visage rose de belle santé et de belle humeur dans une fine barbe blonde soigneusement peignée et nivelée comme un gazon de square.

Régine s'était levée.

— Je ne vous chasse pas, mon amie ? demanda l'avocat.

Elle trouva cette excuse :

— Je vais donner des ordres et changer de toilette.

Elle n'eut pas un instant à perdre afin d'être prête pour l'arrivée de ces messieurs, deux hommes laids, très graves, l'un petit,

inquiet, l'air chafouin, l'autre obèse et onctueux, la peau luisante et l'œil fuyant.

Telle fut pourtant la puissance de sa volonté que la bonne renommée de son accueil ne subit, ce soir-là, aucune atteinte. Gracieusement complaisante, elle put présider à ce dîner d'affaires et paraître écouter les propos de ces trois hommes qui, pour l'obtention d'une sentence équitable, se concertaient comme des complices pour la réussite d'un projet criminel.

Elle eut un moment de répit quand ils se rendirent au fumoir. Elle en profita pour se retirer dans sa chambre, où elle se disposa à répondre à Mme Odly. Elle écrivit : *Chère Madame...* et posa la plume.

— Que faire?

Mais les voix joyeuses des trois hommes : — *Ah! elle est bien bonne!* — traversant murailles et tentures, l'arrachèrent à ses pensées. Ils digéraient en savourant des liqueurs et des grivoiseries.

Régine se rappela tout à coup les allusions de Mme Odly touchant les sorties nocturnes de Maurice. Elle se dressa vivement, pénétra dans le petit salon et, à tâtons, gagna la fenêtre.

Du fumoir proche, les voix arrivaient, plus distinctes. M. Tramont clamait fougueusement :

— Elle a une poitrine admirable! Et des hanches!...

Le duo approuva :

— C'est vrai.

Régine entr'ouvrit un des volets intérieurs, écarta le rideau. Il ne pleuvait plus, mais une âpre bise soufflait, qui, à travers les carreaux, glaça le visage de la jeune femme.

Elle murmura tout à coup :

— Oh! le pauvre, le pauvre ami!

Elle avait reconnu la silhouette de Maurice qui errait d'une marche lente, interrompue de fréquents arrêts. Même, à la lueur d'un réverbère, elle distingua son maigre visage, anxieusement tourné vers elle... Le malheureux! Par cette bise, par ce froid... Oh! fuir, courir à lui, l'étreindre!... Impuissant essor aussitôt brisé contre cette vitre fragile où l'image de Maurice transparaissait, tentatrice et défendue! Régine y attacha ses lèvres, éperdument.

Longtemps, elle resta là, immobile et cachée. Une salutaire pitié s'étendait sur sa fièvre, en rosée — une pitié supérieure, purifiée.

(*A suivre.*) Gustave Guesviller.

SIMON DALE[1]

(*Suite*)

CHAPITRE IV

LE VRAI NOM DE CYDARIA

A Hertford, un gentilhomme monta dans le coche où je me trouvais, car je m'étais enfin bel et bien mis en route, non sans avoir brusqué les adieux, je m'en vante. C'était un homme de trente ans ou à peu près, grand, bien proportionné, à la figure maigre et aux traits accentués, mais réguliers, il avait comme domestique un nommé Robert, gros garçon rubicond, qui se montrait plein de jovialité avec tous les postillons et tous les hôteliers le long de la route. Grâce au hasard de nos billets, le gentilhomme se trouva assis à côté de moi et il entama aussitôt la conversation, ce que ma gaucherie provinciale m'aurait empêché de faire. Il fit appel à ma confiance en me parlant franchement ; il retournait à Londres appelé par son maître, Lord Arlington, nouvellement nommé secrétaire d'État. M. Christophe Darrell (c'était le nom de mon interlocuteur), allait très vraisemblablement être employé par lui à quelque importante négociation et remplir ainsi un poste de confiance. Il me raconta tout cela avec une spontanéité et une candeur étonnantes ; en retour, je lui fis part de mon heureuse fortune et de mes projets sans lui rien cacher, sauf le rôle de Cydaria. M. Darrell témoigna un certain étonnement feint ou sincère en apprenant que j'étais étranger à Londres ; car, à mon air, ajoutait-il, avec force assurances de politesse, on eût dit que je venais tout droit du Mall et de nulle part ailleurs. Il se hâta de m'offrir ses services et me proposa, puisque lord Arling-

(1) Voir *La Lecture*, page 161.

ton ne l'attendait pas cette nuit-là et qu'il avait quitté son précédent logis, de descendre ensemble à une hôtellerie dans Covent Garden où il aurait l'occasion de me présenter à quelques agréables compagnons. J'acceptai son offre avec empressement. Il se mit alors à me parler de la Cour, de l'entourage du roi et du duc d'York, de Mme la duchesse d'Orléans qui allait bientôt arriver en Angleterre (il ne savait dans quel but). Il parla aussi, cette fois, avec plus de circonspection de personnes non moins connues, mais de réputation quelque peu douteuse, racontant en passant des anecdotes sur lady Castlemaine, Éléonore Gwyn et quelques autres ; je l'écoutai un peu scandalisé, mais non sans un certain plaisir. Je l'interrompis en lui demandant s'il connaissait l'une des dames de la duchesse d'York, Mistress Barbara Quinton.

— Certes, répondit-il, il n'y en a pas de plus belle à la Cour et très peu d'aussi honnêtes.

Je m'empressai de lui apprendre que Mistress Barbara et moi étions de vieux amis. Il se mit à rire.

— Si vous voulez être quelque chose de plus pour elle, vous ferez bien de ne pas perdre de temps; il est impossible que Mistress Barbara continue à refuser tous les amoureux qui se présentent et il y a en ce moment un noble de haut rang qui soupire après elle si bruyamment qu'on l'entend de Whitehall à Temple Bar.

Je l'écoutai, non sans orgueil et avec une pointe de jalousie; mais j'étais tellement absorbé par la perspective de ma propre fortune que j'avais hâte de revenir sur ce sujet. J'allais m'informer auprès de mon compagnon s'il avait jamais, par hasard, entendu parler de Cydaria, lorsqu'il changea lui-même de conversation et me demanda d'un ton négligent :

— Vous appartenez sans doute, Monsieur, à l'Église établie ?

— Oui, répondis-je en souriant et d'un air peut-être un peu étonné : que supposiez-vous que je fusse ? méthodiste ou papiste ?

— Mille pardons, si ma question vous a offensé, répondit-il en riant; il y a beaucoup de gens, vous savez, qui sont l'un ou l'autre.

— Le pays l'a déjà appris à son grand dommage, répliquai-je hardiment.

— Oui, dit il d'un ton rêveur, il pourrait bien en faire de nouveau l'épreuve. — Et sans aucune transition, il se mit à me donner des détails sur le fameux régiment dont j'allais faire partie, puis il ajouta : « Si vous êtes querelleur, vous trouverez dans les

apprentis de la Cité, des batailleurs toujours prêts à se mesurer avec un gentilhomme des gardes du roi. Prenez au moins un ou deux camarades avec vous quand vous vous promènerez à l'est de Temple Bar. A propos, Monsieur, pardonnez-moi, je vous prie, cette question, comment avez-vous obtenu ce brevet ? Car vous savez que généralement le mérite tout seul trouve rarement sa récompense ? »

J'étais sur le point de lui raconter toute mon histoire, lorsqu'une espèce de fausse honte s'empara de moi. J'ignorais alors combien de gens devaient leur avancement à l'influence d'une femme, et ma fierté d'homme fait dédaignait de reconnaître à qui je devais cette faveur. Je prétendis la tenir d'un ami qui désirait rester inconnu et, après avoir feint de continuer la conversation sur différents sujets, je profitai d'un moment de silence pour lui faire une importante question :

— Pardon, Monsieur, avez-vous entendu parler d'une dame qui se fait appeler Cydaria? demandai-je.

J'ai peur d'avoir un peu rougi à ce moment-là, mais je fis ce que je pus pour dissimuler cette preuve de naïveté.

— Cydaria ? Où donc ai-je entendu ce nom ? Il me semble que je ne connais personne... et cependant... — Il fit une pause et se frappant la cuisse de la main, il s'écria : « Eh, ma foi, je suis sûr de l'avoir entendu; c'est le nom d'un personnage dans une pièce... dans l'*Empereur indien*. La dame, sans doute, voulait se masquer.

— C'est bien ce que je pense, répondis-je en hochant la tête, et dissimulant mon désappointement.

Il me regarda un moment avec une certaine curiosité, mais il ne me pressa pas davantage.

Nous approchions de Londres, et bientôt mon esprit fut trop absorbé pour penser même à Cydaria. Il est peu intéressant de décrire ce dont chacun peut se rappeler, par exemple la première impression produite par la plus grande cité du monde, par ses rangées interminables de maisons et cette fourmilière humaine. Je restai tranquille et silencieux, tandis que nous faisions résonner le pavé avec fracas et j'avais complètement oublié mon compagnon, lorsque je rencontrai son regard fixé sur moi d'un air amusé. Nous atteignimes ainsi la Cité; il m'indiqua alors du doigt où avait eu lieu l'incendie et me fit observer les progrès de la reconstruction. Je laissai paraître mon étonnement et mon admiration pour tout

ce qui m'entourait. « Oui, dit-il, c'est un beau trésor pour celui qui en a la clef. »

Cependant, malgré mon ébahissement, je ne voulais pas laisser supposer que je n'étais qu'un ours mal léché. Mon séjour à Norwich, s'il n'avait pas fait de moi un citadin accompli, m'avait tout au moins quelque peu dégrossi et je crois que mon nouvel ami ne m'avait pas fait un compliment oiseux en m'assurant que je saurais tenir mon rang. J'appris tout d'abord que je ne devais jamais exprimer d'étonnement, mais accepter tout ce qui arrive comme la chose la plus ordinaire du monde, car c'est là la marque suprême de distinction. Il était heureux que j'eusse déjà quelque expérience en cette matière, puisque je me trouvais plongé en plein courant mondain avec une soudaineté qui du reste n'avait rien de désagréable. C'est à M. Darrell que je dois d'avoir été introduit dans le monde ; pour ce qui s'ensuivit, je n'ai à m'en prendre qu'à moi-même et à mon caractère qui n'a jamais été des plus patients.

Nous étions arrivés à l'hôtellerie ; après nous être restaurés, je me tenais debout à la fenêtre, contemplant le déclin du jour et me demandant à quelle heure il serait convenable de gagner mon lit, lorsque mon ami entra d'un air empressé et s'avançant vers moi :

— Cher Monsieur, s'écria-t-il, j'espère que votre garde-robe est en bon état, car je suis résolu à tenir sur-le-champ ma promesse et à vous emmener à un souper pour lequel j'ai reçu une invitation. Je suis très désireux de vous voir m'y accompagner, car nous y rencontrerons plusieurs personnes que vous devez apprendre à connaître.

J'avais naturellement toutes sortes d'excuses à mon service ; il n'en aurait accepté qu'une seule que je ne pouvais ni ne voulais donner. Je m'étais procuré un habillement fort convenable et même élégant dont j'étais assez fier et qui, après avoir été endossé par moi avec le manteau assorti, fut déclaré par M. Darrell tout à fait propre pour l'occasion.

— Il ne vous manque plus qu'une canne élégante que je peux vous fournir moi-même. Venez, appelons les chaises à porteurs et partons, car il se fait déjà tard.

Notre hôte, ce soir-là, était M. Jermyn, un gentilhomme de grande réputation à la Cour et qui nous régala magnifiquement au Newspaing Garden. Afin de me mettre tout à fait à l'aise et d'empêcher que je me sentisse étranger dans cette société, il me fit un

accueil particulièrement courtois. Il me plaça à sa gauche, Darrell étant de l'autre côté, tandis qu'en face de moi était assis le comte de Carford, un bel homme de trente à trente-deux ans. M. Darrell m'indiqua parmi les convives plusieurs personnes dont les noms m'étaient connus, tels que le spirituel Lord Rochester et l'ambassadeur français, M. de Cominges, gentilhomme d'un extérieur imposant. Cependant ceux-ci étant placés à l'autre bout de la table, je ne fis pas connaissance avec eux et me contentai d'écouter la conversation de mes voisins, plaçant un mot lorsqu'il me semblait venir à propos et ne révélait pas une ignorance dont j'avais conscience et qui m'était très pénible. Il me semble que Lord Carford à qui je n'avais pas été formellement présenté (tous cependant causaient les uns avec les autres, sans cérémonie), recevait mes observations avec une hauteur et une réserve très marquée ; mais comme Darrell me dit à l'oreille, d'un ton de bonne humeur, qu'il était grand seigneur et s'en faisait accroire plus encore, j'y attachai peu d'importance, pensant que la meilleure vengeance serait de lui donner une leçon de courtoisie. Lord Carford, étant un peu échauffé par ce qu'il avait bu, commença tout à coup à se déchaîner en paroles contre le roi avec une vivacité et un sans-gêne qui montraient avec la dernière évidence qu'il souffrait d'une récente blessure à son amour-propre. Notre hôte se mit à le railler avec si peu de retenue et de délicatesse, qu'il laissa échapper la cause de son grief; il ne demandait pas mieux que d'ouvrir son cœur.

— Ni le rang, ni l'amitié, ni les services rendus ne sont suffisants pour gagner la faveur du roi, s'écria-t-il en frappant sur la table. tout va aux femmes, elles n'ont qu'à demander pour obtenir. J'avais prié le roi de me donner, pour un de mes cousins, une place dans les gardes du corps qui se trouvait vacante; il me la promet, par le ciel ! Sur ces entrefaites survint Nell qui la voulait pour un de ses amis ; Nell l'obtient pour son ami et moi... je retourne à vide !

Je tressaillis en l'entendant parler des gardes du corps et restai assis très inquiet; Darrell lui-même paraissait mal à l'aise et s'empressa de changer de sujet de conversation, mais M. Jermyn ne voulut pas l'écouter.

— Quel est l'heureux.... l'heureux nouveau venu qui est l'ami de Mistress Nell? demanda-t-il en souriant.

— Quelque lourdaud de la province, répliqua le comte, on dit qu'il s'appelle Dale.

Mon cœur battait avec force, mais je crois que je paraissais assez calme, lorsque me penchant sur la table, je dis :

— Votre Seigneurie a été mal informée. J'ai de bonnes raisons pour le dire.

— Vos raisons peuvent être bonnes, mais elles ne sont pas évidentes, répliqua Lord Carford en me regardant dans le blanc des yeux.

— J'ai reçu moi-même un brevet d'officier dans les gardes du corps, mon nom est Dale, dis-je en m'efforçant de montrer un certain sang-froid, car je sentais la main de Darrell sur mon bras.

— Par ma foi, vous êtes donc l'heureux mortel, ricana Carford, je vous félicite de votre...

Taisez-vous, taisez-vous, Carford, interposa M. Jermyn.

— ... de votre marraine, continua Carford.

— Vous êtes mal informé, Monseigneur, répétai-je avec violence, bien qu'une grande frayeur se fût maintenant emparée de moi ; car je savais qui était Nell.

— Pardieu, Monsieur, je ne suis pas mal informé, dit-il.

— Pardieu, Monseigneur, répétai-je, bien que je n'eusse pas l'habitude de jurer, pardieu, monseigneur, vous l'êtes.

Nos voix s'élevaient stridentes et irritées, dans le silence général chacun s'était tu pour nous écouter. La figure de Carford s'empourpra quand je lui lançai ainsi un démenti en face et avec d'autant plus de violence que je commençais à soupçonner la vérité de ce qu'il disait. Je repris vivement l'attaque.

— Or donc, Mylord, je vous prierai de confesser votre erreur et de retirer ce que vous avez dit.

Il éclata de rire.

— Si je n'étais pas honteux d'accepter une faveur d'une pareille main, je n'aurais pas honte de reconnaître l'avoir reçue.

Je me levai de mon siège et le saluai gravement. Tout le monde comprit mon intention, mais lui, voulant être insolent, ne se leva pas pour me rendre mon salut, il resta assis à sa place, un sourire de dédain aux lèvres.

— Vous semblez ne pas me comprendre, Mylord, lui dis-je, peut-être ceci vous aiguisera-t-il l'esprit ; et d'un mouvement rapide, je lui lançai à la figure la serviette que l'on m'avait apportée après la viande. Il se leva assez vivement cette fois, ainsi que toute la compagnie. Darrell me prit par le bras et me tint d'une main ferme. Jermyn était à côté de Carford. Je me rendais à peine

compte de ce qui se passait, tant j'avais été bouleversé par cette querelle inattendue et plus encore par l'idée que les paroles de Carford m'avaient mise en tête. Je vis que Jermyn s'était avancé et que Darrell, lâchant mon bras, s'était approché et causait avec lui. Lord Carford s'était rassis et moi appuyé sur le dossier de ma chaise, j'attendais. Darrell ne tarda pas à revenir auprès de moi.

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rentrer chez vous, dit-il à voix basse, je vais tout arranger. La rencontre doit avoir lieu demain matin.

Je secouai la tête, j'avais repris tout mon calme et mon sang-froid. J'adressai un léger salut à Carford, un autre très profond à mon hôte et à la compagnie, et je me dirigeai vers la porte. Comme j'en franchissais le seuil, j'entendis que la conversation avait repris. Je montai dans la chaise qui m'attendait et je rentrai à l'hôtellerie comme hébété. Ce qui absorbait toutes mes facultés, ce n était ni la querelle même et ni la rencontre qui en devait être la suite (c'est à peine si ma pensée s'y arrêtait un instant), mais la révélation qui venait de m'être faite. J'en doutais encore, je ne voulais pas le croire. D'où venait donc cette histoire, si elle était fausse ? Elle semblait, hélas, ne s'adapter que trop bien à ce qui m'était arrivé et éclairait bien des points restés inexplicables jusqu'à présent. Il y avait à peine quatre ans que je m'étais séparé de Cydaria et je sentis cette nuit-là, que, si ce que Carford disait était vrai, je recevrais la pointe de son épée dans le cœur sans la moindre crainte.

N'ayant, comme vous pouvez aisément le deviner, guère envie de dormir, je me rendis dans la salle à manger de l'auberge et demandai une bouteille de vin. La chambre était vide ; il n'y avait là qu'un gaillard efflanqué, très grossièrement vêtu, assis à une table et lisant un livre. Il ne buvait rien et lorsqu'on m'eut apporté du vin et que je demandai par politesse un second verre et l'invitai à se joindre à moi, il secoua la tête d'un air morose. Il ferma son livre (je m'aperçus alors que c'était une Bible) et fixa sur moi son regard scrutateur. L'apparence de cet individu était bizarre, sa figure longue et énergique et ses cheveux (il ne portait pas perruque) pendaient tout droit en touffes raides; j'en conclus qu'il était un puritain et ne fus pas étonné de l'entendre maudire les malheurs de nos temps et menacer la criminelle cité du jugement divin.

— Nous avons eu la peste et le feu, s'écria-t-il, cependant le mal n'est pas chassé, la débauche s'étale et l'on abuse de la longanimité de Dieu !

Tout ceci me paraissait fort ennuyeux, aussi dégustai-je mon vin sans dire un mot. J'avais assez de sujets de préoccupation sans m'inquiéter des pécheurs de la ville de Londres.

— La papauté et ses vives superstitions lèvent de nouveau la tête, continua-t-il, et les hommes de Dieu sont persécutés.

— Ces mêmes hommes de Dieu, lui dis-je, ont déjà eu leur tour, monsieur; il me semble qu'on leur rend simplement aujourd'hui la monnaie de leurs pièces. — Cet individu m'agaçait un peu par ses monotones malédictions.

— Le temps du Seigneur est proche, contiuua-t-il, et tous les hommes verront le résultat de sa colère ; car on le verra jusque dans les palais.

— Si j'étais vous, répliquai-je sèchement, je ne parlerais pas ainsi devant un étranger: cela pourrait être dangereux.

Il examina ma figure, un instant, très attentivement, puis, se penchant vers moi :

— Vous êtes jeune et avez l'air honnête, dit-il d'un ton très ardent, je vous en avertis pendant qu'il est temps encore ; combattez pour le Seigneur et non dans le rang de ses ennemis. En vérité, le temps approche.

J'avais déjà rencontré beaucoup de ces fous, le pays en regorgeait ; c'étaient soit des soldats débandés de la République, soit des pasteurs qui avaient perdu leurs bénéfices. Cet individu paraissait avoir le timbre encore plus fêlé qu'aucun de ceux que j'avais vus. Cependant je dois avouer qu'il y avait une large mesure de vérité, sinon de charité dans la manière dont il parlait de la cour du roi qu'il attaquait avec une grande vigueur de rhétorique et un sincère quoique ridicule étalage de piété.

— Vous avez peut-être raison, Monsieur...

— Mon nom est Phinéas Fate.

—Vous avez peut-être raison, ami Phinéas, dis-je en bâillant, mais je n'y peux rien. Allez prêcher devant le roi.

— On prêchera au roi en termes qu'il sera obligé d'écouter, répliqua-t-il en fronçant les sourcils, mais le temps n'est pas encore venu.

— Le temps est venu de gagner nos lits, dis-je en souriant, logez-vous ici?

— Oui, pour cette nuit; demain je prêche dans cette ville.

— Je crains alors que vous ne couchiez dans un endroit moins agréable.

Je lui souhaitai une bonne nuit et je me détournai pour m'en aller lorsqu'il courut après moi, en criant : « Souvenez-vous-en, Monsieur, le temps est court. » Je crois que je n'aurais pu me débarrasser de lui, si Darrell n'était survenu à ce moment-là. Je fus surpris de voir que tous deux semblaient se connaître. Darrell éclata d'un rire méprisant.

— Encore, maître Fate, s'écria-t-il, pourquoi n'avez-vous pas encore abandonné à son sort cette cité maudite?

— Elle attend son sort, répondit le méthodiste sévèrement, comme les gens de votre superstition attendent le leur.

— Ma superstition veille à ses propres affaires, répondit Darrell avec un haussement d'épaules; puis, s'apercevant que j'étais étonné, il ajouta :

— M. Fate n'est pas content de moi parce que j'appartiens à l'ancienne religion.

— Vraiment! m'écriai-je, je ne savais pas que vous fussiez un... que vous fussiez de l'ancienne Église. — Je me souvins alors avec confusion d'une remarque étourdie que j'avais laissé échapper pendant notre voyage.

— Oui, dit-il simplement.

— Oui, s'écria Fate, et votre maître aussi, n'est-ce pas?

La figure de Darrell prit une expression dure et froide.

— Faites attention, Monsieur, à ce que vous dites de Lord Arlington. Vous savez parfaitement qu'il n'appartient pas à la foi romaine, et qu'il est un adhérent convaincu de l'Église établie.

— Vraiment? s'écria Fate avec un ricanement non dissimulé.

— Allons! C'est assez! tonna Darrell dans un accès de colère subit. J'ai beaucoup de choses à dire à mon ami et je serais bien aise d'être laissé seul avec lui.

Fate n'y fit aucune objection et, prenant sa Bible, il se retira d'un air sombre.

— Peste soit de l'animal, dit Darrell, on le verra suspendu par les talons avant qu'il soit longtemps. Eh bien! tout est décidé pour votre duel avec Lord Carford.

Ce n'était pas de cela que je désirais parler. Je vins près de lui, m'assis à la table et mettant une main sur son épaule :

— Est-ce vrai ? demandai-je simplement.

Il fixa sur moi un regard très bienveillant.

— C'est vrai, fit il doucement ; je l'ai deviné dès que vous avez parlé de Cydaria, car c'est le rôle dans lequel elle a d'abord conquis la faveur de la ville ; ce nom ajouté à votre description de sa personne ne me laissait pas l'ombre d'un doute. J'espérais cependant que ce que je craignais n'était pas ou, tout au moins, que la chose pourrait rester secrète. Il semble que l'impudente donzelle n'en a pas fait mystère. Vous voilà embarqué dans une affaire avec une fine lame.

— Que m'importe la querelle ! commençai-je.

— Hé, elle est plus grave pour vous que vous ne vous l'imaginez. Lord Carford est le gentilhomme dont je vous ai parlé, lorsque je vous ai dit que Mistress Quinton avait un noble soupirant. Il est très avant dans sa faveur et plus encore dans celle de son père. Une querelle avec lui et pour une pareille cause ne vous fera pas de bien aux yeux de Lord Quinton.

Il semblait que toutes les Furies s'étaient conjurées pour me tourmenter. Je désirais néanmoins en savoir plus long sur Cydaria car, même à ce moment-là, je pouvais à peine croire ce que Darrell venait de me dire. Je m'assis et j'écoutai ce qu'il pouvait me dire d'elle ; ce n'était guère que ce que la révélation de son nom m'avait fait deviner ; ce nom devenu familier ; hélas ! dans tout le pays pour avoir été raillé dans les ballades, avoir traîné dans toutes les conversations et jusque dans les violentes querelles qui touchaient aux destinées mêmes de la nation ; car, à cette époque étrange où le monde semblait transformé en une comédie diabolique, les grandes nations, que dis je, les saintes Églises elles-mêmes luttaient les unes contre les autres sous le masque d'une actrice ou sous les couleurs d'une femme du monde. J'espère qu'en ce cas là, la fin justifiait les moyens, car ils avaient bien besoin de cette justification finale. Castlemaine et Nell Gwyn ! qui d'entre nous n'avait lu des anecdotes sur elles ou commméré plus ou moins sur leur compte ? Notre pasteur lui-même ne parlait de Nell qu'avec indulgence parce qu'elle était protestante ; de graves théologiens lui pardonnaient à demi ses péchés à cause de ses railleries si franches à l'adresse de la Castlemaine où l'esprit le disputait à l'impudence ; Lady Castlemaine était suspecte de pencher du côté de Rome et de chercher à entrainer le roi dans le giron de la vieille Église. J'avais aussi pour Nell des trésors d'indul-

gence, car, sauf le bon Darrell, je détestais les Papistes plus que n'importe quoi au monde, sauf peut être les puritains ; oui, je lui aurais tout pardonné et j'aurais admiré sa jolie figure et ri de ses séduisantes minauderies. En arrivant à Londres j'y étais déjà disposé, car je n'étais pas plus collet monté que la plupart des jeunes gens, mais je ne me doutais pas alors que Nell Gwyn me touchât de si près. Pouvais-je oublier ma cruelle humiliation, mon cœur meurtri, mon amour blessé et la honte qui m'avait brûlé les joues ? Je pouvais lui pardonner d'être ce qu'elle était, mais non d'avoir été une fois ma Cydaria.

— Allons, il faut vous battre, dit Darrell, bien que ce ne soit pas une querelle dont vous puissiez être fier.

Il me serra la main très affectueusement avec un soupir qui prouvait son amitié.

— Oui, je dois me battre, dis je, et ensuite, après cela... si je puis dire après... il faut que j'aille à Whitehall.

— Pour recevoir votre brevet ?

— Pour le refuser, Monsieur Darrell, répondis-je avec un soupçon de hauteur, vous ne supposez pas que je puisse le garder, sachant d'où il me vient.

Il me serra de nouveau la main avec un sourire presque tendre.

— Vous êtes un provincial. Il n'y a pas un homme sur dix dans ce pays qui chercherait querelle pour une pareille vétille.

— Oui, je suis un provincial, dis-je. C'est en province que j'ai connu Cydaria.

CHAPITRE V

ON ME DÉFEND D'OUBLIER

Il faut avouer que pour un jeune homme désireux, comme moi, de paraître sérieux et rangé et non bravache et débauché, il était difficile de débuter d'une manière plus malencontreuse dans la vie. Peu m'importait de commencer par un duel, mais ce duel-ci, pour une telle cause, au nom d'une pareille personne (car j'avais l'air de me battre pour une femme dont la réputation ne pouvait être défendue), allait me couvrir de ridicule aux yeux des gens de plaisir et me rendre odieux à tous les hommes les plus honorables de la ville. Je ne cessai cette nuit là de rouler dans ma

tête ces tristes pensées et le désespoir se serait emparé de moi si je n'avais espéré me faire absoudre jusqu'à un certain point par la démarche que j'avais résolu d'entreprendre. J'étais décidé à renoncer à l'avantage inespéré que la faveur du Roi m'avait offert et à faire mon chemin par moi-même, sans profiter de l'appui illicite qui m'avait procuré une situation imméritée. Cependant, malgré mon chagrin et mes vertueuses résolutions, je me pris à me demander comment Cydaria avait pu se souvenir de moi ; je ne jurerais pas que cette pensée me laissât tout à fait insensible ; un jeune homme dont la vanité n'en aurait pas été agréablement chatouillée eût été plus austère ou plus indifférent que je ne l'étais à cette époque. Je fis néanmoins sur le moment des vœux de renoncement dont je ne dirai qu'une chose, c'est que, tout en ne manquant pas d'une certaine noblesse, ils étaient, selon toute probabilité, bien inutiles. Que pourrait-elle maintenant, que voudrait-elle être pour moi, cette Cydaria ? Elle avait affaire à bien plus gros gibier ; c'était par amitié qu'elle m'avait jeté cette miette de souvenir et elle se sentait sans doute quitte envers moi, ou bien trouvait qu'elle m'avait amplement dédommagé de la blessure faite à mon cœur, de mes illusions perdues.

C'est par une belle et fraîche matinée de printemps que nous allâmes, M. Darrell et moi, au lieu du rendez-vous ; mon ami avait emporté deux épées. M. Jermyn avait consenti à être le témoin de mon adversaire et je fus bien aise d'apprendre que la rencontre se limiterait aux deux intéressés et n'entraînerait pas les seconds dans une querelle sans raison. Nous marchions d'un bon pas ; et après avoir traversé Oxford Road à Holborn, nous entrâmes dans des champs derrière Montagu House. Nous étions les premiers au rendez-vous, mais nous n'eûmes pas longtemps à attendre ; trois chaises parurent bientôt avec Lord Carford, son second et un chirurgien. Les porteurs se retirèrent à l'écart après avoir déposé leurs fardeaux et, laissés seuls, nous fîmes nos préparatifs aussi vite que possible. Darrell surtout nous poussait à nous hâter ; il semblait que la rumeur de cette affaire s'était répandue par la ville et il désirait que nous n'eussions pas de spectateurs.

Malgré mon désir d'écrire sans malice et de rendre pleine justice à ceux que j'ai le moins de raisons d'aimer, je dois dire que Lord Carford semblait très violemment irrité contre moi, tandis que je ne ressentais pas la moindre colère à son égard. Il m'avait offensé tout d'abord sans préméditation, car il ne savait pas qui

j'étais, et son insolence dans la suite trouvait son excuse dans la forme péremptoire de ma mise en demeure de retirer ce qu'il avait dit, forme trop cassante pour un homme aussi jeune et sans expérience comme moi. L'honneur m'obligeait à me battre, mais rien ne me forçait à haïr et je désirais vivement que nous en réchappions tous deux, aussi légèrement blessés que les lois de l'honneur le permettent. Son humeur était bien différente. Il avait été défié, aussi était-il décidé à me peigner la barbe (je dis ceci par métaphore, car de barbe je n'en avais point) et comme il passait pour une assez fine lame, il ne me laisserait certainement pas m'en aller indemne. Un vieux sergent du général Cromwell, demeurant à Norwich, m'avait appris à me servir des fleurets, mais je n'étais pas l'égal de Lord Carford, et je crois que c'est à ma bonne chance et à son état furieux que je dois d'en être sorti à si bon compte. Il fondit sur moi avec une telle impétuosité, que du commencement jusqu'à la fin de cette affaire, je ne fus occupé qu'à me tenir sur la défensive, non sans succès tout d'abord, car j'entendis M. Jermyn dire : « Eh! il maintient bien sa position! » Lord Carford fit une feinte très habile, puis se précipita sur moi avec violence; je sentis une douleur aiguë au bras gauche, près de l'épaule et, en une minute, la manche de ma chemise fut toute rouge. Les témoins se jetèrent entre nous et Darrell me saisit à la taille.

— Je suis bien aise que le résultat n'ait pas été pire, murmurai-je à son oreille, en souriant; puis je me sentis tout étourdi et la prairie me sembla tourner autour de moi. Je perdis connaissance, et lorsque je revins à moi, le chirurgien était occupé à bander mon bras, tandis que les trois gentilshommes causaient un peu à l'écart. Mes jambes tremblaient sous moi, et j'étais sans doute aussi blanc que le linge le plus fin des armoires de ma mère, mais je me sentais très heureux, l'honneur était sauf et j'avais été, pour ainsi dire, baptisé gentilhomme. C'était, du reste, aussi, à ce qu'il me semble, ce que pensait M. Jermyn, car, lorsqu'après le pansement on m'eût habillé, non sans souffrance, et qu'on m'eût mis le bras dans une écharpe de soie, il s'approcha du chirurgien et sollicita de lui l'autorisation de m'emmener déjeuner. Cette requête fut accordée à la condition expresse que je m'abstiendrais de toute nourriture échauffante et de liqueurs fortes. Nous partîmes ensemble, moi ayant peine à dissimuler la surprise qu'excitait dans mon cerveau de provincial la découverte que mon adversaire se proposait d'être de la partie. Arrivés à une taverne, dans Drury

Lane, nous eûmes ensemble un très agréable repas, égayé par les anecdotes de M. Jermyn, qui, malgré sa petite taille et sa tournure disgracieuse, semblait avoir une haute opinion de lui-même, et nous contait ses bonnes fortunes et ses exploits sur le pré. Pendant tout ce temps, Lord Carford me traitait avec une courtoisie évidente, et j'étais embarrassé de découvrir la raison de ce changement d'humeur, quand je m'aperçus que Darrell lui avait fait part de ma résolution de rendre au roi le brevet qu'il m'avait accordé. A mesure que nous nous sentions plus à l'aise l'un avec l'autre, Monseigneur fit plus directement allusion à l'affaire et déclara que ma conduite montrait un sentiment élevé de l'honneur, et il me pria de permettre à son propre chirurgien de me visiter quotidiennement jusqu'à complète guérison de ma plaie. Sa politesse très marquée et les témoignages d'amitié des autres convives me mirent de meilleure humeur que je ne l'avais été depuis la découverte de la veille au soir; et, lorsque, vers onze heures, notre repas fut achevé, j'étais presque réconcilié avec la vie. Néanmoins nous ne tardâmes guère à redevenir ennemis. Carford et moi, et à croiser le fer avec non moins d'ardeur sur un champ de bataille tout différent.

Darrell me conseilla de rentrer tout droit à l'hôtellerie, d'y rester tranquille jusqu'au soir et de remettre ma visite à Whitehall au jour suivant de peur que ce trop grand effort me donnât un accès de fièvre. Pour obéir à son conseil, je me mis à remonter tout doucement Drury Lane en me dirigeant vers Covent Garden. Lord Carford et M. Jermyn étaient allés à un combat de coqs auquel le roi devait assister. Je partis donc seul et comme je marchais sans difficulté, je pus prêter toute mon attention au mou, vement et au brouhaha de la ville. Je me disais (et je le pense encore) qu'il n'y a pas dans le monde entier d'endroit comme Londres pour un homme de loisir. Où trouve-t-on ailleurs pareils sujets d'observation, pareils spectacles, toujours divers pour le plaisir des yeux? C'est très bien de regarder couler un fleuve et de contempler de hautes montagnes comme celles que j'ai vues plus tard en Italie, mais les montagnes ne changent pas de place et le fleuve suit toujours, du même mouvement, uniforme son cours habituel; cela suffit peut-être au vieillard, mais pour le jeune homme, rien ne vaut la reine des cités.

Telles étaient mes pensées en flânant dans Londres, ou, tout au moins, telles étaient les pensées que je devais avoir, car en racon-

tant sa jeunesse, il est difficile de ne pas appliquer parfois à ce âge doré les réflexions moroses de l'âge mûr. Peut-être, après tout, ne pensais-je à rien du tout, sauf que cet homme qui passait là-bas était un beau gaillard, cette jeune fille plus loin, une jolie luronne, que mon habit m'allait bien et que ma blessure me donnait un air intéressant. Je fus soudain interrompu dans mes méditations par la vue d'une foule amassée dans la ruelle près de la taverne du Coq et du Pâté ; là une soixantaine d'hommes et de femmes, portefaix, bouquetières et autres gens de la même classe, auxquels se mêlaient quelques personnes comme il faut, entouraient un homme qui déclamait un discours quelconque ou un sermon avec une grande véhémence. Je m'approchai et regardai par pure curiosité ; quel ne fut pas mon amusement en découvrant que le prédicateur n'était autre que mon ami Phinéas Fate, avec lequel j'avais eu une conversation le soir précédent. Il semblait s'être mis à l'œuvre sans délai, afin que, si Londres restait indifférente à ses péchés, la faute n'en fût pas à M. Fate. Il était lancé dans un discours qui n'épargnait ni les grands, ni les petits. Si le riche régnait en maître à la Cour, que dire de Drury Lane ? Si la Castlemaine méritait le surnom que Fate lui donnait sans scrupule (car il parlait librement de tout le monde et s'inquiétait peu des termes de courtoisie) n'était-il pas applicable aux femmes qui l'entouraient ? En quoi différaient-elles de ces grandes dames, si ce n'est qu'elles ne se mettaient pas à si haut prix ? En quoi le cédaient elles à Eléonore Gwynn, sinon en audace ? Phinéas Fate lança le nom de Nell avec violence, comme représentant le comble de l'impudeur ; je tressaillis des pieds à la tête en l'entendant traiter de la sorte. Chose étrange, l'auditoire sembla éprouver la même sensation que moi. Jusque-là les assistants avaient écouté avec patience et bonne humeur, clignant de l'œil les uns aux autres, riant lorsque le doigt du prédicateur montrait leur voisin et haussant les épaules d'un air indifférent lorsqu'il se tournait vers les rieurs. Le bon peuple de Londres supporte patiemment les injures ; on peut dire à peu près tout ce que l'on veut, pourvu qu'on le laisse agir à sa guise et il supporte avec un étonnant sang-froid d'être accusé d'iniquité tant qu'on ne l'oblige pas à se bien conduire. Il est maintenant ce qu'il était alors, quoique bien des événements aient modifié le pays et les mœurs et tel il restera, malgré les transformations futures.

La mention du nom d'Eléonore Gwynn changea les dispositions

des auditeurs. L'ami Phinéas s'aperçut de l'effet qu'il avait produit, mais se trompa sur son véritable sens. Il crut y voir un encouragement et lâcha la bride à sa langue d'une manière outrageante, il larda de tels brocards l'infortunée en butte à ses censures que mes oreilles en tintèrent. Je m'avançai rapidement vers le groupe, pour imposer silence au prédicateur, lorsqu'un grand portefaix musculeux, à la figure rouge et sale, prit les devants et, se frayant un passage dans les rangs à coups de coude, se planta hardiment en face de Phinéas, et secouant la tête d'un air assez significatif il grommela :

— Tu peux dire ce que tu veux de la Castlemaine et des autres, monsieur le puritain, mais ne touche pas à Nelly.

Un murmure d'approbation courut dans l'auditoire. Ces gens-là connaissaient tous Nelly, la ruelle était son royaume.

— Laisse Nelly tranquille, répéta le portefaix, si tu tiens à tes os, maître.

Phinéas n'était pas un lâche et les menaces ne servaient qu'à enflammer son zèle. Après m'être avancé pour lui fermer la bouche, je me vis obligé de faire mon possible pour sauver sa tête. L'étreinte de son puissant assaillant aurait suffi pour faire craquer et pour briser sa mince ossature, et il me répugnait de penser qu'il pourrait arriver malheur à cet imbécile. Aussi me frayai-je un chemin jusqu'aux deux adversaires. J'arrivai juste au moment où Phinéas, ayant lancé un trait plus acéré contre Nell, le portefaix allait, en raison de son impudence, lui asséner un vigoureux coup de poing. Je saisis le bras du gaillard au moment où il le levait; celui-ci se retourna d'un air furieux et me dit en grondant :

— Vous êtes donc son ami ?

— Non, répondis-je, mais vous allez tuer cet homme.

— Qu'il prenne garde alors à ce qu'il dit. Moi, le tuer ! Oui, certes, cependant je ne demande pas mieux que de l'épargner.

Je me trouvais dans une situation assez difficile, car la sympathie des assistants était toute d'un côté et je pouvais peu de chose pour empêcher la violence. Une fille du peuple dans la foule me rappela mon impuissance en touchant légèrement mon bras blessé :

— Vous avez donc soif de vous battre encore Monsieur ?

— C'est un fou, dis-je, laissez-le tranquille ! Qu'importe ce qu'il dit !

L'ami Phinéas ne prit pas ma défense en bonne part.

— Moi, un fou? vociféra-t-il en frappant du poing sur sa Bible, vous saurez qui est fou lorsque vous serez couchés dans le feu d'enfer et que cette..., — et il se mit de nouveau à invectiver cette pauvre Nell.

Le grand portefaix ne voulut pas en entendre davantage et en m'écartant d'un geste soi-disant plein de douceur, il me fit trébucher contre la poitrine d'une bouquetière avenante et réjouie qui, avec un rire bruyant, me passa ses bras rouges et vigoureux autour de la taille. Il s'avança vers Phinéas et le saisissant par la peau du cou le secoua comme un chat secoue un rat. Je ne sais à quelle autre violence il aurait recouru, si tout à coup une voix ne s'était fait entendre à la fenêtre du « Coq et du Pâté » au-dessus de nos têtes, une voix qui me fit tressaillir des pieds à la tête.

— Bonnes gens, bonnes gens, comment voulez-vous qu'avec ce prêche et ces criailleries une pauvre créature puisse dormir dans cette ruelle? Je vous en prie, allez travailler et si vous n'avez rien à faire, allez boire un coup. Voici de quoi vous le payer. — Et une pluie de petites pièces tomba sur nos têtes, ce qui causa immédiatement une véritable mêlée. Ma bouquetière me lâcha immédiatement pour prendre sa part de cette aubaine. Le portefaix, lui, ne bougeait pas et continuait à tenir ferme le pauvre Phinéas qui semblait un objet mou et flasque entre ses doigts.

Je levai les yeux sur la fenêtre du « Coq et du Pâté » et je la vis. Elle était en train de frotter vivement ses yeux ensommeillés pour leur rendre leur éclat; ses cheveux châtains dorés défaits sur ses épaules, son corsage blanc flottant, ni bien montant, ni bien soigneusement boutonné au cou, montraient qu'elle n'était pas encore habillée. Elle formait un joli tableau, penchée sur la fenêtre, riant doucement et d'une main protégeant ses yeux contre le soleil, tandis que de l'autre, elle faisait un geste de reproche moqueur à Phinéas Fate.

— Fi, monsieur, fi, s'écria-t-elle, tomber sur une pauvre fille qui gagne honorablement son pain, donne aux pauvres et qui est en même temps bonne protestante !

Et s'adressant au portefaix:

— Laisse-le donc aller s'il a encore le souffle ; lâche-le.

— Tu as entendu ce qu'il dit de toi ? insinua le portefaix d'un air maussade.

— Oui, je sais ce que tout le monde dit de moi, répliqua-t-elle d'un ton indifférent, laisse-le donc aller.

Le portefaix lâcha sa prise d'un air morose et Phinéas, se sentant libre, se mit à aspirer l'air à pleins poumons et à se secouer. Une pièce de monnaie tomba avec un cliquetis aux pieds du portefaix; celui-ci la ramassa lestement et se retira d'un pas traînant, non sans avoir lancé à son ennemi un dernier avertissement accompagné d'un juron. C'est seulement alors que les yeux de Nell rencontrèrent les miens qui n'avaient pas cessé de la regarder. Lorsqu'elle m'aperçut sa bouche s'éclaira d'un joyeux sourire et ses yeux brillèrent de surprise et de joie.

— Bonjour! cria-t-elle en joignant les mains, soyez le bienvenu ! Eh quoi ! C'est Simon, mon provincial petit Simon. Montez-donc chez moi, Simon. Non, non, pardon, c'est moi qui descendrai vous trouver. Entrez au salon, Simon, entrez vite ! Je serai en bas dans un instant.

La vision disparut et mes yeux restèrent fixés sur la fenêtre où elle m'était apparue; il fallut la rude voix de Phinéas Fate pour rompre le charme et me secouer de ma torpeur.

— Qui est cette femme ?

— C'est... c'est Mistress Gwyn elle-même, dis-je en balbutiant

— Elle-même! cette femme elle-même ! s'écria-t-il avec vivacité; puis se redressant tout à coup il leva la tête, et ajouta d'un ton solennel :

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Sa volonté est peut-être que ce tison soit arraché du feu.

Avant que j'eusse pu parler ou essayer de l'en empêcher, il traversa rapidement la ruelle et entra dans la taverne; voyant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, je me hâtai de le suivre.

Je me trouvai dans une grande perplexité. La nuit précédente, je m'étais raisonné et reproché ma passion si capricieuse; aussi avais-je pris la résolution de ne jamais revoir Nell. Je lui en avais trop voulu de la honte qu'elle m'avait attirée pour ne pas être confirmé dans ma résolution et j'avais oublié que cette humiliation je la devais en somme à sa générosité envers moi.

Je suivis Phinéas Fate. Ah! quel souvenir net et précis au point d'être capable de susciter la vision de chaque trait, de chaque nuance, de chaque geste de la personne absente, peut être comparé à l'impression directe des yeux qui rendent au portrait décoloré les tons chauds et brillants de la réalité? Tel homme qui s'estimait à l'abri des séductions du souvenir a été subjugé par l'irrésistible magie de la présence réelle. J'avais donc suivi Phinéas Fate,

m'excusant à mes propres yeux en me disant qu'il attaquerait probablement Nell sans ménagement et serait d'une cruelle franchise à son égard; cependant je savais au fond de mon cœur que je le suivais parce que je ne pouvais faire autrement et que, lorsque Nell m'appelait, j'étais attiré vers elle par tous les fibres de mon être.

Je trouvai Phinéas debout, droit comme un bâton dans le parloir de la taverne, tournant rapidement les feuillets de son livre comme s'il y cherchait un passage spécial. Je passai près de lui et m'adossai au mur près de la fenêtre: ainsi nous l'attendîmes tous deux avec impatience, agités par des passions bien différentes.

Elle descendit, vêtue avec une élégance un peu négligée. Elle mit la tête à la porte, le sourire aux lèvres, l'air radieux, sans plus de honte et d'embarras que si notre rencontre en ce lieu était la chose la plus ordinaire du monde. En apercevant Phinéas Fate, elle fit la moue et s'écria :

— Je voulais être seule avec mon Simon, mon cher Simon.

Phinéas saisit la balle au bond avec une joie perverse.

— Seule avec lui? cria t-il. Qu'arrivera-t-il quand vous serez seule avec Dieu?

— Hélas! dit Nell en venant s'asseoir à la table, est-ce que vous n'en avez pas fini? Je croyais que vous aviez dévidé là dehors tout votre chapelet. Oui, je suis très mauvaise, restons-en là.

Il s'avança près de la table, et se plaçant debout en face d'elle, il la montrait du doigt tandis qu'elle restait assise, le menton dans les mains, le regardant d'un air à la fois amusé et craintif : « Vous vivez ouvertement dans le péché, » commença-t-il; mais avant qu'il put en dire davantage, j'étais près de lui :

— Taisez-vous, lui dis-je, qu'est-ce que cela vous fait?

— Oh! laissez-le parler, Simon!

Et Phinéas continua, lui disant toute la vérité et, sans doute, à cause de mon intervention, plus que la vérité. Elle écouta patiemment, se secouant seulement de temps en temps comme pour se débarrasser de quelque chose qui aurait pu se coller à elle. Phinéas se jeta à genoux et se mit à prier avec ferveur, Nell toujours assise et immobile, et moi gauchement planté debout près d'elle. Il acheva sa prière et, se levant de nouveau, il la regarda attentivement. Leurs yeux se rencontrèrent, ceux de Nell étaient pleins de bienveillance, presque d'amitié.

— Enfant, dit Fate en étendant de nouveau la main vers elle, ne

pouvez-vous comprendre? Hélas! votre cœur est endurci! Je prie Christ, notre Seigneur, d'ouvrir vos yeux et de changer votre cœur afin qu'au dernier jour votre âme soit sauvée.

Nell examinait ses ongles roses de la main droite avec une singulière attention.

— Je ne sais pas si je suis une plus grande pécheresse que bien d'autres, dit-elle. Allez prêcher à la Cour, monsieur.

Un soudain accès de fureur s'empara de Phinéas et, cessant de lui parler avec les mêmes ménagements :

— La Parole sera entendue à la Cour, cria-t-il, et cette voix-là sera plus forte que la mienne. La coupe des péchés de ces gens-là est pleine et la mesure de leurs iniquités si grande qu'elle a débordé. Tout ceux qui vivront verront.

— C'est très vraisemblable, répondit Nell, que cette scène commençait à ennuyer visiblement ; — elle ne put étouffer un léger bâillement, et, me regardant de côté, une joyeuse lueur brilla dans ses yeux.

— Qu'arrivera-t-il à mon ami Simon, ici présent?

Phinéas tressaillit et se tourna vers moi ; il paraissait avoir oublié ma présence.

— Ce jeune homme-là, dit-il en me regardant droit dans les yeux, eh bien! sa figure est honnête; s'il choisit bien ses amis, il pourra réussir.

— Je suis de ses amis, répliqua Nell. Je défie qui que ce soit de trouver le courage de donner le démenti à une pareille assurance d'amitié.

— Quant à vous, poursuivit Phinéas, puisse le Seigneur attendrir votre cœur !

— D'aucuns disent qu'il n'est déjà que trop tendre.

— Vous me reverrez, lui répondit-il, — et il s'avança vers la porte. Il me dévisagea encore avant de s'en aller et m'examina très attentivement. Puis il sortit, nous laissant seuls.

Nell poussa un soupir de soulagement, s'étira les bras et les laissa retomber sur la table devant elle, puis elle s'élança vers moi et me saisissant les mains.

— Comment va-t-on là-bas dans ce joli Hatchstead? demanda-t-elle.

Je me reculai et dégageai mes mains.

— Madame, dis-je d'un ton raide, Londres n'est pas Hatchstead et vous n'avez rien de commun avec la personne que j'y ai connue.

— Vraiment ? eh bien ! vous êtes tout à fait comme le gentilhomme que j'y ai connu.

— Mais vous, vous ne ressemblez guère à celle que j'ai rencontrée.

— Je lui ressemble plus que vous ne vous l'imaginez. Allez-vous aussi me faire un sermon ?

— Madame, répondis-je avec une froide politesse, j'ai à vous remercier de votre bon souvenir et de la bienveillance que vous m'avez montrée en voulant me rendre un service. Je puis vous assurer que j'en comprends tout le prix, bien que je ne puisse l'accepter.

— Vous ne pouvez l'accepter ? Quoi ? Vous ne pouvez accepter le brevet !

— Non, Madame, répliquai-je en m'inclinant profondément. — Sa figure prit une expression de dépit enfantin.

— Et votre bras ? Comment avez-vous été blessé ? Vous êtes-vous déjà pris de querelle ?

— Oui, Madame.

— Avec qui et pour quelle raison ?

— Avec Lord Carford. Quant à la raison, je ne veux pas vous en ennuyer.

— Je désire la connaître.

— Mylord avait dit que mistress Gwyn m'avait obtenu ce brevet.

— C'était vrai.

— Sans doute, je me suis tout de même battu en duel.

— Pourquoi, puisque c'était vrai?

Je ne répondis pas. Elle alla de nouveau s'asseoir près de la table et me regarda avec une expression où je crus lire du chagrin et de l'étonnement.

— Je croyais que cela vous ferait plaisir, Simon, dit-elle avec un regard caressant et qui paraissait timide.

— Jamais je n'ai été aussi fier que le jour où je l'ai reçu, ni aussi heureux, je crois, sauf peut-être quand vous et moi nous nous promenions ensemble dans le parc du Manoir.

— Mais Simon, vous serez bien aise de l'avoir quand même : c'est moi qui l'ai obtenu pour vous.

— Je ne le garderai pas, je vais demain à Whitehall pour le rendre.

Elle se leva vivement, une lueur de colère brillait dans ses yeux.

— Le rendre? Est-ce vrai? Et cela, parce qu'il vient de moi?

Je ne pus de nouveau que m'incliner, ce que je fis avec le plus de dignité possible, mais je n'avais aucun goût pour le rôle qui m'était échu. Dure contrainte, pour un homme étant auprès d'elle, que d'avoir à la réprimander!

— Eh bien! Je voudrais ne m'être jamais souvenu de vous, dit-elle d'un ton de reproche.

— Vraiment, Madame, je voudrais aussi avoir oublié.

— C'est bien ce que vous avez fait, sans cela vous ne me traiteriez pas ainsi.

— C'est parce que je me souviens que je suis dur pour vous, madame. Comment aurais-je pu oublier?

— Vous ne m'aviez donc pas oubliée, dit-elle en s'avançant plus près de moi. Non, en vérité, je crois que vous ne m'aviez pas oubliée. Écoutez, Simon.

Elle resta immobile, sa figure tout près de la mienne, ses lèvres entr'ouvertes par un sourire joyeux et malicieux tout à la fois.

— Écoutez, Simon, vous n'aviez pas oublié et vous n'oublierez jamais.

— C'est très vraisemblable, dis-je simplement, et je pris mon chapeau sur la table.

— Comment se porte Mistress Barbara? demanda tout à coup Nell.

— Je ne lui ai pas encore rendu mes devoirs, répondis-je.

— Vraiment! oh! alors je me sens honorée, bien que notre rencontre ait eu lieu un peu par hasard. Ah! Simon! je voudrais être en colère contre vous; mais comment puis-je être en colère? Je ne puis jamais être en colère. Par exemple, dit-elle en se rapprochant encore et en souriant à faire damner un saint, je ne me suis jamais fâchée, pas même lorsque vous m'avez donné un baiser, Simon.

Ce n'est pas à moi de dire quelle réponse elle attendait à ce discours. Je me contentai de la saluer de nouveau.

— Vous allez garder votre brevet, Simon, chuchota-t-elle en se tenant sur la pointe des pieds comme si elle voulait me parler à l'oreille.

— Je ne le peux pas, répondis-je en m'inclinant encore, — sans garder malheureusement cet air impassible que je m'étais efforcé de conserver. J'aperçus comme un éclair de triomphe dans ses yeux; ce ne fut qu'un éclair. Elle redevint bientôt pensive et

s'éloigna de moi. Je fis un pas vers la porte, mais une main posée sur mon bras m'arrêta :

— Simon, dit Nell, avez-vous de doux souvenirs de Hatchstead?

— Dieu me pardonne, répondis-je d'un air confus, plus doux que mon espoir d'entrer au Paradis.

Elle me regarda un instant d'un air grave, puis poussant un profond soupir :

— J'aurais voulu que vous ne reveniez pas à Londres et que vous restiez avec vos souvenirs. Ils se rapportaient à moi?

— A Cydaria.

— Ah ! à Cydaria, répéta-t-elle avec un léger sourire.

Puis elle éclata d'un rire bruyant et joyeux et, retirant sa main, elle me laissa aller, me criant encore :

— Non, vous ne m'oublierez pas, Simon. Non, vous ne m'oublierez pas.

Je la quittai ainsi à la porte de la taverne : il me semblait en descendant Drury-Lane que ma cervelle tournoyait et tourbillonnait dans ma tête.

CHAPITRE VI

UNE INVITATION A LA COUR

Je passai le reste de ce jour dans mon auberge pour me conformer à l'avis du chirurgien et, le matin suivant, comme ma blessure se cicatrisait bien et que je ne ressentais aucune fièvre, je me rendis au nouveau logement de M. Darrell, près du Temple où il avait très courtoisement mis deux chambres à ma disposition. Une fois installé, j'engageai à mon service un domestique nommé Jonas Wall et je me préparai à me rendre à Whitehall comme la lettre du roi me l'ordonnait. Je ne vis pas M. Darrell ; il était sorti avant mon arrivée, laissant à ma disposition son serviteur Robert. Celui-ci me remit de sa part un message disant qu'il était retenu par ses occupations auprès du secrétaire et me priait d'excuser son absence. Cependant, grâce à l'arrivée de Lord Quinton, je n'eus pas à me rendre seul à Whitehall ce qui, sans doute, m'eût beaucoup troublé, mais il m'était difficile aussi de surmonter le sentiment de respect craintif qui m'avait été inculqué depuis l'enfance pour mon visiteur, aussi éprouvai-je vis-à-vis de lui un malaise

que ses questions sévères sur mes faits et gestes ne firent qu'augmenter. Je me hâtai de lui dire ma résolution de me défaire du brevet qui m'avait été accordé. Ces nouvelles modifièrent si complètement son humeur qu'il passa d'un ton de froide réprimande à une cordialité vraiment excessive ; il m'exprima son plaisir de pouvoir me louer hautement d'un scrupule aussi honorable que rare (il avait ajouté cette épithète avec un léger haussement d'épaules). Il me raconta aussi d'un ton de bonne humeur et en se moquant de lui-même comment sa colère n'avait fait que croître à mesure que de nouveaux détails sur moi parvenaient à ses oreilles. Dans son désir de faire amende honorable, il offrit de m'accompagner à Whitehall et me proposa de monter dans son carrosse pour aller jusqu'au Mall, puis de nous rendre de là à pied au palais. J'acceptai son offre avec reconnaissance ; cela m'épargnait de trahir une ignorance dont j'étais honteux et me donnait du courage pour la tâche que j'avais devant moi.

Nous nous mîmes donc en route et Lord Quinton saisit la première occasion pour faire allusion à Mistress Nell et me suggérer d'une manière assez claire, sinon tout à fait directe, que je ferais sagement, en renonçant au brevet qu'elle avait obtenu pour moi, de renoncer aussi à la voir. Je ne doutai pas qu'il n'eût raison, mais j'évitai de lui faire aucune promesse qui pût me lier vis-à-vis de lui.

Lord Quinton, voyant que je ne voulais pas être pressé de questions, poussa un léger soupir et passa à un autre sujet de conversation. Il commença un long discours sur l'état du royaume ; si j'avais fait plus attention à ce qu'il disait, j'aurais évité bien des embarras dans la suite; mais, préoccupé comme je l'étais d'écarquiller les yeux pour mieux voir ce qui m'entourait, je ne lui prêtai qu'une attention de simple politesse et je ne saisis que très imparfaitement ses inquiétudes au sujet des intrigues de notre Cour avec le roi de France et de la visite de la sœur du roi Charles II, Mme d'Orléans, qui faisait à la ville le sujet de toutes les conversations. Mylord, bien qu'ardent royaliste, haïssait également les Français et les Papistes et était très chagriné de l'apparente inclination du roi à les favoriser. Pendant qu'il parlait, je hochais de temps en temps la tête d'un avis d'assentiment, mais au fond, je ne pensais qu'à une chose. Quand Lord Quinton me permettra-t-il de rendre mes devoirs à Milady? et Mistress Barbara était elle contente que l'épée de Lord Carford n'eût fait que de me traverser le bras sans me blesser plus grièvement?

Nous arrivâmes ainsi au Mall où nous descendîmes de carrosse et lord Quinton, passant son bras au mien, se mit à marcher à petit pas. J'étais enchanté d'être vu ainsi dans sa société, car bien qu'il ne fût pas à Londres un personnage aussi important qu'à Hatchstead, il jouissait d'une assez grande réputation et avait vraiment l'air d'un grand seigneur. Nous avions déjà fait un bout de chemin, causant amicalement de sujets plus frivoles, quand j'aperçus à distance un groupe de trois gentilshommes qu'accompagnait un petit garçon richement habillé. Ils étaient suivis à peu de distance de cinq ou six autres gentilhommes parmi lesquels je reconnus immédiatement mon ami Darrell. Il faut croire que ses fonctions de secrétaire d'État lui laissaient des loisirs. A mesure que le premier groupe avançait, je remarquai que tous les passants se découvraient, mais même sans cela, j'eusse deviné que le roi en faisait partie. Ses traits m'étaient familiers, mais il me parut plus basané que je ne m'y serais attendu d'après les descriptions qu'on m'avaient faites de son teint extrêmement foncé. Il avait dans sa manière d'être une grâce aisée qui ne manquait pas de dignité et, comme son apparence me séduisait, je me mis à l'étudier avec un tel intérêt, qu'en m'approchant, j'oubliai d'ôter mon chapeau. Au bout d'un instant, il sembla nous remarquer et fit signe de la main à Mylord, qui s'avança seul, me laissant étudier à loisir le roi et ses compagnons.

Je ne tardai pas à reconnaître l'un d'eux dont la belle prestance, les manières hautaines, les habits luxueux révélaient le fameux duc de Buckingham qui se vantait d'être plus magnifique que le roi lui-même. Ce gentilhomme causait sur un ton de badinage avec le petit garçon qui lui répondait avec promptitude et vivacité. Quant au troisième personnage du groupe que le duc semblait traiter avec indifférence, je me creusais en vain la tête pour le reconnaître. Ses traits n'étaient remarquables que par leur expression calme et digne, il avait un maintien plein de courtoisie et de bonne grâce, son léger sourire toujours aimable était un peu trop rigide et il montrait une déférence et une urbanité presque excessive à l'égard de son maître. Son visage était défiguré par une mouche ou un emplâtre collé en travers du nez comme pour cacher quelque blessure ou cicatrice.

Après quelques minutes d'attente embarrassante, Mylord se retourna et me fit signe d'approcher. J'obéis, le chapeau à la main, avec beaucoup d'appréhension. Le fait même d'être présenté

au roi était déjà assez troublant, combien plus dans cette occasion où Mylord avait problablement annoncé à Sa Majesté que je déclinais l'offre du brevet parce que je désapprouvais les raisons qui me l'avaient fait accorder.

Mes craintes se confirmèrent en approchant. Le roi souriait avec dédain, Buckingham riait à gorge déployée et le gentilhomme à l'emplâtre me considérait avec une curiosité très vive et très marquée.

Mylord avait l'air bienveillant, mais indécis, d'un homme qui plaide pour un autre sans grand espoir de réussir. Il y eut un moment de complet silence pendant lequel j'invoquai un tremblement de terre ou quelque convulsion de la nature qui me sortirait d'embarras. Le roi ne semblait guère pressé de me rendre ce service ; il prit un air grave et semblait mécontent; on le vit même froncer les sourcils, puis un sourire presque involontaire se joua sur ses lèvres. Je ne sais comment la chose aurait fini si un brusque éclat de rire du duc de Buckingham n'avait déridé le roi, bien qu'il ne semblât goûter qu'à moitié cette plaisanterie.

— Ainsi, Monsieur, dit en s'adressant à moi le roi qui avait repris son sérieux, vous ne désirez pas accepter ce brevet et combattre mes ennemis ?

— Je suis prêt à donner ma vie pour Votre Majesté, répondis-je timidement, mais non sans chaleur.

— Cependant vous êtes sur le point de demander la permission d'y renoncer. Pourquoi, Monsieur ?

Je restai muet; il m'était impossible de lui donner la raison de mon refus.

— Il est toujours utile d'avoir l'aide d'une femme, observa le roi, l'histoire nous le prouve depuis la création. Voyez Adam.

— Ève était sa femme, Sire, interrompit le duc.

— Je n'ai jamais entendu parler de la cérémonie. Mais, en admettant qu'elle fût sa femme, où est la différence ?

— Hé! cela en fait une très grande et de bien des manières, ricana Buckingham, — et il lança un regard significatif que je ne saisis pas au moment même, sur le petit garçon qui se tenait près d'eux et dont la jolie figure respirait l'ennui.

Le roi rit d'un air indifférent et appelant l'enfant :

— Charles, viens ici.

Je devinai que cet enfant devait être le fils du roi, connu plus tard sous le nom de comte de Plymouth et je compris alors la signification du regard de Buckingham.

— Charles, demanda le roi, que penses-tu des femmes?

Le joli enfant le regarda un instant:

— Elles sont bien ennuyeuses, répondit-il.

— Pourquoi, Charles ? demanda gravement le roi.

— Il faut qu'elles touchent à tout.

— C'est vrai, Charles, elles ne laissent pas même les hommes tranquilles.

— Tantôt c'est ceci, tantôt cela, Sire; elles demandent un cordon, une jarretière, un nœud de ruban.

— En effet, ou un titre, ou une bourse, ou un brevet, répliqua le roi. Veux-tu que nous n'ayons plus rien à faire avec elles ?

— Oh ! oui, plus rien, Sire, je vous en prie, s'écria le petit garçon.

— Il semble, Monsieur Dale, dit le roi en se retournant, que Charles, ici présent, vous et moi, sommes du même avis sur les femmes. Si le ciel nous écoutait, il n'y en aurait plus dans le monde.

Il semblait m'examiner avec une certaine attention, bien que je dusse faire piteuse figure. Lord Quinton vint à la rescousse, s'étendant sur mon dévouement à la personne de Sa Majesté et sur mon impatience de la servir de n'importe quelle manière, sauf dans la position que mes scrupules m'empêchaient d'accepter, comme il avait eu la hardiesse d'en informer le roi.

— M. Dale ne m'a pas exprimé lui-même aucune de ces belles raisons, remarqua le roi.

Ce ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus qui agissent le plus, argua Mylord.

— Alors ce gentilhomme qui ne dit mot est prêt à faire n'importe quoi? — Le roi se retourna vers celui de ses compagnons qui portait l'emplâtre et n'avait pas encore parlé:

— Mylord Arlington, il me semble que nous pourrions rendre à M. Dale sa liberté.

— C'est mon avis, répondit Arlington.

Je fixai sur lui un regard curieux, car il était le patron de Darrell.

— Je ne veux pas avoir des serviteurs qui ne m'aiment pas continua le roi.

— Ni des sujets non plus, ajouta Buckingham avec un malicieux sourire.

— Je ne suis malheureusement pas aussi libre dans le choix de mes ministres, dit Charles II, et, se tournant vers moi : — Il m'est pénible, Monsieur, dit-il d'un ton froid, d'attribuer

votre conduite à un manque d'affection et de fidélité à mon égard. Je serai heureux que vous me prouviez que je n'ai pas tort de me montrer indulgent.

En disant ces mots, il s'inclina légèrement et continua son chemin. Je saluai jusqu'à terre, si honteux et si confus, que je ne trouvai pas un mot à dire.

Il me semblait que j'étais perdu sans espoir de pardon, puisque ma fortune dépendait de la faveur du roi.

Je me trouvai de nouveau tout à fait seul ; car, Charles II, désireux probablement de montrer que j'étais seul à avoir encouru son déplaisir, s'était arrêté de nouveau pour parler à Mylord.

A mon grand étonnement, Arlington se précipita vers moi.

— Allons, Monsieur, me dit-il, d'un ton de bonne humeur, il n'y a pas de quoi vous désespérer ; le roi est un peu vexé, mais son ressentiment dure peu, et je vous dirai même qu'il était très désireux de vous voir.

— Le roi désirait me voir ! m'écriai-je.

— Eh ! oui ! Il avait beaucoup entendu parler de vous.

Il me lança un coup d'œil, et ses lèvres se contractèrent. J'eus la discrétion de ne pas lui demander une explication plus complète.

— Je suis heureux de vous rencontrer, continua-t-il en reprenant son sérieux, mon ami Darrell m'a chanté vos louanges. Il y a bien des manières de servir le roi.

— Je serais bien heureux d'en trouver une seule, Mylord, répondis-je.

— Il se peut que je vous en trouve une si vous êtes disposé à l'accepter.

— Je vous en serais bien humblement et profondément reconnaissant.

— Bah ! quand je donne, je demande quelque chose en retour, dit-il.

Et il ajouta b usquement:

— Je suppose que vous êtes bon anglican, M. Dale ?

— Oui, Mylord, moi et toute ma famille.

— Bon, bon ! De nos jours, notre Église a beaucoup d'ennemis ; elle est menacée de plus d'un côté.

Je me contentai de m'incliner; du moment que le secrétaire d'État me parlait de sujets aussi graves, je n'avais qu'à me taire et non à discuter avec lui.

— Oui, nous sommes très menacés, dit-il. Eh bien! Monsieur Dale, j'espère que nous nous rencontrerons encore. Vous demeurez chez M. Darrell, n'est-ce pas ? Vous entendrez parler de moi.

Et il s'éloigna en coupant court à mes remerciments par un amical signe de la main.

Le Roi, à mon grand étonnement, se retourna tout à coup et m'appela :

— Monsieur Dale, on joue la comédie demain soir, en mon palais, faites-moi, je vous prie, le plaisir d'y assister.

Je m'inclinai presque jusqu'à terre, pouvant à peine en croire mes oreilles.

— Nous tâcherons de vous trouver une femme laide et un honnête homme entre qui vous placer.

Le roi dit ceci en élevant la voix, pour être entendu non seulement de ceux qui étaient à côté de lui, mais de tous ceux qui le suivaient.

— On mettra facilement la main sur la première, mais le second est, je le crains, presque impossible à trouver, à moins qu'un autre étranger ne vienne à la cour. Adieu, Monsieur Dale.

Et il continua son chemin, souriant d'un air heureux et tenant l'enfant par la main.

A peine le Roi et sa suite s'étaient-ils éloignés, que Darrell accourut vers moi ; et, avant que Mylord eût pu me rejoindre, il me cria :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Le Roi ? Eh bien, il m'a dit...

— Non, non, qu'a dit mon patron ?

Et il indiquait du doigt Arlington qui s'éloignait rapidement avec le roi.

— Il m'a demandé si j'étais bon anglican et m'a dit que j'entendrais parler de lui. Mais, à propos, s'il a tant de sollicitude pour l'Église, comment peut-il supporter votre religion ?

Darrell n'eut pas le temps de répondre, car Lord Quinton lui dit de sa voix grave :

— Bien habile est celui qui peut expliquer la manière de voir de Lord Arlington sur l'Église établie.

Darrell rougit et se tourna avec colère contre l'interrupteur.

— Vous n'avez aucune raison, s'écria-t-il, pour attaquer la fidélité du secrétaire d'État envers l'Église établie.

— Vous n'avez aucune raison non plus, Monsieur, répliqua Lord Quinton, pour le défendre avec tant de vivacité. Allons, laissez-

moi. J'en ai dit tout autant à Lord Arlington lui-même, et il l'a supporté avec plus de patience que vous n'en montrez à son propos.

J'étais assez inquiet de voir mon ancien et mon nouvel ami en tel désaccord, d'autant plus que je n'en saisissais pas la raison; nous ignorions en province que le secrétaire d'État était suspecté de pencher vers le papisme. Comme Darrell ne voulait pas se disputer davantage avec un homme d'un rang et d'un âge supérieurs au sien, il se retira en adressant un salut à Mylord, à moi un signe de tête amical, puis rejoignit les autres gentilshommes qui suivaient le Roi et ses intimes.

— Vous vous en êtes très bien tiré avec Sa Majesté, Simon, dit Mylord en reprenant mon bras. Vous l'avez fait rire et Elle ne considère jamais comme ennemi celui qui lui a rendu ce service. Que vous a donc dit Arlington?

Quand je répétai les paroles du secrétaire, la figure de Lord Quinton s'assombrit, mais il me tapota amicalement le bras.

— Vous vous êtes conduit honorablement et avec sagesse en cette occasion-ci, mon garçon. J'aurai, dorénavant, confiance en vous. Il y a toutefois bien des personnes qui ne croient à la sincérité de Lord Arlington ni comme Anglais, ni comme fidèle de l'Église établie.

— Cependant, m'écriai-je, Lord Arlington, en agissant ainsi, n'obéit-il pas aux ordres du Roi ?

Mylord me regarda bien en face et répondit d'une voix ferme :

— Je crois que vous avez raison, Simon.

Puis, bien qu'il en eût assez dit, il continua :

— Allons, il n'est pas nécessaire que vous deveniez tout de suite trop vieux et trop prudent. Puisque vous avez vu le Roi, ne soyez pas trop impatient d'avancer vos affaires à Whitehall. Retournons à notre carrosse et rentrons chez moi, car, non seulement vous y trouverez Mylady, mais aussi Barbara, qui est aujourd'hui en congé de son service à la cour, et elle sera heureuse de renouveler connaissance avec vous.

Quels que soient les appréhensions et les embarras qu'entraînent une entrevue avec une belle demoiselle, et quels que puissent être son déplaisir et son dédain, il vaut encore mieux affronter ce danger que de faire pire en l'évitant. Bien des jeunes gens ont fait comme moi cette expérience. Je me rendis donc avec Mylord à son élégante maison dans Southampton-Square, et je me trouvai baisant la main de Lady Quinton, incertain encore sur la manière

dont je traiterais Mistress Barbara ou, chose plus importante encore, comment je me laisserais traiter par elle.

L'incertitude ne dura pas longtemps. Après quelques minutes de conversation avec Lady Quinton, qui se montra bonne et aimable, Barbara entra dans le salon par la porte du fond, suivie de Lord Carford. Il avait un air troublé que son calme affecté ne suffisait pas à dissimuler. Barbara avait les joues empourprées et semblait irritée, mais je remarquai moins ce détail que le changement qui s'était opéré en elle depuis quatre ans. Elle était devenue une très belle femme. Grande et mince, d'une grâce hautaine, pleine de distinction, elle avait autant de charme que de dignité. Elle me donna sa main à baiser avec indifférence et plutôt comme reconnaissant en moi un vieil ami que si elle éprouvait le moindre plaisir à me rencontrer. Elle se montra cependant bienveillante à mon égard, ses manières semblèrent indiquer que, sachant tout, elle me plaignait plus qu'elle ne me blâmait. N'étais-je pas très jeune et très ignorant, et tout le monde ne sait-il pas avec quelle facilité, même les jeunes gens honnêtes se laissent prendre aux filets d'une femme rusée? « Une ancienne amie, se disait-elle sans doute, ne doit pas lui tourner le dos à cause d'une folie », et cependant toute allusion à cet incident lui était désagréable.

Lord Quinton, je le crois, lut clairement la pensée de sa fille, et voulant me procurer l'occasion de faire ma paix avec elle, il entama une conversation animée avec Lord Carford et demanda à Barbara de me mener voir, dans l'autre chambre, le portrait que Lely venait de peindre d'après elle. Elle obéit, et, m'ayant amené à l'endroit où il était placé, elle écouta patiemment les remarques que je fis sur le portrait, m'efforçant de leur donner une forme agréable sans tomber dans les compliments banals. Enfin, prenant courage, je lui assurai que je m'étais querellé avec Lord Carford sans savoir le moins du monde qu'il était un ami de sa famille et que, si je l'avais su, j'aurais tout supporté de sa part.

Elle sourit.

— Vous ne lui avez fait d'ailleurs aucun mal.

Et elle jeta à la dérobée un regard sur mon bras en écharpe. Elle ne s'était pas donné la peine de m'en demander des nouvelles.

Un peu piqué de son indifférence, je répondis :

— Non, cela a très bien fini, moi seul ai été blessé, et le digne Lord s'en est tiré sain et sauf.

— Comme le digne Lord était dans son droit, répliqua-t-elle,

nous devons nous en réjouir. Avez-vous suffisamment examiné ce portrait, Monsieur Dale ?

Je ne voulais pas être traité si légèrement.

— Si vous me considérez comme ayant été dans mon tort, j'ai agi depuis de façon à me réhabiliter, dis-je, ne doutant pas un instant qu'elle ne fût au courant de l'affaire du brevet.

— Je ne comprends pas, dit-elle, en me lançant un rapide coup d'œil, qu'avez-vous fait?

Étonné d'apprendre qu'elle n'en avait pas été informée, je m'écriai :

— J'ai obtenu du Roi la permission de refuser la faveur qu'il voulait me faire.

Elle rougit légèrement.

— Mylord ne vous en a-t-il rien dit? demandai-je.

— Je ne l'ai pas vu seul ces derniers jours.

Mais elle avait vu Carford en tête à tête, et cela peu d'instants auparavant. Il était étrange que lui, qui avait connu mon intention et l'avait si hautement approuvée, ne lui en eût pas dit un mot. Je la regardai dans le blanc des yeux; elle comprit, je crois, ma pensée, car elle jeta un coup d'œil de côté et dit d'un air visiblement embarrassé :

— Retournons-nous au salon ?

— Vous n'en avez donc pas parlé avec Lord Carford ? demandai-je.

Elle hésita un instant, puis répondit comme à regret et malgré elle :

— Oui ; mais il ne m'a rien dit de cela. Racontez-moi tout.

Je lui racontai simplement en quelques mots ce que j'avais fait.

— Lord Carford n'en a rien dit, remarqua-t-elle lorsque j'eus fini ; puis elle ajouta :

— Si vous n'acceptez pas la faveur, je suppose tout au moins que vous avez adressé vos remerciements à qui de droit.

— J'étais tout interdit devant le Roi et les paroles m'ont manqué, dis-je avec un sourire un peu honteux.

— Ce n'est pas du Roi que je veux parler, répondit Barbara.

Ce fut à mon tour de rougir, je n'étais pas depuis assez longtemps à Londres pour en avoir perdu l'habitude.

— Je l'aime, murmurai-je.

Barbara me fit tout à coup une révérence et me dit d'un ton amer :

— Je vous félicite, Monsieur, de votre connaissance.

Lorsqu'un homme est seul avec une femme il n'aime pas généralement l'arrivée d'un importun, cependant je me sentis tout heureux de voir apparaître Lord Carford dans l'encadrement de la porte.

Il s'avanca vers nous, mais Barbara lui cria avant qu'il eût parlé :

— Mylord, M. Dale me donne une nouvelle qui vous intéressera.

— Vraiment, Madame, laquelle ?

— Eh bien, il a demandé au Roi la permission de rendre son brevet. Cela ne vous étonne-t-il pas ?

Il nous regarda tous deux alternativement. Il se trouvait pris, car je savais qu'il connaissait parfaitement mon intention.

Il se recueillit un instant avant de répondre à Mistress Barbara.

— Oui, je le savais, dit-il, et je me suis permis d'applaudir à la résolution de M. Dale ; mais il ne m'est pas venu à l'esprit d'en parler.

— C'est étrange, répondit-elle, quand nous déplorions ensemble tout à l'heure que M. Dale eût obtenu son brevet par de tels moyens.

Elle le regarda fixement et ses lèvres frémirent de dédain. Il y eut une pause.

— Je l'aurais certainement mentionné si nous n'avions pas passé à un autre sujet, dit-il enfin, d'un ton assez maussade.

Puis changeant de ton :

— Ne voulez-vous pas nous rejoindre ?

— Je suis très bien ici.

Il attendit un moment, salua, et nous quitta, les sourcils froncés, tout disposé, autant que je pus en juger, à me chercher une autre querelle, si je lui en avais donné l'occasion. Mais comme je ne désirais pas avoir à faire face à une autre affaire avant d'être guéri du résultat de ma première, je me contins jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— Je suis étonné qu'il ne vous en ait rien dit.

Hélas ! quelle imprudence ! La colère de Barbara contre Carford se déversa sur moi.

— Vraiment ! pourquoi l'aurait-il fait ? s'écria-t-elle. Le monde entier ne s'occupe pas constamment de vous et de vos affaires, Monsieur Dale.

— Cependant vous étiez irritée qu'il n'en eût rien dit.

— Moi, irritée ! Non, certes ! répliqua Barbara avec hauteur.

Je ne pouvais la comprendre, elle avait semblé furieuse contre lui, puis maintenant que je faisais allusion à sa colère, elle se tournait contre moi. Je commençais à croire que le petit Charles, le Roi et moi avions raison d'être du même avis au sujet des femmes.

— Dites-moi comment elle est, cette chère amie, dit Barbara brusquement. Je ne l'ai jamais vue.

Je fus sur le point de crier : « Oui, vous la connaissez ! » mais je ne formulai pas ma pensée. Barbara l'avait vue dans le parc de Hatchstead, plus d'une fois, et s'était sentie plus d'une fois offensée de ce qu'elle voyait. Il est parfois sage de dissimuler, je commençais à l'apprendre. Sa colère eût redoublé si elle avait appris que Cydaria était Nell, et Nell, Cydaria. Pourquoi le saurait-elle ? Pourquoi ma propre bouche me trahirait-elle et ajouterait-elle mes péchés passés à l'offense que je venais de lui faire ? Mylord ne lui avait pas dit que Nell était Cydaria. Pourquoi parlerais-je lorsque Lord Quinton s'était tu ? Je ne voulais pas non plus lui dire le rôle de Cydaria dans ma vie.

— Vous ne l'avez pas vue ? demandai-je.

— Non, je voudrais savoir comment elle est.

Étrange injonction et cependant cet ordre se trouvait d'accord avec mon propre désir. Je commençai d'abord à faire une insipide nomenclature de ses traits et de sa carnation.

Puis, à mesure que je me souvenais, ma voix devenait plus vibrante et lorsque que Barbara se mit à sourire dédaigneusement comme pour dire : « Qu'est-ce que cela pour faire perdre la tête aux hommes, il n'y a rien là de si merveilleux ! » je devins de plus en plus véhément et je dépeignis Nell avec tout l'art possible. J'avais commencé à la décrire avec une intention malicieuse ; puis, emporté par mon imagination, j'en vins à oublier que j'avais une auditrice, quand tout à coup je m'arrêtai en tressaillant devant les yeux de Barbara fixés sur les miens tandis qu'elle restait immobile devant moi. Mon exaltation s'apaisa et ma confusion fit disparaître mon enthousiasme.

— Vous m'avez demandé de la décrire, dis-je maladroitement. Je ne sais si d'autres voient en elle ce que j'y vois, mais telle elle est à mes yeux.

Il y eut un profond silence. Barbara ne rougissait plus, elle semblait, au contraire, plus pâle que d'habitude. Je n'aurais pu dire

pourquoi, mais évidemment je l'avais blessée. La beauté n'est-elle pas jalouse d'ordinaire et qui d'autre qu'un lourdaud s'avise jamais de faire l'éloge d'une jolie femme en présence d'un autre? J'aurais mieux fait de jouer l'hypocrite et de jurer que les traits de Nell n'excusaient en rien ma folie. Mais une fois lancé, je m'entêtai et ne voulus pas retirer un seul mot de ce que j'avais dit. J'étais heureux cependant de ne pas avoir à lui révéler qui était Cydaria. Après un court silence, Barbara fit entendre un petit rire et dit :

— Il n'y a rien d'étonnant à ce que vous ayez été pris, pauvre Simon. Oui, cette créature doit être assez jolie. Retournons-nous auprès de ma mère ?

Ce jour-là, elle ne causa plus avec moi.

(A suivre.) Anthony Hope.

BARTEK LE VAINQUEUR [1]

(Suite et fin.)

VIII

L'incident a pris cependant une tournure grave. Les journaux allemands sont remplis d'articles violents sur les vexations dont est l'objet la pacifique population allemande de la part de cette foule barbare et ignorante poussée par le fanatisme religieux à s'agiter contre le gouvernement. Boëge est devenu un héros. Lui, le modeste maître d'école qui répand l'instruction dans des contrées reculées de l'État, lui, le véritable apôtre de la culture en ces pays de pleine barbarie, il est tombé le premier, victime de cette agitation. Heureusement qu'il a derrière lui cent millions d'Allemands, qui ne permettront pas que...

Bartek ne se doute même pas de l'orage qui s'amoncelle sur sa tête. Il est, au contraire, dans la meilleure disposition d'esprit, certain qu'il est de gagner son procès devant le tribunal. C'est Boëge qui, le premier, a frappé le gamin. C'est Boëge qui, le premier, l'a frappé, lui Bartek. Et puis, tant d'Allemands sont tombés sur lui! Il lui a bien fallu se défendre! Et puis encore, on l'a blessé d'un coup de pierre à la tête! La tête de qui? De lui, dont les ordres du jour de l'armée ont parlé tant de fois! De lui, qui a « gagné » la bataille de Gravelotte, qui a causé avec Steinmetz en personne! De lui, qui a tant de décorations!

Il n'entre pas dans sa tête que les Allemands peuvent ignorer cela, commettre envers lui une iniquité, de même qu'il ne peut comprendre comment Boëge peut prédire aux Poghnebiniens que les Allemands les fouleront aux pieds parce qu'eux, Poghnebiniens, ont si bien battu les Français quand l'occasion s'en est présentée. Quant à ce qui le concerne, il est parfaitement certain que

(1) Voir *La Lecture*, page 19, 112, 205.

la justice et le gouvernement se mettront de son côté. Là, au tribunal, on saura qui il est, ce qu'il a fait à la guerre. Enfin, Steinmetz lui-même prendra sa défense! Qu'on ne l'oublie pas : à cause de cette guerre, Bartek s'est appauvri, s'est endetté. C'est bien le moins qu'on lui rende justice.

Cependant, les gendarmes sont venus le chercher. Redoutant une opposition énergique, ils sont venus à cinq, le fusil chargé. Mais ils se sont trompés. Bartek n'a aucune envie de résister à la loi. On lui montre une charrette où il s'assied.

Mais Magda, elle, se désespère et ne fait que répéter :

— Et, en quoi avais-tu besoin de battre les Français?... La voilà, ta récompense, la voilà, mon pauvre!

— Assez, sotte! réplique Bartek, et il sourit gaiement à tous les passants.

— Je leur montrerai qui est l'offensé! crie-t-il du haut de la charrette. Et, chamarré de ses décorations, c'est en triomphateur qu'il se rend au tribunal.

Mais le tribunal ne se montre pas trop bienveillant envers lui. Il admet seulement des circonstances atténuantes. Bartek est condamné à trois mois de prison et à une indemnité de cent cinquante marks au profit de Boëge et des autres colons allemands « en butte aux voies de fait du prévenu. »

« Mais le misérable, — dit la *Posener Zeitung* dans le compte-rendu de l'affaire, — non-seulement n'a montré aucun repentir après le prononcé du jugement, mais encore il a vomi des injures si grossières à l'adresse du tribunal et s'est mis à rappeler avec tant de cynisme les prétendus services qu'il a rendus à l'État, qu'on doit s'étonner de ce que M. le Procureur n'a pas requis sur ce nouveau chef d'offense contre le tribunal et l'honneur du nom allemand... »

Cependant, Bartek eut, en prison, tout le loisir de se remémorer ses hauts faits à Gravelotte, à Sedan et sous Paris.

Toutefois, il serait injuste de ne pas mentionner que la conduite du sieur Boëge fut également publiquement blâmée. Oh! oui, oui.

Par une matinée pluvieuse, au Reischtag, un député polonais démontra très éloquemment les changements considérables survenus à Posen dans l'attitude des Allemands vis-à-vis des Polonais; il fit ressortir la nécessité de penser davantage aux intérêts des habitants de la principauté de Posnanie, afin de les récompenser de la vaillance que les leurs ont montrée et de ce qu'ils ont eu à

souffrir de la guerre. Enfin, il insista sur ce que Herr Boëge avait abusé de ses fonctions d'instituteur, en infligeant des châtiments corporels aux enfants polonais, en traitant les écoliers de « cochons polonais », et en affirmant qu'après la guerre victorieuse, la population émigrée foulerait aux pieds les aborigènes.

Mais, tandis que parlait le député polonais, la pluie tombait à seaux et comme, en de pareils jours, la somnolence gagne tout le monde, les conservateurs bâillaient, ainsi que les nationaux libéraux ; de même bâillaient les socialistes et le centre, car alors, il n'était pas encore question du *Kulturkampf*.

Après avoir écouté ces « récriminations polonaises », le Reischtag passa donc à l'ordre du jour.

Bartek resta ainsi en prison, ou plutôt à l'infirmerie, car le coup de pierre avait fait rouvrir la blessure qu'il avait reçue à la guerre.

Quand il n'avait pas la fièvre, il ne cessait de réfléchir, tel le dindon qui creva de trop de réflexion. Bartek, il est vrai, n'en creva pas, mais il n'arriva pas davantage à conclure.

Pourtant, aux instants que la science dénomme « *Lucida intervalla*, la pensée que peut-être il aurait pu ne pas tant « cogner sur les Français », lui passait par la tête.

Quant à Magda, elle était dans une cruelle situation. Il lui fallait payer l'amende imposée par le tribunal, et où la prendre ? Le curé lui avait promis de lui venir en aide ; mais il se trouva qu'il n'avait pas même quarante marks dans sa caisse. Poghnebina était une paroisse pauvre et le vieux curé ne savait pas où passait son argent. Le pan Iarzynski était absent ; on disait qu'il était allé se fiancer à une riche panna de la Pologne russe.

Magda ne savait que faire. Demander un délai ? Il n'y fallait pas songer. Vendre le cheval, les vaches ? Mais, c'était la période la plus chaude avant la moisson et ces travaux demandaient aussi de l'argent.

La femme se tordait les mains de désespoir. Elle adressa une requête pour solliciter la grâce de Bartek, en considération de ses services. Mais elle ne reçut pas de réponse. Cependant, l'échéance approchait et, comme conséquence, la vente de tous les biens.

Magda ne cessait de prier et se rappelait avec amertume le temps passé où ils pouvaient à peu près se tirer d'affaire, quand, l'hiver, Bartek travaillait à la fabrique.

Elle essaya d'emprunter à des parents ; mais ceux-ci n'avaient rien non plus. La guerre s'était fait sentir au détriment de tous.

Elle n'osait point aller chez Just, car elle lui devait déjà et, de plus, ne lui payait pas ses intérêts.

Mais, un jour, celui-ci vint de lui-même à l'improviste. A bout de forces, désespérée, Magda s'était assise, une après-midi, sur le seuil de sa maison, incapable de rien faire. Elle regardait voltiger dans l'air des mouches dorées et pensait :

« Sont-elles heureuses de voltiger ainsi et de n'avoir rien à payer à personne ! »

Par moments, ses lèvres pâlies laissaient échapper un profond soupir ou un gémissement : Oh ! Seigneur Dieu ! Mon Dieu !

Tout à coup s'encadra dans la porte cochère le nez de Herr Just, sous lequel fumait sa pipe de porcelaine. Magda pâlit ?

— *Morgen!* — fit Just.

— Comment vous portez-vous, pan Just ?

— Et mon argent ?

— Ah ! mon cher pan Just ! Ayez un peu de patience. Que puis-je faire, pauvre que je suis ? Mon mari est en prison et il me faut payer l'amende pour lui. Je ne sais plus où donner de la tête. J'aimerais mieux mourir que d'être torturée ainsi de jour en jour. Attendez encore un peu, mon cher pan Just !

Elle fondit en larmes et se pencha pour baiser la main rouge de Herr Just.

— Quand notre pan reviendra, j'emprunterai chez lui et je vous paierai.

— Et l'amende, avec quoi la paierez-vous ?

— Est-ce que je sais ?... Je vendrai une vache.

— Voulez-vous que je vous prête encore ?

— Ah ! que le bon Dieu vous bénisse ! Bien que luthérien, vous êtes un brave homme. C'est vrai, ce que je dis. Si tous les Allemands étaient comme vous, les hommes les béniraient.

— Mais, je ne vous le donnerai pas sans intérêts.

— Je sais, je sais.

— Alors, souscrivez-moi une hypothèque sur tout.

— C'est bien, mon cher pan Just ! Que le Seigneur Dieu vous le rende !

— Nous irons en ville et on dressera l'acte.

En effet, ils furent à la ville, où l'acte fut établi. Mais auparavant, Magda avait consulté le curé. Or, que pouvait lui conseiller celui-ci. Il trouvait bien que l'échéance était trop courte, les

intérêts trop élevés et il regrettait fort l'absence du pan Jarzynski, qui bien certainement lui fût venu en aide.

Mais Magda ne pouvait attendre le retour du châtelain, car d'ici là tout son bien serait vendu, et elle dut accepter les conditions de Just. Elle lui emprunta trois cents marks, le double de l'amende que son mari devait payer, car elle avait aussi besoin d'argent pour le ménage.

Etant donnée l'importance de l'acte, Bartek devait le contresigner. Magda se rendit donc à la prison, où elle trouva le vainqueur tout à fait abattu et malade. Il avait adressé une requête où il signalait toutes les misères qu'il avait à supporter, mais on n'en avait tenu aucun compte. Les articles de la *Posener Zeitung* avaient influencé les juges dans un sens défavorable pour Bartek. En effet, le gouvernement ne devait-il pas étendre sa protection sur la paisible population allemande qui, pendant la dernière guerre, s'était si bien sacrifiée sur l'autel de la patrie ? La requête de Bartek fut donc à bon droit écartée. Il ne fallait pas non plus s'étonner que cela l'eût jeté dans le désespoir.

— Eh bien ! maintenant, c'est la fin, — dit-il à sa femme.

— C'est la fin, — répéta-t-elle.

Bartek demeura un certain temps rêveur.

— On me persécute, maintenant ; on me persécute diablement ! — fit-il à la fin.

— Et le maître d'école persécute Franck, — fit Magda. — Je suis allé chez lui pour l'attendrir. Alors, il s'est moqué de moi. Les Allemands sont maintenant les maîtres à Poghnebina. Ils ne craignent plus personne.

— C'est vrai, qu'ils sont les plus forts..., — dit tristement Bartek.

— Eh bien ! je ne suis qu'une simple femme ; mais je te dirai que Dieu est plus fort encore.

— Notre consolation n'est qu'en lui, — ajouta Bartek.

Il se tut, puis demanda :

— Eh bien, et Just ?

— Si Dieu nous donne une bonne récolte, peut-être pourrons-nous acquitter ? Peut-être aussi que le pan nous viendra en aide, bien qu'il doive lui-même aux Prussiens. Déjà, avant la guerre, on disait qu'il serait obligé de vendre Poghnebina, à moins qu'un riche mariage ne le tire d'affaire.

— Reviendra-t-il bientôt ?

— Qui sait ? On dit au château qu'il arrivera bientôt avec sa jeune femme. Ah ! les Allemands le serreront de près. Ils sont partout, comme de la vermine ! Où qu'on regarde, il y en a : à la campagne, à la ville. Ils sont toujours là pour nos péchés. Et aucun salut de nulle part.

— Peut-être vas-tu inventer quelque chose ? Tu es une femme de ressource.

— Mais que pourrai-je faire ? quoi ? N'est-ce pas par besoin que j'ai emprunté de l'argent à Just ? A vrai dire, maintenant notre chaumière et toute notre terre, tout cela est à lui. Just est meilleur que les autres Allemands, mais, avant tout, il tient à son intérêt et ne le laissera pas échapper. Je ne suis pas une sotte ; je sais bien pourquoi il m'a fourré l'argent dans la main. Mais que faire ? que faire ?

Magda se lamentait.

— Parle-donc, toi, forte tête ! Toi qui as su si bien battre les Français ! Que feras-tu quand tu n'auras plus rien à manger, ni où reposer ta tête ?

Le vainqueur de Gravelotte se prit la tête à deux mains :

— Oh ! Jésus, Jésus !

Magda avait bon cœur. Le chagrin de Barteck la toucha et elle lui dit vivement :

— Doucement, mon petit mari, doucement ; ne touche pas à ta tête puisque ta blessure n'est pas encore guérie. Dieu nous a donné du grain en abondance : le seigle est si épais que l'envie vous prend d'embrasser la terre ; le froment est aussi bien venu. La terre ne ressemble pas aux Allemands, elle n'abuse pas de toi. Malgré que les champs aient été négligés à cause de ta guerre, tout pousse magnifiquement !

Et la bonne Magda sourit à travers ses larmes.

— La terre n'est pas un Allemand, — répéta-t-elle.

— Magda !... — fit Bartek en la regardant de ses yeux écarquillés. — Magda !

— Eh, quoi ?

— Eh bien, tu es... c'est-à-dire...

Bartek se sentait pour elle une vive reconnaissance, mais il ne savait comment la lui exprimer.

IX

Réellement, Magda valait dix autres femmes. Elle était sévère pour Bartek, mais elle avait pour lui une très vive affection. Dans les moments de colère, comme par exemple lors de la scène de l'auberge, elle lui disait franchement qu'il était un imbécile ; mais devant les autres son avis différait : « Mon Bartek fait semblant d'être un imbécile, mais, en vérité, il est très rusé. »

Or, Bartek n'était pas plus rusé que son cheval et, sans Magda, il ne fût parvenu à diriger ni son ménage, ni absolument rien.

A présent que tout reposait sur elle, elle se mit à courir, à solliciter, à faire des démarches, tant et si bien qu'elle obtint ce dont elle avait besoin. Huit jours après son entrevue avec son mari à l'infirmerie de la prison, elle accourut essoufflée auprès de Bartek, mais cette fois rayonnante et heureuse.

— Comment te portes-tu, Bartek, mon gros lourdaud ? — s'écria-t-elle joyeusement. — Sais-tu que le pan et revenu ? Il s'est marié dans le royaume(1). La jeune dame est rose comme une baie. Elle lui a apporté tant de richesses, oï, oï !...

Le propriétaire de Poghnebina s'était en effet marié et il était arrivé avec sa jeune femme, effectivement en possession de « beaucoup de richesses ».

— Eh bien, et qu'est-ce que cela fait ? — demanda Bartek.

— Tais-toi, nigaud ! — fit Magda. — Ah que je suis essoufflée, seigneur Dieu !... Alors, je suis allée saluer la dame. Je regarde et je vois venir à moi comme un reine, toute jeune, une vraie petite fleur, belle comme une aurore.... Ouf ! qu'il fait chaud ! que je suis essoufflée !...

Magda essuya de son tablier son front en sueur et, un instant après, reprit d'un voix entrecoupée :

— Elle avait une petite robe bleu ciel... Je me suis jetée à ses pieds et elle m'a tendu la main... Je l'ai baisée, une main petite comme celle d'un enfant !... Une belle dame, comme une image sainte, et bonne, et qui comprend notre chagrin : alors, je me mis à la prier de nous venir en aide... Que Dieu lui conserve bonne

(1) Les Polonais continuent à nommer la partie de la Pologne appartenant à la Russie : le royaume de Pologne, où se trouve l'ancienne capitale Varsovie, pour distinguer ces provinces russes du duché de Posen appartenant à la Prusse, et de la Galicie appartenant à l'Autriche.

santé!... Et elle me répond : « Je ferai ce que je pourrai! » Et elle a une voix que, quand elle dit quelque chose, le cœur vous fond. Alors, je me mis à lui raconter combien les paysans de Poghnebina sont malheureux, et elle me répondit : « Ce n'est pas seulement à Poghnebina! »..... Alors, je fondis en larmes et la dame aussi. Le pan vint, et la voyant pleurer, il se mit à lui baiser les yeux, les lèvres. Les pans ne sont pas comme vous autres! Et elle lui dit : « Fais ce que tu pourras pour cette femme. » — Et il dit : « Je ferai tout ce que tu désireras. » Que la sainte Vierge la bénisse, ma baie dorée, et ses enfants. Le pan dit aussitôt : « C'est fort mal à vous de vous être fourrés dans les griffes de l'Allemand; mais je vous viendrai en aide et je paierai pour vous à Just. »

Bartek se gratta la nuque.

— Mais le pan lui-même est entre les griffes des Allemands.

— Mais, qu'est-ce que ça fait ? C'est que la dame est riche! Ils pourraient acheter maintenant tous les Allemands de Poghnebina; aussi, le pan peut ce qu'il veut. « Les élections vont avoir lieu bientôt, — m'a dit le pan; — alors, prenez garde, que personne de vous ne vote pour les Allemands. Quant à moi je paierai Just et je rabattrai le caquet à Boëge. » Contente, la dame l'embrassa. Puis le pan me questionna sur toi et me dit qu'il parlerait de toi au médecin et que le médecin écrirait une attestation que tu ne peux pas rester en prison. « Si, — dit-il, — on ne l'élargit pas tout à fait, eh bien! eh bien! il fera son temps de prison en hiver, tandis que maintenant on a besoin de lui pour les travaux des champs. Entends-tu ? Le pan était allé hier à la ville et aujourd'hui le médecin est venu à Poghnebina, sur l'invitation du pan. Le médecin n'est pas Allemand; et il te fera le certificat. L'hiver, tu seras en prison comme un roi et on t'engraissera pour rien; maintenant tu reviendras à la maison et tu paieras Just. Et si, en automne, nous ne pouvons pas tout rendre au pan, je demanderai à la dame un nouveau délai... Comprends-tu ?

— Il n'y a pas à dire, c'est une bonne dame! — fit Bartek ragaillardi.

— Jette-toi à ses pieds, jette-toi, te dis-je, sinon je t'arracherai ton toupet jaune. Pourvu que Dieu nous donne une bonne récolte! Eh bien! vois-tu d'où le salut nous vient ? Est-ce des Allemands ? T'ont-ils donné un liard pour tes stupides médailles, hein ? On t'a donné sur la gueule, voilà tout. Tu te jetteras aux pieds de la dame, que je te dis.

— Tiens, pourquoi ne m'y jetterais-je pas ? — répond Bartek d'un air décidé.

La destinée semblait de nouveau sourire au vainqueur.

Quelques jours après, on l'informa qu'en raison de son état de santé il était autorisé à rentrer chez lui jusqu'à l'hiver.

Mais, auparavant, le *Landrath* lui ordonna de se présenter à son bureau. Bartek y pénétra tout tremblant. Le même paysan qui naguère, le fusil à la main, prenait drapeaux et canons, craignait à présent comme la mort tout uniforme. Au fond de son cœur était née la conviction irraisonnée qu'on le persécutait, qu'une puissance hostile et méchante l'accablait et que, s'il cherchait à s'y opposer, il serait brisé par elle.

A présent, il se tenait devant le Landrath comme jadis devant Steinmetz, la poitrine bombée, la main sur la couture du pantalon, et n'osant pas souffler. Il y avait là plusieurs officiers. La guerre et la discipline militaire se dressèrent devant lui. Les officiers le considéraient, à travers leurs binocles d'or, de cet air hautain et méprisant avec lequel tout officier prussien doit regarder un simple soldat et un paysan polonais.

Bartek demeurait immobile, tandis que le Landrath lui parlait sur un ton impérieux. Il n'invitait pas, ne cherchait pas à persuader : il commandait et menaçait.

Le député de l'arrondissement était mort à Berlin et de nouvelles élections allaient avoir lieu.

— *Du polnisches Vieh*, essaie seulement de donner ta voix à M. Jarzynski ; essaie, et tu verras !

Les sourcils de tous les officiers s'étaient froncés avec un pli menaçant. En mâchonnant son cigare, l'un d'eux répéta à la suite du Landrath : « Essaie donc ! » Le vainqueur Bartek n'osait pas respirer.

Enfin, lorsqu'il entendit le tant désiré : « File ! » il fit un demi-tour à gauche et sortit en poussant un soulagement.

On lui avait intimé l'ordre de voter pour Herr Schulberg, du Haut-Abus. Il ne songeait pas à cet ordre et respirait librement, parce que maintenant il retournait à Poghnebina, qu'il pourrait être chez lui pendant la moisson et que le pan avait promis de payer Just.

Au sortir de la ville, il se trouva au milieu d'un vaste espace couvert de blés mûrissants. Les lourds épis se choquaient à d'autres épis, ce qui produisait le bruit le plus cher à une oreille de paysan.

Bartek était encore faible, mais le soleil le réchauffait.

— Ah ! qu'il fait bon vivre ! — songea le soldat tant de fois tourmenté.

Poghnebina était maintenant tout proche.

X

Elections ! Elections ! Mme Marya Jarzynska est tout aux élections. Elle ne pense qu'à cela et ne peut parler d'autre chose.

— Vous êtes un grand politique, Madame, — lui dit un gentilhomme du voisinage, qui baise sa petite main en y collant ses lèvres comme une sangsue.

Le grand politique devient rouge comme une cerise et répond avec un sourire charmeur :

— Oh ! nous faisons de la propagande comme nous pouvons.

— Le pan Joseph sera certainement député, — repart le voisin d'un ton convaincu.

Ce à quoi le grand politique répond :

— Je le voudrais bien, mais il ne s'agit pas seulement de Joseph. Il est des considérations bien plus importantes... (Ici, Madame rougit d'une façon tout à fait impolitique.)

— Un vrai Bismarck, ma foi ! — s'écrie le vieux gentilhomme en baisant de nouveau la petite main. Puis, la conversation s'engage sur la question de la propagande à faire.

Le vieux propriétaire se charge du Bas-Opprimé et de Miserow (le Haut-Opprimé est déjà perdu, il appartient à Herr Schulberg), tandis que Madame s'occupera spécialement de Poghnebina.

Sa tête bouillonne lorsqu'elle songe à l'importance de son rôle. De fait, elle ne perd pas son temps. Tous les jours, on peut la voir parcourir les rues du village, relevant sa jupe d'une main et tenant de l'autre son ombrelle. Elle découvre ses petits pieds qui trottinent eux aussi dans un but politique. Elle entre dans toutes les chaumières et souhaite l'aide de Dieu à tous ceux qui travaillent. Elle visite les malades, attire à elle toute la population, fait distribuer des secours partout où elle le peut. Elle l'eût fait sans motif politique, car elle a bon cœur ; mais, par raison politique, elle le fait plus volontiers encore. Que ne ferait elle pas pour cette politique ?

Elle n'ose avouer à son mari son envie d'assister à une réunion

de paysans. Elle a même composé dans sa petite tête le discours qu'il y faudrait prononcer. Ah! quel discours! Il est vrai que Mme Jarzynska n'oserait pas le prononcer; mais, si elle l'osait, quel effet il produirait!

En revanche, quand arrive la nouvelle que les autorités ont interdit la réunion, le grand politique pleure de rage dans sa chambre, déchire son mouchoir en menus morceaux et, toute la journée, a les yeux rougis par les larmes. C'est en vain que son mari la supplie de ne pas tant se chagriner.

Le lendemain, la propagande à Poghnebina devint plus ardente encore. Maintenant, rien n'était plus capable d'arrêter Mme Jarzynska. Il lui est même arrivé de parler si haut et si irrespectueusement des Allemands, que son mari a dû la retenir. A vrai dire, il n'y avait pour elle aucun danger: les gens l'accueillaient avec joie, lui baisaient les mains, lui souriaient: car elle était si jolie, si rose, que partout où elle entrait, c'était comme un rayon de soleil.

Elle vint visiter à son tour la maison de Bartek, mais Lisek lui barra le passage. Pour faire taire celle ci, Magda lui lança aussitôt une bûche.

— Oh! ma rayonnante dame, ma petite baie d'or, ma toute belle! — s'écria Magda en se penchant pour baiser la main de la visiteuse.

Bartek, suivant les conventions, se jette à ses pieds.

— J'espère, — dit la jeune femme après les premières salutations, — que vous, Bartek, vous donnerez votre voix à mon mari, et non pas à M. Schulberg?

— Oh! ma claire aurore! — s'écria Magda, — mais qui donc donnera sa voix à Schulberg? Qu'il en crève! — Elle baise la main de nouveau. — Ne vous fâchez pas, mais, quand je parle des Allemands, je ne puis retenir ma langue.

— Mon mari m'a promis qu'il paierait Just.

— Que Dieu le bénisse! — fait Magda, se tournant ensuite vers Bartek.

— Eh bien! qu'as-tu à rester là comme un piquet? Il n'a pas la langue bien pendue.

— Vous voterez pour mon mari, n'est-ce pas? — lui demande la châtelaine. — Vous êtes Polonais, nous aussi: marchons donc d'accord.

— Mais, je lui casserais la tête, s'il ne votait pas pour vous! —

s'écrie Magda. — Qu'est-ce que tu as à rester comme un pieu? Allons, bouge!

Bartek baise de nouveau la main de la jeune femme. Il est morne comme la nuit et garde un silence obstiné. Le Landrath est toujours présent dans sa pensée.

***

Le jour des élections est arrivé. Le pan Jarzynski est certain du triomphe. Les propriétaires voisins sont réunis à Poghnebina. Ils reviennent de la ville après avoir voté et maintenant ils attendent le curé, qui doit apporter le résultat des élections. Un dîner suivra, puis, le soir, M. et Mme Jarzynski partiront pour Posen et, de là, pour Berlin.

Quelques villages ont déjà voté la veille et le résultat sera connu aujourd'hui. Les hôtes réunis sont remplis d'espoir. La jeune châtelaine est quelque peu inquiète; néanmoins, elle espère aussi; elle sourit si aimablement, accueille tout le monde avec tant de grâce que, de l'avis général, le pan Jarzynski est un heureux homme d'avoir découvert dans le royaume un pareil trésor.

Mais le trésor ne peut tenir en place, court d'un visiteur à un autre et assure à chacun, pour la centième fois, que « Joseph sera certainement élu ». Car, en réalité, la jeune femme n'est nullement ambitieuse et ce n'est pas uniquement par vanité qu'elle voudrait devenir « Madame la Députée », mais l'idée qu'une haute mission est dévolue à son mari et à elle s'est ancrée dans sa jeune tête. Son cœur bat aussi fort que le jour de son mariage et son charmant visage est tout rayonnant de joie.

En louvoyant adroitement parmi ses hôtes, elle se rapproche de son mari et, espièglement, lui murmure à l'oreille: « Monsieur le Député! »

Il sourit et tous deux sont très heureux. Ils voudraient bien s'embrasser, si la présence de ces étrangers ne les empêchait.

Néanmoins, ils regardent à chaque instant par la vitre, tant les intéresse le résultat des élections. Le député défunt était Polonais et c'est la première fois que les Allemands posent ici leur candidature. Évidemment, la guerre victorieuse leur a donné beaucoup d'audace et, pour cela même, les amis du pan Jarzynski souhaitent plus que jamais le triomphe de leur candidat à eux.

Avant le dîner, quantité de discours de toutes sortes sont prononcés, troublant fort la châtelaine, qui n'en a pas la moindre habitude. Parfois, un doute l'envahit. Si, par hasard, on allait frauder le scrutin? Mais non ; le bureau n'est pas composé que d'Allemands. Les convives les plus expérimentés expliquent à la jeune femme le fonctionnement du scrutin. Elle a déjà entendu cent fois cette explication, mais il la lui faut une cent unième. Voilà : la question est de savoir si la population aura, pour la représenter au Parlement, un défenseur ou un ennemi.

On le saura bientôt, tout de suite même, car sur la route on voit s'élever une colonne de poussière.

— C'est le curé qui arrive! Voici le curé! — s'écrie-t-on dans l'assistance.

La jeune femme pâlit. L'émotion est peinte sur le visage de tous. On est sûr de la victoire ; néanmoins, à la minute suprême, le cœur bat plus fort.

Mais, ce n'est pas le curé. C'est le gérant, qui arrive à cheval de la ville. Peut-être sait-il quelque chose? Il attache son cheval à un poteau et accourt vers la maison. Tous, la maîtresse de la maison en tête, se précipitent vers le perron.

— Y a t-il des nouvelles? Hein ! Y en a-t-il? Le pan Jarzynski est élu, hein? Approche ! Sais-tu quelque chose ? Le résultat est-il connu?

Les questions pleuvent sur le gérant. Pour toute réponse, celui-ci jette en l'air son chapeau.

— Notre pan est élu!

La châtelaine se laisse tomber sur un banc en portant la main à sa poitrine agitée.

— Hurrah! Hurrah! Hurrah! — crient les voisins.

Les domestiques accourent de l'office :

— Hurrah! Enfoncés, les Allemands!

— Et le curé? — demande quelqu'un.

— Il vient à l'instant, — répond le gérant. — Toutes les voix ne sont pas encore comptées.

— Allons dîner! s'écrie M. le Député.

Tous rentrent au salon. Les félicitations deviennent moins bruyantes. Seule, la jeune femme ne peut contenir sa joie et, malgré la présence des étrangers, se jette au cou de son mari.

Personne, d'ailleurs, ne songe à lui en faire un crime et chacun, au contraire, en est fort touché.

— Allons, nous rirons encore! — fait un voisin de Miserow.

Cependant, un roulement se fait entendre devant le perron; une voiture s'arrête, et le curé, suivi du vieux Matseï de Poghnebina, entre dans le salon.

— Entrez, entrez, — lui crie l'assistance. — Eh bien! la majorité est écrasante, n'est-ce pas?

Le curé garde un instant le silence puis, comme à la face de la joie générale, il jette deux mots tranchants et courts:

— Schulberg élu!

— Comment? Qu'est-il donc arrivé? Le gérant n'a donc pas dit vrai?

Le pan Jarzynski entraîne hors de la pièce sa pauvre femme, qui mord son mouchoir pour ne pas fondre en larmes ou s'évanouir.

— Oh! quel malheur! répètent les visiteurs.

Du village montent cependant des cris de joie: ce sont les Allemands de Poghnebina qui célèbrent leur triomphe.

M. et Mme Jarzynski rentrent au salon. On saisit ces mots prononcés par le mari: « *Il faut faire bonne mine.* »

La jeune femme ne pleure plus. Ses yeux sont secs, mais le visage est resté tout empourpré.

— Contez-moi, à présent, comment c'est arrivé, — dit avec calme le pan Jarzynski.

— Mais, cela ne pouvait pas arriver autrement, — répond le vieux Matseï, — puisque même les paysans d'ici ont voté pour Schulberg.

— Comment, d'ici?

— Mais, parfaitement. J'ai vu des mes propres yeux, et tout le monde a vu Bartek Slowik voter pour Schulberg.

— Bartek Slowik?..... interroge la châtelaine.

— Mais oui. Maintenant, il se roule par terre, pleure, et sa femme l'accable de reproches. Mais j'ai bien vu pour qui il votait...

— Mais, il faudrait le chasser du village, — s'écrie un voisin.

— D'ailleurs, d'autres qui ont fait la guerre ont également voté pour l'Allemand, — continue Matseï. — A ce qu'on dit, l'ordre leur en a été donné.

— C'est un abus, un abus criant! Les élections ont été fraudées! C'est de la violence, de la corruption! — s'exclament plusieurs personnes.

Le dîner manqua de gaieté, au château de Poghnebina.

Le soir M. et Mme Jarzynski partirent, non pour Berlin, mais pour Dresde.

Durant ce temps, l'infortuné Bartek, maudit de tous, restait assis dans sa chaumière, repoussé même par sa propre femme; car, de toute la journée, Magda ne lui adressa pas la parole.

L'automne venu, la récolte fut abondante. Herr Just, qui venait d'entrer en possession de la terre de Bartek, put se convaincre qu'il avait fait une assez bonne affaire.

Certain jour, sur la route qui mène de Poghnebina à la ville cheminaient un homme, une femme et un enfant. L'homme, tout voûté, ressemblait plus à un vieux mendiant qu'à un paysan dans la force de l'âge. Tous trois gagnaient la ville, parce qu'ils ne pouvaient plus trouver de travail à Poghnebina.

La pluie tombait; la femme se lamentait et sanglotait sur sa maison perdue. L'homme restait muet. Le chemin était désert: ni charrettes, ni personne. Seule, la croix étendait sur la route ses bras ruisselants. La pluie redoublait et la nuit descendait sur la terre.

Bartek, Magda et Franck se rendaient à la ville parce que le vainqueur de Gravelotte allait y purger les mois de prison auxquels il avait été condamné pour l'affaire de Boëge.

Henry Sienkiewicz.

AU SEUIL DU DÉSERT [1]

(*Suite*)

VI

Entre les escarpements gris de la *hammada* et l'océan fauve des dunes, au fond d'un vallon calciné, quelques palmiers tordus, semés à l'aventure, salis d'une éternelle poussière ; une trentaine de masures, jetées au hasard, bâties de terre séchée, misérables, sordides, invisibles presque sous leur teinte brun safrané, l'uniforme teinte du désert ; un roc isolé, arraché violemment du plateau par le fleuve puissant qui autrefois a sculpté cette vallée, et couronné d'une forteresse, du ksar des Chaamba-el-Mouadhi, évoquant un burg gothique sur les bords d'un Rhin desséché ; un petit lac, alimenté par des eaux artésiennes, une petite mare de limpidité et de fraîcheur, étrange, inattendue ici, sous son revêtement d'herbes aquatiques et de nénuphars aux fleurs d'or, larges comme des soleils ; — c'est El-Goléa, le point extrême de l'occupation française, la dernière *ville* du Sahara, à 1.000 kilomètres d'Alger, à 3.000 kilomètres du mystérieux Soudan.

Dans ce triste pays, il est un coin de paradis : le bureau arabe. Jamais voyageurs, le corps épuisé par les marches forcées, l'esprit malade de l'incessante contemplation des horizons pareils, ne trouvèrent un accueil plus cordial, une hospitalité plus empressée, des attentions plus délicates. Quel bon souvenir nous garderons de nos trois étapes du désert, Ghardaïa, Ouargla, El Goléa ! Le capitaine Godron, qui administre un territoire grand comme un royaume, est un vieil Africain ; tout en espérant la problématique expédition du Touât, dont l'attente fait battre son cœur de soldat, il se consacre à l'amélioration du pays, et il a créé, au milieu des

(1) Voir *La Lecture*, pages 34, 128, 224.

sables inféconds, une pépinière dont les produits transformeront peut-être un jour ces lieux maudits.

On nous installe dans le bureau arabe, en une fraîche casemate ; des attentions multipliées suppléent à l'absence de confortable. Ce sera là notre *home* pour trois jours ; nous y ferons la sieste et nous y passerons les nuits, trop fraîches maintenant pour permettre de coucher sur les terrasses.

Autour de la table presque somptueuse, que couronne un cochon de lait doré et rissolé, un des élèves du capitaine, nous causons de la situation actuelle du Sahara. Décidément la chance nous abandonne. Il nous faut renoncer à la pointe que nous projetions sur le Hassi-Inifel ; des bandes de pillards écument le désert ; ces jours derniers, aux confins du Gourara, entre des voleurs de chameaux et une fraction du goum d'El-Goléa, un combat a eu lieu qui a coûté la vie à plusieurs de nos fidèles. Aussi avec quelle impatience les officiers d'ici, exaspérés par les pilleries et les provocations incessantes des gens de Bou-Amama et des Châambas dissidents, attendent-ils la fameuse expédition, annoncée pour cette année, contre le repaire, jusqu'ici inaccessible, des brigands sahariens ! Leur désir de voir la France vengée est si ardent qu'ils modèlent la réalité sur leurs espérances et que vainement je m'efforce de les convaincre que vraisemblablement l'expédition projetée ne se fera pas encore cette année (1). Leur enthousiasme finit par vaincre mon scepticisme et, le cœur ému d'un espoir que je commence à partager, je bois avec nos amis aux victoires de notre lointaine et chère patrie.

Pour nous rendre au vieux ksour, nous traversons le nouvel El-Goléa, le village nègre, dont la mystérieuse population a tant intrigué les voyageurs. D'où viennent-ils ces noirs, ces *haratinn* serviteurs des Châambas, qui prennent soin des jardins, tandis que leurs maîtres mènent la vie nomade sur les plateaux au milieu de leurs troupeaux innombrables ? Leurs ancêtres ont-ils été capturés dans le Blad-es-Soudân, qui fournit d'esclaves le monde musulman depuis tant de siècles ? Ne sont-ils pas plutôt les restes de la primitive population dont l'origine se perd dans les lointains des âges ? Leur regard indéfinissable laisse l'imagination errer à l'aventure.

(1) On sait que depuis, au printemps et dans l'été de l'année 1900, le Tidikelt, le Touât et le Gourara ont été occupés par les troupes françaises. Enfin !

Le vieil El-Goléa, perché au sommet d'un roc solitaire, est le type le plus caractérisé que je connaisse des *ksour* sahariens. Les Arabes appellent de ce nom les villages fortifiés, situés généralement sur une hauteur d'un abord difficile, où les nomades mettent à l'abri en temps de guerre les récoltes de l'oasis qui s'étend au pied de la colline. Tout dans ces villages a été disposé en vue de la défense. Ils restent comme les témoins d'une époque de troubles et de pillages incessants. Les maisons extérieures ont leurs murs réunis les uns aux autres de manière à former une enceinte continue, percée de quelques meurtrières ; de là on commande le chemin qui serpente en lacets depuis la vallée et qu'une colonne aurait bien du mal à gravir sous le feu des assiégés.

A cette saison de l'année, le ksour est abandonné ; les Châambas campent au désert sous leurs tentes en poils de chameau. Il nous faut ouvrir nous-mêmes la porte de bois massif aux lourdes ferrures, et derrière les murs il n'y a qu'une ville morte, dont le calme et le silence nous saisissent. Nous parcourons quelques ruelles muettes, bordées de maisons basses, tombant pour la plupart en ruines et dont les rares fenêtres sont soigneusement closes. On se croirait dans une nécropole, dans des rues de tombes, et involontairement on baisse la voix, comme si l'on craignait de réveiller les habitants de cette ville de morts.

En redescendant, nous avons le spectacle du soleil qui se couche sur les Grandes Dunes ; à mesure qu'il s'abaisse, les sables dorés passent à l'orangé puis au rouge ; et l'astre semble s'enfoncer dans une mer de sang.

18 Octobre.

Visite, en compagnie du capitaine Godron, de la pépinière qu'il a créée pour l'acclimatation des plantes européennes au Sahara.

C'est à deux kilomètres d'El-Goléa, au milieu des sables, une tache d'un vert tendre et frais qui réjouit les yeux. Un puits artésien a fait sortir du sol ce jardin enchanté ; l'eau ruisselle dans des rigoles disposées en échiquier ; dans les carrés poussent à l'envi des plantes potagères, à l'ombre des arbres fruitiers de France. Il y a là des choux magnifiques, des navets énormes, des fourrés de pois, des forêts d'asperges, et, au-dessus, pommiers, pruniers, poiriers, abricotiers, grenadiers, orangers et citronniers font un dôme de feuillage. Le capitaine est fier de son œuvre et il

a raison : un jour peut-être, grâce à lui, la vallée inféconde aura des jardins ombragés et des champs fertiles, d'où les populations tireront dans la paix une heureuse abondance.

Beau rêve que fait notre imagination emportée au fil de l'eau courante, bercée par la chanson des peupliers froissés par le vent! Se réalisera-t-il quelque jour? Le désert est un ennemi infatigable; comme l'hydre légendaire, abattu sur un point, il se redresse sur un autre, plus menaçant. La civilisation a gagné la première partie; on a multiplié les puits artésiens; l'aride Sahara a ses fontaines comme l'a prédit le Prophète; l'eau a noyé les dépressions de la vallée et, gagnant de proche en proche, a formé un lac ceinturé de roseaux bruissants où caquettent les canards sauvages. Mais le désert a cruellement puni l'homme de ses premières victoires; des eaux nourricières est sortie la fièvre, la fièvre des marécages qui ne pardonne point. Jadis le pays était infertile, mais sain; aujourd'hui, avec la fécondité et la richesse, sont venues les maladies; et des soldats agonisent à l'hôpital, hâves et grelottants, victimes de la vengeance du désert invaincu.

J'accompagne le capitaine à la lisière des Grandes Dunes, qui bordent la vallée de l'Oued-Messeguen et s'étalent sur des centaines de kilomètres, jusqu'au centre inconnu du Grand Désert. Une heure de cheval sur le sol plat, puis des montées, des descentes, des glissements, des chutes dans les fragiles montagnes qui croulent. Au terme de l'ascension, le tableau est saisissant. Imaginez un indescriptible chaos, des pics, des arêtes, des croupes arrondies, des croupes allongées ou recourbées en croissant; des ondulations sans fin qui semblent courir l'une derrière l'autre, comme soulevées par une formidable houle; et tout cela immobile, figé, muet, noyé de lumière, baigné de chaleur, allumé et flambant, fumant de poussières d'or.

Silencieux nous songeons sur la cime solitaire. Nous avons devant nous le spectacle même de la formation du Sahara durant des millénaires sans nombre; des époques géologiques défilent sous nos yeux. Nous voyons le vent balayer les plateaux qu'il ronge sans relâche, entraîner la poudre impalpable et la déposer dans les dépressions, où elle s'amasse en montagnes de débris. C'est une lente désagrégation, commencée aux premiers jours du monde, qui a créé ce pays informe, dont il ne reste plus que le squelette de roches dures, destinées elles aussi à entrer dans le cycle de l'universelle destruction. Et, hallucinés dans le flamboiement

de l'atmosphère, nous croyons entendre le lent travail de ruine, le sourd émiettement de la terre qui se décompose.

VII

Par grand vent, nous quittons El-Goléa, la nuit déjà noire. La caravane est partie en avant, et il fait bon trotter, pour la rejoindre, à l'amble allongé des chameaux, sur le sable fin, au pied des dunes dont la lune naissante fait un océan aux formidables ondulations frangées d'écume d'argent.

Après la brûlante journée, la nuit, que des rafales balayent, est glaciale ; la terre rayonne vers les espaces limpides, constellés d'étoiles ; le vent soulève des tourbillons de poussière, qui paraissent, sous la pâle lumière du ciel, des brumes blanchâtres, des brouillards humides de nos nuits d'automne.

Trois heures durant, nous remontons la vallée de l'Oued Messeguen, qui semble s'allonger avec notre marche; et c'est en pleine nuit seulement que nous apercevons les flammes claires de notre campement et les ombres dansantes de nos hommes et de nos bêtes.

Dans notre tente bien fermée, nous restons longtemps silencieux et songeurs : une tristesse nous étreint, la tristesse des retours ; la mélancolie de sentir que, là où on est allé, on ne retournera plus.

20 Octobre.

Désormais, chaque jour nous nous lèverons avant le soleil, Nous avons décidé de doubler les étapes ordinaires des caravanes ; et au pas lent de nos montures, il nous faudra rester en selle dix à douze heures d'affilée.

Heureusement les départs sont plus faciles qu'il y a quelques jours; la plupart de nos hommes sont retournés à Ouargla. Tout danger est passé, et nous n'avons plus avec nous que le Cheikh Ben-Bou-Djema, Abdallah, et deux Sokhrars. Moins il y a d'Arabes, plus vite va la besogne.

Oh! cette vallée de l'Oued-Messeguen, que toute la matinée, nous continuons de remonter! A notre gauche, les dunes, le mon-

strueux moutonnement des montagnes de sable ; à droite, le rebord du plateau s'affaisse brusquement, comme s'il avait été coupé net ; le matin, dans l'ombre, il revêt toutes les teintes du gris et du bleu, teintes si légères, si tendres, si diaphanes qu'on croirait voir des morceaux du ciel ; seules les cassures, les roches saillantes s'enlèvent durement sur le fond pâle, gorge de pigeon, ou mauves d'un côté, violettes de l'autre, tandis que des coulées de sable, pailletées de micas aux mille feux, semblent des manteaux de cour brodés de pierreries. Entre les dunes et le plateau, s'étale, modelé par le vent en vaguelettes, le fleuve blond des poussières, qui va se perdre dans les lointains. Pas d'arbres, pas de plantes, un grand silence, une immobilité figée sous l'éclatante lumière.

Il faut lui dire adieu pour toujours, à ce troublant oued, qui s'en va, on ne sait où, dans le Grand Désert. Nous gravissons sur les éboulis les pentes du plateau ; la vallée disparait dans la profonde déclivité, et devant nous s'étend à perte de vue le tableau familier de la plaine pierreuse, parsemée de galets et de chardons bleuâtres.

Seulement, pendant plusieurs heures, derrière nous, au delà de l'Oued-Messeguen dissimulé par la rectitude du terrain, l'horizon semble tout d'or ; c'est la mer des dunes, les grandes vagues qui s'en vont l'une derrière l'autre, durant des centaines de kilomètres, jusqu'au Touât.

Dans ce désert de pierres, nous allons lourdement, dans une aveuglante réverbération. Les pas de nos chameaux résonnent sur le sol dur, et la voix d'Abdallah qui chante éveille des échos, qui dormaient là, dans l'espace vide et profond.

Quand Abdallah a fini de chanter, il se plaint des fatigues du voyage. Les Arabes, si capables à un moment donné d'un énergique effort, sont naturellement paresseux. Et puis Abdallah a une autre raison de gémir. Son cheval est malade ; le pauvre Messaoud, si vaillant naguère quand il caracolait à Ghardaïa, se traîne péniblement, épuisé par la marche, la chaleur et le manque d'eau ; et nous désespérons de le ramener au Mzab.

Pendant que nous déjeunons de quelques dattes et d'un verre d'eau atrocement tiède, une groupe de gazelles débouche au loin. L'instinct chasseur et pillard, qui dort en tout Arabe, fait briller les yeux de Bou-Djema, et il me demande la permission de se mettre en chasse. Je veux bien : la piste est suffisamment tracée, et

il promet d'ailleurs de nous rejoindre bientôt. Nous le regardons s'éloigner sur son dromadaire, étrangement grand.

Depuis longtemps, nous marchons à demi sommeillant dans la lourde chaleur, et le guide n'a point reparu. Abdallah est inquiet; ni lui, ni les Sokhrars ne connaissent le chemin, et nous avons à traverser des traînées de sable où les traces des caravanes ont été effacées par le vent. Force nous est de nous arrêter, et Abdallah et moi gravissons une haute dune pour faire des signaux et jeter des appels dans le désert. Enfin nous le voyons, ce Bou-Djema; il revient épuisé, après avoir longtemps poursuivi les gazelles sans pouvoir les joindre.

Ici le plateau est continuellement coupé par des cordons de dunes, de plus en plus rapprochés; et c'est bientôt dans des champs de sable que nous continuons notre marche, plus traînante maintenant, à la tombée du crépuscule. L'impression est troublante de ne plus voir la moindre trace sur le sol et d'être entre les mains d'un guide qui n'est pas de ces régions et qui, dans l'obscurité commençante, cherche son chemin.

Aux dernières lueurs du jour, Bou-Djema s'arrête et me fait dire par Abdallah que nous sommes à El-Khoua, notre lieu d'étape désigné pour ce soir. Mais je sais qu'il y a deux puits à El-Khoua.

— Où sont les deux puits? demandé-je.

Bou-Djema atteste Allah qu'ils n'existent plus. Mensonges! Il veut tout simplement s'arrêter, n'ayant pas l'habitude de faire de si longues étapes et n'aimant pas à marcher la nuit dans ce pays qu'il connaît mal. Mais je suis inflexible; nous devons camper à El-Khoua et nous y camperons, dussions-nous chercher une partie de la nuit.

On repart. La nuit est tout à fait tombée. Des hauteurs où nous sommes, nous voyons les sables s'étaler jusqu'à l'horizon, tout blancs sous la lune. Il faut les traverser pour gagner de nouveau le sol dur où sont les deux puits.

Malheureusement les chameaux ont peur de la nuit. Le sol croulant sous leurs pieds les effraye et voilà qu'à la descente un d'entre eux s'emporte, jette bas son chargement et se sauve. Les deux suivants, entraînés par l'exemple, font de même; les autres s'arrêtent, le nez en l'air, hésitants. Un instant, j'ai la crainte de voir s'emporter la chamelle qui porte le bassour. Mais il n'en est rien et l'incident se borne à la perte d'une heure pour la recherche des fugitifs et la réinstallation des charges.

Bou-Djema est visiblement inquiet; dressé sur sa bête, il fouille l'horizon ou bien il descend et examine le sol. Enfin deux taches blanches éclatent au loin. Ce sont les deux puits d'El-Khoua, que nous atteignons épuisés après douze heures de marche au pas dur des chameaux.

C'est là que nous campons, dans le grand silence et la paix profonde de cette nuit de lune.

21 Octobre.

Deux bergers, de ces bergers qui s'enfoncent pour des mois au loin dans les solitudes, sont, au réveil, assis devant notre tente. On n'aime guère les rencontres dans le désert, et ces gens-là ont bien mauvaise mine avec leur teint terreux, leurs yeux brûlés de fièvre, leurs burnous en guenilles. Mais l'humilité de leur accueil nous désarme. Ce sont vraiment des bergers, et leurs chameaux se découvrent, paissant au loin, taches brunes sur la terre jaune.

Les nouvelles se propagent vite au Sahara. Ces hommes, perdus dans les plaines sans limites, savent que l'expédition projetée pour le Touât est en marche et que les troupes d'avant-garde sont à Ghardaïa. Enfin la France se décide donc à châtier les forbans qui, dans ces dernières années, ont massacré tant de ses enfants : Dournaux-Duperré, Flatters, Palat, Camille Douls seront vengés. Un frisson de fierté nous passe dans l'âme, et de bon cœur nous débouchons une bouteille de vieux vin de la Maison-Carrée, cadeau des Pères Blancs, pour porter la santé de M. Dupuy, président du Conseil, qui ne se doute guère à cette heure que deux Français en plein Sahara ont salué son nom. Abdallah nous congratule, obséquieux : ses compagnons, paraît-il, se félicitent de la marche en avant de la France. Mais je n'en crois rien : ces fils de pillards, qui nous accompagnent, ce Bou-Djema, soupçonné d'avoir trahi Flatters, sont pour les écumeurs du désert contre nous.

La marche reprend, allègre d'abord, bien vite alourdie et échelonnée, dans les dunes interminables. Que de sable! Que de sable! Toute la journée, même paysage : nous marchons dans les dunes, sous l'intense réverbération, à travers les champs fauves, dont les monotones lointains font, dans les mirages, des danses folles.

Il faut avoir traversé les *âreg*, y avoir peiné des jours entiers, pour comprendre la fatigue de la marche dans ce sable qui se dérobe. Impossible d'aller à pied : on enfonce, on glisse, on s'épuise,

et on n'avance pas. Il faut rester perché sur sa haute selle, cruellement secoué par le pas irrégulier des chameaux qui trébuchent. On ne peut même somnoler ou rêver ; on doit diriger sa bête hésitante, qui n'ose marcher en ligne droite et qui se détourne à chaque instant, le cou démesurément allongé, pour flairer le terrain ou brouter le drinn. Les descentes surtout sont terribles ; le sable croule sous les larges pieds plats des chameaux, les bêtes pleurent, s'affolent, se sauvent ; il faut courir après elles sur ce sol où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Et tout cela sous le soleil qui cuit la peau, sur une terre brûlante, dont l'éclat réfléchi aveugle. Toujours on tient en main la chamelle qui porte le bassour ; mais, malgré ces précautions, le burlesque et instable édifice est si ballotté que les bois en craquent et que nous sommes forcés de l'équilibrer avec des pierres ramassées au hasard. Dans deux jours, il ne sera plus qu'une ruine et on devra le remplacer par deux cantines accouplées, recouvertes de notre tapis, si éclatant sous les grands coups de lumière.

Tout le jour, on chemine ainsi. Au crépuscule seulement, une plaine de sol dur, que les Arabes appellent *reg*, s'étale devant nous, — île de terre ferme au milieu de la mer mouvante. Un arceau de maçonnerie met en son centre un point blanc. C'est le puits de Zirara, où l'eau est bonne et où nous allons abreuver nos bêtes.

C'est l'heure incomparable au désert. Avec la tombée des ombres, le silence devient plus solennel ; les horizons plus nets semblent plus lointains, et plus immobile est l'immense campagne que n'agitent plus les mirages. Notre troupe est là, groupée en un point infiniment petit des grandes étendues grises, entourées d'étendues fauves. Déjà la plaine est assombrie : seuls les sommets des dunes rougeoient, comme des braises restant de feux éteints. Dans le ciel uni, limpide, sans nuages, profond, transparent, le soleil descend pas à pas, globe à la circonférence précise, petit ballon coupé en deux par la fine ligne noire de l'horizon ; son reflet brode d'un galon d'or les contours des hommes et des bêtes, et les ombres des chameaux s'allongent démesurément.

Voilà que Bou-Djema recommence sa comédie d'hier soir ; il veut camper ici, au lieu de gagner, à une dizaine de kilomètres, le lieu d'étape indiqué. Nous perdrions ainsi un jour, car nous ne pourrions demain atteindre Hassi-el-Hadadra. Aussi, malgré toutes ses protestations, je refuse de m'arrêter et, après avoir

abreuvé nos bêtes assoiffées, nous repartons, plus échelonnés, vers le nord.

Auprès du puits, trois ânes pleurent, trois pauvres ânes maigres et pelés, abandonnés, ici, tout seuls, destinés à la mort inévitable par la faim et par la soif. D'où viennent-ils, ces malheureux animaux? Nous essayons de les approcher; mais ils ont peur et se sauvent. Alors, avant de partir, je fais tirer un peu d'eau pour eux et, en nous éloignant dans la nuit, nous entendons longtemps leurs braiements lamentables. Dans quelques jours, elles seront mortes, les pauvres bêtes inoffensives, et leurs squelettes blanchiront, près de ce puits dont elles n'ont pu atteindre l'eau, au milieu de ces carcasses de chameaux qui pourrissent aux alentours, dans ce désert destructeur.

En pleine nuit, nous atteignons enfin le gîte d'étape et nous campons entre deux hautes dunes, que la lune fait toutes blanches.

(*A suivre.*) Paul PRIVAT-DESCHANEL.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE DROIT CHEMIN [1]

(Suite.)

II

Maurice Odly, dès l'aube, fut éveillé par les cloches de Saint-Sulpice. Ainsi, chaque matin, depuis que le sommeil — même artificiellement provoqué — ne se posait plus sur lui que comme un oiseau inquiet, ces inutiles clameurs métalliques martelaient son cerveau de leurs brutales dissonances, et c'était chaque matin un éveil prématuré physiquement douloureux. Puis, avec la lucidité, surgissait la douleur morale. Aux brutalités extérieures de l'Angélus matineux succédait la silencieuse torture intime, le sourd travail de la vrille qui tourne inlassablement dans le même trou.

Il alluma une bougie. Un livre entr'ouvert était là, à sa portée; il l'attira brusquement. De la sorte essayait-il de se soustraire aux évagations des insomnies, lisant comme d'autres s'enivrent, pour s'évader de lui-même.

Mais les mots se brouillèrent devant ses yeux, et son regard glissa des pages pour se fixer, en une obstination d'hypnotisme, sur le reflet dansant de la bougie. Tout bas, il murmura :

— Régine!

Qu'avait-elle décidé? Qu'allait-elle répondre? Répondrait-elle seulement? Pour la millième fois, depuis la veille, il se reprochait l'envoi de sa lettre; et il s'en répétait mentalement les termes, approfondissant leur signification, dans l'effroi de les découvrir injurieux, dans l'espoir aussi de les juger apitoyants. Puis il cherchait à se représenter la jeune femme à l'heure où son clair regard s'était posé sur cet aveu formulé moins par l'amour que par la souffrance. Qu'avait-elle éprouvé? Il l'évoquait, penchée sur ces lignes inattendues, surprise d'abord, émue peut-

(1) Voir *La Lecture*, page 241.

être ensuite... Et cette vision le déchira : Régine, les sourcils froncés, la bouche hautaine, froissant le papier et le jetant au feu, avec colère, avec dégoût.

Pourquoi avait-il commis l'imprudence d'avouer son tourment et de courroucer par là son idole ? Ne s'était-il pas volontairement voué à la pire des infortunes en se fermant la confiance de la jeune femme en se faisant chasser de la tendre intimité où, du moins il frôlait le bonheur, où il possédait le seul bonheur digne d'elle et de lui ?

Désespérément, il reprit sa lecture.

Depuis qu'il avait atteint l'âge d'homme et acquis la totale conscience de lui-même, trop souvent il devait s'ingénier à se fuir ainsi, animé soudain de l'épouvante de rester seul avec les concepts troubles de son imagination, seul avec les curiosités dangereuses de sa pensée.

Car, pour lui comme pour tant d'autres dont l'esprit est affamé de certitudes, la vie avait débuté par la ruine des juvéniles croyances ; et son éducation, fertile en fables généreuses, avait été l'habile faussaire qui, contrefaisant la signature de la réalité, confisque les âmes naissantes au bénéfice d'on ne sait quel idéal illusoire, jusqu'au jour où la réalité dénonce cette escroquerie et se révèle dans toute l'horreur de son inéluctable misère. Rebelle désormais aux fois irraisonnées et trop intellectuel pour se contenter de suivre la marche aveugle du bétail humain, il avait essayé de s'édifier une conviction ; mais qu'il observât les mobiles des hommes, un brin d'herbe, le scintillement d'une étoile, ou qu'il se courbât sur le mystère de sa propre existence, il éprouvait le même frisson au heurt de l'Inexplicable, et, chavirant dans la démence, assailli de désirs impossibles, rués vers lui en révolte, ballotté de déceptions en déceptions, de contradictions en contradictions comme une épave sur la colère d'un océan, pâle d'angoisse, il recourait à d'absorbantes besognes pour s'arracher aux curiosités interdites : « Qu'est-ce que vivre ? A quoi bon vivre ? Et pourquoi ?

Vivre ?

Est-ce accepter cette infime part de mouvement momentané dans l'infini mouvement des êtres et des choses, ou mieux est-ce subir, sans espoir de révolte, cet entraînement aveugle, irrésistible dans l'inconscience tourbillonnante des masses ? Est-ce être la toupie sous le fouet, la bestiole au vent — jouet misérable d'un Dieu

déconcertant, ou le non moins méprisable esclave d'une Loi chimique dont l'esprit demeure insondable comme la pensée du Sphinx qui, couché parmi les poussières des civilisations mortes, sourit implacablement aux néants des passés, des présents, des futurs? Mais alors, si nul ne peut secouer la chaîne des effets et des causes, si tout entière, — série de conséquences et de résultantes, — issue d'influences extérieures irrésistibles, la vie n'est qu'une vibration éphémère et passive, alors à quoi bon cette tendance à l'expression personnelle, à l'acte ? A quoi bon l'intelligence sous sa forme la plus impulsive, la Volonté ?

La vie aurait-elle pour but l'épanouissement du vouloir comme la plante a pour but le fruit? Décevante hypothèse ! Car à quoi bon la volonté, puisque dans l'état grégaire où nous nous tassons, la volonté, le désir, dès leur éveil, se heurtent contre les murailles des conventions, sociales d'abord, religieuses et mondaines ensuite, puisque, déclarés vagabonds, hérétiques et ridicules, ils sont guettés par le tricorne des gendarmes, le confessionnal des prêtres et l'insulte ricanante du « *Qu'en dira-t-on?* »

Etant donnée soit l'inutilité de l'existence dans la mise en train primitive de l'indifférence des masses, soit l'impossibilité même de l'existence dans cet enserrement de coquillage pétrifié sous le bloc rocheux, pourquoi vivre?

Pour mourir, répondent les religions, dénonçant ainsi leur sévérité, légitime peut-être, contre l'œuvre céleste, contre la Vie. Mais, toutefois, l'amour de cette Vie méprisée persiste si puissant qu'elles ajoutent : « Pourquoi mourir ? Pour revivre ! » Complaisance d'instinct qu'atténue aussitôt cette restriction : « Pour revivre *ailleurs* ! Et cet *ailleurs* couronne l'anathème contre cette œuvre divine : la terre où nous sommes, notre continent, notre pays, notre ville, notre maison, notre champ, notre famille, nous-mêmes. Pire que tout, cette endeuillante réponse ! C'est la vaine tristesse dans la vaine gloire des joies, la dissolution dans l'activité.

Mais, d'autre part, la Vie étant à elle-même son but... La Vie pour la Vie ? Pourquoi ?

Pour aimer !

Mais était-il aimé?

Certes, il ne niait pas combien elle était affectueuse, et douce, et bienveillante, et tendre, mais ainsi qu'une mère, ainsi qu'une sœur? N'était-ce point la propre ardeur passionnelle de Maurice

qui, interprétant ces chastes caresses de regard, de parole, leur avait communiqué une signification amoureuse qu'elles ne comportaient pas? Il se pouvait vraisemblablement qu'il n'y eût là, de la part de Régine — si bonne, si généreuse! — que la sollicitude d'une pitié ingénieuse et délicate. Sous la sauvagerie morose et la timidité embarrassé du jeune homme, elle avait découvert l'âme errante et attristée; tout de suite, compatissante, elle s'était attachée à lui offrir l'appui d'un sympathique réconfort. Mais de là à l'amour...

Et pourtant!... Sous l'irréprochable attitude à la fois souveraine et gracieuse de Régine, Maurice avait découvert, à son tour, une âme tourmentée et inassouvie. La jeune femme paraissait austèrement soumise à la loi conjugale, aux coutumes, aux convenances, mais il avait pénétré sa révolte secrète; il la sentait captive, non esclave, et pareille à ces prisonniers qui, grâce à leur esprit indompté, sont plus libres dans leur cellule que les geôliers dont la pensée avilie n'a plus d'essor.

Si, tout à coup, s'évanouissaient les chaînes, s'éboulaient les murailles, et s'ouvrait, sous la flambée du soleil, la grande route libre!

Maurice perçut le glissement contre la porte d'une main tâtonnante, et le parquet craqua. Tout de suite, comme un écolier pris en faute, il souffla la bougie, se coula dans les couvertures, et, jouant le sommeil, il attendit.

Il ne s'était pas trompé. La porte s'ouvrit, et, dans la terne lueur qui commençait à filtrer des persiennes, se glissa Mme Odly, furtivement.

Elle était prête pour sa quotidienne sortie matinale, coiffée d'une capote sombre et tout entière enveloppée d'une mante bretonne. La reliure dorée d'un livre de messe brillait dans sa main. A pas de velours, elle s'avança jusqu'au pied du lit; elle contempla son fils immobile, parut satisfaite.

Mais une incandescence étoilait encore la mèche de la bougie; Mme Odly, l'ayant vue, se contracta; elle feignit pourtant d'être dupe de la feinte de son fils, et elle s'éloigna en fantôme, comme elle était entrée.

Pauvre douce mère! Son inquiétude s'était éveillée en même temps que le chagrin s'emparait de Maurice, et, bien qu'elle s'efforçât à la dissimulation, il sentait cette anxiété attentive et muette épier craintivement sa vie avec une si touchante attitude de

soumission dévouée que les larmes lui en montaient aux yeux! Sans user du langage, Mme Odly disait si éloquemment : « Je n'ai pas à te demander pourquoi tu souffres, puisque tu ne juges pas à propos de me l'apprendre. Mais sache que j'ai pénétré ta souffrance et que je suis là, dans ton ombre, marchant dans tes pas, résolue à tous les courages, à tous les sacrifices, à toutes les absolutions pour le jour de défaillance où tu me feras la triste joie d'en avoir besoin. »

Espionnage discret, tout en nuances d'affection, et que, seule, avait pu démasquer la pieuse tendresse de Maurice. Il s'en irritait parfois, y sentant un reproche muet et mérité. Mais devait-il affliger la dévote et simple femme d'une révélation qui bouleversait tous ses cultes, toutes ses croyances? Devait-il susciter les absolutions qui ne tomberaient de ce cœur qu'après l'avoir déchiré?

Chaque matin, avant de partir pour la messe, presque chaque nuit aussi, elle venait silencieusement, en fantôme, contempler le sommeil de son fils; et c'était comme au temps passé, au temps lointain de l'enfance de Maurice, enfance rêveuse et morose, que cette sollicitude prolongée évoquait dans la mémoire du jeune homme.

Ah! pauvre mère! Peu de rires dans la vaste maison provinciale où la mort, après avoir prématurément frappé le père, semblait guetter l'enfant. Peu de rires, mais combien d'amour! Il fut si vigilant, cet amour maternel, qu'il revivifia l'enfant débile, le reconstitua en quelque sorte. Puis il l'éleva dans une solitude jalouse, seulement visitée de tendresses et d'affections, loin des promiscuités scolaires. Il vécut doucement de ce doux rêve dont il s'éveilla à vingt ans pour, à l'apparition brusque des réalités, manifester envers l'existence une aversion faite d'épouvante et de dégoût. Ce fut encore l'amour maternel qui le persuada à l'action. Il se confia à lui, adopta ses ambitions pratiques, obéit à ses conseils. Et, depuis ce temps, voué à une carrière qui ne l'intéressait pas, il avait du moins vécu la joie consolante de peiner pour plaire à celle qui avait toujours peiné pour lui et dont l'œuvre la plus précieuse était d'avoir édifié dans le cœur du jeune homme un temple de reconnaissance, de respect et d'amour, paré de tous les sacrifices, de tous les dévouements maternels, une sorte de « Cité de Dieu » demeurée inébranlable et inviolée parmi les ruines de ses fois.

De nouveau les cloches s'ébranlèrent. Maurice sauta du lit et s'habilla à la hâte. Prêt, il s'enquit du temps, souleva les rideaux.

La place Saint-Sulpice lui apparut, décor morne sous le ciel terne, et il se sentit étreint par un réveil spontané de son mal passé, de ce terrible ennui de vivre où se figeait autrefois tout le sang de son inutile jeunesse. Fuir! Il n'éprouvait alors que ce désir : fuir! Et il évoquait des courses sans haltes, vers des lointains infinis, des espaces inconnus, des déserts, des forêts vierges, des Himalayas de neige dont le spectacle, espérait-il, distrairait cet autre lui-même, inlassable espion, qui guettait, commentait, disséquait ses moindres actes, ses moindres pensées, et qui le blâmait, le raillait, le harcelait et, attentivement, le regardait souffrir. Fuir! Secouer ce joug bêtifiant du déjà fait, du déjà vu, à revoir, à refaire! Fuir cette place sinistre, cette maison bête, ces rues qu'encombre le bétail des dupeurs et des dupés. Fuir! Ne serait-ce que pour désirer le retour, éprouver au loin des regrets nostalgiques et assigner enfin une cause nommable à sa tristesse. Fuir, pour être moins douloureusement seul ; car il était comme un exilé dans sa propre patrie, et, parmi les étrangers, l'isolement lui paraîtrait logique et, partant, moins dur!

D'un effort, Maurice se déroba à ces mauvais souvenirs. Il s'étonna du silence de la maison. A l'accoutumée, Mme Odly rentrée de la messe, bourdonnait autour de ses domestiques. C'était réglé comme le chant du coq. Le désœuvrement provincial avait affligé la bonne dame de cette manie perturbatrice ; avec l'âge, ses fébriles vigilances tournaient à l'aigre comme sa voix, et, souvent des drames éclataient où Maurice devait intervenir en médiateur,

Il se rendit à la salle à manger. Mme Odly s'y trouvait déjà assise devant un bol fumant. Maurice appréhendait le coup d'œil inquiètement interrogateur dont sa mère l'accueillait chaque jour. Ce matin, elle témoignait d'une heureuse liberté d'esprit.

— Te voilà donc, paresseux?

Elle souriait sincèrement, le front tendu. Comme Maurice baisait cette cire tiède, striée de mille rides imperceptibles, il aperçut, à côté du bol, sous l'étui à lunettes, une enveloppe déchirée. L'étui masquait la suscription, mais, dans un coin, cette mention était visible : « *Très pressé.* » Un intense émoi le saisit quand il crut reconnaître là l'écriture de Régine.

— Ah! dit-il en s'asseyant, le courrier est déjà monté?

— Non, répondit Mme Odly, ou alors il n'y avait rien pour nous.

Il désigna l'enveloppe.

— Pourtant, maman, cette lettre?

Mme Odly expliqua :

— C'est un mot de Mme Tramont qu'elle a fait porter à la première heure.

Il s'imagina voir une expression embarrassée sur le visage de sa mère, et il s'inquiéta.

— C'est donc bien urgent, maman, demanda-t-il.

Très vite, le regard fuyant, elle dévida son petit mensonge. Elle avait besoin d'aller au Louvre, et Maurice savait combien elle redoutait de se trouver seule dans ces cohues. Alors, elle avait sollicité l'escorte de Mme Tramont, et cette lettre fixait un rendez-vous pour ce jour-même.

Tout en parlant, elle avait tendu à son fils, comme une preuve à l'appui, la lettre de Régine. Maurice lut :

« Chère Madame, j'ai pu me rendre libre ; je vous attends donc, demain, à quatre heures. »

Maurice resta pensif ; il s'oubliait en un stérile examen graphologique, demandant aux déliés, aux jambages, une révélation sur l'état d'esprit de Régine. Mais grêle et haute, presque droite, l'écriture ne trahissait aucun trouble. Cependant le parfum préféré de la jeune femme se dégageait lentement et montait en invisible essaim. Cela vivait, ce délicat parfum d'iris, cela venait d'elle, était d'elle, encens de caresses, atomes épars de son charme prolongé jusqu'à lui!... Et il évoqua, glissant sur le papier, la main nue de Régine, cette main où s'étaient jusqu'alors limitées ses ardeurs de possession, cette main nue aux doigts souples, électrisants, frisson de chair blanche dont il frissonnait tout entier.

Brusquement, il approcha la lettre de ses lèvres.

— Comme c'est parfumé! dit-il, pour s'excuser.

Déposant la lettre, il reprit :

— Alors, tu as vu Mme Tramont dernièrement?

— Oui, hier soir... précisément pour savoir si elle serait libre aujourd'hui.

Tandis que Mme Odly fournissait de sa visite de la veille un récit mensonger, Maurice recouvrait tout son calme. Quelle folie d'avoir imaginé qu'une corrélation existât entre ce mot de rendez-vous et la suppliante lettre d'amour! Comme si Régine était femme à quémander des conseils ou des appuis!

Sans un mot, il écouta sa mère qui lui narrait ingénûment le malaise fiévreux de Régine — « Ma lettre, ma lettre! » se dit-il —

et le regret affectueux qu'elle avait exprimé de ne pas voir Maurice plus souvent. Sur ce point, Mme Odly appuya ; elle conclut :

— Tu ne devrais pas la négliger ainsi.

Un espoir immense avait éclaté dans le cœur de Maurice ; il ferma les yeux pour regarder son illumination intérieure. Pâle, s'efforçant au calme tandis qu'une fièvre de joie lui palpitait aux narines, il confessa son tort, s'excusa, alléguant un surcroît de travail, assura que, justement, son intention était d'aller cejourd'hui, sur le déclin, faire visite à Mme Tramont. Mme Tramont devant sortir, il remettait sa visite au lendemain ou au surlendemain, dès que l'avocasserie le lui permettrait.

Et il se leva, désireux d'air, de solitude par les rues, dans l'indifférence des foules. Vivement, il classa des dossiers, feuilles détachées du *Livre d'or de la bêtise humaine*, comme il dénommait ces paperasses haïes.

— Rentreras-tu déjeuner ? s'informa madame Odly.

— Non, maman, pas encore aujourd'hui.

Et, sur le seuil, haussant les épaules :

— Il faut que je plaide !

III

Mme Odly et Régine cheminaient côte à côte le long de la rue Saint-Honoré. Le temps sec, acidulé d'un souffle de bise, conviait aux courses pédestres sous le ciel doré déjà par le proche déclin.

Effarée, selon sa coutume, au frôlement des passants, au tapage des voitures, Mme Odly s'était accrochée au bras de sa compagne, et, quoiqu'elle précipitât ses petits pas, elle y pesait comme une enfant lasse. Heureuse, et s'estimant surchargée de recommandations à faire, de confidences, elle profitait de sa sécurité pour ouvrir l'écluse de ses bavardages ; et sa tête oscillait, virait, de-ci, de-là, au moindre bruit, au moindre choc, dévisageant les promeneurs, louchant sur les véhicules, observant les devantures, les balcons, et, à chaque exclamation, jetée en un cri suraigu, dardant sur Régine, comme un oiseau son bec, la pointe de son nez perçant la voilette.

Régine opposait à cette expansion une mine sombre et fermée. Attentive seulement aux combats indécis qui se livraient en elle, la

jeune femme se sentait inapte à toute initiative, déchue de toute volonté.

Pourquoi avait-elle accepté d'accompagner Mme Odly ?

La veille, à la vue de Maurice grelottant sous les bises, elle avait cédé à cette pitié : « Il ne faut pas que cela dure ! » Et sans plus réfléchir, comme si cet acte constituait un remède, elle avait tracé le mot par lequel, en acceptant d'accompagner Mme Odly chez les Marcenais, elle acceptait vis-à-vis d'elle-même, en principe du moins, l'éventualité du mariage de Maurice. Maintenant, — tandis qu'une partie de sa conscience persistait à l'approuver. — elle se reprochait ce mouvement de pitié irraisonnée, le jugeait inutile, ridicule, impraticable dans son application et entaché de sensiblerie romanesque. Le mariage pouvait-il être, en effet, un remède pour Maurice ? Et Maurice s'y résoudrait-il jamais ?

Un découragement lui venait à se découvrir si hésitante, si complexe, si trouble, et une honte parfois, — une honte savoureuse, — à certaines pensées, à certaines impressions de pensées plutôt, qui passaient sur son âme comme des souffles chauds sur sa joue, la faisant rougir. Elle eût voulu ne plus songer à rien, souhaitait aussi ardemment de pénétrer dans les plus intimes couches de ses sentiments contraires et avait la désagréable sensation, quoi qu'elle fît, en s'approuvant comme en se blâmant, de se désobéir à elle-même constamment.

Elle se dit tout à coup qu'elle ne s'était décidée à accompagner Mme Odly que par excès de prudence, de dissimulation, n'ayant aucune raison plausible à faire valoir pour se dérober à cette corvée. Une telle pensée l'eût apaisée, si elle ne l'avait aussitôt devinée inexacte, incomplète. Car comment expliquer l'étrange curiosité qui hâtait ses pas, curiosité hostile, que traversait un espoir informulé : celui d'acquérir, grâce à cette démarche, la certitude indiscutable, lumineuse, matérielle en quelque sorte, de l'impossibilité du but où tendait Mme Odly, but que Régine, d'autre part, déclarait obligatoire et salutaire quand elle se rappelait les arguments et les alarmes de la vieille dame ? Mais ces alarmes, ces arguments, que valaient-ils ? Etait-ce autre chose que l'expression convenable et convenue de cette forme de l'égoïsme humain, l'amour maternel, qui, aujourd'hui, en venait aux prises avec cet autre égoïsme aussi féroce, l'amour, et se pendait après lui de tout le poids des préjugés intéressés, comme Mme Odly elle-même, dans la préoccupation égoïste de se garer des effrois et

des périls de la rue, se pendait lourdement au bras de la jeune femme ?

Régine eut un geste brusque comme pour se dégager. Elle s'excusa aussitôt, confuse de son accès d'humeur, qui court, si involontaire qu'il eût été, venait de lui révéler l'existence, encore insoupçonnée chez elle, d'un instinct de violence et d'âpre lutte dont elle s'effrayait vaguement.

Rue Etienne-Marcel, au premier étage d'une maison neuve. A droite, la porte de l'appartement ; à gauche, entr'ouverte par un un petit clerc, la porte de l'étude. Etude coquette, très « moderniste », ruisselante d'électricité. Pas de cartons verts, pas d'entassements de papiers, pas de poussière. MM. les clercs élégants, monoclés, « articles anglais. »

L'appartement, au contraire, affectait une austérité confortable et imposante ; luxe de commande, sans aucune recherche personnelle, venu droit de chez le tapissier.

Mme Marcenais, dans son salon, présidait à un hémicycle de grosses dames riches et mûres. La notairesse conservait encore de beaux restes, dépensait une grâce aimable et enjouée, gâtée toutefois par des minauderies d'un autre âge et une voix gutturale d'un autre sexe.

Après les compliments d'usage, elle accrocha les nouvelles visiteuses à l'entretien général, et ces dames se régalèrent de potins d'office. Servir d'aliment aux conversations bourgeoises constitue le plus incontestable mérite des domestique. On leur attribua tous les péchés capitaux, moins un pourtant, l'Avarice, dont on ne les jugea pas dignes. L'avarice est un travers riche, un défaut de « maitres »; ce n'est pas une qualité, c'est mieux, c'est une situation.

L'avarice ? Des nuances parcimonieuses la révélaient dans ce somptueux salon ; la cheminée, dont la tablette s'encombrait, comme un autel, d'une lourde orfèvrerie Louis XIV, abritait dans son âtre un maigre feu de veuve, en rapport, du reste, avec l'éclairage pauvre d'une unique lampe. Les jardinières, les vases se fleurissaient chichement de trompe-l'œil en papier, en mousseline, poussiéreux, mais économiques.

La plus grande plaie de l'existence de ces dames, la valetaille cédait maintenant le pas à cette autre, non moins éloquente, les méfaits des couturières. Mme Marcenais, moderne Clémence Isaure, dirigeait magistralement ces importants débats. Bien que dominant cette assemblée féminine de toute la satisfaction de sa

consciente supériorité, elle possédait l'aimable talent d'élever jusqu'à elle certaines de ses interlocutrices et de condescendre impertinemment à se baisser vers certaines autres. Rien qu'aux inflexions de sa rugueuse voix, rien qu'aux joliesses surannées de ses attitudes, on devinait, dans ce salon, la présence tolérée de femmes d'avoué.

Et c'était toujours un étonnement quelque peu moqueur chez Régine que de constater les minuscules effets de ce besoin de vanité qui pousse tant de femmes à doubler leur infatuation propre de l'infatuation professionnelle de leur mari, et, hissées sur la morgue d'une situation officielle à laquelle elles sont totalement étrangères, à la singer fidèlement, cette morgue, et à déployer entre elles ces courtoises parodies d'insolences hiérarchiques. En somme, jeu innocent! Ce jour-là, l'amour-propre des femmes d'avoué en saignait bien un peu; mais tout se paye, même les bons exemples, et ces pauvres dames se perfectionnaient dans l'art d'accueillir les femmes d'huissier.

Cette petite comédie, dont, à l'accoutumée, Régine se divertissait en secret, l'irritait aujourd'hui. Jusqu'alors ces prétentions formalistes, ces grêles propres, ces soucis de beau-vivre et de bon-manger, toutes les graves préoccupations lilliputiennes par où s'attestait l'intellectualité rudimentaire de ces vieilles enfants, Régine les avait subies avec indulgence. Mais, depuis son entrée dans le salon, oppressée d'un vague malaise, elle inclinait à des jugements critiques dont l'amertume la surprenait.

Elle découvrit la cause de sa présente inclémence quand, songeant à Maurice, elle le mit en parallèle avec la coterie où Mme Odly ambitionnait de l'introduire. Comment lui, l'indépendant, le révolté, comment accepterait-il le joug de ce milieu austère? Ne serait-ce pas — après avoir exigé de lui le cruel renoncement à l'impossible amour — ajouter à son douloureux mariage le pire des raffinements que de le séquestrer entre ces quatre murailles de bons principes, de bons usages, de bonnes traditions, de bonnes manières, dans cette étiolante cour de respectabilité sans horizon, sans ciel, sans air?

Jamais encore — si clairvoyante que fût Régine — le despotisme complexe et futile du « comme il faut » ne lui était apparu avec une telle évidence. Mais, pensait-elle, un sentiment humain, une émotion de simple nature, que ce soit peine ou allégresse, amour ou deuil, projette une intense lumière sur les artifices

sociaux qui avouent alors, comme les décors exposés au grand jour, l'illusoire vanité de leurs apparences.

Un gazouillis de voix fraîches, des rires; et, d'une porte bruyamment ouverte, l'irruption de deux jeunes filles brunes, en collet, en chapeau, suivies aussitôt de Mlle Marcenais.

— Ah ! enfin! Voici cette chère petite! s'écria Mme Odly.

Les jeunes filles saluèrent à la ronde ; les deux brunes s'assirent ensuite aux côtés de leur mère, une « collègue » de Mme Marcenais, ample quinquagénaire teinte, peinte, coiffée de bleu tendre. Cécile, spontanément, s'installa auprès de Mme Odly, presque en face de Régine.

Quelle enfant encore! Timide, gauche, craintive, avec des gestes maladroits, des fusées de rire forcé, un peu bêta, où sa voix à peine muée, chavirait drôlement. Cécile, malgré ses dix-huit ans, gardait l'apparence d'une grande fillette rigidement éduquée dans le respect et l'obéissance. Non sans charme, à la vérité, grâce à son teint éclatant, à sa blondeur lumineuse, aux promesses de ses formes. Mais pas bien jolie pourtant; un visage trop rond, des traits imprécis, au dessin fuyant, sans autre expression que la passivité la plus soumise. Qu'y avait-il derrière ce front bas et fermé? Quel néant têtu et compassé, d'une part, et, d'autre part, quelle végétation triomphante de sottises, de prétentions, de manies, de scrupules? Cette terre vierge, comment avait-elle accueilli la graine bourgeoise dont on l'avait ensemencée? N'en était-elle pas déjà tout envahie? Où les joyeuses ivraies et les folles herbes du naturel et de la personnalité? Où les coquelicots de la vraie jeunesse, les bleuets défendus du rêve? Où, dans ce champ conquis aux moissons recommandées et profitables, où le coin réservé des sentiments humains, de l'amour?

Mme Marcenais vantait volontiers les qualités de sa fille; cela signifiait sans doute que la notairesse admirait en Cécile le reflet complaisant de sa propre personne, y trouvait l'approbation constante de ses goûts et comme la consécration des qualités que l'honorable dame s'attribuait? Fallait-il en conclure que Cécile continuerait sa mère en ce monde? Pauvre Maurice! Quelle serait son existence auprès de ce banal exemplaire du *Parfait Manuel du bon Ton?*

Ainsi pensait Régine, non sans aigreur, tout en observant la jeune fille. Mais Cécile sentit peser sur elle ce regard d'enquête, deviné hostile, et, gênée, elle leva vers Mme Tramont l'étonnement

un peu inquiet de ses yeux bleus, fleuris d'ignorances virginales. Régine esquissa un sourire, et, troublée, honteuse de ses secrètes malveillances, elle détourna son regard.

Un mouvement se produisait dans le salon. Une nouvelle dame entrait. La quinquagénaire au chef bleu tendre en profita pour prendre congé, flanquée de ses deux filles comme un donjon de ses tourelles. Cécile l'accompagna. Sollicitée par les muets appels de Mme Odly, Régine s'en rapprocha.

— N'est-ce pas que Cécile est charmante ? souffla Mme Odly. Causez-lui un peu.

Et comme Régine se taisait, elle insista :

— Je ne sais comment mettre Maurice sur le tapis... Vous m'en demanderez des nouvelles, n'est-ce pas, quand Cécile sera là ?

Cependant que ces dames causaient du prochain carême et passaient en revue les orateurs consacrés, Cécile, de retour, se plaça entre Mme Odly et Mme Tramont.

Et Régine, à mi-voix, s'informa de Maurice. Une preste flamme étincela dans les yeux de Cécile ; elle baissa aussitôt la tête, et ainsi, immobile, elle écouta les éloges que, sans attendre les répliques de Régine, Mme Odly prodiguait de son fils. Un unisson joyeux y coupa court ; ces dames s'exclamaient :

— Ah ! monsieur Marcenais ! Quelle aimable surprise !

Le notaire entrait, à petits pas glissés, tapotant l'air de ses mains étendues et claquant de la langue — ta ! ta ! ta !... ta ! ta ! ta ! — comme pour modérer l'ovation.

Gardenia à la boutonnière, serré dans une jaquette de coupe savante, exempt d'obésité, il portait beau, malgré ses cinquante ans, il portait beau et même presque distingué avec sa hauteur froide, son lorgnon arrogant, ses longues moustaches rigides et pointues, relevées à la mode des chats. Chat, il l'était dans ses gestes arrondis, sa démarche silencieuse et coulée, dans sa manifeste gourmandise des caresses d'amour-propre. Il avait accoutumé, chaque vendredi, d'abandonner l'étude aux soins de son fils aîné et de se glisser au salon, vers les jupes.

De l'une à l'autre il alla, insinuant et souple, comme le chat qui se frotte, flattant pour être flatté, laissant tomber du haut de sa morgue, atténuée par la galanterie, son parler lent et mesuré, et son regard déconcertant, languide et noyé, plein de provocations furtives et de sous-entendus jouisseurs.

Tandis qu'il ronronnait de la sorte, onctueux et patelin, une

œillade oblique, lancée en flèche sur Cécile, la fit se lever précipitamment et abandonner son siège dont il s'empara aussitôt. Si Régine avait ignoré ce que les aimables et caressantes façons de M. Marcenais dissimulaient d'égoïsme autoritaire, ce coup d'œil tranchant, cette obéissance empressée, eussent suffi à lui révéler la tyrannie domestique que cet homme câlin exerçait dans son intérieur. Penché vers la jeune femme, dont, par dessous son lorgnon, il inspectait méthodiquement les formes, de ce regard expert qui dévêt, il s'enquérait en termes chaleureux de son cher ami Tramont. Elle dut se reculer légèrement, car le notaire, comme sans y prendre garde, avançait vers les jupes de la jeune femme un genou provocateur. Pendant plus d'une année, Régine avait eu à subir les importunités galantes de M. Marcenais; bien qu'elle l'eût éconduit assez vertement, il ne lui témoignait pas rancune et paraissait même ne pas se tenir pour battu.

Agacée, elle ne tarda pas à se retirer. Mme Odly l'imita. Elles descendirent en silence. Sitôt dehors, Mme Odly s'accrocha de nouveau au bras de sa compagne. Elle préluda :

— Ce M. Marcenais, ma chère enfant, quelle perle d'homme!... Par exemple, Mme Marcenais... Je la crois un peu avare, n'est-ce pas?

A l'étonnement qu'elle crut lire sur le visage de Régine, Mme Odly riposta par une énumération où elle n'omit point le maigre feu de veuve, l'éclairage pauvre et les économiques fleurs en papier. Régine contint un ironique sourire. Adoré, admiré de sa femme presque autant qu'il en était craint, M. Marcenais avait su, tant par ses caresses que par ses olympiens froncements de sourcils, obtenir qu'elle réalisât de fortes économies sur les mensualités qu'il lui allouait. Mme Marcenais restreignait son bien-être, portait des gants recousus, des bottines ridées et des robes défraîchies, heureuse de restituer chaque mois à son seigneur et maître quelques billets bleus, grâce auxquels, sans bourse délier, il fleurissait — de fleurs naturelles — ces demoiselles du foyer de la danse.

Telle était l'irritation nerveuse de Régine qu'elle douta si, en bonne justice, elle ne devait pas, par la révélation de ce détail caractéristique, diriger sur M. Marcenais les blâmes que Mme Odly infligeait à la notairesse. Elle s'interdit ce don quichottisme. Cela valait-il plus qu'un haussement d'épaules, en passant?

Brusquement, elle demanda :

— Alors, vous pensez que cette petite aime Maurice?

— Assurément, répondit Mme Odly.

Certes, il n'y avait point là de passion, mais la passion n'est pas ce qui fait le bonheur conjugal. L'harmonie des ménages se nourrit de tendresses couvées sous les cendres, non de grandes flammes qui brûlent et s'éteignent ensuite. Et puis, Cécile ignorait encore les desseins de ses parents; l'intuition seule lui en suggérait le pressentiment. Du jour où Mme Marcenais dirait de Maurice : « Voici celui que nous te destinons pour mari; nous te permettons de l'aimer », la jeune fille laisserait l'amour pénétrer tout à fait dans son cœur.

— Vous croyez? interrompit Régine.

Ce doute offusqua Mme Odly.

— J'en suis sûre. N'est-ce pas toujours ainsi que cela se passe dans le monde comme il faut?

Régine n'insista pas. En une seule question elle résuma les suprêmes obstacles que son désir aux abois dressait contre le mariage de Maurice.

— Etes-vous sûre également que Cécile plaira à votre fils?

Elle dit cela très vite, les paupières battantes, et elle se prépara à longuement souffrir.

— Pourquoi pas? s'était écriée Mme Odly.

Sans être une beauté, Cécile ne manquait pas de « distinction ». D'ailleurs, une grande beauté est souvent nuisible chez une épouse, et Maurice avait trop de sérieux dans le caractère pour attacher plus de prix aux périssables séductions du corps qu'aux solides qualités morales. Or, Cécile n'était-elle point une âme d'élite « capitonnée de bons principes et parfumée de vertus chrétiennes » ?

Régine objecta :

— Le peu que je sais du caractère de votre fils me ferait craindre qu'il sympathisât mal avec les idées dans lesquelles Mlle Marcenais a été élevée.

Mme Odly poussa un gros « hélas! »

Oui, Maurice se complaisait en des idées extravagantes... Mais rien de tel que le mariage pour dompter les esprits insociables.

— Et puis, ajouta-t-elle, si Maurice juge sa femme trop simplette, qui l'empêchera de la développer ?

Mme Odly aventura cette image que la jeune fille est une cire molle où le mari grave les empreintes de son choix. En somme,

Mme Odly considérait l'avenir avec confiance et sérénité; seul le présent se tachait d'un nuage.

— Cette mystérieuse liaison, vous savez ?...

— Oui, dit Régine avec effort. Il faut songer à cela, en effet... Il aime profondément peut-être, et peut-être est-il profondément aimé.

— Que m'importe! jeta Mme Odly en cri de flûte.

Régine ralentit son pas; elle était essoufflée tout à coup comme si elle avait couru.

— Oh! Madame! fit-elle. Vous êtes cruelle. N'auriez-vous aucune pitié pour les chagrins que vous susciteriez? Méritée ou imméritée, la douleur est toujours respectable.

Elle se tut, effrayée d'en avoir tant dit. Mme Odly reprenait plus doucement :

— C'est vrai, oui, Maurice souffrira peut-être...

Elle réfléchit un instant. Puis, résolue :

— Tant pis! déclara-t-elle, je m'en absous d'avance, puisque c'est pour son bien.

Et elle évoqua de nouveau l'épouvantail des situations fausses, la désolante déception d'une existence stérilisée.

Très pâle, Régine écoutait, et, parmi les badauderies de la rue, elle frissonnait de cette suprême révolte où, entre la condamnation au supplice et l'heure de son accomplissement, l'espérance se débat encore contre les évidences; crise d'épouvante dont l'humanité du Christ défaillit, alors qu'il criait en Gethsémané : « Mon Père, si cela est encore possible, détournez ce calice loin de moi ! »

IV

— A huitaine, je vous prie, Monsieur le Président.

Par cet euphémisme Maurice traduisit décemment sa secrète imprécation : « Au diable les affaires! » Et, en postulant ce renvoi, le jeune avocat redoutait qu'une extraordinaire malechance le lui fît refuser.

Le Président acquiesça.

Maurice se retira aussitôt. Courant presque dans les couloirs du Palais, il gagna le vestiaire où il dépouilla sa défroque de basochien. Au diable aussi la toge, et le rabat, et la toque, et même les

dossiers des plaideurs ! Avec le costume il abandonna sa serviette.

— Je la reprendrai demain, dit-il en sortant.

Demain !... Il lui paraissait si loin et si problématique, ce lendemain dont le séparait tout l'inconnu de cette présente journée ! Il consulta sa montre : midi et demi. A trois heures il se présenterait chez Régine. Qu'importait donc demain, puisque aujourd'hui déciderait de son sort ?

Stimulé par un irrésistible besoin de marcher, il pressait le pas, semblait fuir le long des quais où sa brusquerie provoquait des murmures. Il en riait, heureux de tout, lui si sensible d'ordinaire aux heurts des êtres et des choses. Il arriva aux Tuileries, escalada la terrasse du bord de l'eau, et là, seulement, il modéra son allure.

Une ondée était tombée ; les arbres dénudés distillaient encore de grosses gouttes qui reflétaient en s'enflant les ors pâles du soleil. Maintenant Maurice errait, flâneur, la tête haute, les yeux amusés par le vol des nuages ; et, sur le tumulte de son cœur, s'étendait, en nappe d'huile, ce contentement indéfinissable, enveloppant et berceur, qu'il éprouvait toujours, éphémèrement, lorsque l'hiver semble finir, que l'illusion du printemps fleurit dans l'air léger, teinté d'un soupçon de rose, durant ces courtes journées de détente, attiédies et lumineuses, comme il en resplendit parfois entre deux gelées ou deux tombées de neige.

A la fois heureux et triste, impatient et craintif, il s'assit pour savourer son étrange émotion.

Il ne pensait plus, ne rêvait même pas, mais il vibrait tout entier sous un assaut d'impressions désordonnées, saisi par les mille effluves de ce monde invisible que chacun traîne avec soi. Il frissonnait, il « écoutait » aussi, penché sur lui-même, car à cette heure grave, dans cette attente d'un événement capital, son âme se préparait, et ses facultés pensives — instruments de douleur ou de joie — s'agitaient toutes ensemble et s'affirmaient confusément, comme en un chaos d'essais mélodiques. Que serait la symphonie ? Eclaterait-elle en hymne triomphal ? Succomberait-elle dans les sanglots et les cris de détresse ? L'orchestre intime attestait son aptitude à ceci comme à cela, et, penché sur lui-même, attentif et surpris, Maurice écoutait le long frémissement de son âme qui préludait.

Une femme passa, élégante, vive, et riant au soleil sous sa voilette blanche. Dans la terre détrempée, ses pieds alertes finement chaussés, que révélaient les cadences de la jupe, laissèrent la

trace de leurs talons étroits. Et, en face de Maurice, à quelques pas, deux mares minuscules se formèrent. D'abord fangeuses, elles se clarifièrent et se teignirent d'un bleu pâle. Un moineau s'abattit et vint y boire à petits coups, se rengorgeant et pioutant. La brise s'enfla, ridant ce peu d'eau d'où s'exhala un parfum plus fort de terre mouillée, — et Maurice tressaillit comme si quelqu'un lui eût tout à coup frappé sur l'épaule ; c'était le Passé qui disait : « Je suis là. »

Il était là, surgi de ces deux frêles impressions : un chant d'oiseau tout proche, une odeur de terre mouillée. Il était là, le prestigieux machiniste, substituant à ce jardin royal déchu de sa majesté le décor sévèrement intime du parc provincial où Maurice avait promené ses rêveries juvéniles...

Après la pluie dont il avait écouté la chanson douce sur les feuilles, il aimait à descendre vers les grands arbres emperlés ; la vie mystérieuse du parc, un instant assoupie et comme abritée, se détendait à la caresse renouvelée des rayons ; les pelouses étaient plus claires, et plus fraîches les mousses ; la terre exhalait des aromes humides qui montaient en impalpable brouillard ; il y avait de tous côtés comme un sourd murmure de sèves, et l'air se repeuplait de vols d'oiseaux et de papillons... Maurice observait pieusement. Ce discret réveil des choses émouvait son adolescence solitaire et réfléchie, enflévrée de curiosités précoces et déjà lourdes de troublantes pensées. Car, cependant que la dévote sollicitude maternelle le gardait jalousement de tout contact extérieur, le cloîtrait dans l'ignorance des actes humains, cependant que choyé, dorloté, surveillé, retenu dans la candeur et l'innocence, il croissait comme une vierge, son esprit studieux s'alimentait de la bibliothèque laissée par son père. Efféminé, sinon féminisé dans sa conduite et ses actions, il s'évadait, — grâce à des lectures au-dessus de son âge, que Mme Odly autorisait toujours, la simple femme, après s'être assurée de leur chasteté, — il s'évadait vers des conceptions prématurées, s'amplifiait intellectuellement outre mesure. Garçon « modeste », qui rougissait d'un mot cru surpris au hasard de la petite ville, il avait atteint en secret une excessive virilité cérébrale.

Parmi les rêveries et les pressentiments dont l'âme adolescente de Maurice s'agitait le long des allées paisibles du parc, se glissait déjà l'énigme de la Femme. La Femme ? De quel trouble il vibrait lorsque ce mot apparaissait dans ses lectures ou sous sa

plume d'écolier! Il restait anxieux à contempler ces deux syllabes de mystère; il les épelait, les prononçait tout bas, les croquait comme une friandise. Et elles lui étaient si caressantes, si sucrées, ces deux syllabes, ces cinq lettres, que, souvent, de la pointe d'un baguette, il s'oubliait à les écrire des centaines de fois sur le sable mouillé. La Femme? Vision double et contradictoire, créature de perfidie et d'indicible charme que révélait çà et là l'expérience des livres. La Femme? Reflet mystique détaché d'un vitrail, émanation de la Vierge sainte, irrésistible séduction vêtue de longs plis onduleux, intermédiaire fragile entre l'homme et l'ange, et, pourtant, selon les livres, perfide. Pourquoi? En quoi? Cette accusation inexpliquée dégageait un attrait de plus.

Et sa curiosité avait enfin été satisfaite.

Satisfaite!

Le parc amical aux arbres en pleurs s'efface; d'autres décors surgissent, encombrés de cohues tapageuses, de coudoiements, de bousculades. C'est l'arrivée à Paris, l'École de droit; la foule après la solitude; après la maison provinciale, morne et muette, c'est la rue avec ses tentations, la camaraderie avec ses pires conseils.

Ah! la révélation de la Femme, certain après-midi, dans une chambre d'hôtel!

Maurice se leva brusquement comme pour se dérober à ces souvenirs; ils le harcelèrent en bourdonnements de guêpes... C'était un jour de fin de février, ensoleillé comme celui-ci, à la même heure peut-être!... Ah! peut-on s'abaisser à de telles souillures, s'y complaire? Oui, les innombrables rechutes!... Certes, l'ivresse est courte et son réveil amer, plein de sincères hontes. Mais c'est l'ivresse, cependant, une ivresse assez puissante pour que, malgré les dégoûts, on y succombe de nouveau. Maurice pensa qu'en ce moment, autour des Ecoles, tant d'autres faisaient après lui ce que lui-même avait fait après tant d'autres. Mais quoi? La débauche, la basse luxure ne sont-elles pas fatales, voulues par les exigences de la société?

Cette idée plut à sa mordacité raisonneuse, encline aux théories paradoxales; il y trouvait aussi une réhabilitation.

A vingt ans, se disait-il, l'âme soulevée d'enthousiasme, on irait à la femme comme les pèlerins allaient vers les reliques, comme le croyant va vers l'Eucharistie. A l'enlacement des voluptés se mêlerait l'ivresse plus haute de l'Idéal conquis. On s'acheminerait

vers la vie en allant à l'amour, et de ces deux joies saisies et confondues, on édifierait à l'Aimée, à la Femme, un piédestal de reconnaissance, de respect et de foi. Mais un anathème retentit: « Au large, gamins ! La beauté vierge de nos filles n'est pas pour vous. Initiez-vous à l'existence, à la sécheresse du cœur, à l'égoïsme, à l'envie, à l'ambition, à la sottise, à l'âpreté, à l'avarice, à toutes les vertus enfin qui caractérisent l'homme *sérieux ;* et repassez alors, vous serez mûrs, de par votre expérience et votre situation sociale, pour les plus fraîches de nos filles ! En attendant, voici, pour satisfaire à la nature, le long troupeau des prostituées. Allez aux épanchements tarifés, ambulants ou hospitalisés, mais respectez nos femmes, et laissez-nous vendre avantageusement nos vierges à ceux qui vous ont précédés là où nous vous envoyons. »

Notre cœur, donc, cette fragile balance qui oscille entre l'idéal et la matière — entre le mieux et le pire — nous le portons à la débauche. La débauche pèsera de tout son poids sur le plateau de la Bête. Dans notre ingénieuse civilisation, fière de ses mœurs policées, sous les yeux de nos mères, de nos sœurs et de celles que nous aurions infiniment chéries, on nous livre aux filles publiques; et ce sont ces prêtresses simoniaques et sacrilèges qu'on charge de nous révéler les mystères du Culte.

Les belles écolées pour la jeunesse! Aux élans vers l'Au-delà que la poésie des désirs personnifie dans la femme, on oppose la basse physiologie de la prostituée, — et le temple est profané. Du jour où l'on comprend enfin que la volupté est indépendante de toute tendresse comme de toute estime, on devient la proie de la Luxure, — voilà l'Idole humiliée et la Religion compromise!

Maurice en était là de son lyrisme subversif, quand il reçut un cerceau dans les jambes. Il chancela, faillit tomber.

Une fillette accourait ; elle s'arrêta net, et, comiquement autoritaire, elle réclama son jouet. Maurice l'avait sous les pieds; il le ramassa, le tendit à la fillette qui s'échappa au galop, cependant qu'un jeune couple excusait de loin la maladresse de l'enfant, l'homme d'un coup de chapeau, la femme d'un sourire. Maurice les suivit des yeux. Ils marchaient lentement, serrés l'un contre l'autre, et se parlaient bas, de très près. Maurice se prit tout à coup à penser :

— Comme j'ai été injuste envers la vie!

Il se rappela l'époque où la vue de cette simple tendresse lui eût

inspiré un sarcasme, cette longue phase de dénigrement, de révoltes, de négations qui succéda à la stupeur provoquée chez lui par la découverte des mobiles humains. Pénible apprentissage ! Cette crise d'évolution avait été d'autant plus douloureuse pour lui que son esprit clairvoyant et son cœur illusionné s'accordaient pour le douer d'une sensibilité plus vulnérable. Attaqué dans ses fois, ses respects, ses cultes, il s'était alors écroulé vers un décourageant pessimisme où le rire même de sa jeunesse avait sombré. Puis, en manière de représailles, révolté parmi les ruines de son cœur où il errait comme à travers la désolation d'une cité incendiée et morte, il avait accusé la vie et les hommes, impitoyable moins encore pour les autres que pour lui-même.

Comme il avait été injuste envers la vie !

Insaisissable dans sa complexité, n'est-elle pas toujours telle que nous nous plaisons à la voir ? Et, si nous la considérons avec des yeux chagrins, devons-nous l'en accuser ?... Mais quoi ? Si dissolvante qu'elle avait menacé d'être, cette crise inévitable devait porter ses fruits ; et il avait fallu que la vie lui apparût sotte, cruelle et vile, afin de le lui paraître moins aujourd'hui.

Il murmura :

— J'aime !

Ce mot sonnait en lui, plein d'orgueil.

Si longtemps fier — tristement fier — de son acuité d'analyste et de sa précoce expérience, il avait pu se croire à l'abri des influences passionnelles ; si longtemps, aux heures de sincérité où le désappointement s'avoue sous les dédains factices, il avait gémi de son impuissance à subir l'inexplicable prestige, que cette nouvelle manifestation de lui-même ne cessait pas encore de l'étonner.

Accoudé à la balustrade, regardant la Seine, Maurice souriait légèrement.

Il se rappelait, — comme un de ces enfantillages comiques dont s'amuse l'âge sérieux, — il se rappelait sa docilité résignée, mais pleine d'ennui, lorsqu'il avait dû accompagner Mme Odly chez le célèbre avocat, maître Tramont, à l'expérience duquel un parent de province recommandait le jeune débutant. Et, après cette corvée, tant d'autres, mondaines, plus pénibles encore à sa morosité sauvage. Là, se plaçaient, dans un réveil de malaises et d'impatiences, ses premières entrevues avec Régine. A l'entendre, alors, à la voir présidant à une réunion d'hommes bornés et graves, dignes du célèbre avocat, de femmes futiles et grimacières, dignes de leurs

époux, il l'avait jugée elle-même digne de ces banalités élégantes, et, durant des mois, rien n'avait tressailli dans son cœur, rien, jusqu'à ce soir d'intimité ou, interprétant les langueurs angoissées de Chopin, Régine avait tout à coup révélé la richesse de sa nature.

Obstinément sceptique, il avait d'abord douté : « Quoi ? Mme Tramont s'affirmait bonne exécutante, et après ? Que prouvait cela, sinon l'excellence de ses maîtres et la soumission passive, inintelligente peut-être, de ses facultés d'imitation ? Tant de femmes sont dites excellentes musiciennes auxquelles l'accès de l'esthétique musicale demeurera toujours défendu ! Tant de professionnels même, tant de virtuoses rompus aux difficultés de la forme, ne pénètrent jamais les absconces splendeurs du fond ! »

Néanmoins, de ce soir-là datait pour Maurice une phase nouvelle. Quoiqu'il s'en défendit, il se préoccupa davantage de Mme Tramont et, plus attentivement, il leva sur elle la lente enquête de son regard. Ainsi découvrit-il que la jeune femme, autour de laquelle papillonnaient tant de frivolités, causait peu, comme de très loin, sans autre conviction qu'une extrême politesse ou, mieux, qu'un dédain à ce point parfait qu'il évitait même de se montrer. Plus dédaigneuse encore l'aristocratique pudeur de son talent ! Jamais de discussion artistique ; elle n'approuvait pas ; ne critiquait pas ; pleine de grâce toujours, elle subissait les intransigeances rétrogrades des « vieux jeu » et les délirantes insanités des « snobs ». Priée au piano, elle paraissait, d'un coup d'œil souriant, juger souverainement son auditoire ; condescendant aux vulgarités musicales, rieuses ou pleurnichardes, elle s'abaissait volontiers jusqu'aux profanes, mais ne tentait jamais de les élever jusqu'aux chefs-d'œuvre, c'est-à-dire d'abaisser les chefs-d'œuvre jusqu'à eux.

Dans l'intimité la plus étroite seulement, Régine avouait ses supérieures préférences ; alors, aux vastes harmonies des maîtres, elle se transfigurait, et Maurice, agité de pressentiments, d'admirations et de craintes, demeurait anxieux devant cette déconcertante énigme.

Ainsi s'étaient accomplis, dans l'inconscience, les premiers pas de cette ascension glorieuse vers l'amour. Ah ! l'heureux temps que c'était déjà !

Éclairé enfin sur les sentiments dont son âme triste se pavoisait, loin de s'en effrayer, il s'en était réjoui ; loin de les combattre, il les avait encouragés. N'était-ce pas la reconnaissance ? Pourquoi se

serait-il effrayé ou blâmé ? Sa passion, forgée par l'enthousiasme, s'offrait claire comme une lame vierge. Que convoitait-il de la femme de son prochain, sinon ce que son prochain y dédaignait : les délicatesses de l'esprit, les élans de la pensée, les grâces affinées de l'âme, bagatelles inutiles qui, par tant d'époux, satisfaits de leur propriété charnelle, sont livrées au premier venu, comme ces épis que les paysans abandonnent aux glaneurs ?

Sans remords donc, il s'était rapproché de Régine. S'interdisant tout aveu de parole, de geste, de regard, il l'avait aimée fougueusement, à travers les musiciens, les peintres, les poètes. Elle se laissait volontiers conduire sur ce terrain neutre, l'y précédait même pour l'y convier ; et là, par l'intermédiaire de leurs communes émotions, ils s'entre-possédaient avec délices.

(*A suivre.*) Gustave Guesviller.

AME RUSTIQUE

La route, très blanche sous un ciel de septembre, s'allongeait à travers de larges plaines, coupées de haies vives, de bouquets d'arbres, de clos de pommiers abritant des toits de chaume. Et Jean marchait joyeusement, faisant raisonner le sol dur sous les fortes semelles de ses gros souliers, scandant chaque pas du choc d'une badine de noisetier qu'il venait de tailler au bord du chemin.

Il éprouvait une étrange sensation de délivrance, de légèreté, et tout, pour lui, prenait un intérêt inattendu. Ses trois années de service militaire, qui s'étaient achevées la veille, lui semblaient déjà très loin, dans la reprise des horizons familiers, la force des impressions si souvent vécues, qu'il revivait en ce moment. Il lui fallait regarder le bas du mauvais pantalon rouge qu'on lui avait laissé à son départ du régiment, ou sentir la bande de toile de sa musette lui scier l'épaule, pour bien se persuader qu'il venait seulement d'être libéré.

Il se rappelait le jour où il avait quitté le pays, décidé, devant la pâleur chétive de son cadet Louis, à accomplir ses trois ans de service, bien qu'il fût dispensé de deux, leur père étant mort. De cette façon, le petit n'avait fait qu'une année, — ce qui semblait encore trop pour sa faiblesse, — une année pas fatigante, du reste, avec des séjours à l'infirmerie, à l'hôpital, des congés de convalescence. Puis, tandis que Jean finissait son temps, il était parti retrouver la vieille mère infirme, pas toujours très lucide; et il s'était remis à la culture, sans beaucoup réussir, d'après ce que l'aîné avait pu voir, pendant ses rares permissions. Ce n'était pas fait pour lui, du reste, c'était trop dur; et ils avaient été sages en convenant que Louis abandonnerait son bien contre une petite rente que devait lui servir son frère. Comme il allait la remuer, lui, leur bonne terre, un peu paresseuse, avare aux faibles, mais capable encore de produire sous un effort entêté comme le sien! Son inaction forcée l'avait rendu plus impatient, et il se souvenait de ce matin de manœuvres où, les faisceaux formés, dans l'attente d'une

halte très longue, il avait trouvé dans un champ une charrue, qu'un paysan avait avait consenti à lui laisser diriger. Quelle joie il avait éprouvée à enfoncer le soc dans la terre grasse, à creuser un sillon régulier et profond, au pas tranquille de deux chevaux forts et doux!

Puis il allait revoir les siens, le petit, qu'il avait toujours aimé d'une affection de grand frère raisonnable, bien qu'un an seulement les séparât, et la mère, probablement un peu plus courbée, un peu plus affaiblie, mais qui retrouverait bien quelque chose de sa belle humeur d'autrefois pour le retour de l'aîné. Enfin, tout à côté de chez eux, il savait un endroit où on l'attendait avec plus d'impatience encore qu'ailleurs. Marthe Cordier, sa promise, allait enfin cesser de languir. C'était une belle fille, saine et forte, au sourire franc, au regard droit; jamais, depuis qu'elle s'était engagée, Jean n'avait un instant douté d'elle. Il était convenu que les noces se feraient à son retour du régiment et, patiemment, pendant tout son congé, il avait mesuré le temps, effaçant chaque soir, sur un petit calendrier de poche, la journée écoulée. A eux deux, ils allaient relever le domaine, lui faire produire le double. D'ailleurs Marthe apportait en dot quelques arpents de terre très bien placés, tout à côté de leurs champs, à son frère et à lui, et tout cela réuni formerait un ensemble d'un seul tenant, que le pays enviait par avance.

En remuant toutes ces joies, Jean ne put s'empêcher de presser un peu le pas. L'ambiance lui devenait si familière qu'à droite et à gauche il avait pu mettre le nom du propriétaire sur chaque pièce de terre. Il reconnaissait au passage chaque bouquet d'arbre, chaque enclos. Là-bas, sous les pommiers, c'était leur maison; autour, leurs champs. Il n'avait qu'à quitter la route, à couper par la plaine, pour y arriver plus vite que par le chemin tracé.

Cependant il hésitait, pris d'une grosse envie d'aller d'abord chez Marthe. Depuis quelques mois, il lui semblait qu'elle était un peu froide, indifférente presque; ses lettres s'étaient faites de plus en plus rares, et même, au cours des dernières manœuvres, il n'en avait pas reçu une seule. Mais lui aussi était paresseux à écrire, et, bien sûr, il n'y avait là qu'une petite bouderie, justifiée par ses trop longs silences. Il saurait bien faire oublier tout cela, rien que par un solide baiser. Seulement il valait mieux voir d'abord la mère; puis Marthe, prévenue, serait peut-être là.

Il se décida, s'engagea dans les terres. A mesure qu'il avançait,

sous les arbres, des détails se précisaient. La ferme apparaissait, un corps de bâtiment très bas, trapu sous le large toit de chaume débordant, puis les étables, les écuries, les communs. Une vie intense animait l'herbe haute; des canards maladroits barbotaient dans des mares d'eau croupie; des poussins couraient, éperdus, avec un gazouillement très doux. Quelques vaches tournèrent à peine leurs mufles pacifiques, tout à leur besogne affairée de ruminants, sans étonnement pour le nouvel arrivé.

Il poussa la barrière de bois qui servait de clôture, et se dirigea vers la maison, un peu surpris de la solitude qu'il trouvait autour de lui. Un chien roux, tirant sur sa corde, aboyait furieusement; mais bientôt il reconnut le maître, et ce furent des démonstrations de joie, des jappements aigus. Lui seul paraissait se souvenir.

Enfin, attiré par le bruit, Louis parut sur le seuil, sans grande hâte. Et, après une bonne étreinte de l'aîné, tout au contentement du retour, ce fut un flot de questions. Jean en avait long à demander. La mère, comment allait-elle? Et Marthe? Pourquoi n'était-elle pas là? Serait-il arrivé quelque chose depuis sa dernière permission? La moisson avait dû être bonne cette année, quoiqu'on eût oublié de lui en envoyer des nouvelles. Ce qu'il disait, d'ailleurs, n'était pas pour se fâcher; il était bien trop heureux de se retrouver ici, chez lui.

L'autre, l'air gêné, ne se pressait pas de répondre. La mère allait bien, Marthe aussi. Si elle n'était pas là, c'est que Jean arrivait plus tôt qu'on ne l'attendait. Rien de nouveau dans le pays. La récolte? plutôt mauvaise. Après s'être très bien annoncée, elle avait souffert d'un coup de vent, suivi d'une grosse pluie qui avait couché beaucoup d'épis encore sur pied. Et il évitait de regarder son frère, avec quelque chose d'hostile dans sa face ordinairement placide de blond souffreteux. Pourtant il voulut aussitôt le faire entrer pour qu'il prît, en attendant le déjeuner, un coup de cidre bien mérité après une longue marche au soleil.

Dans la salle aux solives noircies, devant une haute cheminée où, malgré la chaleur, flambait un feu clair, la mère, assise sur une chaise basse, songeait, les poings aux tempes, l'air très vieux et très fatigué. A peine âgée de soixante ans, depuis la mort d'une fille, l'aînée de la famille, suivie de près par le père, peu à peu, elle était tombée à une indifférence absolue, s'en remettant à ses fils du soin de faire valoir la ferme. Un rhumatisme tenace lui avait presque enlevé l'usage des jambes, ce qui augmentait son désintérêt de tout. Pourtant, à la vue de son fils, elle parut se

réveiller un peu. Mais, pas plus que Louis, elle ne semblait désireuse de donner des nouvelles très précises de Marthe.

Jean, devant toutes ces hésitations, les réticences qu'il devinait, commença à s'inquiéter sérieusement. Comme ce qu'il trouvait ressemblait peu à ce qu'il avait prévu, arrangé par avance! Depuis trois ans il avait vécu avec cette idée du retour, que chaque jour il embellissait, ajoutant un détail nouveau, une joie de plus ; et, à son arrivée, il ne trouvait que regards troubles et attitudes équivoques! Il voulait savoir, comprendre la cause d'un tel accueil. Puis, devant l'affirmation renouvelée que rien n'avait changé depuis son absence, il se décida, sortit pour aller trouver Marthe, qui, probablement, serait plus franche, le renseignerait.

Le soleil de midi chauffait à pic l'herbe de la cour, mettant des ombres violettes aux linges étendus sur des cordes, en train de sécher. Les bêtes se taisaient sous la grosse chaleur, et seul emplissant l'espace, un grillon susurrait sa plainte monotone, régulière. Dans la plaine, les labours s'étendaient en blocs puissants, d'une éclatante richesse de tons dans la lumière crue; plus loin, du voisinage de leur tache fauve, les herbages semblaient plus verts, d'une fraîcheur reposante, malgré les ardeurs d'un été presque achevé. Jean, devant ces cultures grasses, d'une si robuste beauté, sentit un peu de joie et d'espoir revenir. Après tout, il n'y avait encore rien d'irréparable; peut-être, dans un instant, tout serait-il expliqué, arrangé. Il éprouvait surtout un très grand besoin de revoir Marthe; elle ne pourrait pas le tromper, ne pas lui montrer ce qu'il y avait en elle. Il sauta une haie, pour arriver plus vite, et fut devant le maison des Cordier.

Dans la cour, il vit venir à sa rencontre le père de Marthe. Une bonne amitié les unissait, et, depuis longtemps, le fermier traitait le jeune homme comme son gendre, content de donner sa fille à un gas solide, qui ne bouderait pas devant la besogne, il le savait pour l'avoir vu à l'œuvre. Mais, aujourd'hui, comme les autres là-bas, le beau-père avait le visage fermé, énigmatique; ce n'était plus le franc accueil habituel, brutal et affectueux.

D'abord il s'efforça de ne pas répondre, ou de répondre à côté. Enfin, sur l'insistance de Jean, il n'y tint plus, ne mâchant pas les mots. Oui, depuis quelques mois, tout était changé. La petite ne voulait plus. Pourquoi? Il prétendait l'ignorer, ou se heurtait à une obstination inexpliquée. Et lui, le premier, le regrettait, oh! beaucoup, ému de l'air de grande souffrance du jeune homme.

Mais qu'y faire? Il avait tenté en vain tous les moyens de persuasion, et, après tout, sa fille était libre de faire d'elle-même ce qu'elle voulait. S'il était venu au-devant de lui, c'était pour lui éviter de la voir. Il croyait que, maintenant, cela valait mieux; on n'aurait pour sûr rien de bon à se dire. Et, doucement, mais avec fermeté, il lui avait pris le bras, le poussait vers la sortie du clos.

Jean se laissait faire, assommé sous la violence du coup. D'abord une rage folle l'avait secoué, et il balbutiait des mots sans suite. Mais bientôt il se tut. Les longs mois écoulés d'obéissance passive, d'entière soumission, laissaient sur lui leur empreinte, le poussant en quelque sorte d'une manière automatique à se courber devant les réalités, à les accepter sans un murmure. Jeté tout à coup en pleine crise personnelle, la transition lui était trop brusque, et il en demeurait étourdi, gardant une attitude de discipline, une inertie qui atténuait tous les chocs. Puis son robuste bon sens lui soufflait que cet homme disait vrai, qu'il prenait pour lui un peu de sa peine, et qu'on ne pouvait pas le rendre responsable. Il sortit, sans même un mot d'adieu, bouleversé.

Marthe? Comment la comprendre? Et qui aurait pu dire pourquoi, à ce point, elle s'était reprise, indifférente à sa parole donn ée mentant à leur passé? Il se souvenait de leur enfance, des jours où, tout petits, ensemble ils erraient dans les champs, ouvrant des yeux ravis sur l'univers nouveau, émus de quelque grosse découverte, celle d'un oiseau, d'un insecte, d'un brin d'herbe coupante. Ensuite, ils ne s'étaient guère quittés davantage; ensemble, ils avaient fait le chemin conduisant aux écoles du village; puis ils avaient cultivé la terre, dans une même ardeur. Dans ces évocations du passé, Louis aussi avait son rôle; il avait partagé leurs jeux, puis leurs travaux. Toujours Marthe et lui avaient entouré sa faiblesse d'une protection; c'était leur petit enfant, et, à côté de lui, ils se trouvaient de très grandes personnes, bien qu'il eût à peu près exactement l'âge de Marthe, plus précocement développée.

Plus tard, lorsque quelque chose d'inconnu, un clair matin de printemps, s'était tout à coup révélé, leur soufflant des idées nouvelles, mettant une gêne dans leurs rapports enfantins, personne, autour d'eux, pas plus qu'eux-mêmes, ne s'était beaucoup étonné. C'était arrangé depuis longtemps; ils s'épouseraient, seulement ils avaient eu la sagesse d'attendre, confiants dans la vie. Et maintenant c'était Marthe qui se refusait, ne voulait plus. Cela lui paraissait impossible et monstrueux.

Tout d'un coup, il vit clair. Ce qu'on ne lui avait pas dit, mais ce qu'il savait tout de même, c'est que son frère Louis était pour quelque chose dans ce brusque revirement. Pour en être convaincu jusqu'à l'évidence, il lui suffisait de se rappeler son attitude étrange, tout à l'heure, en la rapprochant de quelques mots ambigus échappés à sa mère, et que, d'abord, il n'avait pas compris. C'était bien cela : le retour du cadet un an avant lui, le voisinage étroit avec les Cordier, la force de souvenirs rappelés à propos, puis même l'air maladif de Louis qui pouvait, dans ce milieu rustique, passer pour un charme spécial, une distinction, — tout avait été contre lui, Marthe, peut-être même, ne l'avait jamais aimé, et avait joué la comédie indigne de se promettre pour qu'il fît tranquillement son service militaire, et permît à l'autre de revenir plus tôt. Ils s'étaient fiancés, et on allait les marier à son nez, pour son retour.

Il serra les poings, et des yeux chercha son frère, dans une crise de violence qui, bientôt après lui fit peur à lui-même et le décida à ne pas rentrer tout de suite à la ferme. Du reste, instinctivement, il avait pris une autre direction, et au hasard il errait par la plaine déserte, sous le soleil ardent.

Et leurs arrangements, l'entente avec son frère pour la mise en valeur de leur bien? Il lui fallait renoncer à ce rêve si longtemps caressé, de voir le domaine s'arrondir de la terre que Marthe apporterait en dot. Mais, du moins, personne ne profiterait de cette augmentation, et il ne serait pas assez sot pour laisser Louis exécuter le plan qu'il avait mûri pour lui-même. Il allait demander sa part, provoquer un partage. Tant pis si l'héritage était morcelé. Du reste ce n'était pas le cadet, avec sa faiblesse, son incapacité, qui saurait en tirer quelque chose. Lui, au contraire, avait conscience de sa force, et, malgré son désarroi, gardait son tranquille entêtement, sa confiance, et son désir de travail.

Il continuait sa marche. A remuer sous ses pieds la terre pesante et grasse qu'il sentait s'attacher à ses semelles, il retrouvait un peu de calme. C'était bon, tout de même, d'être revenu chez soi. Penché sur le sol, il regardait de très près les sillons, dans un intérêt qui, petit à petit, absorbait tout le reste. Autour de lui, l'horizon s'était restreint, borné par un pli de terrain qui lui cachait la ferme. Le ciel semblait très bas, touchant la crête, où les blocs sombres des labours se détachaient vigoureusement, en silhouette sur le fond d'azur. Et une sérénité, une force tranquille

montait des lignes harmonieuses et sobres du paysage. Jean pouvait se croire séparé du reste de l'univers; il s'assit en contre-bas, absorbé dans une rêverie où il y avait déjà moins de colère.

Il commençait à n'être plus si sûr de ses rancunes. Partager le bien? Oui, c'était se venger. Mais qui en pâtirait? Lui le premier, qui ne pouvait prévoir sans un serrement de cœur, une souffrance presque physique, le morcellement de l'héritage. Après tout, de leurs querelles, de leurs désaccords, il n'était pas juste que la terre souffrit. L'attachement séculaire, atavique, du paysan à la glèbe parlait aussi haut que la douleur de l'amant écarté, et, dans l'attendrissement qu'il sentait lui monter aux yeux, les deux instincts s'affirmaient avec une égale intensité.

Il se leva, irrésolu, surpris et mal à l'aise, dans ses habitudes de pensées simples, devant le flot d'idées contradictoires qui bouillonnaient en lui. La pente gravie, il retrouvait le paysage, si connu qu'il aurait cru le voir en fermant les yeux. Le soleil était déjà bas; les bleus indigo du ciel s'atténuaient, dans des dégradations très douces, des tons opalins; et, autour de Jean, comme un cirque immense, les champs s'étendaient, bigarrés, avec de longues et souples ondulations. Dans un pré, des vaches entravées, à des intervalles égaux, mettaient des taches claires sur les fonds vert sombre. L'une d'elles, plus près, tirait sur sa corde, cherchant l'herbe non encore pâturée; et Jean remarqua que, depuis longtemps, on aurait dû la changer de place.

Il se baissa, et bientôt fut relevé, ayant au poing un lourd maillet de bois. Quand il eut arraché le piquet, puis, qu'en deux grands coups, le corps penché en arrière, il l'eut enfoncé de nouveau, un peu plus loin, dans l'herbe épaisse, il éprouva un sentiment de bien-être, la joie de la possession. La seule idée d'un partage, maintenant, lui semblait impie. Jamais, il le sentait bien, il ne se résignerait à laisser en d'autres mains une parcelle de cette terre qu'il avait faite sienne par un labeur patient et acharné, qu'il aimait d'une passion farouche, absorbant toutes les autres. Et il restait encore tant à faire! Quelques détails d'exploitation, observés au passage, et qui auraient échappé à des yeux moins exercés que les siens, lui disaient que la culture aurait pu produire bien davantage, et qu'avec plus d'efforts, une direction mieux entendue, il serait facile d'augmenter les rendements obtenus.

Déjà, la nuit tombait, enveloppant les plaines de mystère, agrandissant l'espace, prêtant une singulière grandeur au paysage si

gai tout à l'heure. A l'horizon, la ligne pourpre du soleil couchant peu à peu s'amincissait, n'éclairant plus les premiers plans où les labours faisaient de larges étendues d'ombre. Là-bas, au dessus de la ferme, une fumée montait, toute droite dans l'air calme, sur la pâleur nacrée du ciel, où s'allumaient les premières étoiles. Une âcre senteur s'élevait de la terre remuée, et Jean respirait avec délices, perdu dans une contemplation qui ne pouvait finir.

Décidément, ils étaient bien forts les liens qui l'attachaient au sol, plus tenaces que lui-même ne le croyait. Dans le conflit obscur qui agitait son âme bouleversée, il commençait à prévoir ce qui triompherait. Plutôt que d'abandonner son bien, que de renoncer à ses rêves d'agrandissement, il sentait qu'il consentirait à tout, à vivre avec son frère, même devenu le mari de Marthe. Il souffrirait, il le savait, et tous les jours, tous les instants; mais il avait pour lui son grand bon sens, sa tranquille résignation d'homme simple et fort. Ce serait encore moins dur que de voir le domaine s'en aller par lambeaux, de ne plus cultiver cette terre qui lui était tout. Il en prit une poignée, la laissa couler entre ses doigts.

Maintenant, c'était fini. Il était presque calme, comme étonné d'avoir tant souffert. Et lentement il reprit le chemin de la ferme.

*
* *

Des jours passèrent, et Jean constata que ses craintes étaient justes. Le soir où, si douloureusement, il avait senti en lui s'opposer et se combattre les deux instincts qui composaient à peu près toute sa vie mentale, il trouva, en rentrant, sa mère seule, au coin du feu, Louis ayant jugé prudent de s'absenter, sans doute aux nouvelles chez les Cordier, sous le prétexte d'une course au village qui le retiendrait peut-être jusqu'au lendemain. Alors ç'avait été l'explication définitive; à travers les divagations de la vieille femme, plus vieille encore des angoisses de son aîné, l'aveu était venu de ce qu'il savait déjà par avance. Et, après quelques jours de luttes affreuses, où les deux frères, devant leur mère impuissante, s'étaient jeté à la face toute la haine qui les soulevait l'un contre l'autre, Jean s'était éloigné, sans force pour assister à ce qui se préparait, aussi par crainte d'un coup de violence qu'il redoutait toujours de lui-même. Il n'avait pas tenté de revoir

Marthe. Encore l'influence persistait des années de soumission absolue, où la personnalité disparaît, l'âme assouplie et brisée par la discipline des corps.

Quand, après deux mois, il revint au pays, ce lui fut presque un repos de trouver une chose accomplie, la réalisation de ce qu'il redoutait cependant plus que tout. Puis il avait changé de milieu, peut-être un peu oublié, du moins il le croyait; parfois aussi le souvenir de quelque banale aventure, rencontrée au régiment ou ailleurs, lui faisait, dans sa stricte honnêteté, trouver une sorte d'excuse à la conduite de Marthe, une atténuation à ses torts. De nouveau, plus forts s'étaient affirmés les liens qui l'attachaient au sol, et il n'avait pas pu exiger le partage. Il consentait, provisoirement du moins, à la vie commune, se promettant chaque jour de parler le lendemain — le lendemain, incapable de dire les mots qui devaient faire souffrir la terre.

D'abord, quand, sans cesse, il lui fallut vivre avec Marthe, cela lui parut très dur. Il s'était fait une loi de ne pas lui parler, trop fier pour jamais évoquer le passé, pour se plaindre, trop mal guéri pour pouvoir la traiter simplement comme une étrangère. Quand, dehors, dans les champs, ils s'apercevaient, par un tacite accord, chacun d'eux se détournait, les yeux ailleurs. Entre les deux frères aussi le silence était lourd. Depuis que Jean lui avait dit son fait, brutalement, le cadet courbait la tête, heureux d'en être quitte à si bon compte, délivré de craintes qu'il n'avouait pas, mais qui parfois avaient troublé ses nuits. Dans le fond, il se réjouissait de la présence de son frère; elle lui permettait de ne pas s'occuper de la ferme, de vivre dans une paresse confortable qui lui semblait très douce. Et il lui arrivait de se frotter les mains, à la dérobée, se trouvant très fort d'avoir ainsi arrangé les choses, d'avoir choisi la meilleure part.

Aux repas, pris en commun, Jean se bornait au très petit nombre de paroles indispensables, et, aussitôt qu'il le pouvait, quittait la table, dans une hâte au travail, à l'accomplissement de devoirs minutieux, strictement remplis, qu'il imaginait pour endormir sa peine.

Peu à peu, il trouva une sorte de jouissance à cette attitude figée, inexorable, jamais démentie. Il l'exagérait; taciturne, même avec les valets de ferme, goûtant une joie farouche à ne pas désarmer un instant, à s'éterniser dans une impassibilité qui cachait une grande douleur. Il se levait dès l'aube, surveillait les moindres

détails de l'exploitation, redouté des domestiques qui pourtant l'aimaient pour sa douceur grave et son esprit de justice. Lui-même travaillait, et plus qu'aucun d'eux, jusqu'à s'épuiser, s'abrutir de fatigue, pour oublier. Le soir, toujours, il faisait sa ronde, éteignait les lumières inutiles, couvrait de cendres la bûche du foyer, et se couchait le dernier, heureux de s'endormir très vite, dans la lassitude d'une journée trop remplie.

La passion pour la terre l'avait repris, le dominait tout entier ; et volontiers il s'y réfugiait, comprenant que là était le salut, le seul dérivatif possible. Souvent il errait à travers champs, comme le premier jour, celui de son retour au pays ; et il comparait, c'était sa seule joie, l'état actuel des cultures à ce qu'il avait trouvé en revenant. Alors les blés étaient maigres et clairsemés, les trèfles venaient mal ; les prés, insuffisamment irrigués, nourrissaient à peine le bétail. Maintenant, tout avait changé. Déjà il avait vaincu ; son entêtement tranquille avait conquis le sol, et les plaines fertiles, les cultures grasses, les herbages épais, témoignaient de l'effort accompli, qui mate la terre, lui arrache des fruits. Un contentement lui chauffait le cœur, puis bientôt le regret venait en songeant que tout cela aurait pu leur appartenir à eux seuls, Marthe et lui.

L'hiver surtout était pénible. Les champs noyés par la pluie, transformés en lacs de boue, sous le ciel gris avec les taches noires des nuages emportés au galop furieux d'un vent de mer, semblaient morts, à jamais stériles. Les pommiers s'inclinaient tous du même côté, fléchissaient jusqu'à paraître tomber, courbés depuis des ans sous les tourmentes. Les semailles une fois faites, la besogne diminuait, et un peu d'oisiveté régnait. Alors s'évoquaient les rêves d'autrefois, sans même la ressource du travail acharné pour combattre, et Jean, plus sombre et plus silencieux, souffrait davantage dans ce désœuvrement forcé. L'eau, lentement, implacablement, dégouttait des toits de chaume, avec un bruit monotone ; les sarments pétillaient dans l'âtre, et, par la haute cheminée, le vent arrivait, — clameur ou murmure, — berçant les mêmes idées remuées sans trêve, inutilement, sans que rien en pût sortir qu'un renouvellement de douleur.

Ou bien c'étaient les grands froids, la terre durcie sous la gelée, ensevelie dans la neige plus immobile, plus morte encore que par les pluies. La vie forcément devenait plus intime, plus resserrée, et les occasions de souffrir se multipliaient par les contacts plus

fréquents. Le temps était long à couler, dans la demeure étroite et close, l'engourdissement des grands feux clairs. Ce fut pendant l'un de ces mois noirs que la mère très doucement s'éteignit, sans que rien eût fait prévoir une fin si proche. Après une émotion qui les rapprocha quelques heures, devant la place vide, sous le manteau de la cheminée, les deux frères se sentaient un peu plus étrangers l'un à l'autre ; le dernier lien qui les unissait était cassé ; le fossé se creusait, toujours plus profond.

Le printemps revint, et, avec lui, la joie de la vie libre, au grand air, mettant un peu d'adoucissement aux rancunes amassées. Parfois de toute une journée, ils ne se voyaient pas, et un réel soulagement, à tous deux, leur venait. Plus que jamais l'aîné vivait dehors, absorbé dans son amour du sol, courbé dans un labeur patient où il mettait toutes ses forces, et ce qu'il y avait en lui de besoin d'expansion, de tendresse accumulée. Les jours grandissant permettaient des travaux plus longs, une communion plus parfaite avec la terre. Dans les champs nus encore, des verdeurs pointaient, prometteuse des moissons futures, et, sur les teintes délicates d'un ciel changeant, une alouette souvent montait, ivre d'espace, avec un cri joyeux. Tout n'était pas perdu, et Jean quelquefois parvenait à oublier, à être presque heureux, dans la féerie du miracle toujours renouvelé, l'enchantement des matins clairs.

Peu à peu il devenait le maître de la ferme. Comme les autres, Marthe pliait devant lui, soumise à ses décisions que toujours dictait l'intérêt de tous, et même, dans ses silences persistants, une nuance de regret pouvait se deviner. Louis disparaissait dans une veulerie grandissante, un désintérêt qui allait chaque jour s'aggravant. Bientôt, autour de lui, on prit l'habitude de ne plus le compter beaucoup; avec la logique implacable et dure des âmes frustes, ce garçon pâle et souffreteux, hésitant devant la vie, traînant des journées vides, inutiles, ne pouvait guère être respecté. Sa faiblesse attirait forcément le mépris et lui-même semblait se plaire à une perpétuelle abdication, renvoyant à son frère pour la moindre décision à prendre, l'ordre le plus simple à donner. Il le considérait un peu comme un intendant habile, à qui il s'abandonnait, content d'être débarrassé de tout souci, de la fatigue de toute lutte. Il lui suffisait de profiter des efforts des autres, d'avoir sa part des gains. Dans son indolence, un instinct persistait de l'âme paysanne, l'amour de l'argent, et il se réjouissait en silence

des écus empilés, de la prospérité de la maison, qu'il jugeait uniquement sienne, avec un égoïsme de malade. A quoi bon s'éreinter, se donner du mal, lorsque tout va bien sans qu'on ait à s'en mêler? Son frère était bien naïf de tant se dépenser, lui qui n'avait pas même une famille à soutenir. Il ne pouvait comprendre cette ardeur au travail, cet effort incessant, jamais lassé, et il pensait qu'il avait été, lui, beaucoup plus intelligent d'arranger sa vie telle qu'il l'avait faite.

Parfois il laissait éclater une gaîté sournoise devant la fatigue de l'aîné, rentrant en sueur. Et Jean, qui devinait la raillerie, sentait monter en lui la colère des premiers jours. Mais il se taisait, la face seulement coupée d'un pli dur, jetant à Louis un regard qui, très vite, éteignait l'ironie; puis il se remettait à la tâche, conscient de sa force, avec la sérénité d'un bœuf au labour.

Au bout de deux ans ils purent acheter à bon compte un grand pré que rendait nécessaire l'accroissement du bétail.

* * *

Dans sa carriole lancée au grand trop, Jean suivait la route de la ferme, content de sa journée. Il revenait d'une foire tenue à quelques lieues, où il avait conclu des marchés avantageux. Depuis longtemps, du reste, la vie lui était bonne : le domaine s'était étendu d'acquisitions successives ; les années avaient passé, amassant les récoltes, entassant la richesse. La terre infatigable produisait toujours plus, et les champs s'ajoutaient aux champs, les bois défrichés faisaient place aux herbages. Maintenant les quelques arpents que Marthe avait apportés en dot, absorbés par les agrandissements, n'étaient plus qu'une petite enclave dans l'ensemble. Et Jean était le maître incontesté de tout cela, un gros monsieur dont on recherchait les conseils, et que le pays écoutait avec déférence. Au passage, les têtes se découvraient devant sa haute casquette de fermier riche, sa blouse neuve d'un bleu cru, presque violet, enflée aux épaules d'un coup de vent.

Lui pourtant n'avait pas changé. Un peu plus lourd, avec une gravité qu'avaient développée des années de luttes entêtées, d'efforts soutenus et silencieux, il était resté simple et bon, le regard clair comme autrefois.

Il était résigné. Quand, cinq ans plus tôt, Marthe avait accouché d'un garçon, cet événement bien simple, attendu, l'avait troublé tout entier, et il avait retrouvé les émotions et les souffrances du début, à songer que c'était lui qui aurait dû être le père. Une fois de plus, il eut recours à sa vieille amie la terre, et le calme revint. Seulement quelque chose restait qu'il aurait voulu chasser. Quand le petit, balbutiant, dans l'hésitation charmante de ses premiers pas, s'était attrapé à ses jambes pour ne pas tomber, il avait senti en lui un extraordinaire élan de tendresse, irraisonné, irrésistible. Depuis, il luttait, gardant son attitude farouche, et Marthe toujours rappelait Pierre, l'éloignait de son oncle, sans qu'il fît un geste pour l'arrêter. Non, ce serait trop fort; il avait été assez stupidement bon, jusqu'à laisser les autres se moquer de lui; il n'allait pas encore, pour finir, se mettre à aimer le fils de la femme qu'on lui avait volée.

Les parents, il les avait enrichis, c'est vrai; mais avant tout il avait travaillé pour lui, resté pratique dans sa douleur, ne s'égarant pas dans les nuages. En réalité, s'il avait cultivé la terre avec tant de passion, c'est qu'il se sentait fait pour ce rôle, et ne pouvait pas en concevoir un autre, ataviquement préparé qu'il était à celui-là; seulement de ceci, il ne se rendait guère compte quand il essayait de réfléchir sur lui-même. En tout cas, ce qu'il avait fait, très naturel croyait-il, n'était certainement pas une raison pour oublier, au point de se prendre d'affection pour le petit des autres.

Pour se fortifier dans ses rancunes, se donner raison, — car il sentait qu'il avait besoin de secours, prêt encore à fléchir, à se laisser toucher, — Jean, tout en poussant son cheval, trouvait plaisir à se rappeler son retour au pays. Il suivait la même route qu'aujourd'hui; il marchait à pied, riche d'espoirs et de rêves. Depuis, tous ses désirs avaient été dépassés. Le domaine était plus vaste qu'il n'avait jamais osé l'espérer, même dans ses instants de très haute ambition. Et Marthe avait un fils : tout était comme il l'avait souhaité...

Seulement ce fils n'était pas le sien. — D'un violent coup de fouet il enveloppa la bête, qui pointa, surprise de cette brutalité insolite — et, entre Marthe et lui, le cadet toujours se dressait, plus pâle, du reste, plus effacé que jamais, existant juste assez pour que lui, Jean, continuât à souffrir. Bien sûr son grand amour peu à peu avait disparu, mangé par les ans, émietté aux cahots de la vie

quotidienne. Cependant il s'attachait encore à la Marthe d'autrefois, à la jeune fille qui s'était promise à lui. Et surtout l'idée lui était douloureuse de cet enfant qu'elle avait d'un autre. Pour lui, Pierre ne pouvait, ne devait pas exister.

Le cheval s'arrêta. Il était arrivé au carrefour et n'avait plus qu'à quitter la route, à prendre le chemin de traverse, menant à la ferme. Il se souvint de son hésitation au même endroit, huit ans plus tôt, — et cela le fit sourire un peu tristement. Puis, devant lui, au-dessus des blés, il aperçut une femme. Sous la coiffe, il ne pouvait distinguer ses traits; mais, dans l'enfant qu'il découvrait ensuite, lui tenant la main, il reconnut son neveu. Et il songeait que, plus heureux qu'à son retour du régiment, Marthe aujourd'hui était là, devant lui, sans qu'il eût besoin de la chercher. Il mit son cheval au pas, songeur, désireux de ne pas la rejoindre trop vite.

Comme autrefois, autour de lui, les champs s'étendaient, immenses, et une grande sérénité montait des plaines. La richesse éclatait dans l'opulence des épis mûrs, très hauts sur le ciel bleu, pâli légèrement de l'approche de la nuit. Des buées roses, à l'occident, estompaient les lointains violets, dans un recul qui encore agrandissait l'espace, augmentait l'impression de repos et de plénitude ressentie devant le paysage calme. Plus près, la ferme rebâtie, agrandie, méconnaissable, apparaissait entre les pommiers chargés de fruits à tomber, et des troupeaux, ramenés des pâturages, se pressaient aux portes de la cour, avec un piétinement docile, discipliné par les bonds souples de grands chiens.

Il y eut encore un arrêt, un mouvement de recul, qui interrompit sa contemplation. Marthe l'avait attendu à un détour du chemin, elle tenait la bride, et elle attachait sur lui un regard où il y avait quelque chose de l'expression d'autrefois, tandis que Pierre, se haussant sur la pointe des pieds, tâchait d'imiter sa mère, sans y parvenir. Sous les rayons obliques du soleil couchant, pour la première fois il la vit ce qu'elle était en réalité, une femme fatiguée et déjà vieille. Peut-être, pour elle aussi, les jours avaient été troubles et les nuits douloureuses; à la dure vie des champs, elle s'était vite usée, et, sans doute, les chagrins avaient fait le reste.

Jean sauta en bas, laissant le cheval rentrer seul, au pas, très sagement. Tous trois, lentement, marchaient derrière la carriole et, dans ce groupement, il y avait comme une revanche du passé aboli. Lui se sentait un peu ému ; il ne s'expliquait pas comment,

tout de suite, il était descendu, sous la supplication muette de ces yeux levés et une gêne entre eux grandissait.

Marthe, tête basse, semblait perdue dans un rêve. Son attitude accablée criait la douleur avouée enfin. Mais elle ne pouvait parler, rompre ainsi tout à coup ses habitudes de silence ; et pourtant un chaos de pensées s'agitait en elle, l'absorbait toute.

Lorsqu'elle vit Jean promener ses doigts sur les cheveux de son fils, dans une caresse machinale, elle n'y tint plus. Son gros chagrin creva ; elle lui avait pris les mains, et sanglotait.

« Pardonne, je t'en prie. J'ai eu tort... Je ne savais pas... Et dire que, maintenant, c'est toi qui as travaillé pour nous. Tu as tout fait... tout devrait t'appartenir. Tu es le maître, je suis la servante... C'est moi, folle, qui ai refusé d'être ta femme... »

Elle continuait, en phrases brèves, enfantines, disant pêle-mêle ses regrets, ses souffrances, et comment, peu à peu, elle s'était détachée de Louis. Naïvement, elle avouait son culte pour la force qui triomphe, son mépris pour la faiblesse improductive. Surtout elle déplorait que son fils n'eût pas pour père un homme entendu aux choses de la terre, qui lui aurait donné, avec des biens, l'énergie qui en décuple la valeur. Elle s'accusait, perdue dans d'inutiles plaintes, des récriminations sur le passé, sur leur vie à tous deux, qui aurait pu être si simple et si belle...

Alors, la relevant, avec un geste large qui embrassait l'horizon, les bois, les prés, les champs, les troupeaux, toute la richesse et toute la vie qu'il avait créées, Jean répondit simplement :

« Tais-toi, il est trop tard. Ce sera pour le petit. »

Henri Guillou.

SIMON DALE [1]

(*Suite*)

CHAPITRE VII

LA RÉCOMPENSE DE LA SINCÉRITÉ

Je pécherais gravement contre la vérité et dépouillerais ainsi mon récit de son unique valeur, si j'osais prétendre que mes inquiétudes et mes perplexités, si douloureuses qu'elles fussent, l'emportaient de beaucoup sur le plaisir et les excitations que m'offraient ma nouvelle vie. Ma cervelle nourrissait des projets ambitieux, la jeunesse bouillonnait dans mes veines et je jetais sur la brillante société qui m'entourait des regards qui n'avaient rien d'austère. La puissance même de l'amour est tenue en échec par ces distractions inépuisables. Je dois avouer qu'à ce moment-là, ma présentation à la cour avec les perspectives qu'elle ouvrait devant moi et les chances qu'elle m'offrait dominait toutes mes pensées; aussi Jonas Wall, mon domestique, était-il activement occupé à tout préparer pour ce grand événement. J'avais fait une découverte en ce qui concerne ce garçon qui m'avait bien amusé ; en entrant un jour brusquement dans la chambre où il se trouvait, je le surpris absorbé dans la lecture des psaumes puritains, soupirant et levant les yeux au ciel avec une componction morne vraiment risible. Je commençai à le harceler de plaisanteries un peu rudes quand je découvris ainsi qu'il partageait les idées de mon ami Phinéas et considérait la Cour comme livrée tout entière à Satan. Cette opinion pouvait se soutenir, mais il aurait dû le faire avec plus de modération. Comme je ne voulais pas le scandaliser, je gardai pour moi mes renseignements à ce sujet et je me fis un malin plaisir de faire acheter par lui les différents articles de mon costume de cour, des eaux de senteur et autres « ho-

(1) Voir *La Lecture*, pages 161, 261.

chets de la vanité » (l'expression n'est pas de moi, mais de lui) qu'il abhorrait et dont M. Simon Dale ne pouvait absolument pas se passer, bien que la bourse de M. Simon Dale ne fût guère en état de subvenir à toutes ces dépenses. A vrai dire, la conduite de Mistress Barbara m'avait piqué au vif. Je ne voulais pas passer pour un rustre. Peu m'importait d'être désapprouvé et sévèrement jugé, mais inspirer la pitié comme n'étant qu'une pauvre dupe maladroite et égarée, je ne pouvais le supporter, et le meilleur moyen pour moi d'éviter un pareil sort, c'était de me montrer aussi galant, aussi inconscient, aussi accompli bretteur que n'importe quel gentilhomme de Whitehall. Aussi puisai-je sans mesure dans ma bourse, au grand désespoir de Jones Hall, qui déplorait autant mon extravagance que ma frivolité. Toute la journée, il se demanda avec angoisse si je l'emmènerais avec moi à la Cour au plus grand péril de son âme, mais la voix de la prudence se fit enfin entendre et me conseilla d'éviter la dépense d'une riche livrée, en laissant mon domestique à la maison.

Que le Ciel me préserve de partager l'humeur acerbe de mon serviteur et de trouver quoi que ce soit à blâmer dans la pompe et la splendeur ordinaire d'une cour royale, cependant j'avoue que la magnificence du spectacle que j'eus sous les yeux me frappa de stupeur. Le Roi avait eu la fantaisie, pour le seul plaisir de gaspiller de l'argent, de se costumer en Persan et d'exiger que ses amis et les principaux seigneurs de la cour fissent de même. A cette occasion, ils avaient revêtu de splendides costumes orientaux presque tous brodés de pierreries. Le duc de Buckingham étincelait et les autres seigneurs et les beaux esprits n'étaient guère moins magnifiques, en particulier le jeune duc de Monmouth que je voyais pour la première fois et qui me parut plus beau qu'aucun des autres jeunes gens. Les dames de la cour ne furent pas autorisées à adopter cette mode nouvelle, mais elles affirmèrent leur indépendance en s'habillant à la française. Pour moi, qui avais entendu parler de la pauvreté de la nation, des besoins de la flotte et des difficultés d'argent du Roi lui-même, je restais bouche bée, me demandant avec étonnement d'où venaient tous ces trésors étalés sous mes yeux. Mon modeste habit de cour avait perdu tout son charme et je n'étais pas là depuis une demi-heure que je cherchais un coin retiré où cacher la pauvreté de mes vêtements et la simplicité de mon manteau. Ce désir ne devait

pas trouver satisfaction. Darrell, que je n'avais pas rencontré de toute la journée, fondit sur moi et m'emmena, déclarant qu'il avait été chargé de me présenter au duc d'York. Tremblant à la fois de peur et d'allégresse, je traversai le salon, me frayant un passage au milieu de cette foule brillante qui remplissait l'espace devant le dais royal. Mais avant d'arriver jusqu'au duc, nous fûmes arrêtés par un gentilhomme qui saisit mon compagnon par le bras et lui demanda à voix assez haute, mais d'un ton cordial et joyeux, des nouvelles de sa santé. Darrell se contenta de répondre en me poussant en avant et en me présentant à sir Thomas Clifford qui désirait, disait-il, faire ma connaissance, et il ajouta, par amabilité, plusieurs choses erronées sur mes talents et mon caractère.

— Oh! du moment qu'il est votre ami, cela me suffit, Darrell, répondit Clifford, — et, se rapprochant de mon compagnon, il lui chuchota quelques mots à l'oreille. Darrell secoua la tête et il me sembla que le Trésorier était désappointé. Celui-ci m'adressa cependant un adieu plein de cordialité.

— Que vous a-t-il demandé? lui dis-je, comme nous continuions notre chemin.

— Oh! rien, seulement si vous partagiez ma superstition, répondit Darrell en riant.

— Ils s'intéressent donc bien à ma religion, pensai-je; cela ne leur ferait pas de mal de veiller davantage à la leur.

Tout à coup, en tournant un coin, nous tombâmes sur un groupe de personnes réunies dans une rotonde tapissée de trois côtés par des rideaux et garnie de divans très bas, à l'orientale. Le duc d'York, qui me sembla un beau prince aux manières très courtoises, y était assis, et, près de lui, je remarquai Lord Arlington. Juste en face d'eux, se tenait debout un homme auquel le duc me présenta, après que je l'eusse salué ; c'était M. Hudleston, chapelain de la reine. Son nom m'était familier, car j'avais souvent entendu parler de ce prêtre catholique qui avait aidé Charles II dans sa fuite, après la bataille de Worcester. J'examinais ses traits avec l'intérêt que la figure inconnue d'un personnage célèbre éveille toujours en nous, lorsque le duc d'York m'adressa tout à coup la parole d'un ton doux et aimable, mais plein de dignité. Ses manières avaient quelque chose de beaucoup plus cérémonieux que celles du Roi.

— Mylord Arlington, dit-il, vous a recommandé, Monsieur, comme un jeune gentilhomme tout dévoué à la personne royale,

Mon frère, et moi, avons grand besoin d'être servis de la sorte.

Je balbutiai une assurance de dévouement.

Arlington se leva, me prit par le bras et me murmura à l'oreille que je n'avais pas besoin d'être embarrassé. M. Hudleston me lança un regard perçant et scrutateur, comme s'il voulait lire mes pensées.

— Je suis sûr, dit Arlington, que M. Dale est très désireux de servir Sa Majesté en toutes choses.

Je m'inclinai.

— Certes, Monseigneur, repliquai-je en m'adressant au duc d'York, je ne demande qu'une occasion de le prouver.

— En toutes choses? demanda Hudleston d'un ton bref, en toutes choses, Monsieur, — et il fixa sur moi son regard pénétrant.

Arlington me serra le bras et sourit d'un air bienveillant; il savait que c'est avec du miel qu'on attrape les mouches et non avec du vinaigre.

— Voyons, M. Dale dit qu'il est prêt à servir Sa Majesté en toutes choses, qu'avons-nous besoin de plus ?

Le duc sympathisait plus avec le prêtre qu'avec le ministre.

— Mylord, répondit-il, je n'ai jamais entendu M. Hudleston faire une question sans avoir de bonnes raisons pour cela.

— Il y a des gens, répliqua Hudleston d'un ton grave, qui, par *servir le roi en toutes choses* entendent *dans toutes les choses où il leur plaira de le faire*. M. Dale est-il de ces gens-là? Est-ce le bon plaisir du Roi ou le sien qui marque des limites à son devoir et à son activité?

Ils me regardaient tous et il me semblait que nous passions du langage des cours et des phrases sans conséquences à des questions plus sérieuses. Ils voulaient sans doute me demander une garantie, ou leurs regards étaient bien trompeurs. Pourquoi? Dans quel but le désiraient-il? C'est ce que je ne pouvais dire, mais Darrell qui se tenait debout derrière le prêtre me faisait des signes de tête en fronçant les sourcils d'un air inquiet.

— Je suis prêt à obéir au Roi en toutes choses, commençai-je...

— Bien, très bien, murmura Arlington.

— ... Sauf, continuai je (car je considérais comme mon devoir de faire cette réserve sans me douter que je pusse avoir tort), sauf s'il s'agissait d'agir contre les libertés du royaume et de la Religion Réformée.

Je sentis la main d'Arlington se retirer à demi, puis une minute après se glisser de nouveau sur mon bras, et il reprit son

aimable sourire. Le duc, moins capable que lui ou moins soucieux de dissimuler ses sentiments, fronça les sourcils d'un air très mécontent, tandis que Hudleston s'écriait impatiemment :

— Des réserves ! Ce n'est pas avec des réserves que l'on sert les rois, Monsieur !

Cette exclamation m'irrita. Si elle était venue du duc, je me serais tu, me contentant de m'incliner. Mais quel était donc ce prêtre pour me traiter de la sorte ? J'oubliai toute prudence et, tournant la tête de son côté :

— Le gouvernement lui-même passe son temps à faire des réserves avec l'assentiment du Roi.

Il y eut un moment de complet silence.

— Je crains, Monseigneur, dit enfin Arlington, que M. Dale ne soit encore moins courtisan qu'honnête homme.

Le duc se leva.

— Je n'ai rien à reprocher à M. Dale, répondit-il d'un ton froid et hautain.

Il s'éloigna sans plus faire attention à moi et Hudleston le suivit après m'avoir jeté un regard de colère.

— Monsieur Dale ! Monsieur Dale ! murmura Arlington, et, sans ajouter un mot, il retira doucement son bras du mien, toujours le sourire aux lèvres et me quitta en faisant signe à Darrell de l'accompagner. Celui ci obéit en haussant les épaules d'un air désespéré. J'étais seul maintenant et, semblait-il, perdu sans retour. Hélas ! pourquoi parlais-je à l'étourdie de mes principes comme si j'étais encore devant mon père et non en présence du duc d'York ? Ma carrière était compromise avant d'avoir commencé.

La cour n'était pas un endroit fait pour moi. Je me jetai sur les coussins du divan dans un accès d'amer désespoir et je restai là, morne et découragé. Au bout de quelques minutes, quelqu'un écarta le rideau derrière moi, et j'entendis un franc éclat de rire qui me fit me retourner. Un jeune homme sauta par-dessus le divan et se laissa tomber à côté de moi, riant à gorge déployée.

— Bien touché, bien touché ! J'aurais volontiers donné mille couronnes pour voir leurs figures.

Je me levai vivement, étonné et confus, et saluai très profondément ce jeune homme, qui n'était autre que le duc de Monmouth.

— Allons, asseyez vous, mon cher, dit il en me forçant à prendre place à côté de lui. J'étais derrière le rideau et j'ai tout entendu. Dieu merci, j'ai pu retenir mon éclat de rire jusqu'après leur

départ. Les libertés du royaume et de la Religion Réformée! Voilà une bonne histoire à raconter au Roi! — Il se jeta en arrière, enchanté de cette plaisanterie.

— Pour l'amour du ciel, Monseigneur, criai-je, ne dites rien au Roi! Je suis déjà perdu.

— Oui, auprès de mon bon oncle, répondit-il. Vous êtes bien novice à la cour, Monsieur Dale.

— Oui, déplorablement novice, répondis-je d'un ton désolé qui le fit partir d'un nouvel éclat de rire.

— Vous n'avez donc pas entendu les histoires calomnieuses qui accusent le duc de ne pas plus aimer la Religion Réformée que les libertés du royaume?

— Non, vraiment, Monseigneur.

— Et Mylord Arlington! Je le connais, lui! Il vous a tenu le bras jusqu'à la fin et vous a souri jusqu'à la dernière minute.

— En effet, Monseigneur, Mylord a été très aimable pour moi.

— Oui, je connais sa manière d'être. Monsieur Dale, vous m'avez tant amusé, permettez-moi de me dire votre ami. Allons, venez avec moi apprendre cette nouvelle à Sa Majesté. — Et se levant, il me saisit par le bras et voulut m'entraîner.

— En vérité, Sa Grâce doit me pardonner, commençai-je.

— Mais, en vérité, je ne le veux pas, insista-t-il, puis redevenant tout à coup grave, il ajouta:

— Je suis pour les libertés du royaume et le salut de l'Église Réformée. Ne sommes-nous pas amis, maintenant?

— Votre Grâce me fait trop d'honneur.

— Ne suis-je pas un bon ami? L'amitié du fils du Roi et de son fils aîné n'a-t-elle aucune valeur?

Et il se redressa avec une grâce et une dignité qui lui seyaient à merveille. Je le vois souvent encore tel qu'il était alors et je pense à lui avec tendresse. Vous direz ce que vous voudrez, il se fit aimer, même jusqu'à la mort, par des gens qui n'auraient pas levé un doigt pour son père ou pour le duc d'York.

Cependant quelques minutes après (nous sommes, vous le savez, esclaves de notre disposition du moment), j'étais presque pris de rage contre lui. En traversant les salons, nous rencontrâmes Mistress Barbara au bras de Lord Carford. Leur querelle semblait complètement apaisée et ils causaient gaiement ensemble. En la voyant, le duc me quitta et courut au-devant d'elle. Par un mouvement adroit, il rejeta Carford de côté et commença à acca-

bler sa compagne des compliments les plus extravagants et les plus fleuris, faisant parade d'un empressement si excessif qu'il témoignait de plus d'admiration que de respect.

Elle m'avait traité comme un petit garçon, mais avec lui elle n'osait agir de la même façon, bien qu'il fût plus jeune que moi ; elle se contentait de l'écouter les joues en feu et les yeux brillants. Je jetai un regard de côté sur Carford et remarquai avec surprise qu'il ne donnait aucun signe d'impatience du sans-gêne avec lequel il avait été supplanté. Il observait le couple avec un sourire rusé et semblait constater avec plaisir la fierté de la jeune fille et la passion évidente du duc de Monmouh. Cependant moi qui entendais quelques mots, par-ci par-là, de leur conversation, j'eus toutes les peines du monde à ne pas m'avancer pour la supplier de ne pas accepter un hommage inutile, sinon déshonorant.

Le duc se retourna tout à coup et m'appela.

— Monsieur Dale, s'écria-t-il, il ne manquait qu'une chose pour nous rapprocher l'un de l'autre, je viens de la trouver. Vous êtes parait-il, ami de Mistress Quinton et je suis le plus humble de ses esclaves, toujours prêt à servir tous ses amis pour l'amour d'elle.

— Eh quoi! que ferait donc Votre Grâce pour l'amour de moi! demanda Barbara.

— Que ne ferais-je pas! s'écria-t-il comme transporté d'exaltation. Puis il ajouta assez bas :

— Je crains cependant que vous ne soyez trop cruelle pour faire quoi que ce soit pour moi.

— J'écoute en ce moment les plus ridicules discours qu'il m'ait été donné d'entendre par pur respect pour Votre Grâce, dit Barbara avec une jolie révérence et un sourire plein de coquetterie.

— L'amour est-il donc ridicule? demanda-t-il. La passion est-elle une chose dont on doive sourire, cruelle Mistress Barbara?

— Votre Grâce ne mettrait-elle pas toutes ces belles choses en vers ?

— C'est Votre Grâce qui les écrit dans mon cœur, répondit Monmouth.

A ce moment, Barbara me lança un coup d'œil (peut-être était-ce simple hasard, cependant rien ne le faisait croire) et elle se mit à rire à gorge déployée. Il n'était pas nécessaire d'être bien habile pour deviner le sens de son éclat de rire et je ne l'en blâmai pas. Elle attendait depuis des années l'occasion de prendre sa revanche du baiser donné à Cydaria dans le parc du Manoir à

Hatchstead, et n'était-elle pas vengée en me voyant debout, dans un coin, avec une humble contenance et gardant un sourire plein de déférence pendant que le duc implorait sa faveur et que la moitié de la cour avait les yeux tournés vers eux. Je ne veux pas me faire passer pour un rustre. Je pensais dans mon cœur et j'essayais de dire par mon regard :

— Riez, douce maîtresse, riez ; car j'aime voir une jeune fille rire aux dépens des autres quand le jeu tourne en sa faveur.

Le duc recommença ses protestations et Carford écoutait toujours d'un air approbateur qui semblait étrange de la part d'un prétendant. La modestie de Barbara s'alarma enfin des discours du duc, la rougeur lui monta aux joues et elle regarda autour d'elle d'un air éploré pour voir ceux qui l'observaient. Monmouth ne s'en inquiétait pas le moins du monde. J'eus la hardiesse de me glisser auprès de Carford et de lui chuchoter à l'oreille :

— Mylord, Sa Grâce attire trop l'attention sur Mistress Barbara. Ne pouvez-vous pas l'interrompre ?

Il me regarda fixement avec un sourire étonné, mais quelque chose dans mon regard arrêta le sourire sur ses lèvres et il fronça les sourcils.

— Prétendez-vous, Monsieur, me donner une nouvelle leçon de manières, demanda-t-il, et y ajouterez-vous une exhortation sur la façon d'interrompre les princes ?...

— Les princes ? dis-je.

— Le duc de Monmouth est...

— Le fils du Roi, Mylord, interrompis-je, — et tenant mon chapeau à la main, je m'avançai vers Barbara et le duc. Elle me regarda, mais sans moquerie ; il y avait comme une prière dans ses yeux.

— Votre Grâce ne veut pas me faire perdre mon audience près de Sa Majesté ?

Il tressaillit et me regarda d'un air mécontent, puis ses yeux se reportèrent sur Barbara et son expression s'assombrit encore davantage. Je restais immobile, dans l'attitude de la plus profonde déférence.

Intrigué de savoir si j'avais parlé par naïveté et ignorance ou avec une intention vraiment trop hardie pour qu'il pût l'admettre, il fit entendre un rire embarrassé. Barbara s'empressa de s'éloigner en faisant une révérence. Il ne la poursuivit pas, mais saisit mon bras et me regarda fixement ; mes traits heureusement sont

fort rigides et un homme ne peut pas plus me faire rougir qu'une femme ; son examen ne lui servit à rien.

— Vous m'avez interrompu, dit-il.

— Hélas ! Votre Grâce sait quel pauvre courtisan je suis et combien ignorant...

— Ignorant, s'écria-t-il, oui, vous êtes extrêmement ignorant, sans doute, mais je commence à croire, maître Simon Dale, que vous savez distinguer un joli minois lorsque vous le voyez. Je ne veux pas une querelle avec vous. N'est-ce pas une adorable créature !

— Je croyais que Lord Carford était de cet avis.

— Oh ! Et cependant Lord Carford ne m'a pas pressé d'aller trouver le Roi ! Mais vous, que répondrez-vous à ma question ?

— Je suis tellement ébloui par toutes les belles dames de la Cour de Sa Majesté, que je ne peux guère distinguer de charmes particuliers.

Il se mit à rire de nouveau et me pinça le bras : « Nous préférons toujours la vertu qui nous manque le plus, dit-il ; le duc d'York aime surtout la loyauté, le Roi, la chasteté ; Buckingham, la modestie ; Rochester, la bienséance ; Arlington, la sincérité, et moi, Simon, je peux le dire, j'adore la discrétion. »

— Hélas ! Monseigneur, je ne peux guère me vanter d'en avoir beaucoup.

— Vous ne vous vanterez pas d'en avoir, Simon, mais vous en montrerez d'autant plus. Venez par ici, voici le Roi. — Et, disant cela, il se précipita en avant, aussi content, semblait-il, de lui-même que de moi. Bien plus, il ne perdit pas son temps ; lorsque je le rejoignis (il faut dire que ceux qui s'étaient écartés sur son passage, montrèrent moins d'empressement à mon égard), il était non seulement arrivé près du trône royal, mais il avait déjà raconté au Roi la moitié de mon colloque avec le duc d'York. Impossible de l'arrêter.

— Je suis perdu, me dis-je, c'est fini. Je serrai les dents et écoutai sans qu'un muscle de ma figure bougeât.

Nous étions seuls à ce moment auprès du Roi, qui caressait de la main un petit chien aux longues oreilles, couché sur ses genoux. Il écoutait le récit de son fils d'un air aussi impassible que celui que je m'efforçais d'imprimer à mes traits. A la fin, il leva la tête et me demanda :

— Quelles sont ces libertés qui vous sont si chères, Monsieur ?

Ma langue m'avait déjà joué d'assez méchants tours en cette seule journée, aussi mis-je une sourdine à mes paroles.

— Celles que je vois conservées et honorées par votre Majesté, dis-je, en m'inclinant.

Monmouth se mit à rire et me frappa dans le dos, mais le Roi continue gravement :

— Vous mettez de plus la Religion réformée au-dessus de l'obéissance qui m'est due.

— C'est la Foi, Sire, dont vous êtes le défenseur.

— Allons, Monsieur Dale, répondit-il, d'un ton bourru, si vous aviez parlé à mon frère aussi habilement que vous venez de vous défendre contre moi, il ne se serait pas fâché.

Je ne sais ce qui me traversa l'esprit à ce moment-là, je répondis cependant en toute simplicité, voulant uniquement m'excuser d'avoir manqué de respect au duc ; je fus bien maladroit.

— Lorsque Son Altesse Royale m'a questionné, Sire, j'ai dû lui dire la vérité.

Monmouth partit d'un bruyant éclat de rire et, une minute après, le Roi rit aussi avec plus de discrétion, mais non moins de franchise.

— C'est vrai, Monsieur Dale, répondit-il, en reprenant son sérieux, je suis un Roi et nul n'est tenu de me dire la vérité ; et moi, par le ciel, je ne la dis à aucun homme, c'est une compensation !

— Ni à aucune femme, continua Monmouth d'un air de distraction apparente, en regardant le plafond.

— Ni même à aucun jeune garçon, ajouta le Roi en lui lançant un coup d'œil amusé. Eh bien! Monsieur Dale, pouvez-vous servir votre conscience et votre souverain tout à la fois?

— Certes, Sire, je n'en doute pas un instant.

— Le Roi devrait être la conscience de ses sujets, dit Charles II.

— En quoi consiste celle du Roi? demanda Monmouth.

— Eh bien! James, à reconnaître les maux qu'il a attirés sur le monde, s'il n'a pas su veiller sur sa conduite.

Monmouth sentit la pointe et l'accepta avec une grâce charmante ; il se baissa et baisa la main du Roi.

— Il est difficile, Monsieur Dale, de servir deux maîtres, dit le Roi en se retournant de nouveau vers moi.

— Votre Majesté a seule le droit de me commander, commençai je, mais le Roi m'interrompit en s'écriant gaiement :

— J'aurais bien voulu voir la figure de mon frère!

— Permettez-lui de se mettre à mon service, demanda vivement

Monmouth, car je suis dévoué à ces libertés et à la Religion réformée.

— Je le sais, je le sais, James, dit le Roi en hochant la tête. C'est affligeant et étrange, cependant, que vous puissiez parler comme si mon frère n'existait pas.

Il sourit très malicieusement et le duc devint pourpre.

Le Roi se mit tout à coup à rire et à câliner de nouveau le petit chien.

— Alors, Sire, dit Monmouth, M. Dale peut donc venir avec moi à Douvres?

Mon cœur bondit, car tout le monde parlait de ce voyage à Douvres et de la gaieté qui règnerait dans cette ville durant le séjour de la cour, car le Roi et le duc d'York devaient y aller à la rencontre de Mme d'Orléans. Je désirais ardemment partir et la fugitive espérance que j'avais caressée un instant d'arriver à ce but, grâce à la position influente de Darrell auprès du secrétaire d'Etat, s'était évanouie. J'étais maintenant frémissant de joie, bien que ce ne fût pas sans anxiété que j'observais la figure du Roi.

Pour une raison ou pour une autre cette suggestion sembla l'amuser; cependant, malgré le peu de scrupule qu'il se faisait en général de rire ouvertement sans s'inquiéter de la personne ou de la chose en question, il se baissa sur son petit chien comme s'il voulait cacher sa gaieté; quand il leva de nouveau la tête, il n'avait plus sur les lèvres qu'un léger sourire.

— Pourquoi pas? dit-il. M. Dale peut certes nous servir tous deux, vous et moi, et rester fidèle à ses principes politiques, à Douvres aussi bien qu'à Londres.

Je mis un genou à terre et lui baisai la main en remerciement de la faveur accordée; je me tournai vers le duc de Monmouth pour lui rendre le même hommage dont il ne sembla nullement étonné et qu'il accepta avec une dignité toute royale. Comme je me relevais, je m'aperçus que le Roi nous regardait avec un sourire bizarre et mélancolique.

— Allez-vous en, mes garçons, nous dit-il, comme si nous étions de francs écoliers, vous êtes fous tous les deux et quant à James, ici présent, c'est tout juste s'il est de bonne foi; mais pour vous, chaque heure vous offre une chance de succès, chaque fille vous paraît un ange. Faites ce que vous voulez et que Dieu vous pardonne vos péchés.

Et il se rejeta dans un grand fauteuil d'un air de bonne humeur et avec ce sourire languissant et ennuyé qui errait sur ses lèvres en caressant le petit chien.

Malgré tout ce que l'on savait sur lui, je me sentais attiré ver lui et je mis de nouveau un genou en terre en disant :

— Que Dieu sauve Votre Majesté !

— Dieu est tout-puissant, répondit gravement le Roi. Je vous remercie, Monsieur Dale.

Il nous congédia et nous nous éloignâmes ensemble. J'attendais le bon plaisir du duc pour prendre aussi congé de lui, lorsque celui-ci se retourna vers moi, le sourire aux lèvres, en montrant ses dents blanches et étincelantes.

— La Reine envoie une demoiselle d'honneur pour servir Madame, dit-il.

— Vraiment, Monseigneur, c'est ce qui convient.

— La duchesse d'York en envoie une autre. Si vous pouviez la choisir parmi les femmes de la duchesse, car je prétends qu'aucun homme de bon sens ne pourrait songer à la choisir parmi les dames de Sa Majesté la Reine, laquelle choisiriez-vous ?

— Ce n'est pas à moi à répondre à Votre Grâce, répondis-je.

— Eh bien, dit-il en me regardant d'une manière comique, je choisirais Mistress Barbara Quinton. — Et avec un dernier éclat de rire, il s'élança à la poursuite d'une dame qui venait de lui lancer une œillade très bienveillante.

Resté seul et dans une disposition joyeuse que même la dernière plaisanterie du duc ne pouvait altérer, je me mis à observer la scène.

La pièce que l'on jouait sur un tréteau au fond du grand salon avait commencé, mais personne ne semblait y accorder la moindre attention. On allait et venait, parlant sans discontinuer, discutant, intriguant, faisant la cour aux femmes. J'aperçus là de grandes dames dont la beauté était leur fortune, ou leur ruine, si vous préférez. Buckingham circulait parmi elles, comme une galère toutes voiles dehors. Le duc d'York passa près de moi avec M. Hudlerston sans faire attention à mon salut. Clifford le suivit de près ; il répondit à ma révérence par un léger signe de tête, mais sa cordialité avait disparu. Darrell me rejoignit un moment plus tard ; sa mauvaise humeur était complètement passée, il leva les mains dans un geste de désespoir comique.

— Simon, Simon, il n'est pas facile de vous aider, dit-il. Hélas ! je dois aller à Douvres sans vous, mon ami ! Ne pourriez-vous pas retenir votre langue ?

— Ma langue ne m'a fait aucun tort et vous n'aurez pas à aller seul à Douvres.

— Quoi donc ! s'écria Darrell stupéfait.

— A moins que le duc de Monmouth et Mylord Arlington ne voyagent séparément.

— Le duc de Monmouth ! Qu'avez-vous à faire avec lui ?

— Je vais entrer à son service ! répondis-je fièrement, et de plus je vais aller avec lui à Douvres à la rencontre de Mme d'Orléans.

— Quoi ? Que dites-vous ? Comment cela est-il ainsi ? Comment a-t-il fait attention à vous ? — Je le regardai, étonné de sa vivacité. Je le pris par le bras en riant : « Je me forme, j'ai profité de ma leçon. »

— Quelle leçon ?

— J'ai appris à tenir ma langue ; ceux qui sont curieux de connaître les raisons du duc de Monmouth pour me favoriser n'ont qu'à les demander à Monseigneur.

Il se mit à rire, mais je sentis qu'au fond il était vexé.

— En effet, vous vous formez, ami Simon.

CHAPITRE VIII

FOLIE, MAGIE ET ILLUSIONS

Quand le rideau fut baissé sur la pièce, que personne, pour ainsi dire, n'avait écoutée, la brillante assemblée commença à se disperser et, comme je n'avais là plus rien à voir ou à apprendre, je retournai seul à mon logement. Darrell m'avait brusquement quitté après notre conversation et je ne l'avais pas revu, mais j'avais de quoi occuper mes pensées. Il était évident, même aux yeux d'un rustre aussi peu au courant des intrigues de cour, que ce voyage à Douvres impliquait quelque chose de plus qu'une simple entrevue de la sœur du Roi avec son frère. Tout le monde tombait d'accord là-dessus, quoique les opinions variassent fort sur le sens réel de cette visite. Je n'avais guère songé jusque-là à m'en tourmenter, mais je commençais à m'en préoccuper, maintenant que j'allais être appelé à y jouer un rôle, quelque humble qu'il fût. J'ignorais encore qu'un subalterne ne vit en paix chez les grands de ce monde qu'en fermant les yeux et en se bouchant obstinément les oreilles pour ne s'en servir que lorsqu'il en est prié. En tous cas, j'étais heureux d'aller à Douvres, puisque Barbara Quinton y allait aussi. Hélas ! une chose me tourmentait : si je ressentais de la joie

à la perspective de me trouver auprès d'elle, il m'eût été difficile de dire pourquoi. Je me répétais que la seule cause de mon plaisir était la satisfaction de pouvoir rendre des services à la fille de mon vieil ami. Je pourrais lui faire ses commissions et me mettre à ses ordres ; un cavalier servant, même de rang inférieur, est toujours le bienvenu. Je me marmottais à moi-même ces beaux prétextes, mais mon orgueil grandissant se refusait à les accepter ; et, pour une fois, la raison vint en aide à mon orgueil, me rappelant qu'au milieu de la brillante société qui devait se réunir à Douvres, une jeune fille aurait plus besoin de protection que de compliments. La conduite de mon nouveau maître à son égard en était bien la preuve. Carford ne semblait guère jaloux pour un amoureux ; quant à moi, ce n'était pas Barbara que j'aimais (j'avais donné ma vie à un autre et malheureux amour), mais j'étais gentilhomme, et l'heure viendrait peut-être (cette pensée m'était douce), où ces yeux qui m'avaient jeté ce soir un regard si moqueur, se tourneraient vers moi d'un air suppliant pour réclamer le bras et la protection de Simon Dale. Cette pensée me donnait des ailes et, comme j'étais justement arrivé devant ma porte, je frappai avec ma canne d'un air résolu et aussi bruyamment que si j'avais été le duc de Monmouth lui-même et non un gentilhomme de sa suite.

Bien que le coup eût été formidable, on n'y répondit pas tout de suite. Je frappai de nouveau ; j'entendis alors des pas traînant le long du corridor. Mon drôle avait enfin secoué sa paresse et son sommeil ; il allait sans doute venir en grommelant (Jonas ne se servait jamais d'imprécations sauf en matière religieuse), et en se frottant les yeux pour me faire entrer. La porte s'ouvrit, Jonas parut ; ses yeux n'étaient nullement ensommeillés, mais brillants d'excitation ; il n'avait pas été se mettre au lit, car ses vêtements ne portaient aucune trace de désordre et une vive lumière éclairait mon parloir. Pour comble de surprise, j'entendis une voix nasillarde et stridente, familière à mes oreilles, chanter un psaume.

Moi qui ne m'étais pas engagé, comme mon domestique, à ne jamais jurer, je lançai une formidable imprécation qui lui fit lever les yeux au plafond d'un air désespéré, et je me précipitai dans la chambre. J'entendis un *amen* retentissant, et je vis devant moi Phinéas Fate, maigre et pâle, mais calme et serein.

— Qui diable vous a amené ici ? m'écriai-je.

— Le service de Dieu, répondit-il d'un ton solennel.

— Cela vous empêche-t-il de dormir la nuit ?

— Venez-vous de dormir, jeune homme? me demanda-t-il, assez à propos du reste.

— Je viens de présenter mes respects à Sa Majesté, répliquai-je.

— Que Dieu lui pardonne et à vous aussi.

— Que vous importe, Monsieur, repris-je avec un peu d'irritation. Je ne tiens pas plus que le Roi à votre intercession. Si Jonas vous a amené ici, je vous prie de vous en aller. Jonas, ouvrez la porte à M. Fate.

Phinéas leva la main d'un air solennel.

— Ecoutez d'abord mon message. Je suis envoyé auprès de vous afin de vous détourner du péché. Le Seigneur vous a désigné pour être son instrument. Le complot est préparé; en ce moment même, des gens conspirent à amener le royaume sous le joug de Rome. N'avez-vous ni yeux ni oreilles? Êtes-vous sourd et aveugle? Venez à moi et je vous rendrai la vue et l'ouïe. Il m'est donné de vous montrer le chemin.

J'étais absolument las de cet individu et, désespérant de m'en débarrasser, je me jetai sur un siège.

— L'homme qui demeure avec vous, quel est-il?

Je dressai l'oreille.

— N'est-il pas un ennemi de Dieu?

— M. Darrell appartient à la foi romaine, dis-je, en souriant malgré moi, car je n'avais jamais rencontré une meilleure âme que celle de Darrell.

Phinéas s'approcha tout près de moi et, se penchant avec un air mystérieux, l'index en l'air :

— Que vous veut-il? demanda-t-il; cependant attachez-vous à lui, allez partout où il ira.

— Si cela peut vous faire plaisir, je vais aller où il va, répondis-je en bâillant, car nous nous rendons tous deux à Douvres en même temps que le Roi.

— C'est là le doigt de Dieu, c'est sa volonté, s'écria Phinéas en me saisissant par l'épaule.

— Assez, criai-je en sautant de ma chaise. Je vous défends de me toucher, si je ne puis vous défendre de parler. Qu'est-ce que cela peut vous faire que nous allions à Douvres?

— En effet, qu'est-ce que cela lui fait? dit tout à coup la voix de Darrell. Il se tenait sur le seuil de la porte, la figure contractée par une expression d'indignation et de colère. Au bout d'un

moment, il traversa la chambre et posant la main sur Phinéas il lui demanda :

— Désirez-vous être essorillé une seconde fois?

— Faites ce que vous voulez, s'écria le fanatique ; — et, soulevant ses cheveux longs et plats, il montra, à mon horreur, ses oreilles rasées. « Faites ce que vous voulez, je suis prêt, s'écria-t-il à haute voix, mais votre heure viendra aussi, oui, votre coupe sera bientôt pleine. »

— Il est possible qu'on vous coupe plus que les oreilles, si vous ne voulez pas tenir votre langue en bride, dit Darrell à voix basse, mais d'un ton ferme. Vous n'avez pas à vous occuper des déplacements du Roi.

Je vis la figure de Jonas dans l'encadrement de la porte, pâle de terreur, les yeux fixés sur ces deux hommes. Pour moi l'intérêt de la scène allait croissant ; cette question du voyage à Douvres semblait me poursuivre partout.

— Ce jeune homme n'est pas des vôtres, continua Phinéas que la menace de Darell avait laissé tout à fait impassible ; il sera arraché à la géhenne et le Seigneur opérera par ses mains une grande délivrance.

Darrell se tourna vers moi :

— Ces chambres sont à vous, non à moi, dit-il d'un ton raide. Comment pouvez-vous supporter la présence de ce dangereux coquin ?

— Je souffre ce que je ne peux empêcher, répondis-je. M. Fate ne m'a pas plus demandé mon agrément au sujet de ses allées et venues que le Roi ne demande la permission de M. Fate pour les siennes.

— Il pourrait vous en coûter cher, Monsieur, si l'on savait que cet homme est venu ici, dit Darrell en hochant la tête d'un ton significatif.

Darrell avait été un bon ami pour moi et avait acquis mon respect, mais vu le défaut particulier de mon caractère auquel j'ai déjà fait allusion, sa manière de me parler m'avait indisposé contre lui. Je n'aime pas les reproches et l'âge même ne m'a pas corrigé de ce défaut.

— Si l'on savait? Qui donc? demandai-je le sourire aux lèvres ; le duc d'York? Mylord Arlington? Le duc de Monmouth? C'est à celui-ci que je dois plaire désormais.

— Aucun d'eux n'aime les Puritains, répondit Darrell, qui gardait son masque immobile et impénétrable.

— Cependant, il est possible que l'un d'eux préfère un Puritain à un Papiste, ripostai-je en riant.

Le coup avait porté ; Darrell rougit, il me sembla que j'avais mis tout à coup la main sur la clef du mystère. N'étions-nous donc, lui et moi, que des pions dans le grand jeu des Églises, et tous ces nobles ducs, pour en parler avec le respect qui leur est dû, jouaient-ils aussi un rôle du même genre? Phinéas Fate avait-il aussi sa place sur l'échiquier dont des âmes étaient les enjeux ? Dans un jeu pareil, nul n'est trop vil pour avoir de la valeur, ou trop élevé pour être utilisé. J'avais certainement mis le doigt sur le ressort de toute l'affaire et réussi à déconcerter Darrell. Son ennemi s'empressa de saisir cette occasion de venir à mon aide.

— Ne croyez pas que parce que vous êtes indigne, s'écria-t-il avec une exaltation sauvage qu'accompagnaient des regards farouches chargés de haine, Dieu ne se servira pas de vous. L'œuvre sanctifie l'instrument, oui, elle purifie ce qui est souillé. En vérité, Dieu peut à son heure se manifester même au moyen d'une pécheresse.

Et il fixa à dessein ses yeux sur moi.

Je devinai un sens spécial dans ces paroles et je me reportai en pensée à l'auberge du Coq et du Pâté dans Drury-Lane.

— Oui, au moyen d'une pécheresse, répéta-t-il d'un ton lent et solennel ; puis se tournant vivement vers Darrell, il s'écria sans faire la moindre attention au regard sombre et menaçant de mon ami :

— Repentez-vous, repentez-vous, la vengeance est proche.

Et, avant que l'un de nous eût pu l'arrêter, Fate s'était glissé hors de la chambre. J'entendis la porte de la maison se fermer derrière lui et j'adressai à Darrell un sourire complaisant.

— Folie et illusions, mon bon ami, lui dis-je. Ne vous laissez pas troubler aussi facilement. Si Jonas introduit encore ici ce gaillard, il me le payera cher.

— Certes, Monsieur Dale, en vous proposant de partager mon logement, je ne prévoyais pas quelles gens vous y admettriez.

— C'est la destinée plutôt que notre bonté qui choisit notre société, répondis-je, tantôt c'est vous, tantôt Phinéas, ou Mylord le secrétaire, ou Sa Grâce le duc de Monmouth. Quand on voit comme le destin, ou si vous le préférez, le hasard gouverne le monde, bien fou serait l'homme qui formerait un plan ou choisirait un compagnon. Je suis, pour ma part, l'enfant de la destinée et c'est elle qui me conduit.

Darrell était encore froid et raide avec moi, mais mes manières et mon évidente résolution de ne pas me quereller avec lui le décidèrent à être poli, sinon affectueux.

— L'enfant de la destinée? demanda-t-il avec une nuance de dédain, mais d'un ton plus calme et l'air moins renfrogné, vous êtes l'enfant de la destinée? Vous tenez là un langage bien arrogant, Simon.

— Très arrogant, en effet, si ce n'était la vérité même, répondis-je. Attendez, je vais tout vous raconter, il est trop tôt pour aller se coucher et trop tard pour sortir. Jonas, apporte-nous du vin et, s'il est bon, je te pardonnerai d'avoir fait entrer M. Fate.

Jonas disparut et revint avec une bouteille que nous vidâmes, tandis que je racontais tout au long à Darrell, comme je le lui avais promis, l'histoire de Betty Nasroth et de sa prophétie. Il m'écouta avec une attention qui démentait le mépris dont il avait fait preuve quelques instants auparavant. J'ai remarqué que les hommes s'intéressent à ces choses-là, même lorsqu'ils font mine de s'en moquer. A la fin de mon récit, excité moins par les fumées du vin que par celles de la jeunesse qui m'étaient montées au cerveau tout le jour, je sautai de mon siège en m'écriant :

— Eh bien, n'est-ce pas vrai? Ne saurai-je pas un jour ce que le Roi cache? Ne boirai-je pas dans sa coupe? N'ai-je pas déjà, pour mon malheur, aimé la personne qu'il aime? — La vision de Nell me vint soudain à l'esprit avec une vivacité et des couleurs plus séduisantes que jamais. Je me laissai retomber sur ma chaise et cachai ma tête dans mes mains.

Il se fit un silence. Darrell ne trouva pas un mot de consolation pour mes malheurs et ne fit aucune attention à mon cri d'amour. Au bout d'un moment (le manque de sympathie glace la douleur), je le regardai furtivement à travers mes doigts. Il était assis, l'air soucieux, pensif et courroucé. Je levai la tête et rencontrai son regard. Darrell se pencha sur la table et me dit d'un ton moqueur :

— Une fameuse sorcière, en vérité! Vous saurez, dites-vous, ce que le Roi cache?

— Oui.

— Et boirez dans sa coupe?

— Oui, c'est ce qu'elle a dit.

Il s'assit, absorbé dans ses pensées, l'air inquiet. Moi qui avais passé ce soir-là par tant de sentiments divers et contradictoires, je me levai vivement de nouveau et m'écriai :

— Eh quoi! ajoutez-vous aussi foi à ces fables? Dieu révèle-t-il les choses cachées à de vieilles sorcières? Je croyais qu'à la cour vous n'étiez pas le jouet de pareilles illusions. C'est bon pour de rustres campagnards, Monsieur Darrell! Dieu nous en garde! Vivons-nous encore au temps du roi Jacques?

Il me répondit brièvement et d'un ton sévère, comme si je venais de mentionner des choses dont il ne fallait pas parler légèrement:

— Alors, le démon est plus occupé qu'on ne le croirait, même après une soirée à la cour. Quelle que soit l'origine de cette prophétie, je l'accomplirai. Je trouverai ce que le Roi cache et je boirai dans sa coupe. Allons, vous êtes bien morose, buvez, ami Darrell! Darrell, qu'y a-t-il dans sa coupe? Que cache-t-il? Darrell, qu'est-ce que le Roi cache?

Je l'avais saisi par l'épaule et je le regardais fixement. J'étais très rouge; mes yeux, sans doute, brillaient d'un éclat extraordinaire; j'étais assez excité et égayé par le vin. Mon regard étrange, peut-être l'heure avancée de la nuit, ou l'influence de sa propre superstition le saisit de terreur, il se leva brusquement en criant:

— Mon Dieu, vous savez donc? — et il me regarda fixement comme si j'étais le démon même dont je parlais.

Nous restâmes ainsi, une minute au moins, face à face; mais je repris mon sang-froid avant mon compagnon; Darrell eut de la peine à se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée, car mes divagations débitées tout à fait au hasard avaient touché à quelque chose que mes précédentes conjectures ne m'avaient pas révélé. L'homme que j'avais devant moi était fou, ou bien il cachait un secret. Or, mon ami Darrell n'était pas fou.

— Si je le sais? Si je sais quoi? demandai-je. Que puis-je savoir, moi, Simon Dale? Au nom du ciel, qu'y a-t-il à savoir? — Et je souris d'un air entendu, comme si je cherchais à dissimuler ce que je savais sous une affectation d'ignorance.

— Rien! Oh! rien! murmura-t-il d'un air gêné, le vin m'était monté à la tête.

— Vous n'avez bu que deux verres, c'est moi qui ai avalé le reste.

— Ce diable de puritain m'a bouleversé, grommela-t-il, et aussi les propos de cette maudite sorcière.

— Les puritains et les sorcières peuvent-ils faire qu'il y ait des secrets là où il n'y en a pas.

— Ils peuvent faire croire aux imbéciles qu'il y a des secrets là où il n'y en a pas, répondit-il d'un ton rude.

— Et d'autres imbéciles demandent si on les connaît, ripostai-je en riant et j'ajoutai :

— Ne nous querellons pas, qu'il y ait un secret ou non, et si vous comptez passer la nuit ici, je vous offre mon lit, mon ami.

Soit par prudence, soit que ma bonne humeur l'eût désarmé, Darrell s'adoucit et me regarda avec bienveillance en soupirant :

— Je devais être votre guide à Londres, Simon, mais vous avez fait votre chemin tout seul.

— Le chemin que vous me montriez a été barré et j'ai pris le premier qui se soit ouvert devant moi.

— Par le duc de Monmouth.

— Oui, ou par un autre si le hasard avait voulu que ce fût un autre.

— Pourquoi donc prendre un maître quelconque, Simon, allégua-t-il d'un ton persuasif, pourquoi ne pas vivre en paix et laisser à eux-mêmes les grands de ce monde ?

— Très volontiers, m'écriai-je, est-ce affaire conclue ? Par quels moyens échapperons-nous aux agitations de la cour ?

— Nous ! s'écria-t-il en tressaillant.

— Ne souffrons-nous pas du même mal ? N'avons-nous pas besoin du même remède ? Venez, Monsieur Darrell, partons ensemble demain pour Hatchstead, ce joli village, et laissons les gens de la cour aller à Douvres.

— Vous savez que je ne le peux pas. Je suis au service de Lord Arlington

— Et moi, du duc de Monmouth.

— Mais... Mylord est le serviteur du Roi.

— Et Sa Grâce, le fils du Roi.

— Oh ! si vous vous obstinez..., commença-t-il en fronçant les sourcils.

— Oui, comme un prophète, comme une sorcière, comme un méthodiste, comme un démon, comme vous-même, dis-je en riant et en me renversant en arrière sur ma chaise ; — Darrell se levait à ce moment et se dirigea vers la porte :

— Vous n'y trouverez aucun avantage, dit-il en passant devant moi.

— Quel loyal serviteur cherche à tirer profit de ses services ? demandai-je en souriant.

— Je voudrais vous mettre sur vos gardes.

— On peut m'avertir, mais non me retenir. Allons, Darrell, nous séparons-nous en amis ?

— Eh quoi ! Oui, nous sommes amis, répondit-il, avec un peu d'hésitation.

— Sauf en ce qui concerne le service du Roi ?

— S'il devient jamais nécessaire de faire cette réserve, répondit-il gravement.

— Et sauf en ce qui concerne les libertés du royaume, continuai-je, et le salut de la Religion réformée, s'il devient également nécessaire que nous soyons obligés de faire ces réserves, Monsieur Darrell ; — et je me mis à rire en voyant son front se plisser de nouveau. Il ne répondit rien, incapable qu'il était de se maitriser et de répondre sur le même ton à mes légères railleries. Il me quitta en se contentant de me faire un signe de la tête et de la main, et, tout en nous séparant en termes amicaux, dans des sentiments de bienveillance mutuelle, je sentis que dès lors il y aurait une différence dans nos relations ; les jours de confiante intimité étaient passés.

Cette constatation me pesait un peu ; cette défiance de moi-même qui venait de mon inexpérience et de mon ignorance des mœurs de la capitale et de la Cour diminuait rapidement ; mon désir d'avoir près de moi un bras sur lequel s'appuyer, un ami dans les yeux duquel regarder, fit place à la confiance orgueilleuse du jeune homme dans la force de son bras et la pénétration de sa vue. Ce n'était autour de moi que plaisirs et que jeux ; mais dans ce temps-là tout était amusement pour moi, même les grandes querelles ecclésiastiques et politiques. Chacun regarde le monde à travers ses propres lunettes et, bien qu'il ne se soucie guère de nous, il nous offre d'inépuisables sujets d'intérêt. Ce soir-là, au plus profond de la nuit, j'eus un rêve compliqué où Simon Dale jouait le rôle d'un héros que venaient saluer rois et ducs sous les yeux de la chrétienté. Ces actions rêvées ont un charme particulier ; je plains l'homme qui n'en a pas fait l'expérience. En elles, vous pouvez accomplir sans peine, prier sans frais, triompher sans cruauté et même pécher grandement sans avoir à en rendre compte.

Cependant il vaut mieux ne pas s'avilir même en rêve, car on en garde comme une tache au réveil.

Je croyais être le seul levé dans la maison et supposais que Jones Wall, craignant ma colère, s'était esquivé furtivement lorsque mes méditations furent interrompues par son entrée dans la chambre. Il s'y glissa d'un air embarrassé, mais il sembla reprendre courage quand, au lieu d'éclater en injures, je lui demandai avec douceur pourquoi

il ne se reposait pas et ce qu'il me voulait. Il commença par implorer ma protection contre la colère de M. Darrell; c'était grâce à Phinéas, me dit-il timidement, qu'il avait maintenant l'assurance de son salut, aussi ne pouvait-il rien lui refuser; néanmoins, si je le lui demandais, il ne l'admettrait plus.

— Oh! laisse-le venir, dis-je d'un ton indifférent; d'ailleurs ce ne sera plus bien long; vous et moi allons faire un voyage, Jonas.

— Un voyage, Monsieur?

— Oui, je suivrai le duc de Monmouth et tu iras avec moi à Douvres où le Roi va se rendre.

Ou ce mot de Douvres obsédait en ce moment toutes les cervelles, ou il pesait fortement sur la mienne, car je jure que l'œil de ce gaillard me parut s'éclairer subitement lorsque je nommai cette ville.

— A Douvres, Monsieur?

— Ni plus, ni moins. Vous verrez toutes les fêtes qui y auront lieu, Jonas.

L'expression de son visage s'éteignit aussitôt et il redevint piteusement tranquille et soumis.

— Eh! bien! que me veux-tu? demandai-je, — car je ne voulais pas montrer que je suspectais le moindre changement dans ses manières.

— Une dame est venue aujourd'hui, Monsieur, dans un beau carrosse traîné par des chevaux flamands et a demandé à vous voir. En apprenant que vous étiez sorti, elle me fit approcher et me pria de vous transmettre un message de sa part. Je la priai de l'écrire, mais elle se mit à rire et dit qu'elle parlait plus facilement qu'elle n'écrivait et m'ordonna de vous faire savoir qu'elle désirait vous voir.

— Quel genre de dame est-ce?

— Elle est restée tout le temps assise dans son carrosse, Monsieur; elle ne paraît pas grande et elle est très gaie. Jonas poussa un soupir, car pour lui la gaîté est un des plus grands vices de la nature humaine.

— Elle n'a pas dit à quel propos elle a besoin de moi? demandai-je d'un air aussi indifférent que possible.

— Non, Monsieur. Elle a dit que vous sauriez pourquoi et qu'elle voudrait avoir votre visite demain à midi.

— Où cela, Jonas?

— Dans une maison appelée Burford House, à Chelsea.

— T'a-t-elle donné son nom?

— Je le lui ai demandé, et elle m'en a donné un,

— Quel est-il ?

— C'est un nom étrange, un peu païen ; elle riait en me le donnant ; du reste, elle n'a pas cessé de rire tout le temps.

— Ce n'est pas un péché de rire, répondis-je sèchement. Tu peux me laisser, je n'ai besoin de personne pour me déshabiller.

— Mais le nom...

— Eh ! parbleu, je sais le nom. Allons, va-t'en.

Il se retira en traînant la savate ; toute sa manière semblait exprimer la désapprobation, et de mon juron, et du nom païen, et de la personne qui l'avait donné. Si ces choses lui faisaient horreur, qu'aurait-il dit en apprenant avec qui il avait causé ? Peut-être lui aurait-il débité une admonestation comme Phinéas Fate, son directeur religieux. Sans doute, ce nom païen était Cydaria, et quant au carrosse traîné par des chevaux flamands... je laisse cette question sans réponse.

A peine la porte s'était-elle refermée sur mon domestique, que je me levai vivement, m'écriant d'une voix contenue, mais avec véhémence : « Jamais ! » Je ne voulais pas y aller. Ne m'avait-elle pas déjà assez blessé? Devais-je encore arracher le bandage de ma blessure ? Elle m'avait torturé et me demandait maintenant en riant d'être assez bon pour m'étendre encore sur le chevalet. Je ne voulais pas y aller. Ce rire était par trop insolent. Ah ! je le connaissais, ce rire cruel ; oui, je le connaissais bien, ce rire, qui montait et se prolongeait en modulations infinies, puis s'éteignait, se répercutant en échos à peine distincts, mais d'une gaîté folle et entraînante. Elle était certes extraordinairement habile à perdre les hommes... et elle-même, la pauvre créature. D'où lui venaient ses carrosses et les chevaux flamands, et Burford House à Chelsea? Je la revis tout à coup en esprit comme autrefois, simple (oui, elle était plus simple alors), mais toujours gaie, dans les prés parfumés là-bas, à Hatchstead, jouant avec le cœur d'un jeune garçon comme avec un jouet qu'elle connaissait à peine, mais que, par instinct, elle maniait avec adresse. Il lui plaisait beaucoup ce joujou et elle semblait s'étonner qu'il fût sensible. Elle ne sentait rien, elle était gaie, rien de plus, et cependant qui sait s'il en serait toujours ainsi ?

Je savais ce qu'elle était, qui savait ce qu'elle pourrait devenir? La vision de Cydaria m'apparut de nouveau, m'invitant à tenter une aventure désespérée, me poussant à une entreprise qui me semblait absurde et qui, si elle avait réussi, semblerait aux yeux

du monde une calamité. Cependant une nouvelle exaltation s'emparait de moi, je rêvai cette fois que j'allais non pas à Douvres pour mon rôle dans les grandes affaires et prendre part à la course aux places élevées dans ce monde où aux yeux de Dieu toutes les places sont égales et toutes basses, mais dans le pays que j'aimais et je n'y allais pas seul. Elle serait avec moi ; là l'amour revêtirait le repentir de vêtements éblouissants et la pureté y serait parée d'ornements plus splendides que toutes les pompes du péché. Serait-ce possible? Alors, n'était-ce pas un prix pour lequel on pourrait sacrifier toute autre chose, une entreprise noble et rare, quoique l'histoire ne l'enregistre pas ?

Phinéas Fate lui avait fait la morale et s'en était allé à vide, objet de sa risée et de son dédain. J'allais prêcher aussi, sur un ton tout autre, un évangile très différent ; mes paroles auront une douceur qui manquait aux siennes, mon évangile aura une puissance qui attirera au lieu de repousser. Quant à mon amour ébranlé, mais non encore détruit, blessé mais non mort, il s'épanouira de nouveau plein de vie et de force et pourra insuffler sa puissance vitale dans l'âme de Cydaria et lui remplir le cœur des trésors qu'il a en réserve.

Enthousiasmé de cette vision enchanteresse, je me levai et regardai par la fenêtre le jour naissant, priant que l'entreprise fût mienne comme aussi l'accomplissement et la récompense.

L'aube se leva, ce jour là, plus brillante que d'ordinaire ; j'avais aussi le cœur ensoleillé en grimpant l'escalier qui conduisait à ma chambre à coucher. Arrivé à la porte, je m'arrêtai. On entendait un murmure venant du cabinet où Jonas reposait ses membres fatigués et oubliait, je l'espérais du moins, dans un sommeil réparateur, sa pauvre âme qu'il tourmentait lui-même plus que ne l'aurait fait l'enfer même, objet de sa terreur.

Jonas ne se reposait pas. On entendait sortir du cabinet des prières murmurées à voix basse, mais ardentes et pleines de ferveur. J'écoutai un instant, partagé entre le dédain et la pitié, sans aucune aversion pour Jonas : « Que le Seigneur soit loué, disait-il ; il redresse les voies tortueuses, il ouvre un chemin à travers le désert et place dans la main de son serviteur une épée pour frapper l'impie même placé en haut lieu. »

Quelles voies tortueuses allaient être redressées, quel sentier ouvert, quelle épée placée dans la main de Jonas? Quant aux impies en hauts lieux, il n'en manquait pas au temps du Roi

Charles. Etait-ce à Jonas Wall à les frapper? J'ouvris ma porte en riant. Nous étions tous fous cette nuit-là et ma folie dura jusqu'au matin. Oui, jusqu'au plein jour, mon second rêve ne me quitta pas.

CHAPITRE IX

PIERRES PRÉCIEUSES ET CAILLOUX

J'ai gardé le souvenir de la manière dont je découvris sa maison, sa maison à elle, avec la pelouse qui descendait jusqu'à la rivière. Je n'ai oublié ni le luxe qui l'entourait, ni les regards étonnés des laquais, ni le grand seigneur qui la reconduisait avec de profonds saluts au moment où j'entrais, ni même la soubrette rieuse et jouant de la prunelle; vrai, tout cela a laissé des traces dans ma mémoire, mais d'une façon vague, indistincte, confuse; tandis que Nell elle-même, sa toilette, ses paroles et même, oui, même ce que j'ai lu dans son silence, sont restés gravés dans mon souvenir en traits que les années ne peuvent effacer et dont les transformations personnelles ne peuvent affaiblir le sens. Elle portait le magnifique collier de diamants dont l'achat avait alimenté les critiques des gens sérieux et les épigrammes des beaux esprits; il brillait et étincelait à son cou avec autant de vivacité que les éblouissantes facettes de sa conversation et les fugitives et innombrables nuances d'expression de sa figure. J'avais quitté mon logement jurant d'obtenir sa main et, en rentrant chez moi, je jurai d'en avoir à jamais fini avec elle. Je vais vous faire le récit de notre entrevue que je n'ai cessé de me répéter les jours suivants. Maintenant, après tant d'années passées depuis que cette scène s'est jouée, malgré moi, sous mes yeux, je peux à peine expliquer quand et comment ce changement se fit en moi. Je crois d'abord que le luxe qui l'entourait dans cette belle demeure, ces laquais, ces seigneurs, tout ce train de vie m'avaient fait presque froid au cœur; j'avais pressenti alors l'échec de la folle prière que ce spectacle aurait dû glacer sur mes lèvres. Mais il y avait plus, ce luxe aurait pu exister sans corrompre son cœur ; cependant lorsque je lui adressai des paroles dont la douceur pénétrante réagissait triomphalement sur mes propres hésitations et m'isolait de tout ce qui n'était pas elle, elle ne me com-

prit pas : tout était donc inutile ! La fleur était flétrie, à quoi bon la soigner et l'arroser ? Je ne pensais pas que tout espoir fût perdu et j'avais ardemment souhaité que même fanée et étouffée par les mauvaises herbes, elle pût reprendre vie aux rayons de mon amour et sous l'influence de ses larmes. Mais elle ne pleura pas, sauf à un certain moment où elle trahit une certaine agitation et où un lourd nuage passa sur le joyeux visage de ma bien-aimée parce que je lui demandais ce qu'elle ne pouvait donner.

Maintenant, hélas ! je suis si raisonnable que je ne peux plus pleurer. Je serais plutôt disposé à sourire de ma demande qu'à me lamenter de l'avoir faite inutilement. Je m'étonne que Nell se soit montrée si patiente, si affectueuse dans son refus et non qu'elle m'ait définitivement congédié. Cependant cette sagesse précoce qui convient à la vieillesse je ne l'aime pas chez les jeunes gens. Je me suis conduit comme un insensé, mais si le fait de croire que le bien peut remporter la victoire et qu'un amour vrai triomphe de tout est une folie, Dieu fasse que mes fils après moi soient fous de cette folie-là jusqu'à ce qu'ils puissent passer à leurs fils ce flambeau de folie qui illumine le monde.

A voir Nell, on aurait dit qu'elle ne s'attendait pas à ma visite, car elle tressaillit comme si elle était surprise de me voir devant elle :

— Vous m'avez fait demander ? lui dis-je simplement.

— Moi ! s'écria-t-elle comme embarrassée, ah oui ! je me souviens. En passant devant votre logis, j'ai eu la fantaisie d'y entrer. Cependant vous ne méritez guère cette faveur ; vous m'avez traitée très durement ; oui, vous avez été très méchant, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés ; mais je n'ai pas voulu vous faire croire que je suis rancunière. Lorsqu'on est vieux amis, on doit se pardonner les uns aux autres, n'est-ce pas ? De plus vous n'aviez pas l'intention d'être dur ; vous étiez contrarié, peut-être seulement surpris. Avez-vous été surpris ? Non, je ne le crois pas ; mais vous étiez attristé, Simon ?

Je la regardais vaguement et je me mis à parler d'une voix lente et sourde :

— Vous portez des pierreries à votre cou, dis-je en indiquant du doigt le collier.

— Est-ce que le cou n'en est pas digne, dit-elle rapidement d'une voix douce, mais à peine distincte, en tirant sa robe de façon à me les mieux montrer et en levant ses yeux vers les miens.

— Oui, très digne. Mais ne seriez-vous pas fâchée de découvrir que ces pierreries ne sont que des cailloux?

— Ma foi, oui, dit-elle en riant, car je les ai payées comme pierres précieuses.

— Moi aussi, repris-je, j'avais payé le prix d'une pierre précieuse et je croyais en avoir une.

— Et ce n'était qu'un caillou? demanda-t-elle en se penchant sur moi (car dans ma préoccupation je m'étais assis sur une chaise, sans cérémonie).

— Oui, un caillou, un vrai caillou, un caillou tout ordinaire.

— Un caillou tout ordinaire! répéta-t-elle. Oh! Simon! cruel Simon! Votre caillou était au moins joli et brillant, n'est-ce pas? Il avait l'air d'une pierre précieuse?

— Oui, que Dieu vous pardonne! Au nom du ciel, dites-moi,... alors... il y a longtemps, quand vous êtes venue à Hatchstead... eh bien alors... n'étiez-vous pas...

— Une pierre précieuse? continua-t-elle. Non, même alors, je n'étais qu'un caillou!

Sa voix baissa un peu, comme si elle ressentait un instant un sentiment de honte qui lui était peu familier.

— Un caillou tout ordinaire, ajouta-t-elle encore en répétant exactement ma phrase.

— Que Dieu vous pardonne, dis-je encore, et j'appuyai ma tête sur ma main.

— Et vous, Simon, me pardonnez-vous?

Je restai muet. Elle s'approcha de moi avec vivacité.

— Vous êtes toujours prêt à invoquer le pardon de Dieu! s'écria-t-elle. Est-ce à Dieu seul à pardonner? Aucun de vous ne trouve-t-il une parole de pardon dans son cœur, ou bien êtes-vous si justes que vous ne pouvez faire ce que Dieu fait.

Je me levai vivement et m'approchai d'elle.

— Moi pardonner! m'écriai-je d'une voix sourde. Oui, je pardonnerai. Ne me parlez pas de pardon, je suis venu pour aimer.

— Aimer! Maintenant!

Ses yeux s'ouvrirent démesurément, on y lisait l'étonnement, l'amusement et le ravissement.

— Oui, lui dis-je.

— Vous avez aimé la pierre précieuse, aimeriez-vous maintenant le caillou? Simon, Simon, où est Madame votre mère, où est mon bon ami le pasteur? Ah! où est votre vertu, Simon?

— Elle est où sera la vôtre, m'écriai-je en serrant ses mains dans les miennes. Je ne veux d'autre vertu que les vôtres et je les veux unies dans l'amour qui ne fait qu'un du plaisir et de la vertu. (Je portai sa main à mes lèvres et je la baisai mille et mille fois.) Le péché n'est enfanté que par le désir, ajoutai-je, et si le désir n'est pas un péché, le péché n'existe pas. Venez avec moi, je satisferai tous vos désirs et tuerai votre péché.

Nell se recula frappée de stupeur; c'était pour elle un étrange langage et cependant elle laissait sa main dans la mienne.

— Aller avec vous? Où donc? Où donc? Nous ne sommes plus dans les champs, à Hatchstead.

Même maintenant elle comprenait à peine ce que je voulais d'elle, ou, si elle l'avait compris, ne pouvait croire l'avoir compris.

— Voulez-vous dire que je dois... quitter... quitter Londres et aller avec vous, avec vous seul?

— Oui, seule avec votre mari.

Elle retira sa main d'un mouvement brusque en criant:

— Vous êtes fou!

— Peut-être. Laissez-moi être fou et soyez folle aussi, mon aimée. Si nous sommes tous les deux fous, quel mal y a-t-il?

— Eh quoi! moi quitter la ville, quitter Londres? Et vous?... Vous êtes ici pour chercher fortune.

— Ne puis-je pas m'imaginer que je l'ai trouvée? — Et je saisis de nouveau sa main.

Elle s'approcha de moi au bout de quelques instants; je sentis ses doigts presser les miens avec tendresse.

— Pauvre Simon! dit-elle avec un petit rire. Il se souvient de Cydaria; mais Cydaria, telle qu'elle était alors, Cydaria elle-même a disparu. Je ne suis plus Cydaria.

Et elle se mit de nouveau à rire en s'écriant:

— Quelle folie!

— Il y a un moment, vous ne l'appeliez pas une folie!

— Eh bien! j'étais alors doublement sotte, répondit-elle avec une nuance toute nouvelle d'amertume, car c'est une profonde et amère sottise. Je ne suis plus (l'ai-je jamais été?) femme à errer tout le jour dans les champs verdoyants et à rentrer chez moi, dans ma chaumière.

— Non, répondis-je, sauf par amour pour l'homme que vous aimerez; combien de femmes l'ont aimé pour cette seule raison?

— Un très petit nombre, dit-elle avec un petit rire très doux, oh! combien peu! Je ne suis pas une de celles-là, non! et, est-ce cruel de vous le dire? je ne vous aime pas, Simon.

— Vous le jurez?

— Oh! un peu... comme un ami, comme un vieil ami.

— Et un cher ami?

— Oui, cher, à cause d'une certaine agréable folie qu'il a eue.

— Vous viendrez?

— Non.

— Pourquoi pas? Au bout d'un jour au plus, ni l'un ni l'autre nous ne demanderions pourquoi.

— Je ne le demande pas maintenant. J'ai une foule de bonnes raisons.

Elle partit d'un nouvel éclat de rire, cependant ses yeux semblaient presque tendres.

— Donnez-m'en une.

— Je l'ai déjà donnée : je ne vous aime pas.

— Je ne l'accepte pas.

— Je sais ce que je suis.

— Vous devriez être ce que je veux que vous soyez.

— Vous devez vivre à la cour pour servir le duc de Monmouth, n'est-ce pas?

— Que m'importe? N'y a-t-il pas d'autres personnes pour le servir?

— Lâchez ma main... Non, lâchez-la. Regardez. Je vous montrerai quelque chose. Vous voyez cette bague?

— Je la vois.

— C'est une belle bague?

— Très belle.

— Simon, devinez-vous qui l'a mise à mon doigt?

— Il n'est votre Roi que tant que vous le voulez bien.

— Non, s'écria-t-elle avec un cri inattendu de passion, je lui ai donné mon cœur. Puis, défiante, elle ajouta : Ne vous ai-je pas dit une fois que je pourrais partager le pouvoir avec le Roi?

— Le pouvoir, qu'est-ce que le pouvoir pour vous, qu'est-ce donc pour nous en comparaison de l'amour?

— Oh! je ne sais rien de votre amour, dit-elle avec humeur, mais je sais ce que j'aime, moi : le mouvement de la cour, les regards sévères des grandes dames, les doux propos des grands seigneurs.

Ah! pourquoi dire tout cela? Est-ce qu'on raisonne avec un insensé.

— Oui, si l'on est atteint si peu que ce soit de son mal.

Elle se tourna vers moi, les yeux étincelants; elle parlait très doucement.

— Ah! Simon, vous avez une langue dorée. Pouvez-vous aussi séduire les femmes? Je crois que oui; mais, croyez-moi, gardez ce don-là pour votre femme. Il y a bien des jeunes filles qui seraient trop heureuses de se parer de ce titre, car vous êtes un beau garçon et je crois que vous savez trouver le chemin du cœur féminin.

Je m'étais laissé tomber sur ma chaise. Nell s'était penchée sur moi et me caressait doucement la joue de la main. Ma folie, comme elle l'appelait, me possédait encore, elle brûlait et bouillonnait en moi. J'espérais encore, car elle m'avait montré de la tendresse, et j'avais cru apercevoir sur sa figure, gaie d'ordinaire, comme une ombre de remords. Je lui tendis les mains, je pris les siennes et levai sur elle des yeux pleins d'un muet appel. Un sourire frémit sur ses lèvres et elle secoua la tête :

— Le Ciel vous garde pour de plus hauts desseins.

— C'est moi qui en suis juge, m'écriai-je, et je portai sa main à mes lèvres.

— Lâchez-moi, Simon. Là, maintenant, asseyez-vous ici et moi je m'assiérai aussi.

Elle fit comme elle avait dit et s'assit vis-à-vis de moi, mais très près cependant. Elle me regarda fixement et, au bout de quelques minutes, fit entendre un léger soupir.

— Ne voulez-vous pas me quitter, maintenant? demanda-t-elle, avec un sourire plaintif.

Je secouai la tête sans répondre.

— Je regrette bien, dit-elle doucement, d'être jamais venue à Hatchstead et d'être cause que vous soyez venu à Londres, comme aussi de notre rencontre dans Drury-Lane, qui vous a amené ici aujourd'hui. Je n'avais pas deviné votre folie. J'ai vécu avec des acteurs, des courtisans, et avec... un autre encore, aussi n'avais-je pas rêvé d'une folie pareille à la vôtre. Oui, j'en suis bien fâchée.

— Vous pouvez me donner une joie infiniment plus grande que le chagrin que vous m'avez causé, dis-je à voix basse.

Elle resta un long moment silencieuse, étudiant ma figure. Puis elle regarda de droite et de gauche, comme si elle eût voulu pouvoir s'enfuir. Puis elle se mit à rire et, redevenant grave tout à coup :

— Je ne sais pas pourquoi je ris, dit-elle en poussant un gros soupir.

J'observai chacun de ses mouvements, chaque changement d'expression dans sa figure, attendant ce qu'elle allait encore dire :

— Vous n'êtes pas fâché contre moi, Simon? demanda-t-elle d'un ton câlin.

— Pourquoi? Non, répondis-je un peu étonné.

— Vous ne deviendrez pas fou, vous ne parlerez pas de mort, ni d'aucune horreur de ce genre.

— J'écouterai calmement tout ce que vous avez à dire, répliquai-je.

(*A suivre.*)

Anthony Hope.
(Traduction de A. Monod.)

AU SEUIL DU DÉSERT[1]

(Suite et fin.)

22 Octobre.

Ce matin, le départ a lieu longtemps avant le jour, sous les étoiles, dans la nuit bleue. Ce sera aujourd'hui notre plus longue étape : cinquante kilomètres, dans les sables ininterrompus. Nous prévoyons une marche interminable et une terrible lassitude.

Pour comble de malheur, Messaoud est décidément malade; il se roule à terre en poussant de pitoyables hennissements. Près de lui, Abdallah se désespère, lève les bras au ciel, mêle les jurons français aux malédictions arabes, presque comique dans sa grande douleur. Enfin on remet sur pied le pauvre animal, qui se traîne comme égaré à notre suite.

Un cadavre d'oiseau, un petit corps tout raidi, les yeux grands ouverts sur le ciel qu'ils ne voient plus. C'est une hirondelle, blanche et bleue, tombée sans doute ici d'épuisement, sans pouvoir atteindre les rivages de l'infinie mer des sables. Mais que venait-elle chercher dans ce pays de mort? Serait-elle vraie la légende arabe qui raconte que les hirondelles, se sentant vieillir, vont mourir au désert, pour dormir leur éternité de bêtes sous un ciel toujours bleu? Un grand poète l'a cru :

C'est là que vont à tire d'ailes,
Dès qu'elles sentent leur moment,
Mourir les libres hirondelles,
Coursières du bleu firmament,

Dans leur course à travers le monde
Elles ont choisi ce tombeau,
Bien plus beau que la mer profonde,
Si beau que le ciel est moins beau.

On les trouve l'aile fermée,
La nuit de la mort dans les yeux,
Et parfois la plaine est semée
De leurs doux cadavres soyeux.

C'est là que vont à tire d'ailes
Dès qu'elles sentent leur moment,
Mourir les libres hirondelles,
Coursières du bleu firmament.

(1) Voir *La Lecture*, pages 34, 128, 224, 311.

Toute la matinée nous cheminons, nous cheminons dans les sables éblouissants. De temps à autre, un grandiose panorama se découvre. C'est toujours jusqu'à l'horizon le moutonnement des fines poussières. La chaleur est plus forte aujourd'hui, le ciel plus étincelant; tout le désert rayonne et tremble, et l'air lui-même, doré par le soleil et par la réverbération, semble tout d'or, comme une atmosphère d'or fluide.

Parfois les dunes s'interrompent; des falaises de roc dur, d'un brun sombre, plongent dans les flots poudreux qui les assiègent. Ces roches sont les promontoires avancés de la *chebka* du Mzab, du grand plateau pierreux, sur lequel, à partir de demain, nous continuerons notre route, trois jours durant, jusqu'à Ghardaïa.

D'une élévation que je gravis avec Bou-Djema, cependant que les chameaux se reposent, je découvre à nos pieds, très bas, un cirque inattendu, très creux; en le voyant, on a la sensation nette qu'il est au-dessous du niveau de la plaine. C'est une *chebka*, un fond de lac desséché, où s'allongent des traînées de sel, admirables d'éclat sous le soleil. Comme il arrive toujours dans ces dépressions surchauffées, la lumière met sur les parois abruptes des teintes singulières, surprenantes. C'est un fond de décor de féerie. Les stratifications des murailles mêlent, dans une alternance régulière, les tons foncés et les tons pâles, zébrés des lignes plus noires des cassures, mouchetés par l'ombre des enfoncements. Et ces murailles colorées font fulgurer davantage les nappes éblouissantes qu'elles enferment.

Très loin, comme furtives, des taches noires courent sur la blancheur du sel. Nous regardons. Ce sont des gazelles, insouciantes et bondissantes, petites bêtes gracieuses de légèreté et de fuite, dont l'apparition et la disparition subites font passer un frisson de vie sur ces horizons morts.

Tout l'après-midi étouffant, les plateaux rocheux, avant-garde de la *chebka*, alternent avec de larges plaines, où ondulent les vagues de sable. La chaleur pèse lourdement dans l'air immobile. Les bêtes, épuisées des marches forcées de ces derniers jours sur un sol sans cesse croulant, traînent leur marche alanguie. Nous aussi, nous sommes épuisés; les sokhrars, dont les pieds saignent, se sont hissés sur le dos des chameaux de charge et nous allons ainsi, lentement, silencieusement, à travers le désert sans limites.

Le crépuscule descend sur les étendues vides; le ciel passe aux rouges, aux cuivres, aux orangés, aux ors verts, aux bleus laiteux

des belles nuits claires, et la lune ronde, énorme, rutilante, s'élève lentement derrière les dunes.

9 heures du soir! Voilà onze heures que nous sommes en selle, anéantis, somnolents de notre marche saccadée dans les terrains mouvants. Quand arriverons-nous à l'étape? Dans la clarté de la lune nous ne voyons toujours rien que les sables argentés de micas étincelants.

Nous voici en bas, dans la large vallée de l'oued desséché qui passe à Hassi-el-Hadadra, cheminant sur un sol parsemé de petites dunes entre de monotones murailles.

On presse les bêtes, qui grognent. En vain j'interroge le guide; il ne sait rien. « C'est encore loin, dit-il, Hassi-el-Hadadra, c'est encore loin, loin! » Vraiment nous aurions dû partir plus avant dans la nuit précédente.

Maintenant c'est la nuit, une nuit de lumière. Dans le ciel blanc, pas une étoile; seule la lune brille au firmament, nageant dans les brumes argentées. Taciturne, son globe qui flotte, porté dans les espaces, verse une lumière à la fois pâle et crue, qui découpe vigoureusement les objets tout en laissant aux lointains le mystère des horizons nocturnes. Et cette lumière indécise, froide, nous glace. La terre, endormie sous un suaire, repose muette, d'une blancheur douce, légèrement bleutée, sans reflets, d'une blancheur qui ne semble pas tomber du ciel, mais sortir d'un sol de porcelaine translucide, émaner de toutes ces choses blanches qui nous entourent et monter au firmament en un brouillard de lumière. C'est blanc partout, partout, uniformément blanc. C'est le règne de la blancheur pure, la grande symphonie en blanc majeur de la nature endormie. On se croirait dans une haute vallée alpestre, dans un de ces paysages glaciaires où rêve le vieux marin de Coleridge.

La glace à droite, la glace à gauche,
La glace tout autour.

Et, dans la nuit nacrée, nous allons en longue file, et de grandes ombres bleues glissent derrière nous, silencieusement.

Nous allons, nous allons toujours, guettant des feux possibles. A chaque instant, je m'approche du guide pour l'interroger. Mais il ne sait rien. « Nous arriverons bientôt, s'il plaît à Dieu. »

L'esprit alangui s'endort dans une vague somnolence au balancement des montures. Il semble que l'on entende des bruits, que

l'on sente passer des ombres frôlantes. Mais ce n'est que le pullulement de la vie invisible de la vallée, le froissement des touffes de drinn par les lézards d'émeraude; des scarabées passent aussi, qui paraissent sous la lune des bêtes métalliques, des bêtes d'argent.

Et puis l'air semble trembler; ce sont de grands moustiques, frangés de lumière, qui se sont assemblés ici pour des rondes nocturnes.

Voici enfin un feu tout pâli par l'éclat du ciel. C'est Hassi-el-Hadadra. Il y a là une maisonnette, où sont quelques soldats du génie venus pour préparer l'étape de la colonne expéditionnaire du Touât. Ils nous regardent étonnés et se mettent à notre disposition. Le camp dressé, il est minuit. Treize heures en selle! Nous pouvons à peine dîner et, dans cet abri ouvert à l'air et à la lumière, et dont les murs crépis de chaux vive semblent des murs de sépulcre, nous tombons dans un profond sommeil, tandis que continue au dehors le spectacle féerique de la lune passant majestueusement sur les campagnes endormies.

23 octobre.

Encore une bien longue étape aujourd'hui; elle sera pourtant moins dure que celle d'hier, car nous marcherons sur le plateau de la chebka où, jusqu'à Ghardaïa, l'administration militaire a fait frayer une sorte de route plane et résistante.

Combien nous regrettons vite, oublieux des fatigues passées, les paysages magiques des sables d'or! Nous sommes sur un plateau, de temps en temps seulement interrompu par de petits vallons solitaires, rocheux, sans arbres, sans herbe, qu'on ne voit pas d'avance dans la grande rectitude des alentours. Et nous voilà de nouveau pour trois jours sur les plateaux désolés, où nous avons tant souffert jadis du rayonnement de la chaleur et des perpétuels mirages.

Rencontre singulière et inattendue dans la lumière neuve du matin.

Dans les lointains apparaît une caravane; des chameaux portant des hommes à longue barbe, enveloppés de laine blanche. Ce ne sont pas des Arabes; ce sont deux Pères Blancs, de ces admirables missionnaires du désert, qui vont s'installer à El-Goléa pour prêcher l'Évangile à des gens qu'ils ne convertiront point. Dieu les accompagne sans doute et met dans leur cœur la sérénité, l'humeur égale, le dévouement modeste et silencieux. Nous les

avions déjà vus à Gardaïa, et nous passons avec eux quelques instants à causer. Ils comptent s'établir d'abord à El-Goléa, puis, s'il est possible, s'enfoncer vers le Sud, en plein désert, sur la terre arrosée déjà du sang de leurs frères. Nous quittons ces bons Pères, que nous ne reverrons sans doute plus; nous nous en allons chacun de notre côté, à nos destinées différentes; nous, nous rentrons dans l'agitation banale et stérile de la vie de Paris; et eux, les hommes enviables, ils s'en vont, tranquilles et souriants, prêcher une parole divine en face d'horizons sublimes, où ils trouveront sans doute un tombeau sous l'or éblouissant des sables.

Encore le plateau, l'immense plateau, parsemé de gros galets qui reluisent, noirs et tristes, sous l'éclatante lumière. Pas la moindre tache de verdure sur ces étendues sombres et sinistres; seuls quelques chardons ont poussé çà et là, très clairsemés, et les chameaux tendent, en passant, le cou pour les atteindre.

A l'horizon, les mirages flamboient. Toujours de minces lignes transparentes, de grands étangs allongés sur les platitudes et de vains palmiers qui se regardent mélancoliquement dans des eaux irréelles.

Dans un vallon, deux chameaux nous contemplent avec leurs bons yeux tristes. Les rencontres d'êtres vivants sont toujours un peu troublantes au désert; on se sent moins seul quand quelque chose rappelle la présence même lointaine de l'homme. Nos yeux interrogent les deux grandes bêtes, muettes et le cou tendu; ils leur demandent d'où elles viennent, quels sont leurs maîtres, et ce qu'elles font là, solitaires, dans ces immensités. Mais elles ne nous répondent point; leur petite curiosité d'êtres inintelligents satisfaite, elles se détournent et se remettent à brouter; et, à mesure que nous avançons, elles s'éloignent et disparaissent.

Décidément, c'est le jour des rencontres. La nuit tombée, merveilleusement lumineuse, un cavalier tout blanc s'avance vers nous, dans la lumière d'opale. C'est un courrier du colonel Didier pour El-Goléa. On s'arrête un instant; mes gens lui offrent le café, assis en rond, scène fantastique d'une féerie nocturne. Et quand il part, je le suis longtemps de l'œil, cet homme qui s'en va seul à travers les solitudes.

Dans la fatigue de la marche, d'étranges hallucinations s'emparent de nous. Depuis si longtemps que nous suivons le frugal régime des Arabes, dattes, couscoussou et eau tiède (les quelques bouteilles de vin que nous avions emportées d'El-Goléa ont été

brisées hier dans la descente d'un ravin où nos bêtes se sont affolées), nous sommes tourmentés par des rêves de repas pantagruéliques; un désir fou nous torture de manger de la viande, de la bonne viande savoureuse, bien rissolée, et ruisselante de graisse. Cette obsession est un vrai supplice. Nos rares conversations ne portent plus que sur les bons repas que nous ferons à Ghardaïa et, en attendant, une impatience nous prend d'atteindre Metlili, où le caïd des Chaâmbas, Berazga nous donnera l'hospitalité et nous offrira le *meschoui* de mouton. Ah! s'il passait seulement ici un troupeau! Mais il n'y a rien. C'est le désert, le grand désert vide.

En pleine nuit nous arrivons, au fond d'un oued mort, à Hassi-el-Gâa, où il y a un petit abri, sous un palmier solitaire, et où nous passons une nuit fraîche entre des murs de tombeau badigeonnés de chaux blanche.

21 octobre.

Toujours la chebka, avec sa riante monotonie des heures fraîches: ses horizons pareils et fatigants, son semis de cailloux noirs sur la terre grise, ses chardons bleuâtres.

Messaoud est à bout; à peine s'il peut se traîner à notre suite, hennissant désespérément, tendant le cou et, de ses gros yeux souffrants, cherchant le nord, où sont les fraîches litières et l'eau courante. et qu'il n'atteindra peut-être pas. Toute la troupe est épuisée et le désordre le plus pittoresque a remplacé la belle ordonnance du départ. Le guide a pris mon chameau qui est malade, et je monte le sien, un superbe chameau targui, fauve avec des balsanes blanches, plus haut et plus fier que les autres et sur le dos duquel on éprouve une sensation d'espace et de domination. Le bassour, complètement abandonné, pend lamentablement sur les flancs de la chamelle blanche; deux cantines accouplées le remplacent; et Abdallah et les deux sokhrars se sont huchés sur les caisses et les bagages, incapables de marcher à pied plus longtemps sur les cailloux coupants de la route.

Dans un vallon solitaire, qui sommeille lourdement sous la torpeur de midi, nous faisons halte à l'ombre d'une de ces petites chapelles appelées *koubbas* par les Arabes, et qui sont les tombeaux de très anciens saints musulmans. Elle est, cette koubba, semblable à toutes les autres, un cube de terre battue, surmonté d'une coupole, usée, lézardée, effritée, toute dorée de vieillesse

sous l'éternel resplendissement du désert. Mais au dedans c'est un enchantement de fraîcheur et de paix recueillie dans une nuit couleur lilas. D'abord les yeux, aveuglés de soleil, ne distinguent rien ; puis des formes s'estompent confusément, comme entrevues derrière un voile de gaze; et, peu à peu, des teintes légères se détachent çà et là en lueurs phosphorescentes sur le fond uniformément velouté d'obscurité. Ce sont des objets suspendus aux murs, des ex-voto, les pieuses offrandes des caravanes errantes, des étoffes d'autrefois qui ont appartenu au saint, tout un amoncellement de choses très antiques, et qui ont des nuances étranges d'extrême vieillesse, roses fanés, verts éteints, bleus exténués, des tons de couleurs trop anciennes, qui se sont usées dans la nuit de ce tombeau et qui vont mourir.

Quel charme exquis et reposant ont, dans ce pays aux lignes nettes et cassées, aux colorations criardes, noyé de lumière crue, ces formes mollement dessinées et ces teintes doucement pâlies, toutes baignées d'ombre transparente ! Depuis combien de siècles repose-t-il ici, ce saint homme qui était aussi un poète et qui a voulu dormir son éternité sous ces pierres, dans la société des petits lézards couleur de muraille, au bord de ce chemin désert, en face des immensités vides ? Je voudrais savoir son nom ; mais mes hommes l'ignorent. « Oh! il y a bien longtemps, bien longtemps qu'il est mort. C'était un grand marabout qui a fait beaucoup de miracles. Qu'Allah ait son âme ! » Oh oui ! qu'elle repose en paix, cette âme de jadis, sympathique à la mienne !

Il faut partir. Je viens contempler une dernière fois ce tombeau que je ne reverrai plus. Je veux m'emplir l'âme de la fraîcheur et de la sérénité silencieuse de ses voûtes. Volontiers, j'emporterais même quelqu'une de ces pieuses reliques, un morceau de ces étoffes décolorées, si je n'étais arrêté par une crainte singulière de profanation et de sacrilège. Et je suis la caravane, me retournant jusqu'au détour du vallon, pour voir encore cette koubba, qui est endormie là, bâtie de poussière, et qui retourne lentement à la poussière.

Au soleil brûlant de 3 heures, une large dépression se creuse brusquement devant nous; des pentes rocheuses, coupées net, dévalent vers un fond plat, parsemé de monticules de sables ; et, au milieu, autour d'une petite maison, un bois de palmiers, une gracieuse apparition verte, la première depuis El-Goléa. C'est la vallée de l'Oued-Sebseb, un fleuve mort des temps passés. Les

caravanes y font halte ordinairement; mais, pressés comme nous sommes, nous ne nous y arrêterons point.

Si, nous nous y arrêterons une heure. Comment résister? Des eaux courantes, sorties de trente-huit puits, arrosent la centaine de palmiers de cette oasis. Un vieux gardien nous offre des dattes, des grenades et des melons d'eau: nous goûtons, assis par terre, à côté du frais ruisseau, sous le murmure des arbres qui semble des chants d'oiseau.

Longtemps, une fois partis, nous la regardons cette oasis verdoyante.

Elle est là, au-dessous de nous, alors que nous gravissons les lacets du chemin pour regagner le plateau. Une halte encore, un dernier regard, et la douce apparition a disparu; et, autour de nous, c'est de nouveau la chebka, les étendues grises, si tristes sous le gai soleil.

Arriverons-nous jamais à Ghardaïa? La fièvre des retours nous brûle le sang. Et puis, voilà Bou-Djema malade, lui le vieux routier des déserts. Dans sa figure terreuse, encapuchonnée de laine, ses yeux brillent; il grelotte; il a la fièvre et un commencement d'ophtalmie, et il demande à s'arrêter. C'est impossible et je refuse; mais je lui administre de la quinine, je lui verse dans l'œil un peu de sulfate de zinc et, solidement arrimé sur son chameau, il reprend la marche en avant.

Et la plaine continue, la plaine monotone sur laquelle descend peu à peu le soleil, avec une grandiose majesté, avec ces splendeurs d'or, de pierres précieuses et de braise ardente, que ces terres sans hommes contemplent tous les soirs.

La nuit est tombée quand mon chameau, qui marche en avant, fait un brusque écart. Une masse blanche sous la lune barre le chemin. C'est le squelette d'un chameau, dépouillé de sa chair que les fourmis ont rongée. Elle est morte, la pauvre bête, la pauvre bête si douce et si utile; elle est morte avant d'atteindre les oasis du Mzab. Sans doute elle a senti sa fin venir et son grand cou, allongé par terre, se tend encore vers le nord lointain, où sont les frais herbages.

A la nuit noire seulement, nous atteignons Metlili. Sous le dôme sombre des palmes, nous allons, pressés par l'idée de l'hospitalité du caïd. Des feux brillent de toutes parts; c'est un campement de zouaves en route pour le Touât.

Hélas! une désillusion nous attend ici. Le caïd des Chaâmbas

Berazga a eu la fâcheuse idée de vouloir *franciser* sa cuisine; et, pour lui, franciser la cuisine consiste à y répandre un flacon d'odeur, un flacon de corylopsis du Louvre, parfum d'ailleurs excellent quand il n'est pas dans la soupe. Et c'est ainsi que s'écroule notre beau rêve d'un bon dîner de viandes savoureuses.

25 octobre.

Enfin! c'est aujourd'hui notre dernière journée. Encore une trentaine de kilomètres, une dizaine d'heures de tangage sur le dos de nos montures, de soleil cuisant et d'aveuglante réverbération sur le plateau gris, et nous serons à Ghardaïa, où l'aimable hospitalité du colonel Didier nous réconfortera.

Au lever de l'aube, nous traversons de nouveau l'oasis de Metlili, nous allons voir le *khalifa* qui veut nous recevoir après le caïd; et nous le trouvons dans son jardin, à l'ombre des palmiers bruissants, qui nous attend accroupi avec quelques amis sur de riches tapis. Son accueil est aimable et empressé, et nous lui faisons témoigner par Abdallah tout notre plaisir. Le café pris et les solennels adieux arabes échangés, le khalifa nous force à accepter deux magnifiques régimes de dattes. Mais où les mettre? Abdallah n'est point embarrassé; il retire prestement sa large culotte et y installe les régimes, un dans chaque jambe. Je crois qu'il n'a jamais compris pourquoi je lui en ai fait cadeau.

Toute la journée, la lourde journée d'été tardif, nous cheminons sur l'interminable chebka. Plus nous montons vers le nord, plus elle devient unie et monotone; les petits vallons ont disparu, les chardons bleus ne poussent plus sur ce sol de roc dur. C'est la désolation, l'infinie désolation des roches primitives, des terres mortes.

Mais le plateau s'arrête net; une large vallée est devant nous. C'est la vallée de l'Oued-Mzab. Voici l'oasis verdoyante de Beni-Isguen, le bruit enchanteur de l'eau qu'on tire des puits, des bêtes, des hommes, du mouvement, des maisons éparses sur le sable, et les quatre ailles, Beni-Isguen, Mellika, Ghardaïa et ses deux tours, et en haut Bou-Noura, l'*étincelante*, qui étincelle en effet aux derniers rayons du soleil, toute rougissante au-dessus de l'ombre qui envahit la vallée.

A Ghardaïa, où le colonel Didier s'ingénie à nous faire oublier nos fatigues, une mauvaise nouvelle nous attend. Les troubles de Mélilla et la guerre entre l'Espagne et les Riffains ont, par crainte

de complications possibles dans le Sahara, arrêté l'expédition du Touât; elle est remise à une date indéterminée. Tout le monde la connaissait, cette expédition ; notre prudence passera pour une reculade aux yeux de ces Sahariens, pour qui la force est tout ; et il me semble que, derrière le dos de nos officiers, les Arabes d'ici ont, en les regardant, d'ironiques sourires.

Le règlement de nos hommes terminé et des cadeaux échangés avec le cheikh Ben-Bou-Djema, qui nous assure d'une voix larmoyante de son éternelle amitié, nous quittons le Mzab et repartons pour Paris.

Et c'est, en sens inverse, le voyage que nous avons fait il y a deux mois ; c'est la rapide remontée vers le nord ; les panoramas changeants, le soleil moins brillant, les nuits plus fraiches; deux jours de diligence sur la chebka ; Berrián où chantent les crapauds ; puis la diligence, encore la diligence pendant quatre jours à travers les Hauts-Plateaux et les arbres des montagnes de Djelfa, où des brouillards maintenant estompent les horizons nocturnes, les tristes caravansérails de la route ; une rencontre de troupes et des chameaux dans la nuit ; les gorges de l'Atlas sous la pluie, la pluie, que nous n'avons pas vue depuis trois mois, et dont la mouillure, au sortir du désert, est une sensation délicieuse ; notre arrivée à Alger, dans le froid déjà, vêtus de blanc et casqués de liège, nos autres costumes ayant péri par l'injure du désert ; une rapide pointe à Constantine où la fièvre me cloue au lit pendant deux jours ; la Méditerranée revue en automne, à travers un rideau de pluie ; enfin Philippeville, où nous nous embarquons pour Marseille sur le *Moïse*.

Au large, 15 novembre.

Maintenant, c'est fini : le grand rêve de soleil est terminé. Hier, en un soir très noir d'automne, nous avons quitté la terre fantastique de la lumière sur le petit bateau où nous sommes à cette heure, dans la fumée et dans l'embrun, à revivre nos chauds souvenirs, en contemplant les flots agités, sous la pluie, à la tombée du soir désolé. Chaque tour d'hélice nous emporte un peu plus vers le nord sur le globe arrondi de la terre, et cette montée incessante se traduit en tristesse. Depuis plusieurs mois, nous avions oublié la pluie fouettante et les grands nuages noirs courant bas dans le ciel triste. Nous les avions même désirés, dans la folie de l'eau que la chaleur et la lumière mettent à l'âme. Mais au-

jourd'hui nous en sommes rassasiés, et nous évoquons mélancoliquement l'atmosphère sèche et brûlante et les larges horizons transparents du désert.

Autour de nous, c'est une désolation, une grande désolation grise, des étendues vagues sous un ciel morne où galopent de sombres nuées. La mer crépite sous la pluie, des souffles passent très froids, des masses d'eau s'abattent sur le navire, avec de grands clapotements, de grands ruissellements de liquide et d'écume. Enveloppés de brume, nous ne voyons rien, et une inquiétude irraisonnée nous saisit de nous sentir perdus dans ce petit coin noir, au crépuscule d'hiver, au milieu de toutes ces choses molles qui nous entourent.

Triste dîner dans le salon désert. Tout le monde est malade ou à peu près, et autour de la table, nous ne sommes que cinq : le capitaine, le médecin du bord, un colonel, qui revient de Biskra, et nous. Triste conversation aussi autour de cette table qui danse, sous ces lumières qui oscillent, dans le sifflement du vent et le bruit monotone de la pluie et des larges abats d'eau. Le capitaine est préoccupé, le médecin silencieux, et le colonel raconte la navrante odyssée d'un jeune homme qui a voulu comme nous, dans ce dernier été brûlant, gagner Ouargla, qui a dû rebrousser chemin sous les attaques de la fièvre, et qui est rentré à Biskra, où il est mort.

Autour de nous, dehors, c'est la nuit, la nuit noire et épaisse, le vent soufflant largement dans les espaces vides, la mer soulevée en montagnes qui s'écroulent avec grand fracas, la pluie, le froid, les brouillards du nord.

Demain, ce sera Marseille ; après-demain, Paris et sa vie banale. Et notre joie de rentrer est troublée par la prescience de nos regrets futurs, de la nostalgie de la lumière à laquelle on n'échappe pas, du *mal du désert* qui nous a pris l'âme, de l'inconsolable douleur que traînent les vieux amoureux qui ont perdu ce qu'ils aimaient.

Paul Privat-Deschanel.

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LE DROIT CHEMIN [1]

(*Suite*)

Puis, un jour, ils avaient glissé aux confidences. Pour rendre manifeste l'influence régénératrice que Régine exerçait sur lui, Maurice avait opposé à son âme triomphante d'aujourd'hui, la lamentable épave qu'il traînait hier; et Régine, émue, avait dévoilé le secret de son apparente résignation. Oh! les belles, les saines paroles qui retentissaient encore aux oreilles du jeune homme comme le « *sursum corda* » des prêtres catholiques!

« Vivez en vous, disait-elle, vivez de vous. Il n'est d'absolu et de sûr que le monde intérieur où chacun vit: c'est en dehors de nous que tout est vanité. »

Et, tout en l'initiant au culte de la vie intérieure, à la grandiose religion de la personnalité, elle avait formulé ce solide programme d'existence :

« Les manifestations de la société contemporaine ne présentent plus un spectacle digne d'intérêt. Ne regardez pas cela ; c'est l'agitation d'un peuple de négociants. Les actes, les gestes y sont étriqués comme les costumes ; la convoitise du bien-être a tué le beau, le souci de paraître a tué le vrai; et les préoccupations commerciales s'insinuent jusque dans l'art, la religion et l'amour. Mise à la portée de tous, l'action humaine s'est dégradée ; elle n'est plus qu'une routine sans grandeur et sans imprévu. L'apanage des hommes d'élite, de l'aristocratie *quand même*, réside désormais dans la pensée; hors d'elle, tout n'est que grimaces bourgeoises, que trivialités démocratiques. Vivez donc en vous, vivez en votre âme; qu'elle vous soit la Terre sainte des premiers croisés et le sol sacré où la foi ardente du moyen âge érigeait ses paradoxales architectures. Qu'elle vous soit le champ clos où se défiait la chevalerie et le palais de merveilles où la Renaissance déroulait ses

(1) Voir *La Lecture*, pages 241, 321.

voluptueuses mascarades. Et laissez les autres grouiller dans leur lucre comme des vers dans un tronc pourri.

« Accuser les bassesses des hommes, s'indigner des vilenies sociales, ce n'est pas encore assez les mépriser ; c'est les admettre, puisque c'est en souffrir et par cela même se souiller de dégoût et de haine. L'âme n'est point destinée à héberger de tels parasites.

« Dans l'ordre moral comme dans l'ordre intellectuel, gardez-vous des influences extérieures ; qu'aucune d'elles ne vous pénètre sans votre consentement. Veillez à l'intégrité de votre conscience à l'affranchissement de votre volonté, à l'indépendance de vos sentiments, car votre conscience doit être votre juge, votre volonté, votre moyen d'action et vos sentiments seront votre peine ou votre récompense terrestre. Que votre but soit un constant effort vers l'embellissement de votre âme; n'ayez avec les hommes que les rapports dictés par la compassion et la charité ; et, en vous efforçant de faire le moins de mal possible, appliquez-vous à vous procurer le plus de bonheur que vous pourrez. »

— Ah ! Régine ! Régine ! pensa Maurice, mon bonheur, mon seul bonheur, c'est vous !

Et sa pensée ajouta plus bas :

— C'est toi.

Pour la première fois, même en pensée, il osait ce tutoiement ; il en fut si troublé qu'il rougit.

Cependant l'heure avançait, attirant les promeneurs. Maurice franchit les grilles du jardin. Comme il tournait l'angle de la rue Royale, il songea tout à coup à M. Tramont. L'image importune de l'avocat lui apparut si nette, si vivante, que le jeune homme esquissa un brusque pas de côté. Il avait l'impression de le voir positivement là, dans son attitude favorite de bavard écouté, les pouces aux goussets, la tête en arrière, les yeux protecteurs et les lèvres satisfaites, imposant sa carrure d'homme heureux, coquet et parfumé, débitant des lieux communs, distribuant des conseils et redressant des erreurs :

— Permettez ! Ah ! permettez !...

Cette silhouette, d'ordinaire d'un comique agaçant, accusait aujourd'hui un relief caricatural dont Maurice tenta de s'amuser. Mais la vision menaçant de persister, encombrante et têtue, placée là comme un écriteau vertueux pour barrer la route aux braconnages, Maurice la conduisit vers les alcôves où elle s'encadrait si harmonieusement.

Certes, M. Tramont ne clamait point ses aventures galantes· sa correction, son respect des convenances eussent souhaité les tenir secrètes, mais la même correction, son respect des mêmes convenances, le contraignaient à les divulguer. Tout comme l'administration, le plaisir comporte des hiérarchies; M. Tramont, dans son importance, ne pouvait recourir qu'aux instruments spéciaux, cotés, catalogués, à l'usage exclusif et réciproque des hommes de son rang social. Chercher ailleurs serait se faire mal juger. Le moyen de se cacher quand le mystère entrainerait une déchéance?

D'avoir repoussé, cantonné le spectre du mari dans ses infidélités coutumières, Maurice éprouva un subit soulagement. Quel reproche se permettrait donc de lui adresser ce « noceur » ? Et quand bien même M. Tramont ne mériterait pas cette méprisante épithète, quand bien même il n'aurait aucun tort au jugement du Code, comment se permettrait-il de se dresser entre Régine et Maurice ? Quel langage ferait-il entendre, sinon celui de l'amour-propre blessé et cet autre, plus négligeable encore, du propriétaire revendiquant ce qu'il pense être ses droits de propriété?

— *Permettez! Ah! permettez!* déblatéra Maurice mentalement. Le malheur ne consiste pas à être trompé, mais bien à avoir mérité de l'être. C'était hier qu'il seyait de vous courroucer, non contre autrui, mais contre vous-même. Êtes-vous à plaindre, mari présomptueux, qui, ayant assumé une tâche au-dessus de vos forces, subissez la logique fatalité d'y avorter misérablement?... Pourquoi ces cris de pacha dont on a pillé le harem? Assimileriez-vous l'épouse à une bête à plaisir acquise sur un champ de foire? Et parce que vous avez su abuser l'ignorante crédulité d'une vierge, commettriez-vous l'anachronisme de vous estimer le maître indiscutable, à la vie, à la mort, de cette âme, de cette chair qui ne relèvent que de Dieu et d'elles-mêmes? A notre âge d'affranchissement outrancier qui concède la dignité d'homme à n'importe quelle brute avinée, la femme susbsisterait-elle à l'état de serve, privée de la libre disposition d'elle-même?... Et puis, quoi? *Votre* femme? Si elle est *vôtre*, c'est à titre provisoire, sous condition de la savoir garder. Elle vous appartient moins encore que votre fortune que vous pouvez perdre, que votre château qui peut brûler. D'indéniables droits, vous n'en avez que sur vous-même, sur votre individu qui peine avec vous et disparaîtra avec vous. Ne convient-il pas que vous reconnaissiez à votre compagne de misère des droits équivalents ?

Comme il achevait de soliloquer de la sorte, Maurice fut de nouveau hanté par le souvenir de M. Tramont — à la porte duquel il arrivait d'ailleurs.

— S'il m'entendait!

Et, spontanément, il évoqua les yeux en boules, le front plissé de stupeur, la bouche ouvrant un O majuscule dans les pelouses de la barbe — antre de réprobation d'où allait jaillir, d'où jaillis sait en trombe:

— *Ah! permettez! Permettez!...*

Et l'apparition, cette fois, affectait une allure si plaisante que, malgré lui, le jeune homme se prit à rire, tout en gravissant l'escalier.

V

Il sonna.

Le timbre électrique grelotta étrangement à ses oreilles, comme le signal imprévu d'un brusque changement de décor. Ce trémolo argentin mit en fuite ses hardiesses théoriques; la réalité tout à coup le poigna, montrant la difficulté de l'aventure, la difficulté et, aussi confusément, la culpabilité.

Il perçut des pas légers, et son appréhension s'accrut. Juliette, ouvrant, lui sourit comme à une vieille connaissance.

— Mme Tramont est-elle visible?

Sur l'affirmation de la femme de chambre, il pénétra. Son malaise, un peu honteux, s'augmenta à la vue de cette antichambre où il entrait toujours en ami loyal, loyalement accueilli. A une patère, un pardessus pendu, les bras ballants, simulait une ébauche de M. Tramont. Encore lui! Maurice le trouvait maintenant plus encombrant que ridicule.

Juliette le conduisit au petit salon, disparut et revint presque aussitôt pour annoncer :

— Madame prie Monsieur d'attendre un instant; madame est avec la couturière.

Ceci contribua à déconcerter Maurice. Il fut sur le point de dire : « Qu'elle ne se dérange pas ; je reviendrai. » Il s'assit, tandis que Juliette s'occupait du feu. Un genou sur le marbre, toujours souriante, l'œil en coulisse, agaçant, elle ajoutait une bûche.

Sa jupe soulevée montrait son pied qu'elle avait fin, bien chaussé, et dont, singeant la « dame », elle était très fière.

Elle mourait d'envie de faire la causette, risqua même une observation sagace sur le temps. Maurice répondit de si mauvaise grâce qu'elle s'esquiva.

Gêné comme si une curiosité invisible l'observait, il s'approcha de la fenêtre, aperçut le trottoir d'où il essayait, à la nuit, de surprendre la silhouette de Régine.

Des pas claquèrent ; il se mit à trembler. Fausse alerte ; c'était Juliette qui trottait dans l'antichambre.

Mais pourquoi cette peur irrésistible ? Peur de quoi ? De qui ? D'*Elle?*... Oui. Crainte imbécile ! Si Régine était courroucée, aurait-elle réclamé sa venue, l'aurait-elle reçu ?

Il consulta les objets familiers, témoins discrets, complices silencieux des douces heures enfuies : la table, près de la fenêtre, devant laquelle Régine se plaisait à des ouvrages de broderie ; la bergère à contre-jour où elle se renversait élégamment pour lire, les pieds tendus à la flamme ; le piano ouvert sur une page qu'ils aimaient...

Et il se rassura un peu, sans toutefois se délivrer de son malaise mécontent. Il crut enfin en découvrir la cause. Elle était en lui seul. Épris de vues d'ensemble, d'aperçus généraux et spéculatifs, il négligeait incorrigiblement les mille petites choses qui constituent l'existence, et voilà, il se heurtait à ces mille petites choses dédaignées, comme aujourd'hui à ce pardessus importun accroché dans l'antichambre ; à Juliette dont la présence, obligatoire pourtant dans la maison, l'avait choqué comme une indiscrétion troublant le tête-à-tête rêvé ; à cette couturière enfin qui jetait une note fausse, triviale, dans les abstractions enthousiastes du jeune homme.

Cette couturière surtout l'irritait.

Il en voulait un peu à Régine de le faire passer après cette femme. N'aurait-elle pas dû ne la point recevoir ou la renvoyer ? Mais quoi ? Régine n'était pas avertie du jour où il se présenterait, et, quand il avait sonné, la jeune femme pouvait être dévêtue.

Dévêtue !... Il évoqua la splendeur des épaules nues, des bras frais et blancs, de la gorge à demi offerte où transparaissaient deci de-là les ruisseaux bleus des veines. Quel vertige, quand, au bal, cette triomphante carnation s'imposait à ses yeux !... La première fois, un dépit jaloux l'avait assombri à la vue de toutes ces séductions offertes aux regards de tous. Cette goutte de venin

avait agi comme un corrosif sur le voile dont s'enveloppaient alors ses sentiments; il avait compris qu'il aimait, puisque son désir, posé sur Régine, reprochait à la jeune femme, comme une impudeur, de révéler aux autres des charmes qu'il convoitait, et déclarait déjà siens. Et, sans doute, ses yeux avaient trahi son émoi — cette envie ardente et désolée tout ensemble qu'éprouvent les pauvres à l'aspect des richesses défendues — car Régine avait rougi, consciente soudain et confuse de sa nudité.

... La porte s'ouvrit. Régine parut. Il s'avança, frémissant.

Elle était tragiquement pâle, les yeux meurtris, la bouche crispée, toute raidie par un visible effort. Alors, il mesura l'étendue du mal qu'il avait fait; et, comme, d'un geste, elle arrêtait l'élan où il se préparait, il lui prit la main doucement, s'agenouilla.

— Pardon! implora-t-il.

Elle était armée pour la lutte; pendant toute cette nuit encore, enfiévrée d'insomnies, elle s'était entrainée à la fermeté; et, à la vue de Maurice, au seul son de sa voix, elle crut succomber, vaincue sans combat. Oh! le relever d'une caresse, le saisir, l'étreindre, et pleurer, pleurer contre son épaule, sous ses baisers, pleurer!

Elle se dégagea d'un mouvement que la tension de sa volonté rendit sec et brusque. Tout de suite Maurice eut le pressentiment d'un désastre. Il se releva, la regarda, les yeux égarés; elle lui sourit douloureusement, et l'invita à s'asseoir devant elle qui tournait le dos au jour.

— Pardon! répéta-t-il en obéissant.

Et il ajouta comme excuse :

— Je souffre tant!

Elle chercha tout de suite à fuir ce terrain sentimental dont elle devinait le danger.

— Vous m'avez fait aussi beaucoup souffrir, Maurice, dit-elle fermement. Pardonnons-nous le mal que nous nous sommes fait l'un et l'autre, *sans le vouloir...*

Elle insista sur ces derniers mots comme pour bien établir, avant toute autre chose, qu'elle reléguait l'aveu de Maurice parmi les folies qu'on rejette, et ses avances, à elle, parmi les imprudences qu'on déplore.

— Ce qui est passé est passé, reprit-elle. Il faut maintenant considérer l'avenir.

— L'avenir? demanda-t-il.

Elle comprit que, dans son désir d'abolir entre eux le passé, elle avait été trop vite, trop brutalement; qu'une révolte allait le dresser, ce passé brûlant et si proche, le soulever hors du cercueil où elle cherchait à le clouer tout vivant.

Un instant interdit, Maurice désespérément se jeta à ses genoux :

— L'avenir ? dit-il. Mais c'est vous !

— Chut! fit-elle, tentant de s'échapper.

Il lui serra les genoux, la contraignit de rester là.

Elle avait prévu cet assaut, s'était même appliquée à se l'imaginer afin d'éviter toute surprise, l'avait « répété » comme une scène de comédie, étudiant les attitudes, les répliques. Pour ne pas exaspérer Maurice, elle se força à l'immobilité, subit les baisers éperdus qui s'appliquaient sur sa jupe.

Il parlait par saccades sanglotées, la bouche contre l'étoffe qui assourdissait sa voix ; et c'était une prière fiévreuse qui montait tout le long du corps de Régine, comme une onde tiède de caresses qui la gagnaient de fibre en fibre avant d'atteindre le cerveau où elles frappaient à une porte volontairement close. Ah ! quel ébranlement répercuté dans tout son être à chacun de ces coups !

La harpe, au-dessus, se mit à égrener des tierces mineures.

— Et je croyais que vous m'aimiez ! répétait-il convulsivement.

Il évoquait les heures passées, les intimités tendres, les fragiles bonheurs qui lui avaient rendu la vie.

— Ah ! pourquoi me l'avoir rendue ?

Pêle-mêle, il formulait ses rêves, ses désespoirs, demandait grâce; et, sans cesse, ce refrain désolé :

— Moi qui croyais que vous m'aimiez !

Elle pensait, les paupières battantes, les lèvres pincées : « Assez, mon Dieu ! assez ! »

Il continuait, l'accusait maintenant ; et il ponctuait chacune de ses accusations de baisers qui les démentaient aussitôt. Il ne se contentait plus d'appuyer ses lèvres sur la jupe ; il les enfonçait avec rage, meurtrissant cette chair délicate dont il percevait, affalé, l'élastique tiédeur.

— Moi qui croyais que vous m'aimiez !

Les mains de Régine s'abattirent sur la tête de Maurice. C'était pour l'attirer, pour amener cette bouche contre sa bouche à elle, et boire la volupté de ces aveux délirants à la source même.

Mais elle se dressa tout à coup, repoussa la tentation avec une

telle violence que la tête de Maurice, projetée, cogna l'angle d'une chaise.

— Ah ! fit-il.

Et il la regarda, prêt à bondir. Un besoin de possession brutale l'envahissait, marée d'instincts primitifs noyant les digues.

Les yeux agrandis, fixés hardiment sur les yeux ivres de Maurice, Régine, toute droite, apparaissait, impassible et sévère sous ses sourcils froncés, comme la statue de la Volonté. Elle le domina, le dompta. Baissant la tête, les mains jointes, Il se mit à pleurer.

— Moi qui croyais que vous m'aimiez !

Elle dit sourdement :

— Et quand bien même je vous aimerais ! Qu'espériez-vous donc de moi ?

Elle eut pitié. Très grave, élle ajouta :

— Je vous aime, Maurice.

Il nia comme un enfant, hochant la tête :

— Non, non, vous ne m'aimez pas !

Elle lui prit les mains, le releva doucement. Epuisé, haletant, il s'abandonnait, se laissa tomber dans un fauteuil. Régine resta debout, impérieuse, résolue à conserver son ascendant moral.

— Je vous aime, Maurice, répéta-t-elle. Comprenez-vous pourquoi je vous disais de considérer l'avenir. Vous auriez dû vous en aviser plus tôt, mon ami, toute votre faute est là... mais réparable encore, n'est-ce pas ?

Elle débitait ainsi, comme une actrice, une des phrases qu'elle avait laborieusement préparées. Elle s'arrêta, cherchant la suite, que sa mémoire en désarroi refusait de lui « souffler ». Voyant que Maurice, sollicité encore par d'impossibles espérances, ne la comprenait pas, elle précisa, hautaine :

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Pourquoi ? chuchota-t-il. Oh ! pourquoi ?

Elle déclara, un peu hésitante :

— Je ne suis pas libre ; je ne m'appartiens pas.

Elle s'attendait au haussement d'épaules dont Maurice repoussa cette excuse. Elle pressentait l'objection, prononça même mentalement, avant qu'il l'eût prononcée, cette phrase de révolte qui, parmi leurs communes conceptions de l'indépendance humaine, flottait en étendard de ralliement :

— Qui donc est exclu de la libre disposition de soi-même ?

Trop faible, elle le sentait bien, pour résister aux transports

suppliants de Maurice, elle l'en éloignait peu à peu, l'attirait prudemment sur le terrain plus calme de la discussion, vers la sécurité relative des théories et des raisonnements.

Elle persévéra dans sa tactique.

— Personne, dit-elle, n'a le droit de faire volontairement le mal.

— Le mal! répliqua Maurice. Qu'est-ce que le mal? Celui-ci serait mon bonheur et le vôtre peut-être...

Lasse, elle s'assit, pensant :

— Oh! oui!... Le mien surtout!

Et il allégua victorieusement un des axiomes favoris de Régine :

— Notre devoir, c'est notre bonheur.

Mais elle reprit :

— Je ne me suis donc pas exactement exprimée tout à l'heure. Je voulais dire que personne n'a le droit de faire volontairement du mal à autrui.

— Pourquoi donc m'en faites-vous, Régine? récrimina-t-il vivement.

Elle tressaillit, ferma les yeux.

— Êtes-vous sûr que je vous fasse tant de mal, Maurice? demanda-t-elle avec précipitation. Êtes-vous sûr que votre souffrance présente ne soit pas exigée par votre bonheur futur?

Il esquissa son sourire plaintif :

— Oh! soupira-t-il, mon bonheur futur!

Régine s'interrompit sur cette pente dangereuse et, vaillamment :

— Oubliez-vous que vous n'êtes pas seul en cause, Maurice? Il y a quelqu'un qui doit passer avant vous... avant nous...

La mémoire lui revenait :

— Quelqu'un auquel j'ai librement juré fidélité avant de vous connaître, et de la tranquillité duquel je suis responsable devant ma conscience.

Encore le spectre de M. Tramont qui se dressait en épouvantail!... Et de quel droit, puisque ce « noceur!... » De nouveau Maurice haussa les épaules.

— Votre mari? dit-il. Ah bien!...

Il eut aux lèvres la révélation des infidélités conjugales de M. Tramont; une pudeur le retint. Régine le devina.

— Je sais, affirma-t-elle, je sais ce dont vous voudriez m'instruire. Je sais tout, et pourtant je n'ai rien à reprocher à mon mari.

— Rien? demanda Maurice surpris.

— Rien.

Elle rougit un peu.

— C'est par ma faute que les choses sont ainsi, avoua-t-elle.

Il comprit. Un pressentiment l'avait déjà averti de la secrète séparation de corps de Régine et de M. Tramont. Il fut tout soulagé d'en acquérir la certitude. Mais, comme il cherchait à en tirer un nouvel argument en sa faveur, Régine se hâta de dire :

— Je n'ai rien à reprocher à mon mari et par conséquent aucune représaille à exercer. Je n'ai pas, comme tant d'autres, la ressource de prétendre avoir autrefois été sacrifiée aux désirs de ma famille, ou à des intérêts qui m'étaient étrangers ; je n'ai même pas l'excuse suprême de m'être liée sans réflexion ni penchant. Mon choix fut libre, je le répète, il fut raisonné, et je le fis avec une joie sincère... N'estimez-vous pas comme moi, Maurice, que dans l'accomplissement de mes promesses résident, non point mes devoirs d'épouse — mots inexacts et humiliants, entachés de sujétion — mais bien mes devoirs envers moi-même, le respect de ma propre personne, la dignité de ma conscience, mon honneur de femme libre et responsable?

Rose au travers des rideaux, le jour l'éclairait par derrière; il nimbait le contour de sa tête, allumait les cheveux échappés, mousse de lumière. Sous cette auréole son visage était une tache d'ombre où les traits s'effaçaient; seules, les fleurs claires des yeux, accrochant des reflets, scintillaient par moments, avivées encore de larmes contenues.

La harpe, au-dessus, faisait un doux murmure de source dans les pierres. Puis la rue détonna, cris et piaffements, au passage d'un camion ; un rire aigu de femme vrilla le parquet ; on devinait quelque part dans l'appartement le trot menu et claquant de Juliette... Régine regardait Maurice qui, la tête baissée, regardait le tapis. Et le silence qui régnait entre eux oppressa la jeune femme, lui parut lourd, inquiétant, un silence de tombe isolé dans tous ces bruits.

— Elle reprit, la voix basse :

— Eh bien, Maurice, je vous aime assez pour vous sacrifier mon honneur, à vous qui me sacrifieriez votre avenir. Le respect de moi-même, ma conscience, mon orgueil, je les humilierais pour vous, je vous les apporterai en offrande volontaire, comme la plus indiscutable preuve de mon dévouement. Volontiers, je consen-

tirais à être parjure, si cette abdication ne devait entraîner une souffrance imméritée, une injustice.

Elle vit qu'il allait parler, ne voulut pas l'entendre et poursuivit :

— Non seulement Henri ne m'a jamais donné aucun sujet de reproche, mais encore je ne puis que lui adresser des louanges et des remerciements pour sa bonté, ses prévenances, sa confiance. Réfléchissez maintenant, puisque vous avez eu le tort, Maurice, de ne pas réfléchir plus tôt... Puis-je, sans me disqualifier même à vos propres yeux, consentir à cette cruauté de livrer mon mari à la souffrance, à une souffrance créée par moi?

— Sa souffrance? dit Maurice avec amertume. Que serait-elle auprès de la mienne? Si vous les comparez, ces deux souffrances, est-il possible que la pitié de votre cœur hésite?

Cette objection, touchant juste, irrita Régine; elle riposta avec plus de subtilité que de sincérité :

— Existe-t-il donc une commune mesure pour apprécier les émotions des hommes? Je vous assure, moi, que si j'abandonnais Henri, je lui causerais la plus intense douleur qu'il puisse en ce moment éprouver... Et puis, n'ai-je point parlé de souffrance imméritée, d'injustice? Ni votre souffrance ni la mienne n'ont donc droit à revendiquer une comparaison.

Elle scanda résolument, voulant marquer par là qu'elle prononçait de décisives paroles :

— Ja-mais, ja-mais, je n'abandonnerai mon mari. Vous voyez bien qu'il n'y a pas d'espoir.

Cette déclaration était le but auquel tendait Régine. Depuis le commencement de l'entretien elle y visait, s'encourageait à l'émettre. Aussi jeta-t-elle ces mots d'un seul trait, en grande hâte, la voix facticement calme. Mais des sanglots l'étreignirent à la gorge; elle se tut subitement, stupéfaite d'avoir pu prononcer ainsi la condamnation définitive de leur amour. Elle se tourna à demi dans la bergère, s'y renversa, les yeux mi-clos, et, frémissante d'anxiété, elle attendit la réponse de Maurice.

Dans cette nouvelle attitude, elle s'offrait au jour; il effleurait son profil, illuminait le front, flambait entre les paupières mi-closes, nacrait la pointe du nez, le menton, veloutait la blancheur du cou; puis il ondulait tout le long de son corps, accusait la houle des seins, la courbe de la hanche, la saillie ronde du genou et le galbe élancé de la jambe moulée par l'étoffe tendue.

Maurice la regarda.

Les yeux extasiés, il posa sur elle une lente et silencieuse ferveur de désir, dont il l'enveloppait toute, comme d'une mante. Ce n'était pas la convoitise bestiale et farouche de tantôt; cela était plus humain, plus recueilli, plus contenu, et combien plus troublant pour Régine. Un long frisson la parcourut des pieds à la tête, à se sentir ainsi admirée, désirée, appelée.

Il dit enfin :

— Pourquoi n'y a-t-il plus d'espoir, Régine? Vous ne m'avez pas prouvé que vous n'êtes pas libre de vous-même.

Tout de suite elle secoua le charme. Et, debout de nouveau, le regard assombri :

— Oh! Maurice! fit-elle. Est-ce bien vous qui venez de parler?... C'est à ce dégradant compromis de mensonge et de lâcheté que vous prétendriez me réduire! Vous m'aimez, dites-vous, et vous rêvez l'avilissement de tout ce qui est moi-même!

Cela, elle ne l'avait pas prévu. L'orgueil offensé chargeait de reproches ses yeux clairs. Tout à coup, à la pensée d'avoir été ainsi mal jugée par Maurice, une honte douloureuse la poigna, et, en même temps, une pitié en faveur du coupable, une pitié qui voulut aussitôt, sinon le justifier, du moins l'excuser.

— Ce n'est pas possible, n'est-ce pas, Maurice? Vous n'avez pas sérieusement pensé que je serais capable des infamies de l'adultère clandestin?... Vous savez bien que ce qui fait l'odieux de l'adultère, c'est sa duplicité. J'admets la rupture avouée, courageuse, avec une situation sociale dont on abandonne les avantages en même temps qu'on la répudie... Mais les fuites furtives vers l'amour qui se cache et qui a honte!... Se livrer à la discrétion des passants, des voisins, des domestiques; entrer chez le bien-aimé comme dans un mauvais lieu; dérober là, misérablement, un peu du temps que l'on reconnaît, par sa dissimulation même, appartenir au foyer, rentrer dans ce foyer avec l'effroi humiliant d'une esclave qui craint la colère du maître, y apporter un masque d'hypocrisie tout brûlant encore d'inavouables baisers... Et mentir, mentir sans cesse, avec tout son cœur, toute son intelligence, tout son corps!... Oh! non, Maurice, vous n'avez pas sérieusement pensé à cela!

Tandis que, avec une franchise virile, elle prononçait ces paroles de fierté, ses pudeurs et ses délicatesses, tout ce qu'il y avait de féminin en elle, affluaient à son visage en un émoi rougissant. A

se sentir rougir, elle rougissait davantage; elle cacha son visage empourpré dans ses mains.

Maurice, remué et repentant, implorait pardon. Il était sincère en assurant que, par manque de réflexion seulement, il avait péché. C'était encore la faute de son esprit intransigeant et abstrait, inapte à prévoir les conséquences. L'indignation de Régine, certes, il la comprenait, la partageait même.

— Vous avez raison, conclut-il, il n'y a pas d'espoir.

Mais que Régine fût clémente à son repentir ; qu'elle pardonnât, qu'elle oubliât le moment de folie auquel il avait succombé, que tout cela, qui avait été des espoirs mort-nés, fût aboli — pauvres espoirs, feux follets déjà éteints dans la nuit plus épaisse...

— Non, non!... C'est fini, bien fini... Je vous jure que c'est bien fini....

Il se contraignit à sourire.

— Mais, poursuivit-il, vous ne me chasserez pas de votre chère présence... Non? Ce sera comme si je n'avais rien écrit, rien dit... Ce sera entre nous comme autrefois... Voulez-vous?

Ah! cela, c'était le rêve, le joli pays de séduction! Que de fois, durant ces derniers jours, Régine y avait-elle pénétré, doucement, comme une enfant craintive et curieuse, sur la pointe du pied ! Cela était pur et tendre, et fleuri, comme un chemin creux en parure de mai... Pourquoi ne pas le prendre côte à côte, ce chemin de consolation? La pente en était si douce! Hélas ! vers quel bourbier perfide dévalaient-ils, comme les chemins creux de Bretagne, ces jolis buissons de parfums et de fleurs ?

Régine dit d'abord :

— Non, Maurice. Je n'ai pas le droit de m'approprier votre existence...

Elle se souvint des expressions de Mme Odly.

— Je n'ai pas le droit de stériliser votre avenir.

Il protesta.

— Non, non, répéta-t-elle. Cela ne peut plus être comme autrefois.

Il voulut insister. Alors, elle baissa la tête, un peu de rose aux joues, un léger fard d'exquise pudeur, à peine frotté :

— Les tentations! avoua-t-elle. Aujourd'hui je suis forte. Mais demain?... Je ne peux pas répondre de demain.

Elle leva vers lui un regard suppliant. Et il la sentit tout à coup si faible, si confiante, si délicieusement femme, qu'il fut saisi d'une

pitié attendrie. Un grand respect le courba devant cette fragilité tremblante qui, désireuse d'une protection, réclamait la sienne, à lui, et contre lui-même.

Mais il soupira :

— Alors, c'est le néant!

Il frissonna comme si ce mot l'eût glacé.

Régine, lentement, alla s'asseoir devant la fenêtre.

— Le néant, pensa-t-elle.

Et, à son tour, elle frissonna, atteinte de la signification confuse de ce mot. Comme arrachée par un subit vent d'orage, la poussière, la fine poussière de la vie, s'envola, découvrant les mille petites morts de chaque jour, peines et joies. Non, ni peines ni joies le long de la route franchie, aucun de ces jalons de sourires ou de mélancolies qui nous impressionnent d'une piété tendre à chaque retour en arrière, à chaque visite dans ce cimetière de nous-mêmes où reposent les souvenirs. Rien. L'ennui, l'ennui! Les heures moroses enchaînées à d'autres heures, toutes si exactement semblables qu'elles n'en formaient qu'une indéfiniment prolongée, supportable toutefois par la monotonie même, l'absence de tout point de comparaison. Cela depuis le lendemain du mariage jusqu'à la rencontre de Maurice. Cette rencontre révélatrice, il fallait l'abolir, la nier; il fallait la souffler, cette torche, et rentrer dans le noir; et l'heure d'ennui reprenait son tic-tac irritant, l'heure interminable du passé s'imposait à l'avenir, mais combien plus morne après cette éclaircie de bonheur! Oh! oui, le néant!... Et, toutefois, quelque chose y vivait dans ce néant, comme un arbuste parmi les ruines : l'amère joie du devoir accompli, le triste orgueil de la volonté victorieuse. Régine tenta de se ressaisir; sa tâche n'était pas achevée. Mais, Dieu! comme elle se sentait lasse!

La voix de Maurice s'éleva :

— Ne m'abandonnez pas, Régine! Vous savez bien que jamais vous n'aurez rien à redouter de moi. Je vous le jure.

Elle ne le laissa pas continuer.

— Ne jurez pas, Maurice. Personne n'est maître de son cœur; et les engagements que nous prenons pour lui sont téméraires et vains.

Elle réfléchit, cherchant une phrase de transition, des mots flexibles et prudents. Vaine, cette recherche la fatigua.

Elle dit :

— Le devoir nous commande impérieusement de rester maîtres

de nos actes et de nos résolutions. Il nous faut prévoir le danger afin de le mieux éviter, et nous serions coupables si nous nous confiions à nos seules forces, puisque nous en connaissons la faiblesse. Aussi devons-nous, si douloureuse que soit cette rupture, renoncer à l'intimité de nos relations, et, vous m'approuvez, j'en suis sûre, si vous considérez les choses avec clairvoyance et sincérité. Cette mesure de précaution, indispensable en ce moment, pourrait l'être moins sans doute, si...

Elle obscurcit instinctivement ses expressions :

— ... Si, de votre côté, vous cherchiez à me donner une sûre garantie de la promesse que nous venons de nous faire de ne jamais faillir.

Elle fut mécontente de cette phrase d'appel, la jugea sotte et incompréhensible. L'habitude lui manquait des propos ambigus. Telle quelle, la phrase porta néanmoins; Maurice demandait :

— Une garantie, Régine ?... Je suis prêt à la fournir... Mais quelle garantie ?

— Il est humainement impossible, expliqua-t-elle un peu gênée, que vous continuiez à vivre comme vous vivez, dans cet état de... de déception constante où vous entretient votre tendresse pour moi, mon ami. Si vous aviez recours à un dérivatif ?

Il l'interrompit, stupéfait :

— Vous voulez que je prenne une maîtresse ?

— Non ! dit-elle vivement. Non ! Pas cela !...

— Quoi, alors ? interrogea-t-il, tout remué de l'élan de la jeune femme.

Elle rompit courageusement avec les circonlocutions où elle était malhabile, déclara, la voix nette :

— Mariez-vous.

— Moi ? fit-il avec égarement. Vous n'y pensez pas ?

— J'y pense, j'y pense très sérieusement.

Il eut un ricanement forcé. Elle revint aussitôt à la charge :

— J'admets que vous soyez étonné, mon ami. Mais réfléchissez, et vous conviendrez qu'il n'y a pas de meilleure solution.

— Jamais, jamais, dit-il.

Et il appuya son refus d'un geste énergique.

Régine se fit sévère :

— Quelles obscures espérances conservez-vous donc, Maurice ? Voulez-vous me donner à croire que vous n'êtes pas sincère dans votre renoncement, ou que vous réussissez à vous aveugler vous-

même ? Je vous demande une garantie, et, sans même la discuter, vous rejetez celle que je vous indique.

— Demandez-m'en une autre, Régine, mais pas celle-là.

— Une autre ? dit-elle. Soit ; la séparation. J'exigerai que vous vous éloigniez, ou je m'éloignerai moi-même.

— Oh ! Régine ! Régine ! implora-t-il.

— Choisissez, prononça-t-elle gravement.

Entre ces deux hypothèses également douloureuses, Maurice s'affolait, courait en pensée de l'une à l'autre, se cognant aux obstacles, comme une bête traquée cherchant une issue ; il trouva cette défense :

— Me marier ? Quand tout mon amour, tout mon désir est tourné vers vous, le puis-je honnêtement ? Et n'avez-vous pas songé qu'à mon malheur vous ajouteriez celui de la pauvre fille que j'épouserais ?

Cette objection, Régine se l'était opposée à elle-même, et elle en avait connu le peu de force en en découvrant l'hypocrisie intéressée. Elle réfuta, satisfaite que Maurice admît la discussion :

— J'ai songé à tout cela, mon ami. Si l'affection que vous me témoignez est entachée de désir, il faut, avant toute chose, que vous la réformiez, que vous la mettiez à l'unisson de celle que je vous ai vouée, et qu'elle devienne affection de frère et sœur pour la tendresse et la pureté, d'homme à homme pour la sincérité et la profondeur. Le mariage, j'en ai la certitude, vous aidera beaucoup à cette transformation qu'exige la sécurité de nos bons rapports... Quant à votre future femme, mon ami, elle aura assez de justesse d'esprit pour ne pas prendre ombrage de relations aussi innocentes que les nôtres, et vous aurez, de votre côté, assez d'indulgence douce et de délicatesse pour ne lui point gâter sa part de bonheur... Et puis, êtes-vous bien sûr que ce soit le sort de cette inconnue qui vous préoccupe ? On se grise facilement de mots. Avouez donc à vous-même que votre inquiétude n'est point là où vous la montrez, et que, derrière ce souci de générosité, s'embusque maladroitement votre égoïsme, égoïsme tenace qui s'obstine en je ne sais quel espoir impossible... et un peu insultant pour moi... égoïsme mal éclairé qui ne peut voir où est votre salut, où est notre seul repos !...

— Mon salut ! s'exclama-t-il, mon repos !... Vous aussi, Régine, vous vous grisez de mots !...

Elle articula nettement :

— Ce serait votre salut, ce serait notre repos... Voyez d'abord de quels remords vous me soulageriez si vous consentiez à remplir votre devoir d'homme, à vous créer un foyer, une famille, au lieu de vous stériliser dans une attente chimérique... Vous parliez de néant, tout à l'heure, et j'ai frémi comme vous à contempler cette épouvante... Je me suis souvenue de vos détresses passées...

— J'y retombe ! interrompit-il.

— Je vous indique le moyen d'y échapper... C'est une belle et noble tâche, certes, que de chercher à s'affranchir, à secouer les jougs irraisonnés et les disciplines routinières... Mais, comme toutes nos entreprises, celle-là recèle ses dangers, si l'on n'y procède avec mesure et prudence. Vous avez été imprudent, Maurice ; et votre recherche de la vérité devait aboutir à une universelle dissolution. Rappelez-vous. Vous étiez libre, oui, mais parmi des décombres, dans un désert de désolation d'où les mirages eux-mêmes étaient bannis.

— C'est vrai, Régine, dit-il. Mais votre regard avait su féconder ce désert !

Il allait ajouter, poursuivant cruellement l'image : « Voici que vous arrachez l'oasis où je m'abritais ! »

Elle le prévint.

— Continuez donc l'œuvre commencée. Employez utilement, sainement, ces fois que j'ai réveillées en vous. Puisque, après la tourmente des doutes, votre cœur s'ouvre enfin, vibre et palpite à ces deux convictions : la douleur et la joie, retournez vers la vie, Maurice ; vous êtes digne désormais de la vivre, car votre clairvoyance, si chèrement conquise, s'atténuera de l'indulgence attendrie que vous venez d'acquérir aussi chèrement peut-être... Mais ce sont là des biens qu'on ne paye jamais assez... Non, non, ne m'interrompez pas! Écoutez votre grande sœur, mon frère, mon frère bien-aimé.

Il parla néanmoins.

— Oh ! Régine, dit-il, les mains jointes, que je vous aime!

— C'est cela, répondit-elle, aimez-moi, surtout quand je vous parle ainsi. Car je vous aime beaucoup, Maurice, et je suis heureuse, très heureuse, que vous le compreniez, en ce moment précis... où je ne me préoccupe que de votre bien.

Ils croisèrent leurs regards. C'étaient des regards de deuil, de ces regards consternés et interrogateurs que deux êtres, éprouvés par la même catastrophe, s'adressent parfois, au chevet d'un mort.

La harpe, au-dessus, sonnait un carillon dans les cordes basses.

Régine reprit, avec un de ces petits rires indécis dont on cherche à dissimuler un attendrissement :

— Alors, vous promettez ?

— Que puis-je promettre ?

— De vous rendre à la raison. Échappez au néant, comblez le le vide.

— Comment ?

— Créez-vous des buts, l'intérêt vous naîtra. Créez-vous des devoirs, vous rencontrerez le contentement de vous-même, et vous ferez des heureux.

— En êtes-vous sûre ?

— Certainement, et vous n'en doutez pas vous-même. Vous me satisferez d'abord, et quelle grande joie vous donnerez à votre mère !

Un soupçon traversa Maurice.

— Ma mère, dit-il, ne m'a jamais parlé de mariage. Vous a-t-elle confié quelque chose à ce sujet ?

Régine se déroba :

— Me croiriez vous sorcière, mon ami, si j'avais deviné de pareils secrets ? Votre mère, qui ne vit que pour vous, vous aime beaucoup trop pour ne pas s'inquiéter de votre avenir. Si heureuse qu'elle soit auprès de vous, elle sacrifierait volontiers ce bonheur pour vous voir l'époux de quelque jeune fille de son choix. Et, en cela, Maurice, elle vous donne une leçon de dévouement... Voici donc deux heureux : elle et moi ; j'en sais encore un troisième.

— Lequel ?

— Vous.

— Oh ! moi !...

— Oui, vous ! Si vous êtes affligé aujourd'hui, n'est-il pas salutaire que vous vous distrayiez de votre chagrin ? Et, opposé à la solitude amère où vous vous enfermeriez, le mariage, la famille ne vous semblent ils pas une amélioration ?... Songez que vous deviendrez père, Maurice, évoquez ces petites têtes blondes !... Ah ! les doux chéris, comme je les aimerais, moi aussi !...

Tous ses instincts de maternité déçue lui jaillirent aux yeux ; elle eut un geste câlin qui attirait les bébés imaginaires et caressait leurs cheveux.

— Eh bien ? demanda-t-elle, alarmée du silence de Maurice.

Il regardait le feu, s'engourdissait dans la contemplation des braises.

L'interrogation pressante de Régine parut le réveiller douloureusement.

— Laissez-moi un peu de répit, dit-il, je réfléchirai.

Elle vit bien qu'il souffrait et fut sur le point d'abandonner l'entretien, sans achever. Mais la pitié elle-même ordonnait que Régine terminât son œuvre. Il fallait tout dire afin de n'avoir plus à revenir sur un pareil sujet.

— Réfléchissez, mon ami, approuva-t-elle. Et pour que vos réflexions portent sur tout le débat, faites-y entrer, si vous voulez, l'aimable silhouette de Cécile Marcenais.

— Comment? dit-il avec stupeur. Vous avez déjà choisi?

— Je n'ai pas à choisir, répliqua-t-elle. Je vous indique seulement une jeune fille qui m'inspire confiance.

Il déclara rudement :

— A vous, c'est possible, mais pas à moi.

— Que lui reprochez-vous donc, à cette pauvre enfant?

— Sa perfection! Qu'y a-t-il derrière ce masque impersonnel?... Et puis, Mlle Marcenais passe encore! Mais cette famille, ce milieu!...

— C'est un milieu gourmé, étroitement artificiel et un peu sot, je vous l'accorde, mais c'est un milieu sain... Oh! entendez moi bien! Je ne le considère que du côté féminin. Je veux dire que les femmes et les filles de ce milieu jouissent en général d'une bonne santé d'âme due précisément à cette hygiène morale, à cette discipline étroite, certes, et gourmée, que vous blâmez à tort. Ailleurs on a rejeté cette discipline; c'est fort bien, mais que lui a-t-on substitué? Rien! Irez-vous chercher ailleurs?

Maintenant tout était dit.

Silencieux, Maurice s'absorbait encore dans la féerie des braises.

Régine le sentait ébranlé, non convaincu; elle redoutait une suprême rébellion contre laquelle elle se savait sans défense, car elle était à bout de forces, et son amour réprimé grondait de sourdes menaces. Frémissante, le front cerclé de migraine elle ne pouvait trouver un seul mot qui rompît ce silence dangereux. Autant pour Maurice que pour elle même, elle souhaitait qu'il partît bientôt, emportant intactes les pénibles semences de la sagesse.

Il s'arracha de sa prostration.

Lui aussi, l'âme vide, gêné par le silence, il chercha des mots. Quels mots? Le même malaise les glaçait l'un et l'autre.

La pendule tinta cinq fois. Ce bruit les soulagea; ils s'y intéressèrent.

— Déjà cinq heures! murmura Régine machinalement.

Et lui, machinalement, il tira sa montre.

— Cela avance un peu, dit-il. Il est moins huit.

Elle se décida tout à coup.

— Il faut que je vous renvoie, mon ami.

Elle n'allégua aucun prétexte; il n'en réclama point. Lui-même désirait partir.

Il se leva.

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il timidement.

— Le plus tôt possible... Ça dépend de vous...

Elle s'était levée, elle aussi, et sa main tendue hâtait le départ de Maurice.

Il restait là, les bras tombants; et son regard errait, étonné, tout autour du petit salon : il revoyait la table près de la fenêtre, la bergère à contre-jour, le piano ouvert sur une page aimée... Et il ne reconnaissait plus ces choses familières, parce qu'il ne les regardait plus avec les mêmes yeux qu'autrefois, et il sentait que jamais, jamais il ne les reverrait avec ces yeux-là.

Ils échangèrent un *shake hand* rapide et froid.

Et, brusque, il partit.

Oh ! ce claquement de la porte !...

(A suivre.) Gustave Guesviller.

L'OTAGE

On n'en finissait plus de discuter à la Municipalité. Le commandant du détachement républicain exigeait, pour épargner le village, qu'on lui livrât dix des brigands qui, dans une malencontreuse tentative de défense, avaient fait le coup de feu en avant des chaumines. A ces dix-là il ne restait aucune espérance de salut : arrivés à Angers, ils seraient déférés à la commission militaire, tout de suite fusillés ou poussés à la guillotine. En dépit de la certitude d'une mort affreuse, à la première sommation, neuf d'entre ceux de l'échaffourée se dévouèrent. Soit que les autres fussent en fuite ou cachés, le dixième otage manquait.

Pressés de partir avant la nuit noire, importunés d'une pluie fine et continue, les républicains perdaient patience, sacraient, menaçaient d'en finir par le fer et la flamme. La colère des vainqueurs s'envenimait des supplications plus humbles des vaincus et, autour de l'officier républicain apostrophant les notables du hameau, la foule se pressait morne, silencieuse, frissonnante d'angoise.

Ce fut alors qu'une petite fille, une enfant de treize ou quatorze ans, qui semblait jouer avec le monceau des mousquets brisés, avec les débris de cartouches et de bourre noircis de poudre, se redressa, fendit les groupes et, les bras crânement croisés derrière le dos, s'approcha du chef républicain. Elle l'interrompit :

— Ne massacrez pas, ne brûlez rien, citoyen. Le dixième otage, ce sera moi : j'ai fait le coup de feu.

Il y eut une rumeur de surprise, car on reconnut la petite Céleste du Kloudic, une douce et aimable fillette que sa nourrice, la Renaude, avait arrachée, l'autre semaine, de la prison de Nantes, le jour même où Mme du Kloudic montait à l'échafaud. Pour avoir trop grandi dans l'ombre de la prison, l'enfant gardait au fond de ses yeux limpides toute l'infinie tristesse des atrocités vues ; son visage, même à l'air vif des champs, restait d'une blan-

cheur immuable et glacée, comme si le baiser d'une mère condamnée y avait laissé sa décoloration et sa froideur de mort.

Devant cette frêle créature, le commandant haussa les épaules :

— Toi, le coup de feu? Allons donc, petite folle, tu plaisantes !

— Regardez plutôt !

Et Céleste, décroisant ses bras, tendit à l'officier ses petites mains noires de poudre.

Ce fut parmi les Bleus un sourd grognement d'indignation. Le chef se tourna vers ses hommes dans un dernier geste de pitié :

— Ne la croyez donc pas ! Cette gamine s'est sali les doigts pour nous tromper. Elle n'aurait pas la force de tenir un mousquet...

La petite du Kloudic releva fièrement sa tête délicate et, dans un sourire de défi où l'on vit ses dents blanches, elle proposa impudemment :

— Prêtez-moi le fusil d'un de vos hommes, commandant; placez-vous à trente pas pour me servir de cible et gageons que je vous mets la balle en plein cœur!

Les Bleus poussèrent des cris furieux et, sous son sourcil froncé, le regard du commandant se fit plus dur :

— C'est bien, — grommela t-il, — puisque tu le veux, tu seras le dixième otage. En route!

Jusqu'alors Céleste avait parlé d'une voix entrecoupée et nerveuse. Elle respira plus doucement. Son visage perdit toute expression de bavarde et redevint une face résignée et douce de vierge mignonne. L'ordre de marche fut donné avant qu'elle eût le temps de demander une cape, un vêtement quelconque. Dans le crépuscule, à travers la haie double de soldats dont les captifs furent entourés, il lui sembla voir une vieille femme tomber à genoux dans l'ornière, tendre vers elle ses bras désespérés. Poussée brutalement, elle ne sut reconnaître si c'était la Renaude. Elle emboîta le pas, mais ce pas d'homme était trop grand pour elle, et à peine perdait-on le village de vue, qu'elle éprouvait déjà de l'essoufflement et de la fatigue.

La nuit vint. On traversa des bois, et puis des bois, et puis des bois encore. Céleste boitait; ses souliers usés et trop minces s'empêtraient dans la boue; elle frissonnait à cause de la fraîcheur nocturne et aussi parce qu'elle avait une pauvre robe légère et que de ses cheveux, à présent mouillés, la pluie froide lui coulait sur la nuque et le long du dos.

Un grand gars vendéen, l'air brutal et renfrogné, autant qu'elle en pouvait juger lorsque la lune perçait les nuées pluvieuses, marchait à côté d'elle, captif aussi, et il la regardait avec une pitié si dédaigneuse, chaque fois qu'elle trébuchait, qu'elle était plus honteuse de sa faiblesse. Et cependant, parmi tous ces hommes libres ou prisonniers, elle se sentait si seule et si perdue qu'elle eût bien volontiers parlé à celui-là ; mais il fermait les lèvres dans une résolution de silence farouche. Et elle n'osait rien dire. Tout à coup elle butta si fort qu'il avança d'instinct le bras pour la soutenir. D'instinct aussi elle appuya sa main sur ce bras vigoureux, puis la retira discrètement, murmurant de sa voix fluette de petite fille bien élevée :

— Merci beaucoup, Monsieur...

Il parut faire un effort, qui lui souleva toute la poitrine, pour lui proposer d'un ton rude :

— Les patauds ne peuvent pas voir : laisse ta main sur mon bras, si ça t'aide à marcher.

Céleste laissa sa main pour ne pas le fâcher, elle s'appuyait aussi peu que possible. Il fut encore longtemps avant de lui parler; il s'y décida enfin avec le même effort :

— Ne me mens pas, la petite, c'est plus la peine : ça n'est pas toi, bien sûr, qui tirais sur les Bleus?

Elle rougit sous une fuyante et blême clarté de lune. Il fixa sur elle des prunelles claires, hardiment curieuses. Elle se troubla et, la gorge serrée d'une souffrance, elle avoua, confuse :

— Non, Monsieur, ce n'est pas moi. Seulement, vous comprenez, j'avais vu tous nos autres Vendéens se sauver, je savais donc bien que le dixième otage ne se présenterait pas. Les républicains hurlaient. La Renaude, ma nourrice, pleurait : elle avait peur pour son homme et ses fils. Toutes les autres femmes tremblaient de la même crainte. Et j'ai pensé que ce serait trop triste de voir brûler le village et sabrer ces bonnes gens. Je me suis avancée et j'ai fait le mensonge. Mais je crois que ce n'est pas un très vilain mensonge?

— Non, non, ça n'est pas bien mal, — dit le grand prisonnier d'une voix un peu moins rude, — seulement n'espère pas qu'à cause de ton âge on t'épargne là-bas.

— Oh! Je ne l'espère pas, Monsieur! Mon papa est mort, ma maman est morte, tous ceux que je connaissais sont morts. Depuis trois ans je n'ai vu que cela : mourir. Ça ne me fait plus peur. Il

ne me restait plus que ma bonne Renaude, et celle-là, la dernière, j'ai voulu la sauver, elle, son homme, ses fils et son village. Aussi je ne redoute qu'une chose, c'est que là-bas, à la ville, on ne veuille pas de moi ; que, trop petite, je ne sois pas acceptée comme otage. Ne trouvant pas leur compte de victimes, peut-être qu'ils retourneront faire de la misère à ma pauvre Renaude.

Sa voix s'étrangla de nouveau et, dans le regard clair du Vendéen, qu'aucune tristesse n'étonnait plus, une tristesse cependant se fixa.

Elle butta plus fort. Il reprit alors d'un ton bourru :

— Appuie-toi donc sur moi, petite... tu ne t'appuies pas!

Le croyant fâché, elle s'appuya. Il y eut un autre silence, très long, coupé par sa toux fréquente et douloureuse.

— Je te donnerais bien ma veste pour te couvrir, — fit-il, — si j'avais seulement une chemise dessous, mais je n'ai que ça sur la peau et je ne peux pas marcher près de toi le torse nu...

Elle se récria :

— Vous êtes trop bon, Monsieur, je n'accepterais pas.

Sa voix s'étranglait de plus en plus.

— Tu souffres, petite?

— Oui, un peu... depuis quelques jours déjà j'ai la poitrine glacée et le cou me brûle. Cela augmente à cause de la pluie et du froid de la nuit. Quand je parle, ça me déchire quelque chose dans la gorge.

La cime des bois se dessina plus nette sur une clarté grise. Lentement l'aube perça les nuées. Céleste se traînait péniblement. Le Vendéen, se penchant, faisant sa voix aussi douce qu'il pouvait, murmura :

— Tu es bien lasse, petite?

— Oh! Oui, Monsieur, on marche si vite! J'ai les pieds écorchés et ma jupe trempée s'accroche à mes talons. La prison, est-ce que c'est encore loin? Vous qui êtes grand, Monsieur, voyez-vous au lointain les fumées de la ville?

Il se redressa :

— Oui, j'aperçois des clochers, nous arriverons dans une petite heure; mais nous arriverons toujours trop tôt, puisque ce sera pour mourir...

Un juron de soldat, un ordre brutal de faire silence, effrayèrent Céleste, et elle ne dit plus rien jusqu'à la ville, d'autant que cela lui faisait beaucoup de mal de parler.

On atteignit le faubourg. Peu après, les prisonniers furent entassés dans une cave humide et noire où on leur jeta quelques bottes de paille. Céleste était si épuisée qu'elle se laissa tomber sur le sol sans disputer sa part aux autres prisonniers. Le gars vendéen l'interpella :

— Petite, si tu ne prends pas ta paille maintenant, il ne t'en restera plus.

Mais elle eut à peine la force de gémir dans un soupir de plus en plus fluet :

— Ça ne fait rien, Monsieur, je ne sais plus ni ce que je touche, ni où je suis, alors autant que les autres en profitent. Je me sens bien souffrante : la gorge me brûle, me brûle... et pourtant je grelotte.

De ses grosses mains rudes il la souleva doucement et doucement lui glissa sous la nuque et les épaules tout ce qu'il avait pu, pour lui-même, arracher de paille dans la mêlée.

— Tiens... comme ça... tu seras mieux, n'est-ce pas ?

Le souffle de l'enfant devint de plus en plus haletant ; elle sifflait maintenant d'une voix toute blanche :

— Oh ! Monsieur... que j'ai peur... que j'ai peur de mourir là, trop vite, sur cette terre humide, contre cette muraille qui suinte !

— Et pourquoi as-tu peur de mourir maintenant, et là plutôt qu'ailleurs, petite ? N'es-tu pas plus paisible en ce coin d'ombre ?

— Oh ! non, je voudrais aller à l'échafaud avec les autres, pour que le compte des otages soit au complet et qu'on ne retourne pas tourmenter ma Renaude !

Il eut un haussement d'épaules et ne lui dit plus rien. Quelques moments après, elle gémit plus faiblement :

— Monsieur... vous n'avez pas un peu d'eau ?

— Non. Tu as soif ?

— Oui, j'ai soif... mais ce n'est pas pour ça : j'aurais voulu laver mes mains et mon visage salis de poudre... afin d'être bien propre, bien blanche, pour paraître devant la sainte Vierge !

L'homme restait assis par terre, les bras croisés, sans idée pour répondre. Le temps passait. La petite l'appela presque indistinctement :

— Monsieur... voilà... je sens que c'est la fin... Écoutez.

Il se pencha :

— Si tu veux que j'entende ce que tu dis, tourne-toi de mon côté au lieu de parler à cette muraille.

Elle ne se retourna pas, mais elle fit l'impossible afin d'articuler nettement :

— Non... je ne veux pas me retourner vers vous... mon souffle est du poison, et, à le respirer, vous prendriez mon mal. Monsieur, vous ne pourriez pas me mettre quelque chose... une pierre... n'importe quoi sous la tête ? Cela m'aiderait peut-être à reprendre haleine.

Il lui prit la tête et la posa avec d'infinies précautions sur son genou large.

Elle retrouva un peu de souffle :

— Oh ! ce n'est pas une pierre, Monsieur, c'est bien plus doux... c'est peut-être votre bras. Vous êtes bon, Monsieur. Voulez-vous bien aussi me croiser les mains sur la poitrine... toute seule je n'ai plus la force...

Le gars lui croisa les mains. Elle continuait, obsédée des mêmes scrupules :

— Oh ! Monsieur, la sainte Vierge va trouver que ça n'est pas joli de faire sa prière avec des mains si noires... Mais je n'ai pas fait le coup de feu, oh ! non ! Je n'ai tué personne. J'ai menti pour sauver les autres, ce n'est pas un bien vilain mensonge, n'est-ce pas ?

— Non, petite, je te l'ai dit, c'est un mensonge très bon, très généreux... et ne t'inquiète pas non plus de tes petites mains sales. . tout ton pauvre petit corps va rester dans cette cave... ta petite âme seule montera, et elle s'envolera toute propre et toute blanche.

— Merci, Monsieur, merci... oh ! que vous êtes bon !

Il y eut encore un long silence où elle ne respirait plus que par saccades convulsives et rares.

Alors, n'osant plus parler, il passa son doigt sur ce visage gracile pour voir si les joues étaient froides. Et il sentit, sur la peau glacée déjà, des larmes encore tièdes qui coulaient lentement.

Il demanda doucement :

— Pourquoi pleures-tu, petite ? Tu vas être délivrée de nos tortures la première. C'est consolant, cela.

Sous ce gros doigt calleux qui essayait une caresse vague et maladroite, l'enfant remuait désespérément les lèvres pour dire encore quelque chose, mais son souffle passait sans force, perdu. Le gars, oubliant tout danger de contagion, s'inclina davantage, mit son oreille tout près de cette bouche balbutiante :

— Je ne pleure pas sur moi. C'est toujours à cause des bonnes gens de là-bas que je me tourmente. Je suis si maigre et si chétive que les geôliers sont capables de ne pas faire attention que je suis morte, de m'oublier dans ce vilain coin sombre. Et mon mensonge, alors, n'aura servi de rien ! Ah ! Monsieur, voudrez-vous bien les amener près de mon corps et leur faire reconnaître que je suis un des otages, leur faire constater qu'il n'y a pas de ma faute si je n'ai pu aller jusqu'à leur échafaud... et qu'au moins je n'ai rien fait pour mourir exprès avant les autres ! Dites-leur aussi, dites-leur bien que ma mort doit compter pour le rachat des bonnes gens de là-bas !

— Oui, je leur dirai tout cela. La loi des otages est formelle : tu as payé pour eux, on ne leur fera plus de mal. Tâche donc de te laisser mourir tranquillement, petite, tâche donc...

Telle qu'une pauvre feuille recroquevillée et tremblante sous la bise, elle fut alors secouée, sur le genou du gars, d'un très léger frisson. Puis, sans bruit, elle se détacha de la vie en un dernier soupir imperceptible :

— Adieu, Monsieur, merci... je m'en vais contente... puisque vous m'assurez que ma mort... comptera tout de même !

Elle ne bougea plus. Le gars n'entendit plus rien. Le faible souffle ne frôla plus son visage penché. Avec recueillement, de sa grosse main rude, il chercha les frêles paupières fines. Il les ferma d'une suprême et timide caresse. Deux petites larmes en jaillirent encore, deux petites larmes déjà froides.

Alors, dans le noir de la prison, le gars instinctivement fit un grand signe de croix comme si ses doigts étaient mouillés d'une eau bénie...

Charles Foley.

SIMON DALE

(*Suite*)

Elle me regardait avec une expression de désespoir comique; elle semblait vouloir conjurer ma colère et me supplier de lui pardonner, tout en laissant entendre qu'au fond du cœur elle s'amusait à mes dépens.

Elle se redressa alors, et sa figure eut une expression d'orgueil qui faisait mal à voir. Je n'en compris pas la raison. Elle se pencha légèrement vers moi, en rougissant un peu, et murmura mon nom :

— J'attends, je vous écoute, lui-dis-je.

Ma voix devenait dure, sévère et froide.

— Vous allez être cruel pour moi, je sais que vous serez cruel, s'écria-t-elle avec pétulance.

— Je vous donne ma parole que non ; qu'avez-vous à me dire ?

On aurait dit une petite fille montrant quelque joujou favori et défendu, qu'elle ne doit pas avoir et qu'elle préfère à tout ce qu'elle possède; elle en avait la joie sournoise, tandis que la honte rougissait son visage.

— J'ai de grandes espérances, chuchota-t-elle, en serrant ses mains et hochant la tête. Ah! on fait des chansons sur ma personne où l'on se moque de moi et la Castlemaine me considère comme la boue de ses souliers. Ils verront! Oui, ils verront que je suis capable de lutter contre eux.

Elle se leva brusquement dans un accès d'excitation folle, en s'écriant :

— Ne ferai-je pas une jolie comtesse, Simon ?

Elle vint près de moi et chuchota d'un air mystérieux :

— Simon, Simon!

Je levai les yeux vers elle et rencontrai son regard étincelant.

(1) Voir *La Lecture*, pages 161, 261, 359.

— Simon, quel est-il celui que vous servez, que vous êtes fier de servir ? Quel est-il, vous dis-je ?

Elle fit entendre un éclat de rire triomphant.

En entendant son rire, je sentis mon cœur se remplir d'une terreur soudaine ; je couvris mes yeux de mes deux mains et tombai lourdement sur ma chaise comme un homme ivre ou malade. Je compris alors que ma pierre précieuse n'était bien qu'un simple caillou ; l'écho de son rire tinta dans mes oreilles.

— C'est pourquoi je ne peux pas venir, Simon, lui entendis-je dire vaguement, vous voyez que je ne peux pas venir, non, je ne peux pas venir. — Et elle se mit à rire de nouveau.

Je restai assis immobile, n'entendant que l'écho de son rire, incapable de penser à autre chose qu'à la vérité qui s'était révélée à mon esprit avec une netteté si cruelle. La certitude de l'irréparable inspire à la jeunesse un ressentiment furieux et impuissant ; c'est ce que j'éprouvais au fond de mon cœur avec un sentiment soudain d'horreur pour ce que j'avais désiré, horreur aussi immodérée que mon désir lui-même, aussi cruelle que ce qui l'avait fait naître. Le rire de Nell s'éteignit tout à coup et elle resta silencieuse. Au bout d'un moment, je sentis sa main toucher les miennes comme si elle cherchait à m'exprimer sa sympathie à propos d'un chagrin qu'elle ne pouvait comprendre que très imparfaitement. Je me reculai et retirai mes mains pour éviter tout contact avec les siennes.

Il y a dans la vie des actes peu importants, souvent même insignifiants, qui vous laissent un éternel remords. Maintenant encore mon cœur se serre à la pensée de l'avoir irritée ; elle n'était en rien différente alors de ce qu'elle avait toujours été ; mais moi qui l'avais si passionnément désirée, je la fuyais à présent, la vérité s'étant révélée à moi avec une netteté et une crudité qui m'étaient odieuses. Cependant j'aurais donné tout au monde pour ne pas m'être reculé ; mais avant d'avoir pu réfléchir, je l'avais fait, sans trouver un mot à dire, ce qui du reste valait peut-être mieux.

Je levai la tête, elle tendait toujours la main, en souriant d'un air embarrassé :

— Est-ce qu'elle brûle, est-ce qu'elle pique, est-ce qu'elle mouille, Simon ? demanda-t-elle. Regardez, touchez-la, touchez-la. Elle est toujours la même, n'est-ce pas ?

Elle la mit tout près de ma main, attendant que je la prisse, mais je n'y touchai pas.

— Elle est toujours comme le jour où vous l'avez baisée.

Je continuai à ne pas la prendre.

Je me levai très lentement et lourdement, comme un homme fatigué qui peut à peine se tenir sur ses jambes. Elle ne bougeait pas et me regardait d'un air étonné et inquiet.

— Ce n'est rien, balbutiai-je, en vérité ce n'est rien ; seulement, je n'y avais pas pensé.

Et je me dirigeai vers la porte, sachant à peine ce que je faisais. Cependant mon regard était fixé sur son visage. Je vis ses lèvres faire la moue, ses joues s'empourprer, et ses yeux se voiler de larmes. Nell m'aimait donc au moins assez pour être sensible à mon offense, sinon plus. Je fus pris de pitié et, me retournant, je mis un genou en terre et, saisissant sa main que j'avais refusé de toucher, je la baisai.

— Ah ! vous baisez ma main maintenant, s'écria-t-elle, en souriant de nouveau.

— Je baise la main de Cydaria, dis-je, car, en vérité, je suis fâché de tout cela pour ma Cydaria.

— Elle n'était pas une autre que moi, murmura-t-elle, — mais non sans un mouvement de honte ; car elle vit que je sentais sa honte.

— Ce n'est pas ce qui est qui nous blesse, mais ce que nous savons, répondis-je. Adieu Cydaria, — et je baisai de nouveau sa main. Elle la retira en secouant la tête avec colère.

— Je voudrais ne vous l'avoir jamais dit.

— Au nom de Dieu, ne désirez pas cela !

Elle me regarda encore avec surprise. Je me dirigeai du côté de la porte vers laquelle je me sentais poussé irrésistiblement. Elle s'élança sur moi et posa sa main sur mon bras. Je la regardai d'un air étonné et interrogateur.

— Vous reviendrez, Simon, lorsque...

Elle ne pouvait dissimuler un sourire timide, presque craintif, comme honteux... « Lorsque vous vous sentirez mieux. »

Je désirais du fond du cœur n'être pas dur pour elle. Nell Gwyn pouvait-elle sentir les choses comme moi ? Il lui était impossible de comprendre pourquoi j'étais consterné. Si je m'étais livré aux désespoirs extravagants des amants rebutés, il lui eût été facile de me tenir tête, de me tourner en ridicule et de finir par me consoler. Je savais tout cela. Mais je ne pouvais trouver les moyens d'affecter le désespoir ni de dissimuler ma propre douleur.

— Vous reviendrez? insista-t-elle d'un ton suppliant.

— Non, répondis-je brutalement et avec une cruauté inconsciente.

La colère la saisit et, se tournant vers moi, elle m'accusa avec violence, en termes qu'elle ne se donnait pas la peine de mesurer, d'une pruderie vertueuse (ce que je n'ai jamais eu ni pour le bien ni pour le mal) et d'une étroitesse d'esprit dont je n'étais pas coupable. Impassible, je tins tête à l'orage et finis par m'écrier :

— Je ne pense pas cela de vous.

— Vous me traitez comme si vous m'en croyiez coupable.

Sa voix cependant s'adoucit et elle traversa la chambre et s'approcha de moi ; à la voir on eût dit qu'elle allait pleurer. A ce moment la porte s'ouvrit et l'impertinente chambrière qui m'avait introduit entra en courant vers sa maîtresse et lui chuchota quelque chose à l'oreille, en hochant la tête et en lançant des regards de côté.

— Le Roi ! s'écria Nell, et, se tournant vers moi, elle ajouta rapidement : « Il vaut mieux qu'il ne vous trouve pas ici. »

— Je ne demande pas mieux que de m'en aller.

— Oh ! je sais, je sais, cria-t-elle, on ne nous dérange pas, l'arrivée du Roi n'interrompt rien, car tout est fini entre nous.

Elle semblait de nouveau sur le point de se mettre en colère ; la servante la regarda d'un air étonné en sortant de la chambre. Je ne sais si elle voulait retarder la venue du Roi, mais c'était trop tard ; à peine avait-elle passé le seuil de la porte, que le Roi parut. Il avait entendu la dernière tirade de Nell ; aussi demanda-t-il tout de suite d'un air dégagé :

— Quel est le gentilhomme dont vous êtes si pressée de vous débarrasser?

Je me retournai en faisant un profond salut. Le Roi haussa les sourcils d'un air étonné. Il avait sans doute déjà bien assez de ma personne et le fait de se heurter de nouveau à moi, surtout dans cette maison, ne lui fit probablement qu'un très médiocre plaisir ; mais il ne dit rien et se contenta de se tourner vers Nell d'un air interrogateur :

— Vous le connaissez bien, Sire, dit-elle en se jetant dans un fauteuil.

— Oui, je le connais, reprit le Roi, mais serait ce trop de présomption, de demander ce qui l'amène ici?

Nell nous regarda tout deux alternativement et répondit tranquillement :

— Une invitation de ma part.

— Cela suffit, dit le Roi en saluant, je suis donc en avance, car j'ai été honoré d'une invitation semblable.

— Non, Simon Dale est venu en retard, répliqua-t-elle, mais comme vous avez pu l'entendre, Sire, je le suppliais de s'en aller.

— Non à cause de moi, j'espère, observa poliment le Roi.

— Non, à cause de lui. Il est mal à son aise ici.

— Il a cependant dépassé son temps.

— Nous avions une affaire à discuter, Sire. Il est venu me faire une demande, mais les choses ne se sont pas trouvées telles qu'il le pensait.

— Vraiment! Vous devriez m'en dire plus ou vous auriez dû m'en dire moins. Je suis très curieux de ma nature. M. Dale ne voudrait-il pas s'asseoir?

Et le Roi prit un siège.

— Je demande à Votre Majesté la permission de partir, lui dis-je.

— Toute requête ici ne peut être accordée ou refusée que par la dame de céans. Je ne suis dans cette maison qu'un serviteur, bien plus, un esclave.

Nell se leva et se plaça debout près du fauteuil du Roi.

— Si les choses avaient été autres qu'elles ne sont, M. Dale m'aurait demandé de devenir sa femme, dit-elle.

Il y eut un silence:

— Si les choses avaient été autres qu'elles ne sont, M. Dale aurait eu parfaitement raison, observa le Roi.

— Et moi j'aurais bien fait de dire oui? demanda Nell.

— Oui, très bien, répliqua le Roi, car certes M. Dale est un gentilhomme plein de courage et d'honneur, bien que, pour le moment, il ait l'air tant soit peu taciturne, si j'ose m'exprimer ainsi.

— Les choses étant ce qu'elles sont, M. Dale ne veut plus entendre parler de moi

— Ce n'est pas à moi, continua le Roi, de vous reprocher cette résolution, mais je m'en étonne.

— Il ne demande qu'une chose: la permission de partir.

— Trouvez-vous, Madame, qu'il soit bien dur de lui accorder cette permission?

Nell regarda le Roi en face et se mit à rire de bon cœur, je ne sais si elle riait de lui ou de moi.

— Oh! oui, extrêmement dur; c'est étonnant comme c'est pénible.

— Ma foi, remarqua le Roi, je commence à être content que M. Dale n'en ait pas demandé davantage, car s'il est dur de lui accorder cette chose si insignifiante, il aurait pu être facile de lui accorder davantage. Allons, est-ce accordé?

— Laissez-le me la demander encore, répondit Nell et, quittant le Roi, elle vint vers moi, se tint debout devant moi et plongea son regard dans le mien :

— Vous voulez donc me quitter, Simon? s'écria-t-elle.

— Oui, je voudrais vous quitter, Madame.

— Pour aller où?

— Je n'en sais rien.

— La question cependant n'est pas difficile à résoudre, observa le Roi, la réponse est... ailleurs.

— Ailleurs, s'écria Nell, que voulez-vous dire, Sire?

— Oh! je ne sais pas son nom, répliqua le Roi, M. Dale non plus peut-être, au moins pour le moment; mais je l'apprendrai tôt ou tard et j'espère alors pouvoir lui rendre service.

— Je ne suis pas du tout pressée de l'apprendre, s'écria Nell.

— Et pourquoi pas ? demanda le Roi en riant.

Elle se retourna de nouveau vers moi en me tendant sa main comme si elle me mettait au défi de la refuser :

« Adieu! Simon », et elle fit entendre un étrange petit rire qui n'avait rien de gai. Elle avait l'air de se moquer d'elle-même et de ce qu'elle faisait.

Je vis le Roi m'examiner attentivement, les sourcils presque froncés. « Adieu! », dis-je. Je levai les yeux sur les siens et les contemplai longuement, plus longuement que je n'en avais eu l'intention, tant j'éprouvais de répugnance à ne plus voir ce regard aimé. Puis je baisai sa main et saluai le Roi très respectueusement; celui-ci répondit par un signe de tête bienveillant et je quittai la chambre.

Je considère que le passage de la jeunesse à l'âge mûr et de la virilité au déclin de la vie se fait graduellement, mais sans interruption, car l'esprit et le corps se transforment insensiblement sous les assauts répétés de forces multiples et invisibles des choses et des circonstances ; nous ne nous apercevons que du résultat ; c'est ce résultat et non le changement même qui est pour nous la réalité. Nous sommes légèrement poussés par l'épaule, puis éveillés brusquement, et sèchement priés de regarder comme nous sommes changés. C'est alors que nous nous étonnons d'une pareille métamorphose, soit pour en pleurer, soit pour en sourire, selon notre

nature particulière. Ce jour-là fut pour moi le moment du réveil : je me sentais un homme tout différent de celui qui s'était peu de temps auparavant, hâté vers cette maison, poussé par une espérance insensée et possédé par une passion absurde résumant l'ardent désir de toute une vie. Les laquais étaient toujours là, ainsi que la caméristé, avec le même sourire, aux lèvres, plus fripon et plus insinuant encore qu'à mon arrivée. Quant à moi j'étais complètement changé, mes yeux ouverts enfin me voyaient tel que j'avais été. Un sourire se dessina sur mes lèvres ; j'étais même prêt à rire de mépris en pensant au Simon Dale d'autrefois, ce mépris avec lequel nous regardons en arrière quand la fuite du temps nous a arraché à notre triste délire; mais je m'aperçus qu'un laquais tenait la porte et je sortis.

J'entendis un bruit au-dessus de moi et une croisée s'ouvrit violemment; Nell mit la tête à la fenêtre; sa colère s'était dissipée, son émotion aussi. Elle me regardait en souriant avec bienveillance, mais non sans une pointe de raillerie et tenait une fleur dans chaque main. Elle se mit à aspirer le parfum de l'une d'elles très longuement comme si elle ne pouvait s'en lasser; quant à l'autre, c'est à peine si elle la sentit une seconde, sa figure exprimait le désappointement et le dégoût. Elle se pencha pour mieux me voir, et j'aperçus derrière son épaule la figure basanée du Roi, à moitié cachée par les rideaux de la fenêtre. Elle jeta un rapide coup d'œil à la première fleur, puis à la seconde, les tint un instant à distance dans ses mains, et se tournant avec un sourire enjôleur vers la figure hâlée derrière elle, elle mit la première fleur dans une main qui s'était tendue pour la prendre et lança l'autre à mes pieds en éclatant de rire. Comme elle flottait dans l'air, le vent éparpilla ses pétales trop frêles qui furent chassés de tous côtés, les uns tombant à terre, les autres emportés par des bouffées de vent et tourbillonnant sur les toits. La tige tomba à côté de moi presque dénudée, dépouillée de sa gloire ; car cette seconde fleur était fanée, et n'avait plus ni beauté, ni parfum. Le rire bien connu retentit encore et la fenêtre se ferma.

Je me baissai et ramassai la tige. Était-ce une manière de me faire entendre par une sorte d'allégorie sa disposition d'esprit ou celle qu'elle devinait chez moi ? Il y avait comme une note de chagrin, de pitié, de tendresse et de regret dans son rire, et celui avec lequel elle remit au Roi la fleur fraîche avait sonné à mes oreilles comme une pure dérision. C'est mon amour, non le sien

que symbolisait la fleur mourante et la tige dépouillée de sa gloire. Elle avait raison; je ramassai ce qu'elle avait jeté et continuai mon chemin, pressant contre mon cœur le symbole de mon amour défunt. C'est ainsi que moi, Simon Dale, je fus rappelé à la raison. Il y a bien longtemps de cela.

CHAPITRE X

JE VIENS, TU VIENS, IL VIENT

Sa Grâce le duc de Monmouth se plaisait à attirer sur lui, par ses actes, l'attention des hommes. Même à cette époque-là, et quoi qu'on en ait pu conclure d'après les événements racontés plus haut, je n'étais pas un imbécile et il ne m'avait pas fallu longtemps pour découvrir chez lui cette disposition particulière et l'intention qu'à mon avis elle dissimulait. Evidemment, plus le duc de Monmouth se montrerait en public, plus on prendrait l'habitude de le considérer comme le fils du Roi et moins il y aurait de personnes prêtes à s'étonner ou à s'indigner que la Destinée le fasse asseoir un jour sur le trône royal. Un homme né d'une union régulière n'a pas besoin de faire parade de dignité, mais il en faut beaucoup à celui dont la naissance est suspecte. Ce voyage à Douvres était de bien peu d'importance; cependant, pour ne pas faire partie de la suite de son père et du duc d'York et pour qu'on parlât de lui, le duc de Monmouth préféra partir en avant et seul. Pour produire plus d'effet encore, il réussit à exciter les commérages dans tous les hameaux et auberges de la route de Londres à Canterbury, en franchissant cette distance en un seul jour, du lever au coucher du soleil, dans un carrosse à six chevaux. Pour cela, il était nécessaire que la voiture fût aussi légère que possible; Lord Carford, devenu l'inséparable compagnon de Sa Grâce, fut seul admis avec elle à l'intérieur, tandis que les gens de sa suite, dont je faisais partie, l'accompagnaient à cheval. La poste avait été chargée de nous fournir des relais. Nous descendîmes ainsi vers le sud en grand équipage, à la suite du duc qui était ravi d'entendre dire que jamais, de mémoire d'homme, ni roi, ni particulier, n'avait voyagé avec cette rapidité. C'était une compensation suffisante pour les cahots du voyage, les chevaux fouettés à tour de bras et le labeur des rustres obligés, bien malgré eux, de pousser le carrosse à coups d'épaule à travers les endroits marécageux.

Tout en chevauchant ainsi, mille pensées m'assiégeaient. Je repoussais avec dédain le souvenir de mon chagrin; mais l'intimité de Sa Grâce et de Lord Carford, qui étaient ensemble dans la voiture, me préoccupait fort. Depuis que les circonstances m'avaient un peu mêlé à la société, je savais que plusieurs personnes considéraient Carford comme un papiste déguisé, confident secret du duc d'York et en rapports constants avec Arlington par l'intermédiaire du fidèle serviteur de celui-ci, mon bon ami M. Darrell. Aussi m'étonnais-je beaucoup de l'amitié de Lord Carford pour Monmouth; il semblait même avoir pour la personne du duc un attachement qui, comme j'avais pu le constater à Whitehall, faisait taire même la jalousie et le ressentiment bien naturel de l'amoureux. Mais, à la Cour, un homme risque fort de se tromper s'il croit une chose improbable, impossible parce qu'elle est contraire à l'honneur; là, les hommes ne rougissent pas de s'espionner les uns les autres et de se servir de leurs femmes pour le même usage. Ne voir aucun mal à la Cour, c'était fermer les yeux. Je résolus de garder les miens bien ouverts dans l'intérêt de mon nouveau patron, de Mistress Barbara, et peut-être aussi dans le mien, car la courtoisie de Carford masquait imparfaitement son antipathie pour moi.

Nous atteignimes ainsi Canterbury par un beau crépuscule d'été et le traversâmes à grand fracas, triomphants et crottés. Toute la ville était dehors pour voir Sa Grâce et Sa Grâce était enchantée d'être vue de toute la ville. Si les habitants le traitaient en prince du sang, le duc ne pouvait guère refuser leurs hommages et du moment qu'il les acceptait, il devait le faire sans embarras, en véritable héritier du trône. Je me demandais cependant si Lord Carford, cet esprit ambitieux, notait tous ces incidents dans sa mémoire et si le duc d'York serait bientôt informé que son neveu en arrivant à Canterbury avait été reçu avec les honneurs dus à un prince de Galles. Bien plus, on l'avait salué comme le champion de l'Eglise établie et Carford avait écouté les épigrammes à l'adresse de la foi catholique, les yeux baissés, la figure éclairée par un sourire rigide et comme pétrifié. Ces honneurs étaient un avant-goût de ce qui devait être un jour; qui sait s'ils ne paraissaient pas au héros de ces manifestations une suggestion de ce qui pourrait être? En tous cas, le duc de Monmouth avait l'air radieux, et il emmena en riant Carford dans ses appartements. Je n'avais pas été invité à être de la partie et je ne regrettais nullement de me trouver libre d'errer pendant une heure au moins dans le tran-

quille enclos de la cathédrale. A dire vrai, lorsqu'un jeune homme a un grand chagrin d'amour, il est plus disposé à méditer dans solitude qu'il ne l'avait été auparavant et qu'il ne le sera jama plus tard. Il ne voudrait pas qu'on prît trop à la lettre ce qu'il s'es dit alors, mais, après tout, qui de nous, à un moment donné, serait disposé à ce qu'on le fît pour lui ?

Au bout d'un certain temps et bien malgré moi, obéissant à un instinct de la nature, mon estomac rappela sévèrement mon cœur à la raison et je me décidai à prendre le chemin de l'auberge pour chercher à souper. Sa Grâce était toujours enfermée avec Lord Carford et je me rendis dans la grande salle à manger, ne désirant d'autre compagnie qu'un bon et succulent dîner. L'hôtelier me prévint tout de suite que j'aurais à partager le repas d'un voyageur nouvellement arrivé et qui l'avait déjà commandé. Ce gentilhomme, dont notre hôte semblait embarrassé, avait été informé de la présence dans la maison du duc de Monmouth sans paraître ému ou surpris et (ce fait indignait particulièrement l'hôtelier), il n'avait même pas paru désireux de voir M. le duc. Ses domestiques, au nombre de deux, semblaient bouche cousue, si bien que l'hôtelier doutait beaucoup qu'ils pussent dire plus d'une demi-douzaine de phrases en anglais et croyait qu'ils étaient tous Français.

— Ce gentilhomme a-t-il donné son nom ? demandai-je.

— Non. Il n'a pas fait mine de vouloir se nommer et, comme il a jeté sur la table assez d'argent pour son repas, je n'avais aucune raison de le demander.

— Aucune, en effet, à moins qu'il soit permis d'avoir plus de curiosité au sujet d'un homme que d'un animal. Occupez-vous du souper !

Et, entrant dans la salle où le voyageur se trouvait, je saluai avec la plus grande politesse un gentilhomme d'extérieur assez élégant (autant, du moins, que je pouvais en juger d'après son costume de voyage), qui était assis à table. Il ne se montra pas en reste de courtoisie avec moi et nous nous mîmes à causer de différents sujets. Il se servait de la langue anglaise avec une remarquable facilité, bien qu'il fût évidemment étranger. Il avait de l'aisance et de l'assurance dans les manières et j'attribuai au hasard le fait qu'il avait, à portée de la main, un pistolet placé sur la table, à côté d'un petit portefeuille ou calepin en cuir. Il me demanda quelles étaient mes occupations, je lui répondis simplement que je faisais partie de la suite du duc en route pour Douvres.

— Ah ! pour aller à la rencontre de Mme la duchesse d'Orléans, dit-il. J'ai entendu parler de sa venue ici avant de quitter la France. Sa visite, Monsieur, fera grand plaisir au Roi, son frère.

— Plus qu'au prince son époux, si ce que l'on dit est vrai, répliquai-je en riant.

Car on disait à la cour d'Angleterre que le duc d'Orléans ne pouvait souffrir d'être loin de sa femme, tandis qu'elle détestait être auprès de son mari. Ils avaient tous deux, sans doute, de très bonnes raisons pour cela.

— Peut-être, répondit mon interlocuteur avec un haussement d'épaules ; il est cependant assez difficile de savoir la vérité en ces matières. Je connais personnellement bien des gentilhommes à la cour de France, ils parlent beaucoup, mais je ne crois pas la moitié de ce qu'ils disent.

Je ne pouvais que louer sa prudence, mais je sentis qu'il ne désirait pas continuer à causer sur ce sujet, aussi je m'avisai alors de lui faire des compliments sur sa connaissance de l'anglais, qui devait sans doute venir, observai-je, d'un séjour assez prolongé dans le pays.

— Oui, reprit-il, j'ai passé à Londres un an et même un peu davantage, il y a quelque temps de cela.

— Votre anglais me fait rougir de mon français, remarquai-je en riant, sans quoi les devoirs de l'hospitalité m'obligeraient à me servir de cette langue.

— Parlez-vous français? J'avoue que ce langage m'est plus familier.

— Oh! très peu, je ne sais que ce qu'on apprend avec les négociants, et non le français de la cour. Des commerçants de toutes les nations venaient de temps en temps à la maison de mon oncle, à Norwich.

— Je suis sûr que vous le parlez très bien, insista poliment mon interlocuteur, laissez-moi en juger par moi-même.

J'étais sur le point d'accéder à son désir, lorsqu'une violente querelle s'éleva dans la chambre d'à côté où des exclamations en français se mêlaient à des jurons anglais; puis les adversaires en vinrent aux mains. Le gentilhomme français se leva brusquement, et, après avoir balbutié quelques mots d'excuse, il se précipita hors de la chambre.

Je continuai mon souper, supposant que les serviteurs du voyageur avaient eu une petite altercation avec l'hôtelier, faute de pou-

voir se comprendre mutuellement. Ma conjecture se trouva confirmée par le gentilhomme qui rentra en disant qu'ils s'étaient querellés au sujet de la capacité d'une mesure de vin, et que la paix était faite. Mais il poussa au même moment une brève exclamation, parut contrarié, et, saisissant le calepin qui était sur la table, il me jeta furtivement un regard soupçonneux. J'étais plus étonné que fâché et me mis à sourire; sa confusion fut grande en s'apercevant que son expression de terreur ne m'avait pas échappé. Je crus qu'il était assez puni de son impolitesse (que l'on pouvait excuser cependant jusqu'à un certain point à cause de l'honnêteté très relative de beaucoup de ceux qui fréquentent les routes sous le costume de voyageurs); aussi vins-je à son aide en reprenant notre conversation :

— En vérité, dis-je en souriant, mon français est du français d'écolier; je peux tout au plus conjuguer : *j'aime*, *tu aimes*, *il aime;* je ne vais pas plus loin.

— Pas plus loin en paroles, mais assez loin en action, répondit-il en riant.

— Sans doute, répliquai-je en soupirant.

— Je parie que vous vous faites tort à vous-même. N'en savez-vous pas davantage?

— Un peu plus du même genre, Monsieur.

Je cherchai alors une autre phrase pour l'amuser et pris la première qui me vint au bout de la langue.

— Eh! bien, lui dis-je en souriant et en étalant mes bras sur la table (car je venais de finir mon repas), que diriez-vous de cette phrase? C'en est une qu'il est bon de savoir, n'est-ce pas? *Je viens*, *tu viens*, *il vient*.

Aussi vrai que je dis, mon homme sauta de son siège avec un cri de terreur. Il fouilla précipitamment dans sa poche où il avait serré son calepin, il l'ouvrit avec violence et en examina rapidement la fermeture avec une expression d'anxiété visible. Je restai immobile d'ébahissement; l'homme semblait frappé de folie. Il jeta les yeux sur moi et son regard était plein de la plus sombre méfiance. Il ouvrit la bouche pour parler, mais les mots semblaient lui manquer; il me tendit alors le calepin de cuir. Ce geste étrange impliquait une question qui n'était pas difficile à comprendre.

— Je n'ai pas touché le calepin, dis-je, je vous assure, Monsieur, mais vous êtes si visiblement agité que je vous pardonne de me soupçonner.

— Mais alors comment?... comment?... balbutia-t-il.

— Cela dépasse ma compréhension, répliquai-je avec vivacité et gaîté; j'ai dit en plaisantant : *Je viens, tu viens, il vient*, et ces mots agissent sur vous comme le ferait abracadabra et la plus noire magie. Vous ne portez pas dans votre portefeuille une grammaire française, je suppose, et, si vous en avez une, je peux vous assurer que je ne l'ai pas volée.

Il tournait et retournait son petit portefeuille, dont il examinait minutieusement le fermoir. Une nouvelle idée le saisit, il arracha le pistolet de sa poche et regarda l'amorce. Je partis d'un grand éclat de rire, tant ces simagrées me semblaient absurdes. Cet éclat de rire le calma et il fit un grand effort pour reprendre son sang-froid. Je me mis à le railler.

— Ah ça ! ne peut-on savoir comment on dit : *he comes*, en français, sans le chercher dans votre livre, Monsieur? demandai-je; vous faites tort aux Anglais en croyant que personne dans ce pays n'en sait aussi long.

Il me regarda un instant fixement, d'un air farouche, comme un homme qui, entendant une plaisanterie, ne peut se rendre compte si elle ne cache pas quelque chose de sérieux.

— Ouvrez votre portefeuille, Monsieur, continuai-je d'un ton moqueur, assurez-vous que tout y est. Vous me devez bien cela.

A mon grand ébahissement, il m'obéit. Il ouvrit son portefeuille, feuilleta certains papiers qu'il contenait et poussa à la fin un soupir de soulagement, tout en gardant un air soupçonneux qui ne le quitta pas de la soirée.

— Maintenant, Monsieur, lui dis-je en me carrant dans mon fauteuil, vous voudrez bien m'expliquer cette comédie.

Cela lui était impossible ; son silence prouvait que j'avais involontairement mis le doigt sur un secret comme je l'avais fait précédemment avec Darrell. Étaient-ce deux secrets différents ou le même? Je ne pouvais dire ce que c'était, mais il est certain qu'il y avait un secret. Mon interlocuteur n'avait d'autres ressources que de le prendre de très haut; aussi, retrouvant tout à coup son calme, avec la promptitude naturelle à sa nation :

— Vous demandez une explication, Monsieur ? s'écria-t-il; il n'y en a pas et quand il y en a, je ne les donne que si cela me convient et non à tout individu qui s'avise de m'en demander.

— *Je viens, tu viens, il vient*, c'est une phrase très mystérieuse;

je ne peux dire ce qu'elle signifie et si vous ne voulez pas me le dire, il faut que je le demande à d'autres.

— Vous ferez mieux de ne le demander à personne, dit-il d'un ton menaçant.

— Mais non, je ne ferai pas mieux de ne le demander à personne, répliquai-je avec un sourire.

— Vous ne direz à personne ce qui s'est passé, entendez-vous? dit-il en s'avançant vers moi avec l'intention évidente de m'imposer sa volonté par la terreur puisqu'il n'avait pu y réussir par la persuasion. Je me levai et répondis en parodiant sa phrase insolente :

— Je fais des promesses lorsque cela me plaît, Monsieur, et non à tout individu qui s'avise de me les demander.

— Vous allez me faire cette promesse avant de quitter cette chambre, s'écria-t-il.

Dans sa colère, il avait élevé la voix ; il parlait haut et d'un ton violent, il fut entendu dans la chambre au-dessus.

Le duc et Carford s'ennuyaient-ils de la société l'un de l'autre ? Je ne sais, le fait est qu'à peine le gentilhomme français avait-il formulé sa dernière menace que Carford ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer le duc qu'il suivit aussitôt. Comme ils entraient, nous avions en nous regardant une attitude très menaçante. Le Français avait son pistolet à la main et j'avais porté la mienne à la garde de mon épée. Sa Grâce nous regardait avec étonnement.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc, messieurs? dit-il. Monsieur Dale, êtes-vous en désaccord avec ce gentilhomme? — Avant que j'eusse eu le temps de répondre, il s'était avancé et voyant la figure du Français :

— Eh quoi! Monsieur de Fontelles! s'écria-t-il avec surprise. Je suis très heureux de vous voir de nouveau en Angleterre, Monsieur. Carford, voici M. de Fontelles. Vous le connaissiez lorsqu'il faisait partie de la suite de l'ambassadeur de France. Vous apportez un message, sans doute?

J'écoutais attentivement les paroles du duc. M. de Fontelles salua profondément, mais il paraissait toujours aussi troublé et ne répondit pas à la question de Monseigneur. Le duc se tourna vers moi, disant avec une certaine hauteur :

— Ce gentilhomme est de mes amis, Monsieur Dale. Dites-moi, je vous prie, pourquoi vous avez la main à votre épée?

— Parce que ce gentilhomme avait son pistolet à la main, Monseigneur.

Vous semblez bien disposé à vous quereller, Monsieur Dale, dit le duc en jetant un rapide coup d'œil à Carford ; quel est le sujet de la dispute, je vous prie ?

— Je vais tout raconter à Votre Grâce, répondis-je avec un certain empressement, car je n'avais rien à me reprocher.

— Non, je ne veux pas que vous le racontiez, s'écria M. de Fontelles.

— Je veux l'entendre, c'est mon bon plaisir, dit froidement le duc.

— Eh bien, Monseigneur, voici ce qui s'est passé, commençai-je d'un air ingénu. J'avais assuré à ce gentilhomme que ma connaissance du français était fort incomplète, il eut la politesse de m'affirmer que je le parlais très bien. Là-dessus, je reconnus que j'en savais bien quelques bribes et je lui donnai comme exemple : *J'aime*, *tu aimes*, *il aime*. Il accueillit ma remarque avec la plus grande amabilité.

— Il ne pouvait faire moins, observa le duc avec un sourire.

— Mais il prétendit que je n'avais pas épuisé mon vocabulaire français. Il est sorti ensuite un instant pour mettre fin à une querelle qui s'était élevée entre ses serviteurs, puis étant rentré, il mit dans sa poche un portefeuille en cuir qu'il avait laissé sur la table, non sans trahir un certain trouble qui, aux yeux de nous autres Anglais, semble d'une politesse douteuse, vu que j'étais resté dans la chambre tout le temps de son absence. Il m'invita à montrer de nouveau ce que je savais en fait de français. Moi, dans le simple but de l'amuser et de tuer le temps pendant lequel j'étais privé du plaisir de servir Votre Grâce...

— C'est bon, c'est bon, Monsieur Dale. Ne vous attardez pas à me complimenter, dit le duc toujours le sourire aux lèvres.

— Je m'appuyai sur la table, Monseigneur, et prononçai une phrase qui sembla lui faire presque perdre la raison. Il sauta de sa chaise, saisit son portefeuille, en regarda les fermoirs, examina l'amorce de son pistolet et finit par vouloir m'arracher la promesse de ne demander à personne l'explication de son étrange conduite qui m'avait rendu très perplexe. J'hésitai, de là cette querelle qui, j'en demande humblement pardon, a troublé Votre Grâce.

— Je vous en suis très obligé, Monsieur Dale. Mais quelle est donc cette phrase magique ?

— Mon Dieu, Monseigneur, la première qui me soit venue en

tête; j'ai dit tranquillement et doucement à ce gentilhomme, M. de Fontelles, si je ne me trompe : *Je viens, tu viens...*

Le duc me saisit brusquement par le bras, l'air très agité. Carford fit un pas en avant et se mit à côté de lui.

— *Je viens, tu viens....* Oui ! Et quoi de plus ? cria le duc.

— Oui, certes, Monseigneur, répondis je ébahi. J'ai complété ce que les grammairiens appellent le singulier en ajoutant : *il vient;* là-dessus... mais je vous l'ai déjà raconté.

— Il vient? s'écriaient ensemble le duc et Carford.

— Il vient, répétai-je, en me disant que tous trois étaient devenus fous. Carford, cachant sa bouche avec sa main, chuchota quelque chose à l'oreille du duc. Le duc hocha la tête et répondit brièvement. Tous deux semblaient très agités et intéressés par ce que je venais de dire. M. de Fontelles était resté près de la table, maussade et silencieux, tandis que je racontais l'histoire de la querelle : ses yeux étaient rivés à la figure du duc.

— Maintenant, Monseigneur peut comprendre, sans doute, pourquoi cette simple phrase a causé une si étrange agitation chez ce gentilhomme. Quant à moi, je m'y perds.

Carford chuchota encore et au bout d'un moment le duc nous dit :

— Allons, Messieurs, vous vous êtes sottement querellés au sujet d'une chose qui ne le méritait pas. Soyez, de nouveau, amis, je vous en prie.

M. de Fontelles se redressa d'un air hautain.

— J'ai demandé à ce que ce gentilhomme me fasse une promesse et il m'a refusé, dit-il.

— Et j'ai demandé une explication à ce gentilhomme et il me l'a refusée, répliquai-je tout aussi sèchement.

— Eh bien, M. Dale me donnera alors sa parole, à moi. Cela vous est-il agréable, Monsieur Dale?

— Je suis aux ordres de Votre Grâce en toutes choses, répondis-je en m'inclinant.

— Vous ne parlerez à personne de l'agitation de M. de Fontelles?

— Comme il plaira à Votre Grâce. A dire vrai, je me soucie de sa colère comme du Grand Turc. Quelle est l'explication de tout cela!

— Eh bien ! pour être équitable, répondit le duc en souriant et en fixant ses yeux sur le Français, c'est à moi que M. de Fontelles donnera son explication.

— D'accord, Monseigneur, lui dis-je, allons, qu'il la donne!

— A moi, Monsieur Dale, pas à vous, répliqua le duc, toujours le sourire aux lèvres.

— Eh quoi! ne dois-je pas entendre ce qui l'a mis si fort en colère contre moi?

— Vous vous souciez de sa colère comme de celle du Grand Turc, Monsieur Dale, répéta-t-il en éclatant de rire.

Je vis que j'étais pris et j'eus le bon sens de n'en pas paraître vexé, bien que ma curiosité fût très vivement éveillée.

— Votre Grâce désire-t-elle être seule avec M. de Fontelles? demandai-je avec empressement et déférence.

— Un instant seulement, si vous le permettez, répondit-il, mais il ajouta en s'adressant à Carford :

— Vous n'avez pas besoin de vous en aller, Carford.

Je saluai et les laissai ensemble. J'étais assez irrité, car j'avais beau mettre ma cervelle à la torture, je ne pouvais découvrir ce secret que cachait la dernière phrase si mystérieuse que j'avais été sur le point d'arracher par surprise à M. de Fontelles.

— Le fin mot de l'affaire, me dis-je, en me dirigeant vers la cuisine, se trouve évidemment dans le troisième membre de phrase, car lorsque j'ai dit: *Je viens*, *tu viens*, le duc m'a interrompu en criant:

— Quoi d'autre?

Je m'étais décidé à aller à la cuisine, car il n'y avait pas d'autre chambre libre pour moi et je la trouvai occupée par les domestiques français de M. de Fontelles.

Bien que la paix eût été rétablie entre eux et l'hôtelier, ils étaient assis, l'air morne et découragé; il était facile d'en comprendre la raison en voyant deux verres vides, et une bouteille vide également placée sur une table entre eux. Ma bonté naturelle, aiguillonnée peut-être par un autre motif, me décida à les guérir de leur abattement.

— Messieurs, dis-je en français, en m'avançant vers eux, vous ne buvez donc pas?

Ils se levèrent, saluèrent, et je pris une chaise à côté d'eux en leur faisant signe de se rasseoir.

— Nous n'en avons pas les moyens, Monsieur, dit l'un d'eux avec un sourire de regret.

— Désir avoué est à demi satisfait, m'écriai-je.

J'appelai l'hôtelier et lui demandai d'apporter trois bouteilles.

— On est plus à l'aise lorsqu'on a chacun sa bouteille, observai-je.

La gaîté revint avec le jus de la treille, et avec la gaîté la faculté de parler sans s'arrêter. M. de Fontelles aurait admiré la facilité avec laquelle je causais avec ses serviteurs, eux me racontant leurs voyages en France, moi décrivant des incidents de route en Angleterre.

— On rencontre pas mal de coquins sur les routes dans les deux pays, dis-je en riant. Mais peut-être n'emportez-vous rien de grande valeur et vous moquez-vous des voleurs ?

— Cela ne vaudrait guère la peine pour un voleur de nous rançonner, Monsieur, mais quant à notre maître, c'est bien différent.

— Ah! il porte donc des trésors?

— Pas en argent, Monsieur, répondit l'un d'eux. Son voisin le poussa du coude comme pour le prier de tenir sa langue.

— Allons, remplissez vos verres, m'écriai-je, et ils obéirent avec beaucoup d'empressement.

— Eh bien! plus d'un homme a trouvé la mort entre Canterbury et Londres, poursuivis-je d'un air méditatif en tournant et retournant mon verre dans mes mains; mais, avec vous pour le garder, M. de Fontelles est suffisamment en sûreté.

— Nous sommes chargés de le protéger; il y va de nos vies, et nous ne devons pas le quitter avant qu'il ne soit arrivé à la maison de l'ambassadeur de France.

— Mais ces voleurs de grand chemin prennent quelquefois des bandes de trois, de quatre hommes, dis-je, vous pourriez bien perdre l'un des vôtres.

— Nos vies ne sont pas précieuses, Monsieur, répondit l'un en riant. Le Roi de France en a beaucoup comme nous.

— Mais si c'était votre maître qui périssait ?

— Même alors toutes les précautions sont prises.

— Eh quoi? Pourriez-vous donc porter son message ? Car si ce trésor n'est pas de l'argent, ce doit être un message à porter à l'ambassadeur ?

Ils se regardèrent d'un air hésitant; je m'empressai d'emplir leurs verres jusqu'au bord.

— Malgré cela, nous continuerions notre route, même sans Monsieur, dit l'un deux.

— Dans quel but ? criai-je avec un air de feinte moquerie.

— Eh ! nous aussi avons un message.

— Vraiment ! Pouvez-vous porter le message du Roi ?

— Mieux que qui que ce soit, dit le plus petit des deux avec un éclair de malice dans les yeux, car nous ne le comprenons pas.

— Il est donc bien difficile ?

— Non, il est si simple qu'il semble n'avoir aucun sens.

— Eh ! quoi donc, si simple... mais votre bouteille est vide, allons, une autre !

— Oh ! non, Monsieur.

— Allons, une dernière bouteille, vous n'allez pas me la refuser.

Et je criai qu'on lui en apportât une quatrième.

Nous recommençâmes à boire.

— Quel est votre message ? demandai-je d'un air indifférent.

Ni le vin, ni le ton indifférent de ma question n'avaient encore tout à fait endormi leur prudence.

Ils secouèrent la tête et se mirent à rire, en disant :

— On nous a défendu de le dire.

— Si c'est si simple que cela n'a pas de sens, quel mal cela peut-il faire ?

— Des ordres sont des ordres et nous sommes des soldats, répondit le plus petit et le plus fin des deux.

Une idée avait, pendant ce temps, travaillé dans ma tête ; elle avait grandi, grandi et était devenue une véritable conviction. J'étais décidé à la mettre à l'épreuve.

— Bah ! bah ! dis-je, vous en faites, un fameux secret. Oh ! je ne vous en blâme pas ; mais je peux deviner votre énigme. Écoutez : si quelque chose arrive à M. de Fontelles, Dieu nous en garde...

— Amen, amen, murmurèrent-ils.

— Vous deux, ou, si le sort en décide autrement, un seul d'entre vous chevauchera ventre à terre jusqu'à Londres. Là, il cherchera l'ambassadeur de Sa Majesté Très Chrétienne. Est-ce exact ?

— Jusqu'à présent vous avez pu le deviner d'après ce que nous avons dit.

— Soit, soit, je ne prétends pas avoir des facultés de divination. Mais je devine un peu plus. Une fois admis en présence de l'ambassadeur, vous lui raconterez la triste fin de votre maître et vous lui délivrerez votre message et ce message sera...

Je rapprochai ma chaise de la leur et posai un doigt sur le bras de chacun d'eux.

— C'est, en effet, très simple et semble dénué de tout sens

raisonnable : *Je viens*. Ils tressaillirent. *Tu viens*. Ils restèrent bouche bée. *Il vient*, criai-je, d'un air de triomphe. Ils sautèrent de leurs sièges qui tombèrent en arrière avec fracas, la stupéfaction était peinte sur leurs figures. Quant à moi, je restais immobile sur ma chaise, enchanté de la réussite de mon idée et de la finesse de ma pénétration.

Je ne sais ce qu'ils auraient pu dire lorsque la porte s'ouvrit et brusquement M. de Fontelles parut sur le seuil. Il me salua froidement et déchargea sa colère sur les siens car il n'avait pas encore repris possession de lui-même, les appelant « coquins d'ivrognes », et il leur ordonna de veiller à leurs chevaux et de coucher dans l'écurie, car il devait être en route avant le lever du soleil. Les serviteurs implorèrent mon silence en me lançant des regards à la dérobée, je hochai la tête affirmativement et ils s'esquivèrent. Je m'inclinai devant M. de Fontelles, un joyeux sourire aux lèvres ; je ne pouvais dissimuler combien tout cela m'amusait et peu m'importait que M. de Fontelles en fût intrigué. Je me glissai hors de la cuisine et montai l'escalier. J'avais à passer devant l'appartement du duc. La lumière y brûlait toujours et Carford et lui étaient assis à la table. Je mis la tête à la porte :

— Si Votre Grâce n'a pas besoin de moi, je vais gagner mon lit, dis-je en étouffant un bâillement.

— Je n'ai nullement besoin de vous, répondit-il. Bonne nuit, Simon. Puis il ajouta : « Vous garderez votre promesse. »

— Votre Grâce peut compter sur moi.

— A dire vrai, l'affaire en somme, n'a aucune importance, ce n'est qu'une affaire de galanterie ; n'est-ce pas, Carford ?

— Rien de plus, répondit Lord Carford. Mais il vaut mieux ne pas parler de ces choses-là.

Il me congédia, je m'inclinai et me dirigeai vers ma chambre. Cette question de simple galanterie semblait cependant très importante aux messagers du Roi de France. Je ne savais que penser de ce mystère, mais je savais qu'il y avait là un mystère.

— Et tout cela tourne sur ces petits mots : *Il vient*, me dis-je en moi-même. Qui donc ? D'où vient-il ? Dans quel but ? Je l'apprendrai peut-être à Douvres.

Il faut avouer une chose, c'est que le cœur ne souffre pas autant, quand le cerveau est occupé. Cette nuit-là, je soupirai bien moins que d'ordinaire.

CHAPITRE XI

LE GENTILHOMME DE CALAIS

Grâce à la conjonction de mon heureuse et de ma mauvaise étoile, je me trouvais jouer un rôle plus important que ne le justifiaient mes capacités et ma position à la Cour. L'ami de Mistress Gwyn et le favori du duc de Monmouth (c'était le nom que la bonté de Monseigneur à mon égard m'avait fait décerner par les rieurs et par les envieux) était un personnage que les plus grands seigneurs daignaient reconnaître et auquel les petites gens témoignaient beaucoup de déférence. Lord Carford était de nouveau tout sourire et courtoisie ; Darrell, arrivé avec la suite du secrétaire d'État, compensait, par ses manières cordiales, son manque de confiance à mon égard : Lord Arlington me présenta lui-même en termes flatteurs à l'envoyé du Roi de France, M. Colbert de Croissy, qui, à son tour, m'accueillit avec un empressement et une curiosité qui me remplirent à la fois de reconnaissance et de confusion ; enfin le duc de Monmouth insista pour me garder auprès de lui, tandis que la plupart des gentilshommes attachés aux personnes de sang royal ou aristocratique avaient dû chercher gîte en ville à cause de l'insuffisance de l'aménagement intérieur du château. Mon chagrin intime dont je ne me remettais que lentement ou, pour parler avec plus d'exactitude, dont je m'efforçais d'étouffer la souffrance, me rendait insensible à ces succès qui auraient dû m'enfler de vanité. La première partie de la prophétie de Betty Nasroth était maintenant accomplie, oui, j'en étais convaincu, entièrement accomplie; les deux autres étaient différées. J'avais deviné l'existence d'un secret et si je n'en avais encore pénétré le sens, d'autres personnages plus importants que moi en étaient tout aussi ignorants.

L'intervalle qui précéda l'arrivée de la duchesse d'Orléans fut occupé par de nombreuses réunions et conférences auxquelles le duc de Monmouth assistait la plupart du temps; il me confirma le bruit qui courait du reste à la cour que Mme d'Orléans venait pour proposer une alliance avec la France et une nouvelle guerre contre les Hollandais. Mais il y eut aussi des conférences où il n'assista pas, ni lui, ni le duc de Buckingham, mais où étaient présents le Roi, son frère (dès que Son Altesse Royale fut arrivée de Londres),

l'envoyé de France, Clifford et Arlington. Bien qu'il feignît d'en être informé, il s'agitait lorsque je lui affirmais, l'ayant vu de mes yeux, que le Roi s'était enfermé pendant deux heures en tête à tête avec M. Colbert de Croissy et que le duc s'était promené sur les remparts en conversation animée avec le Trésorier. Il se sentait mis de côté et déversait ouvertement son indignation dans le sein de Carford. Celui-ci fronçait le sourcil et jetait les yeux sur moi, comme pour demander si je devais entendre ces choses, mais le duc refusa d'entrer dans ses idées.

— Non, lui répondit-il en plaisantant, ce que je dis est aussi en sûreté avec Simon Dale qu'avec vous et peut-être plus encore.

Je fus étonné de voir Carford s'indigner : « Pourquoi avez-vous dit : *plus en sûreté?* » demanda-t-il avec hauteur, tandis que ses joues se coloraient d'une vive rougeur : « Quel est l'homme sur l'honneur duquel on puisse plus compter que sur le mien? »

— Eh, mon brave! Je n'ai pas voulu toucher à votre honneur; seulement, Simon, ici présent, est d'une discrétion qu'il n'est pas donné à tout le monde de posséder.

Lorsque je vois un homme si sensible au soupçon, à propos du motif le plus insignifiant, je suis porté à croire qu'il a quelque raison de craindre le soupçon. L'honnête homme n'a pas peur d'être accusé. L'empressement de Carford à repousser une accusation, qui n'avait pas été portée contre lui, appela mon attention sur certaines autres conférences dont Sa Grâce avait aussi été écartée. J'avais, plus d'une fois, trouvé Arlington et Carford ensemble avec M. Colbert en tiers et la dernière fois que je les avais rencontrés, Carford m'avait supplié de ne pas dire au duc où je l'avais vu, sous le ridicule prétexte qu'il s'occupait des intérêts de Sa Grâce. Monmouth n'était pas notre maître d'école. Cependant je me laissai prendre aux manières aimables de Carford et gardai le silence comme il m'en avait prié. Je continuai malgré cela à l'observer et bientôt après, si quelqu'un m'eût dit que le duc d'York avait jugé utile de conserver auprès de son neveu un ami dévoué à sa propre cause, j'aurais pu me risquer à nommer cet ami sans crainte de me tromper.

Jusque-là l'affaire ne m'intéressait que médiocrement, mais lorsque mistress Barbara vint de Londres, la veille de l'arrivée de Madame, je m'aperçus bien vite qu'elle aussi avait, sans qu'elle s'en doutât, un rôle à jouer.

Je ne peux dire quelle récompense ils offrirent à Carford pour

l'heureux succès des services rendus ; si un homme qui se vend à un prix élevé est moins coupable que celui qui prend un penny, j'aime à croire qu'il se fit payer un bon prix. Afin de se maintenir dans l'intimité de Monmouth et de conserver son ascendant sur lui, Carford se servit de la femme qu'il avait courtisée et qu'il courtisait encore, je crois, dans l'intention de l'épouser ; il la jetait toujours sur le chemin de Monmouth par des manœuvres trop subtiles pour qu'elle pût s'en apercevoir, mais dont l'évidence n'échappait pas à l'observateur attentif.

Je savais par Lord Quinton que dernièrement Carford avait de nouveau demandé sa main et qu'elle l'avait écouté avec une faveur plus marquée. Cependant il était l'humble serviteur du duc dans tous les desseins que cet entêté jeune homme formait contre l'honneur et la tranquillité de Barbara. Est-il besoin de parler plus clairement de son projet ? A cette époque, un homme pouvait s'élever très haut et apprendre d'importants secrets s'il savait fermer les yeux à propos et frapper très fort avant d'entrer dans une chambre.

J'aurais dû avertir Barbara, il est vrai, mais le malheur était que rien ne pouvait la décider à échanger un mot avec moi. Elle était bien plus dure à mon égard qu'elle ne l'avait été à Londres. Peut-être avait-elle entendu dire comment j'étais allé à Chelsea, mais, que ce fût pour une bonne ou une mauvaise raison, mon crime lui semblait sans rémission possible. Peut-être aussi ma condition lui semblait-elle trop au-dessous de son rang ou bien mon crime et mon humble condition étaient-ils si étroitement liés à ses yeux qu'elle ne voulait rien avoir à faire avec moi. Je ne pouvais que l'observer avec un calme apparent et une amertume cachée lorsque je voyais le duc l'accabler de flatteries qui se changèrent bientôt en déclarations passionnées, et Carford lui faire une cour pleine de déférence lorsque son maître ne se trouvait pas dans son chemin. Elle triomphait de son succès comme toutes les jeunes filles que le péril aveugle. Monmouth ne dissimulait nullement ses espérances lorsqu'il se trouvait entre Carford qui prenait une expression niaise et moi qui restais les yeux baissés.

— C'est la plus ravissante créature qu'il y ait au monde, s'écriait-il parfois. Allons, buvons à sa santé !

Je buvais en silence, tandis que Carford le poussait à boire sans mesure et attisait avec art sa passion.

Je la rencontrai enfin, un soir, la veille de l'arrivée de Madame,

près de la Tour du Connétable, et seule. Je pris mon courage à deux mains et la regardai fixement; je l'avertis des dangers qu'elle courait d'une manière aussi discrète et délicate que possible. Hélas ! tout fut inutile. Elle me lança tout d'abord une raillerie dédaigneuse sur ma vertu qui avait, dit-elle, fait le sujet des conversations de tout Londres, quelque temps auparavant. La mention du nom du duc la fit rougir et un sourire méchant se dessina sur ses lèvres, lorsqu'elle dit :

— Ne ferais-je pas une belle duchesse, Monsieur Dale ?

— Oui, si vous le devenez, répondis-je brutalement d'un air sombre.

— Vous m'insultez, Monsieur, cria-t-elle, et le sang lui monta au visage.

— Alors je fais en peu de mots ce que Monseigneur le duc fait vingt fois par jour.

Je m'étais lancé en avant comme un niais, car elle s'emporta contre moi me demandant quel cas je faisais d'elle et en quoi sa naissance était inférieure à celle de Anne Hyde « qui, dit-elle, est maintenant duchesse d'York et au service de laquelle j'ai l'honneur d'être. »

— Est-elle donc votre modèle? lui demandai-je, le roi s'interposera-t-il aussi en votre faveur comme pour la fille de Lord Clarendon?

Elle secoua la tête :

— Cette intervention ne sera probablement pas nécessaire.

— Et Lord Carford est-il de moitié dans vos projets? demandai-je d'un ton sarcastique.

Cette question la piqua au vif; elle rougit de nouveau et répondit d'un ton tout aussi décidé :

— Lord Carford m'a fait beaucoup d'honneur, comme vous le savez, mais il n'aurait pas voulu se mettre en travers de mon chemin dans cette occasion.

— Certes non, m'écriai-je, ni en travers du chemin de Monseigneur.

— Avez-vous fini, Monsieur? demanda-t-elle d'un ton dédaigneux.

— J'ai fini, répondis-je, — et elle se hâta aussitôt de s'éloigner.

— Eh bien! il ne vous arrivera tout de même aucun mal, ajoutai-je mentalement en la regardant se retirer d'un pas libre et

fier. Il semblait qu'elle aussi vécût dans un rêve et j'espérais qu'elle ne souffrirait que dans son orgueil et ses sentiments. Cependant si les flatteries des princes lui plaisaient, elle allait être mieux servie selon ses goûts, car le duc de Monmouth lui semblait être à peine d'un rang plus élevé que Simon Dale.

Le matin suivant, Madame arriva de Dunkerque, escortée par le vice-amiral ; le roi vint à sa rencontre à un mille à peu près de la côte d'Angleterre ; le duc d'York, le prince Rupert et mon duc accompagnèrent Sa Majesté. Madame ne me sembla pas aussi belle que je l'avais entendu dire, bien qu'elle eût très grand air, un port imposant, beaucoup de dignité dans les manières ; mais j'avoue que mes yeux, toujours avides de voir de jolies figures, furent attirés surtout par une dame à côté d'elle, d'une beauté délicate et séduisante, presque enfantine, dont le regard contemplait cette scène si brillante avec une curiosité ingénue pleine de joie et d'étonnement. Madame, après avoir embrassé ses frères et son neveu, présenta la jeune fille à Sa Majesté sous le nom de Mlle Louise Renée de Perrencourt de Kérouallé (ce nom fut très abrégé plus tard par les gens du peuple en Angleterre). Le Roi lui baisa la main, disant qu'il était heureux de la voir ; de fait, il paraissait sincère en disant cela, si l'on en juge par le temps qu'il resta à la regarder et l'indifférence avec laquelle il accueillit les autres personnes de la suite de Madame.

— Ces personnes, ma sœur, sont-elles toutes celles que vous amenez avec vous ?

— Oui, répondit-elle d'une voix claire, presque éclatante, sauf un gentilhomme qui doit arriver de Calais demain matin avec des messages de la part du Roi.

Je n'en entendis pas davantage, car je fus obligé de m'éloigner et de quitter le groupe royal. J'avais attentivement examiné tous ceux qui étaient venus.

La présence de Madame m'expliquait, *je viens ;* notre Roi représentait, *tu viens ;* mais je ne voyais personne dont l'arrivée eût exigé un message spécial envoyé à Londres pour dire, *il vient.* Il y avait bien ce gentilhomme qui arrivait de Calais. J'eus assez de curiosité pour demander au comte d'Albon qui, avec sa femme, accompagnait Madame, et se trouvait sur le pont, tandis que nous retournions à terre, quel pouvait être ce gentilhomme.

— On l'appelle M. de Perrencourt, reprit le comte, il est parent éloigné de la dame que vous avez vue près de Madame.

J'étais désappointé ou plutôt contrarié. Ce M. de Perrencourt était-il donc un si important personnage qu'on eût écrit : *il vient*, à propos de son arrivée, et envoyé cette nouvelle à Londres !

Après un certain temps, comme nous nous approchions du rivage, j'observai que Madame avait quitté le roi et allait et venait sur le pont en compagnie de Monmouth. Il était très gai et elle charmante, et je m'amusai à contempler ce couple si gracieux et si bien assorti. Je trouvais la bonne humeur du duc toute naturelle, car même si elle n'avait pas été une princesse, sa société était bien faite pour chatouiller agréablement la vanité d'un homme et satisfaire son imagination. J'étais adossé au mât, me disant qu'il était bien dommage que des êtres aussi séduisants eussent l'esprit farci de projets de guerre contre la Hollande et autres affaires du même genre et ne se contentassent pas de charmer le monde, laissant aux autres le soin de le gouverner. A ce moment, je vis le duc me montrer à Madame, dont les yeux suivaient la direction de son doigt ; Monmouth fit une remarque à sa tante e tous deux se mirent à rire. Comme nous allions aborder, elle posa sa main sur son bras d'un air presque impératif. Le duc se mit de nouveau à rire, en haussant les épaules, puis il leva la main et me fit signe d'avancer. Jusqu'alors, je m'étais efforcé de tout observer sans en avoir l'air, aussi n'est-ce qu'au bout d'une seconde, sur un signe évident de Sa Grâce, que je m'approchai le chapeau à la main. Madame riait et je l'entendis dire :

— Oui, je veux lui parler.

Le duc haussa les épaules, et d'un geste, me fit comprendre qu'il voulait me présenter dans les formes à Mme d'Orléans. Celle-ci me donna sa main à baiser et me dit avec un sourire qui montrait ses dents blanches :

— Monsieur, j'ai demandé à voir le plus honnête homme qu'il y ait à Douvres, et mon cousin Monmouth n'a trouvé rien de mieux que de vous présenter.

Je m'aperçus alors que Monmouth ne m'avait pressé d'entrer dans son service que parce qu'il cherchait quelqu'un pour amuser Madame. Je ne pouvais cependant lui en vouloir et voyant que la duchesse d'Orléans avait assez d'esprit pour qu'on pût lui répondre sur le même ton, je m'inclinai profondément :

— Monseigneur a, sans doute, cru que vous ne parliez que des gens du château de Douvres. Les habitants de la ville sont, je crois, de très honnêtes gens.

— Et vous, bien que vous soyez la plus honnête personne du château, vous n'êtes que d'une honnêteté médiocre, sans doute ?

— Je prends ce que je trouve, Madame, répondis-je.

— C'est ce que M. Colbert me dit, dit-elle en me lançant un rapide regard, cependant cela n'en vaut pas toujours la peine.

— Je le garde pour le cas où cela prendrait de la valeur, répondis-je, car j'avais deviné que Colbert lui avait parlé de ma rencontre avec M. de Fontelles. S'il en était réellement ainsi, elle pouvait avoir la curiosité de me voir, même sans y être poussée par les malicieux ragots de Monmouth.

— Non pas, si c'est un secret! Aucun homme ne peut garder un secret.

— Il le peut, s'il n'est pas amoureux, Madame.

— Mais alors vous êtes donc un monstre, Monsieur Dale ? Quelle honte pour les dames de mon pays natal! Cependant cela me fait plaisir! Si vous n'êtes pas amoureux, vous serez peut-être plus disposé à me servir.

— M. Dale n'est pas incapable de tomber amoureux, répliqua Monmouth en s'inclinant, ne mettez pas sa vertu à une trop dure épreuve.

— Alors il s'éprendra de Louise, s'écria-t-elle.

Monmouth fit la grimace et la duchesse se mit à rire en voyant derrière elle le Roi engagé dans une conversation animée avec Mlle de Kéroualle.

— Certes non! m'écriai-je avec une chaleur involontaire. (La première partie de la prophétie à mon égard était déjà accomplie, pourquoi marcherais-je encore sur les brisées du Roi ?) Mais si je peux servir Votre Altesse Royale en quelque chose, je suis de corps et d'âme à son service.

— De corps et d'âme ? dit-elle, ah! Vous voulez dire sauf.... quoi donc ? Ne faites-vous pas des réserves ?

— Monseigneur ne m'a pas épargné auprès de vous, à ce que je vois, observai-je en lançant un regard de reproche à Monmouth.

— Plus on parle de vous, plus on vous aime, Simon, dit-il avec bonté. Regardez, Madame, nous sommes arrivés et voici une foule de loyaux sujets qui viennent vous souhaiter la bienvenue.

— Je connais de longue date le loyalisme des Anglais, dit-elle à voix basse et avec un sourire de dédain. Ils font des réserves comme M. Dale. Pardon, Monsieur Dale, vous parlez ?

— A moi-même, Madame, et je fis un profond salut.

Elle se mit à rire et passa devant moi en secouant la tête d'un air menaçant. J'étais bien aise qu'elle ne m'eût pas pressé de questions, car j'avais murmuré « Dieu merci! », et j'aurais pu dire quelque mensonge si Madame m'avait mis au pied du mur.

Cette nuit-là, le Roi donna à sa sœur un grand banquet dans la salle du château. On porta la santé de plusieurs personnes et l'on parla beaucoup de l'amour du Roi de France pour le Roi d'Angleterre et de notre Roi pour le Roi son voisin, de la nation anglaise pour les Français (qu'en réalité nous détestions) et des Français pour les Anglais auxquels ils ne prodiguaient pas les témoignages d'amitié. Tous les convives burent autant de vin qu'ils le désiraient, et plusieurs d'entre eux, dont le duc de Monmouth, plus qu'il n'était raisonnable. Après que toute la société se fût levée de table, il y resta encore assis, demandant à haute voix à Carford de boire avec lui et me priant de m'asseoir à son côté. Carford ne semblait nullement pressé de l'emmener, bien qu'il fût très désireux de me relever de mon poste derrière la chaise de Monseigneur; enfin, je réussis, à force de leur faire des reproches, à persuader à Carford d'offrir son bras au duc et à celui-ci de l'accepter, tandis que je le soutenais de l'autre côté. Nous nous dirigeâmes ainsi vers l'appartement de Sa Grâce, offrant un spectacle profondément triste pour le moraliste, mais si ordinaire à la cour qu'il n'y provoquait aucune remarque. Carford insistait pour emmener le duc seul; je ne voulais pas m'éloigner. Lord Carford devint insultant et fit allusion à ces brouillons qui se mettaient entre Monseigneur et ses amis. Poussé à bout, je demandai directement au duc s'il désirait que je le laissasse. Monmouth me demanda de rester, jurant que j'étais un honnête garçon et non un papiste comme quelques-uns qu'il connaissait. Je vis Carford tressaillir. Monseigneur ne vit rien, sauf la porte de sa chambre, et cela encore très vaguement. Nous réussîmes à le faire entrer, à l'asseoir et à fermer la porte. Il demanda encore du vin que Carford lui apporta et but à sa santé à plusieurs reprises et, chaque fois, Monmouth but abondamment.

— Il en a déjà plus qu'il n'en peut supporter, chuchotai-je à Carford.

Celui ci se tourna immédiatement vers le duc en criant :

— M. Dale ici présent dit que Monseigneur est ivre.

Cette manœuvre fut inutile.

— Certainement, je suis ivre, mais seulement des jambes, mon

bon Simon, ma tête est claire comme la lumière du jour où le...

Il regarda autour de lui d'un air méfiant.

— Nous sommes tous de bons protestants ici ?

— Vrais et sincères, Monseigneur, dit Carford. Je crois vraiment qu'il est malade, murmura-t-il à mon oreille; je vous en prie, courez chercher le médecin du Roi, Monsieur Dale.

— Non, le duc serait assez bien s'il était seul avec moi. Si vous désirez le médecin, Mylord, il est facile à trouver.

Peu m'importait la colère de Carford ; j'étais décidé à ne pas céder le terrain, mais nous n'avions pas le temps de nous chercher querelle.

— Je suis aussi fidèle... à mon père qu'aucun homme de son royaume, dit le duc dans un de ses accès de confidence d'ivrognerie, vous savez ce qui se prépare?

— Une nouvelle guerre avec la Hollande, ai-je entendu dire, Monseigneur.

— Au diable les Hollandais! Chut! nous ne devons pas en parler, les papistes pourraient nous entendre. Il y en a quelques-uns dans le château, Carford. Ch... chut! les uns disent que mon oncle en est un, d'autres parlent du secrétaire d'État. Messieurs, je... je ne dirai plus rien. Les traîtres ont dit que mon père est...

Carford l'interrompit.

— Ne vous troublez pas la cervelle de ces calomnies, Monseigneur, lui dit-il d'un ton pressant.

— Je ne veux rien croire de tout cela. Je prendrai le parti de mon père, mais si le duc d'York... mais... motus.

Sa tête retomba sur sa poitrine. Une minute après, il sauta vivement de son siège s'écriant :

— Mais je suis protestant, moi, je suis le fils du Roi.

Il saisit le bras de Carford et murmura :

— Pas un mot de tout cela. Je suis prêt. Nous savons ce qui se manigance. Nous sommes fidèles envers le Roi, nous devons le sauver, si nous ne le pouvons pas... si nous ne le pouvons pas, n'y a-t-il personne qui... qui...

Sa langue s'embarrassait. Nous restions là debout à le regarder.

— N'y a-t-il personne, dit-il enfin, qui veuille être un Roi protestant ?

Il dit ces derniers mots d'un air sombre et d'une voix éclatante ; c'était le dernier effort dont il était capable, il retomba sur son fau-

teuil, dans un état de complète stupeur. Carford le considéra un instant.

— Je vais chercher le médecin, s'écria-t-il, Sa Grâce a besoin d'une saignée.

Je me mis en travers de la porte.

— Sa Grâce n'a besoin de rien, lui dis-je, sauf de la discrétion de ses amis. Nous venons d'entendre cette nuit des paroles imprudentes qu'il aurait mieux fait de garder pour lui.

— Je suis sûr qu'avec vous, il n'y a pas d'indiscrétions à craindre, répondit-il.

— Et avec vous ? demandai-je vivement.

Il se redressa d'un air hautain.

— Écartez-vous, Monsieur, laissez-moi passer.

— Où allez-vous ?

— Chercher le médecin. Je ne répondrai à aucune de vos questions.

Je ne pouvais l'empêcher de passer sans me quereller ouvertement avec lui ; c'est ce que je ne pouvais affronter, car une querelle avec lui aurait entraîné ma propre expulsion. J'étais sûr cependant qu'il allait aller tout droit chez Arlington et que chaque parole du duc de Monmouth serait fidèlement rapportée au duc d'York et peut-être au Roi lui-même avant le lendemain matin. Le Roi serait non seulement informé, mais prévenu, si possible, contre son fils, et York serait mis au courant des projets qui s'agitaient dans la tête du jeune duc. Je m'effaçai et laissai passer Carford avec le moins gracieux des saluts qu'il me rendit dans le même style ; je restai seul avec Monmouth dont le sommeil était profond, mais agité. Je l'éveillai et réussis à le faire mettre au lit, heureux de penser que cette langue imprudente se tairait au moins pendant quelques heures. Cependant, ce qu'il venait de dire était, pour moi, un pas en avant vers ce mystérieux secret. Il ne s'agissait pas seulement de la guerre de Hollande, mais, si je ne me trompe, de quelque projet touchant la religion du Roi. Monmouth, qui ne manquait pas de finesse d'esprit avait eu vent de l'affaire, seulement le vin qu'il avait pris ayant obscurci son bon sens, il avait lâché dans les hoquets de l'ivresse les soupçons qui le hantaient, se privant ainsi des avantages de sa découverte en la trahissant. C'est surtout de ce qu'on ne sait pas que nous savons que nous pouvons tirer parti.

(A suivre.)

Anthony Hope.

Traduit par A. Monod.

MARIONNETTES ET GUIGNOLS[1]

LES MARIONNETTES ANGLAISES. PUNCH.

En Angleterre, les marionnettes, pour venir à nous, ont pris le chemin qu'elles ont suivi partout ailleurs : elles ont passé par l'Église. Jusqu'à Henri VIII, elles avaient place dans les grandes solennités catholiques. A la Pentecôte, la cathédrale de Saint-Paul figurait la descente du Saint-Esprit, par un pigeon blanc qui s'échappait d'une ouverture pratiquée dans la voûte de la grande nef ; dans le comté d'Oxford, à Witney, la résurrection de Notre-Seigneur était représentée par de petites statuettes mobiles ; à l'abbaye de Boxley, existait un crucifix à ressorts qu'on faisait mouvoir dans les cérémonies de Pâques et de l'Ascension.

Sous Henri VIII survint l'établissement du schisme et la statuaire mécanique fut exclue des temples par l'invasion du protestantisme qui qualifiait d'idoles, les personnages auxquels le catholicisme avait primitivement eu recours et donné asile. C'est ainsi qu'en 1538, le célèbre crucifix de Boxley, montré une dernière fois au peuple par l'évêque de Rochester, fut porté par lui dans un lieu public, à Powle's Cross, puis démonté et brisé sous les yeux de la foule. Les statuettes mobiles avaient vécu en tant que spectacle religieux, les marionnettes allaient leur succéder.

Elles ont porté, suivant les époques, différents noms : leur appellation la plus ancienne est celle de *puppet*, du français *poupée* ou du latin *pupa* ; plus tard, on leur a donné le nom de *maumet* ou *mammet* qui, comme dans notre ancien vocable de *marmouset*, a eu dans l'origine le sens d'idole.

« L'Angleterre s'est servie, dit Magnin, pendant la seconde moitié du XVIe siècle et toute la durée du XVIIe, d'une expression qui lui est particulière : je veux parler du mot *motion* qui, au propre, signifie *mouvement* et s'appliqua par extension à une poupée, soit automatique, soit mue par des fils, puis enfin à un spectacle de marionnettes à un *puppet-show*. »

Du temps de Shakespeare enfin, le terme de *drollery* signifiait

(1) Les lignes qui suivent sont extraites du très beau volume d'Ernest Maindron : *Marionnettes et Guignols*. (Un vol. in-8°, 20 fr. F. Juven, édit.)

une farce jouée par des acteurs de bois et Shakespeare y fait de fréquentes allusions.

Quel que soit le nom qui leur ait appartenu, le début des marionnettes en Angleterre a donc été marqué, peut-être en même temps qu'en France, par l'exécution des mystères et des *miracle-plays* que les confréries ou les membres du clergé représentaient aux grands jours fériés. Quand, au milieu du xve siècle, les confréries furent conduites à varier, à étendre leur champ d'action et à personnifier, pour l'éducation des masses, les vices et les vertus, les joueurs de marionnettes publiques les suivirent dans cette voie et créèrent, eux aussi, des types nouveaux : *Perverse doctrine*, *Gluttony*, *Vanity*, *Le Chery*, *Mundus*, et ce fameux personnage longtemps célèbre, *Old-Vice*, qu'on appela aussi *The Old Iniquity* et qui était alors l'inséparable compagnon du Diable, maître *Devil*.

On sait qu'en Angleterre, après une lutte qui dura plus d'un siècle, entre puritains et acteurs, la suppression des représentations théâtrales fut résolue sous le protectorat de Cromwel. Chose singulière et digne de remarque, les marionnettes ne furent point frappées ni atteintes par le bill de suspension du 2 septembre 1642, pas plus que par le bill d'abolition du 22 octobre 1647 ; les *motionmen* continuèrent, comme par le passé, à se produire publiquement ; cependant sous Charles II, on trouve la mention d'une pétition des acteurs demandant que les représentations d'un théâtre de marionnettes, qui occupait l'emplacement actuel de Cecil Street, fussent interdites ou que leur théâtre fût transféré dans un autre lieu.

Les choses restèrent en cet état, sans modifications notables, pendant quarante années, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de la maison d'Orange, en 1688 ; à partir de ce moment intervint un événement considérable : *Punch* naquit, succédant à *Old-Vice* qui personnifiait, dans les anciennes moralités anglaises du xve siècle, le vice sous toutes ses formes. Le *Vieux-Vice* semblait mourir de sa belle mort et ne devoir jamais ressusciter.

Punch, dont le nom vient de Pulcinello ou de Punchinello, dont il serait une sorte d'abréviation, n'était point encore, à cette époque, le personnage immoral qu'il est devenu plus tard. En 1697, si l'on en croit un jeune *fellow* de *Magdalen College*, du nom de Joseph Addison, qui a tracé son portrait dans une pièce de vers latins, intitulée : *Machinæ gesticulantes, Anglice puppet-*

shows, il n'est, suivant les expressions dont se sert Magnin, « qu'un vert-galant, joyeux et tapageur, une sorte de petit roi d'Yvetot ou de Cocagne, un peu libertin, très hâbleur, mais faisant beaucoup plus de bruit que de mal ». Sa galanterie est plus vive et plus étourdie que perverse.

Alors, et comme pour fêter l'heureuse bienvenue de Punch et la disparition d'*Old-Vice*, les marionnettes anglaises s'étaient faites moins plébéiennes ; les théâtres où elles donnaient leurs représentations, devenus confortables, offraient des places à divers prix, ce qui n'existait point avant. Magnin, commentant l'étude de Joseph Addison, dit à ce sujet :

« Il ne manquait à la mise en scène aucun des artifices employés en France et en Italie pour faire naître et entretenir l'illusion, tels que les fils perpendiculaires tendus devant la scène pour dérouter l'œil du spectateur.

« Tous les membres de ces petites figures étaient articulés et du sommet de leur tête sortait une tige métallique qui réunissait tous les fils dans la main qui leur imprimait le mouvement. »

Il semble donc établi qu'à la fin du XVIIe siècle, les poupées anglaises touchaient à la perfection et qu'elles s'étaient créé un public aussi nombreux que dévoué.

Le *British Museum* possède l'original d'une curieuse affiche qui rappelle, par sa forme, les annonces de nos grandes foires françaises ; cette affiche, où Punch tient une place d'honneur en compagnie de John Spendall ou *Jean Mange-Tout*, ancien acteur des moralités, paraît remonter au début du règne de la reine Anne, c'est-à-dire à 1703. Elle est ainsi conçue :

« A la loge de Crawley, vis-à-vis la Taverne de la Couronne, à Smithfield, pendant toute la durée de la foire Saint-Barthélemy, on représentera un petit *opéra*, appelé l'*Antique création du monde*, nouvellement retouché et augmenté du *Déluge de Noé*. Plusieurs fontaines jetteront de l'eau pendant toute la pièce. La dernière scène montrera Noé et sa famille sortant de l'arche avec tous les animaux par couple, et tous les oiseaux de l'air perchés sur des arbres... Enfin, au moyen de diverses machines, on verra le *mauvais riche* sortant de l'enfer et Lazare porté dans le sein d'Abraham, outre plusieurs figures dansant des gigues, des sarabandes et des quadrilles, à l'admiration des spectateurs ; le tout accompagné des joyeuses fantaisies du seigneur Punch et de sir John Spendall. »

Il paraît que dans la *Création du monde* et dans le *Déluge de Noé*, Punch était d'une fantaisie irrésistible. Payne Collier, l'auteur de *Punch and Judy*, publié en 1828, rappelle le numéro du *Tatler*, du 17 mai 1709, où l'on trouve le récit d'une représentation pendant laquelle le héros de la pièce dansait dans l'arche avec sa femme; la pluie tombant à torrents, Punch disait doucement : « Il fait un peu de brouillard, maître Noé. » Ce mot comblait d'aise les spectateurs.

Outre le précieux document que je viens de citer sur la foire Saint-Barthélemy, l'histoire a conservé le souvenir d'un très habile *puppet-schowman*, nommé Martin Powell, dont les premiers succès datent de la même période et s'affirmèrent plus éclatants sous les successeurs immédiats d'Anne, Georges Ier et Georges II. Le théâtre de Powel était établi, en 1717, sous les petites galeries de Covent-garden, du côté opposé à l'église Saint-Paul, et faisait aux cérémonies du culte une sérieuse concurrence, l'ouverture du *puppet-show* ayant lieu précisément aux heures consacrées à la prière. En 1713, le jeu dirigé par Powell portait le nom de *Punch Theatre;* son directeur, dont la réputation s'est de tout temps maintenue, était à la fois l'auteur des pièces qu'il représentait et le sculpteur habilleur des poupées articulées qu'il mettait en scène. Il avait donné tous ses soins à M. Punch, dont les mâchoires étaient animées par un fil spécial; il avait encore, dit une brochure anonyme dirigée contre Robert Walpole, et publiée en 1715 sous le titre : *Un second tale of a tub*, « des rois, des reines, des filles d'honneur, des jeunes filles, des enfants, des nobles, des singes, des satimbanques, des échevins, des danseurs de corde, des oies, des hobereaux, des rats, des lords-maires, des valets, des truies, des Indiens, des chats, des magiciens, des oiseaux, des prêtres. »

Dans les représentations de Powell, où s'introduisaient parfois des satires politiques, dominaient les ballades populaires, les sujets tirés de l'Écriture et surtout les plaisantes fantaisies de M. Punch.

Punch avait encore, à cette époque, un caractère supportable et c'est à peine si on lui reprochait, de temps à autre, quelques peccadilles sans importance. Rarement brutal, point encore criminel, rien ne le faisait ressembler à Henri VIII ou à Barbe-Bleue qui paraissent cependant avoir été ses modèles préférés; il était, comme aiment le dire les Anglais et comme l'écrit Payne Collier, le don Juan de la populace, un don Juan, cependant, aussi

peu scrupuleux que possible sur les moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins.

Ce n'est que plus tard, vers le milieu du XVIIIe siècle, que Punch, enhardi par les bravos de ses admirateurs, est devenu ce qu'il est aujourd'hui : froidement débauché, cynique et cruel. Il est vraiment alors le digne successeur de *Old-Vice*, cet Old-Vice qu'on croyait si bien mort, et s'empare des qualités qui distinguaient son ancêtre. Il tue tout ce qui l'entoure et le gêne : son enfant, dont les cris l'importunent; sa femme Judith, qui réclame son fils ; il tue le médecin, le constable, le bourreau ; il tue même le diable, *Old Nick*.

Payne Collier reproduit une jolie pièce, intitulée : *les Fredaines de M. Punch*, qu'il croit être de 1790, et que Magnin suppose remonter plus loin ; il est bon de la faire figurer ici.

LES FREDAINES DE M. PUNCH

« Oh! prêtez-moi l'oreille un moment! Je vais vous conter une histoire, l'histoire de M. Punch, qui fut un vil et mauvais garnement, sans foi et meurtrier. Il avait une femme et un enfant aussi, tous les deux d'une beauté sans égale. Le nom de l'enfant, je ne le sais pas; celui de la mère était Judith. — *Right tol de rol lol*, etc.

« M. Punch n'était pas aussi beau. Il avait un nez d'éléphant, Monsieur! Sur son dos, s'élevait un cône qui atteignait la hauteur de sa tête; mais cela n'empêchait pas qu'il n'eût, disait-on, la voix aussi séduisante qu'une sirène et par cette voix (une superbe haute-contre, en vérité!), il séduisit Judith, cette belle jeune fille. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Mais il était aussi cruel qu'un Turc, et, comme un Turc, il ne pouvait se contenter de n'avoir qu'une femme (c'est en effet un pauvre ordinaire qu'une seule femme), et cependant la loi lui défendait d'en avoir deux, ni vingt-deux, quoiqu'il pût suffire à toutes. Que fit-il donc dans cette conjoncture, le scélérat, il entretint une dame. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Mistress Judith découvrit la chose, et, dans sa fureur jalouse, s'en prit au nez de son époux et à celui de sa folâtre compagne. Alors, Punch se fâcha, se posa en acteur tragique et, d'un revers de bâton, lui fendit bel et bien la tête en deux. Oh! le monstre! — *Right tol de rol lol*, etc.

« Puis il saisit son tendre héritier... oh! le père dénaturé! et le lança par la fenêtre d'un second étage, car il aimait mieux possé-

der la femme de son amour que son épouse légitime, Monsieur! et il ne se souciait pas plus de son enfant que d'une prise de macouba — *Right tol de rol lol*, etc.

« Les parents de sa femme vinrent à la ville pour lui demander compte de ce procédé, Monsieur! Il prit une trique pour les recevoir et leur servit la même sauce qu'à sa femme, Monsieur! Il osait dire que la loi n'était pas *sa* loi, qu'il se moquait de la lettre, et que si la justice mettait sur lui sa griffe, il saurait lui apprendre à vivre. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Alors il se mit à voyager par tous pays, si aimable et si séduisant que trois femmes seulement refusèrent de suivre ses leçons si instructives. La première était une simple jeune fille de la campagne, la seconde une pieuse abbesse, la troisième, je voudrais bien dire ce qu'elle était, mais je n'ose, c'était la plus impure des impures. — *Right tol de rol lol*, etc.

En Italie, il rencontra les femmes de la pire espèce ; en France, elles avaient la voix trop haute (*too clamorous*) ; en Angleterre, timides et prudes au début, elles devenaient les plus amoureuses du monde ; en Espagne, elles étaient fières comme des infantes, quoique fragiles ; en Allemagne, elles n'étaient que glace. Il n'alla pas plus loin vers le nord ; c'eût été folie. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Dans toutes ces courses, il ne se faisait aucun scrupule de jouer avec la vie des hommes. Pères et frères passaient par ses mains. On frémit rien qu'à penser à l'horrible traînée de sang qu'il a versé par système. Quoiqu'il eût une bosse sur le dos, les femmes ne pouvaient lui résister. — *Right tol de rol lol*, etc.

« On disait qu'il avait signé un pacte avec le vieux Nick'las, comme on l'appelle ; mais, quand j'en serais mieux informé, je n'en dirais pas plus long. C'est peut-être à cela qu'il a dû ses succès partout où il est allé, Monsieur ; mais je crois aussi, convenons-en, que ces dames étaient un peu coucy-coucy, Monsieur ! — *Right tol de rol lol*, etc.

« A la fin, il revint en Angleterre, franc libertin et vrai corsaire. Dès qu'il eut touché Douvres, il se pourvut d'un nouveau nom, car il en avait de rechange. De son côté, la police prit de promptes mesures pour le mettre en prison. On l'arrêta au moment où il pouvait le moins prévoir un pareil sort. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Cependant le jour approchait, le jour où il devait solder ses

comptes. Quand le jugement fut prononcé, il ne lui vint que des pensées de ruses en songeant à l'exécution; et quand le bourreau, au front sinistre, lui annonça que tout était prêt, il lui fit un signe de l'œil et demanda à voir sa maîtresse. — *Right tol de rol lol*, etc.

« Prétextant qu'il ne savait comment se servir de la corde qui pendait de la potence, Monsieur! il passa la tête du bourreau dans le nœud coulant et en retira la sienne sauve. Enfin, le diable vint réclamer sa dette; mais Punch lui demanda ce qu'il voulait dire : on le prenait pour un autre; il ne connaissait pas l'engagement dont on lui parlait. — *Right tol de rol lol*, etc.

« — Ah! vous ne le connaissez pas! s'écria le diable. Très bien! Je vais vous le faire connaître.

« Et aussitôt ils s'attaquèrent avec fureur et aussi durement qu'ils le purent. Le diable combattait avec sa fourche, Punch n'avait que son bâton, Monsieur! et cependant il tua le diable, comme il le devait. Hourra! Old Nick est mort, Monsieur! *Right tol de rol lol*, etc. »

Cette ballade est extrêmement importante; elle montre Punch tel qu'il était et tel qu'il restera sans doute. Elle présente ceci de particulier qu'on y retrouve, comme dans la légende de *Don Juan*, les trois femmes qui lui résistèrent : une innocente fille de campagne, une abbesse et une prostituée.

Très populaire dans toute l'Angleterre, Punch y amuse encore les petits et les grands. Sa popularité s'explique : les Anglais trouvent, dans le cruel sang-froid qu'il apporte à tous ses actes, la caractéristique du génie de leur nation. Sa persévérance, son entêtement plutôt, leur semble être la qualité maîtresse qu'ils doivent exiger de lui et d'eux-mêmes.

Punch porte deux bosses plus proéminentes que celle de notre Polichinelle; son nez outrageusement camard, son menton avancé, son bonnet qui rappelle un peu la coiffure du *fou*, lui donnent une physionomie d'un comique achevé; il ne saurait vivre sans son bâton dont il fait sans cesse usage et qui, dans ses mains, est toujours une arme meurtrière.

Je n'ai trouvé nulle part l'indication du moment précis où les marionnettes anglaises ont cessé d'être mues par des fils. Cette transformation était certainement opérée avant 1828, puisque tous les dessins de Georges Cruikshank qui illustrent *Punch and Judy* ne représentent que des marionnettes à mains.

LES MARIONNETTES ALLEMANDES

Charles Magnin a longuement étudié les marionnettes allemandes. Son érudition profonde, mais parfois un peu naïve, lui en a fait retrouver l'origine dans « le culte de certains génies familiers, lutins espiègles et mystérieux dont toute pauvre ménagère et même tout serviteur de bonne maison recherchaient soigneusement l'assistance et redoutaient les mauvais offices ».

Connues sous le nom païen de *Kobolde* (farfadets, marmousets, maumet ou mammet), ces idoles présidaient aux actes familiaux et aux incidents de la vie domestique. Dans un poème cyclique intitulé *Der Renner* (Le Coursier), un poète de l'Ecole de Souabe, Hugo de Trimberg, dit que les jongleurs du XIIIe siècle portaient souvent sur eux ces figures de follets malicieux : « Ils les tiraient de dessous leur manteau et leur faisaient échanger des railleries, pour faire rire toute l'assemblée avec eux. »

Ce ne sont pas là des marionnettes. Elles existaient cependant, car si on se rappelle la miniature du *Hortus deliciarum*, de Herrade de Landsberg, on sait que les pièces représentées par les anciens montreurs de poupées allemandes ont été, dès le XIIe siècle, empruntées surtout à des actions militaires, les deux petits personnages que reproduisent cette miniature étant des guerriers ; on peut également supposer que les principaux acteurs de ces drames en miniature devaient être les héros de l'Edda ou des *Niebelungen.*

Magnin a retrouvé dans un fragment du poème de Malagis, écrit en allemand au XVe siècle, sur une traduction flamande de notre vieux roman de Maugis, un passage bien curieux qu'il me faut citer.

On y voit « la fée Oriande de Rosefleur, séparée depuis quinze ans de son élève chéri Malagis, se présenter, sous un habit de jongleur, au château d'Aigremont où l'on célébrait une noce. Ayant offert à l'assemblée un jeu de marionnettes, qui est agréé, elle demande une table pour servir de théâtre et fait paraître deux élégantes poupées représentant un magicien et une magicienne. Oriande met dans la bouche de celle-ci des stances qui retracent son histoire et la font reconnaître de Malagis ».

C'est vers cette même époque qu'apparaissent en Allemagne les légendes populaires et follement romanesques, comme *les Quatre*

Fils Aymon; Blanche comme neige; Geneviève de Brabant; la Belle Magdelonne; la Dame de Roussillon, à qui un mari barbare fait manger le cœur d'un amant tendrement aimé; *Jeanne d'Arc* enfin qui, de son vivant, avait pris place sur les théâtres de marionnettes allemandes et devait donner plus tard naissance au grand et beau drame de Schiller.

Les représentations de ces légendes, qui pourtant comportaient des situations graves et dramatiques, étaient alors égayées par une sorte de bouffon dont l'intervention était parfaitement admise et n'avait rien de choquant, accoutumé que l'on était à la présence du fou auprès des personnalités les plus illustres, empereurs, rois ou prélats.

Ce bouffon paraissait à la fois dans les parades et sur les théâtres de marionnettes. Quel était son nom ? On l'ignore. On a cependant des raisons de croire que c'était le célèbre *Eulenspiegel* ou peut-être, mieux encore, *maître Hemmerlein*, qui, dit Frisch, un auteur allemand, « avait un affreux visage de masque; il appartenait aux marionnettes de la dernière classe, sous les vêtements desquels le joueur passe la main pour les faire mouvoir. »

Le bouffon des marionnettes allemandes n'est connu qu'à partir des premières années du XVIe siècle. « C'est, dit Magnin, une espèce de *Francatripe*, farceur de haute graisse, nommé à bon escient *Hanswurst*, c'est-à-dire *Jean Boudin* ». Celui-ci est le véritable Polichinelle allemand.

Au XVIe siècle, sans que les légendes populaires dont j'ai indiqué les sujets fussent abandonnées, nos voisins s'enthousiasmaient pour la *Prodigieuse et lamentable histoire du Docteur Faust*, ou Goëthe devait trouver la pensée première de l'admirable poème qui l'a immortalisé. « L'idée de cette pièce de marionnettes, a-t-il écrit, retentissait et bourdonnait en moi sur tous les tons; je portais en tous lieux ce sujet avec bien d'autres et j'en faisais mes délices dans mes heures solitaires, sans toutefois en écrire un mot. »

De ce que dit Magnin, de ce que disent bien d'autres historiens encore, il résulte que les marionnettes ont toujours joué un rôle considérable dans la diffusion de l'art théâtral chez les Allemands. Pendant longtemps il y eut à Hambourg, à Vienne, d'où elles se répandirent dans les principales villes de l'Allemagne, de véritables troupes de marionnettes où chaque personnage était interprété par un acteur spécial. C'étaient ces pièces qu'on appelait *Haupt-*

und-Staatsactionen, du nom qui leur avait été donné, dit Lessing, dans sa *Dramaturgie*, par maître Velthen, directeur d'une troupe ambulante qui fut attachée à la cour de Dresde, de 1685 à 1691. Les *Haupt-und-Staatsactionen* avaient pour sujets l'histoire, la chevalerie, la féerie, la Bible, la mythologie, c'est-à-dire tout ce que peuvent embrasser le sacré et le profane. Les spectacles qu'ils présentaient étaient fort animés, la musique y occupant une place et le bouffon les ponctuant de ses bons mots et de ses lazzis.

Il en est aujourd'hui de même, mais les représentations sont cependant modernisées, tout en conservant le caractère légendaire. Le bouffon, c'est souvent encore *Hanswurst* qui, dit Lessing, possède deux qualités caractéristiques : « balourd et vorace, mais d'une voracité qui lui profite; il est bien différent en cela d'Arlequin, à qui sa gloutonnerie ne profite pas et qui reste toujours léger, svelte et alerte. » Cependant *Hanswurst* ne jouit plus de l'immense popularité qui l'accompagnait jadis; le madré paysan autrichien *Casperle* (Petit Gaspard) lui a succédé dans les faveurs du public.

Hanswurst avait pénétré en Hollande au début du XVIIe siècle; là aussi son étoile a pâli ; il a été supplanté par *Hans Pickelhaering* ou *Jean-Hareng-Salé*, puis par *Jean Klaassen* ou *Jean Nicolas* qui, s'étant inspiré et rapproché de notre Polichinelle et du Punch anglais, est maintenant seul en possession de l'affection des Hollandais.

En Allemagne comme en France, dans la seconde partie du siècle précédent, les marionnettes devenues plus littéraires, plus fines de formes et d'allures, ont eu d'empressés et d'illustres serviteurs. Leurs théâtres, nombreux dans les grandes villes comme Berlin, Vienne et Hambourg, avaient pénétré alors dans les plus riches demeures bourgeoises ou même ducales et princières ; elles n'avaient pas pour cela renoncé aux représentations publiques, suivies partout, non seulement par le peuple, mais encore par la société la plus distinguée.

Quelques écrivains très connus, sollicités par cet art plein de séduction, ne considéraient pas comme au-dessous de leur mérite de produire pour les poupées de bois de petites pièces dont ils réservaient tout d'abord la primeur à leurs amis. Frédéric Schinck, l'un d'eux, n'a point hésité à réunir en un volume, qu'il a publié en 1777 sous le titre : *Marionnette Theater*, une série d'œuvres de cette nature dont l'ensemble n'a pas nui à sa réputation. Goëthe

fut également un fervent admirateur des marionnettes : il dit dans ses mémoires qu'il dut la première de ses joies au don qui lui avait été fait d'un petit théâtre qui n'est sûrement pas resté étranger à la composition de son impérissable *Faust*. A vingt ans, Goëthe écrivait à Francfort pour les marionnettes qu'il aimait, une piécette à laquelle il donna le titre de : *Fêtes de la foire à Plundersweilern;* Hanswurst y avait son rôle. Ces *Fêtes de la foire*, qui se terminaient par des ombres chinoises, ont été représentées plus tard sous la direction de leur auteur, à la cour de Weimar.

Au château des princes Esterhazy, à Eisenstadt, en Hongrie, le prince Nicolas-Joseph, chez qui les artistes et les musiciens surtout étaient assurés de trouver la protection la plus éclairée, avait créé à ses frais une chapelle dont il avait confié la direction à Haydn. Là, les chanteurs et les instrumentistes les plus réputés recevaient une hospitalité somptueuse. Dans ce château d'Eisenstadt, où existait une grande salle admirablement aménagée pour l'exécution des opéras allemands et italiens, le prince Esterhazy avait fait installer un petit théâtre de marionnettes qui passait pour une merveille de mécanisme, et où les décorations picturales et les acteurs étaient de véritables œuvres artistiques.

C'est pour ce théâtre que Haydn a écrit, pendant les années 1773 à 1780, cinq petits opéras, chefs-d'œuvre de finesse et de gaîté, qui portaient les titres suivants : *Philémon et Baucis*, *Didon*, *Geneviève, la Vengeance accomplie* et *la Maison brûlée*.

Dès les premières année du XIXe siècle, les marionnettes étaient, en Allemagne, plus que jamais à la mode. Cette recrudescence de succès était due à la publication du *Faust* de Gœthe, dont tous les théâtres s'emparèrent à l'envi. Des joueurs dont les noms sont restés : Schütz et Dreher, Thiémé, Eberlé, Geisselbrecht, dont un manuscrit : *Le Docteur Faust ou le Grand Nécromancien*, a été publié par le colonel de Below, en 1832, créèrent, sous la poussée du public, de nouvelles salles où *Faust* était représenté sous les formes d'opéras, de ballets, de pantomimes ou même d'ombres chinoises.

Dans toutes ces œuvres, les principaux personnages sont Christophe Wagner, le familier de Faust, Méphistophélès, Marguerite ou plutôt Grefl qui est loin de jouer là le rôle que Gœthe lui a attribué ; elle est simplement la femme du bouffon Casperle, dont les facéties sont le plus souvent brutales et grossières.

Le manuscrit de Geisselbrecht renferme les lignes suivantes

qui montrent le caractère de ces pièces, toujours modifiées d'ailleurs suivant l'état d'esprit de leurs auteurs.

Christophe Wagner s'adresse à Casperle et lui parle de sa famille; il a cru comprendre que son père exerçait le métier de tailleur.

— Coupait-il des pelisses ?

— Non.

— Des chausses ?

— Pas davantage. C'était un homme, vois-tu, qui lorsqu'il allait sur le marché et ne trouvait pas à rafler autre chose, se contentait d'une paire de mouchoirs.

— J'entends, il coupait des bourses; et ta mère ?

— Ma mère, elle s'est envolée au ciel avec dix fagots de bois vert.

— Comment est-ce possible ?

— Voici : les gens ont prétendu qu'elle était sorcière ; alors on a fait une belle pile de bois sur laquelle on l'a attachée; on a mis le feu dessous, et puis, ç'a été un tapage de fifres et de tambours à faire crever de rire.

— C'est inouï ! Et ton frère ?

— Mon frère était un drôle de corps : lorsqu'il conduisait deux chevaux à la foire, il revenait le soir avec quatre.

— De mieux en mieux ! Et ta sœur ?

— Ma sœur est à la ville où elle repasse des manchettes.

Geisselbrecht, qui était un habile mécanicien de Vienne, avait su donner à ses pantins une perfection singulière. Dans une pièce intitulée : *la Princesse à la hure de porc*, ses personnages, dont les yeux étaient mobiles, toussaient et crachaient naturellement. Afin de mettre ces talents en relief, l'auteur avait enrhumé tous ses acteurs. *Casperle* était plus douloureusement atteint que les autres.

De nos jours, les théâtres de marionnettes allemandes se sont faits un peu plus rares ; ils existent toujours cependant et conservent, surtout dans les classes moyennes ou pauvres, de fidèles auditoires.

Casperle, dont le costume rappelle celui de Punch, avec ses bosses moins proéminentes, y a définitivement succédé à Hanswurst. Les lazzis du célèbre bouffon n'ont vraiment de caractère et de saveur que dans la langue qui lui appartient; ils nous paraîtraient enfantins si la mise en scène qui les accompagne n'était

pas là pour les faire valoir et les mettre dans la seule lumière qui leur convient.

Qu'on en juge par la pièce suivante, divisée en plusieurs actes et qui ne porte pas, je le crois du moins, de titre spécial :

I. — GASPARD ET LE TAILLEUR

LE TAILLEUR. — Bonjour, Gaspard.

GASPARD. — Bonjour, voisin.

LE TAILLEUR. — J'ai l'honneur d'être votre serviteur. Que désire mon voisin ?

GASPARD. — Je souhaite une grande maison, un jardin, un équipage, des laquais, des cuisiniers et cinq milliards de thalers.

LE TAILLEUR. — Cela ne serait pas mal ; mais, que puis-je pour vous ?

GASPARD. — Puisque vous voulez me servir, portez mon gourdin, il me gêne quelquefois.

LE TAILLEUR. — Je ne suis pas venu pour cela et je n'ai point appris mon métier pour devenir porteur de gourdin chez vous.

GASPARD. — Que savez-vous donc faire ?

LE TAILLEUR. — Je fais de jolis vêtements d'hommes à la dernière mode.

GASPARD. — Bien ! Faites-moi quelque chose de semblable.

LE TAILLEUR. — Pour cela, il faut que je prenne la mesure.

GASPARD. — Femme ! apporte-moi un masz (*mesure et pot de bière*, en allemand), pour le tailleur.

LE TAILLEUR. — Non, non ! pas une telle mesure, je serais ivre et ne pourrais pas coudre.

GASPARD. — Oh ! ivre, d'un pot de bière ! J'en bois dix et j'ai encore soif.

LE TAILLEUR. — Cela est bien pour vous. Mais je n'ai pas le temps d'écouter vos plaisanteries. Voyons, que dois-je faire ? Pourquoi m'avez-vous fait demander ?

GASPARD. — Vous pouvez me faire un bel habit à la dernière mode, élégant, pas trop serré, pas trop large. Vous voyez ma taille.

LE TAILLEUR. — Pouvez-vous payer ?

GASPARD. — Oh ! oui, même d'avance ! *Il frappe le tailleur qui se sauve.*

II. — GASPARD ET LA VIEILLE FEMME

La Vieille Femme. — Ecoute, Gaspard. Tu as fortement battu mon fils, le tailleur; je vais dénoncer ce fait à la police.

Gaspard. — Vieille, tu mens. J'ai payé d'avance l'habit qu'il doit me faire.

La Vieille Femme. — Il ne m'a rien dit de cela, mais il m'a montré ses meurtrissures.

Gaspard. — Le coquin! Lorsqu'il a empoché mon argent, il sautait joyeux, dans l'escalier où il a dû tomber; de là, les bleus. Je lui ai payé dix thalers neufs, brillants, sortant de la Monnaie; il a dû les boire et il sera tombé; peut-être a-t-il reçu des coups.

La Vieille Femme. — C'est bien, Gaspard. Tu auras bientôt ton habit, je m'en charge.

Gaspard. — Adieu, ma vieille. Salue ton tailleur.

III. — GASPARD ET LE PAYSAN

Gaspard. — Paysan, où vas-tu?

Le Paysan. — A la ville, au marché.

Gaspard. — Que portes-tu dans ton sac?

Le Paysan. — Des cochons de lait que je veux vendre.

Gaspard. — Des cochons de lait. Combien coûte la portion?

Le Paysan. — Ane! Ils ne sont pas encore rôtis; ils vivent. Je les vends à la pièce.

Gaspard. — A la pièce? Et combien en demandes-tu?

Le Paysan. — Je reçois cinq marcs au marché, mais pour alléger mon fardeau, je t'en donnerai un pour six marcs.

Gaspard. — Ainsi, six marcs pour moi, dans la ville cinq marcs, cela fait onze marcs; et combien de cochons dans le sac?

Le Paysan. — Quatre.

Gaspard. — Quatre! Quatre fois onze font... quatre fois onze font...?

Le Paysan. — Quarante-quatre, âne!

Gaspard. — Ainsi, quarante-quatre. Quatre fois onze font quarante-quatre. Sais-tu, paysan, je te donne quarante-cinq marcs.

Le Paysan. — Bien, et je paye encore une mesure.

Gaspard. — Bien. Fais attention que je ne me trompe pas. (*Il frappe le paysan qui se sauve.*)

IV. — GASPARD ET SA FEMME

GASPARD. — J'ai acheté des cochons de lait à bon marché. Fais-en un pour le dîner.

LA FEMME. — Mais d'où as-tu ces jolis cochons, et de plus un lièvre ?

GASPARD. — Ah! un lièvre! Je l'ai pris pour un vieux cochon de lait. Fais-en un civet.

LA FEMME. — Mais nous ne pouvons manger cela tout seuls, et on ne peut les garder sans qu'ils se gâtent.

GASPARD. — Tu as raison. J'inviterai mon ami Jean, il a de l'appétit pour six; s'il dîne avec nous, tout sera mangé.

LA FEMME. — Ah! Jean est un bon garçon, un peu bête, mais cela ne fait rien.

GASPARD. — Donne-nous quelque chose de bon à boire, nous voulons être gais.

V. — GASPARD ET JEAN

GASPARD. — Bonjour, cousin, comment cela va-t-il?

JEAN. — Mal! Depuis deux jours, je n'ai point mangé de soupe, j'ai une faim de loup et je n'ai rien à gagner.

GASPARD. — Pauvre cousin! Tu me fais de la peine; tes affaires vont mal?

JEAN. — Ah! nous voici au printemps et je balaie encore la neige.

GASPARD. — Ne te tourmente pas. Viens avec moi. J'ai acheté des cochons de lait à un sot paysan et je l'ai payé avec de la monnaie que je frappe moi-même. Nous allons boire et manger; ma femme a préparé de bons breuvages.

JEAN. — Ah! un cochon de lait pour trois! et j'ai, seul, un appétit pour trois cochons de lait.

GASPARD. — Sois tranquille, il y a quatre cochons et un beau lièvre en plus que le stupide paysan a mis dans le sac.

JEAN. — Quoi ? Quatre cochons de lait, un lièvre, un bon coup à boire! Que je t'embrasse, cher cousin. (*Gaspard et Jean chantent.*)

Nous menons vie joyeuse,
La forêt est notre quartier nocturne,
La lune est notre soleil.

VI. — GASPARD ET LE CHASSEUR

LE CHASSEUR. — Gaspard, tu as mangé un lièvre volé et tu seras puni.

GASPARD. — Qu'ai-je mangé ? Un lièvre volé ! Tu plaisantes ?

LE CHASSEUR. — Je ne plaisante pas. Le paysan a volé le lièvre, te dis-je ; tu le lui as acheté et tu seras puni.

GASPARD. — Tu es un fou, né fou et tu mourras fou. J'ai acheté des cochons de lait et pas de lièvre et je les ai payés en monnaie sonnante.

LE CHASSEUR. — On verra. J'envoie le gendarme immédiatement.

GASPARD. — Je n'ai pas peur. Adieu.

LE CHASSEUR. — Tu me reverras.

VII. — GASPARD ET LE SERGENT DE VILLE

LE SERGENT. — Je viens à cause du lièvre volé. Tu dois te présenter chez le juge et t'expliquer à cause du civet.

GASPARD. — Quoi ? A cause du civet que je n'ai pas encore digéré ?

LE SERGENT. — Demain, à huit heures, présente-toi chez le juge, tu seras emmené et enfermé.

GASPARD. — Ainsi, demain à huit heures, monsieur le juge sera chez moi, sinon, il sera pris par le gendarme ?

LE SERGENT. — C'est toi qui dois aller chez le juge, ou le gendarme viendra te prendre.

GASPARD. — Moi ? Le gendarme me prendre ! *(Il le frappe et le poursuit.)*

VIII. — GASPARD ET LE GENDARME

LE GENDARME. — Gaspard, tu ne t'es pas présenté hier devant le tribunal ; c'est pourquoi je t'arrête, au nom de la loi.

GASPARD. — Montre-moi comment cela se fait ?

LE GENDARME. — Il faut que tu viennes en prison.

GASPARD. — Ah ! Et que vais-je y faire ?

LE GENDARME. — Tu seras enfermé et mis au pain sec et à l'eau.

GASPARD. — Ah ! Ainsi, hier du lièvre, aujourd'hui du pain et de l'eau ! Il n'en sera rien.

LE GENDARME. — En avant, marche !
GASPARD. — Oh ! oh ! Doucement.
LE GENDARME. — Pas de cérémonies.
GASPARD. — Pas de cérémonies.
GASPARD. — Vas au Diable ! (*Il le frappe et le chasse.*)

LES MARIONNETTES ESPAGNOLES ET PORTUGAISES,

Quelle que soit la célébrité des marionnettes anglaises, italiennes et allemandes, si grande qu'ait été l'influence qu'elles ont exercée autour d'elles, il ne faudrait pas cependant leur attribuer une place unique dans l'histoire des acteurs de bois. Leurs rivales ou peut-être leurs imitatrices sont nombreuses et valent qu'on les admire.

Au milieu du XVIe siècle, en Espagne, Giovanni Torriani habile mathématicien qui s'est rendu célèbre par de grands travaux de mécanique et d'hydraulique, avait été sollicité par les marrionnettes ou plutôt les *titeres*, ainsi qu'on les nomme dans la Péninsule.

Torriani, né à Crémone, s'était attaché à Charles-Quint et l'avait suivi en Espagne, où il partagea sa retraite à Saint-Just, en 1556. C'est là que, dans l'intention de distraire l'impérial reclus, il appliqua ses vastes connaissances non seulement à de graves recherches, mais encore à la construction de figures animées. Il y produisit de petits chevaux, de petits hommes armés dont les uns sonnaient de la trompette, et les autres battaient du tambour ou luttaient à la lance. Ces faits sont attestés par Covarruvias dans son *Tesoro de la lengua castellana.*

Dès cette époque, les marionnettes se répandirent dans toute l'Espagne, où elles parurent sur les places publiques et même dans les églises, d'où elles étaient chassées, mais où on les voit cependant lors des fêtes données à l'occasion des préliminaires du mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV.

Michel Cervantes a vu de près les marionnettes espagnoles. Dans son immortel *Don Quichotte*, publié dans les années 1605 et 1615, elles lui ont inspiré deux chapitres « où l'on rapporte la gracieuse histoire du joueur de marionnettes ».

« ... Don Quichotte et Sancho, obéissant à l'invitation, gagnèrent l'endroit où le théâtre de marionnettes était dressé et

découvert, garni d'une infinité de petits cierges allumés qui le rendaient pompeux et resplendissant. Dès que maître Pierre fut arrivé, il alla se cacher derrière les tréteaux, car c'est lui qui faisait jouer les figures de la mécanique, et dehors vint se placer un petit garçon, valet de maître Pierre, pour servir d'interprète et expliquer les mystères de la représentation. Celui-ci tenait à la main une baguette avec laquelle il désignait les figures qui paraissaient sur la scène...

« ... On entendit tout à coup derrière la scène battre des timbales, sonner des trompettes et jouer de l'artillerie, dont le bruit fut bientôt passé. Alors le petit garçon éleva sa voix grêle et dit : « Cette histoire véritable, qu'on représente ici devant vos grâces, « est tirée mot pour mot des chroniques françaises et des *romances* « espagnoles qui passent de bouche en bouche, et que répètent les « enfants au milieu des rues. Elle traite de la liberté que rendit « le seigneur Don Gaïferos à son épouse Mélisandre, qui était « captive en Espagne, au pouvoir des Mores, dans la ville de « Sansuéna ; ainsi s'appelait alors celle qui s'appelle aujourd'hui « Saragosse. »

Pendant que maître Pierre, remplissant son office de *titerero*, donne le mouvement à ses petits personnages, l'aide, le *trucheman* continue et explique dans tous ses détails l'action à laquelle assiste Don Quichotte. Cette action, qui remplit plusieurs pages de l'œuvre de Cervantes, se développe jusqu'au moment où « l'illustre chevalier », voyant toute une cohue de Maures se précipiter à la poursuite de Don Gaïferos et de Mme Mélisandre qui s'enfuient, se lève et s'écrie d'une voix de tonnerre : « Je ne permettrai jamais « que, de ma vie, en ma présence, on joue un mauvais tour à un « aussi fameux chevalier, à un aussi hardi amoureux que Don « Gaïferos. Arrêtez, canailles, gens de rien, ne le suivez ni le « poursuivez, sinon je vous livre bataille. »

« Tout en parlant, il dégaina son épée, d'un saut s'approcha du théâtre, et, avec une fureur inouïe, se mit à faire pleuvoir des coups d'estoc et de taille sur l'armée mauresque des marionnettes, renversant les uns, pourfendant les autres, emportant la jambe à celui-là et la tête à celui-ci. »

C'est cette scène désopilante que Coypel a reproduite dans *les Principales aventures de l'admirable Don Quichotte*, fort bel ouvrage in-4°, publié à Liège, en 1776.

Du temps de Cervantes, le *titerero* était presque toujours ambu-

lant. Son matériel et son personnel étaient assez considérables pour qu'il fût obligé de posséder charrette et mulet; c'est avec leur aide qu'il se transportait de ville en ville, sur les champs de foire ou les places publiques, montait son théâtre et donnait ses représentations que le *trucheman* annonçait à haute voix. Ces théâtres, où l'influence italienne semble s'être exercée spécialement en ce qui concerne leur installation mécanique, n'étaient point les seuls qui existaient alors en Espagne et en Portugal ; à la fin du siècle dernier et peut-être encore pendant la première moitié de celui-ci, on constatait en effet que les aveugles qui n'avaient pas d'autres moyens de vivre, parcouraient les campagnes accompagnés d'un enfant porteur d'un petit théâtre de marionnettes. Pendant que l'enfant agitait ses poupées, l'aveugle chantait des complaintes ou faisait le récit de l'action représentée. Il s'agissait presque toujours d'une légende sainte ou d'une victoire remportée sur les Maures.

En effet, si les Espagnols nous ont emprunté Polichinelle qu'ils ont anobli et qu'ils appellent pompeusement *don Cristoval Pulichinela*, c'est le seul de nos personnages qui les ait intéressés ; ceux qui le passionnaient et le passionnent encore, ceux qu'ils ont le plus volontiers introduits dans leurs théâtres de marionnettes, sont avant tout les Maures, puis les géants, les enchanteurs ou les chevaliers. Les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament les sollicitent également et il n'est pas rare, particulièrement dans le Portugal, de voir les *titeres* revêtir le costume religieux.

En Espagne, le sifflet-pratique que nous connaissons était en usage du vivant de Cervantes : on l'appelait le *pito ;* le lieu où se plaçait l'opérateur pour faire agir ses poupées avaient reçu le nom de *Castillo*. En France, on l'appelle le *Castellet*, et en Italie, le *Castello*.

LES MARIONNETTES BRUXELLOISES ET ANVERSOISES

Épris des marionnettes autant que moi-même, un homme de lettres belge, M. Sander-Pierron, plus connu sous le pseudonyme de Paul de Glines, a écrit, sur les poupées bruxelloises, une note remplie de faits curieux, bien étudiés et peu connus. Il y rend tout d'abord un touchant hommage de gratitude à deux hommes qui certainement ont fort amusé ses premières années ; ces deux hommes sont Toone et Machieltje. « Ce sont, dit-il, les véritables

pères de notre théâtre de marionnettes bruxellois, ce sont eux qui l'ont dégagé de l'oubli dans lequel il était laissé depuis longtemps et où peut-être il allait s'enfoncer pour toujours. »

C'est récemment que M. Sander-P'erron a publié son important travail auquel j'emprunte quelques-unes des précieuses indications qu'il donne. En 1894, Machieltje vivait encore après avoir exercé son art avec éclat pendant quarante années; mais Toone, son contemporain, avait disparu depuis six ou sept ans. Machieltje jouait dans une petite cave du faubourg de Molenbech; Toone se faisait plus particulièrement applaudir chez les particuliers où il se transportait. Tous deux aimaient leur théâtre avec passion et sont restés jusqu'à leurs derniers moments fidèles à son souvenir.

Dans l'agglomération bruxelloise, il existe aujourd'hui une quinzaine de théâtres de marionnettes qui donnent des représentations à partir du mois de septembre. L'un d'eux est le *Poechenellespel* de Pieter Buelens, situé dans l'impasse du Roulier.

« Pieter Buelens possède, dit M. Sander-Pierron, environ quatre cents fantoches vêtus d'étoffes riches, couverts d'armures, coiffés de feutres et de casques, affublés de perruques et portant rapière ou épée. Il a huit décors complets, d'un dessin naïf et d'une exécution picturale plus naïve encore, cadrant avec le milieu innocent des spectateurs coutumiers. Ces décors se composent chacun d'une toile de fond et de six ou huit coulisses. On compte deux palais, deux bois — hiver et été — deux chambres ou appartements, une prison, un rocher. Parmi les pensionnaires, il y a deux cents officiers, chevaliers et *rois*. Chacun des *rois* a coûté de trente à quarante francs! Leurs costumes sont enrichis de perles noires ou de couleur, plaqués parfois de petites rondelles en métal doré ou argenté. Le corps des marionnettes est de carton creux et les membres sont habilement articulés de façon à permettre les plus beaux gestes. La tête est mobile et passée dans un gros fil de fer adapté au cou, sous le col, tandis que les bras sont mis en mouvement par des fils attachés aux poignets.

« Les plus luxueux *poechenellen* du théâtre sont les quatre fils Aymon, *de vier Aymanskinderen*, drapés dans de longs manteaux de velours écarlate. Ils mesurent un mètre de hauteur, quoique la taille ordinaire des fantoches de Pierre Buelens soit de cinquante centimètres seulement. »

Dans la rue de l'Indépendance, à Molenbeck, existe un autre *Poechenellespel* qui reste ouvert toute l'année, sauf les vendredis :

c'est celui de Laurent Broeders, plus luxueux et plus grand que les théâtres concurrents.

« La scène est large et haute, profonde de sept mètres, ce qui est énorme, et l'établissement machiné, muni de trucs complets, possède vingt décors. Et quelle troupe! Six cents fantoches, qui changent de costume à volonté, alors qu'ailleurs les marionnettes restent immuablement les mêmes. La garde-robe de Laurent Broeders contient près de onze cents habillements d'une rare élégance. J'ai admiré un Louis XIII habillé de noir, coiffé d'un grand feutre noir à plume, les épaules recouvertes d'un manteau de velours de même couleur orné de perles sombres; le roi est chaussé de bottes à la mode du temps. »

On le voit, tout cela est véritablement la perfection. Chez lui, c'est Laurent Broeders, le successeur direct de Machieltje qui, assisté de huit ou dix aides, parle seul pour tous ses personnages; il a, parait-il, un organe qui se prête sans effort à toutes les intonations qui lui sont demandées.

Il convient encore de citer le théâtre de Georges Hembauf, le continuateur de Toone, situé impasse Locrel.

Le répertoire de ces théâtres, comme on peut le penser en considérant le nombre de leurs acteurs, est très varié : on y donne les romans de la Table ronde, de vieilles légendes flamandes; on y interprète même Alexandre Dumas, d'Ennery et Paul Féval, « mais il faut dire, remarque M. Sander-Pierron, que les œuvres originales subissent de rudes accrocs et sont complètement transformées aux théâtres de marionnettes, où il est difficile de les reconnaître. Les personnages y parlent la langue bruxelloise; tel prince s'exprimera comme un de nos naturels des Marolles; telle noble dame aura dans la bouche des expressions dignes d'une marchande de citrons ou de harengs fumés. »

Je m'excuse de piller aussi outrageusement l'auteur que je cite, mais je veux encore reproduire une note de lui, c'est celle qui a trait au portrait qu'il donne du *Poechenelle* de Bruxelles :

« Le *Poechenelle* bruxellois incarne l'esprit, les vertus et aussi les vices du populaire, il est le miroir de tout ce qu'il aime, de tout ce qu'il méprise, de tout ce qu'il préfère. Il nous montre l'esprit, le bon sens, le cœur et l'âme de ceux-là même qui l'écoutent de coutume et qui l'applaudissent chaque soir. Il est, auprès du peuple, l'organe des événements, c'est lui qui bafoue les malfaiteurs et qui fait l'éloge des bienfaiteurs et des héros : il raille de

ses mots naïfs et candides les mauvais et les pervers et trouve des phrases charmantes d'à-propos et de bonhomie pour récompenser les bons et les grands. »

Quelque beau que fût ce portrait, je l'avais trouvé incomplet et je craignais qu'il s'appliquât, non à un personnage type, mais bien à l'ensemble des marionnettes bruxelloises. M. Sander-Pierron m'a vite instruit par une lettre qu'il m'a écrite et dont je donne ici la partie essentielle :

« Ce *Poechenelle* est appelé par le peuple *Woltje*, qui est une corruption du mot flamand *Waaltje*, signifiant *Petit Wallon*. Pourquoi l'a-t-on baptisé ainsi ? Selon moi, c'est peut-être l'admiration instinctive et quelque peu jalouse que les Bruxellois ont pour le langage humouristique des Wallons, beaucoup plus léger que le leur, qui les a conduits à donner ce surnom au personnage le plus curieux et le plus spirituel de leur théâtre populaire. Et il y a, certes, dans cette appellation, aussi beaucoup d'ironie, car au lieu de faire du *Woltje* un *Poechenelle* de formes gracieuses, ils l'ont affublé de tous les défauts. C'est un bonhomme chétif, à long nez, à bras immenses et dont l'ensemble n'a rien de délicat. Mais heureusement, notre marionnette rachète tout cela par des qualités nombreuses : *Woltje* a de l'esprit, il est d'une bonté infinie, il a de l'humour comme pas un, et ne cesse jamais d'être joyeux.

« Le type ne change pas, c'est à peine si, sur quelques scènes, il varie quelque peu du personnage ordinaire et classique. Certains, pour le rendre grotesque, lui allongent démesurément le nez, comme s'ils ne lui pardonnaient pas sa supériorité sur ses collègues de la scène. *Woltje* est le critique de la pièce représentée, quelle qu'elle soit ; il figure dans les œuvres les plus diverses et de n'importe quelle époque sous son costume et son allure immuables. Presque toujours donc, sa présence constitue un anachronisme, mais le peuple s'est accoutumé à le voir donner la réplique aussi bien à des seigneurs moyen-âgeux qu'à des bourgeois modernes ; il suffit au populaire qu'il se moque des malins, qu'il joue des tours aux niais et qu'il enseigne les naïfs à leurs dépens. On peut, selon moi, résumer le type de *Woltje* en quelques mots : il est le collaborateur joyeux de l'œuvre, l'acteur qui fait rire, ou, pour mieux dire, il n'est autre que le *clown*, dans la signification, bien entendu, que lui donnaient les dramaturges de la pléiade shakespearienne et du temps d'Élisabeth. »

Je dois à M. Sander-Pierron de bien vifs remerciements et je

les lui adresse ici. Je suis enchanté, pour ma part, de lui avoir donné l'occasion d'écrire une page excellente et qui sera la meilleure de celles que *Woltje* ait inspirées.

Il me semble qu'il est bon de dire que l'*étoile* ornant la boutonnière de *Woltje* n'a aucune signification particulière; c'est un simple ornement qu'il porte ou ne porte pas au gré de celui qui le met en scène.

Anvers possède aussi son théâtre de marionnettes. Celui-là a une saveur particulière; il est fréquenté par les ouvriers du port. Camille Lemonnier, dans son bel ouvrage sur *la Belgique*, lui consacre quelques lignes d'une couleur étrange et qui montrent bien l'intérêt qu'il présente. Un dessin de Xavier Millery complète la description de l'auteur. Il s'agit d'un *Poesjenelle Kelder* (cave à polichinelles).

« A la clarté tremblotante d'un quinquet suspendu à la voûte, dit Camille Lemonnier, dans un brouillard d'haleines et de fumée de pipe, je distinguai des bancs descendant en gradins jusqu'à la scène et chargés de bateliers en camisole de laine, de mousses au feutre mou, de jeunes rôdeurs de quais, coiffés de la « desfoux » anversoise, de poissonnières et de marchandes de moules, les hommes pileux et rudes, les femmes çà et là fraîches et grasses, tous ensemble oscillant au fond des pénombres, dans une constante secouée de rires. Sur la scène, un drame local déroulait ses péripéties... Derrière la rampe, figurée par un cordon de chandelles de suif, gigotaient au bout de leurs fils de laiton des fantoches en carton peint, affublé qui en Turc, qui en bandit, qui en roi de jeu de cartes, qui en berger, qui en matelot. Le dramaturge, non content de se moquer des unités classiques, s'était affranchi des dernières entraves et passait avec une désinvolture très goûtée par son public électique, des vers à la prose, du XIVe siècle à la bataille de Waterloo, dont Charles-Quint racontait les péripéties à Geneviève de Brabant. »

Ernest MAINDRON.

Le Gérant : F. JUVEN. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

LA REINE VICTORIA INTIME [1]

LE MARIAGE DE LA REINE

Victoria aspirait avant tout aux joies de la vie domestique, depuis qu'elle avait sondé tout le vide de sa haute situation au point de vue du bonheur. Elle se sentait née femme et n'avait qu'un souci : puisqu'elle possédait ce privilège qu'ont les reines vierges de se choisir elles-mêmes un époux, elle choisirait le sien pour elle et à son seul point de vue.

Le choix n'était pas facile, en raison du petit nombre des princes alors en âge d'être mariés. On parlait pour la jeune reine de tous ceux dont l'âge concordait avec le sien. On a parlé du désir qu'elle aurait eu d'épouser le duc de Nemours, un des fils de Louis Philippe. Le jeune prince convenait en effet à tous égards à la situation d'époux de la reine ; il était de ceux qui pouvaient faire battre un cœur de souveraine ; cependant sa qualité de catholique romain le rendait impossible. La nation aurait rêvé pour elle un prince de sang anglais, l'un de ses cousins, le duc de Cumberland ou le duc de Cambridge. En dehors de ceux déjà nommés, il n'y avait plus que des princes allemands et on avait une très petite idée d'eux en Angleterre.

Le vieux roi Léopold de Belgique, père du roi actuel, eut l'idée de s'entremettre pour ce mariage en faveur des jeunes princes de Saxe-Cobourg-Gotha. Dans ses visites à la Cour de Windsor, il sut habilement planter des jalons, en ayant toujours soin de faire devant la jeune reine le portrait le plus flatteur des princes Ernest et Albert, de ce dernier surtout. Rentré en Belgique, il attisait de loin, dans une correspondance très suivie, les feux qu'il avait allumés au cœur de Victoria. Le baron de Stockmar, son confident et son médecin à la fois, avait reçu de lui la mission de préparer le prince Albert à cette union. Fidèle à sa consigne, le vieux baron

(1) Ces lignes sont extraites du très curieux ouvrage de J. H. Aubry *La Reine Victoria intime* (un volume illustré d'un grand nombre de documents et photographies, F. Juven, éditeur).

avait réussi à décider le prince à faire un voyage à la Cour d'Angleterre, en compagnie de son frère Ernest, qui devait régner sur le duché de Saxe-Cobourg. Les jeunes gens étaient donc partis un jour en passant par la Hollande et c'est à une indiscrétion de la princesse d'Orange, qui les avait salués avec un malicieux sourire, à leur départ de Rotterdam, que le prince Albert avait compris le rôle qu'il allait jouer. Ils arrivèrent donc à la Cour de Guillaume IV, qui les considéra comme de tout petits princes sans aucune importance et ne daigna pas s'occuper d'eux. Le prince Albert, ainsi que son frère, acceptèrent l'hospitalité de la duchesse de Kent à Kensington Palace; c'est alors qu'il fit une forte impression sur la jeune princesse Victoria, avec qui il resta en relations épistolaires suivies, pendant ses dernières années d'études à l'Université allemande de Bonn et pendant tous ses voyages à travers la Suisse et l'Italie, d'où il lui envoya tantôt un manuscrit de Voltaire, tantôt un bouquet de roses des Alpes. Lorsqu'elle fut devenue reine, il lui écrivit : « Vous voici reine du plus puissant Etat de l'Europe; dans vos mains est placé le bonheur de millions d'êtres. Que le ciel vous assiste et vous fortifie dans votre tâche si élevée, mais si difficile! Je souhaite que votre règne soit long et glorieux, et que vos efforts vous attachent les cœurs de vos sujets. » On voit qu'à cette époque les affaires du prince Albert n'étaient pas très avancées encore dans le cœur de sa future femme; mais c'est ici qu'il faut surtout placer l'intervention du roi Léopold, qui pesa d'un si grand poids dans le choix de sa nièce.

En octobre 1839, les deux frères retournèrent en Angleterre et furent reçus par la reine Victoria. Ils étaient porteurs d'une lettre du roi Léopold de Belgique à sa nièce dans laquelle il lui recommandait de les recevoir avec bonté. Ils arrivèrent au château de Windsor à sept heures et demie du soir. Victoria les attendait en haut du grand escalier. Elle leur fit un accueil des plus chaleureux. Comme leurs bagages n'étaient pas encore arrivés, ils durent s'abstenir de paraître au dîner; mais ils vinrent au salon dans la soirée et le prince Albert dut y faire son effet, car, le soir même, Victoria répondait à la lettre de Léopold et y déclarait que son cousin Albert « est des plus séduisants ».

Le charme dut même opérer rapidement pendant les quatre jours qui suivirent et que la reine passa dans l'intimité des deux jeunes gens, car, le 15 octobre, elle faisait part à lord Melbourne

de la résolution qu'elle avait prise de se marier. Le bon Mentor lui répondit : « Je vous approuve ; une femme ne peut vivre seule dans n'importe quelle position ». Il restait à faire savoir au principal intéressé qu'il était l'élu, et la déclaration n'était pas des plus commodes. Elle se fit cependant très naturellement, si nous en jugeons par le souvenir que Victoria elle-même en a consigné dans ses mémoires.

« A midi et demi, écrivit-elle, j'envoyai chercher Albert. Il vint dans mon cabinet où je me trouvais seule et après quelques minutes d'hésitation, je lui dis qu'il devait bien se douter des raisons pour lesquelles je l'avais fait venir et qu'il me rendrait très heureuse en voulant bien consentir à un de mes désirs, lequel était qu'il m'épousât. Il n'y eut aucune hésitation de sa part et il reçut ma proposition avec les plus grandes démonstrations de bonté et d'affection... Je lui dis que j'étais tout à fait indigne de lui... Il me répondit qu'il serait trop heureux de passer sa vie à mes côtés. — Je le priai alors d'aller chercher son frère Ernest, ce qu'il fit. Nous lui annonçâmes notre accord : il nous félicita l'un et l'autre de notre choix et en parut très heureux. »

Le lendemain de la déclaration, le prince Albert, encore sous l'émotion de la nouvelle qui engageait sa vie, écrivait au baron Stockmar : « Je suis trop bouleversé pour vous en dire plus long ; mais mon cœur nage en pleine félicité. »

Pendant ce temps Victoria faisait part de sa décision au roi Léopold, en ces termes : « Je l'aime déjà plus que je ne saurais dire ; je me sens prête à faire tout ce qui est en mon pouvoir pour lui rendre le sacrifice (car j'estime que c'est un très grand sacrifice qu'il me fait) aussi facile que possible ». Elle demandait qu'on lui gardât le secret de son inclination, jusqu'à ce qu'elle eût le temps d'en faire part à son Conseil privé.

Elle attendit pour cela que les princes eussent quitté le Royaume-Uni.

Cependant le prince Albert réfléchissait aux difficultés de sa nouvelle situation et à l'homme qu'il devrait être pour aplanir toutes les difficultés.

Il écrivait au baron Stockmar, dont il avait fait son confident pour le reste de ses jours :

« Je dois à la fois me concilier le respect et l'amour de la reine en même temps que ceux de la nation. Le ciel ne sera pas toujours bleu et sans nuages. »

Le mois suivant, le Conseil privé s'assemblait. La reine, pour se donner du courage, avait mis à son bras un bracelet orné d'une miniature représentant son fiancé. Elle lui fit part de ses fiançailles, qu'elle annonça peu de jours après au Parlement à l'ouverture de la session.

De tous côtés, le choix de la reine fut ratifié avec respect, sinon avec enthousiasme. On s'occupa de la situation du futur prince consort. On lui composa sa maison. Il eût désiré qu'on ne l'entourât que de personnages remarquables à tous égards et, puisqu'il ne voulait jouer en politique qu'un rôle très effacé, que la politique n'eût pas d'influence sur leur choix. Elle en eut cependant et son secrétaire particulier fut pris parmi les anciens secrétaires particuliers de lord Melbourne. Le prince en fut froissé.

Lorsque la Chambre des lords discuta son adresse en réponse au message de la reine relatif à son mariage, quelques seigneurs firent part de leurs craintes sur les dangers que courait la religion protestante avec le prince Albert. Pour calmer les esprits, le duc de Wellington proposa qu'on féliciterait la reine sur le choix d'un prince appartenant à la foi luthérienne. Ce fut alors qu'en manière d'avertissement lord Brongham dit que la reine serait garante des sentiments religieux de son mari et qu'elle devait savoir qu'un changement de religion était la déchéance du trône de ses ancêtres.

La question qui fut ensuite soulevée fut la suivante : allait-on faire du futur prince consort un pair d'Angleterre, comme on l'avait fait pour le prince Georges de Danemark ? Le prince ne tenait pas à un tel privilège. Le duc de Wellington, connaissant ses sentiments, s'opposa à ce qu'il fut pair d'Angleterre. Puis on discuta la liste civile. On proposa de lui accorder £ 50.000, soit 1.250.000 francs sur la liste civile de la reine ; mais la plupart se refusèrent à laisser la reine entretenir son mari. On finit par tomber d'accord sur le chiffre de £ 30.000 ; soit 750.000 francs, pour mettre fin à une discussion qui ne pouvait être que très pénible à la reine. On mit à vif bien des plaies de famille dans cette discussion ; on y dit notamment que la reine avait dû payer £ 50.000 soit 1.250.000 francs de dettes de son père. Le futur prince consort s'en montra très mortifié. Il eût désiré une forte liste civile, qu'il eût dépensée en se posant comme protecteur des arts ; il se dit qu'avec l'allocation du Parlement il ne lui serait pas possible de faire beaucoup dans ce sens ; mais il n'insista pas. La reine, de

son côté, fit la morte, bien qu'au fond les débats publics l'eussent profondément blessée.

Ces dispositions prises, les choses ne traînèrent pas.

En janvier, lord Torrington et le colonel Grey furent désignés pour aller porter au prince Albert les insignes de l'ordre de la Jarretière et l'amener en Angleterre. La cérémonie d'investiture donna lieu à une cérémonie splendide dans la salle du Trône du château de Gotha.

Le lendemain, il fallut partir pour la terre étrangère. La séparation d'avec sa mère fut déchirante et les marques d'affection du peuple du duché furent sincères et touchantes. Le prince n'emmena avec lui que son chien Eos et son valet suisse Carl. Son père et son frère l'accompagnèrent jusqu'à Calais, où toute une flotte anglaise l'attendait. Il prit place à bord de l'*Ariel*. La traversée lui fut dure. Lorsque l'ancre fut mouillée à Douvres, le fiancé était si malade qu'il dut prendre énormément sur lui pour répondre aux cris de bienvenue d'une population enthousiaste. Enfin, le 8 février, il arrivait à Buckingham Palace dans l'après-midi. La reine et sa mère l'attendaient à la porte du hall d'entrée. C'était un samedi. On lui faisait aussitôt prêter le serment de respecter et protéger la religion luthérienne. Le lundi, 10 février, deux processions splendides se dirigeaient à la vieille chapelle royale du palais de Saint-James, entre deux haies d'une foule curieuse accourue malgré les menaces d'un ciel couvert et bas. La première était celle du prince ; la seconde celle de la reine, qui ne portait ce jour-là que la couronne des vierges, couronne de myrtes et de roses, où se mêlait un peu de fleur d'oranger. Le choix de ces fleurs lui avait été inspiré par la vieille coutume allemande, et elle l'avait suivie par déférence pour son fiancé. Ce choix a depuis prévalu en Angleterre, où, comme en France, on ne connaissait, avant cette cérémonie, que la couronne de fleurs d'oranger. Les duchesses de Kent et de Sutherland étaient aux côtés de Victoria, la première assez triste. Le prince avait revêtu le costume de maréchal de camp, avec la culotte de soie blanche, les bas blancs, les petits souliers à boucles d'or enrichies de diamants. Il avait l'épée au côté et, en sautoir, le grand cordon de l'ordre de la Jarretière orné de diamants et de rubis offert par la reine.

Jamais le vieux palais de Saint-James n'avait été si brillamment décoré et la foule de seigneurs et d'officiers qui l'encombraient, le rehaussaient encore de l'éclat de leurs uniformes.

L'autel de la chapelle était garni de toute sa vaisselle d'or, et quatre trônes étaient dressés : un pour la reine, un autre pour le prince Albert, les deux autres pour la reine douairière Adélaïde et la duchesse de Kent. L'archevêque de Cantorbéry, assisté de l'évêque de Londres, officiait. Le visage de la reine, malgré ses yeux gonflés de larmes, trahissait une joie intense. Le duc de Sussex, oncle de la reine, faisait fonction de père et était ce jour-là de la meilleure humeur, ce qui fit dire au *John Bull*, journal tory satirique, qui était le *Punch* de l'époque, que, s'il était de si belle humeur, c'est qu'en donnant une femme au prince Albert, ce qu'il donnait ne lui avait rien coûté. Le duc de Sussex était réputé pour sa grande avarice. Le parti conservateur tory s'abstint de paraître ce jour-là : on boudait la reine pour ce qu'on croyait être ses préférences libérales ; aussi le duc de Wellington et lord Liverpool étaient-ils les deux seuls membres du parti dans l'assistance.

L'archevêque de Cantorbéry était assez embarrassé pour marier la reine. Il s'agissait de concilier dans les questions qu'il devait lui poser, la soumission de l'épouse et l'indépendance de la reine. Victoria trancha tout d'un mot. Comme il lui demandait quelles questions il devait lui poser, elle répondit : « Je veux être mariée en femme et non en reine, et je veux répondre à toutes les questions qui sont posées à la moindre de mes sujettes. Je n'abdique aucune des prérogatives de la couronne ; mais je veux jurer fidélité et obéissance à l'époux de mon choix pour les affaires autres que celles de l'État. »

Il fut fait comme elle l'avait désiré.

Après la cérémonie, l'assistance se rendit tout entière en une seule procession à Buckingham Palace. Le prince Albert était cette fois à côté de la reine dans la voiture de gala traînée par huit chevaux isabelle. Le soleil était éblouissant, le temps magnifique comme au jour du couronnement, ce qui fit dire que les charmes de la jeune reine avaient une influence sur la température. De même qu'on ne désignait plus le pur langage anglais que comme l' « anglais de la reine », on traduisit désormais le beau temps par « le temps de la reine ». Le peuple fit au couple royal une ovation délirante, et le père et le frère du fiancé furent acclamés avec sympathie.

Après le lunch, les jeunes époux partirent passer deux jours à Windsor, courte lune de miel, au bout de laquelle ils revinrent à Londres assister aux réjouissances organisées en leur honneur.

Jamais la reine n'avait paru plus radieuse de gloire, de beauté et de bonheur.

Le mariage de Victoria fut le point de départ de trois coutumes qui se sont perpétuées en Angleterre : on cessa de se marier le soir ou la nuit, on se maria désormais dans la matinée ; on ajouta des myrtes et des roses aux fleurs d'oranger dans les couronnes des fiancées ; après le mariage, on prit l'habitude de laisser les mariés à eux-mêmes pendant quelques jours et cette coutume fut à ce point goûtée des jeunes époux que la durée de la lune de miel ne fit que s'allonger depuis.

Le dernier mariage royal avant celui de Victoria avait été celui de George III, qui avait épousé la reine Charlotte à minuit et avait présidé au lever le lendemain à dix heures. L'étiquette ne connaît plus aujourd'hui de telles férocités.

LES HOMES DE LA REINE.

Buckingham et Windsor étaient les palais dorés où la reine était prisonnière de la Constitution ; Osborne et Balmoral étaient les homes, c'est-à-dire les lieux où elle vivait, où elle aimait, où elle était elle-même, où elle venait chercher la force de jouer l'autre personnage qu'elle représentait. Osborne et Balmoral sont dans des sites recherchés pour la santé de l'époux, découverts par lui ; les plans des deux châteaux sont sortis de son cerveau ; il s'est ingénié à en faire des nids, où l'on respire à pleins poumons, dans l'intimité des personnes chères, sans contrainte, mais avec le décorum qui convient à la dignité royale.

Depuis leur mariage, la reine et le prince consort s'étaient dit bien souvent qu'il faudrait un home, où voir grandir leurs enfants au bon air et s'occuper de leur éducation. La santé du prince Albert était jugée assez délicate et les médecins estimaient qu'elle profiterait d'un séjour prolongé à la mer. Les prédécesseurs de Victoria avaient bien eu des résidences au bord de la mer ; mais aussitôt leur présence avait fait des plages de leur choix des lieux à la mode dont la grande vie, toujours à l'affût de distractions, venait aussitôt chasser le calme. Comme le couple royal accompagnait le roi Louis-Philippe jusqu'à Portsmouth, sir Robert Peel attira l'attention du prince sur Osborne. A priori, l'idée d'un home en ce lieu lui sourit. Il se dit qu'en choisissant une île, eût-elle 30 kilomètres sur 20, il aurait plus de chances de voir respecter son amour de la tranquillité. Le prince Albert alla

donc faire un tour à l'île de Wight en 1845, dans le Solent, en vue de Portsmouth, le grand port militaire de l'Angleterre. Il y vit le manoir d'Eustache Mann, célèbre par les luttes de Charles Ier contre son Parlement. Avec son architecte Thomas Cubitt, il eut vite fait de juger qu'il ne pourrait en tirer aucun parti et qu'il faudrait édifier une résidence nouvelle sur ses ruines. Toutefois le magifique parc, les allées grandioses formées d'arbres séculaires et descendant en pente douce vers la mer, l'immense panorama dont la vue pourrait jouir par-dessus ces arbres, le climat tempéré, tout séduisit le prince, qui fit l'acquisition du domaine, comprenant environ 5.000 acres de terrain (un acre de terrain vaut 40 ares 467 ou 4.046 mètres carrés) permettant de faire une promenade à 10 milles à cheval ou en voiture sans sortir de sa propriété. Il fit raser le vieux manoir et édifier à sa place un château moderne de style italien, composé de deux étages et d'un rez-de chaussée, flanqué de deux tours carrées et recouvert de terrasses formant toit à l'italienne et du haut desquelles la vue embrasse une étendue immense.

Le prince dessina l'aménagement intérieur du château, les jardins, les allées, en un mot il en fit une résidence aussi moderne que possible avec tout le confortable imaginable. A Osborne House, car on a trouvé le nom de château trop pompeux pour désigner un home de cette simplicité, rien n'y a été oublié pour le confort de la vie.

A l'intérieur, il se compose d'une suite de salons, d'une salle de billard, d'un cabinet du prince, d'une bibliothèque, d'un cabinet de la reine, d'une salle du Conseil pour le cas où la reine aurait à réunir ses ministres ou son Conseil privé, de vastes salons bien éclairés et bien aérés, d'une nursery spacieuse. Le jeune ménage était en bonne voie de famille et le père avait le droit de se préoccuper de faire de la place à sa progéniture; de prévoir le jour où ses enfants seraient grands, de leur réserver leurs appartements à eux et à leur famille dans la résidence qui devait dans sa pensée être et rester le home familial. Enfin il fallait songer au service d'honneur de la reine, quelque restreint qu'il fût et au nombreux personnel domestique.

Rien n'échappa au prévoyant architecte, qui s'occupa de faire des serres à fleurs, à fruits, des caves aérées, des écuries et remises et une ferme modèle, le tout décoré avec beaucoup de goût et une relative simplicité. L'ameublement choisi par lui est

confortable, mais dépourvu d'un luxe tapageur. Les œuvres d'art, peintures, sculptures, eaux fortes, gravures, pullulent à Osborne, Les dimensions des pièces sont suffisantes, mais conviennent à l'intimité.

Les fenêtres des appartements de la reine ont vue sur la prairie et le parc ; une jolie sculpture, un bassin, un jet d'eau, un bouquet d'arbres avec, dans le fond, des allées en clair-obscur ravissent le regard, en quelque sens qu'il se porte.

Plus tard, en 1855, le prince Albert fit cadeau à ses enfants d'un petit cottage suisse qu'il édifia à plus d'un mille du château. Les enfants en firent un véritable petit musée. Tous leurs jouets et bon nombre de ceux de leur mère lorsqu'elle était enfant, y ont été conservés avec soin. Il est curieux de voir où les goûts de chacun le portait. Les petites princesses avaient au rez-de-chaussée du cottage toute une batterie de cuisine, avec laquelle elles s'initiaient à l'art des petits plats. Bien des fois, la table royale fut servie de mets préparés par elles, et leurs parents s'en sont le plus souvent régalés. Autour du cottage sont encore dessinés neuf jardins. Le prince a voulu que chacun de ses enfants sût manier la bêche et le rateau et pratiquer l'horticulture. Le dimanche, la reine et son époux allaient voir les progrès des jardins et ceux qui avaient obtenu des résultats satisfaisants recevaient les félicitations de leurs parents.

Depuis la mort du prince Albert, Osborne House s'est augmentée d'une « Chambre Indienne », désignée sous le nom de Durban House, véritable salon indien où la reine d'Angleterre, devenue impératrice des Indes, reçoit solennellement les princes de l'Orient qui viennent lui rendre hommage, et d'un hôpital pour les serviteurs de la Cour, lequel est contigu aux luxueuses écuries.

La reine allait toujours passer l'hiver à Osborne, à cause du climat tempéré de la côte méridionale de l'Angleterre en général et de l'île en particulier, où les arbres sont en fleur en plein hiver. Elle y restait pour les fêtes de Noël que tous ses enfants et petits-enfants avaient coutume de venir célébrer avec elle. On y mangeait le plum-pudding traditionnel et on y rôtissait l'aloyau de bœuf, dont une partie était expédiée aux gens de Windsor et une autre à ceux de Balmoral. Un immense arbre de Noël était toujours dressé à cette occasion dans l'ancienne nursery des princes et princesses royales et chaque petit-enfant ou arrière-petit-enfant y trouvait attaché un souvenir de la reine. Ceux qui ne pouvaient

être présents à cette fête de famille avaient l'habitude d'écrire. A cette occasion, Victoria recevait des Cours étrangères des pâtés de venaison avec des dédicaces de toute sorte. Aussi pendant toutes les fêtes de Noël était-ce un va-et-vient continuel de Gosport à East Cowes et les équipages des deux yachts qui faisaient le service de la reine à travers le Solent, entre la côte et l'île, avaient-ils de quoi s'occuper.

La reine ne quittait Osborne que pour l'époque des fêtes de Pâques, où elle avait l'habitude de venir demander au soleil du midi de la France, ou d'Italie, un peu de la chaleur de ses rayons. Les médecins lui conseillaient de quitter le climat de l'Angleterre, particulièrement humide à cette époque de l'année.

Osborne House s'est partagé avec Balmoral la plus grande partie de la vie de la reine Victoria. C'est là que la souveraine a pu s'occuper avec le prince Albert de l'éducation de leurs nombreux enfants. C'est là, dans le cercle des intimes, que s'est surtout révélée la simplicité de ses goûts et la modestie de ses vraies aspirations. Grâce à l'isolement de l'île de Wight, la reine a réussi à dérober aux exigences de sa situation élevée, des années entières qu'elle a pu consacrer aux joies intimes de la vie familiale et, en cela surtout, elle a fait œuvre de reine et donné à son peuple un salutaire exemple. Elle a remis en honneur le foyer anglais, le home paternel et a resserré du même coup les liens de la famille ; elle a été un exemple de vertus domestiques pour toutes les femmes. Par la simplicité de sa mise, elle a enrayé à temps un goût immodéré de la toilette, qui s'était emparé de son sexe, et c'est à elle que l'Angleterre doit surtout la rigide sobriété du costume de ville féminin.

Autrefois, la reine se rendait, pour accomplir ses devoirs religieux, à la petite église de Whippingham ; dans la suite elle assistait aux offices dans la chapelle privée du château.

On ne la voyait en voiture de demi-gala que la semaine des régates.

Sa garde d'honneur se composait à Osborne d'un détachement du régiment caserné à Parkhurst, lequel restait à East Cowes; de plus, un cuirassé restait à l'ancre dans le Solent pendant tout son séjour.

* * *

Balmoral, l'autre home de la reine Victoria et son home favori, est situé dans la vallée de la Dee, dans les highlands du comté d'Albeerden, dont lord Byron nous décrit, dans ses heures de

paresse, *Hours of Idleness*, la scénique grandeur. Ces montagnes, contreforts de la chaîne des Grampians, comprennent trois des plus hauts sommets de la Grande-Bretagne : Ben Muich Dhui, Braeriach et Cairntoul. La Dee est une rivière dont la source remonte à ces hautes cimes et dont les eaux de cristal sont formées de la fonte des neiges perpétuelles qui les couronnent. D'abord étroite, la vallée de la Dee va s'élargissant jusqu'à Aberdeen, lieu où elle se jette dans la mer du Nord. Le château de Balmoral est situé sur la rivière à la borne militaire n° 50 venant d'Aberdeen et est à mi-chemin entre Aberdeen et Braemer, renommé par son sanatorium. Autrefois on y venait par la mer jusqu'à Aberdeen et de là par relais. Aujourd'hui on y vient par le chemin de fer jusqu'à Ballater, station située à 8 milles du château.

La santé du prince Albert paraissant toujours délicate, son médecin, le Dr sir James Black, lui avait conseillé d'aller passer quelques semaines en Écosse. L'air fortifiant des montagnes lui ferait du bien, disait-il. Le prince Albert, qui se souvenait des joies que lui avaient procurées ses visites en Écosse en 1842 et 1844 en compagnie de la reine, et des bonnes journées qu'il avait passées dans ses épaisses forêts à chasser le sanglier et le daim, et les enchantements de la reine à la vue de ces paysages sauvages consulta le duc d'Aberdeen, qui lui donna le conseil de louer Balmoral. Le prince le loua donc en août 1848 et il fut décidé que la famille royale irait y passer l'automne.

La reine a consigné dans ses Mémoires les moindres péripéties de sa vie dans les montagnes d'Écosse. Voici quelle a été sa première impression de Balmoral :

« Nous arrivons à Balmoral à trois heures moins le quart. C'est un très joli petit château, orné d'une tour pittoresque et bâti dans le vieux style écossais. Devant le château s'étend un jardin au bout duquel commence la pente d'une haute colline boisée; derrière le château, le sol tout boisé descend en pente douce vers la Dee; de toutes parts, des collines bornent l'horizon.

« Le château se compose d'un petit hall avec une salle de billard; à côté de celle-ci, la salle à manger. Au premier, auquel on monte par un large escalier, on entre à droite dans un salon qui se trouve au-dessus de la salle à manger, belle pièce contiguë à notre chambre à coucher, dans laquelle s'ouvre un cabinet de toilette qu'Albert s'est réservé. De l'autre côté de l'escalier, en descendant trois marches, on entre dans les trois chambres des enfants et de

Miss Hildyard. Les dames vivent en bas et les gentlemen en haut.

« Nous lunchons en arrivant, et à quatre heures et demie nous sortons pour la promenade. Par un gentil petit sentier tortueux, nous gravissons à pied la colline sur laquelle ont vue nos fenêtres. Nous y trouvons un cairn. Du haut de cette colline, la vue par-dessus la maison est charmante. A l'ouest, notre vue s'étend sur les collines qui entourent Loch-na-Gar, et à droite, dans la direction de Ballater, elle embrasse la vallée au milieu de laquelle serpente la Dee avec ses jolies collines boisées, qui nous rappellent si bien la forêt de Thuringe. Quel calme, quelle solitude, comme cette vue fait du bien, et comme l'air pur des montagnes vous rafraîchit! Tout semble respirer la liberté et la paix et vous fait oublier le monde et ses tristes tracas.

« Le site est sauvage, sans être désolé; tout y paraît plus prospère et mieux cultivé qu'à Laggan. Le sol est délicieusement sec. Nous descendons ensuite le long de la rivière, qui est tout près derrière la maison : la vue des collines dans la direction d'Invercauld est extrêmement belle.

« Quand je suis de retour à six heures et demie, Albert sort pour essayer sa chance sur quelques sangliers qui se tiennent tout près dans les bois; mais il n'est pas heureux. Le soir, ces sangliers s'approchent très près de la maison. »

En 1852, après trois saisons passées à Balmoral, le prince Albert se rendit, pour la somme de 31.500 livres sterling, propriétaire du domaine, que la reine arrondissait encore, en 1878, en faisant l'acquisition de la forêt de Ballochbuie, bois de pins situé dans le voisinage de Balmoral. La propriété actuelle contient 40.000 acres et elle s'étend sur une demi-douzaine de milles le long de la rivière. Elle comprend une portion de Loch-na-Gar.

Le nouveau château, œuvre de l'architecte William Smith, d'Aberdeen, aidé du prince Albert, date de 1853-1855. Chaque année, une portion du château s'ajoutait aux précédentes, de sorte que la famille royale a pu jouir de son home écossais sans interruption. Sa tour massive a 100 pieds, soit plus de 30 mètres de haut. On l'aperçoit de très loin à la ronde. Le château est construit en granit gris très dur, ce qui n'est guère favorable à l'ornementation. Sa façade ouest est ornée de bas-reliefs de marbre représentant saint André, patron de l'Écosse; saint Georges et le Dragon; saint Hubert et le Daim. Les armes royales sont sculptées au-dessus de la porte d'entrée principale.

La simplicité de l'aménagement intérieur du château répond à la sévérité de son aspect extérieur. Des têtes de sanglier et de daim, rappelant chacune une journée mémorable passée à la chasse en compagnie d'un personnage couronné, décorent le vestibule d'entrée, dont le principal ornement est une statue en bronze grandeur naturelle, de Malcolm Canmore. Des bustes en marbre de la reine, du duc d'Albany, du grand-duc de Hesse, de l'empereur Frédéric d'Allemagne, ses fils et gendres défunts. Dans le long corridor qui dessert toutes les pièces du château, à côté de fort belles sculptures et statues de marbre, on peut voir la statue grandeur nature du prince consort, reproduction de celle qui est élevée dans le jardin. Les diverses pièces ne méritent aucune mention spéciale, à part la salle de bal, dont les dimensions et la décoration révèlent un intérieur royal. Elle est décorée de trophées écossais et est éclairée par de fort beaux candélabres. Les appartements privés de la reine sont au premier étage au-dessus du salon; ils ont vue sur les jardins à l'ouest du château.

Comme à Osborne, la reine a cherché à s'isoler du monde. La station de Ballater ne dessert guère que son château, et elle s'est arrangée pour qu'aucune station, même celle-là, ne fût à proximité. Elle a enclavé dans sa propriété un certain nombre de routes qui sont devenues chemins privés, de sorte que personne ne peut venir troubler sa solitude.

C'est ici surtout que la reine Victoria a vécu selon ses goûts, qu'elle a été l'épouse du prince Albert et la mère de ses enfants. Du matin au soir, en dehors des quelques heures données aux affaires publiques, car les papiers d'État lui parviennent là chaque jour, elle a pu se livrer à ses occupations favorites. Lorsqu'elle n'est pas en promenade, ou en visite chez les paysans où elle se rend seule, sans escorte, en bonne bourgeoise, on la voit, le crayon ou le pinceau à la main, en train de prendre un croquis ou de laver une aquarelle. Elle adore les cornemuses et elle a ses artistes écossais qui la régalent de leurs airs mélancoliques le matin à son lever, pendant ses repas et aussi le soir. Elle aime les danses des ghillies, montagnards écossais, auxquelles elle prend souvent part, à la lueur des torches de résine. Lorsque les membres de la famille royale sont au château et que l'on fête soit l'anniversaire de la reine, soit tout autre événement heureux, elle donne l'ordre de danser.

Elle a le plus grand goût pour la vie rustique de ces régions, la franchise et le loyalisme de ses Ecossais. On la voit dans ses jeu-

nes années courre le daim à cheval et gravir les collines les plus escarpées ; on la rencontre sur toutes les routes, en voiture, à cheval ou à pied, quelquefois seule ; on la voit entrer dans les plus humbles chaumières porter les vêtements de laine tricotés de ses mains ou quelques secours en argent ; visiter les malades, les maisons que la mort a frappées ; prendre part aux baptêmes, accepter le verre de whisky national et trinquer avec les derniers de ses paysans ; visiter les châteaux voisins, y accepter l'hospitalité la plus simple et la plus cordiale ; encourager l'élevage du bétail ; assister aux offices dans l'humble église du village de Crathie ; recevoir la communion avec les paysans ; fonder des écoles sur ses domaines, réparer les chaumières des pauvres ; assister à l'érection de cairns commémoratifs, prendre part aux danses aux flambeaux qui en célèbrent l'achèvement.

L'amour de la reine pour Balmoral ne fait que se fortifier d'année en année. Le 28 septembre 1853, elle assiste avec tous les siens à la pose de la première pierre du nouveau château ; le 7 septembre 1855, elle en prend possession et écrit :

« A sept heures un quart nous arrivons à notre cher Balmoral. Cela me paraît étrange de passer en voiture sur l'emplacement d'une partie de l'ancien manoir. La nouvelle résidence paraît magnifique. La tour et les chambres ne sont qu'à demi terminées. Les communs ne sont pas encore bâtis. Les gentlemen, à l'exception du ministre de service, s'installent dans l'ancienne maison, ainsi que les domestiques. On jette un vieux soulier derrière nous, au moment où nous pénétrons dans le nouveau bâtiment ; c'est la coutume qui doit porter bonheur. La maison est charmante, les pièces délicieuses, l'ameublement et les papiers de tenture sont la perfection même. »

Deux jours après, des dépêches apportent une bonne nouvelle au château à peine inauguré. Elles viennent de lord Clarendon et de lord Granville : la première annonce que le maréchal Pellissier rapporte la destruction de la flotte russe ; la seconde, que Sébastopol est tombé aux mains des alliés. La joie éclate au château. Le prince Albert donne l'ordre d'allumer un grand feu de joie. On boit le whisky.

Le 29 septembre, le prince Frédéric de Prusse, en visite au château, demande la main de Wickie, la fille aînée de la reine, qui doit donner le jour à Guillaume II. Le prince sait que la bruyère blanche est l'emblème du bonheur. Il en cueille un brin

et le présente à la princesse en lui faisant part de ses espérances.

Le 30 août 1856, en revenant au château, la reine le trouve achevé. Elle est émerveillée de l'ensemble. Le 13 octobre de la même année, elle écrit dans son journal :

« Chaque année, mon cœur s'attache davantage à ce cher paradis, et d'autant plus que tout ici est l'œuvre de mon Albert bien-aimé, comme à Osborne. »

Toute une vie de bonheur s'écoule dans ces parages. Le 21 août 1862, la reine, devenue veuve, revient à Balmoral, pour la première fois sans celui qu'elle adorait. Son premier soin est d'élever un cairn à sa mémoire. Elle écrit ce jour-là :

« A onze heures, nous partons tous pour Craig Lowrigan. La vue est très belle et le jour très brillant. La bruyère est violette ; mais, hélas ! je ne ressens plus de plaisir ni de joie ! Tout est mort pour moi ! Voici au sommet de la colline les fondations du cairn qui aura 42 pieds à sa base et d'où l'image de mon précieux Albert dominera toute la vallée. Six de mes orphelins et moi plaçons chacun notre pierre qui porte nos initiales gravées ; nous posons aussi celle des trois plus jeunes absents. Je me sens tout ébranlée et nerveuse. Le monument aura 35 pieds de hauteur et on lira l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE BIEN-AIMÉE
D'ALBERT, LE GRAND ET BON PRINCE CONSORT,
ÉLEVÉ PAR SA VEUVE AU CŒUR BRISÉ
VICTORIA R.
LE 21 AOUT 1862

Etant parfait, il a pu accomplir sa destinée en peu de temps.
Son âme plut au Seigneur
Qui le rappela à lui
Du monde des méchants.
Sagesse de Salomon, iv, 13, 14.

« Je rentre très fatiguée de ce pèlerinage à travers la bruyère et par les mauvaises routes. »

Les années suivantes, elle inaugure les statues de son époux à Aberdeen, et à Balmoral les fiançailles de sa fille, la princesse Louise, avec le marquis de Lorne.

Le 19 juin 1879, un mois après l'érection du cairn à la mémoire de sa fille la princesse Alice, grande-duchesse de Hesse, elle apprend à Balmoral la mort du prince impérial Napoléon IV. Elle écrit ce jour-là :

« A onze heures moins vingt, Brown frappe et dit en entrant

qu'il apporte de mauvaises nouvelles. Tout alarmée, je lui demande de qui il s'agit : « Le jeune prince français a été tué », me répondit-il, et comme je ne comprenais rien à ce qu'il me disait, Béatrice entre avec le télégramme à la main et s'écrie : « Le prince impérial vient d'être tué au Zoulouland ! » Un frémissement d'horreur me parcourt au moment où j'écris ces lignes.

« Je me prends la tête dans les mains : « Non, non, c'est impossible ! » Béatrice pleure à chaudes larmes. Je prends connaissance du télégramme.

« Pauvre, pauvre impératrice ! Son fils unique parti ! Quel malheur ! Je suis dans la plus grande détresse. »

La reine se couche tard ce jour-là et ne peut fermer l'œil de la nuit. Le lendemain, elle commence son journal par ces mots :

« Passé une très mauvaise nuit, sans pouvoir goûter le moindre sommeil, hantée par l'horrible nouvelle et ayant des Zoulous devant les yeux. Ma pensée n'a pas quitté la pauvre impératrice Eugénie, qui ne connaît pas encore son malheur. Il y a aujourd'hui quarante-deux ans que je suis montée sur le trône, mais je ne pense qu'au triste événement. »

Balmoral a aussi assisté à des événements heureux, les lunes de miel des duc et duchesse de Connaught, des duc et duchesse d'Albany, des prince et princesse Henry de Battenberg. La fille et le fils de ces derniers, la princesse Eva et le prince Donald, sont nés au château en 1887 et 1891.

La reine n'a jamais manqué de venir deux fois par an passer quelque temps dans son home écossais. En mai et juin, elle y passait quelques semaines, au cours desquelles elle célébrait toujours son anniversaire de naissance, et elle y revenait au milieu d'août pour y séjourner jusqu'au milieu de novembre. On devine que sa vie y était quelque peu changée, alors que l'âge lui interdisait les longues chevauchées et les excursions de plusieurs jours en voiture. Elle n'en vivait que plus intimement au milieu de tous les souvenirs que lui rappelaient, à chaque pas, un arbre planté, un cairn, une croix commémorative, une inscription. Elle n'y était gardée que par un seul policeman, qui circulait dans les jardins autour de la maison pour détourner les curieux ou les reporters qui n'auraient pas manqué de s'introduire chez la reine. Malgré tout, elle parlait toujours de Balmoral comme d'un Eden, où elle puisait en quelques semaines la force de vivre ailleurs le reste de l'année.

(A suivre.) J.-H. Aubry.

LE DROIT CHEMIN [1]

(*Suite*)

VII

Comme chaque soir...

Sur la pointe du pied, pour ne pas donner l'éveil à sa mère, Maurice se dirigea vers son cabinet de travail. Mais, comme chaque soir, la porte de Mme Odly s'ouvrit.

— C'est toi, Maurice ?

Il feignit la surprise.

— Ah ! vous étiez là, maman ?

Il l'accosta dans la pénombre, la baisa au front, distraitement. Elle rendit un baiser plus long, tandis que, par une habitude ancienne qui les rajeunissait tous les deux, une de ses mains se posait, fraîche et douce, sur la tête de son enfant, caressait les cheveux.

Et elle s'effaça pour lui livrer l'accès de la chambre où elle le conviait du geste et du regard, tendrement.

Mais il annonça :

— Je vais travailler.

Comme chaque soir...

Dès le seuil, — depuis tant de mois déjà, — il se dérobait aux bonnes causeries du coin du feu, au tête-à-tête d'affection sous la lampe amicale qui restreint l'horizon à la seule intimité des êtres et des choses qu'elle éclaire. Mme Odly, comme chaque soir, souffrit de ce que ce soir-ci fût comme chaque soir ; résignée, toutefois, elle ne s'en étonnait point.

Mais Maurice, lui, s'en étonnait, comme s'il se fût confusément attendu à un bouleversement complet de tout ce avec quoi il avait accoutumé de vivre. Il pénétra dans son cabinet de travail, alluma la lampe, et, sans bruit, retenant la clef, il referma la porte à

(1) Voir *La Lecture*, pages 241, 321, 401.

double tour. Il regarda les choses environnantes ; la pièce, les meubles lui firent un accueil semblable à celui de la veille ; tout était en place gentiment, correctement. Sur le bureau, devant le petit cadre d'or où souriait l'affectueuse Mme Odly, des cyclamens épanouissaient leurs papillons mauves, captifs au bout de leurs tiges brunes qu'agitait un frisson mystérieux. Des dossiers, des revues, s'amoncelaient en blocs réguliers. Les mains maternelles, les mains fraiches et douces, avaient disposé tout cela, comme chaque soir, tapotant par-ci, tapotant par-là, et pas une feuille ne dépassait. Et l'encrier nouvellement rempli, les cendriers reluisants, le buvard remplacé attestaient le passage de ces mains attentives et prévoyantes ; chaque objet gardait l'empreinte de ce contact de sollicitude et concourait à prolonger sa présence. En dépit de la porte fermée à double tour, la mère rayonnait jusque-là ; elle y était, comme chaque soir...

Maurice s'assit à son bureau et s'accouda lourdement.

— J'aurais dû...

Il aurait dû ? Quoi ?...

Il éprouvait le besoin de s'expliquer sa défaite, de la discuter, et le doute constant où il était de soi-même l'incitait à l'attribuer à ses paroles maladroites, sottes et insuffisantes. Mais lasse, sa pensée répugnait à ce travail de reconstitution ; elle s'obstinait dans un passé plus proche, lui répétant les incidents négligeables ou ridicules, de son retour. Il se revoyait titubant dans l'escalier de Régine, obligé de se cramponner à la rampe, puis de s'appuyer sur sa canne pour passer correctement devant la loge du concierge ; il entendait les protestations d'un gros homme qu'il avait heurté rudement, un refrain bête d'orgue de Barbarie soufflant d'une cour, et le « hé hèp ! » furibond d'un cocher qui avait failli l'écraser à un tournant, tandis que, avec l'instinct d'une bête blessée, il regagnait en hâte le logis, le gîte. A revivre cette course de détresse, maintenant qu'il était abrité, il goûta un soulagement. C'était comme si les mains invisibles, les mains maternelles, fraiches et douces, se dégageant des objets, eussent de nouveau posé sur sa tête leur caresse apaisante.

Il reprit :

— J'aurais dû...

Il s'estimait fautif, et son trouble était tel qu'il ne savait où diriger ses reproches.

Même, il ne parvenait pas à définir les sentiments complexes

qui l'agitaient à cette heure; il se savait très malheureux; il souffrait, et cependant, par secousses, une joie étrange le traversait, dont il restait tout déconcerté. Enfin, une nouvelle poussée de cette joie inexplicable lui révéla la vérité; il la poursuivait dans des complications et des subtilités; elle jaillit, simple et nue.

— Il était aimé!

Ce bonheur qu'il avait pressenti sans oser pourtant ne pas en douter, ce bonheur rare, il le possédait! Et son orgueil du moins triomphait, son orgueil et aussi tout ce qu'il y avait de supérieur en lui, tout son être pensant.

Hélas! la pensée n'est pas tout l'homme! Il était aimé, et jamais Régine ne lui appartiendrait! L'aveu même de cet amour, la certitude de cette joie aggravaient le malheur de Maurice, y ajoutaient un surcroît raffiné de tourment, la brûlure toujours cuisante d'une tentation toujours déçue... Ces yeux clairs où l'âme de Régine s'épanouissait en fleurs lumineuses, ils se défendraient d'exhaler l'amour, et jamais, jamais Maurice, n'y mirerait la prière de ses désirs ou la reconnaissance de son bonheur!

Mais avait-il donc admis comme probable ou possible que Régine s'abandonnât?

Si cet espoir avait vécu en lui, c'était dans l'ombre de l'inconscience où il se tenait caché, honteux et lâche, ne s'avouant pas de peur d'être aussitôt chassé. Et quand il avait écrit sa lettre suppliante, quand il s'était présenté chez Régine, Maurice, au milieu des sophismes et des paradoxes, évitait encore de se formuler son désir ; il n'espérait pas de bonheur plus grand que la certitude d'être aimé.

Ce qui témoignait le plus hautement de son « imprécision » était l'ignorance, l'ignorance à la fois voulue et spontanée, où il avait persévéré à l'endroit des moyens d'exécution, des conséquences inévitables. Sur l'avenir prochain, il avait fermé les yeux comme un enfant sur le danger, instinctivement. Il s'était refusé à envisager les suites fatales et logiques. Reculant devant certains mots d'une signification trop brutale, il s'était complu dans ces flottantes équivoques, dans cet « indéfini » suspect et fuyant où sa conscience, d'ailleurs prévenue, ne pouvait trouver prise.

Mais Régine, avec sa clairvoyante franchise exempte de complaisances intéressées et de faiblesses hypocrites, avait voulu, pour fermer la voie à toute demi-mesure, à toute compromission, éclairer crûment ces obscurités douteuses et dangereuses.

Or, sous cette clarté impitoyable, voilà ce qui était apparu : l'adultère clandestin ou l'adultère avoué.

L'adultère clandestin! il se rappela la révolte indignée de Régine à l'idée des fourberies, des mensonges, qui l'aviliraient dans sa dignité de femme, dans la juste conscience qu'elle possédait de sa liberté et de sa responsabilité. Et comme il l'approuvait, cette révolte provoquée par lui cependant, par une phrase irréfléchie, jaillie seulement de sa chair un instant ivre de convoitise! Certes, jamais il n'avait admis, jamais il n'aurait pu admettre que Régine consentît à cet avilissement moral et que lui-même fût capable de de lui proposer.

Il revit tout à coup certaines de ces pécheresses furtives — trois ou quatre, ou même cinq ou six... — qu'un caprice, une curiosité, un entraînement de flirt, moins que cela, un besoin puéril de tromper, ou une vénalité déguisée, avaient autrefois poussées vers sa jeunesse ou sa fortune. Evasions momentanées et craintives, en dépit de railleries fanfaronnes, de serves jalouses de se donner l'illusion de la liberté. Médiocres rébellions d'âmes incomplètes, dépourvues de moralité personnelle, vouées aux traditions des cultes et des codes auxquelles elles ne restent fidèles, semblerait-il, que pour la joie espiègle de leur faire infidélité. Jolis corps, parfois! Pauvres cervelles enfantines et irresponsables! En somme, piteuses aventures! L'amour pratiqué comme un vice honteux, dépouillé de toutes les émotions sentimentales, de toutes les fiertés qui l'élèvent et le poétisent... Et les roueries compliquées, les prétextes, les craintes, les regards insultants des concierges, des cochers de fiacre... Certes, non, jamais Maurice n'aurait songé à provoquer Régine vers de telles misères.

Alors l'adultère avoué, la liaison audacieuse et franche. Oui, cela seul était digne d'elle et de lui. Mais le respect de Régine pour la foi jurée, surtout sa répugnance généreuse à commettre le mal et l'injustice, rendaient impossible cette seconde solution, la seule acceptable. Il repassa les arguments dont Régine l'avait combattue.

Tout à coup il tressaillit à cette piqûre d'épingle, qui s'élargit aussitôt, devint plaie vive. Ne s'était-il pas aberré sur les sentiments de Régine? L'amour pouvait-il se concilier avec cette sûreté de langage, cette lucidité d'esprit?

Il en douta, et la souffrance qu'il ressentit dépassa en intensité toutes les angoisses de ce jour.

Mais, du fond de sa détresse, se leva comme une aurore le regard suppliant et pudique dont Régine, avouant sa fragilité, implorait pitié et protection. Alors, il eut honte de lui-même, honte de son doute.

Il eut l'intuition rétrospective du drame grandiose et poignant qui s'était joué dans l'âme de la jeune femme, et, comme soulevé par les ailes puissantes de cette volonté, il s'élança, lui aussi, d'un grand essor, vers les sommets.

Considérant alors son amour, il le jugea bien misérable.

Chez lui, tout était égoïsme, calcul intéressé, avidité de jouissance, et Régine répandait, comme la Magdaléenne son parfum, tout ce qu'elle pouvait livrer d'elle : les dévouements, les sacrifices.

Combien, parmi les rares vertueuses qui savent ne poin défaillir, combien auraient cette loyauté magnanime de se priver à jamais des admirations passionnées auxquelles elles résistent, tout en en goûtant, superficiellement du moins, le charme flatteur? Combien auraient le courage de fuir cette atmosphère amoureuse où s'épanouit le mieux la beauté, et de diriger vers une autre femme, plus exorable, les désirs qui se tendent vers elles?

Régine montrait cette grandeur d'âme. Ne pouvant satisfaire Maurice, elle entendait ne pas se l'approprier injustement, et qu'il se créât des intérêts, des peines et des joies, de la vie enfin, en dehors d'elle.

Et cela qui serait, croyait-elle, le salut de Maurice — et qui consommerait son renoncement à elle — Régine, insoucieuse de ses propres maux, pour ne songer qu'à ceux de l'Aimé, Régine ne le permettait pas, ne le conseillait pas; elle l'exigeait impérieusement, elle l'implorait même comme une grâce.

Fatigué de tant d'élans, de tant de chutes, il s'abandonnait à un attendrissement doux, y baignait, comme en une eau tiède, la lassitude de son cœur. Sur le buvard rose, immaculé, où il continuait de fixer son regard, se dessina la vision émouvante de Régine, anxieuse et pâle, dressant vers lui, à travers l'espace, des bras de supplication, un visage d'ardente prière. A travers l'espace, à travers les êtres et les choses, au-dessus de la ville abolie, il atteignait cette prière, et, gravement, pieusement, se prosternait devant elle, dans un geste d'abdication... et tous les deux, amèrement heureux des sacrifices accomplis, pénétrés d'une immense pitié — car chacun avait pitié de l'autre — ils se considéraient

avec une gratitude recueillie et muette où leurs âmes se brisaient en se joignant pour la dernière fois...

Maurice ferma ses yeux que brûlait la lueur de la lampe ; deux larmes roulèrent le long de ses joues : elles tombèrent sur le buvard avec un bruit léger qu'il perçut. Il comprit qu'il pleurait enfin, et son attendrissement s'en accrut. Il continua de pleurer, sans soupir, sans spasme ni sanglot, lentement, à grosses larmes espacées, comme, après l'orage, la pluie s'égoutte d'une branche.

... Toc ! toc !.... Un grincement de serrure, une pression vaine sur la porte qui ne s'ouvre pas ; et la voix de Mme Odly :

— Maurice ? Tu viens dîner ?...

Comme chaque soir.

Il se hâta de rejoindre sa mère dans la salle à manger. Mme Odly, d'un coup d'œil sournois jeté par-dessus ses lunettes, constata qu'il avait pleuré. Elle pâlit ; sa haine, toujours présente, de l'Étrangère, de l'Inconnue qui torturait son fils, la traversa d'un élancement plus vif. Consternée, elle regarda les dessins de la nappe ; puis, d'un geste brusque, elle raffermit ses lunettes, et, rejetant la tête en arrière, elle parut menacer quelqu'un d'invisible, avec une expression autoritaire de défi.

Et elle attendit qu'il parlât.

D'ordinaire, à peine assis, sans doute dans un but de dissimulation, Maurice provoquait les bavardages de sa mère. Où avait-elle été aujourd'hui ? Qu'avait-elle fait ? Qui avait-elle vu ? Elle répondait avec prolixité non seulement pour satisfaire à son naturel, mais surtout pour distraire son fils des contemplations attristantes où il se plaisait, pour l'arracher à l'Étrangère qu'il traînait avec lui. Elle avait soin d'émailler ses propos d'abondantes interrogations qui le contraignaient à l'écouter, l'empêchaient momentanément de retourner à son mal : « Qu'en penses-tu ?... Qu'en dis-tu ?... Que me conseilles-tu ?... » Et chaque fois qu'il prononçait une réponse exacte prouvant son attention, elle s'en félicitait, la pauvre chère femme, comme d'une petite victoire, toute petite.

Ce soir, Maurice ne demanda rien.

Jamais encore Mme Odly ne l'avait vu aussi veule et prostré.

Il était là, exécutant des gestes mécaniques, sans pensée, l'âme vide et courbatue, les yeux vagues, comme étourdi, affaissé sous le poids d'un grand malheur accompli, d'un deuil irréparable qu'il n'aurait su définir et dont l'impression seule se prolongeait, infiniment douloureuse.

Ah ! ce silence !

Il disait tant de choses, tout bas, au cœur anxieux de la mère ! Et tant de choses au cœur ruiné du fils ! Car elle était là, l'Étrangère, l'Inconnue haïe, elle était là, fantomatique, dressée en obstacle entre ces deux tendresses ; elle était là, elle parlait à l'oreille de Maurice qui pâlissait d'angoisse et qui pourtant préférait l'entendre, elle, la Tourmenteuse.

Mme Odly renouvela son défi muet ; elle eut, la douce femme, un regard terrible sous ses lunettes pour sommer l'Intruse d'avoir à disparaître immédiatement. Et, résolue à la vaincre cette fois encore, elle parla sans provocation, raconta sa journée à une vente de charité, multiplia les détails et les interrogations. Elle faisait un tel effort sur elle-même que ses mains tremblaient.

Maurice la regarda.

Et, tout à coup, son cœur bondit vers la chère femme, vers l'autrefois, vers le berceau. Un besoin de confidences lui montait aux lèvres, qu'il réprimait difficilement. Crevant les alluvions stériles déposées par la vie, une subite moisson de souvenirs lointains germa, fleurit en lui, issue des premières couches, des émotions qui, procédant de la mère, avaient toutes été douces, sereines et joyeuses. Il aurait souhaité s'agenouiller devant cette sainte femme qui lui avait donné la vie dans la douleur, et qu'il endolorissait encore du spectacle de sa vie. Il eut souhaité pouvoir se faire tout petit, — aussi petit que sa présente faiblesse — et de s'asseoir sur ces genoux où s'étaient reposées ses fatigues, de blottir sa tête sur cette poitrine qui l'avait allaité, de retrouver là le refuge enfantin contre les effrois et les tristesses...

Comme chaque soir, le dîner fini, Maurice suivit Mme Odly dans sa chambre. Un journal traînait là ; il s'en empara, relut les potins. Elle, qui ne pouvait rester inactive, s'arma d'un crochet d'ivoire, attira une pelote grosse comme un melon et se remit à son travail accoutumé. C'était un grossier ouvrage de laine grise — brassière ou capeline — toujours le même et jamais le même, car elle en confectionnait des centaines pour les frêles misères qui grelottent.

Et le tic-tac de la pendule marqua, comme à haute voix dans le silence, le pas monotone de la vie qui s'en va...

Le timbre, tout à coup, argentin et vif, vibra comme un rire de moquerie.

Neuf heures. Mme Odly, sans bouger la tête, leva les yeux sur son

fils. Il restait immobile. Elle reprit son ouvrage; mais saisies d'un nouveau tremblement, elles faisaient mauvaise besogne, elles grelottaient, les pauvres chères mains, sur cette laine charitable.

Neuf heures! Comme chaque soir, Maurice allait se lever, se promener à grandes enjambées dans la chambre et déclarer, finalement, qu'il sortait. Par ce froid, mon Dieu !...

Le temps s'écoulait. Il ne bougeait pas. Un espoir passa dans le cœur de la mère, rapide comme un vol d'hirondelle. Elle voulut sortir de son incertitude, et elle demanda, affectant un ton détaché :

— Maurice? Tu ne sors pas, ce soir?

Il regarda ces mains d'amour et de dévouement, ces mains qui l'avaient bercé, porté, soigné, et qui, à cette heure, concentrant encore tous les émois de l'âme maternelle, tremblaient d'espérance et de crainte.

Et il répondit :

— Non, maman.

DEUXIÈME PARTIE

I

Assis auprès de l'éminent maître Tramont, Maurice repérait les cotes d'un volumineux dossier, tandis que le non moins éminent maître Lebédout poursuivait sans hâte le cours de son plaidoyer où il jetait par endroits, pour éviter la monotonie, de véhémentes interpellations à l'adresse de son « hônôrâble contrâdicteû ». Maître Lebédout parlait lourd et gras, coiffait indistinctement les *o* et les *a* d'accents circonflexes et altérait les diphtongues.

Il s'écriait, les bras autoritaires, la bouche en entonnoir :

— Vous devriez comprondre, onfon, que vos prétentions sont insoutenâbles.

A cette attaque, maître Tramont répliquait par une savante mimique de confident de tragédie; il secouait la tête comme un cheval harcelé par les mouches, se renversait sur son banc, exécutait un geste d'indignation, de protestation ou de réprobation, et,

chaque fois, comme pour requérir son témoignage, se tournait vers Maurice, amicalement.

Chaque fois, Maurice réprimait un mouvement de recul. Le contact de maître Tramont lui devenait intolérable.

Ce ne pouvait être de la jalousie, puisque, depuis, hier, Maurice possédait la certitude du « peu d'importance » que maître Tramont avait dans son ménage. Ce n'était pas non plus de la haine, une colère farouche contre l'obstacle où s'étaient brisés ses espoirs. Moins que cela, et pire que cela. C'étaient une irritation sourde, une hostilité hargneuse, un irrésistible agacement.

Maître Lebédout termina enfin, et maître Tramont se leva. Il rétablit la position de son rabat, tira ses manchettes, et, courbé sur son pupitre, il bredouilla ses conclusions, selon l'usage, d'une façon tout à fait inintelligible. Quand il eut achevé cette lecture, il se redressa, rejeta ses larges manches, promena sur les conseillers, sur l'auditoire, sur les murailles, un regard de sereine domination qui fut se perdre, extatique, vers les dorures du plafond. Maître Tramont se préparait à « s'écouter »; et il prolongeait cette minute d'attente, ému du grand honneur qu'il allait faire aux autres et à lui-même.

Et il dit:

— Messieurs...

Ah! ce « messieurs! » toujours le même, immuablement le même, partout, au Palais, comme dans les salons, ce « messieurs » emphatique et protecteur qui était la façon de rouer particulière à ce paon! Que d'arrogance dans ce vocable et dans le regard satisfait qui l'accompagnait, l'amplifiait, le portait au loin, aux extrêmes limites des horizons! « C'est moi, maître Tramont, qui vous adresse la parole, messieurs. Moi, parfaitement, moi, maître Tramont, messieurs; je vais parler, je parle, messieurs... Ah! messieurs, comme vous êtes donc enviables... messieurs... »

Maurice tourna irrévérencieusement le dos à l'orateur et regarda dans la salle. Sinistre vision! De la grande baie, une triste lumière, blafarde et crue, ruisselait sur les visages assemblés là, noirs d'un côté, blancs de l'autre, avec des clairs et des ombres qui se heurtaient barbarement. Des arêtes de nez luisaient comme des lames; les yeux se cernaient, s'enfonçaient, invisibles, dans des orbites démesurées de tête de mort. Les poêles répandaient une chaleur suffocante qu'humidifiaient les exhalaisons malsaines et les sueurs de la foule équivoque, fidèle à ce genre de spectacle gratuit. De

temps à autre, des tambours, surgissait une mine curieuse d'étranger, de provincial, qui s'effarait aussitôt, rougissait sous les regards et battait en retraite, définitivement, intimidé par la physionomie rogue du garde municipal. Ce qui dominait, c'était le bâillement, le bâillement énorme et contagieux qui sautait de mâchoire en mâchoire. Maurice n'en fut pas exempt ; il bâilla comme un tigre et suivit la marche de son bâillement qui fut recueilli par un jeune stagiaire, atteignit un ouvrier et, de bouche en bouche, gagna le garde municipal. Puis, détendus, les visages reprirent leur uniforme expression de lassitude préoccupée, sous le jour blafard qui coulait de la fenêtre comme un large fleuve d'ennui.

Ces bâillements, cette lassitude, cet ennui, ça constituait de la vie, pourtant ! Il y avait là cent cinquante à deux cents individus qui, au sortir de cet antre d'abrutissement, auraient « vécu » trois ou quatre heures.

Maître Tramont « s'écoutait » toujours.

Il s'animait, interpellait, lui aussi, véhémentement, maître Lebédout, qui, fatigué, la tête ballante, se désintéressait des débats. Triomphant, maître Tramont s'exclamait :

— Voilà sur quoi vous vous fondez ? Ah ! permettez !... permettez !...

Élégamment, il tira son mouchoir et s'épongea, car, très rouge, il suait, soufflait à faire peine, et les veines de son cou puissant et court saillissaient comme des cordes.

Maître Tramont s'interrompit pour réclamer une paperasse que Maurice lui tendit de mauvaise grâce, avec une secrète humiliation rageuse.

Décidément, il n'était pas possible que le présent état de choses continuât. Les circonstances exigeaient que Maurice, avant tout, s'affranchît du patronage de maître Tramont ; à l'accepter plus longtemps, il commettrait une action de duplicité au-dessus de ses forces, au-dessous de sa dignité. Et il devait bien convenir, maintenant que cette vérité le frappait, qu'une grande partie de son irritation, dirigée vers les autres, grondait en réalité contre lui-même.

Mais à cette rupture il fallait un prétexte. Maurice le chercha. Il se résolut à un moyen terme ; il demanderait un congé, alléguerait la fatigue, un voyage...

Maître Tramont termina sur une péroraison émue, et le tribunal,

paisible, remit son jugement à quinzaine. Maître Tramont sortit à pas précipités afin de se dérober aux ovations imaginaires dont il peuplait la salle d'audience, avec une louable générosité d'ailleurs, non point envers sa personnalité, mais envers l'auditoire qu'il élevait ainsi, dans l'ordre intellectuel, jusqu'à la noble capacité de l'avoir apprécié, lui, maître Tramont, *messieurs*, et sa prestigieuse éloquence.

Tout de suite, Maurice songea à émettre sa demande de congé. Mais, très affairé, maître Tramont dit:

— Vous seriez bien aimable, mon cher ami, de passer à mon cabinet voir ce qu'il y a de nouveau. Je suis obligé de rentrer chez moi, à cause de ma femme qui m'inquiète un peu.

Maurice pâlit.

— Mme Tramont est souffrante? dit-il d'un ton suffisamment distrait.

Tout en se hâtant vers le vestiaire, maître Tramont exprima ses craintes. Oui, la santé de sa femme l'inquiétait; depuis quelque temps déjà, elle était sujette à des accès de fièvre, à des vertiges inexplicables ; maintenant, elle souffrait de maux de tête si violents qu'elle en pleurait.

— Et impossible de lui faire voir un médecin !

Maître Tramont avait la manie de généraliser ; il déclara, en enfilant sa redingote :

— Que voulez-vous ? Les femmes ont de ces obstinations !...

Qu'est-ce que le cœur d'un homme ? Maurice avait goûté une joie mauvaise à apprendre que Régine souffrait par lui, à cause de lui.

Il ne parla pas de son congé et gagna doucement le quai de Gesvres où maître Tramont avait installé son cabinet de consultation. Il s'en échappa le plus tôt qu'il put, et il flâna le long des boutiques.

Il s'arrêtait machinalement devant tout ce qui brillait, se posait en faction devant des bijoux, des pendules, des bocaux de pharmacien ; vingt fois il regarda les mêmes gravures épinglées aux kiosques de journaux, relut les mêmes légendes, les mêmes titres. Il allait, traînant sa canne, les épaules voûtées, l'œil terne.

Un miroir lui renvoya son image, et il se jugea la chose du monde la plus misérable, une loque humaine que la vie pousse, chasse, tourne et retourne... Des gens le bouscoulaient, il se laissait bousculer, enviait ces gens pressés qu'entraînaient des affaires,

des intérêts, des convictions. Lui, il n'avait plus de convictions, plus d'intérêts, plus d'affaires ; qu'on le bousculât donc, puisque, créature inutile, il n'était qu'un embarras à l'activité des autres.

Il s'engagea sur le pont des Arts, s'y accouda et regarda le panorama de merveille et de douceur que Paris étale là comme sa gloire séculaire : la Cité qu'enlacent les deux bras du fleuve amical et clément.

Lentement, le soir tombait sur les toits en brumes violettes, où frissonnait, plus bas, une buée lumineuse. Sur l'écran du ciel qui s'éteignait, Notre-Dame se découpait toute noire, comme une gigantesque ombre chinoise, et la masse brouillée des maisons se constellait de lueurs jaunes. Une rumeur puissante ronflait ; sur cette basse confuse où éclataient péniblement les cornes des tramways, l'eau, l'eau mystérieuse et discrète, brodait, tout près, contre la pile, un clapotis mièvre et attendrissant, évocateur de sources cachées sous les joncs, de coins paisibles où les ruisselets font chanter les pierres dans l'ombre grise des saulaies.

Il contemplait cette admirable fête vénitienne que la Seine offre chaque soir. Rayé de sillages lumineux, le fleuve charrie l'or et le sang, toute une féerie de reflets multicolores qui s'atténuent, s'affinent en s'étalant sur ses moires, se fondent en nuances délicates et créent en lui un monde fantastique et mouvant. Maurice peu à peu perdait la notion des choses, conquis par la fascination de l'eau. Il s'en arracha brusquement, s'éloigna à grandes enjambées et sans tourner la tête, comme si la mauvaise tentation l'eût poursuivi...

Il atteignit la rue Bonaparte en rasant les maisons. Là, il dut rebrousser chemin, se rappelant tout à coup que Mme Odly, prise d'un subit besoin de distraction, lui avait demandé de louer, pour le soir, deux fauteuils au Théâtre-Français.

Il rentra juste pour l'heure du dîner. Mme Odly commençait à s'alarmer. Il eut vers elle un élan inaccoutumé, l'embrassa longuement, étroitement, surpris de trouver tant de douceur à cette caresse. Elle, surprise aussi, et ravie, le regardait avec une reconnaissance craintive. Il sentit combien il était aimé et à quel point il était indispensable à la chère femme ; cette certitude lui redonnait un peu de goût à la vie. Elle continuait de fixer sur lui un regard d'amour et de clémence qui interrogeait, invitait au soulagement des confidences. Deux fois, il fut sur le point de s'écrier :

— Oui, maman, je suis malheureux. Consolez-moi, pleurez avec moi.

Mais on annonça le dîner.

Mme Odly demanda si Maurice avait pensé aux places de théâtre. Il raconta son oubli et comme quoi il avait dû retourner sur ses pas. Elle rit de cette mésaventure, elle en rit beaucoup et plus longtemps que de raison, non point qu'elle l'estimât si comique, mais parce qu'elle était heureuse et qu'elle avait besoin d'épancher sa joie.

Ce lui avait été une grande satisfaction, la veille, de voir que Maurice renonçait à ses mystérieuses sorties nocturnes. Mais le chagrin lui avait enseigné la défiance, et elle s'était inquiétée si ce changement dans la conduite de son fils méritait qu'elle s'en réjouît. Était-ce une conversion ou un accident? Elle avait cherché à jeter la sonde dans cette âme devenue ténébreuse, et, pour engager la soirée du lendemain, elle avait exprimé le désir d'aller à la Comédie-Française. Elle appréhendait que Maurice ne se dérobât ; il avait acquiescé avec empressement. Reconnaissait-il enfin son erreur, le cher garçon, et lui revenait-il soumis et confiant? Jusqu'à tout à l'heure, elle n'avait osé le croire, redoutant qu'au dernier moment il n'invoquât quelque défaite. Non, il apportait le coupon ; il le lui tendit :

— Numéros 25 et 27, maman... Nous serons un peu de côté.

Elle prit le papier comme si c'eût été un objet précieux et fragile; elle le lut comme si c'eût été une bonne nouvelle.

Une heure plus tard, ils s'asseyaient côte à côte au balcon du théâtre; instinctivement, les yeux de Maurice se portèrent sur la loge à laquelle Mme Tramont était abonnée. La loge était encore inoccupée, et il savait bien que Régine, ce soir, n'y pouvait paraître; il n'en détachait pourtant pas son regard, souhaitait une vision miraculeuse, et il l'appelait avec tant d'ardeur qu'il réussit à la réaliser.

Il la revit, non de face telle qu'il l'aurait aperçue si elle était présentement apparue, mais de trois quarts, la tête légèrement inclinée vers l'épaule, comme trop lourde pour la branche flexible du cou; un de ses bras se repliait vers son corsage, et l'autre, appuyé sur le rebord de velours, coulait, lumineux et frais. Ses cheveux noirs se relevaient en casque au sommet duquel tremblait un croissant de roses scintillantes. Et Maurice, derrière elle, à chaque mouvement de la jeune femme, vibrait tout entier comme

une lyre au vent. Pâle et rougissant, il absorbait le rayonnement de ces beautés dévoilées, de cette nuque où frisaient des petits cheveux rebelles, de cette gorge, à peine découverte, qui s'enflait et se baissait comme une vague, et, comme une vague, reflétait les lumières avec des chatoiements. Parfois, à de certains gestes, le tissu collant du corsage se soulevait, bâillait un peu, si peu, sur des courbes mystérieuses; et c'était affolant et exquisement douloureux!

La porte de la loge s'ouvrit brusquement. Une femme pénétra, suivie d'habits noirs. Elle s'installa, éblouissante de pierreries et de séduction provocatrice. Des sourires, des saluts voltigèrent vers elle. Elle en rendit certains avec une sérénité hautaine du plus grand air. Maurice reconnut en elle une reine de la haute bourgeoisie, très à la mode, très appréciée du meilleur monde et très enviée du demi auquel elle faisait une concurrence redoutable. Entretenue par le plus offrant, elle prodiguait les fêtes; tant d'honnêtes gens profitaient de sa vénalité qu'il eût été malséant de la blâmer; d'ailleurs, elle possédait un mari, ce qui sauvait les convenances. Malheureusement cette courtisane respectable avait commis l'erreur de ne pas élever son fils aîné dans cette philosophie tolérante et avisée qui se refusait à la juger. Comme il touchait à la dix-huitième année, ce garçon, violent et excessif, s'était brûlé la cervelle, sous les yeux de sa mère, dans le cabinet de toilette.

Le fantôme de Régine s'évanouit.

Détourné de son rêve, Maurice considéra la scène; mais il ne distinguait pas les comédiens et le sens des mots lui échappait. Il n'entendait qu'un murmure de voix qui le ramena au Palais de Justice, dans la salle sinistre et puante. Durant l'entr'acte, il resta à sa place, s'absorba dans la lecture du *Soir*. Le rideau s'étant de nouveau levé, il fixa les yeux sur les frises et contempla encore la tristesse de ce jour. C'était, jusqu'aux extrêmes horizons, comme un lac de boue sous un ciel noir qui semblait de boue, lui aussi. Car la tristesse de ce jour serait la tristesse de demain. Le sol de tous les côtés s'enfonçait et s'enfoncerait sous ses pas. Et nul secours contre l'enlizement fatal! Ah! plutôt que d'attendre cette lente agonie dans l'horreur des miasmes et des nausées, pourquoi n'en pas finir tout de suite, d'un saut? et il revit le fleuve, le fleuve féerique et mystérieux qui chante comme un appel sous les piles, en charriant indifféremment des reflets et des épaves...

Une voix harmonieuse et grave traversa sa détresse et l'atteignit au cœur. Il baissa les yeux vers les comédiens, s'aperçut qu'ils représentaient le premier acte de *On ne badine pas avec l'amour*, et que Mlle Bartet, vêtue de longs plis monastiques, venait d'entrer en scène.

Elle avait dit : « L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre. » Et il avait cru entendre Régine, et il la voyait. Il s'avisait tout à coup des étroits rapports qui existaient entre Mme Tramont et l'exquise comédienne. Régine avait cette voix de contralto, altière, prenante et veloutée, aérienne dans les douceurs, émouvante dans la gravité comme un sanglot de violoncelle. Régine répandait, elle aussi, cette grâce complexe, faite de beauté, de dignité et de pudeur touchante, ce charme raffiné que nulle affectation ne gâte, ce rythme large et sûr des gestes et des attitudes.

Il sortit de lui-même, saisi d'un ravissement qui l'entraîna de nouveau vers les rêves...

Mme Odly pinçait les lèvres. Cette comédie la scandalisait; elle la déclarait, en son for intérieur, incompréhensible le plus souvent et, le reste du temps, immorale, attentatoire aux bonnes mœurs et à la religion. Rosette, toutefois, à la scène de la fontaine, notamment, réussit à l'attendrir. Touchée, caressée dans ses conceptions ingénues, elle imagina soudain une ressemblance physique, purement illusoire, d'ailleurs, entre l'actrice qui jouait ce rôle et la bru de ses désirs. Elle n'y résista pas, et, penchée vers Maurice, elle souffla :

— Cette Rosette! Quel bon petit cœur de jeune fille!... Elle a quelque chose de Cécile Marcenais, ne trouves-tu pas?

II

Le lendemain, dans l'après-midi, Mme Odly, tracassée d'incertitude, se dirigea vers le faubourg Saint-Honoré.

Elle n'avait pas osé s'enquérir de Mme Tramont auprès de Maurice, car elle se savait peu experte en dissimulation, et elle avait redouté qu'un propos maladroit n'éveillât la défiance de son fils. S'était-il décidé à aller voir Régine? Régine avait-elle entamé des négociations? Et Mme Odly devait-elle attribuer à l'influence de

la jeune femme les changements heureux survenus dans la conduite de Maurice?

Autant de questions sans réponses.

Le silence de Maurice au sujet de son entrevue avec Mme Tramont, si cette entrevue avait eu lieu — était, certes, très compréhensible, mais Mme Odly ne s'expliquait pas le silence de Régine dont elle avait espéré un mot d'avis.

Juliette ouvrit.

— Mme Tramont est-elle chez elle? s'informa Mme Odly.

Juliette affecta un air consterné. Hélas! oui, madame était là! Mais Mme Odly ignorait sans doute que madame était couchée.

— Allons donc? fit Mme Odly. Mme Tramont est malade?

Elle fut sur le point de s'écrier égoïstement :

— Quel contretemps, mon Dieu!

Elle demanda, avec cette familiarité que les provinciales longtemps habituées aux serviteurs fidèles conservent à l'égard des domestiques :

— Qu'a-t-elle donc, la pauvre? Contez-moi ça.

Juliette flattée, joua à la dame. Elle exigea que Mme Odly pénétrât; elle la fit asseoir dans l'antichambre, et, avec des mines et des moues importantes — qu'elle admirait du coin de l'œil, dans une glace — la soubrette détailla le bulletin de santé de sa maitresse. Elle parla de maux de tête épouvantables, et elle porta la main à son front où elle arrangea une boucle récalcitrante; elle parla aussi de battements de cœur, et elle posa la main sur son sein; elle parla encore d'accès de fièvre « brûlante », et elle retroussa sa manche pour se tâter le pouls.

Mme Odly risqua :

— Si vous lui disiez que je suis là...

Juliette se récria. Mme Tramont ne voulait recevoir personne, pas même le médecin, ainsi! Et elle, Juliette, elle n'osait se montrer que lorsque madame la sonnait, ainsi!

Mme Odly demanda :

— Et depuis quand souffre-t-elle de la sorte?

Juliette réfléchit :

— Ça a commencé avant hier soir... Oui, madame n'a pas pu dîner. Mais...

Elle prit l'air entendu :

— Mais il y avait plusieurs jours que cela couvait... Je m'apercevais bien que madame changeait.

Mme Odly confirma ce dire; elle se rappelait que, à son avant-dernière visite, elle avait trouvé Mme Tramont très fatiguée, se plaignant de migraine et de fièvre.

— N'est-ce pas? triompha Juliette.

Jusqu'à la couturière qui en avait été frappée, avant-hier, pendant que madame essayait un corsage; et Juliette s'étonnait que M. Maurice qui était venu faire une longue visite à madame ce jour-là, ne s'en fût pas aperçu, lui aussi.

Mme Odly n'en demanda pas davantage, et elle s'en alla.

Elle attendit avec impatience la rentrée de son fils qu'elle se proposa de sonder.

Il rentra tard, et offrit un visage plus ouvert, moins terreux, un regard plus ferme. Cela parut d'un bon augure à Mme Odly.

— Tu ne sais pas? dit-elle. Je suis montée tantôt chez Mme Tramont et j'ai appris de Juliette que notre pauvre amie est souffrante.

Il répondit distraitement :

— Oui, M. Tramont m'en a dit un mot.

— Est-il inquiet, M. Tramont?

— Il est surtout contrarié.

Il avait même paru n'être que cela, tant il exagérait, tant il dramatisait sa contrariété. Bousculé dans ses habitudes, dans son bien-être routinier, forcé de prendre ses repas seul, de contremander, de décliner les invitations, M. Tramont présentait un lamentable et risible spectacle de désolation et d'effarement.

Maurice garda pour lui cette observation. Un peu déconcertée par ce début, Mme Odly reprit :

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais vu Mme Tramont avant-hier?

Il répondit, les yeux baissés, d'un ton de mauvaise humeur :

— C'est vrai, oui. J'avais oublié de vous le dire.

Elle vit qu'il s'assombrissait, et elle se résigna à ne rien savoir encore.

Elle retourna vers la joie de la veille, parla de leur bonne soirée au théâtre, le remercia d'avoir été si complaisant et dit combien elle était heureuse quand il lui consacrait un peu de son temps. Elle parlait d'une voix de tendresse, et son regard se mouillait d'émotion. Et lui, à mesure qu'elle répandait sa douceur, il s'obscurcissait davantage, parce qu'il avait cru trouver tantôt, sinon un remède, du moins une atténuation à sa peine, et que l'amour maternel ruinait cette suprême espérance.

Tout en trainant sa tristesse au hasard des rues, il avait longuement médité sur les êtres et les choses afin de discerner l'avenir qui l'attendait. D'abord, il avait arraché les espoirs inavoués qui s'obstinaient à croître en lui, contre la vérité et contre sa volonté, et il s'était pénétré de cette évidence que sa passion ne pouvait et ne devait jamais être satisfaite. Son élan vers l'amour ne constituait plus qu'une chose morte, digne d'être regrettée et cruellement pleurée, mais qu'il fallait ensevelir et reléguer dans le cimetière de la mémoire. Un second essor s'imposait vers une action nouvelle, et c'était encore une fois le moment de se résoudre à un choix. Que serait-il ? Régine étant écartée de cet horizon nouveau, Maurice ne permettait pas qu'aucune femme y parût, et, torturé d'un impossible amour, il retrouvait, à l'égard des faiblesses sentimentales, ce dédain sceptique et supérieur que les philosophies contemporaines ont érigé en système défensif. Il avait donc considéré les hommes, en commençant par les plus rapprochés, par ses confrères, et il avait exigé d'eux le secret de leur activité. Vers quel but tendaient-ils, et quelle foi les animait ?

Et il avait aperçu, comme seul but et unique conviction, ceci : la cupidité matérielle et morale, la cupidité d'argent et la cupidité des jouissances honorifiques, lesquelles sont le salaire de la vanité. Où était-il, l'avocat convaincu et désintéressé, le légendaire défenseur de la veuve et de l'orphelin ?

Maurice devait-il en conclure qu'il s'était voué à une carrière exceptionnellement misérable? Non, à l'examen, les autres professions avouaient la même avidité égoïste, et — sauf dans les républiques restreintes de l'Art et de la Science, où la cupidité, quand elle y apparaît, n'est là que comme un accessoire — les hommes offraient partout les mêmes instincts de rapine et de lucre, voilés plus ou moins sous des fois, des convictions traditionnelles, mensongères et de pure forme, vêtements pudiques, aisés et souples, qui cachent la nudité sans embarrasser le jeu des mouvements.

Mais Maurice était affligé de cet autre malheur: il était riche. L'*auri sacra fames* ne le tourmentait pas, et il n'était point talonné par ce terrible besoin de « faire son trou », force toute-puissante, conviction universelle, d'où procèdent tant de vilenies et tant de grandes choses. Quant aux honneurs, Maurice ne les appréciait pas, puisqu'ils viennent des hommes et qu'il en connaissait le néant mystificateur.

Que pouvait être son avenir dans cette mêlée d'appétits qui lui étaient inconnus, parmi ces hommes dont il n'épousait ni les soucis ni les ambitions ? Il rentrait, après avoir entrevu une terre féconde, il rentrait dans sa détestable solitude de misanthropie et de découragement; et, comme aux heures noires de jadis, il tressaillait à un irrésistible désir de fuite. Non qu'il espérât rencontrer ailleurs une humanité préférable, plus douce à sa tristesse et plus fraternelle, mais parce qu'il était las des êtres qu'il coudoyait, las des choses où ces êtres avaient posé leur ombre, surtout parce que les êtres et les choses, témoins inconscients de ses espoirs chimériques et de ses fausses joies, les lui redisaient sans cesse, et qu'il voulait oublier.

Il s'était donc résolu à partir.

En usant des camaraderies, des relations dont il disposait, il obtiendrait aisément quelque lointaine mission qui lui servirait d'avouable prétexte. Mais, emporté par ses théories intransigeantes, tout entier, lui aussi, à l'avidité de son égoïsme, il avait écarté Mme Odly de ces débats.

Comme si elle eût pressenti le danger, voici qu'elle se dressait, tendre et faible et timide, la pauvre chère femme, et réclamait comme une aumône ce qui lui était dû d'affection et de dévouement. Ainsi se vérifiaient certaines paroles de Régine que Maurice avait jugées excessives tant qu'il n'avait pas eu à en trouver l'exacte signification en lui-même. Il admettait maintenant qu'il y a des liens qu'on ne rompt pas, des obstacles sacrés qu'on ne peut renverser, et qu'il n'est point d'indépendance qui ne soit limitée par la Justice et la Pitié.

Cinq jours se passèrent qu'il employa dans une lutte stérile contre sa conscience et contre l'évidence même des faits. Constamment il se rappelait son dernier entretien avec Régine, commentait les conseils et les exhortations de la jeune femme.

Souvent il chancelait. « Comblez le vide », avait dit Régine, « créez-vous des buts accessibles. »

Ah! son épouvante de la vie n'aspirait qu'à ce refuge de miséricorde où la vie lui paraitrait moins odieuse! Mais où le chercher, ce refuge? C'est bien vrai que son insatiable curiosité avait autrefois commis la pire des imprudences, et il en portait le châtiment aujoud'hui. Soucieux de ne pas être dupe, il avait témérairement poursuivi cette décevante satisfaction d'amour-propre, mais, à sonder le mystère des raisons et des actes, il avait flétri le prestige

impulsif des apparences, et, l'esprit desséché par l'abus précoce de l'analyse, il était, dans l'ordre moral, comme ces débauchés qui traînent un corps prématurément vieilli. Pour eux comme pour lui, la vraie sagesse n'aurait-elle pas été la continence? Ces hommes avaient trop joui, et ils souffraient. Lui, il avait trop voulu savoir, et il ne croyait plus à rien.

Aveuglé d'orgueil, il s'était attribué une âme assez forte pour la recherche de la vérité; mais la route est longue, semée d'embûches et de périls; il avait succombé dès les premières épreuves, dans la zone désolée des négations et des doutes, avant d'atteindre la lumière, et ce qu'il avait pensé devoir être une œuvre de vie avait abouti à une œuvre de mort. Il l'avait si bien senti qu'il avait alors demandé à l'amour non le courage de poursuivre sa route, mais la consolation de son échec. L'amour s'était refusé, et il se retrouvait au même point de découragement.

Où l'asile? Où la paix? Où l'oubli de tout son vain savoir?

Régine les lui montrait dans le sacrifice, dans l'abdication, dans une soumission entière et sincère à la vie commune. « Créez-vous des buts accessibles, l'intérêt vous naîtra. Créez-vous des devoirs, vous retrouverez le contentement de vous-même et vous ferez des heureux! »

Pourquoi ne pas essayer? Pourquoi persévérer dans ce misérable orgueil où il s'isolait de l'humanité? Il l'accusait de ne pas lui être fraternelle; n'était ce pas lui, au contraire, qui lui témoignait une systématique aversion? Puisqu'il n'avait point l'âme assez vaillamment trempée pour se complaire dans l'exil où vivent et dont vivent les génies, pourquoi s'obstiner en cette tâche inféconde? Pourquoi ne pas se soumettre à la commune discipline, aux émotions permises, aux espoirs réalisables? Pourquoi, puisqu'il détestait ses utopies isolatrices, pourquoi ne les congédiait il pas et persistait-il à s'estimer une exception? Qui donc est exceptionnel? Parmi ces hommes dont il dédaignait les agitations médiocres, combien avaient traversé des crises analogues à la sienne, qui s'étaient guéris de leurs illusions et avaient accepté le vie! Combien avaient su scinder leur existence en deux parts, l'une d'action, où ils se résignaient à n'être que de simples hommes de leur temps; l'autre de pensée, où ils goûtaient la douceur du rêve selon la fantaisie de leur personnalité! Pourquoi, à l'imitation de ces vrais sages, ne se créerait-il pas des buts pratiques, cependant que Régine demeurerait toujours la reine de sa pensée?

Il hésitait...

Et il maudissait son hésitation, car il évoquait les pauvres mains tremblantes de sa mère, et il savait que Régine souffrait cruellement.

Cette idée lui était à ce point intolérable qu'il voulut la chasser. Il nia les souffrances de Régine, les déclara simulées : « C'est une tactique, se dit il, pour m'amener à composition. » Ainsi pensait il quand, au sortir du Palais, M. Tramont, répondant à une question de Maurice au sujet de l'état de santé de Régine, soupira avec plus de consternation que jamais :

— Elle trainaille... elle trainaille... Le médecin conseille un changement d'air. Je vais me voir incessamment forcé de la conduire à Saint-Tropez, chez son père.

Maurice se raidit pour ne pas tomber...

... Ce soir-là, Mme Odly était assise au coin du feu, dans son salon tout parfumé de l'arome des fleurs.

A l'accoutumée, elle ne s'y installait qu'à son « jour ». Une circonstance extraordinaire, une solennité l'y conviait ce soir-là.

Elle n'avait pas reçu de visites et elle n'en attendait pas ; elle avait reçu des cadeaux, elle en attendait encore, et elle leur faisait les honneurs de son salon par égard pour les fidèles amitiés qui n'avaient pas oublié de lui souhaiter sa fête. Elle considérait les divers bibelots destinés, un an durant, à imposer auprès d'elle la présence aimable des absents, et son salon désert où respiraient des fleurs se peuplait de fantômes affectueux.

Elle les accueillait avec une reconnaissance teintée de mélancolie, car un an de vécu, c'est un an de moins à vivre, et les années sont courtes quoique les jours soient longs.

Ces petites choses fragiles apportaient des pensées lointaines ; elles gardaient comme un reflet, et comme une odeur douce, des regards, des contacts amis, qui les avaient choisies, touchées et dirigées vers elle en messagères de souvenir. Le Passé, avec des souffles frôleurs, remuait en elle des émotions endormies qui se mettaient à parler toutes ensemble comme les feuilles d'un buisson ; elle écoutait ce frémissement d'échos assourdis, souriant, les yeux mouillés, à des ombres chères....

La porte s'ouvrit. D'un seul coup, Mme Odly congédia tous les fantômes : « Allez ! allez, bonnes gens ! »

— Qu'est-ce que c'est, François ?

Le domestique, silencieusement, présenta un petit paquet ceint

de faveurs roses. Mme Odly s'en empara et, avec impatience, se mit en devoir de le dépouiller, tout en palpant dans tous les sens. Elle avait un faible enfantin pour les « surprises », aimait à les deviner, et témoignait une hâte fébrile à vérifier ses conjectures.

Elle s'était dit :

— C'est ça... Ce ne peut être que ça...

Elle ne se lassait point, à chaque survenance de paquet, d'émettre cette supposition que l'événement chaque fois démentait. A force d'arracher des papiers, de dénouer des faveurs, — ce dernier paquet était vêtu comme un oignon, — elle finit par mettre à nu un drageoir de porcelaine où s'épanouissaient crûment, parmi des nuages roses, des oiseaux invraisemblables et des papillons démesurés.

Mme Odly fit une grimace de déception. Ce n'était pas *ça*. Ce ne pouvait être *ça*... Elle souleva le couvercle; il représentait au verso, une hirondelle qui portait au cou un écriteau : « Bonne fête ! » souhaitait-il à l'encre dorée; et, au dessous, à l'encre rose: « Cécile M..., avril 1896. »

— Quel bon petit cœur de jeune fille ! songea Mme Odly.

Elle considéra le drageoir avec un sourire attendri, bienveillant, comme pour s'excuser de la moue méprisante dont elle l'avait d'abord accueilli.

Mais peu à peu, ses pensées s'obscurcirent. La pendule sonna. Six heures, déjà ! Et alors que tout le monde — jusqu'à des personnes étrangères ! — lui avait adressé les vœux et les souvenirs d'usage, Mme Odly en était encore à attendre que son fils s'exécutât. D'ordinaire, son présent arrivait le premier, et, dès le matin même, Maurice en l'embrassant lui exprimait ses souhaits. Ce matin, il était sorti de bonne heure, très affairé, et la journée s'était écoulée sans que rien prouvât qu'il eût pensé à cette petite solennité d'affection... Mme Odly tenta de se rassurer. S'il y avait un retard, ne pouvait-il provenir du marchand? Et puis Maurice tenait peut être à offrir lui-même son présent...

Il entra sur ces entrefaites.

— Tiens, dit-il avec étonnement, vous êtes au salon, aujourd'hui ?...

Mme Odly devint très pâle; décidément, il avait oublié, tout à fait oublié ! Elle se défendit cependant de lui faire un seul reproche, et elle le plaignait. Pauvre garçon ! Ce n'était certainement pas par manque de cœur qu'il péchait. A quoi bon l'affliger? Elle souhaita

qu'il persistât dans son oubli afin qu'il n'en ressentît point d'humiliation.

Mais il avait aperçu le drageoir; il en examinait les naïves enluminures.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il, un peu moqueur.

Elle répondit, visiblement embarrassée :

— Rien... un petit bibelot de rien.

Elle songeait : « Pourvu qu'il ne pense pas à ouvrir le couvercle! »

Il était invraisemblable qu'il ne fît pas ce geste instinctif. Il ouvrit, vit l'hirondelle, l'écriteau. Il se dressa brusquement :

— Oh! comme je suis coupable, maman! dit-il avec une franchise repentante. J'ai oublié...

Il ploya un genou devant elle pour implorer l'absolution.

— Vous ne m'en voulez pas trop, dites?

Elle attira la tête de son fils, caressa ses cheveux et le baisa au front.

— Non, non, va, murmura-t-elle. Je sais bien que tu ne l'as pas fait exprès.

Mais toute la mélancolie de ce jour perlait à ses paupières. Elle pleura doucement, et elle n'aurait su dire si c'était de tristesse ou de joie. Lui, très ému, s'appliquait à la consoler. Il noua ses bras autour d'elle et lui baisa les yeux longuement. Il la berçait de mots puérils et câlins, lui murmurait de tendres choses, tendrement; et, tout en versant de lourdes larmes, la pauvre femme se sentait l'âme illuminée.

— Ne pleurez plus, maman, suppliait-il.

— Non... non... répondait-elle en esquissant un pauvre sourire souffreteux.

Mais elle ne pouvait s'en empêcher. Elle dit enfin, un peu calmée:

— Ce n'est pas à cause de ton oubli que je pleure... Je pleure pour moi, à cause de moi...

— A cause de vous, maman?

— Oui... Je pleure sur moi.

L'aveu de son constant souci lui montait aux lèvres, irrésistiblement, et elle se persuada qu'elle ne rencontrerait pas de sitôt une occasion plus favorable, car, en étroite communion avec son fils, elle le sentait faible et attendri, plus près d'elle que jamais. dépouillé de ce revêtement isolateur que la vie dépose comme un limon sur les âmes.

Elle usa de précaution toutefois, prit la chose de loin. Elle parla d'abord de la pénétrante tristesse que les jours de fête exhalent pour

les existences au déclin. Certes, c'était bien doux de s'arrêter un moment et de se retourner, pour un petit bonjour, vers les vieilles amitiés qui furent un instant vos compagnes de route. On est content de se revoir, de retrouver les jolis coins où l'on s'est connu, de revivre les émotions qui furent communes ; elles se sont un peu éventées, mais n'en dégagent que plus de charme, un charme fin et discret, d'un gris délicat où se fondent le noir des chagrins et le rose vif des joies. On se félicite de pouvoir encore se féliciter, et l'on se crie : « Bon courage! Au revoir! » Hélas! se reverra-t-on? On aperçoit alors les places vides, les absents, tous ceux qui sont partis... Et l'on pense qu'on partira aussi...

Maurice voulut l'éloigner de ces images funèbres. Elle y persista, exprima pieusement sa résignation aux volontés divines, et, évoluant vers son but, elle dit que sa mort serait paisible et sereine si Maurice consentait à ce qu'elle fût telle.

Il feignit de ne pas comprendre. Elle précisa, mêlant le raisonnement aux prières.

— Je voudrais tant te savoir à l'abri! conclut-elle, je redoutant de te laisser seul!

Quoique décidé, non au mariage — question secondaire! mais à empêcher Régine de l'abandonner, quoique plein de pitié pour les alarmes maternelles, il hésita encore une fois, dans la douleur d'un suprême déchirement. Les yeux fermés, il se recueillit.

Mme Odly s'était mise à trembler.

— Eh bien?... fit-elle timidement.

Il se contraignit à sourire :

— Je vois ce que c'est, dit-il avec enjouement, je ne vous suffis plus, et vous avez envie d'une belle-fille.

Elle protesta :

— Je ne pense qu'à toi.

— Et un peu aussi à Cécile Marcenais?...

Elle rougit.

— Mon Dieu, dit-elle, celle-là ou une autre...

Il se pencha à son oreille, lui glissa dans un baiser :

— J'aime mieux celle-là.

Elle poussa un cri de joie, l'étreignit contre elle de toutes ses pauvres forces que le bonheur décuplait. Il s'abandonnait à cette ardeur de reconnaissance, et un apaisement descendait en lui, où il voulut voir la première récompense de son abdication.

(A suivre.) Gustave Guesviller.

L'ÉTRANGÈRE

I

Jean prit la lettre entre ses doigts, la retourna longuement. Il contemplait, avec une légère angoisse, ce petit carré de papier, venu de si loin et plein de la pensée d'un autre, et il avait peur à cause du mystère qui entrait ainsi, violemment, dans sa chambre close, encore engourdi des rêves de la nuit.

Cette fois, le malaise s'aggravait. L'écriture, il la reconnaissait pour l'avoir chérie autrefois, et elle ravivait de tels souvenirs, déplaçait d'un coup si brusque les vieilles années, que le jeune homme hésitait maintenant. Car il était égoïste, il avait mis du soin à aménager sa vie. Mais il était curieux. Alors il fit sauter l'enveloppe et lut :

« Mon cher ami, arrivée hier, je repartirai dans quelques jours. Si vous ne m'avez pas oubliée, venez me voir, à cinq heures, à mon hôtel. Vous ferez un grand plaisir à votre amie... »

Et comme il restait courbé sur sa table, cherchant à lire la pensée derrière les mots, un souffle se leva, écartant le rideau sur la vitre obscurcie de son enfance.

Il avait dix-sept ans, lorsqu'il la rencontra dans une station thermale du Midi. Habituée de l'endroit, toujours suivie de loin par un silencieux griffon irlandais, elle étonnait les baigneurs par la noblesse de son allure, la fierté triste de sa démarche et la solitude qui la drapait, comme un manteau. Elle était haute et droite, elle avait un fin visage majestueux, des yeux gris, des cheveux si clairs qu'ils semblaient décolorés. Elle n'était pas comme les femmes de France, qu'on devine tendres et passionnées, volontaires et égoïstes, et curieuses de vouloir aimer, inquiètes d'aimer, oublieuses déjà d'avoir aimé. Elle ne ressemblait à aucune autre. Elle était forte, elle était seule. Un cœur viril devait habiter sa

large poitrine, une pensée d'homme éclairait son front sans pli, il n'y avait nulle bassesse dans son regard franc. Et l'idée que, malgré tout, elle portait en elle une part du germe obscur de la vie, exaspérait jusqu'à la souffrance le désir de connaître la créature de chair qu'on sentait, vivante, sous les étoffes.

Vainement les don Juan désœuvrés avaient tenté l'effet, sûr, pourtant, de leurs coquetteries. Personne ne l'avait approchée, et parmi les « sociétés » bruyantes, assises en rond sur leurs chaises rapprochées, elle passait sans rien voir. Mais elle laissait sur la poussière soulevée par sa robe un sillage d'admiration qui du milieu de la route allait s'élargissant pour battre, à flots pressés, les groupes.

Jean partageait cette fièvre. Cette belle dame si hautaine, si grave, remuait en lui ce besoin de tendresse vague, que, homme d'hier, enfant encore, il vouait aux choses. De loin, il la reconnaissait à sa haute taille, au rythme de son pas, et de près, quand la silhouette livrait ses détails charmants, il tremblait pour l'envie trop forte qui l'étouffait de rafraîchir ses lèvres à ses lèvres. Avec cette confiance timide qu'ont en soi les très jeunes gens, il sentait qu'elle jouerait un rôle dans son existence, et il rêvait de s'abandonner, de prendre cette main qui le guiderait. Car il était un de ces inquiets dépendants des circonstances et qu'effraye le premier baiser, et si les autres lui inspiraient le dédain d'une trop facile victoire dont il ne saurait user, il souhaitait d'être vaincu par elle, afin de connaître la joie d'obéir à la loi qu'on s'est choisie.

Le hasard, cette volonté des choses, fut plus fort que sa propre volonté. Un jour il lui fut présenté, il entendit sa voix musicale, il vit ses yeux durs s'adoucir en se posant sur les siens et sa noble figure s'animer en écoutant ses phrases. Le Casino était désert, la cime des montagnes, à l'approche de l'hiver, se couronnait de neige, mais il lui sembla que tout, sous son regard, fondait, et qu'elle demeurait seule, debout, au milieu des choses mortes.

L'année suivante, il la retrouva, et, tout de suite, il lui sembla qu'ils se connaissaient depuis longtemps. De dix ans plus âgée que lui, en pleine maturité d'esprit et de beauté, elle le remplissait d'admiration pour le soin qu'elle prit, aussitôt, de le diriger. Il ne savait rien, et il avait tant besoin de savoir. Il n'avait qu'à la regarder. Elle lisait sur son front ses plus secrètes pensées, elle entendait battre son cœur. Elle devint la bonne gardienne de ses rêves, la messagère de joie et de tristesse. Sa bouche était pleine

de secrets qu'il aurait voulu boire sur ses lèvres; mais il l'aimait trop pour ne point la respecter.

Porter son châle, tiède encore de son parfum, marcher à ses côtés en écoutant son silence, lui paraissaient le seul bonheur possible, et quand, au retour d'une promenade, elle lui tendait à baiser sa main dégantée, il lui semblait que par les fils bleus de ses veines elle pénétrait toute en lui. Il tremblait de lui parler, il tremblait de ne pas la voir, et il s'étonnait que sa maison fût pareille aux autres, alors qu'elle était si différente.

Elle avait beaucoup souffert, elle se plaisait à le raconter. Un mari tendrement chéri devenu fou, la déroute de son bonheur, la solitude; puis la volonté, triomphante après l'horrible crise, la jetant à travers le monde à la poursuite de l'oubli, et le charme viril du décor qui change, alors que l'âme reste pareille, et l'âme enfin dépouillée à son tour des souvenirs pesants, émiettée, semée au vent des routes, enrichie de visions nouvelles dans la fièvre perpétuelle des arrivées et des départs. Et le jeune homme, qui n'avait jamais quitté sa mère, admirait cette femme que tout avait quitté, et qui ne savait pas se plaindre.

Les années avaient passé. Jean vécut, aima, souffrit, mais l'image était toujours là dans son attitude première, avec son manteau couleur de poussière, sa tête inclinée; et malgré les broderies que tramaient dans le fil de ses jours les lestes doigts des passantes, elle surgissait, avec le rappel de son sourire fané, ses grâces abolies de pastel. Elle lui écrivait souvent de longues lettres qui le charmaient.

Et à chacun de ses voyages, il la revoyait dans les mêmes chambres d'hôtel, dans le désordre des malles éventrées, l'odeur fine des cuirs, et les courroies autour des châles, et sur le guéridon les claires argenteries anglaises, le thé fumant dans les tasses. Puis elle repartait encore.

Cependant les lettres, plus rares d'abord, avaient cessé. La vision, peu à peu, s'était effacée. En lui, l'action ne laissait plus de place au rêve. Un homme s'était formé, dédaigneux des anciennes erreurs, seulement préoccupé de vivre. A trente ans, Jean n'avait pas assez de souvenirs, la route s'ouvrait trop tentante devant lui, pour qu'il songeât à regarder en arrière, et la confiance en sa force, venue avec l'âge, lui faisait ardemment souhaiter un lendemain, qu'il savait devoir être un progrès.

Cette carte fut donc comme une pierre jetée dans l'eau dormante

de son passé. Tout un fond de sensations oubliées remonta, bouillonnant à la surface, et le désir se réveilla en lui de la revoir.

Il sut, pour lui écrire, retrouver les mots d'autrefois.

II

Il résolut de faire la route à pied. Il voulait être maître de sa volonté, savourer le plaisir de marcher seul, d'arriver lentement. Son angoisse, à mesure qu'il approchait, redoubla, et, devant la porte, il dut s'arrêter, il leva les yeux, cherchant à deviner la fenêtre de sa chambre, mais toutes étaient closes, également hostiles, dans la maison muette.

Alors il monta bravement, et sitôt qu'il eut frappé, il souhaita qu'on ne vînt pas lui ouvrir.

Une forme se leva, vint à lui.

— Comme c'est gentil à vous, cher ami.

Il ne la vit pas d'abord, il n'entendit que sa voix. Elle n'avait pas changé, et sa pensée aussitôt sauta de dix ans en arrière.

Il s'inclina, prit sa main, chaude sous les bagues. Mais elle lui tendit la joue.

— Allons, c'est bien permis, maintenant !

Il aurait voulu parler, dire sa joie, son trouble, mais il restait planté au milieu de la pièce, sans trouver un mot. Il sentait seulement la part de ridicule que comporte toute situation grave, et la déception que donne un bonheur attendu, qui se réalise.

Elle l'entraîna vers la croisée, en pleine lumière.

— Voyons, que je vous regarde... Vous êtes très bien.

Puis, d'un ton enjoué :

— Et moi ?

Il n'osa lui avouer que sa belle figure s'empâtait, et qu'elle avait à son front lisse un fin réseau de rides. Il balbutia :

— Vous êtes toujours comme autrefois...

Elle secoua la tête.

— Comme vous dites cela !... Non, j'ai vieilli... Tenez !

Et elle lui montra, au bord de la tempe, une mèche blanche. L'audace tranquille de cette coquetterie le bouleversa. Elle sourit avec tristesse.

— M'aimerez-vous moins parce que je suis une vieille femme? Je suis votre grande sœur, vous le savez bien !

Ils parlaient pour dire quelque chose, mais sous la banalité des phrases, un monde de pensées s'agitait en tumulte, et ils demeuraient debout, tremblants, sans songer à s'asseoir.

— Depuis, qu'avez-vous fait ?

— J'ai voyagé. Vous me retrouvez, après dix ans, dans le même décor, avec les malles qui me suivent partout, et mon bagage d'errante, et les manteaux, et les toilettes, et les mouchoirs...

Il reconnaissait, ouverts sur la table, les flacons de cristal d'un nécessaire, et un sac de cuir qu'il lui avait vu, bien souvent, à la main.

Il demanda :

— Et miss Robert ?

— Mariée aux Indes, avec un officier de la marine royale... Elle vient d'avoir un gros garçon dont je suis la marraine.

— Et miss Russell ?

— Mariée aussi, en Irlande... Je suis la marraine de sa fille, encore.

Il murmura :

— Marraine !

Cette maternité fausse le choquait. Il eut pitié de cette femme qui, sachant tant de choses, ignorait la joie suprême d'être mère.

— Et Paddy ?...

— Mort de vieillesse... Je n'ai plus de chien, on s'attache trop.

Il s'aperçut qu'il n'avait plus rien à lui demander. Elle était seule, désormais. Ils s'étaient assis et s'observaient en souriant. Les mots n'étaient rien, les mots qui appartiennent à tout le monde, et fatigués d'avoir tant servi. C'était en eux qu'apparaissait, plus net, le mirage du passé, que se renouait la trame des jours révolus. Ils n'essayaient pas de donner une forme à leurs confuses pensées, à leurs sentiments plutôt, car c'étaient des sentiments qui se levaient, en appel bref, de rapides visions, un coin de rue, un champ où l'on passa, un bout de sentier qui tourne, la silhouette d'un paysan, au loin.

Il fallait se taire, s'abandonner à cette voix grandissante, jouir des sens qui se reprennent, des mains qui se lient, des yeux qui se pénètrent, jusqu'au moment où l'angoisse devint trop forte, où le flux des souvenirs déborda, en paroles, à leurs lèvres.

— Oh ! je suis heureux, bien heureux, déclara Jean. Alors, vraiment, vous ne m'avez pas oublié ?

— Votre image ne me quittait pas. Le matin, je la trouvais à ma fenêtre, portée par le premier rayon de soleil. Je l'asseyais à mes côtés, je l'emmenais dans mes courses... Que de pays nous avons traversés ensemble !

Un mauvais souffle de vanité le redressa à l'idée qu'elle avait gardé toujours son souvenir, mais il éprouvait un gros remords pour les choses viles qu'il avait faites et qu'elle ignorait.

— Ces lettres alors, ces bonnes chères lettres, pourquoi les avoir interrompues ?

— Je n'osais plus. Quand on est resté si longtemps, un moment vient où on a peur ; et puis la crainte de vous fatiguer, d'être un obstacle dans votre carrière ! Vous êtes si jeune ! D'ailleurs, à quoi bon écrire, répandre le meilleur de soi-même sur un papier qu'on lira vite, qu'on perdra, ou qu'on retrouvera, plus tard, avec l'angoisse de n'être plus pareil ? Le cœur a sa coquetterie, les sentiments perdent, à être exprimés, leur charme. J'ai mis une pudeur à ne pas m'interroger sur la nature de l'affection qui me liait à vous. J'en jouissais, obscurément, sans chercher à savoir d'où me venait sa douceur... Voilà pourquoi j'ai cessé de vous écrire.

Sans force, il ferma les yeux. Il lui semblait qu'une musique ancienne, très douce, le pénétrait. Il la sentait monter en lui, vibrer le long de ses nerfs en caresse sonore. La voix, c'est ce qui change le moins en nous. Les paroles étaient les mêmes, empreintes d'une gravité, d'une tristesse inconnues, et, sur le passé mort, il les voyait voltiger comme un oiseau pensif sur des ruines.

Elle se tut. Le silence aussitôt devint intolérable. Alors, brusquement, une idée le traversa, une envie de connaître enfin son secret, d'éclairer les ténèbres des temps enfuis. Ce fut si rapide, si impérieux, qu'il demanda :

— Ecoutez-moi bien. Entre vieux amis nous devons être francs, puisque, aussi bien, il est trop tard aujourd'hui... Vous rappelez-vous, un soir, nous cheminions dans les allées d'ombre du parc... Vous portiez une robe claire, une valse se mourait derrière les arbres grêles. Votre bras tremblait sur le mien, j'ai cru que vous aviez froid, j'ai proposé de rentrer. Vous vous êtes assise sur un banc, vous m'avez parlé d'une femme, d'une femme rencontrée le matin et qui m'avait souri... Vous étiez pâle...

Il s'arrêta.

— Pourquoi donc étiez-vous pâle ?

Elle regarda autour d'elle comme pour prendre les choses à

témoin. Si banal qu'il soit, le décor est toujours animé quand on est très ému. Elle avait besoin de consulter les choses pour n'être point seule, pour dire le mot, le mot unique qui expliquerait tout.

Elle répondit simplement :

— Parce que je vous aimais !

Il suffoqua, le cœur cloué par cette phrase qu'il attendait, et aussitôt, avec cette rapidité de perception qu'on a dans les grandes crises, il songea au chagrin d'avoir manqué sa destinée, à la joie d'avoir été chéri, en silence.

— Et moi qui n'ai rien vu !

— Non, vous n'avez rien vu !

Il baissa les yeux. Sur le tapis, la même fleur se répétait, sans fin, comme dans son passé la même figure. Et cette figure qu'il aurait voulu baiser éperdument, il la contemplait avec terreur, maintenant qu'il en connaissait la douloureuse énigme.

Il ne sut que balbutier :

— Alors, alors...

Elle poursuivit, plus forte, par petits mots brefs, décisifs.

— Alors, j'ai voyagé pour oublier... Je vous écrivais pour tromper mon chagrin d'abord, pour prendre ma part de vos joies ensuite... Je provoquais vos confidences, voulant savourer au moins le plaisir de souffrir par vous... J'aimais à vous savoir aimé par d'autres, que j'enviais sans en être jalouse. Vous m'avez fait bien du mal... Merci.

Sa voix se fit plus lente.

— Voyez-vous, mon ami, chacun a son rôle en ce monde. Il y a les amoureux qui disent, sur le devant de la scène, de magnifiques paroles, et dont les costumes sont si riches que chacun de leurs gestes semble semer une étoile. Il y a aussi les duègnes et les pères nobles qui font sourire parce qu'ils sont ridicules et bons... Il y a aussi les confidentes, celles qui passent au fond du théâtre, vêtues de noir, qui conseillent, qui consolent, et qu'on n'aime pas. Elles assistent les amours des autres, sans jamais entendre les mots qui caressent, et s'en vont comme elles sont venues, en silence... Vous étiez le héros qu'on applaudit, j'étais cette femme qui passe...

Nulle aigreur ne perçait en ses propos. Elle reprenait, après l'aveu, son attitude un peu hautaine de grande dame, et Jean, de la voir redevenue sitôt maîtresse de soi, admirait la force qu'elles

ont toutes de cacher, sous l'armure rigide des robes, leur sensibilité défaillante.

— Les femmes sont faites pour aimer, pour être aimées. J'ai été punie pour m'être tenue, par orgueil, hors la loi. Fausse épouse, fausse sœur, fausse amante, fausse mère, je n'ai pas connu l'épanouissement complet, et, comme les êtres qui n'accomplissent pas leur fonction, j'ai souffert. Fausse épouse d'un mari frappé dans sa raison, fausse sœur qui cherchait à tromper une trop étroite affection, fausse amante que vous n'avez pas su comprendre et qui n'a pas voulu s'offrir, fausse mère réduite à chérir dans les enfants de mes amies plus sages les chers petits qui me manquaient, j'ai méconnu ces joies sublimes dont la moindre enorgueillit la plus humble d'entre nous, ces joies sublimes que j'aurais dû demander à l'amour qui sanctifie tout. Je suis l'étrangère sans foyer, sans patrie, l'inconsolable veuve errante à travers le monde, à la recherche du bonheur — comme si chacun ne le portait pas en soi ! — celle qui passe et ne se fixe pas, l'ombre qui entend tout, qui voit tout et qui ne dit rien.

L'effort l'avait épuisée. C'étaient dix années de sa vie qu'elle venait de dire en quelques mots. Elle ajouta :

— Ah ! ce mot, pourquoi ne l'avez-vous pas prononcé, enfant que j'aimais et que je n'osais prendre ?... Comment n'avez-vous pas senti, lorsque mon bras tremblait sur le vôtre, que c'était mon cœur, mes sens, mon être tout entier qui se tendait vers vous !

Il hocha la tête. C'était donc vrai. Il n'avait rien vu. La réalité éclatait brusquement, mais trop tard, et il n'avait plus maintenant devant lui qu'un fantôme.

Il demanda :

— Le bonheur, au moins, l'avez-vous trouvé ?

— Certes, j'ai été heureuse, très heureuse dans mon sacrifice. J'ai fini par m'habituer à ma douleur, par la chérir. Elle était devenue la chair de ma chair : en l'enlevant, c'est mon cœur que vous eussiez arraché. Il y a dans la souffrance noblement acceptée une part de grandeur que, seules, connaissent les femmes. C'est pourquoi nous valons mieux que vous. Quel homme eût porté pendant dix années cette plaie sanglante, alors qu'il suffisait pour la fermer, d'un baiser de cette bouche ? Qui de vous aurait savouré la volupté du renoncement et l'âpre joie de cacher sous des paroles qui veulent être dures une tendre pensée qui affaiblit ?... Heureuse, je l'ai été pleinement. L'amour dont vous n'avez pas voulu,

je l'ai gardé pour moi, comme l'avare son trésor, et, réchauffée par cette petite flamme, j'ai pu contempler le monde sans passion. C'est ainsi qu'on voit. Je porte en moi le reflet des choses, je suis le clair miroir qui absorbe les rayons épars, qui boit avec délices l'âme obscure des êtres. Je n'ai rien donné, j'ai tout pris ; c'est pourquoi je suis riche. J'ai dans ma main les cinq sous du Juif-Errant, éternels comme l'espérance humaine. Allez, la vie n'est triste que pour celui qui s'y abandonne. Elle est gaie, follement gaie, pour qui la domine. Or, je n'ai livré aux regards que des gestes ; personne, pas même vous n'a deviné mon cher secret. Je n'ai vu que des apparences, je n'ai compris que des formes, et je les ai chéries parce qu'elles sont menteuses et, à peine nées, destinées à mourir... Heureuse, je vous dis, je suis heureuse !

Tous deux s'étaient levés, roidis, les poings crispés.

On avait apporté des lampes. Alors, tout à coup, elle poussa un grand cri et se jeta dans les bras du jeune homme.

— Non, Jean, je blasphème. C'est vous, c'est vous que j'aimais !

De la fière jeune femme d'autrefois, il ne tenait qu'un fantôme douloureux et meurtri. Il la soulevait, abandonnée dans sa gaine de soie que le fer de la volonté n'étayait plus, et, l'œil fixe, hébété, il contemplait, échappée à la morsure du peigne, pareille au mouchoir qu'on agite quand on part, la mèche blanche...

Henry Spont.

SIMON DALE [1]

(*Suite*)

Je regagnai ma chambre, ma très petite chambre à côté de celle du duc, tout rêveur et quelque peu troublé ; mais la nuit était belle, et comme je n'avais aucune envie de dormir, je revins sur mes pas et me rendis sur les remparts du côté de la mer. Le vent frais soufflait et le bruit des vagues emplissait mes oreilles, et couvrait sans doute le craquement de mes souliers, car, en arrivant aux remparts, je passai inaperçu devant trois personnes qui s'étaient réunies en groupe. Je les reconnus tout de suite et me hâtai de m'esquiver ; cet homme était le Roi ; la dame à sa droite, Mistress Barbara ; dans la troisième, je reconnus la dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, Louise de Kérouallе. Je m'éloignai encore davantage jusqu'à ce que je fusse arrivé à l'extrémité de la partie des remparts qui longeait la mer. Là je restai immobile, jetant des coups d'œil à la dérobée sur le petit groupe. Au bout d'un moment, deux des personnes s'éloignèrent ; la troisième fit une profonde révérence, mais sans les accompagner. Lorsqu'elles eurent disparu, la dame se retourna et s'appuya sur le parapet du rempart, les mains jointes. Je vins vers elle, poussé par un mouvement instinctif. Elle ne s'aperçut pas de mon approche jusqu'à ce que je fusse à ses côtés, elle tourna vers moi une figure inondée de larmes et pâle de crainte et de terreur. Je restai muet devant elle, et elle-même ne pouvait trouver la force de m'adresser la parole. J'étais trop fier pour lui imposer ma société et je la saluai en faisant mine de m'éloigner ; l'expression de sa figure m'arrêta court.

— Qu'avez-vous donc, Mistress Barbara ? m'écriai-je avec impétuosité.

Elle s'efforça de dérider son front et de reprendre son sang-froid :

— Rien du tout, Monsieur.

Puis elle ajouta avec nonchalance :

— Sauf que la conversation du Roi est trop libre pour mon goût.

— Lorsque vous aurez besoin de moi, je serai à vos ordres, dis-je, répondant non à ses paroles, mais à l'expression éplorée de son regard.

(1) Voir *La Lecture*, pages 161, 261, 359, 428.

Je crus, un instant, voir chez elle comme un élan de confiance envers moi et pensai qu'elle allait me révéler ce qui la tourmentait. Ce ne fut qu'une impression très fugitive, sa figure reprit sa couleur naturelle.

— Eh! oui, s'écria-t-elle avec pétulance, il semble vraiment, Simon, que vous êtes destiné à vous trouver toujours dans mon chemin ; cependant Betty Nasrothl n'a rien dit de semblable.

— Il vaut tout autant pour vous que je sois ici, répliquai-je avec violence ; — son dédain me poussait à dire ce que j'aurais mieux fait de taire.

Je ne sais ce qu'elle aurait répondu si nous n'avions pas entendu à ce moment un cri du veilleur de nuit qui surveillait la mer. Il héla un navire qui avançait vers nous en bondissant sur les vagues ; une lumière répondit à son signal. Qui donc venait au château? Les yeux de Barbara et les miens s'efforçaient de discerner le navire; un étranger était attendu, nous le savions, mais nous ignorions qui il était.

Une minute après nous voyions Darrell passer comme le vent, l'air empressé ; avec lui se trouvaient le comte d'Alton qui avait accompagné Madame et Depuy, serviteur du duc d'York. Ils accouraient aussi vite que possible et dans un état d'excitation visible, Barbara oublia sa colère et sa hauteur dans sa curiosité juvénile.

— Qui cela peut-il être? s'écria-t-elle en s'approchant si près de moi que sa manche frôlait la mienne, et elle se pencha en avant par-dessus le mur, vers l'endroit où la coque du vaisseau se détachait en noir près de la jetée à la lumière du clair de lune.

— C'est, sans doute, le gentilhomme que Madame attend, dis-je.

Plusieurs minutes se passèrent pendant lesquelles nous restâmes silencieux, Barbara et moi, l'un à côté de l'autre. La société du château rentra par la grande porte qui avait été ouverte pour elle. Depuy marchait en avant portant une petite malle et suivi de deux ou trois hommes avec le reste du bagage. Puis venait Darrell en compagnie d'un homme de petite taille qui avançait d'un air confiant et hardi. Les autres passèrent devant nous sans s'arrêter, mais Darrell avait reconnu Mistress Barbara, et ôta son chapeau, le nouveau venu fit de même; bien plus, il s'arrêta juste devant nous, et examina Mistress Barbara avec curiosité, jetant seulement sur moi un regard inquisiteur, à la dérobée. Je saluai, Barbara attendait impassible.

— Présentez-moi, je vous prie, dit enfin le gentilhomme à Darrell.

— Voici, commença Darrell d'une voix frémissante où l'on devinait l'émotion et l'agitation, M. de Perrencourt qui a l'honneur d'être au service de Son Altesse Royale la duchesse; cette dame, Monsieur, est Mistress Barbara Quinton, demoiselle d'honneur de la duchesse d'York, et, en ce moment, en service auprès de Madame.

Barbara fit une profonde révérence. M. de Perrencourt salua, les yeux fixés sur son visage; il l'étudiait ouvertement sans la moindre crainte; cependant il était difficile de s'en offenser tant son regard était calme, digne et assuré; il n'avait rien de provoquant bien qu'il ne fût pas très respectueux. Je restais silencieux, irrité de cet examen détaillé si prolongé, mais je n'avais aucun titre pour m'interposer.

— J'espère, Madame, que nous ferons meilleure connaissance, dit-il enfin et, après avoir jeté sur elle un long regard de regret, il s'éloigna. Je me tournai vers Barbara ; elle le suivait des yeux d'un air intéressé et elle semblait avoir oublié ma présence: je ne voulus pas la lui rappeler et, me détournant sans dire un mot, je me hâtai de suivre Darrell et son compagnon. La courbe de la muraille les cachait à ma vue, mais je hâtai le pas et gagnai ainsi sur eux, car je les entendais marcher en avant de moi. Je tournai le coin en courant, brûlant de curiosité, et anxieux de voir davantage cet homme arrivant à une heure si étrange et qui cependant était attendu, dont les manières étaient si nobles et qui n'était après tout qu'un gentilhomme de la chambre comme moi. Encore un coin à tourner et j'allais le voir, mais à ce moment je me heurtai contre mon bon ami Darrell, qui se tenait carrément en travers du chemin.

— Où allez-vous, Simon? demanda-t-il froidement.

Je m'arrêtai et le regardai en face : il soutint mon regard avec un sourire calme, à demi réprimé.

— Où, répétai-je, je vais me coucher, Darrell, laissez-moi passer, je vous prie.

— Un peu plus tard, s'il vous plaît.

— Pas une minute plus tard, repris-je avec humeur et je le saisis par le bras. Il était aussi inébranlable qu'un roc, mais je déployai toute ma force et peu s'en fallut que je ne le jetasse de côté, mais il se mit à crier d'une voix éclatante et irritée :

— Au nom du Roi, personne ne doit passer par ici.

Je me reculai stupéfait. J'aperçus par-dessus son épaule à quelque distance de là deux hommes s'embrassant tendrement. Il

n'y avait personne près de nous, les yeux de Darrell étaient fixés sur moi et sa main me retenait avec force, frémissant d'impatience. Je scrutai du regard le groupe en avant de moi, la lune était à ce moment couverte d'un nuage qui se dissipa une seconde après. Les deux personnages avaient tourné le dos et s'éloignaient, marchant l'un à côté de l'autre. Darrell saisit la direction de mon regard et se retourna. Il devint livide, comme sous l'influence d'une émotion, mais sa voix était impassible, presque froide.

— Oh! ce n'est que M. Colbert souhaitant la bienvenue à M. de Perrencourt,

— Ah! sans doute! m'écriai-je en me retournant avec un sourire, mais où donc M. Colbert a-t-il obtenu cette étoile en diamants? Mon œil l'avait aperçue scintillant au clair de lune.

Il y eut un silence, puis Darrell répondit :

— Le Roi lui a donné ce soir sa propre décoration pour faire honneur à Madame.

M. Colbert en effet porta cette étoile le lendemain à sa promenade matinale et se répandit en expansions de gratitude envers le Roi. Je me suis demandé s'il n'aurait pas dû remercier aussi une personne de rang moins élevé. Si je n'avais pas vu la décoration sur la poitrine du gentilhomme qui embrassait M. de Perrencourt, l'eussé-je vue sur celle de M. Colbert de Croissy? En vérité, j'en doute.

CHAPITRE XII

LA DÉFÉRENCE DE SA GRACE LE DUC

Il avait, en effet, des allures étranges, ce M. de Perrencourt; non seulement il était arrivé de nuit et avait eu avec M. Colbert (dont Darrell me fit remarquer avec insistance la décoration) une entrevue à l'abri des regards curieux, par ordre exprès de Sa Majesté, mais il montrait une prédilection particulière pour les ténèbres et n'était visible pendant le jour que dans l'appartement de Madame ou lorsque celle-ci se rendait chez le Roi. Les autres seigneurs et les dames venus de France se montraient particulièrement curieux de visiter la ville et les environs et ils firent ainsi plusieurs excursions conduits par Madame et le duc de Monmouth. Au bout d'un ou deux jours, la reine et la duchesse d'York arrivèrent de Londres et les fêtes devinrent encore plus brillantes et plus joyeuses. Tout cela ne tentait pas M. de Perrencourt; aucun de ces plaisirs, aucune de ces excursions ne le séduisaient, il ne mit pas les pieds hors du

château et on ne le voyait guère à l'intérieur; quant à moi je ne l'aperçus que deux jours après notre première rencontre, mais ensuite je le vis assez souvent et plus je le vis, plus ses allures me causèrent d'étonnement. En fait, sa réserve ne venait aucunement d'un manque d'assurance ou d'une modestie exagérée; il n'était nullement troublé en société des grands seigneurs et montrait autant de calme en présence du Roi que devant un laquais.

Il était évident qu'il jouissait de la confiance de Madame à un degré tout à fait extraordinaire, car lorsqu'on discutait les affaires d'État, et que tout le monde se retirait sauf la duchesse d'Orléans, ses frères et Arlington (le duc de Monmouth lui-même n'était pas admis), au moment où nous sortions à reculons par la porte, nous apercevions M. de Perrencourt debout derrière le fauteuil de Madame, aussi calme et aussi peu embarrassé que possible; il semblait à peine conscient de l'honneur signalé qu'on lui conférait en l'autorisant à rester. Il est aisé de concevoir que dans ces circonstances on bâtit aussitôt une hypothèse au sujet du respect extraordinaire témoigné à ce gentilhomme. On disait (et quelques-uns prétendaient même le tenir de d'Arlington) que M. de Perrencourt était le tuteur légal de sa cousine Mlle de Kéroualle, que le roi avait des raisons particulières pour le consulter par tous les moyens possibles et prenait autant de plaisir à lui plaire qu'à entrer dans les bonnes grâces de la jeune fille elle-même. C'était une excellente raison à donner pour excuser les faveurs accordées à M. de Perrencourt et si calmement acceptées par lui. Quoique l'incident de M. Colbert ne s'expliquât, selon moi, qu'imparfaitement par cette ingénieuse conjecture, cette version fit le tour de la société et fut généralement admise; elle mettait fin aux suppositions et empêchait toute question indiscrète.

Quant à moi, ma curiosité n'était pas satisfaite et je ne pouvais m'empêcher de me demander ce que le duc de Monmouth désirait obtenir de M. de Perrencourt. Il y avait dans sa conduite quelque chose de très mystérieux. Il ne tenait nullement à Mlle de Kéroualle et je ne suppose pas que le simple désir de plaire à son père pût l'entrainer à se faire, en apparence, l'humble valet du gentilhomme français. Ce détail me frappa tout particulièrement le soir du troisième jour après l'arrivée de M. de Perrencourt. Il y eut une conférence privée qui dura quelque temps. Nous marchions en long et en large derrière les portes closes, n'entendant rien sinon de temps en temps la voix claire de Madame, qui s'éle-

vait pour exhorter ou pour persuader. Le duc, assez satisfait d'avoir échappé à l'ennui des affaires d'État, mais en même temps visiblement contrarié de cette exclusion, arpentait la chambre d'un air nonchalant et ne parlait à personne. Je me tenais à distance, car je voyais clairement qu'il ne désirait pas ma société et je m'étais assis dans un coin retiré où je fus bientôt absorbé par des considérations sur ma fortune passée et future. Il se faisait tard ; les seigneurs et les dames de la cour, après avoir fait assaut de compliments et de galanteries au point d'en être fatigués et à bout d'invention, disparurent les uns après les autres en quête de souper, de vin ou de repos. Je ne bougeai pas de mon coin. On n'entendait rien, sauf de temps en temps la voix des deux mousquetaires en faction sur les marches conduisant du second étage aux grands appartements. Je savais que je devais bientôt m'éloigner, car, à la nuit, on fermait la grille qui donnait sur l'escalier. M. de Perrencourt (c'est encore là un fait étrange), seul de tous les gentilshommes de service, avait été logé dans les limites des appartements royaux et occupait des chambres à côté de celles du duc d'York qui avait aussi pour voisine sa sœur, la duchesse d'Orléans. L'importante conférence avait lieu dans le cabinet du Roi au fond du corridor.

Tout à coup, j'entendis des pas dans l'escalier ; une voix demanda le mot de passe et Monmouth répondit « Saint Denis », car tout était français maintenant pour faire honneur à Madame. Les pas montaient toujours, le corridor était dans la pénombre, mais un instant après j'aperçus Monmouth et Carford. Le bras de Carford était passé sous celui de Monseigneur et il semblait essayer de le retenir. Monmouth se débarrassa de lui avec un éclat de rire et un juron.

— Je ne vais pas écouter, s'écria-t il ; pourquoi écouterais-je ? Je ne désire pas entendre le Roi prier la Vierge.

— Silence, au nom de Dieu, silence, Monseigneur, implora Carford.

— C'est bien ce qu'il fait, n'est-ce pas ? Lui, avec le chapelain de la reine et...

— Je vous en supplie, Monseigneur.

— Et votre bon M. de Perrencourt, alors !

Et Sa Grâce éclata d'un rire amer en prononçant le nom du gentilhomme.

J'avais entendu plus que je n'aurais dû, mais comme disait mon ami le pasteur) cela suffisait à mon intelligence.

Je me demandais si je devais ou non révéler ma présence. Si Monmouth avait été seul, je me serais montré immédiatement, mais je ne voulais pas que Carford se doutât que j'avais pu entendre des choses si importantes.

Je restai un instant hésitant, immobile, puis je fis entendre un long bâillement, suivi d'un gémissement, je m'étirai et, me levant, je feignis de tressaillir en apercevant le duc.

— Eh quoi ! Simon, s'écria-t-il, qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Je croyais que Votre Grâce était dans le cabinet du Roi, répondis-je.

— Vous savez bien que je l'ai quitté il y a déjà assez longtemps.

— Oui, mais comme Votre Grâce avait disparu, j'avais supposé que vous y étiez retourné et tout en vous attendant je me suis assoupi.

Mon explication satisfit complètement le duc de Monmouth ; Carford garda un silence prudent.

— Nous avons d'autres soucis en tête que des conférences, ce soir, dit Monmouth en riant de nouveau. Descendez dans le vestibule et attendez-moi là, Simon. Lord Carford et moi, nous allons faire visite aux dames d'honneur de la duchesse d'Orléans et de la duchesse d'York.

Je m'aperçus qu'il était ivre, mais il avait le vin gai, tandis que Carford, qui avait bu aussi, n'en était que plus sombre et plus méchant. L'heure était tardive et l'état d'ébriété des deux seigneurs ne semblait guère convenable pour faire la visite dont le duc venait de parler ; mais je me trouvais impuissant à l'en empêcher et, après m'être incliné, je descendis l'escalier qui conduit au vestibule et je m'assis sur les marches qui mènent à l'une des meurtrières. Un grand fauteuil contre la muraille servait à m'empêcher d'être vu. Pendant quelques minutes tout resta silencieux. Soudain un bruyant éclat de rire se fit entendre au premier étage, suivi de pas précipités le long de l'escalier, et une jeune fille vêtue de blanc traversa le vestibule comme une flèche. Elle se mit à rire et je reconnus Barbara Quinton. Un instant après, arriva Monmouth très échauffé qui l'implorait en termes extravagants et la suppliait de n'avoir pas la cruauté de le fuir comme une froide coquette. Mais où était Carford ? Je ne pouvais supposer qu'une chose, c'est que ce seigneur avait eu la discrétion de rester en arrière lorsque le duc de Monmouth avait exprimé le désir de parler à la dame dont il recherchait lui-même l'alliance.

A mon humble avis, on pourrait composer un volume très

considérable, très beau et très subtil sur l'art d'écouter aux portes... sur les circonstances où on peut écouter et celles où on ne doit pas le faire, sur les motifs, causes et occasions qui nous y entraînent. Il est possible que les théologiens de Rome, qui, si je ne me trompe, sont très partisans de la science de la casuistique, aient déjà accompli la tâche que j'indique ici; je n'en sais rien; tout au moins, le résultat de leurs travaux ne m'est jamais tombé sous les yeux. J'étais là, assis, immobile derrière le grand fauteuil, écoutant sans la moindre crainte ou la plus fugitive hésitation. Je me demande encore maintenant comment j'ai pu me contenir si longtemps, car Sa Grâce se moquait ce soir-là de tout scrupule et son imprudence ne connaissait pas de limites.

Mistress Barbara répondit gaîment tout d'abord à ses plaisanteries, ripostant à ses attaques et parant les coups; elle était persuadée qu'il n'oserait user de violence envers elle ni se servir d'un langage trop véhément. Mais Monmouth continuait et je saisis un léger accent de frayeur dans la voix de Barbara quand elle le supplia de lui permettre de s'en aller et de retourner chez la duchesse qui devait avoir besoin d'elle.

— Non, je ne veux pas vous laisser aller, Madame. Cela m'est absolument impossible!

— Il faut que je m'en aille, Monseigneur, dit elle. Allons, je vais appeler Lord Carford et lui demander de persuader Votre Grâce.

L'idée seule qu'un appel à Carford l'empêcherait de faire ce qu'il voulait, lui, Monmouth, le fit rire bruyamment.

— Il ne viendra pas, dit-il, et, s'il venait, il prendrait mon parti, non le vôtre.

— Monseigneur, dit-elle d'un ton froid et hautain, Lord Carford est un prétendant à ma main; Votre Grâce sait que je dis vrai.

— Il ne dédaignera pas votre main parce que je l'aurai baisée, répliqua Monmouth; vous ne vous doutez pas, Mistress Barbara, quel aimable mari vous aurez là.

Je me dressai sur mes pieds et jetai un coup d'œil curieux de derrière le fauteuil où je m'étais caché à leur vue : je pus la voir debout, appuyée contre le mur, vis-à-vis de Monmouth. Il voulut saisir sa main, elle la retira avec violence; le duc se mit à rire et s'avança vers elle. Un bruit léger frappa mon oreille, je tournai la tête et vis Lord Carford immobile sur la dernière marche de l'escalier; ses yeux ne quittaient pas le groupe des deux jeunes gens; puis, un instant après, il se recula au point d'être entièrement

caché à ma vue ; je ne pouvais que le distinguer vaguement à sa tournure. Tout à coup, Monmouth poussa un cri de triomphe; il venait de saisir cette main si preste à s'échapper et la couvrait de baisers passionnés ; Barbara restait immobile et impassible. Le duc lui dit d'un ton moqueur en gardant sa main dans la sienne :

— Petite sotte, vous refusez votre fortune. Savez-vous, belle dame, que je suis fils d'un roi !

Barbara, autant que je pouvais en juger, ne paraissait nullement troublée ; il est vrai que le vestibule n'était que très faiblement éclairé.

— Je peux devenir roi, continuait Monmouth en baissant un peu la voix ; il arrive des choses plus extraordinaires. N'aimeriez-vous pas être reine?

Et il ponctua cette question d'un bruyant éclat de rire. Il n'avait même pas la prudence et l'habileté nécessaires pour prendre le masque de la décence.

— Laissez-moi, murmura une voix contrainte et timide.

— Oui, ma charmante, pour ce soir, je veux bien vous laisser, mais non sans un baiser, par exemple.

Barbara était effrayée et cherchait à apaiser le duc en lui parlant avec douceur et une apparente légèreté.

— Votre Grâce retient ma main prisonnière. Elle est libre de faire ce qu'elle veut.

— Votre main! Mais ce sont vos lèvres que je veux, s'écria-t-il avec une audacieuse insolence.

Il se rapprocha d'elle de plus près et lui passa le bras autour de la taille.

Malgré ma souffrance, j'étais resté immobile jusque-là, persuadé que je lui étais plus utile en la laissant pour le moment à elle-même; mais ma patience était à bout et je me levai de derrière mon fauteuil et fis quelques pas en avant. A peine étais-je sorti de ma cachette que j'y rentrai. Monmouth s'était arrêté court : d'une main il tenait celle de Barbara et de l'autre il entourait sa taille; mais il venait de tourner la tête et regardait l'escalier. On entendait partir de là un bruit de voix ; je les entendais comme lui et Barbara également.

— On ne passe pas, cria Carford d'un ton de matamore.

— Laissez-moi passer, Monsieur, répliqua une voix calme et impérieuse.

Carford hésita un instant, puis il se recula tout à coup et s'ef-

faça pour livrer passage à un gentilhomme qui descendit les marches de l'escalier, et, traversant le vestibule d'un pas alerte et assuré, s'approcha du duc et de Mistress Barbara Quinton.

Au-dessus de nos têtes, on entendait un bruit de voix et un piétinement continu. La conférence venait de finir et les membres de la réunion causaient dans le corridor tout en se disposant à regagner leurs appartements respectifs. Je ne fis aucune attention à eux ; mes yeux étaient fixés sur l'intrus qui s'était approché avec tant de hardiesse et d'impudence de Monseigneur le duc. Je le reconnaissais maintenant, c'était M. de Perrencourt, gentilhomme de la chambre de Mme la duchesse d'Orléans.

Il s'était avancé sans s'arrêter ou hésiter même un seul instant. Monmouth semblait changé en pierre ; je pouvais apercevoir sa figure tendue et presque rigide, mais l'éclairage insuffisant de la pièce m'empêchait de distinguer cette expression des yeux qui révèle le mieux la disposition d'esprit. Carford ne dit pas un mot, ne fit pas un geste. Barbara elle-même restait immobile et froide, les yeux fixés sur M. de Perrencourt. Celui ci était juste vis-à-vis d'elle et de Monmouth. Le silence semblait accablant. Je m'attendais à entendre tout d'abord la voix de Monmouth lancer une exclamation d'impatience ou une malédiction contre l'intrus et donner à celui-ci l'ordre impérieux de se retirer sans s'immiscer dans les affaires de ses supérieurs. Le duc ne dit rien de pareil ; il resta muet. M. de Perrencourt, de son côté, gardait un complet silence. Carford avait réussi à se glisser à la dérobée tout près du groupe, si bien qu'il touchait presque l'épaule du Français. M. de Perrencourt ne se départit pas pour cela de son mutisme absolu.

Lentement, à regret, comme par déférence pour une autorité qu'il détestait sans oser lui résister, Monmouth retira son bras de la taille de Barbara et lâcha sa main ; celle ci se recula et s'adossa au mur. Le duc resta debout, les bras ballants, les yeux fixés sur cet homme qui venait d'interrompre son jeu et qui semblait avoir le pouvoir de contraindre sa volonté. M. de Perrencourt dit enfin d'un ton maussade, sec et cassant :

— Je vous remercie, Monsieur le duc, j'étais sûr que vous vous apercevriez bientôt de votre erreur. Cette dame n'est pas la personne que vous supposez, c'est Mistress Quinton. Je désire lui parler, laissez-moi seul avec elle, je vous prie.

Le Roi n'aurait pas parlé de cette manière à son fils adoré ; le duc d'York lui-même n'aurait pas osé le faire. La parole nette,

unie de M. de Perrencourt ne laissait percer aucune gêne, aucune hésitation ; évidemment, il était très avant dans les bonnes grâces de Madame et probablement un grand personnage dans son pays ; ma parole, j'aurais donné quelque chose pour voir notre impétueux Monmouth lui lancer un soufflet en pleine figure. Oui, moi, moi-même, qui avais été sur le point d'intervenir, je ressentais l'insolence avec laquelle notre duc venait d'être traité. En serait-il de même de son côté ? Non. J'entendis un instant sa respiration haletante comme celle d'un homme qui lutte violemment contre son naturel emporté, puis il dit d'une voix où l'on sentait frémir une sorte de colère difficilement contenue :

— Vous savez, Monsieur, qu'ici et partout, vous n'avez qu'à commander pour être obéi.

Il baissa lentement la tête, et fit un profond salut, humble comme ses paroles, mais qui soulignait encore la contrainte qu'on lui imposait.

Cette étrange soumission n'était pas à son éloge. M. de Perrencourt ne lui fit même pas la politesse d'y répondre par un seul mot ; Carford s'avança près de lui et lui offrit son bras. Le duc mit la main sur l'épaule de son ami. Ils restèrent tous deux un instant immobiles, puis s'inclinèrent très profondément devant M. de Perrencourt, qui se contenta de faire un léger signe de la tête, et les deux seigneurs sortirent de la salle, le duc trébuchant à chaque pas et s'appuyant sur Carford pour affermir sa démarche. Ils passèrent à deux mètres de moi, et je vis que Monmouth était pâle de rage. Je retins ma respiration et me retirai dans l'ombre du fauteuil qui me servait de refuge. Il ne restait plus que moi et les deux personnes qui se tenaient debout près du mur.

Je ne pensais plus à me justifier d'être là ; j'étais si excité que je n'écoutai plus aucun scrupule et cédai à mon irrésistible curiosité. Mes premiers soupçons, très grossis et exagérés, assiégeaient de nouveau mon imagination ; tout ce qui m'avait paru mystérieux chez cet individu me revint à l'esprit : le message que j'avais surpris à Canterbury me tintait constamment aux oreilles. Aussi me mis-je à écouter résolu à saisir chaque mot. Hélas ! mes efforts restaient vains ! M. de Perrencourt était d'une autre trempe que M. le duc. Il parlait maintenant, mais si bas et avec tant de circonspection qu'il ne venait à mes oreilles qu'un murmure presque insaisissable. Ses gestes ne m'aidaient pas non plus à comprendre, M. de Perrencourt n'ayant pas plus la violence de gesticulation de

Monmouth, que ses éclats de voix. Il était pressant, mais courtois et, tout en se montrant exigeant, il témoignait une certaine déférence. Monmouth réclamait ses droits et défiait qu'on vint à la traverse; M. de Perrencourt semblait supplier et murmurer des paroles d'amour. Cependant il demandait comme si personne ne pouvait lui refuser et on devinait à sa prière qu'il attendait une réponse favorable. Barbara écoutait avec un calme parfait; je ne pouvais deviner si la peur y était pour quelque chose ou si elle se laissait fasciner pas cette voix douce et respectueuse. J'étais presque fou de colère de ne pouvoir entendre et j'eus beaucoup de peine à ne pas me précipiter, sans raison, hors de mon coin pour défier l'homme devant lequel mon maître s'était incliné presque à terre, humilié et terrassé.

— Non, non, dit enfin la voix haletante de Barbara, en quelques paroles brèves et suppliantes. Non, je vous en conjure, laissez-moi.

M. de Perrencourt lui répondit doucement et d'un ton suppliant:

— Dites plutôt : Non, pas encore, Madame.

Il se fit de nouveau un grand silence; le Français semblait ne pas la quitter des yeux. Tout à coup, Barbara se couvrit la figure de ses mains, puis les relevant presque immédiatement, elle plongea son regard dans le sien. Je la vis secouer la tête.

— Pour ce soir, bonne nuit, la belle des belles, dit-il.

Il prit sa main et la baisa légèrement, en s'inclinant très bas et avec le plus profond respect. Elle le considéra d'un air dédaigneux. Puis il s'éloigna d'elle, la salua de nouveau et répéta de nouveau :

— Pour cette nuit, bonsoir.

Il traversa le vestibule en se dirigeant vers l'escalier avec cette même allure alerte et confiante qui avait marqué son entrée. Il la laissa, mais il semblait qu'il se retirait par pitié pour elle et non parce qu'il avait échoué. Arrivé à la première marche, M. de Perrencourt s'arrêta, se retourna et fit de nouveau un très profond salut. Elle répondit par une révérence jusqu'à terre. Il avait disparu, et Barbara restait toujours immobile appuyée contre le mur, sa figure enfouie dans ses mains; je l'entendis sangloter et murmurer :

— Que faire ? Oh ! que dois-je faire ?

Je sortis aussitôt de mon coin, d'où j'avais assisté à de si étranges scènes, et, le chapeau à la main, je répondis à cette question désespérée.

— Eh! confiez-vous donc à vos amis, Mistress Barbara, dis-je d'un ton joyeux. Que peut-on faire d'autre?

— Simon! s'écria-t-elle avec empressement et, il me sembla, avec joie. Vous ici!

Et elle me saisit la main.

— A votre service, toujours.

— Étiez-vous ici? D'où venez-vous?

— De ce coin-là, du vestibule, derrière ce fauteuil. Il y a longtemps que j'y suis. Sa Grâce m'avait dit d'attendre dans le vestibule, c'est ce que j'ai fait. Mais le duc, ayant bien d'autres idées en tête, avait oublié l'ordre et le serviteur.

— Alors, vous avez entendu? chuchota-t-elle.

— Tout ce que le duc a dit, à ce que je crois, Lord Carford est resté muet et j'allais interrompre Sa Grâce, lorsque quelqu'un s'est chargé de le faire mieux que moi. Je crois, Madame, que vous devez quelques remerciements à M. de Perrencourt.

— Vous avez entendu ce qu'il a dit?

— Les dernières phrases seulement, repris-je d'un ton de regret.

Elle me regarda un instant et dit avec un petit sourire très triste :

— Moi, je dois être reconnaissante envers M. de Perrencourt?

— Je ne connais personne d'autre qui eût pu ou voulu vous débarrasser si habilement du duc de Monmouth. De plus, il paraissait vous traiter avec beaucoup de courtoisie.

— Beaucoup de courtoisie, sans doute, s'écria-t-elle, mais elle s'arrêta comme si elle voulait se contenir.

Elle était encore très agitée; elle couvrit sa figure de ses mains et j'entendis de nouveaux sanglots.

— Allons, prenez courage, lui dis-je, le duc est, sans doute, un grand personnage, mais il ne vous arrivera aucun mal, Mistress Barbara. Votre père m'a prié d'être toujours prêt à vous rendre service, et bien que je n'aie pas besoin de son ordre pour éperonner mon zèle, je vous prie de le mettre à l'épreuve afin que j'aie une excuse pour vous imposer ma présence.

— Oui, certes, je suis heureuse de vous voir, Simon, mais que ferai-je? Ah! mon Dieu, pourquoi suis-je jamais venue ici!

— Tout peut s'arranger si vous quittez Douvres, Madame.

— Mais comment? Comment cela? demanda-t-elle d'un ton désespéré.

— La duchesse vous en accordera la permission.

— Sans le consentement du Roi?

— Est-ce qu'il n'y consentirait pas? Madame le sollicitera pour vous; elle est bonne.

— Madame ne le fera pas; personne ne le demandera pour moi.

— Alors, puisque c'est impossible, partons sans demander congé; vous n'avez qu'un mot à dire.

— Ah! vous ne savez pas, dit-elle tristement.

Elle saisit de nouveau ma main et murmura précipitamment et comme avec effroi :

— J'ai peur, Simon, j'ai peur... de lui. Que puis-je faire? Comment résister? Ils sont libres de faire de moi ce qu'ils veulent, comment me défendre? Si je pleure, ils se mettent à rire; si j'essaie de rire, ils le prennent pour un consentement. Que faire?

Rien ne lie un homme aussi étroitement à une femme que de sentir sa main chercher la sienne et avoir recours à lui dans sa faiblesse. J'avais toujours pensé qu'un jour viendrait où, à ma grande joie, Barbara rechercherait une protection, et je craignais de ne pouvoir dissimuler un sentiment de triomphe.

Ce rêve s'était réalisé; mais qu'était devenue mon exaltation? J'avais la gorge serrée, et ce n'est qu'au bout d'un moment que je trouvai la force de lui répondre.

— Que pouvons-nous faire? voulez-vous dire, Mistress Barbara.

— Hélas, hélas! s'écria-t-elle en pleurant et riant à moitié, que pouvons-nous faire... même nous, Simon?

Je remarquai qu'elle m'appelait Simon comme dans le bon vieux temps avant ma trahison et ma grave offense. J'en étais heureux, car pour pouvoir lui être utile, il fallait que nous fussions amis. Tout à coup elle dit :

— Vous savez ce que cela signifie... je ne peux pas vous le dire; ne le savez-vous pas?

— Oui, je sais quel est ce moyen; mais je n'en connais pas de meilleur; le duc cependant ne réussira pas.

— Le duc? Si ce n'était que le duc... Ah!...

Elle s'arrêta de nouveau, l'air effrayé et jeta sur moi un regard anxieux. Ma figure gardait une expression d'impassibilité niaise.

— Il est déjà très docile, dis-je, voyez comme M. de Perrencourt a su le prendre, l'entortiller et le renvoyer tout penaud.

Elle passa sa main sur mon bras.

— Si j'osais vous dire une chose que personne ne sait ici, sauf le roi et quelques-uns de ses plus proches!

— Comment la savez-vous ? interrompis-je.

— J'ai... j'ai fini aussi par l'apprendre, murmura-t-elle.

— Il y a plus d'un moyen d'arriver à savoir une chose, Madame, répliquai-je, ou bien on vous le dit, ou bien on le devine. Il est certes étonnant de constater la conduite de M. de Perrencourt à l'égard de Sa Grâce, et celle de Lord Carford qui s'est effacé pour livrer passage au Français comme si celui-ci avait été... un Roi

J'appuyai particulièrement sur ce dernier mot.

— Simon, murmura-t-elle, d'un ton à la fois alarmé et agité, Simon, que dites-vous là ? Il y va de votre vie!

— Ma vie, Madame, oh ! elle m'est trop chevillée au corps pour qu'un seul mot suffise à l'en arracher ; je le répète... *comme s'il avait été un Roi*. Dites-moi pourquoi M. Colbert portait la grande étoile du Roi ? Est ce parce que quelqu'un a aperçu un gentilhomme avec cette décoration et embrassant M. de Perrencourt, le soir de son arrivée ?

— Était-ce vous ?

— Oui, Madame. Dites-moi pour quelle raison trois messagers sont allés à Londres, porteurs de ce message : *Il vient?*

Elle se suspendait à mon bras, l'air anxieux.

— Et dites-moi, maintenant, ce que M. de Perrencourt, que la peste étouffe ! vous a dit. Il parlait si bas que je ne pouvais l'entendre

Elle rougit violemment ; ses yeux se voilèrent et s'abaissèrent jusqu'à terre.

— Je ne peux vous le dire, murmura-t-elle.

— Je le sais cependant et si vous avez confiance en moi, Madame...

— Ah ! Simon, vous savez que j'ai confiance en vous.

— Et cependant vous étiez en colère contre moi.

— Non, pas en colère..., je n'en avais aucun droit..., je veux dire..., je n'avais aucune raison d'être en colère..., j'étais peinée.

— Vous n'avez plus aucune raison de l'être, Madame.

— Pauvre Simon ! dit-elle, très doucement.

Je sentis la très légère pression de sa main, le contact de deux doigts effilés, parlant de sympathie et d'amicale confiance.

— Par Dieu, je vous sortirai de là saine et sauve ! m'écriai-je.

— Mais comment, comment, Simon ? Je crains qu'il n'ait...

— Le duc ?

— Non, l'autre, M. de Perrencourt, qu'il ne désire passionnément... faire ce qu'il m'a dit.

— Un homme peut désirer passionnément une chose et ne pas y réussir, dis-je d'un air farouche.

— Oui, un homme, Simon, un homme peut...

— Oui, et même...

— Chut! Chut! Si l'on vous entendait... votre vie ne serait pas en sûreté.

— Que m'importe!

— Mais cela m'importe beaucoup, s'écria-t-elle, et elle ajouta vivement : Je suis égoïste, je tiens à vous parce que j'ai besoin de votre aide.

— Je vous viendrai en aide contre le duc de Monmouth et contre...

— Ah! soyez prudent!

Je ne voulais pas être prudent; mon sang bouillonnait, je parlais haut et sans crainte; aussi appelai-je M. de Perrencourt par le nom qui était le sien et par lequel il était connu du Lord tremblant et du lâche Monmouth, ce nom qui lui donnait entrée aux conférences les plus ultra-secrètes et qui le retenait cependant au château où il était caché et presque prisonnier. Ce secret avait cessé d'en être un pour moi.

— Contre le duc de Monmouth, criai-je hardiment, et aussi, si c'est nécessaire, contre le Roi de France.

Barbara me saisit le bras d'un air effrayé. Je me mis à rire, mais je m'arrêtai en la voyant me montrer quelque chose du doigt par-dessus mon épaule. Je me retournai en tressaillant et je vis un homme descendant l'escalier. Dans la confuse lumière du vestibule, j'aperçus le scintillement d'une brillante décoration sur sa poitrine : c'était M. Colbert de Croissy. Il resta immobile sur la dernière marche, essayant de percer les ténèbres pour nous voir.

— Qui parle du Roi de France ici? dit-il d'un ton soupçonneux.

— Moi, Simon Dale, gentilhomme ordinaire du duc de Monmouth et au service de Votre Excellence.

— Qu'avez-vous dit de mon maître? demanda-t-il.

Je fus un instant dans un cruel embarras; bien que mon cœur fût plein de choses que j'aurais eu du plaisir à dire sur Sa Majesté le Roi de France, aucune d'elles n'était faite pour les oreilles de son ambassadeur. Je restai muet, les yeux fixés sur Colbert et surtout sur l'étoile qu'il portait sur la poitrine. Je savais que je commettais une imprudence, mais rien ne pouvait me faire résister à cette tentation. Je m'inclinai en souriant aimablement à M. Colbert.

— Je remarque, Monsieur, dis-je, que l'honneur que vous fait le Roi d'Angleterre en vous décernant la décoration qu'il portait sur sa propre poitrine, ne manquera pas de causer une grande joie au Roi de France.

L'ambassadeur me regarda fixement, mais ses yeux s'abaissèrent bientôt jusqu'à terre devant les miens. Je suis fondé à croire que cette tentative de lire dans ma pensée ne lui servit à rien et qu'il fit bien de renoncer à la lutte. Sans un mot, il continua son chemin en m'adressant le plus raide des saluts.

A peine avait-il disparu, que Barbara se rapprocha de moi; sa figure était comme illuminée de joie.

— Oh! Simon, Simon, qu'avez-vous fait, murmura-t-elle d'un ton de reproche, mais je vous en aime davantage, — et elle disparut dans les escaliers comme un fuyant rayon de lune.

Là-dessus, la tête pleine de mille préoccupations et le cœur battant de plus d'une émotion, je songeai que je n'avais rien de mieux à faire que de gagner mon lit. Je le fis sans délai.

— Demain, je causerai avec M. de Perrencourt, me dis-je en me retournant sur l'oreiller pour chercher le sommeil.

CHAPITRE XIII

LA RÉCOMPENSE DE LA CURIOSITÉ

Le lendemain matin, mon exaltation s'était dissipée. Je m'éveillai en proie au plus amer découragement, et écœuré jusqu'au fond de l'âme. Non seulement les difficultés paraissaient insurmontables et l'échec certain, mais une sorte de dégoût pour tout ce qui m'entourait fit disparaitre pour moi la saveur de l'aventure comme l'excitation de l'entreprise. Je ne veux cependant pas faire parade d'une trop haute vertu. Je serai franc. Les anciennes maximes de morale, les principes éternels du droit que tout le monde reconnaît et que personne n'observe,ont peu d'influence sur un jeune homme d'un tempérament ardent; il faut, pour provoquer son indignation, qu'un danger menace celle qu'il respecte, atteigne celle qu'il aime ou mette en péril son propre honneur. J'avais accepté les scandales de la cour et même j'y avais pris part, discrètement, il est vrai, par mes haussements d'épaules, mes sourires, mes plaisanteries plus ou moins piquantes. Je n'avais éprouvé aucun éloignement pour les principaux acteurs de ces scandales, aucune horreur pour les choses qu'ils avaient faites ou tenté de faire; bien plus, j'avais éprouvé pour une personne qui semblait incarner en elle

tous les vices de la cour un de ces amours insensés qui, même défunts, laissent un profond et brûlant souvenir. Maintenant un changement s'était accompli en moi. Je ne regardais plus par mes propres yeux insouciants, mais comme à travers la vision de cette pauvre fille insultée et terrifiée qui, jetée dans la fournaise, saisissait la main qui s'offrait à elle comme sa seule chance de salut. On se servait de cette jeune fille pour un plan inavouable ; c'est elle qui devait être sacrifiée. Elle avait été choisie d'abord comme l'appât nécessaire pour séduire Monmouth, lui arracher l'aveu de ses ambitions secrètes et les révéler à York toujours aux aguets et à sa créature Lord Carford. Le plan s'était peut-être modifié, maintenant, mais Barbara Quinton ne gagnait rien au change. Le Roi ne voulait et ne pouvait rien refuser à M. de Perrencourt (je riais amèrement en prononçant ce nom), quelque excessive que fût sa demande. Charles II serait certainement tout prêt à jeter Barbara dans les bras de son hôte sans le moindre scrupule, si celui-ci levait seulement le doigt d'un air impérieux pour la demander, et il se croirait suffisamment payé de retour si le Roi son frère montrait la même complaisance pour ses propres faiblesses. On venait évidemment de conclure, ici, au château, d'importants arrangements politiques dont je m'étais efforcé par ruse de deviner la nature. Qu'importait-il aux deux souverains d'accorder une bagatelle, de troquer Barbara Quinton contre la dame française et de contenter deux princes à si bon marché?... Le déshonneur de deux filles de condition : tel était évidemment leur dessein. Sinon, comment expliquer les hommages rendus à M. de Perrencourt et la déférence de Monmouth? Le Roi avait des conférences en tête à tête avec le gentilhomme français sans que le fils de ce roi osât intervenir. Qu'importait que l'on parlât des autres maîtresses du roi de France? Les galants de Paris pouvaient nous considérer nous autres Anglais comme grossiers et inoragnts. du moins nous savions qu'une prérogative de la royauté était d'avoir le cœur très large, ce que le Parlement lui-même n'osait mettre en question. Je me sentis pris d'un dégoût plus amer encore pour toutes ces infamies qui dépouillaient à mes yeux ces cours si brillantes et si spirituelles de leurs splendides et pompeux oripeaux, et se révélaient à moi dans leur hideuse nudité. Saisi d'un délire soudain, je m'assis dans mon lit en m'écriant :

— Le Ciel nous sortira de là ! Certes le ciel peut bien trouver un moyen de nous en sortir, quand le démon en trouve tant !

Ah! Simon Dale! comme tu deviens vertueux quand l'iniquité te blesse! Phinéas Fate aurait pu te prêcher là-dessus jusqu'à la fin des temps.

Jonas Wall, qui logeait en ville, vint chez moi ce matin-là une heure plus tôt que d'ordinaire, mais il me trouva levé et prêt à tout événement. Je l'avais peu vu pendant les jours précédents, ne le faisant venir qu'en cas de nécessité absolue, me débarrassant toujours aussi vite que possible de sa lugubre société. Cependant j'éprouvais maintenant un peu plus de respect pour lui; sa vertu était sombre, hérissée, agressive, mais il était vertueux ou, du moins, il me semblait tel au milieu de ce monde d'iniquités qui mettait en relief ses qualités morales. Je lui adressai la parole avec bonté, mais lui, sans faire aucune attention à mes avances, vint droit à moi et me dit brusquement :

— La femme qui est venue vous voir à votre logement à Londres, est ici, à Douvres. Elle vous prie d'être discret et de venir tout de suite. Je vous conduirai, si vous voulez.

Je tressaillis et le regardai fixement. Je croyais avoir définitivement clos ce chapitre de ma jeunesse. Quel destin venait m'obliger à le recommencer en dépit de moi-même? Par quel bizarre caprice du sort Jones Wall était-il chargé du rôle de Mercure?

— Elle est ici, à Douvres? Pour quelle raison? demandai-je au bout d'un moment avec tout le calme dont j'étais capable.

— Dans un but... coupable, sans doute, répondit-il avec une brutale franchise.

— Cependant, vous savez où me conduire pour aller chez elle? demandai-je en souriant.

— Oui, répondit-il d'un ton où perçait le plus profond dédain pour mon allusion moqueuse.

— Je ne veux pas y aller, m'écriai-je d'un ton ferme.

— La chose vous regarde... spécialement, dit-il, et encore peut-être aussi une autre personne.

L'heure était matinale et avant deux heures, la cour ne devait pas se mettre en mouvement. J'avais donc le temps d'aller et de venir et ainsi je ne risquais pas de laisser échapper une occasion d'agir. La curiosité entrait pour beaucoup dans ma décision et aussi l'attraction qui nous pousse vers ceux que nous avons aimés, même quand l'amour s'est envolé et que nous devrions en éprouver plus de peine que de plaisir. Au bout de dix minutes, j'étais dehors, descendant la falaise avec Jones et le suivant ensuite dans une

étroite ruelle qui dévalait en zigzag vers la mer. Jones marcha très vite et sans hésitation jusqu'à ce que nous fussions arrivés à une allée écartée; là nous fîmes halte devant une maison de pauvre apparence.

— Elle est là, dit Jones en indiquant du doigt la porte, et en faisant une grimace de dégoût comme s'il avalait quelque chose de nauséabond.

Je ne pouvais douter qu'elle fût là, car j'entendais sa voix chanter gaiement à l'intérieur. Mon cœur battait violemment et j'eus presque envie de ne pas entrer. Mais elle nous avait vus et elle vint elle-même ouvrir la porte à deux battants. Elle logeait au rez-de-chaussée; elle me fit signe de la main, j'entrai dans une petite chambre. Les logements étaient rares à Douvres en ce moment-là, et la chambre de Nell lui servait (comme le prouvait le lit négligemment recouvert d'un rideau), de chambre à coucher et de salle de réception. Je ne fis pas attention à ce que devint Jones et je m'assis, aussi intrigué qu'embarrassé, dans un fauteuil assez branlant.

— Qu'est-ce qui vous amène ici? balbutiai-je en fixant mes yeux sur elle.

Nellie s'était plantée en face de moi, le sourire aux lèvres, se dandinant légèrement, les mains sur les hanches.

— Mes affaires, répondit-elle, tout comme vous. Si vous désirez en savoir davantage, l'invitation du roi. Cela vous chagrine-t-il, Simon?

— Non, Madame.

— Oh! un peu, encore un peu, Simon? Consolez-vous, le roi m'a invitée, mais il n'est pas venu me voir. C'est là ce qui me préoccupe. Pourquoi n'est-il pas venu? J'ai entendu dire certaines choses, mais mes yeux qui, s'ils ne sont pas grands, ont cependant la réputation d'être bons, ne peuvent percer les murs du château et mes pauvres pieds ne sont pas dignes d'en dépasser le seuil.

— Vous n'avez pas besoin de vous en désoler, répondis-je d'un air morose.

— Je sais bien quelques petites choses cependant; entre autres qu'il y a là une certaine dame française. De quoi a-t-elle l'air, Simon?

— Elle est très jolie, autant que j'ai pu en juger.

— Ah! Vous êtes un homme de goût, vous! Restera-t-elle longtemps?

— On dit, Madame, qu'elle est encore ici pour dix à quinze jours.

— Et la dame française suit Mme d'Orléans partout où elle va?

— Je n'ai là-dessus aucune information.

— Ni moi non plus.

Elle s'arrêta un instant.

—Vous n'aimez pas Lord Carford ? demanda-t-elle brusquement.

Cette question était tout à fait inattendue.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Quel rapport y a-t-il entre Carford et la dame française ?

— Je crois que vous le saurez bientôt. L'amour rend clairvoyant, qu'en pensez-vous ? Cependant comme vous m'en demandez la raison (je lis cela dans vos yeux), j'avoue que je suis peinée que vous soyez de nouveau amoureux, ceci soit dit en passant. Simon, je n'aime pas non plus la dame française.

Si je n'avais été ce matin-là dans une disposition d'esprit toute particulière, elle aurait réussi à reprendre son empire sur moi et toutes mes résolutions auraient été réduites à néant. Comme elle ignorait le travail qui s'était fait dans mon esprit, Nellie ne prenait aucune peine pour cacher ou même adoucir ce qui me répugnait chez elle. Pendant longtemps tout en connaissant ses défauts, je l'aimais quand même ; mais l'amour, chez moi, ne couvait plus sous la cendre et je me sentis saisi d'une profonde et douloureuse pitié. Quant à elle, il lui eût semblé étrange qu'un homme n'aimât plus parce qu'il était clairvoyant et je me gardai de lui laisser voir ma pitié qu'elle eût accueillie avec des railleries. J'ai lieu de croire cependant qu'elle était vexée de me voir absolument impassible : une femme s'irrite toujours de perdre l'amour d'un homme, quelque indifférente qu'elle s'y soit montrée lorsqu'il ne vivait que pour elle. C'est du reste un sentiment naturel chez l'homme comme chez la femme.

— Nous sommes amis au moins, n'est-ce pas, dit-elle en riant, et surtout nous sommes protestants.

Nouvel éclat de rire.

Je levai sur elle un regard interrogateur.

— Nous détestons tous deux les Français ? continua-t-elle.

— C'est vrai, je n'ai pas de tendresse pour eux. Eh bien ! Que puis-je faire ?

Elle regarda autour de la chambre d'un air soupçonneux et s'approchant un peu de moi, elle chuchota :

— La nuit dernière, j'ai reçu assez tard la visite d'un homme que je n'aime guère, mais..... qu'importe. Nous ramons dans le même bateau. Je parle du duc de Buckingham.

— Il est réconcilié avec Lord Arlington par les bons offices de Madame; c'est, du moins, l'histoire qui circule dans le château.

— Oui, oui, il est réconcilié avec Lord Arlington comme le chien avec le chat quand le maître est là. Il a cependant des soupçons et il y a des choses qu'il sait positivement. Il suppose que le traité touche à bien d'autres questions que la guerre de Hollande. Je déteste la guerre, elle engloutit l'argent comme un puits.

— Cet argent déborde parfois par-dessus la margelle du puits, si ce que l'on dit est vrai.

— Chut! Chut! Simon, le traité touche à bien d'autres questions.

— Il n'est pas besoin d'être duc et ministre pour le soupçonner.

— Ah! vous soupçonnez déjà? La religion du Roi, peut-être? murmura-t-elle.

Je hochai la tête affirmativement ; le secret n'était plus une surprise pour moi, bien que j'ignorasse si Buckingham était dans le complot.

— Que sait le duc de Buckingham? demandai-je.

— Eh bien! il sait que le Roi écoute quelque fois les conseils d'une femme, dit-elle, en secouant la tête et en souriant d'un air discret.

— Quelle prodigieuse sagacité! Vous le lui avez dit, peut-être?

— Je vous assure qu'il le savait bien avant que je ne vinsse à la cour, Monsieur Simon; c'est pourquoi, si le Roi se fait catholique, il sera plus dévot s'il a la société d'une dame catholique. Et cette dame... comment l'appelez-vous?

— Mlle de Kéroualle.

— Ah! oui. C'est une très ardente catholique; son dévouement à sa religion ne connaît pas de bornes, comme le mien pour le Roi. Ne froncez pas les sourcils, Simon. Le loyalisme est une vertu.

— La piété aussi, pour la même raison et dans la même mesure illimitée, sans doute? demandai-je d'un ton amer.

— Sans doute, Monsieur. Mais le Roi de France a envoyé un message de Calais...

— Oh! de Calais! c'est là ce que le duc vous a révélé? demandai-je avec un sourire que je ne pus réprimer.

Il y avait donc une limite dans la confiance du duc en son alliée, car le duc avait été à Paris et n'était certainement pas étranger à M. de Perrencourt.

— Oui, il m'a tout dit. Le Roi de France a envoyé un message de

Calais, où il attend la signature du traité, dans lequel il dit que l'absence de Mme de Kéroualle dépouillerait sa cour d'une de ses plus éclatantes beautés et qu'il ne peut ainsi se la laisser enlever. Madame jure, dit le duc, qu'elle ne peut se priver de sa plus belle dame d'honneur (une heureuse expression, ma foi!) et rester ainsi toute seule. Mais Madame a vu quelqu'un qui peut compenser cette perte, et le Roi de France, après avoir examiné son portrait, pense de même, bref, Simon, notre Roi sent qu'il ne peut être bon catholique sans les conseils de Mme de Kéroualle, et le Roi de France croit qu'il est de son devoir de convertir et de sauver une aussi belle personne que... avez-vous le nom sur le bout de la langue, Simon? non, il est dans votre cœur.

— Je sais de qui vous voulez parler, répondis-je, car cette révélation ne dépassait pas ce que j'avais découvert par moi-même. Mais que dit Buckingham de tout cela?

— Eh! que le Roi ne doit pas être laissé libre de faire ce qu'il veut, sans quoi il sera confirmé dans son penchant au catholicisme. Le duc est bon protestant comme vous... et, ne vous en déplaise, comme moi.

— Peut-il empêcher quoi que ce soit?

— Oui, s'il peut empêcher le Roi de France d'arriver à ses fins; et, pour cela, Sa Grâce a besoin de certaines choses.

— Êtes-vous chargée pour moi d'un message de sa part?

— Je lui ai dit seulement que je connaissais un gentilhomme qui pourrait lui fournir ce dont il a besoin, c'est-à-dire un cœur, une tête, une main et peut-être une épée.

— N'importe qui alors a les qualités requises.

— Le cœur doit être loyal, la tête claire, la main forte et l'épée prête.

— Je crains alors de n'avoir pas tout cela.

— Et comme récompense, il aura...

— Oui, je sais, sa vie, s'il se tire d'affaire.

Nell éclata de rire.

— Il n'a pas dit cela, mais c'est à peu près le sens, concéda-t-elle. Vous y penserez, Simon.

— Y penser, moi? N'y comptez pas!

— Vous ne voulez pas?

— Ou peut-être ne puis-je pas le tenter.

— Ah! Vous le tenterez, n'est-ce pas?

— Certainement.

— Vous êtes bien empressé. Est-ce sincère?

— Y a-t-il quoi que ce soit au monde de sincère, Madame, sauf votre dévouement au Roi ?

— Et celui de la dame française à sa religion, dit Nell en riant. Ma foi, je crois que le portrait que le Roi de France a vu était beau. Y avez-vous jeté les yeux, Simon?

— Sur mon honneur, je n'aime pas cette personne.

— Sur mon honneur, je vous dis que vous l'aimerez.

— Vous essayez de m'arrêter par cette prophétie.

— Que m'importe qui vous aimez! dit-elle (sa figure s'illumina d'un délicieux sourire). Comme les femmes sont menteuses pourtant! s'écria-t-elle. Oui certes, cela m'importe, pas assez cependant... pour me donner des rides, mais assez pour regretter d'être devenue presque une grande dame et de ne pouvoir...

— Vous vous arrêtez?

— De ne pouvoir... vous donner un soufflet, Simon!

— Ce serait une peine bien légère après avoir brisé le cœur d'un homme, dis-je en lui tendant ma joue et en lui faisant un signe de la main.

— Vous pourriez vous venger en prenant une compensation sur ma joue. Je ne peux pas frapper un homme qui ne veut pas me rendre.

Elle se mit à rire avec sa charmante gaieté d'autrefois.

J'avais presque scellé le marché ; elle était si espiègle et si jolie! Si nous nous étions rencontrés alors pour la première fois, et qu'elle m'eût fait cette offre, je l'aurais très certainement acceptée; mais c'était de l'histoire ancienne et je soupirai :

— Je vous ai trop aimée autrefois pour vous donner un baiser aujourd'hui, Madame, lui dis-je.

— Vous êtes parfois bien étrange, Simon, dit-elle en soupirant et en levant ses sourcils. J'aime autant embrasser un homme que j'ai aimé que n'importe quel autre.

— Ou lui donner un soufflet.

— Si je n'avais pas tenu à embrasser, je n'aurais jamais tenu non plus à donner un soufflet. Vous vous levez?

— Hé oui. J'ai reçu mon mandat, n'est-ce pas?

— C'est le second que vous me devez, garderez-vous celui-ci?

— Ne m'avez-vous pas encore pardonné?

— Tout est pardonné et tout est oublié... presque, Simon.

— A ce moment-là (je ne me plains pas de l'interruption, puisque l'homme est homme après tout, la femme obstinée et la courtoisie

impérieuse), un bruit étrange se fit entendre dans la chambre au-dessus, étrange dans une maison habitée par Nell, et singulièrement familier à mon oreille. Je levai la main et j'écoutai. Nell fit entendre son rire frais et perlé.

— La peste l'étouffe! cria-t-elle, ah! oui, il est ici. Il est, au fond, décidé à me convertir; ce fou m'amuse.

— Phinéas Fate! m'écriai-je confondu.

Il n'y avait pas de doute, c'était bien sa voix. Je pouvais reconnaître, entre mille, son intonation particulière lorsqu'il chantait un psaume de la pénitence. C'était toujours exactement la même chose.

— Vous ne le saviez pas? Cependant cet autre fou, votre domestique, est toujours avec lui. Ils restent quelquefois enfermés ensemble pendant deux heures d'horloge.

— Chantant des psaumes!

— De temps en temps. Ils sont aussi souvent silencieux.

— Il vous sermonne?

— Oh! un peu seulement; chaque fois qu'il nous arrive de nous rencontrer à la porte, il me maudit d'abord, pour me promettre ensuite sa bénédiction; rien de plus.

— Ce n'est pas une raison suffisante pour être venu jusqu'à Douvres.

— Vous seriez allé autrefois encore plus loin, dans l'espoir de me voir, de temps en temps.

C'était vrai, mais cela ne m'expliquait pas la présence extraordinaire de Phinéas Fate. Qu'est-ce qui avait amené ici cet individu? Avait-il aussi flairé qu'il se passait quelque chose et était-il venu combattre pour sa religion, comme Louise de Kéroualle, bien que d'une manière fort différente?

J'étais arrivé devant sa porte et me trouvais dans le corridor. Nell s'avança jusqu'au seuil et resta là souriante. Je n'avais pas fait d'autres questions, ni de conditions. Je savais que Buckingham ne devait pas se mettre en avant et que je serais chargé de tout; je devais être le cœur, la tête, la main, l'épée; et c'est à moi que devait revenir la récompense, si je pouvais réussir.

J'attendis un instant pensant que ma voix attirerait Phinéas, mais il ne parut pas. Nell me fit un signe de la main, je saluai et, prenant congé, je me dirigeai vers le château. La cour devait être réveillée et il était temps que je fisse acte de présence autant pour mon propre compte qu'à cause de ma nouvelle mission.

J'avais à peine commencé à monter que j'entendis souffler et

haleter derrière moi. C'était Jonas Wall qui grimpait péniblement après moi chargé d'un énorme panier. Je n'étais pas très désireux de la société de Jonas, mais je me réjouissais de voir le panier, car ma provision particulière de vins et de provisions avait beaucoup diminué; nous savons que pour qu'un homme découvre ce qu'il désire savoir, il est bon qu'il ait toujours un pâté et une bouteille à la disposition de ceux qui peuvent l'aider.

— Qu'avez-vous là? demandai-je à haute voix, lorsqu'il m'eut rejoint.

Il m'expliqua qu'il venait de faire des achats dans la ville et je louai son zèle. Puis je lui demandai brusquement:

— Vous avez, sans doute, fait visite à votre ami M. Fate?

— Je... je ne l'ai vu qu'une ou deux fois, Monsieur, depuis que j'ai appris qu'il était ici. Je croyais que vous ne désiriez pas sa société pour moi.

— Non, vous pouvez le voir autant que vous le voulez, du moment que je ne suis pas obligé de le voir moi-même, répondis-jet d'un ton indifférent, mais sans quitter Jonas des yeux.

Son trouble me paraissait étrange. Si Phinéas ne s'occupait que de la conversion de Mistress Gwyn, quelle raison avait donc Jonas Wall pour devenir aussi blanc que les falaises de Douvres ?

Nous arrivâmes au château et je renvoyai mon homme, en le priant de déposer son fardeau en lieu sûr dans mon appartement. Puis je gagnai les appartements du duc de Monmouth, me demandant de quelle humeur il serait après la rebuffade qu'il avait essuyée, le soir précédent. Il ne se doutait guère que j'en eusse été témoin. J'entrai dans sa chambre ; il était assis dans un fauteuil en tête à tête avec Carford. La figure du duc était aussi maussade et irritée que je pouvais le désirer. Carford, tout en restant toujours calme et mesuré dans ses manières, lui témoignait de la sympathie. Ils causaient avec beaucoup d'animation lorsque j'arrivai, mais la conversation tomba dès que je fus entré. Je lui fis mes offres de service.

— Je n'ai aucun besoin de vous ce matin, Simon, répondit le duc, je suis occupé avec Lord Carford.

Je me retirai. A dire vrai, ce matin-là, chacun était enfermé en tête à tête avec quelque autre personne. A chaque encoignure, je tombais sur un couple en consultation animée. Dès que l'intrus approchait, il se faisait un silence subit, et lorsque après quelques échanges de politesses, il se retirait, les personnes qu'il avait dérangées ne dissimulaient pas leur joie et reprenaient la conver-

sation interrompue. C'était le Roi qui avait mis cela à la mode, car il restait, dit-on, des heures entières enfermé avec Madame et le duc d'York..., mais non avec M. de Perrencourt. Il y avait un espace d'environ cent pas le long des murs gardé par des sentinelles à l'un et à l'autre bout, et au milieu un fantôme solitaire contemplant la ville de Douvres étalée à ses pieds et la mer dans le lointain. Je le reconnus immédiatement et il me vint un vif désir de lui parler. C'était alors l'homme le plus en évidence et il me tardait de causer avec lui. Connaître les grands de ce monde, c'est vraiment avoir goûté la vraie saveur de son époque. Mais comment passer les sentinelles ? Leur présence signifiait que M. de Perrencourt voulait être seul. Je fis un mouvement en avant et voulus passer. La sentinelle me barra la route.

— Mais, je suis au service de Sa Grâce, le duc de Monmouth.

— Seriez-vous au service de Satan lui-même, vous ne pourriez passer sans l'ordre du Roi, répliqua le gaillard.

— Son effigie ne me rendra-t-elle pas le même service qu'un ordre de sa main ? demandai-je, en lui glissant une coûronne dans la main. J'ai un message de la part de Sa Grâce pour le gentilhomme français, c'est ultra-secret. Que diable ! Les pères ne sont pas toujours informés de ce que font leurs fils.

— Ni, parfois, les fils de ce que font leurs pères, ricana-t-il, allez, mais au premier coup de sifflet, détalez, cela voudra dire que mon officier approche.

J'étais donc dans l'espace sacré avec M. de Perrencourt; j'affectai un air dégagé, et tout en flânant, je m'approchai jusqu'à ce que je ne fusse plus qu'à quelques pas de lui. En m'entendant venir, il regarda autour de lui, tressaillit et me demanda d'un ton sec :

— Quel est votre désir, Monsieur ?

Il lui suffisait de dire qui il était ou même de répéter l'ordre du Roi pour me bannir de sa vue. Pour quelles raisons cachait-il cet ordre ou feignait-il de l'ignorer ? C'est ce que j'étais curieux de savoir.

— Le même que le vôtre, Monsieur, repris-je d'un ton courtois, respirer l'air frais et regarder la mer.

Il fronça légèrement les sourcils, mais je ne lui laissai pas le temps de parler.

— Ce gaillard là-bas m'a donné à entendre que personne ne devait passer ; cependant le Roi n'est pas ici, n'est-ce pas ?

— Alors, comment avez-vous passé, demanda M. de Perrencourt sans faire attention à ma dernière question.

— Eh bien ! en disant un mensonge, Monsieur, répondis-je; j'ai dit que j'avais pour vous un message du duc de Monmouth et l'imbécile m'a cru. Nous autres gentilshommes à la suite des grands devons nous soutenir mutuellement. Vous ne me trahirez pas? Promettez-le moi?

Sa figure se dérida.

— Non, je ne vous trahirai pas. Vous parlez bien français, Monsieur.

— C'est ce que m'a dit M. de Fontelles que j'ai rencontré à Canterbury. Le connaîtriez-vous, par hasard, Monsieur?

M. de Perrencourt ne tressaillit pas; j'aurais été désappointé s'il s'était trahi.

— Très bien, répondit-il, si vous êtes son ami, vous êtes le mien.

Il me tendit la main.

— Tout cela n'est qu'un faux prétexte, dis je en riant et en lui serrant la main, car nous nous sommes querellés, M. de Fontelles et moi.

— Ah ! à quel propos?

— Oh ! une vétille, Monsieur.

— Mais encore, dites-le moi.

— En vérité, je ne veux pas le dire, excusez-moi.

— Monsieur, je désire le savoir, je... Je vous en prie.

Un regard étonné de ma part avait arrêté le « je l'exige, » sur ses lèvres. Sur mon âme! Il rougit. Je dis quelquefois à mes enfants comment *je l'ai fait rougir;* peu de personnes peuvent s'en vanter. Son trouble cependant ne fut que momentané; tout à coup, je me sentis décontenancé sous le froid regard de ses yeux fixés sur moi, et lorsqu'il me demanda mon nom, je répondis en balbutiant sans orgueil et sans même m'incliner : « Simon Dale ».

— Je l'ai déjà entendu prononcer, dit-il gravement, et, se détournant, il se remit à contempler la mer.

Si M. de Perrencourt avait porté les vêtements qui convenaient à son rang, cette manière de faire aurait été assez appropriée à la situation; c'eût été un congé en règle et je n'aurais eu qu'à passer mon chemin. Mais on doit se conduire conformément au déguisement que l'on a pris; de la part de M. de Perrencourt, gentilhomme de la chambre, cette conduite était d'une grossièreté choquante. Je voulus me venger, mais d'une manière indirecte.

— Est-il vrai, Monsieur, demandai-je en m'approchant de lui, que le Roi de France est à Calais ? C'est le bruit qui court.

— Je crois que c'est vrai, répondit M. de Perrencourt.

— J'aurais voulu qu'il passât le détroit, m'écriai-je, j'aurais aimé le voir, on dit que c'est un homme très bien tourné, quoiqu'il soit un peu petit.

M. de Perrencourt ne tourna pas la tête, mais je vis le sang lui monter au visage. J'avais entendu dire à Monmouth que parler au Roi Louis de sa petite stature était à ses yeux une mortelle offense.

— Quelle est la taille du Roi, Monsieur, demandai-je, est-il aussi grand que vous ?

M. de Perrencourt restait toujours silencieux. A dire vrai, ce silence commençait à me gêner un peu, il y avait des cachots dans le château et j'avais besoin de mon entière liberté pour les jours suivants.

— C'est qu'on dit tant de mensonges sur les princes, hasardai-je.

Il se tourna enfin vers moi.

— Vous avez raison en cela, Monsieur. Le Roi de France est de moyenne taille, à peu près comme moi.

Je ne pus résister ; ma langue resta muette, mais mes yeux dirent clairement pendant l'espace d'une seconde : « Mais, vous êtes petit, Monsieur. » Il comprit et rougit pour la troisième fois.

— C'est ce que je pensais, dis-je en le saluant, et je commençai à m'éloigner.

La mauvaise chance voulut que je ne pus pas me tirer indemne de mon imprudente démarche. J'aurais pu m'éclipser en un moment, si je n'avais vu un gentilhomme passer devant le garde qui lui présenta les armes. Je tressaillis ; c'était le Roi, impossible d'échapper. Il marcha droit vers moi, répondant seulement par un léger mouvement de tête au profond salut plein de déférence de M. de Perrencourt.

— Comment êtes-vous venu ici, Monsieur Dale ? demanda-t-il brusquement. La sentinelle m'a dit qu'elle vous avait informé de mes ordres et que vous aviez insisté pour passer.

M. de Perrencourt sentit que son tour de se venger était enfin venu ; il me regardait en souriant. Je ne trouvais rien à dire ; si je répétais mon histoire de message, le gentilhomme français, justement irrité, me trahirait.

— M. de Perrencourt me paraissait bien solitaire, Sire, répondis-je enfin.

— Un instant de solitude ne fait de mal à personne, dit le Roi. Il prit ses tablettes et commença à écrire. Lorsqu'il eut fini, il me donna le message en ajoutant : « Lisez-le ». Je lus : « M. Simon Dale restera prisonnier dans son propre appartement pendant vingt-quatre heures et ne le quittera pas sans un ordre exprès du Roi. » Je fis la grimace.

— Si le duc de Monmouth a besoin de moi... balbutiai-je.

— Il aura à se passer de vous, Monsieur Dale, interrompit le Roi. Venez, Monsieur de Perrencourt ; voulez-vous me donner votre bras?

Et il se retira au bras du gentilhomme français, me laissant confondu et maudissant la curiosité qui m'avait placé dans une position si critique.

— Voilà un rude coup pour la tête rusée dont le duc de Buckingham a besoin, me dis-je piteusement en me rendant à la Tour du Connétable où logeait Sa Grâce, et où se trouvait mon petit appartement.

Je me sentais un bien petit personnage ; évidemment les vingt-quatre heures qui suivraient mon incarcération devaient voir l'événement où je m'étais juré de jouer un rôle. Maintenant je ne pouvais rien faire. Cependant je devais envoyer tout de suite un message à la ville et faire savoir qu'on ne devait plus compter sur moi pour faire quoi que ce fût. Aussi lorsque je rentrai, appelai-je Jonas Wall à haute voix.

Je ne l'aperçus nulle part, mais en m'avançant jusqu'à la porte de ma chambre j'y trouvai une sentinelle, l'arme au bras :

— Que faites-vous ici ?

— Je veille à ce que vous restiez ici, Monsieur, répondit-il avec un sourire grimaçant.

Le Roi était donc très anxieux que j'obéisse à ses ordres et il n'avait pas perdu de temps pour s'en assurer. Il avait raison : étant donnée la position de mon appartement, ses ordres n'auraient peut-être pas suffi à me retenir. J'étais bien aise qu'il m'eût donné une sentinelle au lieu de me demander ma parole. Car si j'aime le péché, je hais la tentation. Cependant où était Jonas Wall ? Comment pouvais-je envoyer mon message ? Je me jetai sur le lit dans un état d'abattement profond. Un moment après la porte s'ouvrit et Robert, domestique de Darrell, entra.

— Mon maître désire savoir, Monsieur, si vous voulez souper avec lui ce soir?

— Vous le remercierez beaucoup pour moi; interrogez le gentilhomme qui est à ma porte, Robert, il vous dira que je dois rester chez moi par ordre du Roi. Je suis aux arrêts, Robert.

— Mon maître en sera désolé, d'autant plus qu'il espérait que vous apporteriez quelques bouteilles de vin avec vous, car il n'en a pas du tout, et il reçoit ce soir quelques convives à souper.

— Ah! c'est donc une invitation intéressée! Comment Darrell a-t-il su que j'avais du vin?

— Votre serviteur Jonas m'en a parlé, Monsieur, et a dit que vous seriez heureux d'envoyer quelques bouteilles à mon maître.

— Jonas est bien généreux! Mais je serai heureux en effet de le faire, vous pouvez en assurer M. Darrell. Où est mon coquin?

— Je l'ai vu quitter le château, il y a à peu près une heure, juste après qu'il m'eût parlé du vin.

— Que le diable l'emporte! J'ai besoin de lui. Allons, prenez le vin. Voici les six bouteilles qu'il a achetées aujourd'hui.

— Il y a du vin de France et du vin d'Espagne, Monsieur. Dois-je en prendre des deux espèces?

— Prenez le vin de France, pour l'amour de Dieu. Je n'en ai pas besoin. J'en ai assez de la France... Arrêtez, je crois que M. Darrell préfère le vin d'Espagne.

— Oui, Monsieur, mais ses hôtes aiment le vin de France.

— Qui sont ses convives?

Robert se redressa avec orgueil.

— Je croyais que Jonas vous l'avait dit, le Roi doit souper chez mon maître.

— Alors, je suis tout excusé, car personne mieux que le Roi ne sait que je ne puis venir.

Le gaillard prit les bouteilles et sortit en faisant une grimace. Resté seul, je me mis de nouveau à maudire ma folle sottise, et je passai toute l'après-midi livré à cette agréable occupation.

(*A suivre.*)

Anthony Hope.
(Traduction de A. Monod.)

Le gérant: F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, r. de Vaugirard, Paris.

L'AMBITION DE CHARLEMAGNE

Si le Français, né malin, créa le vaudeville, le Gascon, né ironique, dut inventer le sobriquet. Il faut qu'un homme tienne bien peu de place entre la Garonne et les Pyrénées, pour qu'on lui laisse le nom dont il fut gratifié le jour de sa naissance. Voilà pourquoi, sans doute, le nain Jean Bellocq, mendiant de son état, se vit décerner par ses compatriotes le surnom de *Charlemagne!*

A vrai dire, ce sobriquet lui allait assez drôlement. Avec sa taille d'avorton, sa défroque de claque-misère et ses pauvres yeux de chien battu, le mendiant portait ce vocable pompeux à peu près comme un ouistiti porterait un bonnet de tambour-major; et les plus hypocondriaques se désopilaient, sur les routes de Chalosse, quand ce petit homme raté recevait son sobriquet en pleine figure : « Té! adiou, *Charlemagne!* » Lui restait digne alors, ne sachant trop ce que voulait dire ce mot extraordinaire; mais il se fâchait de confiance si on le lui décochait outre mesure : « Je suis un honnête homme, répondait-il en rougissant, je ne mérite pas qu'on me maltraite ! »

Honnête, il l'était assurément, le pauvre Charlemagne; quoiqu'il demandât l'aumône depuis un demi-siècle, il n'avait pas encore fait fortune — et cela est assez rare en Gascogne, où les mendiants qui savent se tenir ont du Crédit foncier dans leur besace. Charlemagne, lui, n'y avait qu'un livret assez maigre de Caisse d'épargne. Mais l'esprit de lucre ne tourmentait pas le nain; ce qui le rongeait, c'était l'ambition. Il avait le prurit des honneurs; pour être bedeau ou garde-champêtre, facteur rural ou allumeur de réverbères, il aurait fait des bassesses. Malheureusement sa petite taille l'empêchait de parvenir à de telles hauteurs; M. Thiers a pu être président de la Réublique, mais il est probable qu'il n'aurait jamais décroché un emploi de contrôleur dans les Omnibus!

Un jour d'avril, Charlemagne — il avait alors tant d'années qu'il n'en savait plus le nombre, et son petit corps était si ruiné

qu'il semblait vouloir s'émietter à chaque pas — Charlemagne trouva, dans un bois de tauzins, une belle couche de ces champignons de printemps qu'on appelle des *paloumets*, et il résolut de les offrir à l'un de ses bienfaiteurs, M. Marmajou, notaire et frère du curé de la paroisse. M. Marmajou raffolait des *paloumets*, aussi accueillit-il le présent du nain avec lyrisme.

— Ah ! Charlemagne, tu es un grand cœur et tu mériterais des statues ! Tu en auras, je l'espère ! En attendant, voici cinq sous.

Mais le mendiant eut un geste noble :

— Monsieur Marmajou, balbutia-t-il, veuillez croire que ce n'était pas pour... Oh ! non !... Le plaisir de vous être agréable... l'honneur de...

— Charlemagne, tu parles comme un ministre, et ça vaut plus de cinq sous, en effet. En veux-tu dix ? Non. Alors accepte ce cigare... Non plus ?... Un verre de cognac, peut-être ?... Tu refuses encore ? O Charlemagne, tu me déroutes !

— Monsieur Marmajou, reprit le nain, dont les yeux s'allumaient de convoitise, je voudrais, en effet, quelque chose, quelque chose que vous pourriez me faire obtenir, vous ! Mais ce n'est rien de ça !

— Ah ! mon Dieu ! Un bureau de tabac, peut-être ? Une sous-préfecture ?

— Je voudrais... je voudrais porter le dais à la prochaine procession dé la Fête-Dieu.

Et, ce disant, les lèvres de l'ambitieux Charlemagne tremblèrent d'émotion.

— Hein ? s'écria le notaire ; porter le dais ? tu n'es pas dégoûté, mon petit ! Mais il serait plus facile de devenir conseiller municipal ! Il n'y a que quatre porteurs de dais dans la commune !

— Oh ! monsieur Marmajou, je serais facilement l'un d'eux, si vous vouliez parler de moi à monsieur votre frère !... Je vous apporterai d'autres paloumets !

Le notaire éclata de rire.

— Ah ! mais c'est de la véritable corruption, Charlemagne ! Et je cède tout de suite. Trouve-moi des paloumets et tu porteras le dais !

— Ah ! Monsieur ! est-ce donc vrai ?

— Ce qu'il y a de plus vrai, Charlemagne ! Je parlerai de toi à mon frère. Va chercher des champignons, fais vite !

— Ah ! Monsieur Marmajou, que vous êtes bon ! Dieu vous préserve de tout mal, vous et votre famille !

Et le nain s'éloigna en titubant de bonheur.

Il semblait avoir un pied de plus, son front heurtait de vagues arcs de triomphe. Il allait porter le dais, le grand dais rouge surmonté de panaches blancs; il allait être l'un des quatre élus qui marchent à pas comptés autour du bon Dieu, au son des cantiques, dans la fumée de l'encens, sous les roses jetées en cadence par les plus belles jeunes filles de la paroisse! Ah!_ quelle gloire! Charlemagne n'en avait jamais rêvé de plus grande! Certes, il savait bien qu'il existe une fonction supérieure à celle de porteur de dais; c'est celle de porteur de cordon! Mais ça, c'était l'Inaccessible! C'était le rêve des grands du pays, l'Idéal qui hante l'auguste cervelle des marguilliers! Celui du petit mendiant ne pouvait être d'un aussi fort calibre!

— C'est bon pour M. Marmajou, ça! pensait Charlemagne en vibrant d'enthousiasme.

Et il chercha des paloumets avec frénésie. Il en trouva des corbeilles, et il les offrit pieusement à son protecteur.

— Ça tient toujours, Monsieur Marmajou? Je porterai le dais à la procession?

Si ça tient, Charlemagne? s'écriait le notaire en savourant les champignons, je te crois! J'ai parlé de toi à M. le curé, il accepte avec plaisir! Mais, par exemple, il faut que tu t'habilles convenablement pour cette cérémonie. Tu laisseras ta besace derrière un buisson, n'est-ce pas?

— N'ayez pas peur, Monsieur Marmajou! répondit le mendiant en montrant son livret de caisse d'épargne.

Huit jours après, il était vêtu comme un prince — un superbe complet de velours jaune — un peu ample en vérité pour son corps de nain!... Mais bah! en arrondissant le dos comme ceci, et en faisant comme cela deux plis au bas du pantalon...

— Ça ira-t-il avec ce costume, monsieur Marmajou? demandait le petit vieux en riant de toutes ses dents blanches.

— Oh! superbe, Charlemagne! superbe!... Ce que tu vas faire de conquêtes là-dessous!

La Fête-Dieu approchait. Le mendiant ne se tenait pas de joie. Toutes les nuits, il rêvait de la procession. Dans la journée, les chiens avaient beau le mordre, les gamins avaient beau lui jeter des pierres, Charlemagne souriait, sans rien sentir et sans rien voir, dans l'éblouissement des splendeurs promises.

Parfois, une inquiétude lui venait :

— Pourvu que j'aie assez de force! pensait-il. Hé! je ne suis pas

précisément un hercule! j'ai failli mourir deux ou trois fois l'an-passé !... Ensuite, le dais doit peser joliment !

Alors il prenait une pierre, une grosse pierre représentant le quart du poids que le dais pouvait avoir, et il la portait dans ses deux mains, en marchant lentement, gravement, le long des routes, où la procession devait passer. Charlemagne répétait ! Il levait la tête, tendait le jarret, bombait la poitrine, et ses oreilles croyaient entendre sonner des cloches, ses yeux croyaient voir des croix et des bannières, ses narines percevaient déjà les parfums des roses et de l'encens !

Quand il avait fait deux ou trois cents pas, un peu essoufflé, il laissait retomber la grosse pierre sur le sol doucement, comme on pose le dais devant un reposoir.

Hélas ! trois jours avant la Fête-Dieu, la pierre glissa des mains de Charlemagne et s'abattit sur son pied gauche.

— Aïe ! cria le nain en poussant une plainte aiguë.

Et quand il voulut reprendre son dais imaginaire, il constata qu'il ne pouvait plus marcher.

— Oh ! ça va passer, je suppose ! balbutia le protégé de M. Marmajou.

Eh ! non, ça ne passa pas. Le pied gonflait à vue d'œil. Charlemagne pâlit ; il crut voir autour de lui des écroulements de reposoirs.

— Bah ! se dit-il, en essayant de reprendre courage ; il me reste trois jours et trois nuits pour dormir. Je vais trouver le médecin !

Le médecin fit un pansement savant; mais le pied de Charlemagne resta aussi douloureux. Alors, comme tout Gascon intelligent, le nain alla consulter le sorcier du bourg. Celui-ci étudia la chose avec sa compétence accoutumée et conseilla ce traitement fort en vogue : se faire fouler neuf fois le pied malade par une femme qui a eu deux jumeaux ! C'était de l'homéopathie, et de la supérieure! Le nain alla trouver une forte commère du voisinage, qui était dans la situation requise, et lui soumit avec anxiété son pied gauche. La commère devina tout de suite de quoi il retournait. Elle se mit à réciter son chapelet à voix haute et marcha neuf fois sur le membre blessé. Charlemagne poussa un hurlement à chaque reprise. Et le lendemain, son pied fut tout rond comme un pain de quatre livres ! Il sentait mille aiguilles qui s'y enfonçaient comme dans une pelote de chair, quand il voulait le poser à terre. Appuyé sur un bâton solide, il se présenta le soir à M. Marmajou.

— Hé ! grands dieux ! que t'est-il arrivé ? s'exclama l'amateur

de champignons. Mon pauvre Charlemagne, tu ne pourras pas porter le dais demain matin !

A ces mots, le vieux mendiant pâlit et deux larmes parurent dans ses petits yeux ternes.

— Il ne faut pas pleurer, mon garçon! reprit le notaire. C'est fâcheux assurément, mais que veux-tu y faire ? Le dais est fort lourd, et tu ne peux pas, décemment, accompagner le bon Dieu à cloche-pied! Ce sera pour l'année prochaine, Charlemagne! Allons! viens boire un coup de vin blanc!

— Merci, monsieur Marmajou ! murmura le pauvre hère en reprenant son bâton. Merci tout de même pour vos bontés.

Et il s'éloigna.

Il faisait nuit. Le nain s'en alla, péniblement, le long de la route, et les larmes tombèrent longtemps de ses yeux misérables. Il ne porterait pas le dais ! il devait renoncer à son beau rêve! Le petit vieillard ne s'était jamais senti aussi malheureux. Il s'affaissa contre un talus, un haut talus couvert de bruyères et il grelotta sous les étoiles. « Ce sera pour l'année prochaine! » avait dit M. Marmajou. L'année prochaine! que, c'était loin! Arriverait-il jusque-là ? Restait-il assez de vie dans ce petit corps délabré pour supporter tant de jours sans pain, tant de nuits sans gîte? L'année prochaine!

Les yeux du nain pleuraient toujours en regardant les étoiles.

Le lendemain matin, les cloches s'ébranlèrent joyeusement, et, de la vieille église, la procession du Saint-Sacrement sortit, en files blanches derrière la haute croix d'argent et les bannières soyeuses. Le dais parut, le grand dais rouge aux panaches d'hermine, et, sous lui, le prêtre grave, revêtu de sa chape dorée, portait l'ostensoir dans ses mains, le large ostensoir étincelant comme un soleil. Les chantres entonnaient des cantiques, les thuriféraires balançaient leurs encensoirs, des enfants, aux doigts menus, jetaient des roses. Autour du Saint-Sacrement, huit hommes cheminaient : quatre messieurs et quatre laboureurs ; les premiers tenaient les cordons, les derniers portaient le dais. Ceux-ci étaient grands et forts ; il n'y avait pas de nain parmi eux.

Tout à coup le cortège étant arrivé au pied d'un talus, un haut talus couvert de bruyères, un enfant de chœur balbutia :

— Tiens ! quelqu'un qui tombe, là-bas !

C'était un petit homme vêtu de velours jaune qui venait de s'affaisser au passage de la procession.

— Charlemagne ! dit M. Marmajou, qui tenait l'un des quatre cordons. C'est Charlemagne !...

Et il ne craignit pas de laisser le dais pour se porter au secours du mendiant.

Celui-ci fut bientôt entouré par la foule et le cortège dut s'arrêter un instant sur le chemin. Le notaire avait pris les mains du vieux nain dans les siennes, et les réchauffait en disant :

— Eh bien ! Charlemagne ! eh bien ! que penses-tu donc ? Est-ce que tu vas t'évanouir ? Oh ! par exemple !

En reconnaissant la voix de son bienfaiteur, le mendiant rouvrit les yeux. Oh ! ces yeux, quelle tristesse ils révélèrent ! M. Marmajou comprit ce qui se passait dans l'âme du nain, et il se sentit ému jusqu'aux larmes. Il le prit dans ses bras, il le remit debout, il le traîna vers le dais rouge aux panaches d'hermine.

— Viens, Charlemagne, viens ! Tu ne peux pas porter le dais à cause de ton pied malade, mais tu peux tenir le cordon ! Voici le mien ! Je te le donne !... Oh ! mon pauvre ami ! Ça va te guérir, n'est-ce pas ?

Et le mendiant se mit à mettre dans la main un beau gland d'or qui pendait au bout d'une corde de soie.

— Oh ! monsieur Marmajou, que vous êtes bon ! que vous êtes bon ! balbutia-t-il.

Et ses yeux resplendissaient sous des larmes heureuses.

La procession se remit en route ; les chantres reprirent leurs cantiques et, de nouveau, l'encens fuma, les roses plurent. Le cordon dans sa main, Charlemagne marcha. Il était transfiguré ; son visage semblait faire de la lumière comme l'ostensoir habité par le bon Dieu ; et il n'avait presque plus besoin de son bâton ; il se sentait léger, oh ! si léger ! peut-être, au son des cloches, à l'appel des hymnes, un ange était-il descendu du ciel, un grand ange invisible qui poussait le mendiant de ses mains douces !

— Oh ! monsieur Marmajou, que vous êtes bon ! répétait le nain, en paroles inconscientes.

Et devant le premier reposoir, il tomba mort en souriant.

Alors un agneau béla dans le cortège, un bel agneau frisé que conduisait un bambin en saint Jean-Baptiste.

Il avait dû voir, le bel agneau, l'âme du mendiant monter au Paradis, resplendissante et glorieuse comme l'âme d'un Roi.

JEAN RAMEAU.

LE DROIT CHEMIN [1]

(Suite.)

III

Mme Odly, trainant un frou-frou soyeux, entra dans le cabinet de travail. Elle jeta, très affairée :

— Tu viens, Maurice? La voiture est en bas.

Elle disparut aussitôt.

— Je vous suis, maman.

Mais il ne se hâta point de se lever, continua de lire, sachant par expérience qu'entre le moment où Mme Odly se déclarait prête et celui où elle se décidait à descendre l'escalier, il y avait place pour un bon quart d'heure destiné à réparer une foule de petits oublis. Elle allait jusqu'à la porte, se ravisait tout à coup, réclamait son mouchoir, son face-à-main ou d'autres gants, regagnait la porte, criait : « Tu viens, Maurice? » et rétrogradait en trombe vers l'office, la lingerie, pour y promulguer des ordres qu'elle ne tardait pas à contremander.

Cela se terminait invariablement par cette sommation qui retentit enfin aux oreilles du jeune homme :

— Voyons donc, Maurice!... Voilà une heure que je t'attends !

Cette fois, c'était sérieux, et Maurice se leva vivement.

Dans la voiture, Mme Odly, conquise par la peur des accidents, pinçait les lèvres, sursautait, soupirait — Mon Dieu !... — ses convulsives douleurs. Les yeux mi-clos, la tête ballante, Maurice s'abandonnait.

Et c'était sa vie, ça, depuis huit longs jours !

Obéissant à des ambitions étrangères, il avait mis sa volonté à n'en point avoir d'autre que celle des deux êtres aimés auxquels il s'asservissait, et les événements l'emportaient, le roulaient sans qu'il cherchât à les comprendre ou à les discuter. Il s'étonnait seulement de leur rapidité. Il lui semblait que son abdication

(1) Voir *La Lecture*, page 241, 321, 401, 497.

datait d'hier, et voilà qu'il se rendait chez Régine à un dîner presque officiel qui réunirait la famille de sa future fiancée.

Comme tout allait vite !

Tant mieux, sans doute ! Il était préférable qu'on précipitât la corvée de ces préliminaires. Et puis, qu'avait-il à voir à tout cela ?

Il obéissait, passif, et les événements dépendaient de Régine. Il avait volontairement renoncé à toute initiative, puisque, dès le lendemain de son entretien avec sa mère, il avait adressé à Mme de Tramont ces simples mots :

« Ne partez pas. Il est impossible que vous partiez. Vous étiez ma conscience, vous êtes aussi ma volonté. Ce que vous voulez, je le veux.»

Régine n'avait pas directement répondu à cet acte de soumission définitive, mais Maurice avait bientôt appris de M. Tramont qu'un mieux sensible s'était manifesté dans l'état de sa femme, dont la convalescence n'exigerait sans doute pas un déplacement immédiat.

Deux jours après, comme il rentrait, Maurice avait perçu dans l'antichambre les aromes épars d'une délicate odeur d'iris chère à ses souvenirs, car Régine aimait à parfumer ainsi sa beauté.

Et Mme Odly, tout en joie, lui avait dit que Mme Tramont — rétablie, mais bien faible encore et si amaigrie ! — venait tout juste de la quitter après une longue causerie dont les bonnes résolutions matrimoniales de Maurice avaient fourni presque tous les frais. Mme Tramont y avait chaleureusement applaudi ; elle avait même poussé l'amabilité jusqu'à offrir son concours et celui de son mari pour faciliter les premières négociations.

Régine tenait parole. A trois reprises, Maurice dans l'intervalle, avait tenté de la voir. Vainement. Aussi dans le marasme volontaire où il se maintenait, s'agitait l'anxiété de cette entrevue. Il oubliait et son projet de mariage et le but de la réunion. Ce projet, ce but, n'étaient pas les siens, et il n'avait d'autre mobile que celui de revoir enfin la jeune femme, de l'entendre et de reprendre contact avec elle, après tant et tant de jours si lents, si longs, qu'ils semblaient avoir contenu la douleur d'une vie entière.

Les Marcenais étaient déjà là, au grand complet. Auprès de la cheminée Mme Marcenais et sa fille, puis, par rang d'âge, le notaire, renversé élégamment dans un fauteuil ; Jacques, son fils aîné, un gros garçon de vingt-six ans, blême et doux, voué au

notariat dès le berceau et que ses fonctions de premier clerc avaient prématurément éteint; Pierre, le cadet, adolescent à moustache naissante, joli et bichonné comme une fille, moqueur et roué comme un boulevardier.

M. Tramont, les pouces dans ses goussets, fermait la file.

Tout d'abord, Maurice n'aperçut que ces quatre hommes, dressés d'un mouvement simultané et esquissant le même sourire de commande. Son regard passa sur eux, indifférent, et explora le salon.

Régine se montra, debout, surgie comme une apparition, et Maurice fut envahi d'une joie puissante. Il ne vit plus qu'elle. Régine parla; il n'entendit plus qu'elle. Enfin, il se trouva auprès d'elle, qui lui tendait la main. Il chercha la lumière de ses yeux, mais elle détournait la tête. Alors, il lui serra la main, en frissonnant tout entier. Elle hésita un instant, la main molle, inanimée, et, brusquement, elle répondit à la pression de Maurice d'un coup sec, nerveux, qui lui fit presque mal; et il sentit, à travers son gant que la main de Régine le brûlait.

Elle se dégagea, le laissant enivré de son charme.

Maintenant il exécuta les courbettes d'usage devant Mme Marcenais et Cécile.

— Mademoiselle !... dit-il sans plus, les yeux ailleurs.

Il lui tourna le dos carrément. Le trio masculin des Marcenais avançant des mains amicales, — une beurre frais, une jaune d'œuf, une gris perle, — il distribua sa main gauche comme par inadvertance, en réalité par une pudeur égoïste. Il voulait garder intacte en sa main droite l'aumône de joie que Mme Tramont venait d'y déposer.

Ces formalités accomplies, fort distraitement, il alla s'asseoir auprès de M. Tramont, parce que son intimité avec l'avocat devait le dispenser des oiseuses courtoisies, et qu'il tenait à concentrer toute son attention sur Régine.

Elle causait de choses aimables et faciles avec Mme Marcenais et Mme Odly. Il l'apercevait des trois quarts, se détachant sur un fond chatoyant de peluche mauve. La lourde masse noire de ses cheveux avait des reflets métalliques, comme si elle eût été coiffée d'un casque d'acier bruni. Il la devina pensive sous ses sourires et pâle sous le fard léger dont elle avait frotté ses joues. Il lui parut que son visage s'était allongé et que ses yeux s'étaient agrandis. Elle s'obstinait à ne le pas regarder, et il voulait qu'elle le regar-

dât : il l'en suppliait silencieusement. Et, hochant la tête, il approuvait M. Tramont, lequel désapprouvait la faiblesse du Sénat, « une faiblesse coupable dont le pays... »

Enfin Régine tourna la tête pour consulter la pendule. Durant une seconde, ils s'entre-regardèrent gravement. Il constata tout à coup, la voyant de face, en pleine lumière, les ravages que ces derniers jours avaient exercés sur ces traits chéris. Il eut honte et pitié, implora son pardon. Et, visible pour lui seul, le pardon lui vint, émana des lèvres de Régine, qui sourit imperceptiblement, les paupières baissées. Il baissa les paupières, lui aussi, afin de revoir plus longtemps ce sourire d'absolution.

Puis, pour masquer son bonheur, il confirma chaleureusement les blâmes que M. Tramont infligeait au Sénat.

On annonça le dîner.

Assis entre Régine et Cécile, Maurice persista dans son exaltation.

Tamisée par les abat-jour, la lueur des bougies montait, toute rose, avec le parfum des fleurs dont la table était parsemée. Maurice éprouvait un bien-être indulgent.

Ne pouvant plus dévisager Régine, il jetait sur elle des œillades furtives, en obtenait des visions partielles qu'il détaillait minutieusement, ravi d'apercevoir en elle tant d'adorables séductions. Il les jugeait nouvelles, non point qu'il ne les eût déjà remarquées, mais parce qu'il les revoyait après avoir craint de ne les plus jamais voir. Il se dilatait en la joie d'un retour, gardait le souvenir d'une détestable absence, redoutée éternelle, et vibrait à des impressions rajeunissantes qui revenaient du passé avec leur primitive fraîcheur. Triomphant et surpris, il se sentait vivre, et il aimait la vie. Il s'étonnait délicieusement d'être là, d'avoir reconquis sa place dans le rayonnement de la jeune femme ; il s'en étonnait comme d'une chance inespérée ; il s'en enorgueillissait aussi comme d'une victoire.

Les mains de Régine voletaient, sautillaient comme des oiseaux apprivoisés. Il les contemplait avec une tendresse recueillie. Elles lui avaient été si secourables, ces mains douces, ces mains nues qui avaient parfois consenti à frémir dans les siennes ! Une ivresse le gagnait à se dire qu'elles lui appartenaient un peu, ces mains miséricordieuses, qu'il les avait touchées avec amour, qu'il les toucherait encore, qu'il les emprisonnerait dans de discrètes caresses, ces mains bienfaisantes, ces mains nues !

Ainsi rêvait-il, lorsque Régine, profitant d'un *tutti*, se pencha vers lui.

— Je vous en prie, Maurice, dit elle, occupez-vous de Cécile.

Il l'avait complètement oubliée.

D'abord, il parut ne pas comprendre. Cécile ? Quoi ? Qu'est-ce ?... Mais il sentit un coup douloureux frappé en dedans de lui-même. Il regarda autour de lui, aperçut Cécile, qu'accaparait Mme Odly. La jeune fille souriait, mais son sourire était contraint et une lourde déception pesait sur son front. Tout en pérorant, Mme Odly roulait des yeux mécontents, et de l'autre côté de M. Tramont, Mme Marcenais, le regard humide, remuait la tête avec une obstination débonnaire. Elle excusait la froideur discourtoise de Maurice, car il lui plaisait de la mettre sur le compte de la timidité.

Après une brève hésitation, Maurice approuva la remontrance de Régine, et il se résolut à réparer sa faute. Il le fit avec une sollicitude empressée afin de témoigner de sa bonne foi et de se montrer digne de la confiance que Mme Tramont lui rendait enfin.

Tout d'abord Cécile se montra rétive, car elle boudait quelque peu.

L'esprit de contradiction lui conseilla des airs indifférents, détachés; elle sembla tout à coup trouver un intérêt palpitant aux propos de Mme Odly, répondit à Maurice du bout des lèvres, comme une personne qu'on dérange, qui est trop polie pour vous le dire, mais qui est bien aise de vous le faire savoir. Toutefois les soucis s'étaient envolés de sa tête blonde, et ses yeux riaient malignement dans les coins.

Maurice s'amusait de la voir s'exercer ainsi aux gracieuses petites ruses féminines; il lui décocha quelques compliments enfantins qu'elle entendit sans paraitre les écouter. Pour en finir, il la louangea sur sa toilette ; elle rougit de plaisir et congédia sa bouderie.

Mme Odly cligna vers Régine et se rengorgea.

Mme Marcenais, le regard de plus en plus mouillé, souriait aux anges dans le vide. Les fils Marcenais dévoraient silencieusement avec un appetit de naufragés : l'aîné, en homme méthodique et scrupuleux qui sait qu'on est à table pour manger; le cadet, en garçon qui « se rase dans les grands prix » et qui fait ce qu'il peut pour se distraire.

En sa qualité d'abonné au Conservatoire, M. Marcenais impor-

tunait Mme Tramont de prophéties saugrenues, mais définitives, sur l'avenir de la musique. Il avait jadis marché, de cœur, avec les marmitons qui assaillirent la Tétralogie; à présent, il n'admettait que Wagner. « Saint-Saëns? Franck? Godard?... Oui, certes, concédait-il, des pages intéressantes... Mais Wagner!... » Au fond, il ne goûtait qu'Offenbach et ses disciples.

En face, M. Tramont partageait sa bonne humeur entre Mme Odly et Mme Marcenais. Il riait de tout, même des mots d'autrui. Il éprouvait à recevoir le même contentement qu'à plaider, car il transformait ses invités comme ses auditeurs en miroirs complaisants où se reflétait sa supériorité, ici d'orateur, là d'amphitryon. Il était heureux qu'on dégustât ses vins et qu'on savourât ses mets; il en était heureux et fier parce que ces vins, ces mets, étant siens, l'emportaient sur tous les autres, et qu'il admirait la générosité avec laquelle il prodiguait de pareils trésors. Il aimait ses convives comme lui-même et leur imposait la réciprocité reconnaissante de ces bons sentiments, quoiqu'il n'ignorât pas combien il s'ennuyait chez les autres. Mais la nature humaine est remplie de contradictions. Son contentement de soi-même, toujours fort abondant, s'amplifiait, ce soir-là, de l'importance du rôle bienfaisant qu'il s'attribuait. Instruit par sa femme du projet matrimonial de Maurice, il n'avait pas hésité à s'en approprier l'invention : — « Parbleu! J'y pensais depuis longtemps! » — et à se croire indispensable au succès. Succès certain d'ailleurs, puisque sa diplomatie daignait diriger les opérations. Reluisant dans sa barbe blonde correctement nivelée, il centralisait les satisfactions de tous, s'en boursouflait et s'attendrissait même un peu à la pensée des gratitudes qu'il s'attirait, à droite, à gauche, dans le clan des Odly comme dans le clan des Marcenais.

Par instants, il haussait le cou, dressait sa belle tête de penseur pour apercevoir sa femme au-dessus du feuillage grêle des capillaires piqué d'œillets et de tubéreuses.

Son regard hurlait ingénument :

— Hein? Sommes-nous assez utiles! Et comme nous sommes bons!

Pendant ce temps, Maurice, vainqueur des bouderies de Cécile, coulait vers Régine d'humbles interrogations suppliantes :

— Êtes-vous contente de moi? Est-ce bien ainsi que je dois être?

Au salon, Mme Tramont servit le café avec l'aide de Cécile, qui

portait le sucrier. Maurice s'assit à l'écart, près de Jacques Marcenais, dont il savait la conversation peu encombrante. En effet, le futur notaire n'ouvrait la bouche que pour assécher sa tasse par petites aspirations prudentes dont la brûlure toutefois le faisait loucher. Il se recueillait ensuite et considérait la pointe vernie de ses bottines.

Mme Tramont allait de l'un à l'autre, mince et ferme, fine et souple dans sa toilette sobre. Elle n'était point coquette, mais elle était artiste, et son goût ne se trompait pas. Elle négligeait les exagérations et les incohérences de la mode, adaptait les étoffes à la grâce de ses formes, au caractère de son charme, se composait des toilettes harmonieuses et personnelles qui vivaient d'elle et faisaient corps avec son élégante beauté. Maurice admirait la démarche de la jeune femme, le rythme de ses lignes, la cadence musicale de sa jupe à grands plis.

Elle s'assit enfin. Dans le bruit des voix et des cuillers tournant le sucre, il entendit distinctement les mille petits cris de la soie froissée. Régine avait cessé de parler ; elle demeurait immobile, l'âme lointaine. Brusquement elle se ressaisit, et elle invita son mari à conduire ces messieurs au fumoir.

M. Marcenais avait la digestion pessimiste. Appuyé contre la tablette de la cheminée, il exhala, avec la fumée de son cigare, les aigreurs agressives de son estomac. Il gémit copieusement sur les tendances irrévérencieuses et révolutionnaires de la jeunesse contemporaine, déplora les cours de la Bourse, traita les ministres de macabres pantins et compara la presse à un égout. Il distillait ses rancunes en petites phrases mordicantes, courtes et rauques, aiguës comme les pointes de ses moustaches ; et ce dénigrement soulageait sa dyspepsie.

Très rouge, essoufflé, les yeux brouillés luttant contre le sommeil, M. Tramont opinait de la tête, lourdement. A ces considérations désolantes, il eût préféré la gaudriole et le bon gros rire détonnant, car, tempérament sanguin, il avait besoin d'exercice après les repas. Mais ces moyens digestifs ne sont tolérés qu'entre pairs ; et il y avait des jeunes gens qu'il fallait respecter, c'est-à-dire auxquels il fallait inspirer du respect.

Il approuvait donc M. Marcenais et se laissait gagner par l'assoupissement. Tout à coup il se secoua, se leva, développa les doléances aiguisées et froides du notaire avec une véhémente indignation. Il déblatéra torrentueusement contre la bêtise des hommes,

exalta le passé et traça de l'avenir un tableau sinistre et décourageant digne de dégoûter à jamais de la peine de vivre cette même jeunesse qu'il s'appliquait à respecter. Il était évident pour ces deux hommes graves qu'après eux la terre ne serait plus habitable ; ils constituaient les piliers suprêmes ; eux renversés, tout s'écroulerait.

Maurice se hâta d'achever sa cigarette et rentra au salon.

Régine était assise devant le piano à queue, et Cécile, debout auprès d'elle, se disposait à chanter. Intimidée par la survenance de Maurice, la jeune fille, qu'on avait eu beaucoup de peine à décider, tenta de se dérober.

— Non, assurait-elle, je ne sais plus... je ne sais pas...

Sollicité par un regard de sa mère, Maurice joignit ses instances à celles de ces dames ; il ajouta que puisqu'il était un trouble-fête, il allait retourner au fumoir. Cécile, gentiment, lui dit de n'en rien faire, et elle chanta.

Elle avait une voix frêle de soprano, un peu verte encore et mal posée, non sans joliesse pourtant, limpide et fraîche en dépit de la grosse peur qui l'étranglait. Elle se dandinait drôlement, les yeux au plafond comme une écolière, et elle chantait une musique gracieuse et simple :

Ah ! s'il est dans votre village !
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami, rendez-le-moi,
J'ai son amour, il a ma foi !

Tout en accompagnant, Régine s'inquiéta de l'air assombri de Maurice. La romance achevée, on en réclama une autre. Mise en goût par les bravos indulgents, Cécile regretta de n'avoir point apporté sa musique. Mme Tramont lui demanda ce qu'elle étudiait en ce moment. La jeune fille nomma avec humilité des choses déjà anciennes, des romances faciles et surannées qui certainement ne devaient pas être présentes dans la bibliothèque savante de Mme Tramont. Mais Régine la rassura ; elle avait conservé sa musique de jeune fille, elle en avait tout un placard dans le petit salon.

Complaisante, elle se leva. Alors Mme Odly aventura :

— Maurice, tu devrais aller aider Mme Tramont.

Elle avait tantôt soufflé discrètement à Régine : « Tâchez donc

de savoir ses impressions. » Elle en était d'autant plus désireuse qu'elle avait remarqué, elle aussi, la visible contrariété de son fils.

Il attendait, debout, que Régine se prononçât. Elle dit :

— Vous m'obligeriez, Maurice. A nous deux nous aurons plus tôt fait.

Il la suivit et pénétra craintivement dans le petit salon.

Il y redoutait un choc brutal, le rappel violent du désespoir qui l'avait précipité aux genoux de Régine inexorable, et il se raidissait pour résister à l'assaut. Il n'éprouva rien de semblable, seulement une mélancolie grave et profonde, un trouble religieux, comme s'il eût pénétré dans un sanctuaire funèbre où veille le pâle sourire des affections disparues. Il était indécis, les bras tombants.

Régine avait ouvert une porte. Elle dit sans se retourner :

— Éclairez-moi, je vous prie.

Il s'empara du flambeau, s'approcha d'elle, mais évita de la frôler.

Elle se haussait sur la pointe des pieds, la poitrine cambrée, la tête renversée, les bras tendus pour atteindre un rayon.

Il ne pensa même pas, la voyant en cette attitude fatigante, à lui offrir de tendre les bras à sa place ; il détournait les yeux, et le passé, le bon passé des illusions et des espérances douces, revenait à lui en visions attristantes, apaisées.

Régine attira deux recueils reliés, s'assit et les posa sur ses genoux.

— Ce doit être cela, dit-elle.

Elle savait bien que c'était cela, mais elle ouvrit les albums, feignit de les consulter.

Maurice avait posé le flambeau auprès d'elle. Il n'osait ni un mot, ni un geste, et s'efforçait même à respirer sans bruit. Régine reprit :

— C'est bien cela.

Alors, puisqu'elle avait trouvé, elle allait partir, rentrer au salon, et ce tête-à-tête, où ils parlaient comme deux étrangers, finirait ainsi ! Il cherchait comment la retenir. Mais elle souleva ses yeux clairs, sourit doucement et dit :

— Elle aura une fort jolie voix, cette chère petite, n'est-ce pas ?

D'un geste irréfléchi il exprima que cette conjecture le laissait indifférent.

Il fit un grand effort pour s'enhardir et demanda timidement :

— Êtes-vous contente de moi, Régine ?

Elle répondit d'un ton sérieux en le regardant bien en face :

— Oui, mon ami, oh ! oui ! Et je vous remercie de tout mon cœur !

Elle lui tendit sa main nue. Il hésita, mais ne la prit pas. Il croisa les bras et remua gravement la tête. Elle interrogea, anxieuse :

— Qu'avez-vous donc ?

Elle pressentait quelque chose de pénible ; sa raison lui conseillait de se retirer. Elle demeura pourtant, fascinée par le danger inconnu.

Maurice eut un mauvais regard, baissa les yeux, disant :

— Et de vous, Régine ?... Êtes-vous contente de vous ?...

Depuis son retour au salon, excité par une soudaine révolte de sa nature raisonneuse et méfiante, il préméditait cette attaque.

Régine pâlit sans comprendre encore, et balbutia :

— Que voulez-vous dire ?

— Que votre orgueil doit être satisfait, reprit-il sèchement.

— Mon orgueil ? demanda-t-elle.

Il précisa :

— Oui, l'orgueil de votre vertu... N'est-ce pas à lui que vous nous sacrifiez tous les deux, cette innocente jeune fille et moi ?

Elle tressaillit toute comme s'il l'eût frappée. Elle voulut se lever, retomba, et une indignation douloureuse l'empourpra.

Eh quoi ? n'avait-il donc pas compris, l'ingrat, que le souci de son avenir, à lui, de sa tranquillité, à lui, avait été, bien plus que son repos, à elle, et autant au moins que celui de M. Tramont, le but qu'elle s'était fixé ? Tout en restant irréprochable et confinée, comme il le disait cruellement, dans l'orgueil de sa vertu, ne pouvait-elle se conserver intacte l'affection de Maurice ? Et le fait d'avoir exigé qu'il se mariât n'aurait-il pas dû lui dessiller les yeux, lui montrer son désintéressement, à elle, et la sincérité de son entier sacrifice ?

Elle fut sur le point de l'accabler de ces vérités : elle se maîtrisa et répondit seulement, d'un ton hautain :

— Je ne vois pas en quoi votre mariage, Maurice, saurait satisfaire ce que vous appelez l'orgueil de ma vertu. Si votre mariage doit contenter quelque chose en moi, ne pensez-vous pas que ce soit plutôt l'inquiétude de mon cœur ?

Il se méprit sur le sens de ces derniers mots.

— Je vous jure, Régine, que vous n'avez rien à craindre de moi. Vous savez bien que jamais...

Elle l'interrompit avec un peu d'impatience :

— Je n'entends pas dire que je sois inquiète à mon sujet, mais bien au vôtre.

Fallait-il donc recommencer cette difficile discussion ? Est-ce que tout ce qui devait être dit n'avait pas été dit ? Elle croyait, après ce qui avait été convenu, après le mot de renoncement que Maurice lui avait écrit, elle croyait, elle avait espéré qu'elle n'aurait plus jamais à revenir sur ces choses.

Il murmura :

— J'étais sincère. Mais j'avais trop présumé de mes forces... Je ne peux pas... Non ! Je ne pourrai jamais épouser Mlle Marcenais.

— Pourquoi ?

Il faillit s'écrier :

— Parce que je vous aime trop !...

Elle le regardait sévèrement, les sourcils froncés. Il déclara :

— Parce que je sens que je ne l'aimerai jamais assez et qu'elle sera malheureuse.

— Ne dites pas cela, Maurice !

Elle lui tendit de nouveau la main ; il abandonna la sienne.

Elle continua d'un ton adouci :

— Vous me jugez bien mal, mon ami, si vous croyez que je ne me suis pas posé cette objection. Pensez-vous que, de gaieté de cœur, je consentirais à sacrifier Cécile ?

Elle lui exposa le caractère de la jeune fille, tout de naïveté, de simplicité et de bonté. Elle serait, de par sa nature et son éducation, la dévouée et soumise compagne de la vie de tous les jours, l'amie heureuse du foyer, l'épouse indulgente et fidèle qui ne connaît d'autre horizon que celui de son intérieur, d'autre ambition que le contentement de son époux en attendant qu'elle s'absorbe dans les soucis de la maternité. Il n'avait pas à craindre de la rencontrer comme un obstacle dans les régions intellectuelles où elle ne chercherait jamais à pénétrer. Que demanderait-elle, en retour, pour sourire à la vie ? De la tendresse, une affection prévenante, délicate, que Maurice, sans se faire violence à lui-même, ne saurait lui refuser...

Elle parlait à voix basse, et il se penchait pour mieux l'entendre. Il la frôlait presque, et il sentait sur sa joue le souffle de la jeune femme.

Il disait :

— Oui, vous avez raison, Régine, vous avez raison... Et pourtant !...

Elle ne voulut pas écouter ce que ce « pourtant » annonçait. Elle se plut à mettre en parallèle la nature de Cécile et celle de Maurice, montra les avantages de leur union. Comme il se défendait encore, elle insista sur ce point que Maurice était moins que tout autre un homme d'égoïsme et de solitude, que, né pour les joies intimes, pour la sécurité tendre du foyer, il souffrirait amèrement d'en être privé, que, malgré lui, sans se l'avouer, parmi les découragements et les marasmes, parmi les aventures et les excès qui ne consolent de rien, ils les rechercherait toujours, ces satisfactions.

— Vous avez peut-être raison, Régine... Et pourtant, pourtant...

Elle baissait de plus en plus la voix, et il se penchait davantage vers elle.

L'heure était douce dans le discret petit salon imprégné d'espoirs et de confus désirs. Ils s'évadaient de tous les coins, se détachaient des meubles, des tentures, les enveloppaient tous les deux d'invisibles caresses.

— Et pourtant, Régine ! disait-il.

Elle respirait avec effort, rougissait, les lèvres sèches. Ils frissonnaient l'un et l'autre, et les frissons de leur chair s'étreignaient en leurs mains jointes.

Il dit encore :

— Régine !...

Elle dressa la tête. Elle avait les yeux humides, et ses paupières battaient.

Un tintement de cristal frémit jusqu'à eux. Ils se séparèrent tout pâles, et se levèrent brusquement.

Ce n'était rien ; une coupe à champagne qu'un domestique maladroit avait heurtée, à côté, dans l'office. Mais l'impossibilité de leur amour, les exigences de la raison, les volontés de la conscience, les visions nettes et lumineuses de l'adultère honteux, des défaillances furtives parmi les espionnages et les complicités avilissantes, les mensonges, les remords, les dégoûts, les humiliations de chaque jour, tout cela avait tenu dans ce tintement de cristal, dans ce petit bruit de rien qui se mourait déjà.

IV

Le train stoppait à peine en gare de Maisons-Laffitte que Cécile Marcenais sautait du wagon. Penchée à la portière, agitant un bras démesuré, la gouvernante anglaise proférait des remontrances aiguës.

— *Oh! miss Cecily! Take care!... Oh! miss, for shame!*

Mais, miss était déjà loin.

Elle courut se planter sur le quai, contre la barrière. Blonde et rose sous son ombrelle prestement ouverte, elle clignait des yeux, le nez en l'air, surveillant la descente des voyageurs. Son espoir fut déçu; Maurice ne parut pas.

Elle fit la moue, puis, impatiente, elle diligenta l'Anglaise qui n'en finissait pas d'évacuer le wagon, elle et ses multiples accessoires : une demi-douzaine de paquets.

— Allons, allons, Lizzie!

Lizzie, deux paquets sous chaque bras, un carton à chaque main, s'avança raidement, à grandes enjambées, avec une grâce d'autruche. Cécile, sans l'attendre, se mit à trottiner en faisant sonner ses talons. Elle portait haut la tête, osait regarder les gens en face, — pas très rassurée toutefois, à cause du manque d'habitude, — fière d'être fiancée et de l'importance dont cet état l'investissait. Elle s'appliquait consciencieusement à se montrer digne de ce nouvel état; elle lui avait immolé sans souffrance les timidités et les confusions obligatoires qui, à son jugement, constituaient les caractères essentiels de la jeune fille bien apprise. Du jour où elle avait vu briller à son doigt les diamants des fiançailles, elle avait augmenté de deux bons pas la distance qui, dans les rues, la séparait de la gouvernante, — sauf pourtant lorsqu'elle prenait peur tout à coup, auquel cas elle se repliait vers son chaperon, — et, aux regards baisses, aux mines réservées, elle avait substitué ce petit air vaillant et crâne si plaisant à contempler, car la joie en rayonnait triomphante et paisible comme la vérité.

Lorsqu'elle fut en vue de la villa, elle ralentit subitement sa marche, parce que, sans doute, Maurice, arrivé avant elle, devait la guetter de quelque coin et qu'elle ne voulait pas qu'il surprît la hâte qu'elle éprouvait à le revoir.

Mme Marcenais parlait volontiers de son goût pour la campagne. A la vérité, elle ne nourrissait aucuns penchants bucoliques et se

désintéressait complètement des charmes de la nature, mais elle faisait partie de cette catégorie de femmes qui ont toujours trop chaud et qui ne peuvent se déplacer sans de coûteux efforts. Aussi, dès les premiers lilas, fuyait-elle les essoufflements et les transpirations pour aller savourer le repos hygiénique et rafraîchissant de sa villa.

Assise du matin au soir, soit au jardin, soit dans la véranda, suivant le temps, exclusivement occupée à s'aérer, elle menait là une existence de douce paresse, exempte de vicissitudes, moins contemplative encore que végétative, car, au milieu de ses plantes, elle vivait comme une plante, une plante en pot que l'on transporte de place en place à mesure que tourne le soleil.

Quand Cécile était partie, ce matin, Mme Marcenais respirait, à gauche de la villa, sous un marronnier; quand, escortée de Lizzie, la jeune fille rentra, quatre heures sonnaient, et Mme Marcenais respirait à droite de la maison, sous un sophora. Elle souriait avec affabilité à l'air qui la pénétrait.

Cécile, la voyant seule, s'écria :

— Comment? Maurice n'est pas encore arrivé! Il avait pourtant promis...

Mme Marcenais rectifia :

— Non. Il a dit qu'il ferait son possible.

Mécontente, la jeune fille répondit distraitement aux questions de sa mère qui s'informait de ce qu'elle avait fait à Paris. Etait-elle passée chez la modiste? Pourrait-on compter sur la corsetière? Et le Louvre, qu'avait-il répondu, le Louvre?

Un rais de soleil, frôlant l'angle de la maison, perça le feuillage encore grêle et tomba sur Mme Marcenais. Elle s'interrompit aussitôt et se disposa à se transporter un peu plus loin. Cécile en profita pour s'échapper; elle gagna sa chambre, où la gouvernante avait déjà monté les paquets. Seule, elle ouvrit un carton, y plongea les deux mains, puis le nez, et se mit à chanter comme une enfant désœuvrée. Mais son sujet de mécontentement, qu'elle avait oublié en grimpant l'escalier, lui revint à l'esprit. Elle laissa là sa chanson et fut s'appuyer contre la fenêtre, dont elle souleva les rideaux pour voir au loin sur la route.

L'heure était lente, trop lente, et Cécile le lui signifiait par des tambourinements impatientés sur les vitres. Elle pensait que c'était vraiment mal à Maurice de lui manquer de parole. Car il avait bien promis, quoi qu'en dît Mme Marcenais. Et voilà, personne!

Sans doute, il allait encore arriver comme les autres jours, à la nuit, juste pour le dîner. Et il ferait trop noir et trop frais pour que l'on pût se promener au jardin, côte à côte. Et l'on ne pourrait pas s'éloigner de la société des « mères », on resterait toute la soirée, assis et figés, à dire des riens, des choses « pour tout le monde ! »

Elle aimait tant que Maurice lui murmurât des choses pour elle seule, n'importe quoi, pourvu que nulle autre qu'elle ne l'entendît.

Comme il était avare, mon Dieu, de tels propos! Elle comprenait qu'à Paris, dans l'austère salon, Maurice s'intimidât, puisqu'elle-même s'y sentait mal à l'aise et peu encline à s'attarder dans les coins. Mais depuis qu'elle vivait à la campagne, dans la liberté fleurie du printemps, elle s'ouvrait spontanément à des velléités d'émancipation et explorait avec des arrière-pensées émouvantes les sinuosités des allées, les massifs de verdure tendre où elle jouait à cache-cache autrefois.

Les arbustes avaient grandi ; les cachettes étaient toujours là, près du verger. Et elle souhaitait de les montrer à Maurice, par un beau soir tranquille et doré comme celui qui descendait en ce moment sur la cime des arbres.

Tout à coup, elle jeta un cri léger en reconnaissant là-bas, Mme Odly, qui s'avançait au bras de Maurice. Vivement, elle ouvrit l'espagnolette. Elle allait s'encadrer à la fenêtre et adresser aux survenants de grands gestes de bienvenue, mais la réflexion l'arrêta.

— Que non pas, que non pas, se dit-elle.

Elle s'aperçut dans la psyché et se cligna de l'œil avec malice ; car elle estimait opportun et salutaire d'infliger un châtiment à son fiancé. Donc, elle se coiffa d'un béret blanc, s'arma d'un sécateur, descendit à pas feutrés, et, retroussant ses jupes, elle prit sa course au galop, dans la direction du verger, en ayant soin d'appuyer sur la gauche afin d'échapper aux regards maternels.

Bientôt, elle entendit la cloche qui sonnait. Elle s'insinua dans un fourré de noisetiers, dont elle écarta les branches; de là, elle observa les événements. Elle vit sa mère qui se levait — ouf ! — pour accueillir Mme Odly et Maurice.

Les yeux de Cécile s'attardèrent complaisamment sur le jeune homme; elle appréciait son port de tête, sa fine prestance dépourvue de toute pose ; et elle était bien aise de pouvoir le détailler longuement, sans risque d'être taxée d'impertinence.

Mme Marcenais cria vers la maison :

— Cécile!

La jeune fille ne paraissant point, on convoqua Lizzie, qui ne tarda pas à revenir, lançant ses longs bras à droite, à gauche, et secouant la tête négativement.

D'abord on parut surpris, puis on s'installa et l'on s'occupa d'autre chose.

Cécile trouva qu'on ne la cherchait pas assez. Elle se dégagea des noisetiers, et, à l'abri d'un rideau de feuillage, elle se rapprocha du groupe ; elle fredonnait négligemment :

C'est mon ami, rendez-le-moi !
J'ai son amou-our...

La voix de Mme Marcenais appela de nouveau :

— Cécile ? Où donc es-tu ?

— Ici, maman.

Elle se montra, mais tournant le dos ; elle regarda au fond du jardin, dans les arbres, en l'air, aux fenêtres de la villa, avec une obstination singulière à se méprendre sur l'endroit d'où était partie la voix.

Maurice vint à elle.

— Ah ! vous m'avez fait peur !... s'écria-t-elle. Vous êtes donc arrivé ?

Il sentit le reproche et s'excusa. Un train manqué...

Mais Cécile était déjà lasse de se tenir rigueur à elle-même ; elle courut embrasser Mme Odly avec une effusion impétueuse.

— Je craignais tant, avoua-t-elle, que vous n'arriviez qu'à la nuit.

Ostensiblement, elle jouait avec son sécateur, taillait dans le vide. Maurice négligeant de l'interroger au sujet de cet instrument, elle déclara :

— Vous voyez, je jardinais...

Il cherchait à lui tourner un de ces compliments sucrés dont elle était si friande, et restait coi, tout gêné de sa maladresse.

Cécile reprit, comme répondant à la question qu'on oubliait de lui poser.

— Je faisais la toilette de mes rosiers... C'est très minutieux, vous savez.

Elle réfléchit, et tout à coup se pencha câlinement sur Mme Odly.

— N'est-ce pas, vous les aimez, les roses ?... Nous allons vous en cueillir.

Elle entraîna Maurice vers les rosiers les plus proches, à quelques pas de ces dames. Elle ne cessait de parler, modulait des admirations et des étonnements. Flattée de son savoir, elle désignait les fleurs par leur nom.

Elle n'en trouva point d'assez belles pour la destination qu'elle leur assignait. A vrai dire, les boutons commençaient seulement de s'ouvrir, et Maurice fit observer qu'il faudrait attendre au moins une bonne semaine avant d'assister à l'épanouissement général des rosiers. Cécile protesta.

— Mais non, mais non, je vous assure. Il y a là-bas, en plein midi, c'est vrai, des Paul-Néron grosses comme des choux.

Là-bas, c'était le verger. Elle s'y dirigea à petits pas indifférents, s'arrêtant à tout propos, coupant des drugeons, des gourmands, comme une personne nullement pressée.

Lorsqu'elle se penchait ainsi, qu'elle avançait les mains avec précaution vers les tiges épineuses, Maurice se plaisait à la considérer, car elle avait des gestes délicats et aisés, d'un mécanisme harmonieux.

Les parfums de mai, épars dans le jardin, le pénétraient d'émotion, lui inspiraient un vague désir de tendresse. Il découvrait chez la jeune fille une grâce simple et naturelle qu'il ne lui avait pas soupçonnée. Elle avouait des instincts sans malice, sans complication ni subtilité, sous la poussée desquels craquait le vernis conventionnel de son éducation. Effacée et taciturne dans la contrainte du monde, ici, elle livrait son charme primesautier et rieur, encore enfantin; les verdures du jardin où le soleil déclinant versait une lumière blonde, lui faisaient une parure qui la complétait.

Elle se cambra tout à coup, les bras tendus pour atteindre une branche de saule pleureur. Elle fit ainsi jaillir ses seins juvéniles moulés par l'étoffe du corsage. Il devina tout son corps, en même temps qu'il devinait son âme; il comprit que l'un et l'autre aimaient la vie et attendaient la joie.

Mme Odly les accompagnait des yeux et triomphait discrètement. Le bonheur la rendait silencieuse; depuis quinze jours, elle en était baignée. Elle pensait avec soulagement qu'elle rencontrait enfin la tranquillité, c'est-à-dire la récompense due à ses peines, et elle louait Dieu dans son cœur, parce que Maurice, revenu des

erreurs malsaines et des aveuglements présomptueux, s'engageait sur la bonne route.

La bonne route! Elle la voyait là, symbolique, elle la voyait dans cet agréable sentier bordé de fleurs et de pelouses que Cécile et Maurice suivaient rythmiquement. La bonne route, certes, bien sablée, ratissée, moelleuse, sans ornières, sans obstacles, où l'on pouvait cheminer les yeux fermés.

Cette vision rassurante seyait à son idéal et concordait avec la conception optimiste qu'elle avait toujours eue de la vie. Elle n'y avait rien soupçonné d'ardu ou de mystérieux, la chère femme, hors les inquiétudes que son fils lui avait inspirées. Et, parmi ces inquiétudes, les plus douloureuses avaient été certainement causées par l'inexplicable obstination de Maurice à dénigrer les ingénieux usages de la société et à s'éloigner de la règle commune. Effarée, elle avait supplié Dieu afin qu'il éclairât cet esprit rebelle et qu'il lui inculquât les préceptes de cette sagesse universellement répandue dont on confectionne les proverbes : « Il ne faut pas chercher midi à quatorze heures. Ce n'est pas d'hier que le monde est monde... »

La vie? C'était si facile! Il s'agissait d'attendre son tour, de prendre la file, d'imiter l'exemple des aînés et de se fier à leur expérience, sous la protection miséricordieuse du ciel. Ainsi, sans trop de secousses, sans risque de s'égarer, on s'avançait dans la sécurité des chemins frayés, vers la paix de l'âme et la satisfaction de soi-même. Comme c'était donc simple et aisé!...

Les fiancés disparurent subitement derrière les feuillages, Mme Odly eut un sourire indulgent que Mme Marcenais remarqua. Elle regarda au fond du jardin, constata la disparition du jeune couple et sourit à son tour. Elles s'entre-regardèrent sans rien dire; elles avaient dans leurs yeux la même petite flamme de gaieté, toute petite, tremblotante, prête à s'éteindre et qui s'éteignit bientôt, noyée par l'attendrissement.

Mme Marcenais soupira languissamment et émit cette opinion :

— Ces enfants!... il faut leur laisser, n'est-ce pas, sentimentaliser leurs fiançailles, se composer un petit roman cachottier. Cela crée des souvenirs pour plus tard, chère madame, des souvenirs qui attachent.

Et elle leva des yeux blancs vers les ombrages. Sans doute, parvenue à ce « plus tard », elle vérifiait en sa propre mémoire l'exactitude de son propos.

Mme Odly approuva de confiance, car il lui était impossible de

se livrer à la même opération vérificatrice. De son temps, dans sa province, la correction l'emportait sur la sentimentalité, et les souvenirs qui lui revenaient de cette époque étaient parfaitement inaptes à lui faire rouler des yeux blancs. Son futur époux, sous la jalouse surveillance des parents, ne lui avait jamais adressé qu'une cour austère et transie, d'un bout du salon à l'autre bout; sa voix et son sourire devaient franchir des meubles rébarbatifs et des têtes vénérables, promptes à la censure, où brillaient des regards sévèment vigilants, d'où sortaient les réprimandes glacées.

Et, malgré son respect des traditions, Mme Odly reconnaissait que la mode nouvelle offrait effectivement plus de charme.

Maurice et Cécile arrivaient au verger.

C'était là un délicieux coin de printemps où les arbres neigeaient du blanc et du rose. Une branche de pêcher s'élançait, gracile, sur le ciel doré ; elle s'éclairait par transparence, et c'était une merveille de suavité et de coloris.

Maurice s'exclama :

— Comme c'est donc joli, ici !

— N'est-ce pas ? fit la jeune fille avec une fierté comique. C'est l'endroit du jardin que je préfère, ajouta-t-elle en l'œilladant de côté.

Il la félicita sur son goût, et, heureux de trouver un sujet de causerie, il commenta la beauté simple et touchante de ce décor.

Elle l'écoutait, les lèvres entr'ouvertes, les yeux élargis d'admiration. Peut-être ne comprenait-elle pas toujours la portée de ses paroles, mais elle aimait le timbre grave de sa voix et le chant berceur de ses phrases.

Quand il se tut, elle s'écria :

— Quel bonheur ! Vous aimez donc les arbres, vous aussi !

Il répondit :

— Ce sont des amis d'enfance, Cécile.

Elle en parut ravie.

— Ah ! quand vous étiez petit, vous aviez un jardin ? A Chartres, sans doute ? Aussi grand qu'ici ? Plus grand ? Racontez-moi, dites.

Il fallut qu'il lui décrivît le parc amical, puis la vaste maison où, pour elle, il remua la poussière des souvenirs.

Il évoqua les longs couloirs où pleurait le vent, les chambres pleines de recoins suspects et dont les plafonds s'estompaient en

brumes grises. Et les tentures à ramages comme des châles, à personnages comme les vieilles tapisseries où ses imaginations puériles découvraient mille signifiances chimériques ; et les grands portraits de femmes, d'hommes disparus, raides et guindés en leurs bizarres accoutrements ; et les meubles, vêtus de housses, trop lourdes pour ses faibles bras, la bibliothèque mystérieuse où les livres alignaient leur dos doré. Et, quelque part, un triomphe de clarté, quelque chose comme une cascade figée : une psyché ! Et, sur les cheminées, des temples grecs où tournaient de lentes aiguilles, et les parquets luisants où souvent il glissait, bambin maladroit, et qui, dans toute la maison, répandaient une aigre odeur d'encaustique... Et, près d'une fenêtre, devant un métier à tapisserie, les mains agiles de Mme Odly qui piquaient, piquaient des points : « Maurice, ne touche pas à mes laines ! »

Bruits discrets, senteurs légères, visions fugitives, imperceptibles vibrations d'âme, échos, nuances et reflets qui sensibilisent les choses, les vivifient de notre souffle, tout cela, qui était endormi sous les alluvions de chaque jour, tout cela subsistait, adouci, affiné, comme le chant de la mer subsiste au creux des coquillages... Il baissait la voix dans la crainte instinctive d'effaroucher ces riens fragiles, ces riens si chers, ces duvets épars arrachés à son enfance et qu'une brise ramenait.

Elle ne se lassait pas de l'entendre ; elle lui était reconnaissante de ce qu'il l'initiât à l'inconnu de son passé et lui montrât la trace encore visible des pas qu'il avait faits sans elle dans la vie. Il y avait chez la jeune fille le désir secret d'accroître ainsi l'intimité tendre de leurs rapports et de donner à leur affection naissante plus de force, plus de durée même, en y ajoutant les confidences des années écoulées. Absente d'elles, Cécile du moins pouvait glisser sa présence dans leur évocation.

Elle jugeait bien imposants les grands arbres du parc et un peu morne la vieille maison ; mais elle se garda de le dire et exprima au contraire l'envie de faire bientôt connaissance avec eux.

— J'aurai tant de plaisir à voir ce que vous avez vu ! déclara-t-elle. Nous irons là-bas, n'est-ce pas ?

Subitement assombri, il répondit oui de la tête. Cécile leva les sourcils, étonnée d'abord, puis toute décontenancée du changement survenu dans les allures de Maurice.

En silence maintenant, ils longeaient un mur bas tapissé de lierre. Il frappait le sol de sa canne, elle émiettait sa brindille de

saule pleureur. Ce silence pesait à la jeune fille. Elle s'enquit tout à coup si Maurice n'avait pas entendu les oreilles lui tinter, ce matin, vers midi.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je connais deux personnes qui ont médit de vous à cette heure-là. Vous ne devinez pas qui ?... C'est Mme Tramont, et puis moi.

— Vous avez vu Mme Tramont ? dit-il avec animation.

Cécile avait déjeuné chez elle, et il était convenu que chaque fois que la jeune fille irait à Paris pour son trousseau, elle aurait son couvert mis faubourg Saint-Honoré. Cécile conclut :

— Comme elle est donc bonne, Mme Tramont, et obligeante !

Il souhaitait ardemment qu'elle continuât à parler de Régine.

Mais Cécile tout à coup s'arrêta, dressa la tête et regarda par-dessus le petit mur, chez le voisin.

— Et dire, fit-elle en riant, qu'il n'y a pas plus de deux ans que je puis voir par-dessus ce mur.

Elle expliqua que, tout enfant, elle avait concentré ses ambitions dans cet espoir de dominer, quelque jour, la crête du petit mur !

— Êtes-vous curieuse?

Elle se défendit. Ce n'était pas seulement de la curiosité; il y avait là un besoin d'élargir son horizon que des murailles encadraient, de s'évader, par les yeux, de ce jardin qui lui paraissait trop petit, étant ainsi borné. Et sa joie avait été vive le jour où elle avait pu voir au delà.

— Qu'avez-vous donc découvert?

— Oh ! rien de surprenant ! Un verger comme ici, avec un jardinier, comme tous les jardiniers, qui s'occupait à flâner en compagnie d'une brouette et d'un arrosoir.

— Alors, vous avez été déçue?

— Non pas, je vous assure. Je voyais plus loin ; c'était tout ce que je désirais.

Elle continuait de révéler ainsi, avec une franchise enjolivée de grâce fraîche, la sève personnelle qui avait heureusement échappé à la sollicitude déformatrice de ses éducateurs. Cette petite fille si correcte tressaillait, elle aussi, à une vie intérieure, bien à elle, que sa soumission naturelle avait réussi à dissimuler.

Sa soumission même, qui s'attestait sur son visage, ajoutait au charme de son sexe déjà si attrayant parmi ce renouveau, dans le

triomphe silencieux des amours végétales, des mystérieuses fécondations où les aveux sont des parfums, où les baisers sont des fleurs. Tandis qu'elle parlait, elle jetait vers son compagnon des regards furtifs, timides et suppliants, qui mendiaient l'éloge, appréhendaient le blâme, et elle essayait des sourires attirants afin de séduire celui qu'elle avait choisi pour maître et pour juge. Chaste, elle se livrait à ses instincts dont elle ignorait les buts, remplissait son rôle de provocation inconsciente, et annonçait les future gratitudes de sa passivité satisfaite. Elle s'offrait là, tout entière, avec l'humilité et la ferveur émue des vierges bibliques désireuses d'être acceptées à la fois pour épouses et pour servantes.

Maurice la regarda avec une compassion triste, et elle se troubla aussitôt. Les sourires se fanèrent; elle baissa les yeux où la déception montait en buée de larmes. Elle avait cru pouvoir répondre aux confidences enfantines de Maurice par le récit de ses propres enfantillages, et elle découvrait que cela ne l'avait pas intéressé.

Elle se remit à marcher, laissant pendre le long de sa jupe ses mains découragées. Ce fut à lui, cette fois, que le silence pesa. La devinant endolorie et toute contractée, il voulut qu'elle reconquît sa sérénité. Il lui prit la main, la posa doucement sur son bras, et, tandis qu'elle le remerciait d'un joli regard limpide, il demanda sans transition :

— Racontez-moi donc ce que vous avez fait à Paris tantôt.

Il ramenait ainsi l'entretien vers Régine. Il eut lieu d'être satisfait, car Cécile ne parla plus que de la jeune femme, et elle en parla longuement, heureuse d'exprimer sa reconnaissance. Ce refrain revenait sans cesse : « Elle est si douce, Mme Tramont, et si serviable! » Cécile tint à le prouver. D'abord, Mme Tramont lui avait promis de lui donner des leçons de chant.

— Elle est si artiste, Mme Tramont, elle a une voix si... si...

— Si émouvante, n'est-ce pas? souffla-t-il.

De l'art, Cécile sauta aux chiffons; ce fut encore pour louer l'obligeance de Régine qui l'accompagnait chez la modiste, chez la couturière, surveillait la confection du trousseau et ne ménageait ni son temps, ni sa peine, ni les conseils avisés de son expérience et de son goût.

— Elle s'habille si bien, Mme Tramont, et si simplement!

Cécile affirmait son admiration avec une chaleur croissante; avec la même ardeur, Maurice approuvait. Elle s'écria enfin comme en extase :

— Je voudrais tant lui ressembler!

Cet aveu d'enthousiasme frappa Maurice comme une révélation. Il comprit tout à coup l'œuvre de bienfaisance suprême qu'avait entreprise Régine. Sous de fugitifs prétextes, la jeune femme s'emparait de Cécile, s'ingéniait de tout son pouvoir à la pétrir, à la développer, à la perfectionner, à lui imprimer quelque chose d'elle, afin qu'il eût, du moins, la consolation d'une surprise heureuse.

Il serra plus affectueusement le bras de sa fiancée et fixa sur elle un regard brouillé. Elle conservait en elle le reflet de la sollicitude de Régine; il désirait qu'elle rapportât à Régine le reflet des gratitudes nouvelles qu'il lui vouait. Troublé, il se pencha sur cette enfant innocente; il se forçait à l'aimer, il l'aimait sincèrement parce qu'elle était un intermédiaire entre Régine et lui, parce que l'influence de Régine s'exhalait d'elle, parce qu'elle devenait l'œuvre même de Régine et que tout ce qui procédait de Régine était pour lui adorable et sacré.

Cécile poursuivait. A présent, elle parlait de sa coiffure.

— N'avez-vous pas remarqué un changement?

Comme il hésitait à répondre, elle reprit:

— Je n'en finissais pas de me coiffer. C'était d'un compliqué! Mme Tramont m'a montré, ce matin... Je tourne mes cheveux, une fois, deux fois; deux épingles, et c'est fait.

Elle s'était dégagée pour ôter son béret.

— Vous voyez.

Pour rendre plus manifeste la modification apportée par Mme Tramont, elle retira ses épingles, secoua la tête; ses cheveux se déroulèrent.

Et le parfum favori de Régine, la délicate senteur d'iris, s'échappa de ses ondes dorées.

Il ferma les yeux, grisé. Brusquement, il enlaça la jeune fille qui ne se défendit pas. Il approcha ses lèvres du front de l'enfant, le baisa longuement en respirant l'odeur évocatrice. Elle, ravie et frissonnante, se renversa, leva la tête et tendit son sourire. Leurs lèvres se touchèrent.

Il prolongea cette caresse, car elle était douloureuse et enivrante; elle avait le goût de la volupté...

(A suivre.) Gustave Guesviller.

LA REINE VICTORIA INTIME[1]

(*Suite et fin.*)

LA REINE VICTORIA ÉPOUSE.

Victoria fut une épouse modèle, comme le prince Albert fut un époux idéal. Se rendant parfaitement compte de la fausseté de sa position, il n'a jamais cherché qu'à rendre service à la reine et à faire en sorte que son règne fut aussi glorieux que possible.

La reine lui a prodigué durant toute sa vie tous les trésors d'affection et c'est surtout son amour pour l'époux de son choix qui lui a donné la force d'accomplir sa destinée.

Dès le début de son mariage, elle aurait voulu faire conférer au prince Albert, par acte du Parlement, le titre de roi consort. Elle s'ouvrit de ce projet au roi Léopold et au baron Stockmar, qui tous deux furent d'avis qu'il fallait attendre que le prince eût acquis des droits sérieux à la confiance de la nation. Elle patienta et, en 1845, lorsque le prince se fut acquitté avec éclat du rôle de directeur des Beaux-Arts qui lui avait été confié par le Conseil des ministres et qu'il eût aux yeux de tous donné la mesure de ses hautes capacités et de la solidité de son jugement, elle vint à la rescousse; mais cette fois encore, le baron Stockmar fut d'avis que ce serait éveiller les susceptibilités de la nation que de donner à un étranger le titre de roi d'Angleterre. Sir Robert Peel et le duc d'Aberdeen furent du même avis; le premier prit même les devants et s'arrangea pour être interpellé à ce sujet à la Chambre des communes, afin de faire cesser les bruits qui couraient d'un si grand changement à la Constitution.

La reine, en poursuivant son but, n'avait en vue que de conférer à son époux une dignité qui cadrât mieux avec la haute idée qu'elle en avait. Elle prit bravement son parti de son échec et s'attacha à régner autant que possible selon les idées du prince Albert. En toute chose elle lui demandait conseil et ce n'est qu'après avoir eu ses avis qu'elle agissait.

(1) Voir *La Lecture*, page 481.

C'est le souci de la santé de ce précieux compagnon qui lui fit acheter successivement Osborne et Balmoral, en même temps que le désir de goûter avec lui un genre de vie plus en rapport avec ses goûts et dans lequel disparût la différence de leurs situations.

Le prince Albert aimait les enfants : elle voulut lui donner une nombreuse progéniture et s'appliqua de son mieux à concilier ses devoirs d'épouse et de reine.

En tout elle adopta ses goûts ; les plaisirs favoris de son époux devenaient aussitôt les siens ; elle ne voyait que par ses yeux et n'était jamais si heureuse que quand leurs idées se rencontraient sur un sujet quelconque.

Plusieurs fois le prince fut l'objet des attaques de la presse. La reine s'en montra très affectée et s'efforça de les lui faire oublier. Chaque fois qu'elle put le mettre en vedette aux yeux du pays, elle n'en laissa point échapper l'occasion. Elle lui sut gré de s'instruire dans les lois de l'Angleterre et de se faire recevoir docteur de l'Université d'Oxford. Elle le vit avec plaisir prendre en mains l'organisation de l'exposition de 1851, qui donna un si grand essor à l'industrie nationale. Elle le pressa d'accepter le titre de chancelier de l'Université de Cambridge, lorsque cet honneur lui fut offert et elle visita l'Université pour lui donner l'occasion d'exercer ses prérogatives en souhaitant la bienvenue à sa souveraine.

Elle sut apprécier la besogne écrasante et ingrate à laquelle il se condamna en lui servant de secrétaire particulier, avant le général sir Henry Ponsonby et sir Bigge. Elle lui fut surtout reconnaissante de se dévouer au bien extérieur et intérieur du Royaume-Uni.

Toutes les lettres de Victoria sont pleines d'admiration et d'amour pour son époux ; ses mémoires sont remplis de lui et, depuis sa mort, la mémoire du cher défunt est associée à ses moindres souvenirs.

Elle constate avec plaisir qu'il produit une excellente impression sur tous ses ministres, quoique de partis opposés ; sur les souverains étrangers qui viennent à la Cour et sur l'aristocratie. Elle dissipe d'avance les préventions de ceux qui l'approchent pour la première fois avec les préjugés de la foule. Lorsque la haine des partis semble l'emporter et essaye de jeter la suspicion sur lui, elle le défend alors énergiquement et le couvre de son autorité.

Sans la reine, le prince Albert n'eût sans doute eu à la Cour de Saint James que le rôle effacé de l'époux de la reine Anne; grâce à elle, il est au contraire considéré par tous comme le premier personnage après la reine et comme son mentor en toutes choses.

La veille du baptême de la princesse royale, devenue l'impératrice Frédéric, le prince en patinant sur le lac de Buckingham tombe dans l'eau glacée. Tous poussent des cris et courent chercher des cordes, des échelles; la reine se précipite sur la glace, au risque de la sentir se dérober sous elle et lui porte un prompt secours.

Dans ses excursions à travers les Highlands, elle est heureuse du charme que son époux exerce sur tous ceux qui l'approchent et des hommages sincères qui lui sont rendus par ses fidèles Ecossais.

S'il doit la quitter, ne fût-ce que pour quelques jours, elle en a du chagrin et ses mémoires attestent qu'elle compte les jours qui la séparent de son retour. Dans ses jeunes années elle partage ses plaisirs, fait de longues et fatigantes chevauchées à travers les pics montagneux, chasse le daim dans les forêts qui lui rappellent celle de Thuringe. A sa fête et à l'anniversaire de sa naissance, elle s'ingénie à lui faire plaisir et lui prépare des fêtes qui lui rappellent son pays natal.

Dans ses couches, elle veut toujours l'avoir auprès d'elle pour la soutenir de sa présence et elle ne veut être soignée que par lui.

Lorsqu'il dresse le plan de ses homes dans l'île de Wight et en Écosse, elle tient à ce que les pièces où ils doivent vivre intimement ne soient point trop grandes, afin d'être plus près de lui.

En un mot, c'est la femme aimante, prévenante, attentionnée, toujours prête à embellir la vie de son époux et à lui faire oublier l'amertume d'une position inférieure.

Aussi conçoit-on que la disparition presque subite d'un être aussi cher ait comme foudroyé la reine. Jusqu'à sa dernière heure, elle n'a voulu croire qu'à une indisposition passagère, à tel point qu'elle était à faire sa promenade habituelle en voiture dans le parc de Windsor quand le malheur arriva et qu'elle ne comprit rien lorsqu'on lui apprit l'épouvantable nouvelle.

« Tout meurt avec lui », s'écria-t-elle, et, en en effet, depuis ce

jour, Victoria n'a plus été que reine et reine désolée. Depuis elle a promené son ennui de Windsor à Osborne et d'Osborne à Balmoral, avec la régularité d'un automate qui accomplit une fonction prescrite passivement, jusqu'à la mort.

Les malheurs peuvent l'accabler désormais, elle les reçoit comme s'ils étaient depuis longtemps attendus, avec une philosophie qui confine à l'inconscience.

Elle élève des cairns, des statues, des *memorials* à son compagnon défunt et elle passe chacune de ses fêtes dans le plus grand recueillement et dans le culte de sa mémoire, aux lieux où il avait coutume de se trouver à la même époque de l'année. Les témoins actuels de ces hommages muets sont tentés de croire que le deuil de la reine ne date que d'un an et cependant il y a quarante ans que la reine pleure son époux.

Le deuil de la reine n'a jamais cessé qu'aux jours de mariage et de baptême dans la famille. Encore dans ces circonstances n'oubliait-on jamais le chef de la famille parti.

Ne pouvant laisser sa dépouille dans les caveaux de la chapelle Saint-Georges, au château de Windsor, à côté de celles des rois ses aïeux, la reine lui a pieusement élevé un mausolée dans sa propriété de Frogmore et c'est là qu'à chaque anniversaire elle se rendait fidèlement avec une de ses filles ou quelque dame d'honneur. Elle avait soin d'emporter la clé et on était toujours douloureusement saisi en la voyant pénétrer dans le sanctuaire devenu le tombeau de son amour et rester là les yeux fixés sur l'image sympathique de son Albert, fixée si exactement et avec tant de vie par le ciseau d'un grand artiste.

C'est à la mémoire du prince Albert que la reine a dédié la première partie de ses mémoires; la seconde partie, qui embrasse tous ses souvenirs de veuve, est également pleine de lui.

Afin que l'histoire du prince consort fût aussi exacte que possible, elle a voulu en charger un des plus grands historiens de son temps et lui a demandé de revoir ses manuscrits et lui a permis toutes les observations dans l'intérêt de la vérité. Sir Théodore Martin, dans la vie du prince consort, a surtout été le collaborateur de la veuve dévouée de son héros. Il n'est pas un trait de son beau caractère qu'elle ait laissé dans l'ombre et pas un acte de dévouement à sa couronne et à son pays qu'elle n'ait tenu à y consigner. « Je veux, écrivait-elle à l'historien, que mon cher peuple puisse apprécier par lui-même toute l'impor-

tance de la perte que j'ai faite, que le pays et que le monde entier a faite en lui. »

Ces paroles en disent long dans la bouche de celle dont John Bright a dit : « C'est la femme la plus sincère qu'il soit possible de rencontrer. »

LA REINE VICTORIA MÈRE

Victoria eut, de son mariage avec le prince Albert, neuf enfants, fécondité rare chez une reine. Le premier fut une fille qui naquit à Windsor le 21 novembre 1840, un peu plus de neuf mois après le mariage de ses parents, et fut baptisée à Buckingham Palace sous les noms de Victoria-Adélaïde-Marie-Louise. Comme le prince Albert félicitait la reine sur son heureuse délivrance :

— Êtes-vous content de moi ? lui demanda-t-elle toute fière de l'avoir fait père.

— Oui, mais je crains que la nation n'éprouve un désappointement à la nouvelle que ce n'est pas un garçon.

— Le prochain sera un garçon, je vous le promets, répondit la reine.

La princesse royale se montra de bonne heure admirablement douée. Son père avait coutume de dire en parlant d'elle : « Elle a une tête d'homme et un cœur de femme. » C'est elle qui épousa le prince Frédéric de Prusse, Fritz, comme son futur peuple l'appelait, alors qu'il n'était pas encore crown prince. On se faisait, à l'époque de son mariage, une faible idée des princes allemands. Les journaux de l'époque, croyant flatter la famille royale, promettaient dans leurs horoscopes, un avenir brillant au jeune époux de la princesse, s'il prenait du service dans l'armée russe ! On sait qu'il devint l'empereur allemand Frédéric III, de noble et pacifique mémoire, dont le fils aîné est Guillaume II, l'empereur actuel qui ne parait pas être très fier d'être le fils d'une princesse anglaise. On raconte que s'étant un jour heurté dans une manœuvre, il saigna abondamment du nez. Comme l'officier qui était cause de l'accident s'en excusait à lui : « Je vous remercie, au contraire, lui dit Guillaume, de me faire perdre ce qui me reste de sang anglais dans les veines. » On sait quelle a été l'animosité du prince de Bismarck pour la princesse Frédéric, du vivant de Guillaume Ier.

Victoria avait promis un fils à son époux. Le 11 novembre 1841, c'est-à-dire moins d'un an plus tard, elle tenait sa promesse, en donnant le jour au prince Albert-Edward, événement que la nation

célébrait avec enthousiasme. Le 1 décembre, la reine créait son fils prince de Galles et comte de Chester. Il héritait en même temps de son père les titres de duc de Saxe, et de sa mère ceux de duc de Cornouailles, duc de Rothesay, comte de Carrik, baron de Renfrew, lord des Iles et grand intendant d'Ecosse.

Le baptême eut lieu en grande pompe le 25 janvier de l'année suivante, dans la chapelle Saint-Georges, du château de Windsor. La reine avait fait demander de l'eau du Jourdain pour cette cérémonie que présidait l'archevêque de Cantorbéry. Le parrain était Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, en sa qualité de maitre du royaume protestant le plus puissant du continent ; la marraine, la duchesse de Saxe-Cobourg, était représentée par la duchesse de Kent, grand-mère du petit prince.

Ses premières années s'écoulèrent à Osborne et à Richmond Park, où, en dehors de ses leçons, il s'adonnait au métier de charpentier. Après ses études aux Universités de Cambridge et d'Oxford et une visite aux États-Unis et en Orient, il épousait, en 1863, la princesse Alexandra, fille du roi Christian IX de Danemark.

Le troisième enfant de la reine et du prince Albert est la princesse Alice-Maud Mary, née le 25 avril 1843, qui épousa, à l'âge de dix neuf ans, le grand-duc de Hesse. Elle mourut de la diphtérie le 14 décembre 1878, laissant sept enfants, dont une est aujourd'hui la femme de Nicolas II, empereur de toutes les Russies.

Le quatrième est le prince Alfred-Alexandre-Guillaume-Ernest-Albert, duc d'Edimbourg, né le 6 août 1844. Destiné à la marine, il y entra à l'âge de quatorze ans ; mais étant héritier de son oncle le duc de Saxe-Cobourg et Gotha, il acheva ses études en Allemagne. Son amour pour le violon, sur lequel il est de première force, l'avait fait surnommer par son père, dans ses jeunes années, le « ménétrier de la Cour ».

Il refusa le trône de Grèce à l'âge de dix-huit ans. Il a la réputation d'être grand buveur et fort avare. En Angleterre il n'est pas très populaire. A l'âge de trente ans, il épousa à Saint-Pétersbourg la princesse Marie-Alexandrovna, fils d'Alexandre II de Russie. Il avait le grade d'amiral de la flotte anglaise, lorsque la mort de son oncle Ernest, en 1893, le fit duc de Saxe-Cobourg et Gotha. Une de ses filles est reine de Roumanie, célèbre dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Carmen Sylva.

La princesse Hélène-Augusta-Victoria est le cinquième enfant de la reine. Elle naquit le 25 mai 1846. Elle épousa à vingt ans le prince Frédéric-Christian de Schleswig-Holstein. Elle pèse aujourd'hui 100 kilos, passe pour être cancanière, mais aussi très charitable.

C'est la princesse Louise-Caroline-Alberta qui occupe le sixième rang dans la longue liste de la progéniture royale. Elle est née le 18 mars 1848. C'est une nature romanesque qui a donné de sérieuses craintes à sa famille. Douée merveilleusement au point de vue de l'art, elle est devenue un sculpteur accompli, grâce aux leçons de Mrs Thornicroft. La statue de la reine qui orne aujourd'hui les jardins de Kensington est son œuvre. Elle eut avec un clergyman une intrigue, qui n'eut pas les suites que l'on redoutait. Elle épousa, en 1871, le marquis Jean de Lorne, duc d'Argyll. Celui-ci passe pour un homme d'un très beau caractère et de grande valeur. La duchesse sa femme est, des filles de la reine, la seule jolie.

Le 1er mai 1850, la reine mit au monde son troisième fils et septième enfant, qui reçut au baptême les noms d'Arthur-William-Patrick-Albert. Son parrain fut le duc de Wellington. Le prince est très bon musicien; il a un goût particulier pour le tambour, sur lequel il rend des orages merveilleux. Il s'est destiné de bonne heure à l'armée. A l'âge de vingt-trois ans, la reine le créa duc de Connaught et de Strathearn. C'est à lui que reviendra quelque jour le bâton de généralissime de l'armée anglaise. Il épousa en 1879 la princesse Louise-Marguerite, fille cadette du prince Frédéric-Charles de Prusse.

Le quatrième fils et huitième enfant fut le prince Léopold-George-Duncan-Albert, né en avril 1853. Très faible de santé, le jeune prince ne prit de goût qu'à l'étude et fit de brillantes études à Oxford. En 1881, la reine le créa duc d'Albany. Il épousa en 1882 la princesse Hélène de Waldeck-Pyrmont qu'il laissa veuve et mère de deux enfants en mars 1884.

Enfin le neuvième enfant de la reine fut une fille, la princesse Béatrice Marie-Victoria-Féodora, née le 14 avril 1857. Bonne musicienne et bon peintre, la pauvre princesse n'a jamais eu de jeunesse. Constamment auprès de sa mère depuis son veuvage, elle a toujours eu l'air vieux, triste et découragé. En 1885, elle épousa le prince Henri de Battenberg, la reine ayant eu bien soin de stipuler dans le contrat que sa fille et son gendre vivraient

avec elle. Le prince est mort il y a quelques années de la malaria, sur la côte occidentale d'Afrique, laissant la princesse veuve et mère de quatre enfants.

Le nombre des petits-enfants et arrière-petits-enfants de Victoria est énorme. Malgré leur nombre, elle les connaissait tous de nom tout au moins et n'oubliait jamais de leur donner de ses nouvelles à l'occasion de leur anniversaire de naissance ou de Noël.

Les enfants de la reine ont toujours été sa constante préoccupation, tant que leur éducation n'a pas été terminée. Elle a toujours surveillé elle-même leurs progrès et le cours de leurs études. A toute heure et partout, les précepteurs et gouvernantes étaient autorisés à entrer chez la reine, lorsqu'il s'agissait de ses enfants et elle s'est toujours montrée sévère vis-à-vis d'eux lorsque leur intérêt était en jeu.

Elle a voulu qu'ils parlassent toutes les langues européennes et connussent, les garçons du moins, les colonies de l'empire britannique. Son grand rêve était d'avoir un fils à la tête de l'armée et un autre à la tête de la marine anglaise. Il sera probablement à moitié réalisé par le duc de Connaught, qui passe pour un brillant officier et est très aimé de la nation; quant à la marine, ce sera probablement le duc d'York, fils aîné du prince de Galles, depuis la mort du duc de Clarence et d'Avondale, qui recueillera plus tard l'héritage du duc d'Edimbourg dénationalisé.

La reine s'est toujours appliquée à faire naître entre tous ses enfants des sentiments d'affection et de dévouement inaltérables, et vis-à-vis d'elle et du prince Albert, la plus entière confiance. Elle écrivait en 1844 sur le cahier de communication entre les gouvernantes et elle : « Le principe qui doit dominer est que les enfants soient élevés aussi simplement que possible, qu'on les laisse le plus souvent avec leurs parents en dehors des heures d'étude, et qu'ils apprennent à mettre toute leur confiance en eux. » Elle y a en grande partie réussi. Dès leurs jeunes années, les princes et princesses jouaient en commun et organisaient à Osborne des petites fêtes en l'honneur de leurs parents.

Dans ses mémoires, la princesse Alice, grande-duchesse de Hesse, raconte comment, à l'occasion de l'anniversaire de leur père, ils organisèrent entre eux une représentation de l'*Athalie*, de Racine, en français. La princesse Alice avait le rôle de Joad et celui de Josabeth ; la princesse Wicky remplissait le rôle d'Athalie ; Lenchen ou Hélène, celui d'Agar ; Affie, le prince Alfred, celui de

Joas, tandis que le prince de Galles s'était réservé celui d'Abner.

La représentation fut parfaite au dire de la reine et du prince et de tous les personnages de la Cour qui y assistèrent.

La reine était grande amie des sports : elle voulait que le corps ait sa grande part dans l'éducation et elle donnait elle-même l'exemple en chevauchant par les montagnes chaque fois qu'elle en trouvait l'occasion. Ses enfants sont habitués de bonne heure à la vie au grand air et aux exercices physiques. Tous les princes et princesses font de la bicyclette, depuis le jour où elle rencontra une dame cycliste dans Newport Road, près d'Osborne ; et rien n'amusait leur mère comme de les voir zigzaguer leurs premières pédalées ; ils pratiquaient le tennis, le hockey, le canotage. Elle voyait avec plaisir les progrès de l'automobilisme et se souvenait d'avoir été avec sa mère visiter son oncle le roi George IV à la loge royale en voiture à vapeur. Il y a encore à Windsor un vieillard qui est tout fier de raconter qu'il l'a vue descendre de cette voiture sans chevaux.

En matière religieuse, elle était protestante et voulait que ses enfants le fussent ; mais elle ne voulait pas arrêter son esprit aux subtilités des différentes sectes. Elle tenait avant tout à ce que ses enfants soient religieux dans leurs actions, plutôt que dans les marques extérieures du culte.

Pour ses fils, elle voulait une éducation virile et, malgré son grand regret de se séparer d'eux, elle les envoyait de bonne heure aux quatre points cardinaux, en bonne reine anglaise sur l'empire de laquelle le soleil ne se couche jamais.

Elle voulait être la confidente de ses enfants et se montrait heureuse chaque fois que ceux-ci lui faisaient part de leurs ennuis ; mais elle ne provoquait jamais leurs confidences par des questions indiscrètes, voulant, en respectant leurs petits secrets, développer chez eux le sentiment de la personnalité.

En un mot, Victoria était une mère éclairée, qui élevait ses enfants pour eux-mêmes et en vue de leurs différentes destinées. Elle s'en était pourtant réservé une, la dernière, la pauvre princesse Béatrice qu'elle a sacrifiée en l'élevant pour elle-même, par crainte de la solitude dans l'âge avancé ; mais, du moins, elle s'est ingéniée à lui rendre le sacrifice aussi léger que possible et à la récompenser en tendresses maternelles des soins dévoués dont elle ne cessait d'être l'objet de sa part depuis de si nombreuses années. La princesse aura des mémoires bien intéressants à

publier, car elle aura assisté aux moindres événements de la seconde moitié de ce long règne.

LA REINE VICTORIA ET SES DOMESTIQUES.

Il était rare qu'entourée, comme elle l'était toujours, de membres de la famille royale, de gentlemen et de dames de la Cour, la reine eût personnellement affaire avec les domestiques. Lorsqu'elle était en promenade ou en villégiature à Balmoral, il arrivait cependant qu'elle donnât directement des ordres. Il fallait qu'alors elle fût promptement et fidèlement obéie. Lorsque quelque chose ne lui paraissait pas naturel, elle prescrivait ou faisait elle-même une enquête et il fallait qu'elle allât au fond des choses, car lorsqu'elle avait une fois donné sa confiance, elle avait de la peine à la retirer et ne la retirait qu'en toute connaissance de cause.

Elle a toujours observé elle-même et exigé des siens le respect des serviteurs.

Lorsqu'un domestique de sa maison devenait vieux, elle lui faisait donner une sinécure par le gouvernement ou le préposait elle-même à la surveillance d'une de ses propriétés. Elle aimait recevoir des nouvelles de ses anciennes femmes de chambre et était toujours heureuse lorsqu'elles la quittaient pour se marier. Alors elle se faisait tenir au courant des naissances et, si quelque jour, elle passait à proximité des villages où elles s'étaient retirées, elle ne dédaignait pas d'aller leur rendre une petite visite. A chaque nouveau-né elle faisait son petit cadeau.

Victoria était douce aux humbles et pardonnait toujours les défauts de caractère. Elle ne se montrait insensible que lorsqu'on avait trompé sa confiance ou qu'on lui avait menti.

Elle a toujours voulu avoir le choix de ses domestiques et c'est à cela qu'elle doit d'avoir toujours été bien servie.

Elle dit un jour au doyen Stanley : « Je suis de ceux qui pensent que la perte d'un fidèle serviteur est la perte d'un ami qu'on ne peut plus remplacer. »

De tous les domestiques qui l'ont approchée, aucun n'a eu autant de pouvoir que John Brown, un Écossais qui, entré en 1849 comme ghillie au service du prince Albert, devint, en 1858, le domestique particulier de la reine hors de la maison.

C'était une de ces natures brusques dans leur franchise, ayant

horreur du mensonge ; la reine trouvait toujours en lui l'expression de la vérité. Il lui avait sauvé la vie dans l'attentat du fou Daniel O'Connor et bien des fois, dans les highlands, l'avait tirée de mauvais pas. Après la mort du prince Albert, il l'avait défendue contre les importuns, contre l'indiscrétion de reporters qui avaient trouvé moyen de s'introduire dans les allées de ses parcs. Plus tard, les infirmités étant venues, il avait montré le plus grand dévouement.

Peu à peu Brown avait ainsi pris un certain ascendant sur l'esprit de la reine, à l'insu même de celle-ci. Les autres valets s'étaient vite aperçus qu'il fallait avant tout lui obéir, et les seigneurs de la cour avaient compris qu'ils devaient le traiter avec beaucoup de douceur et même avec une certaine déférence. Un seul était resté indépendant de John Brown, c'était Lohlein, le valet de chambre du prince Albert.

Il vint un jour où la reine ne put plus se passer des services de celui qui connaissait si bien toutes ses habitudes, savait satisfaire toutes ses manies et deviner jusqu'à ses caprices. Aussi de son côté lui passait-elle des moments d'humeur.

Un jour, à Balmoral, elle eut la fantaisie de dessiner dans les jardins et demanda au premier valet qui vint à passer de lui apporter une table. Celui-ci revint avec une table trop haute : la reine la renvoya. Le même valet revint avec une autre table trop petite : la reine n'en voulut point. Comme le valet revenait, sa table à la main, John Brown le rencontra :

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il.

— La reine ne veut pas non plus de cette table ; l'autre était trop haute, celle-ci est trop basse.

John Brown saisit la table, la porte à la reine, et la posant brusquement devant elle :

— Il faut savoir vous contenter de celle-ci, dit-il, on ne peut vous en fabriquer une autre sur l'heure. Il ne faut pas demander l'impossible !

Un autre eût été immédiatement congédié.

La reine se contenta de rire en regardant John Brown se fâcher.

De même que la reine a dédié le premier volume des mémoires de sa vie dans les Highlands « à la chère mémoire de celui qui a rendu heureuse et sans nuage la vie de l'auteur », c'est-à-dire à son époux le prince Albert, de même elle en a dédié le second volume à John Brown.

On lit en effet sur la première page du livre :

A MES LOYAUX HIGHLANDERS
ET SPÉCIALEMENT
A LA MÉMOIRE DE
MON DÉVOUÉ SERVITEUR PERSONNEL ET FIDÈLE AMI
JOHN BROWN
CES MÉMOIRES DE MA VIE DE VEUVE EN ÉCOSSE
SONT DÉDIÉS AVEC RECONNAISSANCE
PAR
VICTORIA, *Regina Imperatrix.*

John Brown vient de perdre son père, âgé de quatre-vingt-six ans. Le 21 octobre 1875, la reine assiste aux funérailles qui se se font à Micras, petit village en face d'Abergeldie, voisin de Balmoral et écrit le soir dans son journal :

Jeudi, 21 octobre 1875.

« Je suis très contrariée que le temps soit si mauvais pour les funérailles du père de Brown, triste cérémonie qui doit avoir lieu aujourd'hui. Il pleut désespérément, c'est le neuvième jour qu'il fait pareil temps. Ironie ! J'ai vu le bon Brown un instant avant déjeuner : il était abattu et triste et partait pour Micras. A midi moins vingt, nous partons en voiture avec Béatrice et Jane Ely pour Micras. En route nous rencontrons le docteur Robertson. Tout le long de la maison mortuaire, se tiennent des quantités de gens. Brown me dit qu'il y en avait au moins une centaine. Tous mes gardes, Mitchell le forgeron, Vern de Blachanturn, Symon, Graat, les cinq oncles de Brown, Leys, Thomson le maître de poste, le garde forestier, les gens de Micras-le-bas et d'Aberarder, et mes gens Heale, Lohlein de retour aujourd'hui d'un congé d'une semaine, Cowley Jarrett, Ross et Collins, sergent valet de pied, Brown et ses quatre frères, le cinquième étant en Nouvelle-Zélande. Donald, arrivé seulement pendant la nuit et qui arrive du *Buisson*, la ferme de son frère Guillaume, nous conduit à la cuisine où se tient la pauvre mistress Brown, assise près du feu et tout abattue, mais cependant calme et pleine de dignité. Mr William Brown est d'une extrême bonté et se rend utile ainsi que la vieille belle-sœur et sa fille. L'honorable Mr West, Mr Sahl, les docteurs Marshall et Profeit, Mr Begg et le docteur Robertson sont également présents. Les fils et un petit nombre de personnes que Brown a renvoyés de la cuisine, sont dans l'autre petite chambre, avec le

cercueil. Un petit passage sépare toujours la cuisine du sitting-room dans ces vieilles maisons, et la porte est en face de cette dernière pièce, l'unique porte. Mr Campbell, le ministre de l'église de Crathie, est debout dans le passage de la porte. Aussitôt qu'il commence les prières, la pauvre vieille mistress Brown se lève et vient auprès de moi, entendant, mais hélas ne voyant plus et s'appuyant sur le dos d'une chaise pendant les oraisons que Mr Campbell dit d'une façon admirable.

« Quand il a terminé, Brown vient et fait asseoir sa mère pendant que ses frères emportent le cercueil. Tout le monde sort et suit. Nous sortons aussi en toute hâte et voyons mettre le cercueil sur le corbillard, puis nous gagnons un petit monticule d'où nous voyons la procession s'éloigner tristement sur la route tortueuse.

« Les fils sont là ; je puis les distinguer facilement à ce qu'ils sont tout près de Brown qui marche le premier derrière le corbillard. Tout le monde est à pied, à l'exception de nos gentlemen qui sont en voiture. La pluie cesse heureusement. Je rentre de nouveau dans la maison et essaye de consoler la chère mistress Brown. Je lui fais cadeau d'une broche de deuil contenant une mèche des cheveux de son mari coupée de la veille. J'ai l'intention d'offrir un médaillon à chacun des fils.

« Lorsque le cercueil est parti, elle éclate douloureusement en sanglots.

« Nous prenons un verre de whisky avec de l'eau et du fromage, suivant la coutume des Highlands, et nous rentrons, en recommandant à la vieille dame d'avoir du courage. Je lui dis que la séparation n'est que temporaire. Nous rattrapons en voiture la procession et arrivons à temps pour voir par le carreau de la portière porter le cercueil dans le cimetière. J'avais du chagrin de ne pouvoir entrer au cimetière.

« Je vois mon bon Brown à un peu plus de deux heures. Il me dit que tout s'est bien passé ; mais il me parait très triste. Il doit retourner à Micras pour assister au thé de la famille. C'est là une épreuve terrible pour la pauvre veuve, mais qu'il était impossible de lui éviter. Déjà hier matin elle a eu plusieurs femmes et voisins au thé. Tout le monde a été plein de bonté et de sympathie pour elle, et Brown a été bien consolé par les marques de respect que lui et sa famille ont reçues aujourd'hui. »

Ne dirait-on pas que cette page a été écrite par une proche parente du défunt ?

A chaque page des mémoires de la reine on retrouve le nom de Brown. Le 12 septembre 1877, la reine rapporte un accident arrivé à son domestique « qui a le genou enflé ».

Lorsque Brown n'est pas là, il lui manque et elle lui rapporte tout ce qu'elle a eu à souffrir en son absence. Elle écrit, le 31 août 1878, à Broxmouth, où elle est en visite :

« Comme il pleuvait, je me suis étendue sur le sofa et ai lu. C'est là qu'on m'apporta la nouvelle de la mort terrible de la chère Mme Van de Weyer, qui m'a beaucoup affectée. A la maison on eût pris beaucoup plus de ménagements. J'ai envoyé dire cela à Brown, qui en a été très choqué. »

Les membres de la famille royale avaient eux-mêmes à compter avec Brown.

Le 27 mars 1883, la reine perdit ce fidèle serviteur, d'un érysipèle et faillit en faire une maladie. Elle lui avait fait construire à Crathie une petite maison en briques pour ses vieux jours : elle en fit cadeau à sa famille et lui éleva dans le cimetière du village un petit monument. Elle y fit de pieux pèlerinages et versa des larmes sur sa tombe. Elle commanda sa statue à Brœm, le même sculpteur auquel on doit la statue de la reine qui est à la porte de la cité de Londres et la fit ériger à Balmoral à quelques mètres du château, dans le jardin, en face de ses fenêtres. La chambre que l'Ecossais occupait à Windsor a été depuis sa mort absolument respectée : tout y est encore à la même place, suivant le désir de la reine.

Enfin elle termine le second volume de ses mémoires par ces mots :

CONCLUSION

« Je dois ajouter quelques mots à ce volume.

« Le fidèle serviteur dont il est souvent fait mention dans ces mémoires, n'est plus avec celle qu'il a servie toute sa vie avec tant de sincérité, d'affection et de zèle infatigable.

« En pleine force de santé, il a été arraché à sa carrière si utile, après une maladie de trois jours, le 27 mars de cette année. Il est parti respecté et aimé de ceux qui ont connu sa rare valeur et la bonté de son cœur ; il a emporté les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

« Sa perte pour moi (malade et impotente) est irréparable, car il avait mérité et possédait ma confiance absolue. En disant qu'il me

manque chaque jour et même à chaque heure du jour, je ne fais qu'exprimer faiblement la vérité envers celui qui a acquis des droits à ma reconnaissance éternelle par ses soins constants, ses attentions et son dévouement.

« Jamais cœur plus sincère, plus noble, plus loyal, plus dévoué, n'a battu dans une poitrine humaine.

« Balmoral, novembre 1883. »

Un tel attachement d'une reine puissante pour son humble serviteur parut si exagéré que les mauvaises langues se donnèrent libre carrière. La société puritaine de Londres ne put admettre qu'un valet reçût tant d'honneurs. Peut-être trouverait-on l'explication de cette reconnaissance extraordinaire dans l'isolement où Victoria se sentit après la mort du prince Albert, avec un besoin d'affection de tous les instants, plus impérieux à mesure que les années s'accumulaient sur la tête de la souveraine.

On dit que Brown avait, lui aussi, écrit ses mémoires qu'il destinait à la publication et que, sur l'ordre de la reine, tous ses papiers ont été saisis et lus par elle. Qui sait si ce n'est pas la lecture de ces mémoires intimes, auxquels le serviteur confiait ses pensées les plus secrètes, qui a démontré à la reine la sincérité de son dévouement? En lui rendant les honneurs qu'on ne rend généralement qu'aux grands hommes, la reine a voulu perpétuer le souvenir du serviteur modèle, dont l'espèce semble disparaître de plus en plus.

Depuis Brown, le serviteur intime de la reine est l'Écossais Grant, qui se montre attentif à ses moindres désirs, mais n'a jamais été admis dans le même degré d'intimité.

LA REINE VICTORIA ET SES BÊTES.

La reine Victoria a toujours adoré les bêtes, particulièrement les chiens, les chevaux et les ânes. Elle répète à plaisir le mot de Schopenhauer : « Sans les honnêtes figures des chiens, nous oublierions que la sincérité existe. » Nous ne parlerons pas de tous ceux qui ont vécu à son service : les dimensions de notre cadre n'y suffiraient pas. Nous nous bornerons à mentionner ceux avec lesquels elle a été en plus grande intimité ou qui ont tenu un rang plus élevé dans les bonnes grâces de la souveraine.

Le premier en date fut le petit âne tout caparaçonné de satin bleu sur lequel la princesse Victoria faisait ses promenades dans les jardins de Kensington, que rappelle si fidèlement aujourd'hui

Ninette, achetée à Grasse par la reine et affectée à sa petite-fille, la petite princesse Victoria de Connaught.

Mais une visite méthodique au chenil de Windsor, aux écuries de Windsor et de Buckingham Palace va nous permettre de passer en revue les favoris du jour et d'évoquer la mémoire de ceux qui ne sont plus.

A Windsor, ou plutôt dans la ferme modèle construite sur les dépendances du château par le prince consort, se trouve le chenil, les écuries des chevaux préférés, les invalides des favoris. Aux écuries de Buckingham Palace, où le grand écuyer, actuellement le populaire duc de Portland, a son bureau central, nous visiterons les chevaux d'apparat et les équipages de la Cour. Il existe, au vieux château royal de Hampton-Court qui appartient au cardinal Wolsey, ministre de Henry VIII, et que l'on aperçoit de la magnifique terrasse de Richmond, à travers la vallée, de l'autre côté de la Tamise, une écurie d'élevage. C'est là que vont se perpétuer les races, notamment celle des chevaux de satin isabelle, à la crinière et à la queue de soie crème, qu'on attelle à douze au carrosse de gala, les jours de couronnement. Il arrive, comme dans le cas de Victoria, que plusieurs générations de ces chevaux passent sans avoir servi; mais leur élevage est si soigné, leur race est conservée si intacte à l'abri de tout croisement de sang, qu'ils se succèdent sous les harnais royaux sans que l'on s'aperçoive du changement.

Nous sommes à la ferme modèle de Windsor où sont les chenils. Le maître de céans, M. Hugh Brown et son sous-intendant M. Hill nous montrent l'appartement où s'arrêtait la reine quand elle venait visiter « ses plus fidèles amis ». L'ameublement de cette pièce est en chêne sculpté avec tentures rouges. Les murs disparaissent derrière les centaines de portraits de chiens, les uns photographiques, d'autres peints à l'aquarelle, d'autres à l'huile. Ces portraits sont signés de noms célèbres, tels que ceux de Landseer, le grand peintre animalier de l'Angleterre, ou de noms respectés comme ceux de Victoria, la reine même, ou d'Albert, son époux. Par une attention délicate, une mèche du poil des trépassés est tressée dans la découpure du cadre sculpté qui entoure leur peinture ou leur photographie. Le long des chenils, un passage couvert à l'abri des intempéries, appelé la « Véranda de la reine », permettait à la souveraine de visiter les stands en détail. Chaque stand de chien ou de couple de chiens est composé d'une

niche et d'un petit jardinet. Les niches sont chauffées par un calorifère unique à eau chaude. Un petit lac triangulaire sert de bain public à toute la gent canine. On ne consulte pour leur imposer la cohabitation, que leurs sympathies réciproques, sans égard pour la taille, ni la race. Enfin il existe un petit hôpital pour les malades. On compte en tout à Windsor cinquante-cinq chiens.

On les sort en promenade deux fois par jour, dans la matinée et l'après-midi. Le grand repas se fait à quatre heures de l'après-midi ; en hiver, par les temps rigoureux, on leur donne à manger également le matin. Ceux qui accompagnaient partout la reine, étaient un superbe fox-terrier nommé *Spot*, un magnifique basset noir et feu *Roy*, et un petit spitz plein d'esprit répondant au nom de *Marco*. La race favorite de la reine était celle des colliers dont *Darnley* est un des plus beaux types. Darnley est le chien le plus aimable de la création ; il suffit de lui demander un sourire pour être à même de compter toutes ses dents. Le plus intelligent de toute la collection est *Beppo*, un petit toutou à longs poils blancs envoyé de Poméranie, qui a pris ses habitudes à la Cour.

Le prince Albert préférait les dachshounds, le prince de Galles a des préférences pour les bassets.

A toutes les expositions de chiens du Royaume-Uni, la reine avait l'habitude d'envoyer des pensionnaires de ses chenils et il était rare qu'elle n'y remportât pas le prix de beauté.

LA REINE VICTORIA PROPRIÉTAIRE.

Bien que montée sur le trône de ses ancêtres avec un passif de 50.000 livres sterling, ou de 1.250.000 francs, représentant le montant des dettes du duc de Kent son père, qu'elle s'était engagée vis à-vis des créanciers à payer sur sa cassette, Victoria était la plus riche propriétaire foncière du Royaume-Uni.

Outre ses châteaux d'Osborne, de Balmoral, d'Albergeldie, de Sundrigham, de Claremont, de Frogmore, de Farnborough qu'elle a mis à la disposition de l'impératrice Eugénie, elle possédait un grand nombre de domaines de grande étendue qu'elle a administrés avec le concours du comte de Sydney, puis, après la mort de ce dernier, avec le vicomte Cross. Du vivant du prince Albert, elle n'avait d'autre intendant pour ses biens particuliers que son époux, qui s'était constitué à la fois le gardien de sa bourse privée et son

intendant. Toutefois, elle a toujours eu d'excellents conseillers, qui lui ont fait faire des placements avantageux et réaliser d'énormes bénéfices.

La reine connaît si bien ses affaires qu'il n'est pas un seul de ses métayers dont elle ne connaisse le nom, l'âge, le lieu de naissance, le nombre d'enfants, en un mot toute l'histoire. Comme pour les domestiques qui ont quitté son service, la reine exige que les lettres de ses gens lui soient toujours remises et il est répondu à chacune par les soins de son secrétaire particulier. Elle veut, et le recommande dans chacune de ses lettres, qu'on lui fasse part des grands événements heureux ou malheureux qui surviennent dans chaque famille et se montre humaine dans les mauvaises années.

Nul ne saurait dire, même approximativement, à quel chiffre est évaluée la fortune de Victoria, ni par quels moyens elle a prospéré. Ce sont là des secrets pour lesquels les Anglais professent la plus grande discrétion. Tout ce que l'on sait, et parce que la reine en a donné maints exemples au cours de sa très longue carrière, c'est qu'elle était plus que parcimonieuse : que, comme son oncle, le duc de Sussex, et son fils le duc d'Edimbourg, elle n'aimait pas dépenser ; qu'elle n'a jamais dépassé de ses deniers la partie de sa liste civile qui lui était allouée pour être dépensée en bonnes œuvres ; qu'enfin elle économisait sur sa liste civile elle-même et n'a jamais refusé aucun des legs que de loyaux sujets se sont plu à lui faire.

Dès son enfance, la duchesse de Kent, sa mère, qui a connu bien des fois la gêne du vivant de son mari, avait habitué sa fille à connaître la valeur de l'argent. On raconte que bien des fois la petite princesse Victoria entra dans des boutiques de bijoutiers dans l'intention d'acheter pour elle-même ou pour quelque amie un bijou de bas prix que l'état de sa bourse ne lui permettait pas de se payer et que, chaque fois, sa mère se refusa à ce que l'achat en fût fait à crédit. Victoria dut donc s'en passer, et souvent elle en éprouva de gros crève-cœur.

C'est sans doute en souvenir de ces leçons qu'elle jugeait profitables qu'un jour ayant reçu d'Eton une demande d'emprunt d'une livre sterling (25 francs de son petit-fils le prince Albert-Victor, fils aîné du prince de Galles et alors héritier présomptif de la couronne, fait plus tard duc de Clarence et d'Avondale, pour payer un pari perdu par lui contre un de ses condisciples, se vit refuser cette modique somme. Le refus de la reine était accompagné d'une

longue lettre dans laquelle la grand'mère faisait des remontrances à son petit-fils, lui faisant ressortir l'immoralité du pari, surtout lorsqu'on n'a pas la somme pour l'acquitter.

La leçon profita-t-elle? C'est ce qu'on ne saurait dire; toujours est-il que le jeune prince, en garçon pratique, vendit aux enchères la lettre autographe de sa grand'mère, qu'elle monta à trois livres, qu'il acquitta son pari, mit deux livres dans sa poche et fit savoir à la reine, par retour du courrier, le résultat de cette fructueuse opération. Depuis ce moment, la reine dut avoir une plus haute idée de l'intelligence de son petit-fils.

La reine entrait d'ailleurs souvent elle-même dans cet ordre d'idées. Chaque fois qu'on sollicitait d'elle un don, ou un cadeau pour une loterie ou un bazar de charité, elle préférait envoyer soit un dessin de sa main, ses photographies signées d'elle, un ouvrage de broderie, un exemplaire de ses mémoires avec dédicace, en un mot un objet de valeur relative, qu'un objet de réelle valeur intrinsèque ou qu'un don en espèces. Autant elle était prodigue de son effigie sur le papier, autant elle aimait peu offrir cette même effigie sur une pièce de monnaie.

Les fermes de la reine sont toutes des fermes modèles, fort bien entretenues, dont les produits sont vendus dans le commerce.

On dit, mais nous ne nous portons pas garants de ce bruit, qu'elle possédait un grand nombre d'actions des mines d'or du Transvaal, ainsi que de la compagnie à charte qui gouverne la Rhodésie et dont le duc de Fife, son petit-fils par alliance, est un des principaux actionnaires. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle se fût laissée tenter, comme bien d'autres, par les rendements merveilleux de l'industrie aurifère du premier de ces pays, industrie unique auquel a donné naissance un gisement également unique au monde. Il n'y a pas incompatibilité entre la possession d'une couronne et le devoir qu'a tout bon propriétaire de faire fructifier ses capitaux; mais on aimerait mieux penser qu'en faisant la guerre du Transvaal, la reine d'Angleterre n'était pas directement intéressée à l'issue de la campagne.

En tout cas, les nombreux membres de la famille royale pourront bénir la mémoire de Victoria, car elle aura rétabli la fortune de la famille et l'aura désormais assise sur des bases solides. C'est un éloge qu'on ne pourra peut-être pas faire du roi Édouard VII, son fils, après sa mort.

J.-H. Aubry.

SIMON DALE [1]

(*Suite*)

CHAPITRE XIV

LA COUPE DU ROI

« Au moins, le pasteur sera satisfait ! » A cette pensée, une joie bizarre envahit tout mon être, malgré ma sombre disposition d'esprit, juste au moment où les rayons du soleil commençaient à pénétrer à travers l'étroite fenêtre de la chambre qui me servait de cellule. Le souvenir de ce brave homme me tint compagnie, amusant mon oisiveté et excitant mon imagination. Je pouvais me le représenter hochant la tête d'un air capable et satisfait, aussi éloigné de tout sentiment de surprise que les pôles le sont l'un de l'autre, et plein comme un œuf de son propre mérite. Car sa prévision avait toujours été très nette, sa foi n'avait jamais vacillé. La vérité de la prophétie de la vieille Betty Nasroth (quelque absurde qu'elle fût) s'était, par un caprice du hasard, accomplie sur deux points. J'aurais été enchanté que le reste demeurât injustifié, car je n'avais guère récolté que des ennuis de sa réalisation partielle. J'avais aimé où le Roi aimait et j'étais encore tout étourdi du coup ; je savais ce que le Roi cachait (peut-être cachait-il plus d'une chose) et ma connaissance m'avait conduit où j'étais maintenant, dans une étroite prison avec un geôlier à ma porte. Si j'avais pu agir à ma guise, j'aurais imploré le pardon du pasteur, transigé avec la destinée, et, me contentant des dons qui m'avaient déjà été accordés, je me serais adonné en paix à de plus humbles besognes, fort inférieures sans doute à celles qu'on m'avait prédites, mais mieux faites pour donner à l'homme une vie confortable et heureuse. En effet, comme le disait, il y a longtemps, Lord Quinton, le vin de la coupe du Roi est un vin étrange, et je n'ai aucun désir d'en boire. Cependant, qui n'aurait été ému par le bizarre concours de circonstances qui donnait à la prophétie de la vieille femme une

(1) Voir *La Lecture*, pages 161, 261, 369, 428, 530.

apparence de vérité plus grande qu'on n'aurait pu le deviner ou le prévoir raisonnablement? Je me gaussais de moi-même, de Betty et de ses prophéties, de la crédulité du pasteur; une chose cependant restait avérée de cette prophétie : les deux premiers articles étaient accomplis, seul le troisième faisait défaut : « Glamis tu es et Cawdor, et tu seras ce que l'on t'a promis ». J'oublie le texte exact, car il y a longtemps que je n'ai lu la pièce; cependant j'ose avancer qu'elle est bien écrite. Hélas! si ma mémoire ne me trompe pas, les discours des sorcières portèrent malheur à celui qui y prêta l'oreille.

Il y aurait peu de profit et encore moins d'agrément à tirer de l'analyse de mes réflexions irritées et décourageantes. Tantôt je restais immobile comme une souche, tantôt j'arpentais ma cellule comme une bête fauve en cage. Je n'aurais pas donné un liard de tous les beaux projets de Buckingham et je m'inquiétais fort peu de la jalousie de Nell. Que m'importait qui serait la prochaine favorite du Roi? et, tout en détestant, comme tous les honnêtes gens, l'idée d'un Roi papiste, cette crainte ne m'aurait empêché ni de manger ni de dormir. Qui prend son diner de moins bon cœur parce qu'un royaume s'écroule? Pour enlever l'appétit à un jeune homme et lui faire passer des nuits blanches, il faut quelque chose qui le touche de plus près. Une pensée horrible pesait sur moi, la pensée de ce qui allait se passer ici, de cette femme dont ces princes voulaient vendre l'honneur pour la jeter comme un appoint dans les balances de leurs transactions. J'aurais voulu pouvoir arracher les plateaux de leurs mains, mais j'étais impuissant. En vérité, un homme n'a aucune raison d'être honteux d'avoir été tant soit peu honnête dans sa jeunesse. Si mon honnêteté était excitée par un autre sentiment que j'ignorais encore, pourquoi, pour encourager l'honnêteté, Dieu lui donne-t-il toujours de pareils mobiles? Sans une aide de ce genre, l'homme est trop souvent obligé de capituler et joue en fin de compte un bien piètre rôle.

Il se faisait déjà tard et l'obscurité régnait. Je me décidai à me mettre à souper; je réussis à manger un peu et à boire un ou deux verres de vin. Je me rappelai tout à coup Jonas Wall et, maudissant la négligence de ce gaillard, je jurai que le lendemain il aurait à choisir entre une volée de bois vert et un renvoi immédiat. Puis je m'étendis sur un grabat, résolu à voir si un homme peut s'endormir par sa propre volonté. J'avais à peine fermé les yeux que je les ouvris de nouveau et me levai sur mon

séant en m'appuyant sur mon coude. Quelqu'un était en conversation avec mon geôlier. La conférence fut de courte durée.

— Voici l'ordre du Roi, entendis-je répéter d'un ton de nonchalance hautaine, allons, ouvre la porte, animal, et sois prompt.

La porte s'ouvrit brusquement. Je sautai de mon lit et saluai. Le duc de Buckingham se tenait devant moi, examinant ma personne (très échevelée, je le reconnais) et ma chambre avec une expression amusée et dédaigneuse. Il n'y avait qu'un seul fauteuil et je le lui offris; il s'assit et ôta ses gants ornés de dentelles.

— Êtes-vous bien le gentilhomme que je cherche? demanda-t-il.

— J'ai des raisons de le supposer, Monseigneur, répondis-je.

— Très bien, le duc de Monmouth et moi avons parlé au Roi en votre faveur.

Je m'inclinai en témoignage de reconnaissance.

— Vous êtes libre, continua-t-il à ma grande joie. Vous quitterez le château dans deux heures, ajouta-t-il à ma consternation non moins grande. Mais il ne parut pas s'apercevoir de l'effet de ses paroles.

— Ce sont les ordres du Roi, dit-il calmement en manière de conclusion.

— Mais, m'écriai-je, si je quitte le château, comment puis je accomplir les désirs de Votre Grâce?

— J'ai dit que c'étaient les ordres du Roi. J'ai quelque chose à ajouter. Je l'ai écrit sur ce papier afin que vous puissiez bien comprendre et que vous n'oubliiez rien. Votre lanterne donne une bien faible lumière, mais vos yeux sont jeunes; lisez ce que j'ai écrit, Monsieur.

Je pris le papier qu'il me tendait et lus :

« Soyez dans deux heures à la Canonsgate. La porte sera ouverte. Deux serviteurs seront là avec deux chevaux. Une dame sera conduite à la porte de la ville et remise entre vos mains. Vous chevaucherez aussi vite que possible avec elle jusqu'à Deal et vous l'appellerez « ma sœur », si les circonstances vous obligent à lui adresser la parole. Arrivés à Deal, allez à l'hôtellerie des Joyeux Mariniers et attendez-y un gentilhomme qui viendra dans la matinée et vous remettra de la main à la main cinquante guinées en or; vous lui confierez la dame et vous retournerez immédiatement à Londres où vous resterez caché en sûreté jusqu'à ce que vous receviez un mot de moi. »

Je lus et me retournai vers lui l'air stupéfait.

— Eh bien! N'est-ce pas assez clair?

— Je peux deviner qui est la dame, répondis-je, mais je prie Votre Grâce de me dire qui est le gentilhomme.

— Qu'avez-vous besoin de le savoir? Croyez-vous que plus d'un gentilhomme ira vous chercher à la Taverne des Joyeux Mariniers et vous priera d'accepter cinquante guinées?

— Je voudrais savoir qui est ce gentilhomme.

— Vous le saurez lorsque vous le verrez.

— Avec tout le respect que je dois à Votre Grâce, cela ne me suffit pas.

— Je ne peux vous en dire davantage, Monsieur.

— Alors je ne veux pas y aller.

Buckingham fronça les sourcils et avec impatience se frappa la cuisse de ses gants.

— On doit avoir confiance dans un homme de qualité, Monseigneur, sinon il ne peut rendre des services.

Le duc regarda tout autour de ma petite cellule et demanda d'un ton significatif :

— Votre position est-elle si brillante que vous puissiez poser des conditions?

— Seulement si Votre Grâce a besoin de services que je puis accorder ou refuser, répondis-je en saluant.

Son irritation disparut subitement et sembla se dissiper. Il se renversa dans son fauteuil et se mit à rire.

— Et, cependant, depuis le commencement, vous aviez deviné qui est le gentilhomme, n'est-ce pas? dit-il. Allons, Monsieur Dale, nous nous comprenons. Ce service, en admettant que tout marche à souhait, est bien simple. Si on vous barre le chemin en quittant le château, faites usage de votre épée. Si vous vous servez de votre épée et n'êtes pas le plus fort, vous pouvez être fait prisonnier. En ce cas, il vaut mieux pour nous tous que vous ne sachiez pas le nom du gentilhomme, il vaut mieux aussi pour lui et pour moi que je ne l'aie pas mentionné.

Tous mes doutes étaient dissipés. Buckingham et Monmouth marchaient la main dans la main. Le but de Buckingham était politique, Monmouth ne songeait qu'à soustraire par mon intermédiaire à M. de Perrencourt la proie qu'il devait recevoir lui-même de mes mains à l'auberge de Deal. Si la tentative réussissait je n'avais qu'à disparaître; dans le cas d'un échec, je devais leur servir de bouclier et soutenir le choc.

Comme récompense, cinquante guinées, peut-être aussi un sentiment de gratitude chez deux hommes de haut rang qui pourraient m'être utiles, à supposer que je survive pour en recueillir le fruit.

— Vous acceptez cette mission, n'est-ce pas ? demanda le duc.

Cette mission était de déjouer M. de Perrencourt et de contenter le duc de Monmouth; si je la refusais, un autre peut-être l'accepterait et réussirait à l'accomplir; l'échec de ce champion entraînenerait le triomphe de M. de Perrencourt. Si j'acceptais, ce serait avec la ferme intention de trahir l'un de ceux qui m'employaient; je pourrais servir les vues de Buckingham, mais je chercherais certainement à contrecarrer le plan de Monmouth.

— Qui me payera mes cinquante guinées? demandais-je.

— Moi, parbleu, répondit-il avec un haussement d'épaules. Le jeune Monmouth est trop le fils de son père pour n'avoir pas les poches toujours vides.

Rassuré par cette déclaration, qui faisait taire mes scrupules, j'acceptai.

— Alors j'emmènerai cette dame hors du château? m'écriai-je.

Il tressaillit, se pencha vers moi et me regarda fixement droit dans les yeux :

— Que voulez-vous dire? Que savez-vous ?

Cette question se lisait clairement sur sa figure, bien qu'il ne dit rien. J'avais lancé cette phrase avec un air d'innocence et d'empressement qui déjouait sa curiosité et mon franc regard désarma ses soupçons. Peut-être aussi n'avait-il nulle envie de pousser plus loin ses investigations. Il n'y avait guère d'affection entre Monmouth et lui, car il avait été mortellement offensé des honneurs et des droits de préséance accordés au duc; ce n'était qu'une rencontre momentanée de leurs intérêts particuliers qui pouvait les unir ainsi dans ce complot. Si je pouvais satisfaire le désir de Buckingham, il n'était pas homme à se désoler si la dame ne rencontrait pas Monmouth au moment voulu à l'auberge des Joyeux Mariniers.

— Je crois que nous nous comprenons, Monsieur Dale? dit il en se levant.

— Assez bien, Monsieur le duc, répondis-je en m'inclinant et je frappai à la porte. Le geôlier l'ouvrit.

— M. Dale est libre d'aller où il veut dans l'enceinte du château, dit Buckingham, vous pouvez retourner à votre quartier.

Le soldat s'éloigna et Buckingham, se retournant vers moi :

— Bonne chance pour votre entreprise, dit-il, et jouissez de votre liberté.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'un lieutenant et deux hommes firent leur apparition et s'approchèrent vivement ; que dis je, ils fondirent presque sur nous. L'officier tenait son épée nue à la main et les baïonnettes étaient fixées aux mousquets des soldats.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda Buckingham à voix basse.

La réponse ne se fit pas attendre. Le lieutenant nous barra le passage en criant : « Au nom du Roi, je vous arrête, Monsieur. »

— Sur mon âme, Monsieur Dale, s'écria vivement le duc, vous prenez tout à fait l'habitude d'être arrêté. Quelle est la cause de votre arrestation ?

— Je n'en sais rien, répondis-je, et me tournant vers l'officier : Quelle en est la raison ?

— L'ordre du Roi, répondit-il sèchement, vous devez me suivre tout de suite.

Il fit un signe et aussitôt ses hommes se placèrent à ma droite et à ma gauche. Ma liberté avait été de courte durée !

— Je dois vous avertir que je ne reculerai devant rien si vous essayez de m'échapper, dit l'officier d'un ton sévère,

— Je ne suis pas un imbécile, répondis je. Où me conduisez-vous ?

— Là où j'ai l'ordre de vous conduire.

Allons, allons, interrompit Buckingham avec impatience, pas tant de mystères. Vous me connaissez ? Eh bien, ce gentilhomme est mon ami, et je désire savoir où vous l'emmenez ?

— Je supplie Votre Grâce de me pardonner, je ne dois pas répondre.

— Alors je vous suivrai et je découvrirai bien, s'écria le duc avec colère.

— A vos risques et périls, Monsieur le duc, répondit l'officier avec fermeté. Si vous insistez je laisserai un de mes hommes pour vous garder ici. M. Dale seul doit venir avec moi.

La figure de l'orgueilleux Buckingham exprimait éloquemment la surprise et la fureur. Cette nouvelle mésaventure ne fit naitre en moi qu'une résignation d'un nouveau genre.

— Il faut un peu différer notre affaire, Monsieur le duc, lui dis-je en souriant.

— Avancez, Monsieur, cria l'officier impatienté, et je m'éloignai d'un bon pas.

Buckingham n'essaya pas de me suivre, mais se dirigea vers les appartements du duc de Monmouth. Les conjurés allaient choisir maintenant un nouvel instrument; si leur but était de contre-carrer les désirs du Roi, il est probable qu'ils auraient de la peine à trouver une seconde fois celui dont ils avaient besoin.

Je fus emmené tout droit au donjon et l'on me fit monter les marches qui conduisaient au corridor du premier étage où logeait le Roi. Mes gardiens me faisaient avancer si vite que je n'eus le temps de rien remarquer jusqu'à ce que je fusse arrivé à une porte tout au bout du bâtiment, à l'ouest. Je trouvai là Darrell qui se tenait apparemment sur le qui-vive, car il avait une épée nue dans la main droite et un pistolet dans la main gauche.

— Voici M. Dale, dit mon conducteur.

— Bon, répondit brièvement Darrell.

Je vis que son visage était très pâle. Il ne fit pas mine de me reconnaître.

— Est-il armé ? demanda-t-il.

— Vous voyez bien que je n'ai pas d'armes, Monsieur Darrell, répliquai-je d'un ton raide.

— Fouillez-le, ordonna Darrell, qui avait l'air de ne pas me connaître.

Le sang me monta à la tête : j'étais en colère. Les soldats obéirent à cet ordre. Je fixai mes yeux sur Darrell, mais il eut soin d'éviter mon regard ; la pointe de son épée frappait à coups répétés le plancher qu'elle touchait légèrement, car sa main tremblait comme une feuille.

— Il n'a aucune arme sur lui, annonça l'officier.

— Très bien. Laissez-le avec moi, Monsieur, et retirez-vous avec vos hommes au bas des escaliers. Si vous entendez un coup de sifflet, hâtez-vous de venir.

L'officier s'inclina, se retourna et partit suivi par ses hommes.

Darrell et moi restâmes un instant les yeux fixés l'un sur l'autre.

— Par l'enfer, qu'est-ce que cela veut dire, Darrell ? m'écriai-je. Madame a-t-elle apporté avec elle la Bastille et en avez-vous été fait gouverneur ?

Il ne répondit pas un mot, et, gardant à la main son épée, prêt à toute éventualité, il frappa à la porte en face de lui avec le canon de son pistolet. Au bout d'un instant, elle s'entre-bâilla et une tête

apparut. C'était celle de Sir Thomas Clifford; la porte s'ouvrit alors toute grande et, d'un geste, Darrell me fit signe d'entrer. Je m'avançai, il suivit, et la porte fut immédiatement et hermétiquement fermée derrière nous.

Je n'oublierai pas facilement le spectacle qui s'offrit à mes yeux sous la lumière vacillante des lampes à huile accrochées aux vieux murs noircis de fumée. C'était une chambre basse et étroite, d'aspect misérable, avec ses quelques meubles d'un luxe fané et ses tapisseries tendues à mi-hauteur rongées par l'humidité. Le plancher était nu et bossué par le temps et l'usage. Au milieu de la chambre se trouvait une longue table en chêne poli ; au centre était assis le Roi, à sa gauche la duchesse d'Orléans et plus loin le duc d'York. A la droite du Roi, juste au bout de la table, il y avait un fauteuil vide ; Clifford s'en approcha et s'y assit ; près de lui était Arlington, puis Colbert de Croissy, l'envoyé spécial du Roi de France. Tout près de notre Roi se trouvait encore un autre fauteuil, semblable à celui du Roi, sur le dossier duquel M. de Perrencourt s'appuyait nonchalamment, les yeux fixés sur moi. Sur la table était étalé tout ce qui est nécessaire pour écrire, ainsi qu'une large feuille de papier qui se trouvait juste devant le Roi... ou devant M. de Perrencourt, ou plutôt elle semblait placée entre eux deux. Il n'y avait rien d'autre sur la table, sauf une bouteille de vin et deux coupes : l'une était pleine jusqu'au bord, quant à l'autre il ne s'en fallait que de quelques lignes. Toutes les personnes présentes étaient absolument silencieuses et paraissaient troublées, à l'exception de M. de Perrencourt ; la figure basanée du Roi semblait avoir pâli et ses mains tapotaient nerveusement la table. Je vis tout cela ayant à mon côté Darrell qui se tenait immobile, l'épée à la main.

Madame parla la première ; sa charmante figure au regard pénétrant s'éclaira en me reconnaissant.

— Eh mais ! J'ai causé avec ce gentilhomme, dit-elle à voix basse.

— Moi aussi, répondit M. de Perrencourt presque du bout des lèvres.

Je crois qu'il se rendait à peine compte qu'il venait de parler ; ses paroles semblaient l'expression tout à fait inconsciente de ses pensées.

Le Roi leva les yeux comme pour imposer silence. Madame inclina la tête d'un air soumis, presque honteux ; M. de Perrencourt ne fit aucune attention à ce geste, mais ne parla plus. Un moment

après il posa la main sur l'épaule de Colbert et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Colbert leva les yeux et fit un signe de tête. M. de Perrencourt croisa les bras sur le dos du fauteuil et sa figure reprit son expression impassible.

Au bout de quelques minutes, le Roi se mit à parler. Sa voix était calme, mais on y sentait encore le reste d'une violente émotion toute récente; un léger sourire plissait sa lèvre, sourire où se lisait plus de malignité que de gaîté.

— Monsieur Dale, dit-il, le gentilhomme qui se tient debout à côté de vous a charmé une fois quelques minutes de loisir en me contant une certaine prophétie vous concernant qu'il a recueillie, dit il, sur vos propres lèvres et dans laquelle mon nom... ou du moins le nom d'un Roi quelconque et le vôtre sont singulièrement accouplés. Vous savez à quoi je fais allusion?

Je m'inclinai profondément, me demandant avec étonnement où il voulait en venir. Mon amour pour Nell Gwyn avait, sans doute, été une folie extravagante, mais on ne pouvait guère le considérer comme un acte de haute trahison. D'ailleurs, ne m'en étais-je pas repenti et n'avais-je pas abjuré mon erreur? Ah! c'est vrai! il y avait aussi le second terme de la prophétie?

Je jetai un regard anxieux sur M. de Perrencourt, puis sur le papier posé devant le Roi. Quelque chose y était écrit, mais je ne pouvais pas le lire et la figure de M. de Perrencourt était tout aussi énigmatique.

— Si je m'en souviens bien, continua le Roi, après avoir écouté une phrase que sa sœur venait de lui murmurer à l'oreille, la prédiction annonçait que vous boiriez dans ma coupe, n'est-ce pas?

— En effet, Sire; seulement ce que Votre Majesté vient de citer était la fin, non le commencement.

Pendant un instant la figure du Roi s'illumina d'un fugitif sourire, puis il reprit d'un ton grave :

— Cette partie seule me concerne; j'aime les prophéties et je me plais à les voir s'accomplir. Vous voyez cette coupe-là, celle qui n'est pas tout à fait pleine, elle a été versée pour moi, l'autre pour M. de Perrencourt. Je vous prie de boire dans ma coupe et d'accomplir la prophétie.

En vérité, je commençai à croire que le Roi avait bu d'autres coupes auparavant et ne les avait pas laissées aussi pleines. Il semblait cependant en complète possession de son bon sens et les autres convives restaient graves et muets. Qu'était-ce donc que cette mascarade, m'amener sous bonne garde et me forcer, sous

peine de mort, à boire un verre de vin? J'en aurais bu une douzaine de mon plein gré, si on me l'avait demandé.

— Votre Majesté désire-t-elle que je boive cette coupe de vin?

— S'il vous plaît, Monsieur, la coupe qui a été versée pour moi.

— Très volontiers, m'écriai-je.

Et me souvenant que je devais ne pas oublier la politesse, j'ajoutai :

— Mes très humbles remerciements à Votre Majesté pour cet honneur signalé.

Un frémissement, à peine visible, courut tout autour de la table. Madame tendit la main vers la coupe, comme mue par une impulsion instinctive. Le Roi lui saisit la main et la garda prisonnière. M. de Perrencourt tira son fauteuil et se mettant devant, il resta debout auprès de la table. Colbert leva les yeux sur lui, mais M. de Perrencourt me regardait fixement et le mouvement de l'envoyé de France passa inaperçu.

— Allons, approchez et prenez-la, dit le Roi.

Je m'avançai après m'être incliné profondément. Darrell, à mon grand étonnement, s'avança en même temps que moi et, lorsque je m'approchai de la table, je le trouvai encore à mon côté. Avant que je puisse faire un mouvement, il aurait pu me transpercer de son épée ou me faire sauter la cervelle. Cette étrange scène commençait à m'étourdir et mon cerveau s'excitait comme sous l'influence des fumées du vin. Je saisis la coupe et, levant la main très haut, je regardai tantôt la figure du Roi, tantôt celle de Madame. Je m'inclinai profondément devant celle-ci et m'écriai :

— Avec la permission de Sa Majesté je viderai cette coupe en l'honneur de la plus belle et de la plus illustre princesse, Mme la duchesse d'Orléans.

La duchesse se leva à moitié de son siège, criant d'une voix étouffée :

— Non, non, pas en mon honneur, je ne le peux pas, je ne le peux pas !

Le Roi tenait toujours sa main.

— Buvez à ma santé, Monsieur Dale, dit-il.

Je le saluai et portai la coupe à mes lèvres; j'allais la boire quand M. de Perrencourt se décida à parler.

— Un moment, Monsieur, dit il d'un ton calme. Ai-je la permission de dire un secret à M. Dale concernant ce vin?

Le duc d'York leva les yeux et fronça les sourcils; le Roi se

tourna vers M. de Perrencourt d'un air indécis; le Français rencontra son regard et hocha la tête :

— M. de Perrencourt est notre hôte, dit le Roi, il doit faire ce qui lui plaît.

M. de Perrencourt ayant obtenu cette permission (quand donc avait-on résisté à sa volonté ?) appuya sa main sur la table et se pencha vers moi; il dit d'une voix lente, mais impressionnante :

— Le Roi, Monsieur, était fatigué d'avoir trop travaillé et avait la gorge desséchée à force de parler; il s'aperçut, et j'en rends grâce à sa bonté, que j'étais dans la même condition. Aussi pria-t-il son fidèle sujet, M. Darrell, de lui fournir une bouteille de vin et M. Darrell apporta cette bouteille, disant que la cave du Roi était fermée et le sommelier au lit, mais qu'il priait le Roi de lui faire l'honneur de boire ce vin, du bon vin de France, tel que le Roi l'aime et tel, espérait-il, qu'il pourrait en mettre tout à l'heure devant Sa Majesté à souper. Sa Majesté demanda d'où il venait et M. Darrell répondit qu'il en était redevable à son bon ami M. Simon Dale, lequel serait certainement très honoré si le Roi voulait bien le boire.

— Eh quoi ! C'est mon propre vin ! m'écriai-je, en souriant maintenant.

— Il a dit vrai, n'est-ce pas ? poursuivit M. de Perrencourt d'un ton calme. C'est bien votre vin, envoyé par vous à M. Darrell ?

— Précisément, répondis-je, le vin de M. Darrell étant épuisé, je lui ai envoyé quelques bouteilles de mon vin par son domestique.

— Vous saviez pour qui il en avait besoin ?

J'avais oublié momentanément le message de Robert et j'hésitai à répondre. M. de Perrencourt me regardait fixement.

— Je crois que Robert m'a dit que M. Darrell attendait le Roi à souper.

— Il vous a dit cela ? demanda-t-il vivement.

— Oui, je me rappelle ce détail, dis-je, confondu de toute cette histoire et du catéchisme qu'on me faisait subir avant d'accomplir un acte aussi simple que de boire un verre de mon propre vin.

M. de Perrencourt ne dit rien de plus, mais ses yeux étaient toujours rivés à ma figure avec un regard intrigué et scrutateur.

Son œil me troublait, je regardai autour de la table; souvent dans ces moments-là, le détail le plus insignifiant attire votre attention : j'observai alors pour la première fois que quelques gouttes de vin répandues sur la table de chêne poli avaient laissé des taches d'un brun terne, semblables à des taches de rouille. Je remarquai ce changement et me demandai pendant une seconde comment ce vin avait pu faire disparaître le poli de la table. La voix du Roi, brève, dure, impérieuse, me tira de mes réflexions : « Buvez, Monsieur, buvez ». Mes nerfs étaient si tendus par les émotions de la journée que je tressaillis en entendant cet ordre et fis tomber quelques gouttes sur ma main : je sentis une étrange brûlure.

— Buvez, Monsieur, cria encore le Roi.

Je n'hésitai plus. Rappelant mes esprits égarés et résolu à jouer mon rôle dans cette comédie quel qu'en fût le but, je m'inclinai en criant : « Dieu sauve Votre Majesté ! » et je portai la coupe à mes lèvres. A ce moment je vis Madame cacher sa figure dans ses mains et M. de Perrencourt se pencher sur la table et j'entendis que Darrell respirait péniblement.

Je savais comment sabler un rouge-bord. Je mis ma langue au fond de ma bouche de façon à ce que la liqueur pût facilement couler dans mon gosier et je rejetai ma tête en arrière comme une poule buvant de l'eau (les gens du peuple disent que c'est pour rendre grâce au ciel). Je penchai la coupe et j'avais la bouche pleine de vin, il avait un goût âcre, étrange. C'était du bien mauvais vin qui avait tourné, sans doute, il faudrait le renvoyer au marchand dès le lendemain ; cet imbécile de Jonas était stupide dans tout ce qu'il faisait. J'en étais pour ma courte honte d'avoir offert à un ami une drogue d'un goût aussi âpre. Et lui l'avait donnée au roi. Quelle malechance cruelle !

Tout à coup, après en avoir aspiré d'un trait une première gorgée, je vis M. de Perrencourt se pencher presque complètement en travers de la table; je ne le voyais que confusément ; mes yeux me semblaient devenus tout à fait vitreux et la chambre tournait autour de moi et les gens assis à table prenaient des formes étranges, des figures fantastiques et j'entendais dans mes oreilles comme la lamentation de la mer sur la grève de Douvres. Un cri de femme se fit entendre, un bras d'homme me saisit. Je sentis un coup violent au poignet, la coupe me fut arrachée des mains et tomba sur les dalles de pierre où elle se brisa en mille morceaux et le vin for-

ma une large mare à mes pieds. Je restai debout un instant, absolument immobile, regardant fixement la figure qui me faisait face. C'était celle de M. de Perrencourt, qui avait perdu son impassibilité, il était pâle et ses lèvres frémissaient. C'est la dernière chose que je vis distinctement. Le Roi et ses compagnons semblèrent se fondre en une masse confuse de troncs et de figures, les murs dansaient une ronde furieuse, la rumeur de la rue me déchirait les oreilles. Je portai la main à mon front et chancelai, je ne pouvais plus me tenir debout, j'entendis comme le cliquetis d'une épée tombant sur les dalles, des bras se tendirent pour me recevoir et je m'y laissai tomber entendant seulement chuchoter à mon oreille : « Simon, Simon! »

Cependant je distinguai encore juste avant de perdre tout à fait connaissance, une voix forte, fière, impérative, la voix de celui qui parle pour être obéi et dont les assertions ne supportaient aucune contradiction. Je l'entendais par-dessus toutes les autres, et même alors je me rendis compte d'où elle venait. C'était celle de M. de Perrencourt, qui semblait parler au Roi d'Angleterre : « Frère, criait-elle, par ma foi, ce gentilhomme est innocent et sa vie est nos têtes, s'il succombe. » Je n'entendis plus rien. Une profonde stupeur m'envahit comme d'une brume impénétrable. Les formes s'évanouirent, les rumeurs violentes cessèrent. Il se fit un grand silence. J'avais perdu connaissance.

CHAPITRE XV

M. DE PERRENCOURT CHUCHOTE

Peu à peu je distinguai de nouveau la chambre et la scène qui, se dégageant des ténèbres, reprirent leur netteté et leurs formes premières. J'étais assis dans un fauteuil, des bandages mouillés autour de la tête. Toutes les personnes que j'avais déjà vues se trouvaient là, sauf M. de Perrencourt, dont le siège était vide ; la grande feuille de papier et l'écritoire avaient disparu. Je remarquai un nouveau groupe, au fond, près d'Arlington. Les ducs de Monmouth et de Buckingham en faisaient partie ; ils étaient assis, causant à voix basse avec le secrétaire d'État. Le Roi, renversé dans un fauteuil, jetait un regard sévère sur un homme debout juste en face de lui, presque à la place où j'avais bu dans la coupe de Sa Majesté. Là se trouvaient aussi Darrell et le lieutenant des

gardes qui m'avaient arrêté. Ils maintenaient solidement par les bras Phinéas Fate, les habits déchirés, la figure égratignée et couverte de sang, haletant, les yeux étincelants. On l'avait fait chercher et saisir pendant que j'étais sans connaissance. Qu'est-ce qui avait amené à le soupçonner ?

J'entendis une voix d'homme qui parlait de l'autre côté de ce petit groupe; je ne pouvais voir l'individu, car leurs corps me le cachaient complètement, mais je reconnus à l'intonation Robert, le serviteur de Darrell. C'était donc lui qui les avait mis sur la trace de Jonas et, par suite, de Phinéas Fate ?

— Nous les avons trouvés, tous deux ensemble, disait-il, cet homme et le domestique de M. Dale qui avait apporté le vin de la ville. Ils étaient armés de pistolets et de poignards et paraissaient prêts à repousser une attaque. Dans la ruelle, en face de la maison que j'ai déjà nommée...

— Oui, oui, au diable la maison, interrompit le Roi impatienté.

— Dans la ruelle, il y avait deux chevaux tout sellés. Nous nous sommes précipités sur ces hommes, le lieutenant et moi, et nous nous sommes rendus maîtres de celui-ci, tandis que les deux autres essayaient de s'emparer de Jonas Wall. L'homme que voilà a lutté désespérément, mais il semblait ne pas savoir comment se servir de ses armes. Cependant il nous a donné assez de mal et nous l'avons passablement malmené ; nous avons fini cependant par nous emparer de lui, mais pendant ce temps Jonas s'était battu comme un chat sauvage, avait blessé les deux gardes avec son poignard, et, bien que blessé lui-même, s'était échappé par les escaliers. Laissant cet homme-ci aux mains du lieutenant, je descendis précipitamment à la poursuite de Jonas, mais un des chevaux avait disparu et je n'entendis aucun son de sabots. Il avait donc pris une avance sur nous, il est maintenant bien loin de Douvres.

Je faisais tous mes efforts pour écouter; cependant mes yeux se fixèrent sur Phinéas qui avait relevé la tête d'un air de défi. Tout à coup une voix se fit entendre derrière mon fauteuil.

— Cet homme doit être poursuivi, dit M. de Perrencourt. Qui sait s'il n'a pas de complice dans son entreprise diabolique ? Cet homme a formé le projet d'empoisonner le Roi, le domestique s'entendait évidemment avec lui. Qui sait s'il n'y en a pas d'autres ?

— C'est vrai, c'est vrai, dit le Roi d'un air gêné. Il faut poursuivre ce Jonas Wall. Que sait-on sur lui ?

Croyant que cette parole m'était adressée, j'essayai de me lever.

M. de Perrencourt, passant son bras par-dessus le dossier du fauteuil, me maintint sur mon siège. J'entendis Darrell reprendre l'histoire et raconter tout ce qu'il savait de Jonas Wall et de Phinéas Fate.

— C'est un complot infernal, dit le Roi qui était encore très ébranlé et troublé.

A ce moment, Phinéas eut l'audace de se mettre à parler à haute voix avec cette ardeur fanatique qui chez lui noyait la conscience, occupait la place de la religion.

— C'est ici, cria-t-il, que sont les complots, des complots diaboliques ! Que faites-vous ici ? Oui, que complotez-vous ici ? La vie de cet homme est-elle plus précieuse que la Vérité Divine ? Doit-on laisser perdre la parole de Dieu pour que cet homme puisse continuer à vivre dans le péché et la débauche ?

Son long index décharné levé en l'air était dirigé vers le Roi. Tout le monde semblait frappé d'une consternation muette, et personne n'osait l'interrompre. On n'avait aucune réponse prête pour une pareille question ; ce sont choses qui ne se disent jamais à la cour, l'étiquette s'y oppose.

— On complote ici. Je me considère comme trop heureux de périr en ayant essayé de déjouer cette conspiration. J'ai échoué, mais d'autres réussiront. Le jugement de Dieu est infaillible. Que faites-vous ici, Charles Stuart ?

M. de Perrencourt se dirigea tout à coup vers le Roi et s'approchant vivement de lui murmura quelque chose à son oreille. Le Roi hocha de la tête et dit :

— Je crois que cet individu est fou, mais c'est une folie dangereuse.

Phinéas ne fit aucune attention à ce qu'il disait, et cria de toutes ses forces :

— Et vous aussi, êtes-vous tous avec lui ? Avez-vous tous renié votre Dieu ? Êtes vous tous adonnés aux superstitions de Rome ? Êtes-vous ici pour trafiquer de la parole de Dieu et...

Le Roi se leva précipitamment.

— Je ne veux pas écouter, s'écria-t-il, fermez sa bouche maudite ! Je ne veux pas écouter !

Il leva des yeux craintifs et comme effarés. Je vis que son regard se dirigeait surtout vers son fils et Buckingham dont je remarquai aussi l'expression ardente d'impatience, d'excitation et de curiosité. Arlington baissait les yeux, Clifford appuyait sa tête sur sa main ;

à l'autre bout de la table le duc d'York s'était levé brusquement comme son frère et fixait sur le hardi prisonnier des yeux étincelants de colère. Darrell ne se le fit pas dire deux fois et sortit de sa poche un mouchoir de soie.

— C'est ici, c'est maintenant que le crime a été commis, c'est ici, c'est maintenant...

Il ne put en dire davantage, malgré ses efforts désespérés, car il se trouva bâillonné et resta silencieux ; mais ses yeux, aux regards enflammés, semblaient révéler les mots que ses lèvres ne pouvaient plus articuler. Le Roi retomba dans son fauteuil et lança un regard furtif tout autour de la table ; puis il soupira comme s'il se sentait soulagé et s'essuya le front.

— Tout ceci est insensé, dit Monmouth d'une voix claire et de son ton assuré et nonchalant. Qui donc ici trafique de la parole de Dieu ? Et pour quelle raison, je vous prie ?

Personne ne répondit, et il lança des regards de raillerie insolente à Clifford et à Arlington, puis de hardi défi au duc d'York.

— La religion du pays n'est-elle pas en sûreté avec le Roi ? demanda-t-il à son père en s'inclinant.

— Si bien en sûreté, James, qu'elle n'a aucun besoin de vous comme champion, dit le Roi d'un ton sec ; on remarquait cependant comme un frémissement dans sa voix. Phinéas leva de nouveau l'index et le montra du doigt.

— Attachez les bras de cet individu de chaque côté, ordonna le Roi avec une impatience irritée ; il poussa encore un soupir de soulagement lorsque le doigt ne put plus le désigner et il lança de nouveau un regard furtif vers le duc de Monmouth.

Celui-ci était renversé dans son fauteuil avec un sourire de mépris, et bien qu'il sentît les yeux du Roi fixés sur lui, il ne songea pas à prendre une attitude plus convenable. J'avais entièrement repris connaissance; ma tête me causait encore des douleurs intolérables et mon corps était fortement endolori ; mais j'observais tout ce qui se passait et je savais que, quoi qu'il arrivât, on ne laisserait pas Phinéas parler et cependant Phinéas ne pouvait rien savoir. Seulement un fou peut dans sa divagation tomber juste comme par hasard. Le papier qui se trouvait entre lui, le Roi et M. de Perrencourt avait été caché.

Le gentilhomme français s'approcha du Roi et chuchota à son oreille. Il parla longtemps et tout le monde se tut pendant qu'il parlait : Phinéas parce qu'il ne pouvait faire autrement, le lieute-

nant parce que l'étonnement lui faisait écarquiller les yeux, et les autres avec cette indifférence apparente qui masquait, je le sais maintenant, leur réel intérêt. A la fin, le Roi leva la tête, fit un signe approbateur et sourit. Il avait une expression plus calme et plus assurée, et l'on ne sentait plus de tremblement dans sa voix.

— Allons, Messieurs, dit-il; tandis que nous causons, le coquin qui nous a échappé se hâte de s'éloigner de Douvres; que le duc de Monmouth et le duc de Buckingham prennent chacun une douzaine d'hommes et fassent de minutieuses recherches dans le pays pour le trouver. Je serai extrêmement reconnaissant à celui qui me l'amènera.

Les deux ducs tressaillirent. Le service que le Roi leur demandait, entraînait une absence de plusieurs heures loin du château. Il était possible qu'ils apprissent quelque chose ou que l'un d'eux obtînt quelques renseignements sur Jonas Wall, mais il était bien plus probable qu'ils ne le trouveraient pas ou que Jonas ne se laisserait pas prendre vivant. Pourquoi étaient-ce eux que l'on envoyait et non pas deux officiers de service? Si le but du Roi était de s'assurer de leur absence en ce moment, le plan ne manquait pas d'habileté. Je croyais deviner ce que M. de Perrencourt avait dit pendant leur conférence à mi-voix. Buckingham eut le tact de se soumettre en voyant la chance tourner contre lui. Il se leva en saluant et déclara qu'il obéirait avec empressement à l'ordre du Roi, et qu'il ramènerait l'individu mort ou vif. Monmouth n'eut pas autant d'empire sur lui-même. Il se leva, mais de mauvaise grâce, et sa belle figure avait une expression mécontente et maussade.

— Ce n'est guère facile pour un seul homme de courir le pays, grommela-t-il.

— Votre dévouement à ma personne vous inspirera et vous guidera, James, observa le Roi.

Cette occasion de raillerie rendit à Charles toute sa bonne humeur comme aucune autre chose ne l'aurait pu faire.

— Allons, ne perdez pas de temps. Puis le Roi ajouta: Ramenez cet individu et mettez-le sous les verrous. Monsieur Darrell, ayez soin de le bien garder et de ne laisser personne approcher de lui.

M. de Perrencourt chuchota de nouveau quelque chose.

— Avant tout, qu'il ne parle à personne. Il faudra qu'il dise ce qu'il sait quand l'heure sera venue, ajouta le Roi.

— Quand cela sera-t-il ? demanda Monmouth distinctement et cependant si bas que le Roi put feindre de n'avoir rien entendu et sourit aimablement à son fils. Cependant le duc ne bougeait pas, bien que Buckingham fût parti, ainsi que Phinéas Fate, accompagné de ses deux gardiens. Les yeux de Monmouth cherchaient les miens et j'y lus comme un appel désespéré. Je ne crois pas qu'il désirât m'emmener avec lui dans sa course à la recherche de Jonas Wall, mais il voulait avant tout me faire sortir de la chambre, causer avec moi et savoir si j'étais libre de mener à bien le plan que Buckingham m'avait communiqué. Après tout, il n'était pas impossible que sa course à la recherche de Jonas Wall, le conduisît à l'auberge des Joyeux Mariniers, de Deal. Pour l'accomplissement de mon plan qui différait à la fois si peu et si complètement du sien, il fallait que je fusse libre. Je me mis sur mes pieds, ravi de voir que je pouvais facilement me tenir debout et que le fait de marcher n'augmentait pas mes souffrances.

— Je suis aux ordres de Votre Grâce, dis-je ; puis-je chevaucher avec vous, Monseigneur ?

Le Roi me regarda d'un air incertain.

— Je serais heureux de jouir de votre compagnie, dit le duc, si votre santé vous le permet.

— Parfaitement, Monseigneur, répondis-je, et, me tournant vers le Roi, je lui demandai la permission de partir.

Je l'aurais obtenue, je crois, sans M. de Perrencourt qui vint encore parler à l'oreille du Roi. Le Roi se leva de son siège, prit le bras de M. de Perrencourt et s'approcha avec lui du duc de Monmouth. Je les observais, lorsque mon attention fut attirée par un petit rire étouffé. C'était du côté de Madame que partaient ces fusées de gaieté. Elle rencontra mon regard et se mit à rire de plus belle, mettant d'un geste net et rapide son doigt sur sa bouche. Elle regarda autour d'elle d'un air craintif, mais son geste avait passé inaperçu ; le duc d'York semblait plongé dans une profonde apathie, Clifford et Arlington absorbés dans une conversation très animée.

Que voulait dire la duchesse d'Orléans ? Avouait-elle ainsi que je tenais leur secret et voulait-elle m'imposer silence par un ordre plus que royal ? l'injonction de ses yeux brillants et de ses lèvres roses me mettaient au défi de tromper leur confiance.

Je m'inclinai en signe d'assentiment sous le coup d'une impulsion momentanée. Madame secoua joyeusement la tête et m'envoya

un baiser du bout de ses doigts délicats. Personne ne dit mot, mais je sentis que ma qualité de gentilhomme me défendait de dire à âme qui vive ce que je soupçonnais... que dis-je? ce que je savais sur M. de Perrencourt. Voilà avec quelle légèreté on prête des serments à la requête des dames.

Le duc de Monmouth recula avec un mouvement de colère. Le Roi souriait en lui parlant ; M. de Perrencourt posait ses doigts chargés de bagues sur la manche en dentelles du jeune duc ; Madame se leva aussi, riant encore, et se joignit au groupe. Je ne peux dire ce qui se passa. (Hélas! pourquoi les choses du plus haut intérêt nous échappent-elles toujours?) Le fait est qu'un moment après Monmouth fit un pas en arrière, l'air morose, salua légèrement, tout au plus poliment, regarda autour de lui et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit lui-même. J'entendis encore le rire joyeux de Madame, et le Roi dit quelques mots qui provoquèrent une exclamation de la part de sa sœur. « Fi ! ami ! » cria-t-elle, et elle cacha sa tête dans ses mains. M. de Perrencourt s'avança vers moi ; le Roi me saisit le bras. « Bah ! il le sait déjà », murmura M. de Perrencourt à demi-voix, mais il céda et laissa la place au Roi.

— Monsieur, dit Charles II, le duc de Monmouth a eu la bonté, en fils respectueux, de renoncer à ses droits sur vous et de vous laisser libre de me servir.

Je fis un profond salut :

— Sa Grâce est trop bonne pour moi et de m'en donner ainsi la preuve la plus éclatante en me permettant de servir Votre Majesté.

— Il me plaît, poursuivit le Roi, que vous vous attachiez à la personne de mon ami, M. de Perrencourt ici présent, que vous l'accompagniez et vous teniez à sa disposition jusqu'à ce que vous receviez d'autres ordres de ma part.

M. de Perrencourt s'avança.

— Dans deux heures, Monsieur, dit-il, je vous prie de vous préparer à me suivre. Un navire est à l'ancre là-bas à la jetée prêt à emmener Son Excellence M. Colbert de Croissy et moi cette nuit à Calais, pour une affaire pressante. Puisque le Roi vous a donné à moi, je vous prie de m'accorder le plaisir de votre compagnie.

— Alors, adieu, Monsieur Dale, dit le Roi. Pas un mot sur ce qui s'est passé ici ce soir à qui que ce soit, homme ou femme. Soyez prêt. Vous en savez assez, à ce que je crois, pour que vous soyez pénétré du grand honneur que vous fait M. de Perrencourt. Votre discré-

tion montrera que vous en êtes digne. Baisez la main de Madame et prenez congé.

Ils me regardaient tous deux en souriant et je restais immobile, debout, comme effaré.

— Allez, dit M. de Perrencourt en riant et en me tapant sur l'épaule ; puis tous deux s'éloignèrent de moi. Madame me tendit la main que je baisai en m'inclinant :

— Monsieur Dale, dit-elle, vous avez toutes les vertus.

— Hélas! Madame, je crains que ce ne soit pas une recommandation.

— Oui, pour la rareté du fait, tout au moins ; cependant vous avez un défaut.

— Je le corrigerai si Votre Altesse Royale veut bien me le nommer.

— Non, je ne ferais que l'accroître en le nommant ; vos yeux sont trop grands ouverts, Monsieur Dale.

— Ma mère, Madame, m'accusait toujours d'avoir la manie de les fermer.

— Votre mère ne vous a pas vu à la cour, Monsieur.

— C'est vrai, Madame, et mes yeux n'avaient pas encore contemplé Votre Altesse royale.

Elle se mit à rire, enchantée d'un compliment alors très à la mode, bien qu'il puisse paraître ridicule à mes fils. Comme elle s'éloignait de moi, elle ajouta :

— Je ne serai pas avec vous, ce soir et, vous savez, M. de Perrencourt hait les regards observateurs.

J'étais averti et je lui en fus reconnaissant, mais cela suffisait. Puisque le ciel m'avait donné des yeux, rien au monde ne m'empêcherait de m'en servir, lorsque l'occasion s'en présenterait. Peut-être pourrais-je les laisser ouverts tout en ayant l'air de les fermer. Là-dessus, je sortis, après avoir adressé un dernier salut à la noble compagnie. Comme je m'en allais, chacun des membres de ce conseil secret reprit sa place : « Allons, finissons-en, dit M. de Perrencourt, il faut que je parte avant l'aube. »

Je retournai dans mon appartement dans une agitation facile à comprendre ; quoique ma tête fut encore endolorie des suites de ma libation intempestive, mais heureusement interrompue à temps, mes idées n'avaient rien perdu de leur netteté, et je pouvais très bien me rendre compte de tous les détails de cette énigme, à l'exception d'un seul qui m'importait assez, car il me concernait

spécialement. L'affaire qui avait amené à Douvres en grand secret M. de Perrencourt était terminée ou se terminait en ce moment même. La présence de ce haut personnage avait donné une nouvelle autorité aux objurgations de Madame, le traité s'était conclu. Quant à moi, je n'avais rien à voir dans ces négociations royales. Ma place était ailleurs dans la lutte entre M. de Perrencourt et Sa Grâce, le duc de Monmouth, lutte plus simple où les enjeux n'étaient pas des guerres et des rites religieux. Louis XIV (car je ne cherchais plus à me dissimuler son nom) avait été le plus fort et comme il était certain de l'être en mettant en œuvre toute son énergie. Mon cœur saignait pour Mistress Barbara; je savais qu'elle devait être le trophée de la victoire du roi de France et faire compensation au vide laissé à la cour de Louis XIV par le départ de Mademoiselle de Kéroualle. Restait à savoir quel serait mon rôle ? Je ne vis qu'une seule chose possible ; Louis s'était pris de fantaisie pour moi, et m'avait peut-être choisi pour être son instrument si c'était nécessaire. Mais pourquoi et où aurait-il besoin de moi, c'est ce que je ne pouvais concevoir, puisque toute la France était à ses pieds et qu'il lui suffirait de dire un mot pour qu'un millier d'hommes accourussent à ses ordres, quel que fût cet ordre et quelque honteuse que fût la tâche qu'ils eussent à accomplir. Je cherchais en vain quelles qualités l'avaient décidé à me choisir spécialement. J'entendis tout à coup frapper doucement à ma porte. J'ouvris et un homme se glissa dans ma chambre très vivement et comme à la dérobée. A mon grand étonnement, je reconnus Carford. Il s'était tenu très à l'écart ces derniers temps. Je suppose qu'il avait obtenu tous les renseignements dont il avait besoin, grâce à la confiance implicite de Monmouth, et qu'il avait porté ses gains illicites à celui qui le stipendiait. Supposant qu'il voulait continuer cette comédie, je lui dis avec raideur :

— Vous venez, sans doute, de la part du duc de Monmouth, Milord ?

Il n'était pas, ce soir-là, en humeur de jouer un rôle. Il paraissait fort agité ; aussi, oubliant sa réserve habituelle, il marcha droit au but :

— Je suis venu vous dire un mot. Dans une heure vous ferez voile pour la France.

— Oui, lui dis-je, tels sont les ordres du Roi.

— Mais dans une heure vous pourriez être si loin d'ici, que celui

avec lequel vous partez ne pourrait pas attendre votre retour.

— Eh bien ?

— Bref, combien demanderiez-vous pour fuir et ne pas vous embarquer ?

Nous étions debout tous deux, nous regardant dans le blanc des yeux. Je répondis lentement, essayant de saisir son dessein.

— Pourquoi êtes-vous disposé à me payer une somme d'argent pour cela ? Car c'est vous qui payez, n'est-pas ?

— Oui, je paye. Allons, mon brave homme, vous savez pourquoi vous allez en France et qui part avec vous.

— M. de Perrencourt et M. Colbert partent ; mais pourquoi j'y vais, je n'en sais rien.

— Ni qui d'autre part aussi ? demanda-t-il, en me regardant dans le blanc des yeux. Je restai un moment silencieux, puis je répondis :

— Oui, elle y va.

— Et vous savez pourquoi ?

— Je pense en deviner la raison.

— Eh bien, je désire y aller à votre place. J'en ai assez de cet imbécile de Monmouth, et le Roi de France me conviendrait bien davantage comme maître.

— Demandez-lui de vous prendre aussi.

— Il ne le voudra pas, il préfère vous avoir.

— Alors, j'irai avec lui.

Carford fit un pas en avant et s'approcha de moi. Je l'examinai attentivement, car, sur mon âme, je ne savais de quelle humeur il était, et quant à se fier à sa parole, c'était aussi imprudent que de s'appuyer sur un roseau qui tremble au vent.

— Que gagnerez-vous à y aller, demanda-t-il, et, si vous fuyez, il me prendra avec lui. Il doit emmener quelqu'un.

— M. Colbert ne suffit-il pas ?

— Vous savez parfaitement que M. Colbert ne peut servir à son dessein.

— Sur l'honneur, m'écriai-je, je ne sais quel est ce projet.

— Vous le jurez, demanda-t-il d'un air méfiant et étonné.

— Certainement, c'est la pure vérité.

Il me regarda encore comme s'il n'était qu'à demi convaincu.

— Alors quel était votre projet en l'accompagnant ? demanda-t-il ?

— J'obéis aux ordres qu'on m'a donnés. Cependant j'ai un

dessein que je préfère confier à moi seul plutôt qu'à vous, Mylord.

— Ce dessein, quel est-il, je vous prie?

— Servir et protéger la dame qui part avec nous!

Après un moment de surprise, du moins apparente, il se mit à rire d'un air moqueur.

— Vous partez pour la protéger, vous?

— Oui, elle et son honneur, répondis-je d'un ton ferme, et je ne désire pas vous céder ce droit, Mylord.

— Que ferez-vous? Comment la servirez-vous? demanda-t-il.

Un soupçon me saisit tout à coup; ses manières s'étaient changées en une espèce d'urbanité qui n'avait rien de sincère; lorsqu'il était poli, c'est qu'il méditait une trahison.

— Ceci, c'est mon secret, Mylord, repris-je. J'ai des préparatifs à faire, je vous prie de m'excuser.

J'ouvris la porte et je la tins pour lui.

Il ne pouvait plus contenir sa fureur, il devint pourpre et son front se sillonna de veines.

— Par le ciel! Vous ne partirez pas, cria-t-il, et il porta vivement la main à son épée.

— Qui dit que M. Dale ne partira pas?

Un homme se tenait sur le seuil de la porte; il était simplement habillé, il portait des bottes et son manteau lui cachait la moitié de la figure. Cependant je le reconnus et Carford aussi.

Celui-ci se recula vivement, je m'inclinai et tous deux nous restâmes têtes nues devant lui. M. de Perrencourt s'avança dans la chambre, fixant ses yeux sur Carford.

— Mylord, dit-il, lorsque je refuse les services d'un gentilhomme, aucune puissance au monde ne peut me forcer à les accepter et lorsque je dis qu'un gentilhomme m'accompagnera, il m'accompagne. N'êtes-vous pas d'accord avec moi sur ce point?

Carford ne trouva rien à répondre, mais ses yeux disaient éloquemment qu'il aurait donné tout au monde pour croiser le fer avec M. de Perrencourt ou plutôt avec M. de Perrencourt et moi. Un geste du nouveau venu le fit reculer jusqu'à la porte. Mais avant qu'il eût disparu, M. de Perrencourt lui dit:

— Les rois, Mylord, peuvent être obligés de placer des espions autour de certaines personnes, mais ils n'ont pas besoin d'en avoir près d'eux.

Carford blêmit et grinça des dents. Je crus qu'il allait se préci-

piter sur l'homme qui le réprimandait avec tant de mépris ; mais un tel éclat eût entraîné la mort ; il sut se maîtriser. Il se retira, et Louis, en riant dédaigneusement, vint s'asseoir sur mon lit. Je restai respectueusement en face de lui.

— Faites vos préparatifs, dit-il, nous partons dans une demi-heure.

J'obéis, remplissant mes sacoches de mon modeste trousseau.

M. de Perrencourt me regarda en silence. Enfin :

— Je vous ai choisi pour venir avec moi, me dit-il, parce que même lorsque vous savez une chose, vous n'en parlez pas et que même lorsque vous voyez une chose, vous paraissez aveugle.

Je me souvins que Madame avait trouvé ma cécité insuffisante, mais j'acceptai ce compliment en silence.

— Ces grandes qualités font la fortune d'un homme, continua-t-il, vous viendrez avec moi à Paris.

— A Paris, Sire ?

— Oui. Je vous y trouverai des occupations et ceux que j'emploie ne manquent ni de récompenses, ni d'honneurs. Allons, Monsieur, ne suis-je pas un Roi qui vaut autant qu'un autre la peine d'être servi ?

— Votre Majesté est le plus grand prince de la chrétienté, dis-je.

C'est en effet ainsi qu'on la considérait dans le monde.

— Cependant, même les plus grands princes de la chrétienté craignent certaines choses, dit-il en souriant.

— Assurément, ils ne craignent rien, Sire.

— Eh ! oui, la langue d'une femme, les pleurs d'une femme, la colère d'une femme, la jalousie d'une femme ; entendez-vous, Monsieur Dale, la jalousie d'une femme.

Il était heureux que mes préparatifs de départ fussent achevés, sans quoi ils ne l'auraient jamais été. J'avais les yeux rivés sur lui, les bras ballants.

— Je suis marié, continua-t-il, peu importe ; et il haussa les épaules.

— Oui, peu importe dans la cour des Rois, pensai-je.

Peut-être ma figure trahit-elle quelque peu ma pensée, car le Roi Louis sourit :

— Je ne suis pas seulement un mari, Monsieur Dale ; je suis un amoureux.

Ne sachant quelle remarque faire à ce propos, je me tus. J'avais

entendu parler de celle dont on le disait épris, mais ce n'était pas à moi de la nommer.

Le Roi non plus ne prononça pas son nom. Il se leva et s'approcha de moi, puis me regardant bien en face :

— Vous n'êtes ni mari ni amoureux, vous?

— Ni l'un ni l'autre, Sire.

— Vous connaissez Mistress Quinton ?

— Oui, Sire.

Il était tout près de moi et murmura à mon oreille comme il l'avait fait à l'oreille du Roi Charles dans la Chambre du Conseil :

— Avec ma faveur et une si grande dame pour femme, un gentilhomme peut monter très haut.

En entendant ces mots, je ne pus réprimer un tressaillement. Enfin j'avais la clef de l'énigme et mon rôle devenait clair. Je savais ce qu'on attendait de moi, le prix de cette faveur. S'il avait dit cela, il y a un mois, lorsque je n'avais pas appris à me maîtriser et à dissimuler, je l'aurais menacé de mon épée, tout Roi qu'il était, mais, pour le bien comme pour le mal, on apprend vite à dissimuler. Je fis un grand effort pour calmer mon agitation et cacher mon dégoût.

Le Roi Louis me regardait en souriant, persuadé que sa proposition n'impliquait aucune idée insultante.

— Votre mariage aura lieu à Calais, dit-il. Et moi (je peux à peine le croire quand j'y pense), je m'inclinai, le sourire aux lèvres.

— Soyez prêt dans un quart d'heure, dit-il, et il me quitta en m'adressant encore un gracieux sourire.

Je restai plusieurs minutes, absolument immobile. Je compris pourquoi Carford désirait être chargé de la mission qui m'incombait, pourquoi Madame me recommandait de fermer les yeux et comment ma fortune dépendait du Roi Louis. Un gentilhomme anglais et sa femme allaient accompagner le Roi en France, le Roi accorderait sa faveur à tous les deux et cette dame... était Barbara Quinton. Je me secouai cependant et fis mes derniers préparatifs. C'était bien simple ; je chargeai mes pistolets et je les dissimulai sous mes vêtements, puis je bouclai mon épée, après avoir examiné si elle jouait bien dans le fourreau. J'allais avoir à m'acquitter de la promesse que j'avais faite à Lord Quinton ; l'honneur de sa fille ne pouvait être sauvé que par mon bras et ma diplomatie. Hélas, combien ma tâche était délicate et combien grandes les chances de l'ennemi !

Tout à coup, je fus saisi d'une véritable terreur. J'avais demeuré, ces derniers temps, à une cour où l'honneur semblait mort, où les femmes, non moins que les hommes, donnaient n'importe quoi pour obtenir places et richesses. Je n'avais pas vu Barbara depuis longtemps, elle ne m'avait pas adressé la parole. Elle dédaignait Monmouth, mais ne réussirait-on pas à lui faire regarder M. de Perrencourt avec bienveillance? Je chassai cette pensée, mais elle me revenait sans cesse ; elle m'accablait de honte et cependant elle était comme rivée à mon cerveau. Mistress Quinton partait avec M. de Perrencourt, était-ce de plein gré ?

C'est avec l'obsédante pensée de ce doute horrible que je m'embarquai dans cette aventure.

CHAPITRE XVI

L'ÉTONNEMENT DE M. DE PERRENCOURT

Comme je descendais rapidement du château vers la mer, ces paroles chuchotées par M. de Perrencourt : « Avec ma faveur et une femme comme la vôtre, un gentilhomme peut s'élever très haut », retentissaient sans cesse à mes oreilles, au point d'effacer tout souvenir de ce qui s'était passé à la Chambre du Conseil, et de me rendre complètement indifférent aux complots des rois, des catholiques et des méthodistes. Que m'importait ce soir-là que le roi eût sacrifié les libertés de notre religion et du royaume ; c'est à peine si je m'étonnais un instant de la folle équipée dans laquelle s'était lancé Phinéas Fate par excès de conscience, entraînant mon imbécile de domestique. Qu'ils complotent et préparent des plans tout à leur aise, l'issue finale en est aux mains de Dieu, je ne puis ni la prévoir, ni la diriger. Ma tâche était suffisante et plus que suffisante pour mes faibles moyens. Je m'y donnai tout entier, sans but précis, sans espérance certaine, mais en priant Dieu de m'aider à réussir et résolu à ne pas me laisser jouer par le Roi Louis. Un mois auparavant, j'eusse été étonné qu'on offrît un pareil rôle à un gentilhomme, mais les illusions de l'ignorance et de la jeunesse s'étaient vite dissipées et je me demandais simplement pourquoi il avait choisi un individu de si humble extraction pour un emploi que de grands personnages ont tenu avec de grands profits et sans en éprouver aucune honte, dans ce temps-là et aussi depuis. Bien que j'en sois arrivé à prendre le nom de *Whig*, je ne suis pas de ceux qui

croient que le diable a quitté l'Angleterre avec la famille des Stuarts.

Nous nous trouvâmes bientôt tous sur le quai où le petit vaisseau était tout prêt à nous recevoir. Il soufflait une légère brise venant de la terre. Elle était suffisante pour nous mener à bon port si elle persistait, mais nous promettait une longue traversée ; le temps était humide et brumeux. M. Colbert avait haussé les épaules lorsqu'on avait parlé de la possibilité d'un brouillard ; son maître ne voulait aucun délai et le Roi Charles avait fait chercher Thomas Lie, le fameux pilote des Cinq Ports qui devait nous accompagner jusqu'en vue des côtes de France. Les deux Rois se promenaient de long en large et paraissaient absorbés par une conversation très animée. Je regardai autour de moi et j'aperçus deux formes féminines qui se tenaient tout près du bord de l'eau. Colbert s'approcha d'elles et entama une conversation ; puis il vint bientôt après vers moi et me pria avec le plus mielleux des sourires de me charger de la personne de Mistress Quinton.

— Madame, dit-il, envoie avec elle une femme de chambre très discrète, de toute confiance, mais une dame a besoin d'un cavalier, et des affaires nous retiennent encore malgré nous.

Là-dessus, il me quitta et rejoignit son maître après m'avoir adressé un sourire significatif.

Je ne perdis pas de temps, je m'approchai de Barbara. La femme qui était avec elle était grasse, petite, avec une figure large, aux traits durs; elle se tenait auprès de la dame qui lui était confiée, aussi droite et aussi ferme qu'un soldat en faction. Barbara répondit à mon salut par un signe de tête assez raide, elle était pâle et semblait inquiète, mais non malheureuse et terrifiée. Savait-elle ce qu'on projetait pour elle et le rôle que je devais y jouer?

Ses premières paroles me montrèrent qu'elle ne savait rien, car, lorsque je lui dis comme pour tâter le terrain :

— Le vent s'annonçe comme devant nous être favorable.

Elle tressaillit et s'écria :

— Pour nous! Eh quoi ? est-ce que vous venez avec nous ?

Je glissai un coup d'œil à la dérobée à la femme de chambre qui se tenait ferme à son poste.

— Elle ne comprend pas un mot d'anglais, dit Barbara qui devina le sens de mon regard. Vous pouvez parler librement. Pourquoi venez-vous avec nous ?

— Mais pourquoi partez-vous, vous-même ?

— La duchesse d'York, répondit-elle avec un soupçon de défiance dans la voix, doit accompagner Madame et faire visite à la cour de France et j'y vais pour préparer son arrivée.

Tel était le conte inventé pour la persuader de se confier aux mains des Français. Sans doute, on aurait pu l'y forcer, mais une supercherie était un plus sûr moyen d'arriver au même but. On devinait cependant dans sa voix l'agitation et la méfiance.

Elle se hâta d'ajouter :

— Vous venez, dites-vous, est-ce vrai ? Ne vous raillez pas de moi.

— Oui, certes, je pars aussi, Madame. J'espère que ma compagnie ne vous déplaît pas ?

— Mais, pourquoi, pourquoi ?

— M. de Perrencourt a sa réponse à cette question, moi la mienne, qui est différente.

Elle fixa sur moi des yeux interrogateurs, mais elle ne formula pas sa question en paroles. Elle frissonna et dit :

— Je suis bien aise de quitter cet endroit.

— Vous avez raison en cela, répondis-je gravement.

Elle rougit et baissa les yeux.

— Oui, murmura-t-elle.

— Mais le château de Douvres n'est pas le seul endroit où vous couriez des dangers.

— Madame m'a juré... commença-t-elle avec impétuosité.

— Et M. de Perrencourt ? interrompis-je.

— Lui, il a donné sa parole d'honneur à sa sœur, dit-elle à voix très basse.

Puis elle me tendit la main, en murmurant :

— Simon! Simon !

J'interprétai cet appel, bien que ce fût un cri inarticulé, comme un cri d'angoisse en face de dangers inconnus. La femme de chambre s'était un peu reculée tout en faisant toujours bonne garde. Je ne fis aucune attention à elle. Il fallait que j'avertisse Mistress Quinton.

— Mes services sont toujours à votre disposition, Mistress Barbara, lui dis-je, même sans les droits que M. de Perrencourt se propose de vous donner sur eux.

— Je ne comprends pas. Comment pourrait-il ?... Voyons, vous ne voudriez pas entrer à mon service ?

Elle ne put s'empêcher de rire en disant cela, mais sa voix était anxieuse.

Mon cœur en fut touché, car je vis qu'elle se sentait comme réconfortée en pensant que je l'accompagnerais.

— M. de Perrencourt, dis-je, a l'intention de me faire entrer à votre service et à son service aussi.

— Au mien et au sien ? murmura-t-elle d'un air aussi intrigué qu'alarmé.

Je ne savais comment lui répondre, j'avais un sentiment de honte; mais l'heure pressait, il fallait qu'elle sût la vérité avant que nous fussions en pleine mer.

— Là où nous allons, un mot de M. de Perrencourt fait loi et son bon plaisir est le bon droit.

Elle se troubla et il y eut comme un tremblement dans sa voix.

— Il a promis... Madame me l'a dit, balbutia-t-elle. Ah! Simon, dois-je partir ? Peut-être serait-ce pire ici.

— Vous devez partir. Que pouvez-vous faire ici ? Quant à moi, je pars de mon plein gré.

— Pourquoi ?

— Pour vous servir, si cela m'est possible. Voulez-vous m'écouter ?

— Vite, dites vite !

— Il ne respectera rien de ce qu'il a juré. Chut ! ne faites pas un cri, rien !

J'eus peur un instant qu'elle ne tombât à la renverse, car elle chancela et je n'osai la soutenir.

— S'il vous demande d'étranges choses, donnez votre consentement. C'est le seul moyen d'en sortir.

— Quoi donc ? Que demandera-t-il ?

— Il vous offrira un mari.

Elle arracha la dentelle qui entourait son cou comme si elle étouffait. Ses yeux étaient rivés sur les miens. Je répondis d'un regard à son interrogation et ses joues s'empourprèrent et devinrent brûlantes.

— Vous pouvez deviner son motif, lui dis-je, un mari est parfois très commode.

Je lui avais enfin expliqué la chose assez clairement; aussi quand j'eus dit cela, je détournai les yeux.

— Je ne veux pas partir, l'entendis-je dire, d'une voix haletante. Je me jetterai aux pieds du Roi.

— Il se moquera bien de vous, lui répliquai-je amèrement.

— J'implorerai M. de Perrencourt.

— Sa réponse sera... polie.

Il y eut un court silence, puis elle se mit à parler de nouveau très bas, le timbre de sa voix était dur et glacial, son visage rigide.

— Qui est l'homme ? demanda-t-elle.

Puis, s'abandonnant à un soudain accès de colère, et oubliant toute prudence, elle saisit mon bras en murmurant :

— Avez-vous votre épée ?

— Oui, la voici.

— Êtes-vous prêt à me rendre service ?

— Dès que vous me le demanderez.

— Tuez cet homme.

— C'est moi.

— Vous, Simon !

Ah ! que cette exclamation semble insignifiante écrite sur le papier : « Vous, Simon ! » Ces mots ne sont rien en eux-mêmes, mais ils lui venaient spontanément aux lèvres, exprimant à la fois l'étonnement, l'incrédulité, mais aussi la soudaine espérance d'une délivrance. Elle doutait, et cependant elle saisissait au vol cette chance étrange. Que dis-je, il y avait là-dedans bien plus encore ; mais je ne pouvais le discerner, car ses yeux illuminés d'un fugitif éclair, brillèrent un instant, puis se voilèrent aussitôt sous ses paupières.

— C'est la raison de mon départ, lui dis-je. Avec la faveur de M. de Perrencourt et une telle personne pour femme, je peux m'élever très haut, c'est M. de Perrencourt lui-même qui le dit.

— Vous, murmura t-elle de nouveau, et ses joues redevinrent brûlantes.

— Nous ne devons pas aller jusqu'à Calais, si nous pouvons échapper en chemin. Restez toujours près de moi sur le vaisseau. la chance peut nous être favorable. Si nous arrivons à Calais, restez près de moi aussi longtemps que vous pourrez.

— Et si nous ne pouvons nous échapper ?

Elle m'intriguait ; évidemment elle fondait sur ma présence de nouvelles espérances de salut. De là cette lueur qu'on apercevait de temps en temps dans ses yeux, et l'agitation qui semblait indiquer plus d'excitation que de crainte. Je ne pus répondre à sa dernière question ; et même si j'avais eu cinquante réponses toutes prêtes, je n'aurais pas eu le temps d'en formuler une seule. M. Colbert m'appela. Le Roi Charles embrassait son hôte pour la

dernière fois, les voiles étaient déployées, Thomas Lie se tenait au gouvernail. Je me hâtai d'obéir à l'appel de M. Colbert. Il m'indiqua le Roi ; je m'avançai, mis un genou en terre et baisai la main qui m'était tendue ; je me relevai et restai un instant immobile dans le cas où il plairait au Roi de m'adresser la parole. M. de Perrencourt était à son côté.

La figure du Roi était animée par un sourire, et ce sourire s'épanouit encore davantage lorsqu'il m'adressa la parole.

— Vous êtes un homme obstiné, Monsieur Dale, mais la fortune l'est encore davantage. Vous ne vouliez pas la courtiser ; aussi, comme une vraie femme, c'est elle qui vous fait la cour. Vous êtes entêté, mais elle est résolue à vaincre votre entêtement ; n'abusez pas de sa patience. Elle vous attend les bras ouverts. N'est-ce pas, mon frère ?

— Votre Majesté ne dit rien que la stricte vérité, répondit M. de Perrencourt.

— Voulez-vous accepter ses embrassements ? demanda le Roi.

Je m'inclinai très bas et je relevai la tête avec un gai et heureux sourire.

— Très volontiers, répondis-je.

— Avec quelles réserves, Monsieur Dale ?

— Sauf le respect que je dois à Votre Majesté, je ne maintiens pas mes réserves de l'autre côté de la Manche.

— Très bien. Mon frère est plus heureux que moi. Dieu soit avec vous, Monsieur Dale.

Je souris encore, le Roi sourit également. Il était assez singulier d'invoquer sur moi la bénédiction de Dieu pour une aussi étrange commission ! « Allez, partez, dit-il avec un rire où l'on devinait l'impatience, il faut toujours choisir ses mots avec soin quand on vous parle. »

Il me congédia d'un geste.

(A suivre.)

Anthony Hope.
Traduit par A. Monod.

TABLE DES MATIÈRES

ROMANS

Gustave Guesviller *Le Droit Chemin* . . . 241, 321, 401, 497, 567
Anthony Hope . . . *Simon Dale* . . . 161, 261, 359, 428, 530, 609
Paul Margueritte . *La Tourmente* 58, 134

CONTES ET NOUVELLES

Paul Bourget . . . *L'Echéance* 5, 93, 190
Charles Foley . . . *L'Otage* 421
Henri Guillon . . . *Ame Rustique* 344
Jules Lemaitre. . . *Myrrha* 81, 216
Jean Rameau . . . . *L'Ambition de Charlemagne* 561
Henrik Sienkiewicz *Bartek le Vainqueur* 19, 112, 205, 296
Henry Spont. . . . *L'Etrangère* 521

VARIÉTES

Maurice Maindron . *Marionnettes et Guignols* 458
J.-H. Aubry. . . . . *La Reine Victoria intime* 481, 590

VOYAGES

Paul Privat-Deschanel. *Au Seuil du Désert*. 34, 128, 226, 311, 390

MAXIMES ET PENSÉES

Mme Alphonse Daudet. *Alinéas* 57

Le Gérant : F. Juven. Imp. de Vaugirard, G. de Malherbe, 152, rue de Vaugirard.

AP
20
L4
sér.4
t.9

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

48